

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE
EN GRÈCE

DÉMOSTHÈNE

PAR

L. BRÉDIF

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE
RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE CHAMBÉRY

« Mon caractère ne s'est jamais démenti : dans les affaires de la cité, j'ai attaché plus de prix aux droits du grand nombre qu'à la faveur des riches ; dans celles de la Grèce, j'ai préféré aux dons et à l'amitié de Philippe les intérêts communs à tous les Hellènes. »
(*Discours de la Couronne.*)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

EN GRÈCE

DÉMOSTHÈNE

TOULOUSE. — IMPRIMERIE A. CHAUVIN ET FILS, RUE DES SALENQUES, 28

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE
EN GRÈCE

DÉMOSTHÈNE

PAR

L. BRÉDIF

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE

« Mon caractère ne s'est jamais démenti : Dans les affaires de la cité, j'ai attaché plus de prix aux droits du grand nombre qu'à la faveur des riches; dans celles de la Grèce, j'ai préféré aux dons et à l'amitié de Philippe les intérêts communs à tous les Hellènes. »
(*Discours de la Couronne.*

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1879

HOMMAGE

A LA

TRIBUNE FRANÇAISE

PRÉFACE

« Ce qui distingue l'homme de l'animal et le Grec du Barbare, c'est la supériorité de l'intelligence et de la parole. » Isocrate aurait pu ajouter que le meilleur usage à faire de la parole est de l'appliquer à l'examen et à la défense des intérêts de la cité. L'éloquence politique a été l'un des éléments essentiels et l'une des gloires les moins contestées de la démocratie athénienne. Nous ne pouvions songer à l'étudier en détail dans ses divers développements. L'éloquence politique en Grèce, aux temps des invasions barbares et de la guerre du Péloponèse, n'a laissé aucun monument original. Il eût fallu en suivre la trace dans des documents de seconde main, interprètes quelquefois assez fidèles (chez Thucydide), mais rares et insuffisants. D'autre part, durant les quarante années qui s'écoulent entre la prise d'Athènes par Lysandre

et l'apparition de Philippe aux abords de la Grèce (404-359), l'éloquence attique est surtout judiciaire; la politique ne s'y mêle qu'incidemment. Aussi, tout en profitant des lumières dont les souvenirs des premiers âges éclairent d'une manière générale l'histoire de l'éloquence politique, nous avons particulièrement retracé l'image de celle qui a illustré l'époque macédonienne. Démosthène et ses contemporains ne sont pas toute l'éloquence grecque, mais ils la représentent avec le plus d'éclat, à l'un des moments les plus pathétiques de la vie du monde grec.

Deux grandes personnalités éclipsent toutes les autres au milieu du quatrième siècle de l'histoire hellénique (362-336) : Philippe et Démosthène. Ils sont, avec le peuple athénien, les trois acteurs du drame national qui se déroule en Grèce. Nous avons tracé le portrait du roi de Macédoine et celui de la cité qu'il combat. Quant à Démosthène, son œuvre politique et oratoire remplit cet ouvrage et l'anime. Il y paraît à tout moment comme acteur ou comme témoin. Nous serions heureux que le lecteur eût autant de plaisir à écouter ses dépositions éloquentes que les héliastes en trouvaient à entendre lire par le greffier celles d'Homère et de Solon, de Sophocle et d'Euripide.

Nous avons cru pouvoir toucher à l'éloquence judiciaire d'Athènes sans manquer au titre de cet ouvrage. L'avocat et l'orateur politique sont si étroitement entrelacés chez les anciens, qu'il est

fort malaisé, sinon impossible, de les désunir. Les intérêts particuliers et les préoccupations politiques s'entrecroisaient sans cesse dans des cités où l'homme privé ne se séparait guère du citoyen. Ainsi le barreau s'y transformait en arène politique ; les passions qui agitaient l'assemblée du peuple pouvaient agiter aussi le tribunal. Les débats offraient alors le spectacle doublement intéressant d'antagonistes défendant leur vie ou leur honneur, en même temps qu'ils disputaient sur les affaires de l'État, délibération publique greffée sur un duel. Dans ces conditions, on n'est pas surpris d'entendre un consulaire, le prince de la tribune politique à Rome, déférer la primauté à l'éloquence judiciaire, la plus difficile peut-être des œuvres humaines, mais aussi la plus belle[1]. — Un procès politique a été l'origine du chef-d'œuvre oratoire de Cicéron, la *Milonienne*.

Une cause particulière cimentait à Athènes l'union des genres délibératif et judiciaire : le ministère public y était étendu au public entier. Le droit accordé, pour ne pas dire le devoir imposé à tout citoyen de poursuivre les crimes ou délits politiques, favorisait la confusion perpétuelle de la tribune et du barreau, en provoquant des accusations dont trop souvent l'intérêt privé s'armait au nom de l'intérêt de l'État. Les trois discours qui seuls

1. In causarum contentionibus magnum est quoddam opus, atque haud scio an de humanis operibus longe maximum. *De oratore*, II, 17.

nous restent d'Eschine sont trois plaidoyers politiques. En dehors des *Philippiques* et des *Olynthiennes*, les plus belles harangues de Démosthène [1] sont mêlées, dans une mesure presque égale, de l'élément délibératif et du judiciaire. Ajoutez à cela qu'Athènes n'avait pas de juges spéciaux pour les diverses causes. Qu'il s'agît d'une revendication civile ou d'un débat politique, le tribunal était toujours une partie plus ou moins considérable de la multitude athénienne, auditoire populaire dont l'orateur gouvernait l'esprit et maniait les passions à l'aide de procédés identiques. De là, chez les Attiques, l'affinité des mœurs oratoires de la tribune et du barreau, et la nécessité pour bien comprendre les orateurs politiques d'Athènes de voir à l'œuvre ses avocats.

Un témoin, pour défier les soupçons, doit n'être ni l'allié, ni le serviteur de la personne en cause. A ces conditions le tribunal des Lettres pourrait en ajouter une autre : celle de ne pas être son traducteur ou son critique. C'est une prévention assez commune de se passionner en faveur de l'écrivain qu'un long commerce sympathique s'est approprié : l'exacte vérité pâtit quelquefois de cet excès de tendresse. Les grands noms ajoutent à cette affection intéressée un prestige qui favorise l'illusion. Sans doute, il ne faut point parler de si nobles personnages à la légère; mais, si l'on doit le respect à

1. *Leptinienne*, *Midienne*, *Contre Aristocrate*, sur la *Chersonèse*, sur les prévarications de l'*Ambassade*, sur la *Couronne*.

leur gloire, on doit au lecteur toute la vérité. Nous croyons avoir étudié le roi de la tribune antique avec une vénération libre de partialité. Le citoyen, le politique, l'orateur sont assez forts en lui pour supporter le blâme auquel l'homme et le polémiste n'ont pas toujours échappé.

On a reproché à Brébœuf d'être plus Lucain que Lucain lui-même (*Lucano Lucanior*). Tel interprète de Démosthène, non satisfait sans doute de l'éloquence de l'original, y ajoute à sa manière. Par malheur, les Attiques n'étaient pas éloquents à la française : parer Démosthène, c'est le travestir; lui enfler la voix ne le rend pas moins méconnaissable. Où il a rappelé des *torts*, le traducteur, avec la meilleure intention du monde, dénonce des *forfaits*. « Demeurez en repos, confiants et armés » devient : « Attendez sans bruit, l'épée à la main, la confiance dans le cœur. » — « Je parlerai avec franchise » est froid; on y substitue : « Rien n'enchaînera ma langue! » Ces scrupules partent d'un bon naturel; mais ils manquent le but. A défaut de pavé, une tendresse indiscrète jette des fleurs ou des tropes à ce colosse. Le plus grand service qu'un ami de Démosthène ait à lui rendre est de ne pas chercher à l'obliger de cette façon. Vous voulez que sa beauté ravisse? montrez-le simplement tel qu'il est. Vous lui épargnez ainsi les « calomnies » dont se plaignait Addison [1], et vous vous dérobez

1. « I have been *traduced* in french. » — Nous nous sommes souvent

vous-mêmes à l'application de l'adage : *traduttore, traditore*. Le traducteur doit être le premier auxiliaire du critique : un orateur ancien bien traduit est à demi commenté.

Durant de longues années consacrées à l'enseignement secondaire et supérieur, nous avons recueilli de l'étude des Lettres anciennes de riches matériaux répartis aujourd'hui en quatorze cours écrits. Nous offrons au public le plus récent de ces cours ; c'est aussi l'un des plus modernes. Puisse cette étude consciencieuse où la philosophie morale, la politique et la critique littéraire se donnent naturellement la main, frayer la voie à ses aînées en méritant l'approbation indulgente des lecteurs.

Démétrius de Phalère disait de l'éloquence qu'elle est, dans les États libres, ce qu'est le fer dans un combat. Les républiques bien ordonnées ne connaissent pas d'autre champ de bataille à l'intérieur que celui de la tribune, arène pacifique et féconde où la lutte s'engage entre les intelligences sur le terrain commun du dévouement à l'État. Au souvenir des conflits oratoires et sanglants du patriciat et des plébéiens, aux temps réputés les plus beaux de la République romaine, l'auteur du *Dialogue des orateurs* accusait l'éloquence de vivre de séditions. La France libre et unie la nourrit d'aliments meilleurs. L'ère des séditions sociales ne s'ouvrira point

aidés de la traduction de M. Plougoulm et surtout du remarquable et très utile travail de M. Stiévenart (*Œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*, traduction nouvelle. F. Didot, 1870).

pour elle ; et, grâce à la Constitution qui l'a faite sa propre souveraine, elle saura éviter les fautes qui l'obligeraient à s'armer du fer de la parole, comme l'Athènes de Démosthène, contre des ennemis étrangers. Plus heureuse est, de nos jours, la mission de la tribune française. Au sein de la paix, elle cherche avec la seule passion du bien, elle expose avec éclat à tous les yeux les plus chers intérêts de la patrie. Aidée d'une puissante alliée, la presse, elle se fait, par la sagesse des pensées, l'éducatrice politique du peuple ; par la dignité des sentiments, elle maintient haute l'âme de la France.

L'ÉLOQUENCE POLITIQUE

EN GRÈCE

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Au dix-septième siècle, alors que le discours public était presque borné à la chaire et au barreau, Fénelon relevait la toute-puissance de l'éloquence en Grèce. Aujourd'hui nos assemblées sont autre chose que des cérémonies : elles donnent de grands exemples de l'efficacité de l'éloquence, mais très-éloignés encore des triomphes connus de l'antiquité grecque. Aussi est-il permis de partager, même de nos jours, l'admiration de l'auteur de la Lettre à l'Académie. L'éloquence n'exercera jamais chez nous la souveraineté dont elle jouissait à Athènes; cela tient aux conditions toutes différentes de la vie politique chez les modernes et les anciens. Dès son berceau, la Grèce grandit et se fortifia à la chaude lumière de la liberté.

Aussi longtemps que dura son indépendance, elle vécut de la vie publique du Pnyx et de l'Agora. Dans les assemblées populaires où la nation se réunissait pour délibérer, l'éloquence était naturellement appelée à jouer un rôle prépondérant. La politique s'y faisait à ciel ouvert; chacune de ses délibérations était comme un drame joué par des milliers d'acteurs dont les passions et les votes dépendaient des maîtres de la tribune. Au milieu de cités démocratiques jalouses à bon droit de se gouverner elles-mêmes et de voir clair dans leurs affaires, « tous peuvent tout [1]; » c'est le plus grand nombre qui décide sans appel des questions les plus graves, du choix des alliances, de la paix ou de la guerre, de la vie ou de la mort des vaincus. « *Dans un état démocratique,* dit Eschine, *l'homme privé est roi par la loi et le suffrage* [2]. » Parfois un grand citoyen paraît être le roi de la cité; mais cette royauté fragile tient à la faveur du peuple : le peuple l'a élevée, le peuple à son gré la renverse selon l'affection du moment. Quel allié aidera l'homme d'État à conserver la confiance de la cité dont il se fait obéir? L'éloquence. Aux temps anciens, dit Aristote [3], les usurpateurs acceptés de la multitude étaient des généraux. Car alors l'épée était plus habilement maniée et plus puissante que la parole; « mais de nos jours, grâce aux progrès de l'éloquence, il suffit de savoir bien parler pour arriver à être chef du peuple. Les ora-

1. Tacite, *Dialogue des orateurs*, 40.

2. Ἐν πόλει δημοκρατουμένῃ ἀνὴρ ἰδιώτης νόμῳ καὶ ψήφῳ βασιλεύει (*Contre Ctésiphon*).

3. *Politique*, VIII, 4.

teurs n'usurpent pas, à cause de leur ignorance militaire, ou du moins la chose est fort rare. » Ainsi chez les Grecs la multitude était maîtresse de toute chose, et la parole était maîtresse de la multitude.

Cette force de l'éloquence provoquait des effets surprenants. L'armée athénienne est aux mains des Siciliens vainqueurs. Dioclès, orateur populaire, conseille de faire périr les généraux, de vendre ou jeter les soldats aux carrières : les Syracusains applaudissent à ces rigueurs. Un citoyen, Nicolaos (pourtant la guerre a moissonné ses deux fils), exhorte les vainqueurs à la clémence : le peuple ému va pardonner. Gylippe, général spartiate, alarmé de cette faiblesse impolitique, parle à son tour ; la multitude exaspérée vote le supplice [1]. Un jour, à Athènes, les Mityléniens révoltés sont condamnés en masse à périr, sur l'avis de Cléon ; le lendemain, Diodote fait rougir le peuple de cette barbarie imprudente, et les Mityléniens sont épargnés [2]. L'éloquence régnait encore dans les assemblées amphictyoniques, sorte de conciles ou d'États généraux de la Grèce, où s'agitaient les intérêts, pour ne pas dire les débats politiques et religieux, de la famille hellénique. Ainsi la parole était le grand ressort de la société grecque.

Dès l'origine, l'éloquence a fleuri en Grèce sans efforts ni étude, comme dans son terrain le mieux approprié. Cette spontanéité a été le fruit des qualités natives de la race hellénique ; les mœurs et les institutions l'ont nourrie et portée à sa pleine maturité.

1. Diodore de Sicile, XIII, 19 et suiv.
2. Thucydide, III, 35 et suiv.

Sensibilité, imagination vive, souplesse et délicatesse des organes, sympathie communicative, rien n'a manqué aux Hellènes pour rencontrer, sans recherche, le talent de la parole. Le Grec est né parleur (ῥήτωρ), et le milieu social où il a vécu, dès les temps héroïques, l'a obligé à l'être avec une force convaincante et persuasive.

Dans son *Théâtre des rhéteurs* [1], le père Cressolius, de la Compagnie de Jésus, s'empare d'un vers de l'Odyssée (XIX, 179) pour faire remonter l'art de la parole non pas au déluge de Deucalion, mais au-delà, au père de Deucalion, Minos, devenu sage profond et sophiste consommé, grâce aux leçons puisées dans les conversations de Jupiter. Sans remonter si haut, l'ingénieux érudit aurait pu se contenter de rappeler le trait de Pélée, confiant Achille à Phénix pour apprendre de lui « à parler et à agir »; ou ces vers de l'Iliade, où sont mentionnées les joutes oratoires auxquelles se plaisait la jeunesse achéenne [2]. Cette double influence des dons naturels et des mœurs paraît manifeste dans Homère. La féodalité héroïque y témoigne d'inclinations démocratiques où se dessinent les futures institutions du gouvernement populaire. Les orateurs porte-conseils (βουληφόροι) y annoncent les conseillers et ministres ordinaires d'Athènes; même on y voit poindre le sycophante démagogue avec Thersite. Image des assemblées de l'Olympe, où les dieux se haranguent dans l'espoir de mieux s'entendre, le conseil des chefs (βασιλεῖς) délibère sur les

1. Paris, 1620.
2. Iliade, IX, 443; XV, 283.

intérêts publics, et l'assemblée du peuple (λαός) ouvre à l'éloquence un champ plus vaste où la gloire s'acquiert égale à celle des combats. Achille est le premier héros de l'Iliade, le second est Ulysse; la lance du fils de Thétis est la plus décisive à l'action; la parole du fils de Sisyphe est la plus utile au conseil [1]. Orateur irrésistible, sa voix est puissante, ses paroles pressées et fortes renversent, entraînent comme un ouragan de neige. Grâce à lui, l'éloquence, comme le javelot d'Achille, peut guérir les maux qu'elle a faits [2]. En dehors de la vie politique, quelle part n'est pas faite à l'éloquence dans le drame de l'Iliade, tout plein de passions promptes à s'exhaler, d'impétuosités à contenir, de résistances à vaincre! Si les Immortels y rient à pleine gorge, les rois s'y injurient de même. A grand peine Nestor calme les tempêtes de ce Parlement orageux. Ici, la colère obstinée d'Achille provoque des supplications éloquentes; là, les larmes du vieux Priam mouillent les mains teintes du sang du dernier de ses fils; ailleurs, la tendresse d'Andromaque voudrait désarmer la valeur imprudente de son époux : inspirations pathétiques, que le drame et l'éloquence n'ont pas encore surpassées.

1. Iliade, IX, 441; III, 221; Odyssée, XIII, 297; IX, 441.

2. Le 2e chant de l'Iliade en offre un exemple mémorable (vers 144 et suiv.). Agamemnon veut éprouver l'armée; il lui conseille le départ. Son discours, trop persuasif au gré même de l'orateur, dépasse le but : les Achéens courent à leurs vaisseaux avec de joyeuses clameurs. Ulysse intervient à propos et détruit l'effet de l'épreuve trop réussie d'Agamemnon. « Il dit; les Grecs lui répondent par des acclamations; de toutes parts les navires répètent, avec un retentissement terrible, les applaudissements qu'excite le discours d'Ulysse. »

La puissance de la parole et l'importance de son rôle dès les temps homériques expliquent le soin du poète à marquer les caractères, même les attitudes diverses de ses orateurs [1]. Elles justifient aussi ces vers significatifs : « Les dieux n'accordent pas à tous les hommes leurs dons aimables, les avantages du corps, la sagesse, l'éloquence; tel a l'extérieur chétif, mais un dieu couronne ses paroles de beauté; à sa vue le peuple est charmé; il s'énonce avec une assurance douce et modeste; il domine l'assemblée. S'il traverse la ville, on le contemple comme une divinité [2]. »

Le pouvoir et la nécessité de l'éloquence s'accrurent à mesure que l'esprit de féodalité aristocratique des premiers âges fit place aux institutions démocratiques, et par suite celle des races grecques qui devait s'attacher le plus passionnément au gouvernement libre devait aussi voir le mieux fleurir chez elle l'art de la parole. Ce privilège fut celui de la famille ionienne établie en Attique et devint le trésor d'Athènes. Les anciens sont unanimes à lui rendre ce témoignage : « Le goût de l'éloquence n'était pas commun à la Grèce entière, c'était l'attribut propre d'Athènes. En effet, qui connaît, à cette époque, un orateur d'Argos, de Corinthe, de Thèbes? Quant à Lacédémone, je n'ai pas ouï dire que jusqu'à nos jours elle

1. Iliade, III, 209.

2. Odyssée, VIII, 167. Cette apothéose de l'éloquence se retrouve dans le *De oratore*, III, 14. L'éloge de la parole était naturel à un poète dont Quintilien a pu dire : « Les fleuves, les fontaines prennent leur source dans l'Océan ; ainsi Homère est le père et le modèle de tous les genres d'éloquence. »

en ait produit un seul [1]. » Une rhétorique lacédémonienne aurait, comme celle des stoïciens, enseigné surtout l'art de se taire. Ce don singulier serait-il attaché au ciel même de l'Attique, et le signe d'un lien mystérieux entre la nature du pays et l'esprit des habitants? « A peine sortie du Pirée, l'éloquence parcourut toutes les îles et voyagea dans l'Asie entière; mais, imprégnée des mœurs étrangères, elle perdit cette diction pure et saine apportée de l'Attique et oublia presque la langue maternelle [2]. » L'éloquence en Orient, même à Rhodes, désapprit les qualités puisées au sol natal, et Athènes demeura le séjour privilégié, la terre classique du talent de la parole.

Cette prédilection de l'éloquence pour la cité de Minerve s'explique aussi par le caractère des institutions athéniennes. A Rome, non contents d'avoir mis la main sur l'histoire, transformée à l'origine en une sorte de magistrature pontificale, et gardienne partiale des titres de gloire et des privilèges de leur ordre, les patriciens s'étaient réservé le monopole de la connaissance des lois et des formules de la procédure : attaqué en justice, le client plébéien était à la merci de son patron. A Athènes rien de semblable à cette tutelle abusive. La loi de Solon voulait que tout citoyen devant les tribunaux fût apte à soutenir son droit par la parole, comme par les armes

1. *Brutus*, 13. Brasidas pourtant ne manquait pas d'éloquence « pour un Lacédémonien ». Thucydide, IV, 84. Les Spartiates rappellent en général Ménélas; Iliade, III, 213 : « sobre de paroles : il prononçait à la hâte (en courant) quelques mots rares, mais expressifs. »

2. *Orator*, 8.

sur le champ de bataille. Elle le contraignait à chercher dans la pratique du discours public une garantie nouvelle de son indépendance, un gage de sa dignité. « S'il est honteux de ne pouvoir se défendre de son corps, il serait étrange qu'il ne le fût point de ne pouvoir se défendre de la parole, qui est le propre de l'homme, bien plutôt que l'usage des facultés corporelles [1]. » Pénétrée de cet esprit de liberté démocratique et d'initiative personnelle, la constitution de Solon avait donné à la vie politique et à la parole un essor que l'autorité des Pisistratides put tempérer, mais non détruire. Les quatre classes censitaires établies par le législateur formaient l'assemblée du peuple et fournissaient aux tribunaux les juges ou héliastes. Ainsi tous les citoyens, riches et pauvres, étaient admis, avec les archontes et l'aréopage, au partage de la souveraineté et à l'examen des affaires publiques. Les personnages considérables étaient obligés de donner leur avis motivé dans les assemblées. A l'ouverture de la séance, le héraut demandait à haute voix : « Qui des citoyens au-dessus de cinquante ans veut prendre la parole? » La « très-belle et très-sage » obligation des cinquante ans révolus, regrettée par Eschine [2], tomba bientôt en désuétude, et le droit pour tous de traiter les affaires à la tribune se développa tous les jours avec les progrès de la liberté et l'agrandissement de la cité [3].

1. Aristote, *Rhétorique*, I, 1.

2. *Contre Ctésiphon.*

3. « Les lois ordonnent à l'*orateur* et au *stratège* qui veut avoir du crédit auprès du peuple d'avoir des enfants conformément à la loi, de posséder un bien-fonds sur le territoire et de ne prétendre à diriger le

Les réformes démocratiques [1] apportées par le chef des Alcméonides, Clisthène, à la constitution de Solon, après l'expulsion définitive des Pisistratides, imprimèrent à l'activité politique d'Athènes un mouvement décisif qui élevait l'âme de la cité et la mission de l'éloquence. Dès lors la liberté rendait Athènes capable de concevoir, d'exécuter de grandes choses et aussi de les bien dire [2]. Le crédit, le pouvoir sont assurés plus que jamais, non au plus riche ou au plus noble, mais au plus capable de discours persuasifs. Les magistrats, devenus responsables, comparaissent au tribunal du peuple; leurs redditions de compte l'initient à l'administration, à la jurisprudence; elles l'exercent aux débats contradictoires. Les Athéniens d'alors ne connaissent pas d'autre école d'éloquence que le Pnyx. C'est, il est vrai, et de beaucoup la meilleure.

Les guerres médiques, à cet égard comme à plusieurs autres, donnèrent à Athènes une impulsion vigoureuse. Les maux de l'invasion étrangère sont

peuple qu'après avoir donné tous les gages légitimes » (Dinarque, *Contre Démosthène*, Didot, p. 166, § 71). Plutarque (*De l'amour des enfants*) attribue à Lycurgue et à Solon une loi contre les célibataires, loi en vigueur à Sparte, mais dont l'application à Athènes n'a pas laissé de trace dans les orateurs attiques. Cette obligation d'être marié, père et propriétaire, conditions réclamées jadis par les théoriciens du *pays légal*, est peu conforme à l'esprit de liberté tolérante de la cité athénienne et à l'indulgente facilité de ses mœurs. Les célibataires pouvaient y être moins considérés, notés même ; on plaçait sur leur tombeau une figure particulière : celle du λουτροφόρος ; mais la loi respectait envers eux le principe fondamental de l'égalité des droits des citoyens.

1. Aristote, *Politique*, III, 1 ; VIII, 2.

2. Hérodote, V, 78, 91 ; Grote, *Histoire de la Grèce*, IV, 107 ; V, 358 ; VII, 338. Traduit par M. de Sadous.

quelquefois compensés par les bienfaits que l'ennemi apporte avec lui sans le savoir. A l'ambition conquérante des rois de Perse, Athènes (pour ne rien dire de l'union momentanée de presque toute la famille hellénique) dut l'apaisement de ses rivalités domestiques, la puissance maritime destinée à demeurer sa force caractéristique et dominante. Dès lors elle pouvait entonner son *Rule, Britannia, the waves* [1]; sa vocation maritime était décidée. Le mouvement démocratique né forcément du mélange de toutes les classes sur les navires, fragile et dernier espoir de l'État; la recrudescence de ce sentiment d'égalité si vif de tout temps chez les Athéniens, mais encore développé par des épreuves et des victoires communes; l'épanouissement de l'autorité d'Athènes, maîtresse de l'hégémonie par droit de conquête morale, et devenue le centre politique et intellectuel du monde hellénique; cette exaltation méritée de la patrie des Miltiade, des Thémistocle et des Cimon, âme de la patrie commune, imprimaient une secousse féconde au génie d'Athènes, et préparaient le siècle de Périclès.

Dès lors il fallut élargir la constitution de Clisthène, en vigueur depuis près de trente ans. Des quatre classes établies par Solon, maintenues par Clisthène, les trois premières donnaient seules accès aux magistratures. La force du courant démocratique fut tel, après l'expulsion des barbares, qu'un homme peu suspect de démagogie, Aristide, proposa le premier

1. C'est le κώπας ἀνάσσειν (la royauté de la rame) d'Euripide; Aristote, *Rhétorique*, III, 2 :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

d'étendre l'éligibilité à tous les citoyens indistinctement. Cette reconnaissance de l'égalité des droits fut consacrée par l'établissement du tirage au sort pour toutes les charges, sauf celle de stratège. Tous les Athéniens sortis à leur honneur de l'épreuve de la *dokimasia*, sorte d'enquête préalable sur la moralité et la capacité, pouvaient être appelés par la fève impartiale aux plus hautes dignités, celles de sénateur, d'archonte [1]. Cette réforme, très-favorable à l'extension du gouvernement populaire, l'était aussi à l'éloquence : elle obligeait à l'exercice de la parole toutes les classes des citoyens, même cette multitude marine (selon l'expression légèrement dédaigneuse

1. Le tirage au sort, raillé par Socrate (*Mémorables*, I, 2), est aux yeux d'Aristote le caractère essentiel du gouvernement populaire : dans un État démocratique « tous les citoyens doivent être électeurs et éligibles; tous doivent commander à chacun, et chacun à tous alternativement. Toutes les charges doivent y être données au sort, ou du moins toutes celles qui n'exigent ni expérience ni talent spécial. » *Politique*, VIII, 1. Montesquieu est aussi favorable à ce mode de nomination : « Le suffrage par le sort est de la nature de la démocratie ; le suffrage par le choix est de celle de l'aristocratie. Le sort est une façon d'élire qui n'afflige personne ; il laisse à chaque citoyen une espérance raisonnable. » *Esprit des Lois*, II, 2. Ce procédé égalitaire coupe à la racine plus d'un abus ; il simplifie merveilleusement la loi électorale. La Rome républicaine armée de toutes pièces et faible contre la brigue, la Rome impériale avec ses candidats officiels, auraient pu maintes fois envier à Athènes ses candidats du Hasard. « A Hérée on abandonna la voie de l'élection pour celle du sort : l'élection n'avait jamais amené que des intrigants au pouvoir. « *Politique*, VIII, 2. La perfection est ignorée des choses humaines ; même dans Athènes, la fraude trouvait place. Un client de Démosthène, Euxithée, se plaint de l'opération électorale qui l'a exclu de son canton. « Nous étions dans les ténèbres ; Eubulide remit à chacun de ses complices deux ou trois bulletins... il n'y avait pas plus de trente votants, et dans l'urne le nombre des bulletins dépassa soixante : jugez de notre étonnement ! » (Contre Eubulide).

d'Aristote) qui à Salamine avait sauvé l'État et assis la démocratie sur des fondements indestructibles à toute autre force qu'à la démocratie même [1].

Une des fonctions publiques les plus considérables à Athènes, sans aucun caractère administratif ni pouvoir spécial, était celle d'orateur. Les orateurs d'Athènes étaient les ministres sans portefeuille de la Cité [2]. Or ces ministres, non pas élus, ni même désignés par le sort, mais redevables de leur investiture à eux seuls, et s'instituant les conseillers du peuple de par leur ambition ou leur talent, étaient loin de descendre tous de familles d'eupatrides. Cléon était corroyeur, Hyperbolos lampiste, Cléophon facteur de lyres, Eucrate marchand d'étoupes, Lysiclès

1. Cette expansion démocratique n'était pas exempte de périls, selon Aristote; elle rompait le sage équilibre des institutions de Solon. Jusqu'alors le peuple n'avait été « ni esclave, ni hostile »; Salamine lui donna un orgueil dont il abusa; les marins du Pirée, plus chauds démocrates que les habitants de la ville, étaient indisciplinés, rebelles à la police d'un État bien ordonné. *Politique*, II, 9; IV, 5; VIII, 3. Selon Montesquieu (*Esprit des Lois*, VIII, 4), « Salamine corrompit la république d'Athènes, » appréciation discutable, mais en tout cas plus acceptable que le paradoxe de Platon. Ce philosophe (*Lois*, livre IV, trad. Cousin, VII, p. 210) se place au point de vue exclusif de la vertu, et il déclare que seules les batailles de Marathon et de Platée ont sauvé la Grèce; Salamine et Artémisium lui ont été plutôt nuisibles : « Le point le plus important pour les hommes n'est pas, comme la plupart se l'imaginent, d'avoir la vie sauve et d'être simplement, mais de devenir aussi vertueux qu'il est possible et de demeurer tels aussi longtemps qu'ils existeront. » Le sens pratique d'Aristote le garantissait de ces spéculations outrées. Platon estime fort peu « les pilotes, les chefs de rameurs et les rameurs eux-mêmes, tous gens ramassés de côté et d'autre, et qui ne valent pas grand'chose. » Mais était-ce une raison de regretter des victoires qui ont préservé la vie, sinon l'antique vertu du monde hellénique? *Primo vivere, deinde philosophari.*

2. G. Perrot, *Essai sur le Droit public d'Athènes*.

marchand de bestiaux; Isocrate était fils de luthier, Démosthène d'armurier, Iphicrate de cordonnier, Pythéas de meunier, Eschine d'un desservant de maître d'école; Démade, fils de matelot, fut d'abord matelot lui-même. La participation des artisans les plus modestes au gouvernement d'Athènes ne doit inspirer ni surprise ni défiance; les emplois ne semblent pas en avoir été plus mal remplis. « Dans les gouvernements despotiques où l'on abuse également de l'honneur, des postes et des rangs, on fait indifféremment d'un prince un goujat, et d'un goujat un prince [1] ». Il n'y avait pas de goujats à Athènes, ni de sots. Le niveau de la culture intellectuelle était plus égal dans les cités grecques que dans nos sociétés modernes, et les Athéniens en particulier, doués d'aptitudes très-diverses, étaient propres à tout [2]. Nul n'était étonné en Grèce de voir un coureur (Diodore) chargé d'ambassade, un comédien (Aristodème) diplomate, un cordonnier publiciste politique (Simon, ami de Socrate) [3]. Laissons les historiens et les poètes comiques se faire les échos des rancunes aristocratiques, et railler ces orateurs hommes d'État « élevés sur le marché ». La constitution qui permettait aux diverses couches sociales de se mêler en une seule, et donnait au plus humble le droit de

1. *Esprit des Lois*, V, 19.

2. Leur souplesse, εὐτραπελία, leur permettait de tout faire « avec grâce », μέτα χαρίτων, sans jamais avoir à forcer leur talent. Thucydide, II, 41. Le sophiste Hippias d'Elis est un type curieux à cet égard (Platon, *Second Hippias*). Cf. Juvénal, satire, III, 74.

3. Simon avait composé un traité politique *sur la Loi*, un autre *sur la Démagogie*.

s'élever à la tête du gouvernement par l'ascendant du mérite ou de la parole, était certainement la plus favorable non-seulement à la culture de l'éloquence, mais à l'expansion des énergies individuelles, la vraie force d'un État. « Dans la guerre, d'étroits canaux à franchir suffisent à rompre les phalanges; dans l'État, la moindre démarcation (contraire à la fusion des classes) peut engendrer la discorde [1]. » Athènes avait nivelé le sol politique et comblé les fondrières où la paix sociale trébuche parfois.

Périclès et Éphialte achevèrent l'œuvre de Solon, de Clisthène et de Salamine. Ils réorganisèrent les tribunaux (*dicasteria*) sur des bases très-larges, et, pour parler le français d'Amyot, « se rangèrent à la ligue du menu populaire, préférant la multitude de la commune pauvre au petit nombre des nobles et des riches. » Les archontes et l'aréopage, jadis investis du pouvoir judiciaire, civil et criminel, en furent presque entièrement dépouillés en faveur des tribunaux populaires où siégeaient des jurés désignés par le sort, au nombre de six mille par an. L'exercice assidu des droits politiques exige des loisirs et une certaine aisance. Les juges reçurent un salaire quotidien de deux oboles, élevé à trois par Cléon [2]. C'était un moyen d'attirer les classes pauvres aux tribunaux et d'y faire prévaloir les influences démocratiques. Les *dicastes* n'avaient pas seulement à se prononcer sur une question de fait comme les jurys

1. Aristote, *Politique*. VIII, 3.

2. Pour la raison politique des trois oboles (environ 45 centimes), cf. Aristote, *Politique*, II, 9; VI, 10; VII, 1.

modernes, mais à juger les questions de droit. Et l'on pense si elles étaient nombreuses au sein d'une cité élue, depuis Mycale, directrice de la Confédération de Délos, et abondamment pourvue de causes à démêler par les intérêts multiples de ses sujets et alliés. Est-il surprenant que, transformée ainsi en cour de justice de la Grèce ionienne et des îles, Athènes soit devenue le grand foyer de l'éloquence, et comme un immense marché richement approvisionné d'idées et de discours [1]?

A cet égard, les dispositions naturelles avaient singulièrement aidé les institutions. Périclès loue les Athéniens de ne pas croire, à l'exemple des Spartiates, que les discours nuisent à l'action [2]. Dans un panégyrique d'Athènes, devant les tombes des guerriers morts pour la patrie, le grave orateur ne pouvait user de la franchise de Cléon. Ce favori du peuple le gourmande sans ménagement. Il ne traite pas ses auditeurs de *gobe-mouches* avec le sans-façon d'Aristophane, mais il fait pressentir les fortes réprimandes des *Philippiques*. Les Athéniens, disputeurs subtils, font parade volontiers de leur dextérité aux passes oratoires : «.... dominés par le plaisir des oreilles, vous ressemblez à des spectateurs assis pour entendre des sophistes, plutôt qu'à des citoyens délibérant sur les intérêts de l'État [3]. » Cléon marque ici l'excès de leurs qualités, mais il laisse entrevoir le prix des qualités mêmes : les Athéniens, esprits

1. Ἐμπορία λόγων, familièrement *foire aux idées, halle aux discours.*
2. Thucydide, II, 40.
3. Thucydide, III, 37, 38.

vifs, impressionnables, sont naturellement diserts et très-sensibles aux beautés oratoires; ils sont nés pour l'éloquence et se laissent gouverner par elle.

Nous avons suivi les progrès corrélatifs de la constitution politique et de l'éloquence à Athènes, puis signalé les ressources qu'elle y trouvait dans les institutions et les dispositions natives. Le moment est venu de déterminer la transformation de l'éloquence parlée, non encore littéraire, en éloquence écrite et savante, et les développements que lui donna l'art des rhéteurs et des logographes.

Durant plusieurs siècles après l'âge homérique, la prose se borna à offrir un instrument aux relations sociales des Grecs, sans réussir à supplanter la poésie comme langage littéraire. Voilà pourquoi l'éloquence se rencontre d'abord et uniquement chez les poètes. Au temps des premiers historiens du cinquième siècle (Hécatée de Milet), la prose s'élève à son tour à la dignité d'élément scientifique et littéraire. De même l'éloquence fut d'abord employée naïvement, sans calculs oratoires, comme un agent naturel de défense et d'attaque, au milieu des accidents variés de la vie civile et politique des Grecs; puis elle devint un art pratiqué sciemment, avec une notion réfléchie de ses éléments, de ses règles, de ses effets. Sans nul doute, l'éloquence a eu des représentants avant le commencement du cinquième siècle, mais elle attendit des maîtres jusqu'au temps de Périclès; exercée longtemps auparavant, elle fut cultivée et enseignée seulement à cette époque. Après les guerres médiques et durant la guerre du Péloponèse, la rhétorique s'allie à l'éloquence; la sophistique la seconde et quelquefois la

corrompt; dans la période macédonienne, pourvue des armes accumulées par les âges dans son arsenal, tout entière à la passion, à l'action, elle produit ses plus beaux chefs-d'œuvre.

Ainsi trois âges principaux se détachent : le premier est celui de l'ancienne éloquence politique avec Aristide, Thémistocle, Périclès; le second nous la montre tantôt aux mains des héritiers de Périclès, politiques peu irréprochables, mais orateurs encore fidèles en général aux anciennes traditions; tantôt professée et pratiquée par des artistes hommes du métier, sophistes et logographes, s'enrichissant de leur savoir et de leur talent [1]; le troisième âge est celui de sa maturité accomplie et de ses plus éclatants triomphes, avec Démade, Lycurgue, Hypéride, Eschine et Démosthène. Elle semble alors avoir négligé la plume pour saisir le glaive et jeter toute sa science, toutes ses énergies dans la mêlée du temps.

L'éloquence cultivée a été tardive en Grèce; Cicéron a été frappé de la lenteur de cet enfantement. La Grèce, dit-il [2], est passionnée pour l'éloquence, elle y excelle depuis longtemps; cependant les autres arts y sont encore plus anciens; elle les a perfectionnés bien avant d'avoir tourné son étude vers ce bel art de la parole. L'auteur du *Brutus* explique cet essor tardif de l'éloquence par les difficultés exceptionnelles dont elle est entravée, *rem unam omnium difficillimam*. A cette raison il aurait pu en joindre

1. Sans parler du prix élevé de ses leçons, Isocrate reçut, dit-on, de Nicoclès, fils d'Evagoras, vingt talents pour un seul discours (*Vie des dix orateurs*).

2. *Brutus*, 7.

une autre. En Grèce, les beaux-arts ont paru à leur tour, selon l'ordre de succession naturelle, comme chez l'homme se produisent les phénomènes attachés aux diverses périodes de la vie. D'abord elle vit éclore l'hymne religieuse, et l'épopée qui pendant plus d'un siècle règne en souveraine sur le monde hellénique; puis la poésie didactique, la poésie lyrique sous ses formes variées, puis le drame. Quand l'inspiration poétique qui avait animé le septième et le sixième siècle commença de s'affaiblir, la prose naquit, et avec elle l'histoire, l'éloquence, la philosophie.

Ainsi le génie grec parcourait, et avec quel éclat, le cercle de ses productions intellectuelles par une suite normale d'enfantements réguliers, et avec un enchaînement logique, signe manifeste de générations spontanées. A Rome, au contraire, où la Grèce proposait à l'imitation tardive des rudes fils du Latium maints chefs-d'œuvre dans tous les genres à la fois, la production des œuvres littéraires, durant les premiers siècles, fut entachée d'une sorte de confusion et de pêle-mêle [1]. En présence de tant de beaux fruits nés des diverses saisons du génie grec, le traducteur romain, embarrassé du choix, encombré de richesses, s'emparait avec avidité, selon la fantaisie ou les prédilections de son appétit, des trésors étalés devant lui. De là des reproductions parfois artificielles, des greffes capricieuses tentées, au gré de chacun, sur des plants originaux, redevables d'une

1. Ennius, pour ne citer qu'un exemple, emprunte à la Grèce des tragédies, des comédies, un poème philosophique (*Epicharme*), un traité sceptique en prose (*Evhémère*), et un poème de gastronomie didactique (*Phagétiques*). L'ensemble de son œuvre est une *satura* véritable.

partie de leur sève à cette loi de la progression des êtres, si bien décrite déjà par Aristote [1], et que le génie humain, abandonné à sa force créatrice, suit avec la fidélité de la nature.

Venue à son heure (ce fut celle de l'avènement de la prose), l'éloquence en Grèce a suivi dans ses développements les évolutions successives de la cité. Il n'en pouvait être autrement. Les arts des Grecs ont toujours été unis intimement à la vie pratique; leurs œuvres, appropriées à un but [2]. Cette appropriation était à leurs yeux une qualité essentielle; ils sont allés parfois jusqu'à en faire un élément de beauté, confondant par là le beau et l'utile. Ainsi, disait Socrate, un corps, un édifice, une cuirasse, un objet quelconque, n'est beau que dans la mesure où il s'accommode à sa fin, à son usage [3]. Ce mérite d'appropriation exigé des arts plastiques devait être, à plus forte raison, imposé à l'éloquence, instrument indispensable de la vie civile et politique des

1. *Histoire des animaux.*

2. E. Boutmy, *Philosophie de l'architecture en Grèce.*

3. *Mémorables*, III, 8, 10; IV, 6. Théorie étroite réfutée par Platon dans le *Premier Hippias*. Notons aussi la définition à demi utilitaire qu'Aristote donne de la beauté du jeune homme, de l'homme fait, du vieillard (il ne dit rien de celle de la femme). « La beauté est d'une espèce particulière pour chaque âge. Celle de l'adolescent est d'avoir un corps propre aux fatigues de la course ou de tout exercice exigeant de la vigueur, et de charmer les yeux par l'attrait de ses formes. Ainsi ceux qui remportent le prix du *pentathle* sont les plus beaux, puisqu'ils réunissent les avantages de la vigueur et de l'agilité. Dans la force de l'âge, la beauté consiste à être capable de supporter les fatigues de la guerre et à plaire à la vue, tout en inspirant la crainte. La beauté des vieillards est de suffire aux travaux nécessaires et de n'être chagrinés par aucune des infirmités qui dégradent la vieillesse. » *Rhétorique*, I, 5.

Grecs, sans cesse maniée comme un objet de première nécessité, et, pour cette raison même, modifiée selon les caractères et les besoins du temps; arme d'abord unie, où le poids et le tranchant seuls importent, puis « fleuret d'escrime [1] », épée de luxe façonnée avec art pour la montre, ou habilement ajustée par les logographes à la main de celui qui la leur a commandée; enfin, glaive à la fois splendide et meurtrier; ses sobres ornements n'en ont pas émoussé le fil, il jette à la face de Philippe d'incomparables éclairs.

Première période. — Indiquons les caractères principaux et les représentants les plus illustres des trois âges de l'éloquence grecque. Thémistocle, le plus grand homme d'Athènes avant Périclès, fut aussi un orateur puissant. Il fit la grandeur de sa patrie en obtenant de son héroïsme le sacrifice de foyers laissés en proie aux Barbares pour voguer virilement vers l'inconnu de l'avenir. Une telle victoire, remportée sur les résistances naturelles de l'intérêt privé, dépasse celle de l'orateur romain forçant les tribus à renoncer à la loi agraire appelée à les nourrir; elle justifie et au delà l'éloge de Lysias : « Thémistocle était très-capable de parler, de concevoir et d'agir. » Quels étaient les caractères de son éloquence? Sans doute ceux que Cicéron reconnaît à l'ancienne école, la précision et la simplicité, la pointe pénétrante, la rapidité, l'abondance des idées plutôt que des expressions.

1. Mot attribué à Philippe opposant l'éloquence d'Isocrate à celle de Démosthène. Cf. Cicéron, *Du meilleur genre d'éloquence*, 6.

Périclès est le type le plus achevé de cette école, orateur « presque parfait », dit l'auteur du *Brutus*[1]. Cet éloge est confirmé par les trois discours que Thucydide[2] met en sa bouche, trilogie admirable, pleine de l'âme d'un grand citoyen digne d'avoir gouverné pendant près de quarante ans le peuple le plus défiant du mérite, le plus jaloux de sa liberté. Tel n'eût pas été Périclès s'il avait été l'élève de l'un de ces rhéteurs qui « enseignaient à criailler (*latrare*) à la clepsydre »; il eut d'autres maîtres. Le premier, Périclès appela la science à son aide, mais la science des choses, non des mots. Deux philosophes le formèrent, Zénon d'Élée, dialecticien consommé, et surtout Anaxagore de Clazomène, appelé par ses contemporains l'Intelligence, parce que le premier il l'avait vue dans l'univers et en avait fait le premier élément du Cosmos, ordonné et embelli par elle. Ces deux esprits, éminents par leur subtilité pénétrante ou leur élévation, avaient été, bien plutôt que le musicien lettré Damon, les Chirons pères nourriciers de cet Achille[3]. Il y parut au *suc*, à la moelle de ses discours. Son argumentation, simple et forte, est celle de la vérité, relevée par l'élévation sentencieuse des pensées, par la vivacité pittoresque ou la complexité profonde de l'expression. Sa familiarité noble s'allie à un relief énergique, éclate

1. Chap. 12. Platon a raison d'être plus affirmatif : τελειότατος.
2. J. Girard, *Étude sur Thucydide*.
3. Plutarque, *Vie de Périclès*. Isocrate, qui a ses raisons pour exalter l'art de la parole, le confond complaisamment avec la philosophie, et partage entre Anaxagore et Damon, « l'homme du plus grand sens de cette époque (φρονιμωτάτου), » l'honneur d'avoir formé Périclès (*Antidosis*).

par intervalles en traits saisissants comme des éclairs. A la force logique s'unit chez lui l'émotion concentrée qui naît des hautes conceptions, des sentiments magnanimes : éloquence *grave* dont le poids irrésistible incline les volontés invinciblement. Pleine de grandeur imposante dans sa sobriété, elle laisse l'impression d'un temple dorien. Périclès sait trouver à propos des images riantes, parfois piquantes [1]; mais ce sont là des sourires passagers. Il est fort éloigné des gaietés de l'urbanité romaine; tout en lui respire l'austérité. Son extérieur est sévère comme son discours, sa démarche tranquille, le son de sa voix toujours égal; dans le geste et le maintien, il garde une mesure que la chaleur la plus véhémente ne saurait altérer. Périclès est à cet égard l'image fidèle de l'art grec, presque toujours mesuré dans ses intentions les plus énergiques. Ce n'est pas de lui qu'un rival aurait pu dire : « Eh! que serait-ce si vous aviez entendu rugir le lion même? » Immobile, comme Homère [2] dépeint Ulysse le sceptre à la main, par la seule force de la parole et sans action, il imprime le respect, la terreur [3]. Ces témoignages,

1. Il disait d'Egine, île rivale, située en face du Pirée : « Il faut enlever cette tache de l'œil du Pirée, » littéralement cette chassie. « Les chênes en s'entreheurtant se brisent; de même les Béotiens, en combattant les uns contre les autres. » Il comparait les Samiens subissant le joug d'Athènes à contre-cœur « aux petits enfants qui, tout en pleurant, mangent leur purée ». Une de ses oraisons funèbres renfermait ce trait gracieux et touchant : « La République privée de la jeunesse moissonnée par la guerre, c'est l'année dépouillée de son printemps. » Aristote, *Rhétorique*, III, 4, 10.

2. Iliade, III, 219.

3. *Vim dicendi terroremque timuerunt*. *Brutus*, 11, 9.

empruntés aux anciens, doivent prévenir toute méprise sur le sens véritable des traits souvent cités d'Eupolis et d'Aristophane. Quand ces deux comiques parlent des éclairs, du tonnerre de Périclès à la tribune, ils veulent exprimer non pas une véhémence aux bruyants éclats, ni de grands mouvements oratoires d'une impétuosité fulgurante, mais l'admiration craintive qu'inspire à la multitude une éloquence sereine où semble reluire la majesté redoutable du maître de l'Olympe.

Périclès, homme d'État et non orateur de profession, n'écrivait pas ses discours. Comme Aristide, Thémistocle et les anciens orateurs, il improvisait après une forte méditation. L'impression en était à la fois immédiate et durable : « il laissait l'aiguillon dans l'esprit des auditeurs. » Mais si puissante que fût sa voix, à peine l'antiquité nous en a-t-elle transmis de faibles échos. Ni Périclès ni ses contemporains n'avaient songé à recueillir de si belles harangues; quelques traits seulement de ces chefs-d'œuvre ont été sauvés de l'oubli. Ce sont comme des grains détachés du marbre éloquent que Périclès façonnait d'inspiration, sans préoccupation littéraire. Mais la statue même, où est-elle? Où est la Minerve de Phidias? Les contemporains l'ont vue apparaître un jour, sa majesté les a touchés, ils ont obéi à ses ordres et ils l'ont laissée s'évanouir. D'où vient que les auteurs ou les témoins des chefs-d'œuvre de l'ancienne école attique nous aient privés de la contemplation de ces ouvrages? A leurs yeux, l'objet en était tout pratique. L'éloquence politique leur semblait destinée à la seule action, non à l'ad-

miration des lecteurs de l'avenir. La sténographie était peut-être connue dès cette époque ; nul, en tout cas, ne songeait à s'en servir. Périclès parlait pour la dignité ou le salut de la cité; peu lui importait d'écrire *à toujours;* et cependant quelle devait être cette éloquence, si forte et si belle encore, à demi dissimulée sous le voile de l'historien son interprète?

Deuxième période. — Ce désintéressement, maudit des lettrés, dura jusqu'à Antiphon, auteur du premier discours écrit, innovation favorable au perfectionnement de l'éloquence. L'âge de Périclès avait ignoré les développements abondants, les effets du style dans la structure du discours. Le jour où les orateurs aspirèrent à la gloire d'écrivains, l'éloquence s'enrichit de moyens précieux. La plume, dit Cicéron, est une excellente maîtresse d'éloquence : *Stylus optimus dicendi magister et effector.* A partir d'Antiphon, il faut distinguer l'orateur d'action et l'orateur de cabinet. Le premier est un personnage politique qui prend la parole à l'*ecclesia*, quand les évènements l'y invitent. Le second ne paraît pas, ou rarement, devant le peuple; c'est un avocat d'une nouvelle sorte, un avocat qui ne parle pas; mais il écrit. Il compose au logis des traités de rhétorique (τέχναι), où tous vont avidement chercher les secrets de l'art d'avoir raison, ou des discours sur des sujets de fantaisie, tour à tour accusateur et défenseur dans la même cause. Quelquefois même, à ces deux plaidoyers, preuve déjà suffisante de la souplesse de son talent, il joint l'instance et la réplique. Telles sont les *tétralogies* d'Antiphon.

Le plus souvent, ces exercices d'école lui servent à se former au métier de *logographe* ou *dicographe*, c'est-à-dire de faiseur de plaidoyers à l'usage d'autrui. La loi athénienne obligeait les parties, dans les affaires civiles et criminelles, à comparaître en personne. Longtemps la simplicité des mœurs rendit l'observation de la loi facile. Mais quand la parole fut devenue un art et l'éloquence un mérite obligatoire, la plupart des intéressés se dérobèrent à ses périls. Ils recouraient à des avocats dont le talent augmentait leurs chances de vaincre. Ainsi le banquier Phormion, peu jaloux sans doute d'égayer l'auditoire de ses « solécismes », estimait plus sûr d'être parleur habile par procuration [1]. Le plaideur payait la harangue comme on paye une consultation, et il allait au tribunal la débiter avec le plus de naturel possible, simulant l'improvisation de son mieux, comme s'il parlait d'abondance et non de mémoire.

Le rhéteur n'écrivait pas seulement pour l'école ou le tribunal; quelquefois les morceaux d'apparat où il étalait les fruits de son art étaient destinés à des concours [2], ou lus dans les réunions solennelles des grands jeux. Ainsi l'*Olympiaque* de Lysias, l'*Olympique* de Gorgias et les *Panégyriques*, ainsi nommés de l'assemblée générale (πανήγυρις), où ils étaient prononcés.

Sophistes. — Les rhéteurs logographes étaient, à des degrés divers, les élèves des sophistes dont

1. Démosthène, 1er disc. contre Stéphanos.

2. Isocrate disputa le prix qu'Artémise avait proposé pour l'éloge de Mausole son époux.

l'enseignement, durant les trente années qui séparent la mort de Périclès de celle de Socrate, provoqua un grand mouvement d'idées, et des méthodes nouvelles dans la science, nouvelles aussi, malheureusement, en morale. Les sophistes ont été fort attaqués et admirés des anciens; on les voit tour à tour mis hors la loi (Protagoras), et honorés (Gorgias) d'une statue dorée à Delphes, au temple même d'Apollon. Disons brièvement ce que leurs innovations avaient de pernicieux et d'utile.

Leur influence fut bonne dans une certaine mesure pour la science. Les systèmes antérieurs à l'âge des sophistes avaient été de vastes conceptions *à priori*, entachées parfois de préjugés théogoniques. L'esprit nouveau voulut affranchir la science de ces entraves, la ramener à l'observation de la nature. Cette revendication de la vérité provoqua comme toujours des résistances passionnées. Sans parler des émules de l'*Euthyphron* de Platon, Aristophane, le poète conservateur des *Nuées*, en haine de l'esprit nouveau, se fait le patron des préjugés populaires contre les physiciens [1]; il déclare les sophistes impies pour oser enseigner que ce n'est pas Jupiter qui tonne. Il voit un crime d'État précisément dans un de leurs meilleurs titres, et il consacre à les bafouer une scène malavisée où, en dépit

1. Plutarque, *Vie de Nicias*. Les esprits forts du temps se communiquaient à la dérobée, sous le manteau, les livres expliquant humainement les éclipses de lune. La physique a fait bannir Protagoras, jeter Anaxagore en prison, empoisonner Socrate. Dans les temps modernes, l'astronomie n'a pas été plus clémente. Voir J. Bertrand, *Les fondateurs de l'Astronomie moderne*.

de sa verve et contre sa coutume, l'étincelant comique n'a pas eu à Athènes, et a encore moins de nos jours, les rieurs de son côté [1].

A ce travail de rénovation scientifique s'unit celui qui nous intéresse particulièrement, l'étude minutieuse de la pensée et du langage. Seul, jadis, le talent naturel avait soutenu l'éloquence politique; grâce aux sophistes, il trouva dans l'art un utile auxiliaire. Vers le milieu du cinquième siècle, la Sicile [2] avait produit des maîtres sophistes renommés. Corax, Tisias, Gorgias avaient fait connaître une méthode d'enseignement ignorée ou négligée jusqu'alors. Leurs disciples athéniens les surpassèrent. Le plus illustre fut Isocrate, dont l'école fut un laboratoire d'éloquence ouvert à toute la Grèce. A l'égal du cheval de Troie, elle enfanta des héros, les rivaux de Démosthène, et Démosthène même [3]. Voilà un magnifique éloge des rhéteurs sophistes dans la personne de leur élève le plus fameux; sans doute il est exagéré; ni Brutus, l'ami de Cicéron, ni Aristote n'y ont souscrit. Cependant, pour que le prince des orateurs romains ait cru pouvoir le leur décerner, même avec une indulgence suspecte de partialité, il faut bien qu'ils aient rendu des services incontestables à l'éloquence.

En effet, elle leur dut des qualités nouvelles. Jadis elle n'avait pas toujours échappé à une sorte de raideur; sa concision touchait parfois à l'obscurité.

1. *La leçon de physique.* Fallex, traduction en vers de *morceaux choisis d'Aristophane.*

2. Syracuse fut l'Athènes de la Sicile. *Brutus,* 12; Thucydide, VIII, 96.

3. *Brutus,* 8, 12; *Orator,* 13; *de Oratore,* II, 22.

Auprès des rhéteurs, elle gagna en souplesse, clarté et abondance. Ses muscles, un peu nus et saillants, se couvrirent d'un embonpoint florissant qui n'excluait pas la vigueur : ce fut comme le passage de la *Vierge jardinière* de Raphaël à la seconde manière de la *Sainte Famille* et de la *Transfiguration*. Elle prit aussi dans leur commerce le goût du nombre ; elle sut à la fois arrondir ses périodes et atteindre par de fines analyses à des nuances plus délicates. Comme plus tard les stoïciens à Rome, les sophistes aimaient les recherches étymologiques et philologiques. Protagoras écrivait un traité sur la correction du langage (ὀρθοέπεια), Prodicos sur l'exacte signification des mots et les synonymes ; Evenos de Paros composait un poème sur la formation des mots. Les sophistes excellaient à décomposer la pensée en ses éléments pour les comparer et opposer. La langue devait se ressentir de ces études curieuses ; des antithèses ingénieuses ou fortes donnaient au style de la délicatesse ou de l'énergie. Cet exercice de pénétration et d'ajustement artistique (*concinnitas*) plaisait à l'esprit fin des Grecs.

Mais ces qualités séduisantes côtoient de graves défauts ; elles conduisent à la subtilité, à l'artifice « des fausses fenêtres », à tous les raffinements des périodes symétriquement balancées, des consonances, assonances, chutes « adorables » comme celle du sonnet d'Oronte, puérilités savantes honorées par les rhéteurs les plus graves de préceptes minutieux [1]. Aux mains de ces enfileurs de paro-

1. Aristote n'a pas dédaigné d'en parler. Denys d'Halicarnasse (*Mémoi-*

les [1], la délicatesse devient mignardise, la couleur se tourne en vermillon; à force de rompre l'esprit aux souplesses de la dialectique, on tombe dans les arguties du *sorite*, du *menteur*, de l'*argument cornu;* l'éristique aboutit à des tours de prestiges. Dans son zèle à polir l'idée, la lime la réduit à néant; pour la mieux orner, on l'étouffe; on veut l'équilibrer avec grâce, lui donner la contenance la plus avantageuse : on l'accommode en mannequin, irréprochable d'ajustement et de pose; fleuri de riantes couleurs, il prétend à faire figures (σχήματα), il fait même des mines; mais il est vide, inanimé, objet de gloriole pour son frivole auteur, de curiosité passagère pour le spectateur, de mépris aux yeux du bon goût et du bon sens. Telle était l'éloquence factice dépeinte par Balzac, la *Reine de village* de Pascal, et cette affectation de pensée et de langage connue sous le nom de *préciosité*. Le début du dix-septième siècle en France a connu l'emphase harmonieuse de Gorgias dans l'enflure des Espagnols Gongora, Antonio Pérez; la subtilité maniérée de Polos d'Agrigente et d'Hippias d'Elis dans les gentillesses d'esprit (*vivezze d'ingegno*) de Guarini et du cavalier Marino. Les précieuses, comme les sophistes, ont certainement aidé au perfectionnement de la langue; mais, comme eux, elles ont tenu bureau d'esprit; elles poursuivaient le fin du fin, le fin des choses, et elles l'attrapaient, en compagnie de l'afféterie. Le

res sur les anciens orateurs, Isocrate, chap. 14), a fait une critique judicieuse d'une page d'Isocrate, pleine de ces affectations de langage. Cf. de l'*Élocution de Démosthène*, chap. 19, 20.

1. Λογοδαιδάλους (Platon); *Orator*, 12.

sophiste appelait la mer « le plancher bleuâtre d'Amphitrite », le grand-roi « le Jupiter des Perses », les vautours « des tombeaux vivants ». Avec lui, tel objet « a les pâles couleurs, est anémique [1] ». De même les assidus des samedis de Mlle Scudéry « impriment leurs souliers en neige », appellent la promenade du Cours « l'empire des œillades », et les violons « l'âme des pieds [2] ».

Cette altération du goût en France, imitation passagère du faux bel esprit de l'Espagne et de l'Italie, ne coïncida pas avec un affaissement des croyances et des mœurs. L'hôtel de Rambouillet aspirait à « débrutaliser » les mœurs aussi bien que le langage; il quintessenciait les sentiments sans les corrompre. En Grèce il n'en fut pas de même, et les sophistes, assez méchants maîtres de rhétorique, furent des logiciens et des moralistes pires encore. Il était bon de protester contre les systèmes ambitieux des philosophes qui prétendaient tirer de leur cerveau seul l'explication de l'univers; mais nier la science parce qu'elle s'était égarée était un abus pire que le mal justement signalé. Ne croire qu'aux sens est une prévention aussi périlleuse que de ne croire qu'à son esprit, et le philosophe idéaliste (Anaxagore) déclarant la neige noire, parce que l'eau dont elle est

1. Aristote, *Rhétorique*, III, *passim*. Aristote blâme comme « froides » ou « ridicules » certaines expressions et figures que nous n'aurions pas la sévérité de condamner avec lui. Gorgias donnait au flatteur l'épithète de πτωχόμουσος (qui mendie avec art); Alcidamas appelait l'Odyssée « un beau miroir de la vie humaine ». Plusieurs des façons de parler des sophistes méritaient de passer dans la langue. Nouvelle analogie avec *les Précieuses*.

2. Dictionnaire de Somaise.

formée est noirâtre [1], n'avait pas de reproches à recevoir de l'empirique, donnant avec Épicure au soleil et à la lune le volume qu'ils paraissent avoir, celui, par exemple, d'un fromage de Béotie. Il est louable de dégager la philosophie des attaches sacerdotales; mais est-il à propos, si la tradition religieuse n'est pas le dernier mot de la science, de faire de l'homme l'unique arbitre de la vérité et la mesure de toutes choses [2]? Nier la vérité, le bien absolu, admettre seulement le probable, l'agréable ou l'utile, enseigner à plaider, avec une vraisemblance égale, la thèse et l'antithèse, rendre le discours faible (ἥττων) victorieux du discours fort (κρείττων λόγος), tel était le fond de la doctrine sophistique. Le scepticisme philosophique naquit en Grèce des excès de la spéculation métaphysique, comme les exagérations idéalistes des cartésiens provoquèrent le scepticisme du dix-huitième siècle. Mais si les excès par réaction s'expliquent, jamais ils ne se justifient, surtout quand ils passent du domaine des idées pures dans celui de la morale pour la détruire. Le scepticisme du dix-huitième siècle a produit les Hélvétius, d'Holbach, Lamettrie [3]; les sophistes de la Grèce n'ont pas tardé

1. Cicéron, *Académiques*, II, 23, 31, et *Lucrèce*, V, 565.

2. Ἁπάντων μέτρον ἄνθρωπος « Protagoras. »

3. « ... Le sentiment de l'amour de soi est la seule base sur laquelle on puisse jeter les fondements d'une morale utile. » Helvétius, *De l'Esprit*. « Il serait inutile et peut-être injuste de demander à l'homme d'être vertueux, s'il ne l'était pas sans se rendre malheureux : dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice. » D'Holbach, *Système de la nature*. Lamettrie, *passim* : « Les remords sont des préjugés de l'éducation... Il est permis, suivant la loi de nature et Puffendorff, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop. » Lamettrie estime inno

de même à tirer de leurs doctrines le mal qu'elles recélaient. La loi de la conscience est-elle imprescriptible, ou la loi de nature est-elle la seule loi véritable? La justice divine est-elle autre chose qu'un argument oratoire? Le crime heureux cesse-t-il d'être crime? C'est selon : oui, si la chose vous agrée; non, si vous trouvez plus commode la proposition contraire. Ainsi la Grèce, à force de subtiliser, en était venue à s'amuser comme d'un jeu d'escrime de la démonstration ou de la réfutation des vérités morales les plus nécessaires.

Protagoras commençait un de ses ouvrages par cette déclaration péremptoire : « Les dieux sont-ils ou ne sont-ils pas? Deux raisons m'empêchent de me livrer à l'examen de cette question : l'incertitude de la chose et la brièveté de la vie humaine. » Antiphon, un homme grave cependant de caractère et d'éloquence (on l'avait surnommé Nestor), raille comme préjugés les croyances religieuses de ses contemporains : « Certains hommes ne vivent pas la vie présente, mais se préparent à grand'peine comme s'ils avaient à vivre une autre vie et non la vie présente; cependant, le temps leur échappe et fuit [1]. » Cette vie présente,

cents « ces abatis philosophiques des vices et des vertus... Cela n'empêchera pas le peuple, ce vil troupeau d'imbéciles, d'aller son train, de respecter la vie et la bourse des autres, et de croire aux préjugés les plus ridicules. » Voilà la philosophie qu'il appelle « notre aimable reine », et Voltaire « exécrable ». Selon ce médecin-philosophe, l'homme est une « machine ». Toute machine se détraque si l'on en force les ressorts : l'auteur de *L'Art de jouir* mourut d'indigestion. Son hôte, il est vrai, Frédéric, « le Salomon du Nord », écrivit son éloge funèbre.

1. *Orat. attici*, Didot, p. 238, § 125. G. Perrot, *l'Éloquence judiciaire et politique à Athènes*.

objet unique des sophistes, était précisément celle que dédaigna Socrate pour la vie à venir, Socrate, novateur comme les sophistes quant à la méthode scientifique, mais aussi hostile à leur scepticisme religieux et moral qu'aux « affiquets » de leur langage. La sophistique, « école d'impudence », avait instruit le grand politique du *Gorgias*. Calliclès fait litière des préventions des petits esprits. La raison du plus fort est toujours la meilleure; la force prime le droit, théorie soutenue de nos jours par des personnages considérables, avec annexion de provinces à l'appui; théorie enseignée jadis dans certaines écoles de la Grèce, et mise en pratique par ses hommes d'État [1]. En perdant le sens du vrai, les sophistes et les Athéniens, leurs disciples trop dociles, avaient perdu le sentiment de la Divinité, celui du bien et du juste qui s'identifient avec elle. Ce que l'expérience antique, avec Hésiode et Ésope, avait seulement relevé comme un fait brutal [2], eux l'avaient érigé en principe, et, ce principe, ils l'appliquaient avec une logique cruelle digne du *Prince* de Machiavel. Ces maximes empoisonnées perdent tôt ou tard ceux qui osent en user [3] : Athènes avait fait à son profit l'apologie de la tyrannie et de l'usurpation; sous l'étreinte de Philippe, elle expia ses sophismes amèrement.

1. Thucydide, I, 76; III, 37, 40; V, 89 et suiv.

2. Ésope : *Le Pot de terre et le Pot de fer;* Hésiode : *Le Rossignol et l'Epervier.*

3. « Qui agit en tyran, tombe inévitablement dans les maux de la tyrannie, et souffre ce qu'il faisait souffrir aux autres. Athènes l'a éprouvé : pour avoir mis des garnisons dans les citadelles des autres villes, elle a vu les ennemis (les Lacédémoniens) maîtres de la sienne... » Isocrate, *Discours sur la paix*. Didot, p. 113, § 91.

L'influence morale des sophistes fut donc très-pernicieuse; leur influence sur l'éloquence ne fut pas mauvaise de tout point. Les orateurs attiques profitèrent de leurs recherches sans sacrifier à leurs défauts. La justesse et la sobriété de l'esprit attique avaient réagi contre les attraits des vices siciliens. Avec Lysias, Isée et leur école, la prose, sagement travaillée, sut se parer sans coquetterie, concilier la simplicité et la grâce, la vigueur et l'aisance. Plus de trace d'efforts ni de méditation laborieuse, mais l'allure dégagée d'une langue facile, moins jalouse de faire réfléchir que d'instruire par sa précision et sa limpidité naïve. Ce n'est plus ici le prisme miroitant de la sophistique, avec ses couleurs chatoyantes et visant à de flatteuses illusions. C'est un cristal transparent où les objets paraissent avec leurs teintes et proportions naturelles. L'œil n'a pas à démêler leurs vrais contours sous des reflets artificieux et des mouvements ondoyants; il les voit nettement dessinés, en doux relief, comme les cordages d'un navire du Pirée, aux rayons tempérés du soleil couchant.

Troisième période. — Les Attiques avaient légué à leurs successeurs un instrument exquis, une prose claire, expressive, suffisamment pittoresque. Toutefois, leur éloquence manquait un peu d'action et de chaleur [1]. Cette placidité, voisine pour nous de la froideur, était imposée aux orateurs par la loi. Les Athéniens se connaissaient trop bien pour ne pas se

1. Signalons, à titre d'exception, la pathétique péroraison du discours d'Andocide *Sur les mystères*; *Oratores attici*, Didot, p. 72. § 144.

défier de l'éloquence. Ulysse avait fermé les oreilles de ses compagnons au chant des sirènes; les Athéniens captivaient la bouche des sirènes [1] de l'agora. La loi des tribunaux interdisait le pathétique; si l'avocat s'y laissait aller, un huissier le rappelait à son devoir. L'aréopage surtout était attaché au respect de cette règle. Pourtant elle fut éludée le jour où Hypéride plaida pour Phryné. L'éloquence muette d'une beauté sans voile toucha la grave compagnie, péroraison entraînante non prévue par la loi. L'éloquence pacifiée des purs Attiques ne pouvait suffire aux agitations de la période macédonienne; les orateurs politiques allumèrent alors le feu que l'atticisme avait dû laisser couver. La « claire fontaine » devint torrent impétueux, le « zéphyre léger » « tempête et foudre [2]. » L'éloquence ne fut plus seulement artistique, mais surtout militante au milieu des luttes passionnées des adversaires et des partisans de Philippe. Les uns, par vénalité ou de bonne foi, conseillaient l'alliance macédonienne; ils voyaient dans le père d'Alexandre non l'ambitieux méditant, par la ruse et la force, le plus grave attentat dont pût souffrir le monde grec, la destruction de la liberté athénienne, mais l'arbitre pacificateur de dissensions dissolvantes, le futur généralissime de l'Europe contre l'Asie. Les autres repoussaient ce sauveur comme violateur de la dignité d'Athènes, de son passé, de ses destinées. Ils s'opposaient à lui de toute la force

1. Sur le tombeau d'Isocrate s'élevait une colonne de trente coudées, surmontée d'une sirène de sept.

2. Quintilien, VI, 1; X, 1.

de leur génie, de tout l'effort des vertus antiques évoquées aux yeux à demi indifférents des Athéniens contre l'envahisseur. A leur tête paraît Démosthène, la voix de la patrie, le sauveur de la liberté hellénique, si elle avait pu être sauvée. Mais si Phocion était « le couperet[1] » des discours de Démosthène, Démosthène ne pouvait être celui des actions de Philippe, et comme la force triomphait du droit, les armes triomphaient de l'éloquence. Nous étudierons cette période de l'éloquence grecque, la plus belle et la dernière. Après un effort sublime, et des élans dignes du patriotisme qui les inspirait, l'éloquence allait tomber et périr avec tout le reste; elle exhalait son dernier souffle à Calaurie le jour où expirait, auprès des satellites d'Antipater, l'auteur du discours de la *Couronne*.

Relevons ici un fait digne de remarque et en contradiction avec le lieu commun de la solidarité des mœurs et de l'éloquence. Messala (*Dialogue des orateurs*) cherche les causes de la décadence de l'éloquence, et il croit trouver la principale dans la décadence des mœurs. Sénèque [2] déclare aussi les mœurs les régulatrices de l'éloquence. « Telle vie, tel langage; partout où vous verrez goûter un langage corrompu, vous pourrez affirmer que les mœurs sont perverties. » Cette appréciation n'est pas vraie de tout point. Assurément le style peut être le miroir du caractère. Mécène et le Spartiate Sthénélaïdas, Nicias et Alcibiade n'avaient pas la

1. ἡ τῶν ἐμῶν λόγων κοπὶς ἀνίσταται, mot de Démosthène selon Plutarque.
2. *Ad Lucilium*, 114.

même âme; ils ne parlaient pas non plus du même ton. Souvent l'éloquence se ressent des bassesses du cœur, ou reflète sa noblesse. Mais résulte-t-il de cette corrélation possible que le déclin des mœurs entraîne nécessairement celui de l'art de la parole? L'histoire littéraire et politique démentirait cette assertion. Car le cœur peut demeurer pur alors que le goût se déprave, et plus d'une fois le goût s'est purifié là où l'âme avait perdu de son énergie vertueuse. Le sentiment moral ennoblit l'éloquence, comme les œuvres de l'art en général, mais il ne leur est pas indispensable. Ainsi les plus beaux temps de l'héroïsme de la Grèce n'ont pas été ceux de son éloquence; les soldats de Marathon et de Salamine étaient des citoyens bien plus que des orateurs, Thémistocle excepté, car il fut l'un et l'autre éminemment. Mais son exemple même confirme l'indépendance du génie et de la vertu. Aristide, supérieur à lui moralement, demeura beaucoup au-dessous de son génie politique et de son talent oratoire.

Durant la période intermédiaire entre la fin de la guerre du Péloponèse et l'intervention macédonienne [1], le sentiment de la grandeur morale sembla banni de la société hellénique. Pourtant ce fut l'époque où l'éloquence se préparait à l'essor qui devait, avec Eschine et Démosthène, la porter à la perfection. Ce phénomène n'a rien de surprenant; déjà l'éloquence avait offert un contraste frappant avec les mœurs durant la lutte d'Athènes contre la race do-

1. Ot. Muller a remarqué le fait sans s'arrêter à l'expliquer, t. II, p. 573 de la traduction de M. K. Hillebrand.

rienne. Qui n'est frappé, dans Thucydide [1], du sombre tableau de la dépravation de la Grèce, au milieu des commotions profondes de la guerre du Péloponèse et de la surexcitation des passions les plus détestables? L'éloquence avait alors beaucoup perdu de son excellence morale, mais non de sa valeur artistique. Alcibiade, Cléon, politiques pénétrés des vices de leur temps, et dignes des félicitations de Timon le Misanthrope, étaient, pour le malheur d'Athènes, des orateurs puissants. C'est que la conscience morale et le goût (sorte de conscience esthétique appliquée au jugement du beau) ne suivent pas nécessairement un développement parallèle. Au contraire, la parfaite éloquence, maîtresse de toutes ses ressources, implique une culture, un état de civilisation avancée, rarement la compagne de mœurs austères [2]. « La grande éloquence, comme la flamme, a besoin d'aliments pour se nourrir, de mouvements pour s'exciter; c'est en brûlant qu'elle jette de l'éclat [3]. » Or, les matières les plus combustibles ne sont pas toujours les plus pures. Le fléau de la guerre suscite les grands capitaines; l'éloquence vit de troubles, de colères coupables ou vertueuses. Démosthène haïssait l'envahisseur d'une haine qui lui fait autant d'honneur que son éloquence. Néanmoins, il faut l'avouer,

1. III, 82, 84.

2. On connaît la boutade calomnieuse de Bautru : « Honnête homme et bonnes mœurs ne s'accordent pas ensemble, » et ce mot, qui surprend chez un homme de goût : « La société des femmes gâte les mœurs et forme le goût. » (*Esprit des Lois*, XIX, 8). Ces sentiments, s'ils étaient fondés, justifieraient le paradoxe de J.-J. Rousseau sur l'influence pernicieuse de la civilisation et de la société.

3. *Dialogue des Orateurs*, 36.

les inimitiés patriotiques, le fond de son âme, s'y alliaient (sans parler d'autres faiblesses qu'il serait puéril de nier) à des ressentiments personnels envenimés, source de mouvements peu généreux et pourtant d'une éloquence admirable encore. Son discours sur les prévarications de l'ambassade égale, au point de vue de l'art, ses philippiques les plus belles.

La définition idéale donnée de l'orateur par Caton [1] est un vœu plutôt que l'expression d'un fait général. Que d'hommes, chez les anciens et les modernes, n'ont pas toujours su tenir leur probité à la hauteur de leur talent ! *Satis eloquentiæ, sapientiæ parum;* Salluste applique ce mot à Catilina; on aurait le droit de l'appliquer à son historien et à d'autres personnages. De même mauvais goût et bonnes mœurs vont parfois de compagnie. En France, les théoriciens du joli, de la surprise, ont été parfois de fort honnêtes gens et des plus sérieux, témoins le père Bouhours et Montesquieu (*Essai sur le goût*). « Un magistrat allait par son mérite à la première dignité. Il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule » (Labruyère). Le goût fut généralement détestable avant Boileau : dira-t-on que la première moitié du dix-septième siècle fut inférieure à la seconde pour les mœurs ?

Revenons à l'éloquence grecque. Si, au milieu du dépérissement des mœurs privées et publiques, alors qu'un Philocrate, un Timarque étaient possibles, au sein de l'égoïsme et de la vénalité triomphants, la Grèce, toujours fière de son passé, mais incapa-

1. *Vir bonus dicendi peritus.*

ble de le soutenir, a produit ses plus fameux orateurs, elle l'a dû aux circonstances particulièrement favorables qui ont fait d'eux les contemporains du duel sans merci d'Athènes et de Philippe, et les héritiers des progrès accomplis dans l'art de la parole par le siècle de Périclès et l'école attique. Maître de ces trésors d'expérience et d'art, Eschine a pu en abuser avec un talent difficile à surpasser. Démosthène en a usé quelquefois, comme son adversaire, sous l'impulsion de passions malsaines. Mais chez lui heureusement le citoyen dominait l'homme. Ame épurée par les amertumes du patriotisme, il a dépassé son rival de toute la supériorité du cœur sur l'esprit. Plus obstiné à l'honneur que la Pythie même, interprète courageux d'Athènes asservie mais fière de sa défaite, et, après sept années de servitude, prenant enfin, avec l'auteur du discours de la *Couronne*, sa revanche de Chéronée, Démosthène, l'orateur du devoir, a uni dans une œuvre achevée la beauté artistique et la beauté morale. Le cortège des orateurs grecs se termine à lui comme une *théorie* sacrée porte en triomphe la statue d'un immortel. Homère est le poète par excellence; Démosthène est l'éloquence personnifiée. Les hommes désireux de servir leur pays à la tribune doivent le méditer, se tremper à cette source antique et toujours jeune. Démosthène soufflera aussi son âme aux citoyens ardents à repousser tout ennemi public du glaive de la parole; il est à jamais la loi de l'éloquence [1], le héraut de la dignité nationale et de la liberté.

1. Quintilien, X, 1, *Lex orandi*.

CHAPITRE II.

PHILIPPE. — LES ATHÉNIENS.

Après vingt siècles écoulés, les harangues de Démosthène ravissent les lettrés, instruisent l'historien philosophe ; elles lui rappellent comment les États finissent. Les conseils et les reproches de l'orateur aux Athéniens devront toujours être l'objet de la méditation des peuples désireux d'échapper aux faiblesses qui ont perdu la Grèce sans retour. Pour bien apprécier la puissance de l'éloquence de Démosthène et les âpretés de la tâche qu'il avait affrontée, il est nécessaire d'avoir présents à l'esprit les obstacles accumulés devant lui, de bien connaître l'ennemi public, Philippe, devenu l'ennemi privé de l'orateur, et l'adversaire domestique dont les vices se firent les alliés du Macédonien, le peuple d'Athènes. Nous verrons ensuite quelles ressources Démosthène a su tirer de son âme et de son génie pour lutter contre deux antagonistes également redoutables.

I

Philippe, retenu plusieurs années comme otage à Thèbes, avait profité de cette disgrâce pour étudier

au sein de la Grèce l'art militaire dont il devait user excellemment contre elle. A l'école du vainqueur de Leuctres, Epaminondas, il conçut l'idée de la phalange macédonienne, formée sur le modèle du bataillon sacré de Thèbes, et destinée à jouer un rôle si considérable dans l'histoire. Ainsi Thèbes avait instruit celui qui devait un jour terrasser la Grèce à Chéronée. A la tête de la phalange, Philippe enfonça les bataillons du présomptueux Lysiclès et rejoignit l'aile victorieuse de son fils Alexandre. Cette machine puissante méritait d'être ménagée et elle s'accommodait peu d'ailleurs à toutes les actions. Philippe la réservait aux mêlées décisives. D'ordinaire, il évite les batailles rangées; afin de surprendre l'ennemi plus sûrement, au lieu de lourdes cohortes, il va et vient à la tête d'un camp volant, composé d'archers et de cavalerie légère. Alerte et toujours prêt, car il ne met aucune différence entre l'hiver et l'été, il se déplace à son gré, tombe sur les cités à l'improviste. Les Athéniens sont moins agiles; ils consultent les lunes, ils suivent les vieilles coutumes nationales, bouleversées par ce roi barbare; ils ne guerroient volontiers que durant les quatre ou cinq mois de la belle saison. « Notre siècle ne ressemble en rien aux siècles précédents, et c'est je crois surtout dans l'art de la guerre qu'il y a eu mouvement et progrès [1]. » La stratégie athénienne du bon vieux temps est déconcertée, scandalisée de ces in-

1. 3e *Philippique*. Pour faciliter au lecteur le recours au texte, nous suivrons la collection Didot dans sa pagination et dans le classement qu'elle donne des Œuvres de Démosthène.

novations contraires à toutes les règles respectées jusqu'alors. Ainsi les marches foudroyantes de Bonaparte étaient déloyales au sentiment des vieux généraux allemands, habitués à des allures compassées, méthodiques, et aux patientes combinaisons des guerres de Sept et de Trente ans. Comme plus tard César, Philippe croit n'avoir rien fait, s'il lui reste quelque chose à faire. Il sait tout poursuivre avec une activité opiniâtre, tout préparer à temps, tout prévoir; l'action, le mouvement est sa vie. Ce général diligent, inévitable, est d'une bravoure intrépide. Démosthène lui rend cet hommage : « Je voyais Philippe, notre adversaire, braver tout pour commander et devenir le maître; je le voyais un œil de moins, l'épaule rompue, la main et la cuisse estropiées, abandonner sans regret, gaiement, à la fortune tout ce qu'elle voudrait de son corps, pourvu qu'avec le reste il vécût honoré, glorieux [1]. » Cette passion de la gloire, qui rend Philippe dédaigneux de son corps et de la vie, lui fera un jour respecter son ennemie vaincue. On le pressait de ruiner Athènes : « A Dieu ne plaise, répondit-il, que je détruise le théâtre de la gloire : je ne travaille que pour elle. »

Il travaillait aussi pour satisfaire une ambition insatiable; lui-même en fait l'aveu : « Je ne suis en paix qu'avec ceux qui veulent m'obéir. » Cette soif de commander lui fait promener ses armes dans les pays les plus opposés, de la Phocide au Danube, de l'Hémus (les Balkans) à l'Eubée, du Péloponèse à Byzance et jusqu'en Scythie. Maître de l'Illyrie, de la

1. *Pro Corona*, Didot, p. 129, § 67.

Chalcidique, de la Chersonèse, des Thermopyles, de toutes les avenues de la Grèce centrale au nord et au midi, nul agrandissement ne peut le satisfaire. « La Grèce, les contrées barbares sont trop étroites pour l'ambition de ce mortel chétif. » A ses yeux nulle conquête n'est petite : obligé de se détourner un moment d'Athènes, sa proie la plus convoitée, il jette son armée sur de « méchantes bicoques de la Thrace, capable de braver pour de telles conquêtes travaux, frimas, périls extrêmes... ; pour enlever le seigle et le millet des souterrains de la Thrace, il s'enfonce l'hiver dans des abîmes... Misérable Macédonien, né dans un pays où l'on ne put jamais acheter un bon esclave »[1], il s'est élevé sur la Grèce au point de présider les jeux Pythiques, la plus auguste des solennités nationales; il s'est emparé du privilège de consulter le premier l'oracle; admis avec révérence au sein du conseil des amphictyons, arbitre souverain des différends helléniques, instrument des vengeances des dieux sur leurs profanateurs, rien ne le rassasie. Dominateur incontesté de la Grèce entière, investi depuis Chéronée de l'hégémonie, jadis l'objet de l'émulation des grandes cités grecques, il ne s'arrêtera pas encore. Proclamé généralissime des forces occidentales contre l'Asie, il rêvera les conquêtes réservées à son fils, et au moment de se jeter dans cette carrière nouvelle, le poignard d'un meurtrier le condamnera à quarante-sept ans, à son premier, à l'éternel repos (336).

Les débuts de Philippe dans le gouvernement avaient révélé en lui ce que l'on est convenu d'appeler un grand politique : il est passé maître en intri-

gues, et ses intrigues réussissent. D'abord régent de Macédoine au nom d'Amyntas, son neveu, il le supplante. Roi à vingt-quatre ans, à force d'adresse et d'énergie quelquefois criminelle, il réussit à se maintenir contre ses ennemis du dedans et du dehors. De ce nombre furent dès l'origine les Athéniens, partisans d'Argée, l'un de ses compétiteurs à la couronne. Les Grecs avaient voulu se mêler de ses affaires, il le leur rendit bien. Leurs convoitises et jalousies traditionnelles fournissaient contre eux des armes dont le rusé Macédonien se servit avec succès. Il assiége Amphipolis, place disputée depuis longtemps par Athènes à la Macédoine. Les Athéniens veulent la secourir; Philippe les arrête par la promesse de la leur rendre, une fois prise. Il l'enlève et la garde (358). Un an après, il leur dérobe Potidée et la donne aux Olynthiens alors irrités contre Athènes. Plus tard Olynthe sera prise à son heure (348). Diviser pour régner est sa devise. Il voit les Thessaliens, les Thébains, les Phocidiens prévenus de défiances mutuelles : il les dupe tour à tour, les subjugue les uns par les autres. Contre Sparte, car son activité ambitieuse embrasse toute la Grèce, il use de l'intervention intéressée d'Argos et de Messène ou de l'antipathie des Arcadiens. Il donne à telle cité ce qu'il a dérobé à une autre. Par là, il s'assure des complices, il fomente des haines intestines, il déjoue d'avance les tentatives de coalition. Les villes, aveuglées par la cupidité ou par des inimitiés municipales, ne voient pas qu'en échange d'avantages fragiles, garanties aussi réelles que les rayons de soleil donnés aux frères de Perdiccas par

le roi de Sébéa [1], l'ennemi commun leur ravit l'honneur et les armes.

Philippe, afin d'avoir le droit de disputer les couronnes aux jeux Olympiques, se disait descendant d'Hercule. Il n'était ni Grec, ni allié aux Grecs, mais digne de l'être. Il a beaucoup des qualités de l'Ulysse d'Homère; non-seulement il est patient, dur à la peine, mais varié, fécond en ressources, artisan de ruses. Il sait se retourner [2] et jouer divers personnages. Il est homme à tout faire (πανοῦργος), à tout feindre. Selon l'état de ses affaires, il caresse ou intimide; il tient des discours fiers ou réservés, sinon humbles (ainsi après l'alliance d'Athènes et de Thèbes); il avance ou recule, résiste ou cède à propos.

Philippe, politique avisé, pratique la maxime diplomatique de mettre toujours les apparences du droit de son côté; sa longanimité ne se rebute de rien: « malgré tant d'iniquités provocatrices, j'ai respecté votre ville, vos galères, votre territoire. Je pouvais cependant beaucoup prendre, même prendre tout; j'ai persisté à vouloir soumettre à des arbitres nos plaintes mutuelles. » La duplicité de ses pratiques éclate surtout dans sa lutte toujours désavouée contre Athènes. Il a juré de la prendre, et du plus loin qu'il peut, dès ses premiers pas sur le sol hellénique, il proteste de son amitié pour la cité de Minerve. A toute occasion, il la ménage, la flatte. Il avait renvoyé, comblés de présents, les Athéniens prisonniers au camp d'Argée;

1. V. Duruy, *Histoire grecque*, p. 351.

2. Πολύτλας, ποικιλόμητις, πολυμήχανος, πολύτροπος.

il traite avec courtoisie la garnison athénienne de Potidée; plus tard il promettra la mise en liberté des captifs d'Olynthe : « Voyez jusqu'où va mon bon vouloir pour vous : cette île (Halonèse) je vous l'avais donnée; vos orateurs ne vous ont pas permis de la recevoir [1]. » Après de tels gages, oserait-on douter de lui? Ses desseins sont innocents, ses intentions tout équitables et pacifiques. La paix, tel est le plus cher de ses vœux; ses partisans le publient; lui-même par écrit le déclare : le moyen de douter de la sincérité de son désir! Les Athéniens s'empressent de croire à la paix et ils l'observent; Philippe en profite pour avancer ses affaires. Athènes est en paix avec Philippe, mais non Philippe avec Athènes. Tandis que l'ennemi abusé désarme, l'envahisseur poursuit ses hostilités; il prend de tous côtés sans guerroyer, il escalade les remparts sans coup férir. A quoi bon la violence où la ruse suffit? il sera toujours temps de tirer l'épée, quand l'adversaire poussé à bout se révoltera.

Convaincu, pris sur le fait, il nie encore. Au besoin, il affecte un dévouement hypocrite pour les victimes qu'il a jouées; aux malheureux Oritains, il répond : « J'ai envoyé mes soldats vous visiter; c'est par amour pour vous, car j'ai appris que vous souffrez de factions; le devoir d'un allié, d'un ami véritable, est de se montrer dans ces conjonctures [2]. » Philippe excelle aux manœuvres souterraines; au début des hostilités, il louvoie, se déguise, se dé-

1. Didot, p. 85, § 16, 14.
2. Didot, p. 60, § 12.

robe; cependant peu à peu il se fortifie, il avance. Le jour où sa fourberie l'a fait maître, il jette le masque. Plus de promesses d'amitié, de protestations d'innocence, mais des reproches menaçants. Voici quelques traits d'une lettre de cet ami d'Athènes : « Malgré mes fréquentes ambassades pour le maintien de nos serments et de nos conventions, vous n'avez nullement tourné votre attention de ce côté; je crois donc devoir vous mander sur quels points je m'estime lésé. Ne vous étonnez point de la longueur de cette lettre : mes griefs sont nombreux et il est indispensable que sur tous je m'explique nettement. » Suit l'énumération des iniquités d'Athènes. Le tort le plus grave de la cité est d'avoir enfin ouvert les yeux et de rendre guerre pour guerre à cet honnête voisin. « Tels sont mes griefs : vous êtes les agresseurs, et ma modération vous rend plus entreprenants, plus ardents à me faire tout le mal que vous pouvez. Vous repousser est aujourd'hui mon droit; j'attesterai les dieux, et je trancherai le différend [1]. » Philippe déclare la guerre aux Athéniens par ce message (340); il y avait douze ans qu'il la leur faisait. Athènes avait été son objectif unique; à mesure que ses allures obliques, ses marches tortueuses, dissimulées par des feintes et diversions de toute sorte, l'avaient rapproché du but, les alarmes d'Athènes avaient redoublé; mais les serments et machinations du Macédonien avaient redoublé aussi, et la cité, intéressée à ne pas voir le péril, était demeurée inactive. Le jour où l'adversaire est à sa merci,

1. Didot, p. 83, § 1 ; p. 86, § 24.

Philippe s'apprête ouvertement à l'action décisive; un seul coup reste à frapper et il se sent le plus fort; la clé de la maison, la maison même est à lui : qu'a-t-il besoin de soutenir plus longtemps son rôle d'hypocrite?

Philippe sait où réside le nerf de la puissance d'Athènes, dans la prépondérance de ses forces navales : il essaie de faire incendier les arsenaux maritimes du Pirée; dans les tributs des insulaires ses alliés : il s'efforce de tarir cette source de ses revenus. La piraterie athénienne [1] fait grand mal à Philippe; elle empêche l'importation et l'exportation de Macédoine : à pirate pirate et demi; les bateaux pirates macédoniens vont s'enrichir des dépouilles des alliés d'Athènes; ils se jettent sur Lemnos, Imbros, Gerestos, Marathon, d'où ils enlèvent la trirème sacrée. Philippe, écumeur de la mer, aspire à en faire la police. Les pirates infestent l'Archipel, les côtes d'Asie Mineure : Philippe doit aux Hellènes d'intervenir et de les seconder; ce sera l'occasion pour lui de surveiller les côtes, de nouer des intrigues dans les îles; quelquefois de s'en emparer (ainsi il enlève l'île d'Halonèse au pirate Sostrate); de favoriser le développement do sa marine, le plus cher de ses vœux; et, sous couleur de coopération amie, il débauchera les alliés d'Athènes. Il suit son adversaire sur tous les terrains; sentinelle vigilante, il le guette, l'attaque de tous les côtés; il sait que partout où il agira, il ne peut manquer de nuire et, à la fin, de dominer.

1. Démosthène, *Contre Aristocrate*; *Pour Apollodore* : détails intéressants sur la piraterie.

Philippe n'est pas seulement l'ami des Grecs, il l'est aussi de leurs dieux; leurs démêlés religieux, durant la guerre sacrée, lui offrirent mainte occasion de s'imposer. Le pillage du temple de Delphes (vers 355), plus tard l'impiété de Cirrha cultivant un champ consacré, mirent une arme sainte aux mains de ce protecteur de la religion. Investi par les Amphictyons d'un commandement militaire absolu (στρατηγὸν αὐτοκράτορα), il marche à la tête de ses soldats, le front ceint comme eux du laurier d'Apollon. Il est le ministre des vengeances du dieu qui le conduit. Il écrit aux Péloponésiens : « Je veux secourir le dieu avec vous et punir ceux qui transgressent les choses saintes parmi les hommes, » et pieusement il tient parole. La Phocide sacrilège est mise à feu et à sang; les Cirrhéens, contempteurs des décrets religieux, sont châtiés. Toute peine mérite salaire : sa première intervention lui ouvre, sans combat, le défilé des Thermopyles (346); la seconde, par la prise d'Élatée (339), le chemin de l'Attique. Ces deux coups de foudre jettent la consternation dans Athènes; mais ne savait-elle pas que les dieux protègent les défenseurs de leurs droits outragés?

Malgré cette protection, Philippe échoue quelquefois. Arrêté une première fois aux Thermopyles, il ajourne ce coup de main; il sait attendre. Il n'a pu frapper son ennemi là; il court l'atteindre dans ses colonies de Chersonèse, il cherche tous les points vulnérables. Battu en Thessalie par le Phocidien Onomarque, il puise dans ses revers une énergie nouvelle et détruit son adversaire. Repoussé de Périnthe, de

Byzance, chassé de l'Hellespont, il ne se rebute pas. Obstiné, tenace, l'œil fixé sur le but, il change de moyens d'attaque, non de fin. Il épie les abords de la Grèce, comme le loup rôde autour d'une bergerie; il l'explore, il l'éprouve à Mégare, à Ambracie, dans l'Eubée. Il paraît toujours au poste d'où il peut le mieux tenir l'ennemi en échec. Afin de déjouer la défiance des clairvoyants, il mêle ses voies. Une forteresse est inexpugnable aux machines? il en fait tomber les portes devant un « mulet d'argent ». Affable, éloquent, séduisant de sa personne, il sait user de séductions à plus longue portée que ses catapultes. Les mines d'or du Pangée, sans parler de celles de Thessalie et de Thrace, lui donnent mille talents par an; il les emploie à acheter la Grèce avec ses stratèges, ses orateurs et ses oracles. Parmi les salariés, les uns, habiles endormeurs, bercent le peuple d'Athènes de promesses illusoires et assoupissent son indolence; d'autres lui livrent leurs troupes ou les places qu'ils ont demandé de défendre. Il s'empare ainsi de Pydna, d'Amphipolis, d'Olynthe. Il ne laisse pas toujours, il est vrai, les traîtres jouir de leur trahison : le but atteint, il les rejette. Il craint de partager avec eux la gloire du succès; et il est assuré, malgré ces retours amers, de n'en manquer jamais. Il déclare méprisable l'homme qui se vend, et il ne compte pas sur sa fidélité. Qui avait plus ardemment que les Thébains sacrifié la cause hellénique aux profits de l'alliance macédonienne? Pourtant un jour les Thébains l'ont trahi; aussi le vainqueur de Chéronée (338) ne ménage pas ces déserteurs : il les met à mort ou les

vend. Athènes, au contraire, seule des cités grecques a toujours résisté à ses offres, à ses empiétements; il la hait et l'estime; il la poursuit avec acharnement et l'admire; vaincue, il lui rend ses prisonniers, il lui épargne l'affront d'une garnison macédonienne. N'est-ce pas une disgrâce assez sensible pour elle d'être dépouillée de sa liberté?

Philippe, avide de commander, a fait appel aux mauvais instincts de la nature humaine, la jalousie, la cupidité, toutes les infirmités de l'égoïsme; il excelle à corrompre, et, par la corruption, à maîtriser. Violent et perfide, clément et impitoyable, pieux et cruel [1] selon les vues de sa politique, dédaigneux des hommes comme tous les ambitieux, lui-même a ses vices; mais au lieu de les laisser entraver ses desseins, il les tourne en alliés aussi efficaces que ses qualités : activité, persévérance infatigable, valeur héroïque, talents militaires, profondeur et souplesse politique, passion de la gloire, enfin cette grandeur factice compagne des fastueux projets exécutés au prix d'un déploiement admirable d'intelligence et d'énergie, mais sans scrupules ni souci des moyens. Tel fut Philippe, ennemi redoutable en lui-même et fortifié encore de tous les défauts de ses adversaires.

1. Il jette à la mer trois mille prisonniers phocidiens par piété. En moins de trois ans, il détruit trente-deux cités chalcidiques (350-347). Grote, XVII, p. 153. A Olynthe, il rend la liberté à quelques amis d'un comédien grec et il tue ses deux frères ; il en avait précédemment fait périr un troisième. Justin, VIII, 3; IX, 8; Diodore de Sicile, XVI, 54, 95.

II

Depuis Mantinée (362), la confusion et le trouble règnent dans toute la Grèce encore plus qu'auparavant [1]. Jamais les cités helléniques, pas même au temps des guerres médiques, n'ont formé un corps de confédération générale, capable de réunir contre l'ennemi public toutes les forces de la patrie. « Je ne vois pas les Hellènes unis par une amitié commune. Il en est même qui se fient plus à notre ennemi qu'à tel d'entre eux [2]. » Les rancunes qui divisaient Lacédémone, Athènes, Thèbes, sans parler des cités restées étrangères à l'exercice ou même à la convoitise de l'hégémonie, rompaient le faisceau qu'il eût été si nécessaire de resserrer; et si le patriotisme est la sympathie de tous avec tous dans un même ordre d'idées et de sentiments dont le bien de la patrie commune est l'objet, la Grèce n'a jamais connu le patriotisme. La crainte de l'étranger, le lien le plus fort de la concorde, ne la fit jamais se presser tout entière, comme la République romaine devant les Gaulois ou Annibal, autour d'un même foyer. Cet autel de Vesta, symbole de la patrie une et indivisible, ces pénates publics, ce temple de Jupiter Capitolin, siège unique de l'empire romain, enfin cette forte cohésion de tout un peuple uni dans ses croyances et sa foi à de communes destinées, où les trouver dans la Grèce avec ses variétés ou ses anti-

1. Xénophon, *Helléniques*, fin.
2. Démosthène, *Symmories*.

pathies de race, et son morcellement en petites personnalités actives et vigoureuses en soi, mais affaiblies dans leur ensemble par un isolement défiant et jaloux? A Marathon, Athènes seule entre en ligne : Sparte avait attendu pour partir que la lune fût en son plein. A Salamine, Athènes avec ses alliés est le rempart de la Grèce. A Platée, la lutte est soutenue par les Athéniens, les Lacédémoniens, les Tégéates et les Mégariens contre les Perses et leurs auxiliaires grecs, entre autres les Thébains. A Chéronée, dernier champ de bataille de la liberté, Athènes et Thèbes combattirent seules; Lacédémone n'y parut même pas trop tard, comme à Marathon. Il y a eu un panhellénisme intellectuel (παιδεία Ἑλληνική); il n'y en a pas eu de politique, ni de patriotique surtout. La Grèce était une agrégation d'individualités égoïstes, incapables de sacrifices désintéressés. Dans le discours *Sur les classes des armateurs*, l'orateur parle du dessein prêté au Grand Roi d'attaquer la Grèce : « Il donnera de l'or, il offrira son amitié à quelques-uns; ceux-ci, voulant réparer leurs pertes particulières, sacrifieront le salut commun, tout entiers à ce sentiment... Il est admis, je le vois, de ménager ses avantages propres en négligeant le reste de la Grèce »; et plus loin : « Les Hellènes voudraient se mettre en foule à sa solde, moins pour lui procurer quelques conquêtes que pour sortir de l'indigence et acquérir un peu d'aisance personnelle [1]. » Telles sont les dispositions des Grecs à l'égard de ce monarque « plus riche à lui seul que tous les Grecs

1. Démosthène, *Symmories*. Cf. Andocide, *Discours sur la paix*.

ensemble, et dont l'or charge douze cents chameaux ». Elles seront les mêmes envers Philippe, moins opulent, mais plus adroit. Il saura allécher leur cupidité et les duper. Quelques-uns n'auront pas le dessein de lui donner des armes contre les Hellènes, mais l'habile politique saura tourner leurs passions à son profit, contre leur gré. Jamais les Athéniens ne consentirent à ces marchés honteux, même par surprise; mais que d'autres avantages ils laissaient prendre à Philippe contre eux ! [1].

Ils redoutent Philippe comme l'ennemi non de leur liberté, mais de leur repos. Insouciants, légers, un rien les distrait de la pensée du devoir; au milieu de la délibération la plus grave, si *Peau-d'Ane* leur avait été conté, ils y auraient pris un plaisir extrême. Et de fait, une historiette fut parfois nécessaire pour contraindre cette multitude frivole à écouter. Sans être voués au rire à perpétuité comme les Tirynthiens [2], heureux sujets d'Amphitryon, roi chéri de Jupiter, les Athéniens acquittent les plus grands coupables, même convaincus « en retour d'un ou deux bons mots ». Au lieu de goûter les raisons d'un orateur, ils s'égaient des sobriquets, des facéties dont il est l'objet à la tribune; ils tournent tout à la plaisanterie. Un rhéteur, à Olympie, les engage à

1. L'auteur a voulu ici relever seulement les traits du caractère athénien qui importent à cette partie de son sujet. Un portrait complet serait plus favorable et rappellerait la toile où Parrhasios avait essayé de figurer les qualités contradictoires d'un peuple fantasque et inégal. Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, chap. 36, § 5. Cf. Thucydide, I, 70 ; Platon, *Lois*, livres I et II.

2. Athénée, livre VI.

l'union. « Cet homme nous exhorte à la concorde, » remarque un auditeur, « et il ne peut la persuader aux trois personnes qui composent sa maison, sa femme, lui-même et sa servante. » Voilà le fruit tiré par eux de la harangue. Il faut les divertir pour les gagner. Léon de Byzance est député à Athènes, il paraît : une risée générale accueille sa petite taille : « Eh! que serait-ce donc, » leur dit l'adroit ambassadeur, « si vous voyiez ma femme! Elle me vient à peine au genou. » Les rires redoublent. « Cependant, tout petits que nous sommes, quand nous avons dispute ensemble, Byzance n'est pas assez grande pour nous contenir. » La gaieté athénienne ne respecte rien, pas même le vénérable aréopage. Un membre de cette compagnie réunie devant le peuple, usait, à propos d'un décret de Timarque et sans songer à mal, de termes à double sens où la malignité de l'auditoire vit une allusion aux réduits que fréquentait ce personnage. Plusieurs fois l'hilarité du public avait souligné certaines expressions de l'honorable et candide orateur. Mais voici que d'un ton grave, il entre dans les détails; l'assemblée n'y tient plus, elle éclate; l'huissier Pyrrandre intervient : « Ne rougissez-vous pas de rire ainsi devant l'aréopage! » Qu'y faire? le fou rire est comme la panique, irrésistible; et ce n'est pas à Athènes qu'on songe à le maîtriser [1].

Les Athéniens s'amusent des disputes de leurs orateurs comme d'un combat de coqs. Démosthène s'entend mal de tout point à les égayer : c'est un buveur d'eau.

1. Eschine, *Contre Timarque*, Didot, p. 44, § 81.

Sans cesse il entretient d'obligations fâcheuses un peuple épris surtout de plaisir. Amis du loisir, ils passent doucement le temps à deviser dans la boutique du barbier ou du parfumeur. Friands de nouvelles, ils vont et viennent sur l'agora, se demandant : quoi de nouveau ? A défaut de nouvelles, ils en forgent. « Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique » (Labruyère). Les Athéniens raisonnent, conjecturent, interprètent les desseins de Philippe. Ils révèlent ce qu'il n'a jamais fait, et refusent de croire à ce qu'on le voit faire tous les jours. Chacun forge sa fable, scrute l'avenir; nul ne songe au devoir présent [1]. Après de magnifiques décrets, ils désarment sur un simple bruit, alors que cette rumeur annonçant la mort ou la maladie de Philippe devait les exciter d'autant plus à une action rapide [2]. Toujours d'humeur à donner dans les excès, ils passent de l'extrême découragement à l'extrême confiance, de la présomption au désespoir. Crédules à qui les flatte, ils ferment l'oreille aux avertissements de Démosthène; ils l'ouvrent avec complaisance aux conseils pacifiques de Phocion, aux illusions naïves d'Isocrate, aux insinuations perfides de Philippe, à l'adresse de ces conseillers d'injustice, détestables auteurs de motions belliqueuses. Aveugles volontaires, les Athéniens trouvent plus commode de détourner les yeux du péril que d'y courir.

Philippe a saisi les Thermopyles : à cette nouvelle,

1. 1re *Philippique*. Cf. *Caractères* de Théophraste, chap. 8.

2. Dans une circonstance analogue, Phocion leur dira plus tard : « Ne précipitez rien : si Alexandre est mort aujourd'hui, il le sera encore demain et les jours suivants. »

grand émoi sur l'agora. On discute, on s'accuse, on s'agite. Puis, l'égoïsme aidant, on en vient à des réflexions rassurantes : Il y a loin encore des Thermopyles au Pirée, point de péril en la demeure; du reste, si Philippe a franchi le boulevard de la Grèce, c'est à seule fin, lui-même en donne sa parole, de clore la guerre sacrée qui ensanglante la Grèce depuis bientôt dix ans (357-346). Athènes ne s'oppose pas à ces efforts charitables; d'un cœur léger, elle assiste à la destruction des Phocidiens maudits. Philippe, maître de la Phocide, descend vers le sud. Les Athéniens s'en inquiètent médiocrement : Philippe n'a pas encore atteint à la puissance de Thèbes; or, Athènes a vaincu les Thébains. Thèbes est menacée, Athènes s'en console : depuis Mantinée, l'arrogance thébaine a humilié Athènes; Epaminondas n'osait-il pas dire à la multitude qu'«il fallait transporter les Propylées de l'acropole dans le vestibule de la Cadmée? » Et puis ces Béotiens sont épais comme l'air qui les nourrit. Le moyen de s'intéresser, à Athènes, à des gens qui n'ont pas d'esprit? La Béotie est subjuguée, les Thébains détruits, et l'envahisseur s'est rapproché d'une nouvelle étape. Athènes commence à prendre l'éveil; le grand justicier des sacrilèges de la Phocide et de l'insolence thébaine avance toujours; il va toucher au but. En vain Démosthène avait donné l'alarme : Aux armes, Athéniens! Ces machines dressées contre Thèbes vont battre vos propres murailles; si la Béotie périt, vous périrez, car c'est vous surtout que le Macédonien redoute et veut anéantir. Riches, donnez votre or, riches et pauvres, montez sur les galères, saisissez la rame et la lance!... Démosthène, pro-

phète fâcheux, patriote inexorable, n'est pas écouté; car Eschine les rassure, le front serein; il accuse de mensonges injurieux à Philippe les soupçons de ce morose; il conseille aux Athéniens de ménager leur bourse, leurs personnes, de continuer à jouir de leur repos. Ce langage agréable est goûté, et tandis que la trahison et la violence poursuivent leur œuvre, la malheureuse Athènes ne bouge; tout au plus elle s'agite, mais elle n'agit pas.

Trop souvent le mouvement est aussi stérile pour elle que le repos. Elle est généreuse et prend des résolutions dignes d'elle en faveur des opprimés; mais elle s'en tient à des manifestes. Un orateur propose une expédition : *Vite auiourd'hui*, s'écrie l'assemblée, et ni le jour même, ni le lendemain, rien ne s'accomplit. Elle vote quarante trirèmes et soixante talents : elle envoie dix bateaux vides avec cinq talents d'argent, et une autre fois « un général sans troupes, un décret sans force, et des forfanteries de tribune ». Elle fait à Philippe uue guerre bruyante de décrets; quel fruit en retire-t-elle? Il y a longtemps que le Macédonien eût été châtié, si les décrets avaient cette vertu; mais, en dépit de leur zèle en paroles, il grandit toujours. Les Athéniens remportent la palme des discours, Philippe celle de l'action. « Que Philippe, général et soldat, prodiguant sa personne, animant tout de sa présence, ne perdant pas une occasion, pas un instant, triomphe d'hommes à délais, à décrets, à conjectures, je n'en suis pas étonné. » Pour vaincre à la guerre, des harangues, même celles de Démosthène, ne suffisent point. « Sans l'action toute parole est impuissante, surtout la parole

d'Athènes. Car nous passons pour les plus habiles parleurs de la Grèce. » Vifs à concevoir d'eux-mêmes et à comprendre les idées d'autrui, ils font des vœux, pas un effort. Ce peuple qui jadis a mis toute la Grèce en mouvement pour défendre les droits des Hellènes, le jour où lui-même est dépouillé, il sommeille et laisse impuni le spoliateur. Il aime la gloire pourtant, il admire celle des aïeux et se réjouit de l'entendre célébrer; mais il se contente d'applaudir aux ancêtres sauveurs de la Grèce, sans avoir le courage de les imiter. Un moment enlevé (quelle apathie ne le serait?) par l'éloquence de Démosthène, il vote la guerre par acclamation, mais il laisse à d'autres le soin de la faire. Au lieu de servir en personne, les Athéniens soldent des mercenaires; bons citoyens en désir et en idée, patriotes militants par procuration.

Le temps n'est plus où, devant une assemblée spartiate, des ennemis rendaient cet hommage aux Athéniens : « Ils sont prompts à imaginer et à exécuter ce qu'ils ont conçu... pour leur patrie ils risquent leurs corps comme la chose qui leur est la plus étrangère... ils ne connaissent d'autre fête que l'accomplissement du devoir [1]. » Entre l'Athénien de Périclès (432) et celui de Démosthène (360) quel contraste! Ce dernier tient avant tout à son bien-être; il lui répugne de quitter un ciel riant, les causeries des portiques et de l'agora, les mille divertissements artistiques et littéraires sans cesse renouvelés dans une cité non-seulement l'*école*, mais le rendez-vous

1. Thucydide, I, 70.

de plaisir de toute la Grèce, pour aller en plein hiver, sous un climat barbare, courir au-devant de rudes soldats accoutumés à tout oser, à tout souffrir. Les jouissances du corps et de l'esprit, dont il s'est fait une habitude, l'ont rendu inhabile aux âpres jouissances de la guerre. Le pauvre est attaché par-dessus tout au triobole des tribunaux qui l'aide à vivre, au diobole qui lui assure l'entrée au théâtre. Il se rend à l'assemblée « comme à un festin dont on se partagera les restes ». Le riche « mesure le bonheur au ventre [1] et aux voluptés les plus honteuses », sans nul souci du bonheur de n'avoir pas de maître, « avantage estimé jadis en Grèce la règle et le dernier terme de la félicité ». C'est assez dire que riches et pauvres sont mal disposés à faire obstacle de leurs corps à cette bête monstrueuse, tout hérissée de fer, qui s'appelle la phalange macédonienne. Ils se réservent à des luttes plus commodes; au lieu de Philippe, ils combattent leurs conseillers ou leurs généraux : « Est-ce l'auteur de vos maux que vous haïssez? non, c'est le citoyen qui vous en a parlé le dernier », alors qu'il venait offrir le

1. « Quels contes nous débites-tu là? Tu radotes à plaisir : Lycée, Académie, Odéon, Thermopyles, niaiseries de sophistes. Je n'y vois rien qui vaille. Buvons, Sicon, buvons à outrance et faisons joyeuse vie tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès! rien de plus aimable que le ventre. Le ventre, c'est ton père : le ventre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire, vain bruit du pays des songes. La mort te glacera au jour marqué par le destin; il ne te restera que ce que tu auras bu et mangé. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon. » Alexis, *Le maître de libertinage*, frag. des *Poètes comiques*, Didot, p. 524, Cf. Plutarque, *Moralia*, Didot, tome I, p. 25.

remède d'un malheur dont il est innocent. Une entreprise militaire a échoué? un harangueur en rejette l'insuccès sur Diopithe, Charès, Aristophon; la foule de s'écrier : « il a raison! » et le général est cité en jugement. « Braves pour condamner, lâches pour agir », ils le rendent responsable de leurs propres fautes, ou si lui-même en a commis, ils le punissent avec une rigueur dont ils useraient plus à propos contre le grand coupable, Philippe. De ces injustices ou sévérités excessives, que résulte-t-il? les généraux désertent le service d'Athènes; chacun d'eux en toute sécurité va guerroyer où son intérêt l'appelle [1]. Ainsi les Athéniens font les affaires de l'ennemi, non les leurs.

Que dire de l'élection des magistrats? Socrate et en général les socratiques ont été peu sympathiques à la démocratie athénienne. Socrate osait railler « les foulons, cordonniers, maçons, chaudronniers, petits marchands et colporteurs, graves personnages dont se compose l'assemblée du peuple [2] ». La politique était une science compliquée à ses yeux comme la vertu même était un art : la multitude ignorante était-elle capable d'atteindre à l'une ou à l'autre? Montesquieu est plus indulgent. « Le peuple est admirable pour choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité; il n'a à se déterminer que par des choses qu'il ne peut ignorer, et

1. Ainsi Timothée, Chabrias vendent leurs services à la Perse contre l'Égypte; Charès se fait lieutenant d'Artabaze; Iphicrate conduit vingt mille mercenaires grecs à Artaxerxès; l'ancien pirate Charidème s'empare de petites cités sur les côtes d'Asie et y règne.

2. Xénophon, *Mémorables*, III, 8.

des faits qui tombent sous les sens. Il sait très-bien qu'un homme a été souvent à la guerre, qu'il y a eu tels ou tels succès : il est donc très-capable d'élire un général; il sait qu'un juge est assidu, que beaucoup de gens se retirent de son tribunal contents de lui, qu'on ne l'a pas convaincu de corruption : en voilà assez pour qu'il élise un préteur. Il a été frappé de la magnificence ou des richesses d'un citoyen : cela suffit pour qu'il puisse choisir un édile; toutes ces choses sont des faits dont il s'instruit mieux dans la place publique qu'un monarque dans son palais [1]. »

Les Athéniens, si l'on en croit Démosthène, justifient peu la bonne opinion que Montesquieu a du peuple à cet égard. Ils donnent les charges au plus riche, non au plus digne [2]; ils nomment leurs chefs politiques ou militaires « avec autant de légèreté que les prêtres. » Il serait bon, par exemple, qu'un général de cavalerie sût se tenir en selle; or Midias, promu à cette dignité, ne peut même, dans les processions solennelles, traverser convenablement la place publique à cheval. Avec de telles aptitudes pour des emplois dus à la brigue, quoi d'étonnant si, au jour de l'action, ces incapables épuisent tous les subterfuges pour se dérober aux obligations de leur charge? Ils ont convoité la dignité, ils ne veulent plus de la fonction dès qu'elle menace de devenir effective; on décrète un envoi de cavalerie? vite l'hipparque, soudainement épris de la mer, court aux trirèmes; une expédition navale est décidée? aus-

1. *Esprit des lois*, II, 2.
2. Démosthène, 56e exorde, et la *Midienne*, *passim*.

sitôt notre marin rejoint son escadron. « Comment se fait-il (Isocrate, après une vive critique des mœurs politiques des Athéniens, met cette objection dans la bouche d'un contradicteur) qu'avec une pareille conduite nous ne sommes pas détruits, ni même inférieurs en puissance à aucune cité? »[1] C'est que les ennemis d'Athènes, les Thébains, les Lacédémoniens, ne sont pas plus sages. Athènes a dû longtemps le maintien de sa prospérité aux fautes de ses adversaires. Avec Philippe, il en devait être autrement. Le roi de Macédoine n'était pas homme à se faire l'instrument des succès des Athéniens. « Je vois toutes nos affaires tombées si bas par incurie, que je crains de prêter à la vérité le langage du blasphème en affirmant que, si vous aviez comploté, vos orateurs et vous, de voter les mesures les plus funestes, je croirais impossible de mieux organiser la ruine de la République.... C'est moquerie de gouverner ainsi. Par le ciel, Philippe lui-même, je le crois, peut borner ses vœux à vous voir toujours dans la même voie, retards, folles dépenses, discussions chagrines sur le choix des chefs, colères et accusations mutuelles[2]. » Au lieu de prendre les mesures les plus souhaitées de l'ennemi, que ne s'empressent-ils de faire ce que lui ne manquerait pas de faire à leur place? mais leurs caractères sont bien différents : Philippe délibère sur l'avenir, les Athéniens se querellent sur le passé; Philippe prévient les événements, les Athéniens le suivent comme à la remorque : « Le

1. *Discours sur la paix*, Didot, p. 109, § 57.
2. 3e et 4e *Philippiques*, Didot, p. 58, § 1; p. 72, § 20.

pugilat des Barbares, voilà votre guerre contre Philippe. L'un d'eux a-t-il reçu un coup? il y porte la main; le frappe-t-on ailleurs, sa main y est encore aussitôt; mais parer, mais regarder l'adversaire en face, il ne le sait, il ne l'ose. Vous faites de même. Apprenez-vous que Philippe est en Chersonèse? décret pour secourir la Chersonèse; aux Thermopyles? décret pour les Thermopyles; sur quelque autre point? vous courez, vous montez, vous descendez à sa suite, vous manœuvrez sous ses ordres; jamais une mesure utile prise de vous-mêmes, jamais une prévoyance; vous attendez la nouvelle du désastre d'hier ou d'aujourd'hui. Autrefois peut-être vous pouviez agir ainsi impunément, mais la crise approche et veut une réforme [1]. » Les Athéniens manquent absolument de la qualité si justement appréciée des Grecs, l'opportunité (εὐκαιρία); ils font toute chose à contre-temps, en retard ou trop pressés. « Le peuple a toujours trop d'action, ou trop peu. Quelquefois, avec cent mille bras, il renverse tout; quelquefois avec cent mille pieds, il ne va que comme les insectes [2]. » « Savez-vous, Athéniens, pourquoi les Panathénées, les Dionysiaques sont toujours solennisées au temps prescrit, quelle que soit l'habileté ou l'inexpérience des personnes chargées par le sort du soin de ces fêtes, plus dispendieuses qu'une expédition navale, et dont la somptuosité, l'appareil sont sans exemple partout ailleurs, tandis que vos flottes arrivent toujours trop tard? c'est que pour ces fêtes la loi a tout réglé. Chacun, longtemps d'avance, con-

1. 1re *Philippique*, Didot, p. 27, § 40.
2. *Esprit des lois*, II, 2; édition de M. Ed. Laboulaye.

naît le chorège, le gymnasiarque de sa tribu, ce qu'il doit faire, quand, de quelles mains, quelle somme il recevra; là, rien n'est imprévu, indécis, négligé. Pour la guerre, au contraire, et les armements, nul ordre, nulle règle, nulle précision. A la première alarme, on nomme des triérarques, on procède aux échanges [1]; on rêve aux ressources pécuniaires. Après cela, on décrète l'embarquement du métèque, puis de l'affranchi, puis du citoyen. Durant tous ces délais, les places vers lesquelles nous aurions dû cingler ont péri. Car le temps d'agir se consume à préparer; l'occasion n'attend pas nos lenteurs, nos détours, et les forces ramassées dans l'intervalle, et sur lesquelles nous comptions, sont au moment décisif convaincues d'impuissance [2]. »

Sans parler des vices de l'organisation militaire et financière, l'Athénien compte toujours sur le voisin [3]; il voudrait lui appliquer la loi et s'en exempter lui-même. Il se fait traîner à l'action le plus tard possible, dans l'espoir secrètement caressé d'échapper à une nécessité pénible. Voilà comment à Pydna, Potidée, Méthone, Pagase, ils arrivent juste à temps pour être témoins des triomphes de Philippe et de

1. Ἀντίδοσις. Tout citoyen qui se croyait imposé indûment ou à l'excès, avait le droit de demander qu'un plus riche fût chargé de sa *liturgie*. Si ce dernier s'y refusait sous prétexte que ses ressources ne lui permettaient pas de la supporter, la loi le contraignait à échanger ses biens avec ceux du demandeur : loi équitable en principe, mais source de délais et de débats très-préjudiciables à la concorde de la cité et à la promptitude des opérations militaires.

2. 1re *Philippique*, Didot, p. 26, § 35.

3. Cf. Aristophane, l'*Assemblée des femmes*; la loi du communisme en théorie et dans la pratique.

leur propre confusion. « Le peuple saura-t-il conduire une affaire, connaître les lieux, les occasions, les moments, en profiter? non, il ne le saura pas [1] », et l'Athénien moins que tout autre. Tout à Athènes est capricieux, tumultueux; point d'impulsion décidée, de conseils suivis, point d'autorité unique. Tout s'y fait par passion intermittente, par soubresauts et tiraillements. Quelle différence avec le despote envahisseur! Ses finances sont maintenues en bon état, ses soldats aguerris toujours sous les armes. Ce qu'il juge à propos de faire, il le fait aussitôt sans délibération publique ni proclamation de décrets. Il n'est ni calomnié devant les tribunaux, ni accusé comme infracteur des lois, ni justiciable de personne, partout arbitre universel et maître absolu. En face d'un tel adversaire, que voyons-nous? un peuple aggravant par le gaspillage du temps un des vices attachés à la constitution démocratique, une multitude « aveuglée, ce semble, par un mauvais génie, » un « vieillard en délire » : le mot est d'Eschine.

Chez Aristophane, les orateurs favoris de Peuple le cajolent et le dupent; au temps de Philippe, ils le flattent et le trahissent. L'esprit de vengeance avait poussé Alcibiade à la désertion de sa patrie. L'ambitieux transfuge avait voulu la punir de sa prétendue ingratitude, en employant contre elle les talents dont il s'estimait mal payé. Puis, le châtiment con-

1. *Esprit des lois*, II, 2; cf. V, 10, *De la promptitude de l'exécution dans la monarchie :* « Le cardinal de Richelieu veut que l'on évite dans les monarchies les épines des compagnies qui forment des difficultés sur tout. Quand cet homme n'aurait pas eu le despotisme dans le cœur, il l'aurait eu dans la tête. »

sommé, il était revenu à elle, d'autant plus aimé qu'il avait fait sentir le prix de ses faveurs. Le retour du victorieux fut un triomphe. « Les Athéniens louaient ce qu'il avait fait pour la cité, et n'admiraient pas moins ce qu'il avait fait contre elle [1]. » A l'époque macédonienne les devoirs envers la patrie n'étaient pas mieux connus, et les forfaitures naissaient d'une source plus impure que les blessures de l'orgueil, la vénalité. « Une contagion, mal terrible et cruel, est venue s'abattre sur la Grèce. » Magistrats et particuliers, tous à l'envi appellent l'or du Macédonien et la servitude. L'épidémie a d'abord atteint la Thessalie, pénétré dans le Péloponèse, « provoqué les massacres de l'Élide, et enivré d'une folie furieuse des misérables qui, pour s'élever les uns sur les autres, et de là tendre la main à Philippe, se sont souillés du sang de leurs proches et de leurs concitoyens. » Loin de s'arrêter là, le fléau a gagné l'Arcadie, l'Argolide : le voici qui s'est glissé dans Athènes : « Tandis qu'il n'a pas éclaté, veillez sur vous, Athéniens, flétrissez ceux qui l'ont importé. Sinon craignez de reconnaître l'utilité de mes avis le jour où le remède sera devenu impossible [2]. » La lèpre vainement signalée en 342, continua de sévir; l'orateur du discours de la *Couronne* (330) devait en rappeler les tristes effets [3]. A cet égard les Athéniens auraient eu des leçons à recevoir des Spartiates. Pausanias a sacrifié les intérêts de Lacédémone à

1. Justin, V, 4.
2. Démosthène, *Ambassade*, Didot, p. 222, § 259.
3. Didot, p. 128, § 61, et *passim*.

la faveur de Xerxès. Convaincu par les éphores, il se réfugie dans le temple de Minerve; sa mère vient placer la première pierre pour en murer la porte. Athènes ne prenait pas les choses si au sérieux. Les amis de Philippe sont-ils bien des traîtres? Quelques-uns les appellent amis de la paix, conservateurs, champions des véritables intérêts de l'État [1], comme le furent Fouché et les auxiliaires des Alliés en 1815. Les Athéniens oublient de distinguer le citoyen sincère qui se trompe de l'égoïste qui se préfère à la République. Jadis Arthmios de Zélia, ville asiatique, apporta de l'or des Perses dans le Péloponèse. Les ancêtres des Athéniens qui combattent Philippe, le déclarèrent ennemi et infâme lui et sa race, et le mirent hors la loi. Autrefois les Athéniens, gardiens jaloux de la dignité, du salut de la Grèce, gravaient sur l'airain l'infamie des corrupteurs. Que les temps sont changés! « Jalousie contre celui que l'or a séduit; rire badin, s'il l'avoue; pardon, s'il est convaincu; haine contre son accusateur [2]; » tels sont les sentiments éveillés par le trafic de la patrie. Faut-il s'étonner après cela que les Macédoniens du Pirée pullulent, et étalent, à l'abri du mépris, une simonie effrontée? Votes, décrets, administration, guerre, finances, ils vendent tout « comme en plein marché »; surtout, ils prêchent la paix à deniers comptants. Ils rivalisent d'émulation à se faire acheter. « Philippe ne suffisait pas à écouter les propositions des traîtres, et ne savait quelle

1. Polybe, XVII, 15.
2. 3e *Philippique*, Didot, p. 64, § 39.

proie saisir d'abord. Il prit d'un coup cinq cents cavaliers avec leurs armes, livrés par les chefs mêmes, capture jusqu'alors sans exemple. Lumière du jour, sol de la patrie que leurs pieds touchaient, temples, tombeaux, les coupables ne révéraient rien, pas même la renommée qui allait verser l'infamie sur de telles actions; tant la vénalité, Athéniens, frappe les hommes d'égarement et de délire! [1] »

Philippe, il est vrai, ne négligeait aucune occasion, comme il fit à Dium, après la prise d'Olynthe, d'étaler une magnificence libérale dont la pauvreté avide des Grecs était éblouie, alléchée. Athénée [2] nous a transmis la description d'un repas de noces macédonien, plantureux et splendide à rendre jaloux Trimalcion. Les convives de Karanos reviennent du banquet non-seulement repus délicieusement, mais comblés de coupes, de vaisselle d'or et d'argent, enrichis pour la vie. Qu'un Athénien vienne maintenant leur parler de la maigre chère de la fête des *Marmites!* ils le renverront, en raillant, à sa roquette et à ses oignons. Nous ignorons le menu des repas offerts par Philippe à ses hôtes d'Athènes; ses libéralités nous sont connues. Tel rapporte de Macédoine des bois de construction dont il couvrira sa maison, tel des brebis, des chevaux; aux ouvriers les plus utiles, les plus riches salaires. Philocrate, principal auteur de la paix funeste appelée de son nom (347), a reçu des terres d'un talent de revenu, sans compter le blé et l'or dont il fait ouver-

1. Démosthène, *Ambassade*, Didot, p. 223, § 266.
2. *Banquet des sophistes*, IV, 2.

tement commerce sur la table des banquiers de l'agora. Il a ramené d'Olynthe des femmes libres, captives destinées à ses plaisirs; et avec cela, on le voit faire le tour du marché, et, fin connaisseur, « acheter filles et poissons [1]. » Démosthène a nommé plusieurs de ces trafiquants de la famille hellénique, dont l'éloquence avait un tarif connu : « Le jour ne me suffirait pas à dire leurs noms. » Il peint les moins éhontés réalisant leur fortune immobilière, et se retirant en Macédoine; il montre en Macédoine même ces impurs, qui ont mutilé leurs patries, assis à la table de Philippe, et, la coupe en main, buvant la liberté publique. De telles mœurs justifiaient les mépris insultants du prince acheteur de la Grèce. Voyez de quel ton il parle des rares orateurs restés fidèles : « Il me serait facile, en jetant un peu d'or, d'arrêter leurs injures, de les convertir en éloges. Mais je rougirais qu'on me vît acheter l'amitié de pareils hommes [2]. » De même elles justifient ce cri de Démosthène : « C'est nous qui avons aguerri un ennemi formidable contre nous-mêmes. Quiconque le nie, qu'il paraisse et me dise où il a puisé sa force, si ce n'est au sein d'Athènes, ce Philippe ! » En effet, n'est-ce pas Athènes qui lui envoyait des députés empressés à dénigrer leur patrie auprès de lui : « Le peuple, remuante multitude, est de toutes choses la moins stable, la plus ondoyante. C'est le flot qu'un souffle capricieux agite sur la

1. *Ambassade, passim*. Cf. 3e lettre de Démosthène, Didot, p. 780, § 7. Détails piquants sur Pythéas.
2. Didot, p. 86, § 20.

mer. L'un vient, l'autre s'en va; nul n'a souci ni mémoire des affaires publiques. Il te faut donc avoir à Athènes des amis qui feront, régleront tout à ton gré. Ménage-toi cet appui, et parmi les Athéniens tu feras tout plier sous ton bon plaisir [1]. » Philippe se garde de laisser gratuits ces encouragements charitables; il lui en coûte beaucoup moins de soudoyer quelques hommes que de se concilier la cité entière par des procédés honnêtes; à tout égard, il s'en trouve bien.

Les mêmes bouches calomnient Athènes auprès de lui et l'exaltent lui-même auprès des Athéniens. Non, jamais on ne vit d'homme « si gracieux, si aimable »; il est beau, il est éloquent, il est « le plus Grec » de ceux qui ne le sont pas, et quel buveur! Ils n'ajoutent pas que ce prince accompli paie très-bien, mais les Athéniens, avisés, le devinent. Grâce à la connivence de ces alliés, il diffère trois mois entiers les serments qui lui lieront quelque temps les mains. Cependant il dérobe, il accapare de tous côtés; il estime de bonne prise ce dont il se sera emparé avant de signer la paix.

C'est encore au sein d'Athènes qu'il trouvait des complices, toujours prêts à se faire l'écho de ses fallacieuses promesses, quelquefois même à les dépasser. On le vit bien, après le traité de paix de 347, d'où Philocrate, Eschine et leurs pareils avaient perfidement laissé exclure les Phocéens, contre la volonté d'Athènes. Comment le peuple n'aurait-il pas été le jouet de leurs machinations? Envoyés auprès de

1. Démosthène, *Ambassade*, Didot, p. 200, § 136.

Philippe afin de traiter directement avec lui, et d'examiner sur place le véritable état des choses, ils étaient la seule autorité officielle à laquelle on pût s'en rapporter; leurs mensonges adroitement colorés faisaient foi. L'histoire contemporaine a offert certains exemples de ces duperies d'une nation par les ministres chargés de l'éclairer, et la jetant dans des aventures fatales, sur la foi de déclarations controuvées. Oui, disait Eschine, Philippe a franchi les Thermopyles, qu'importe? ne vous alarmez pas; tout ira selon nos vœux; dans deux ou trois jours, vous apprendrez qu'il est devenu l'ennemi de ceux dont il paraissait l'ami, et l'ami de ceux dont il se disait l'ennemi. — Athènes fut souvent abusée par ces fantasmagories de ses orateurs; mais souvent aussi elle fut victime de ses propres illusions, et de fautes imputables à elle seule. Elle avait raison de crier à la trahison; mais, tout le premier, le peuple entier, par ses faiblesses et ses folies, ne se trahissait-il pas lui-même? « O dieux! nous avons souffert toutes ces rapines; nous y avons, si j'ose dire, travaillé avec lui, et nous chercherons les auteurs de nos maux! car, je le sais trop, nous n'aurons garde de nous avouer coupables. Dans les périls de la guerre, nul fuyard ne s'accuse, mais bien son général, son camarade; il accuse tout, plutôt que lui-même. Cependant tous les fuyards ont fait la déroute. Cet accusateur d'autrui pouvait tenir ferme, et si chacun avait tenu ferme, on aurait vaincu [1]. »

Jamais du moins Athènes n'accusa Démosthène :

1. 3e *Olynthienne*, Didot, p. 18, § 17.

c'était justice. Nul ne s'était dévoué plus passionnément à l'œuvre difficile du salut commun. Au temps de Philippe, Athènes comptait autant de citoyens (vingt mille environ) qu'aux jours où elle repoussait les Barbares et disputait l'empire à Lacédémone. Elle avait conservé ses forces numériques, non sa vertu. Voyons de quelles ressources usa Démosthène citoyen, politique et orateur, pour essayer de la lui rendre et de sauver ainsi sa liberté.

CHAPITRE III.

DÉMOSTHÈNE. — L'HOMME. — LE CITOYEN.

« Τούς γε καθ'αὐτὸν ῥήτορας (ἔξω δὲ λόγου τίθεμαι Φωκίωνα) καὶ τῷ βίῳ παρῆλθε : il fut le plus honnête des orateurs de son temps, après Phocion. » (Plutarque, *Vie de Démosthène*.)

Chez Démosthène, le citoyen, le politique, l'orateur ont été à la hauteur de la tâche qu'il s'était volontairement imposée. Avant d'entrer dans la carrière politique, le jeune fils de l'armurier, menacé d'être spolié de ses biens, disait aux juges : « Vous ne m'avez pas encore mis à l'épreuve, et ne savez pas ce que je puis être pour l'État; mais, il convient de l'espérer, je ne lui serai pas moins utile que mon père [1]. » Cette modeste prévision du jeune homme de dix-neuf ans a été justifiée et au delà. Quarante ans plus tard, le patriote exilé avait le droit d'écrire à ses concitoyens, en leur demandant la révision de

1. 2e plaidoyer contre Aphobos, Didot, p. 438, § 22.

son procès : « Je ne le cède à personne en affection pour le peuple. Nul de mes contemporains n'a plus fait pour vous, ne vous a donné plus de gages de son dévouement[1]. »

I. L'HOMME. — Démosthène avait, dès son adolescence, témoigné d'un caractère fait pour la lutte. L'athlète qui devait un jour se raidir de toute sa vigueur contre Philippe avait fait d'abord sur lui-même l'essai de ses forces. Moins heureusement doué que tels de ses rivaux en éloquence, il avait résolu de réparer l'ouvrage de la nature et de se refaire lui-même. Son opiniâtreté demeura la maîtresse. Cette fermeté tenace, consacrée par la légende comme tout ce qui frappe l'imagination des hommes, a permis à Valère Maxime de dire : « Si sa mère mit au jour un Démosthène, l'art en enfanta un autre avec effort[2]. » Plusieurs fois Eschine a jeté, comme une injure, à Démosthène la qualification de Scythe. « Démosthène n'est ni de notre sol, ni de notre race... par sa mère, c'est un Scythe, un barbare, Grec seulement de langage, cœur trop pervers pour être Athénien. » Son aïeule en effet était une femme du Bosphore. La raideur de son caractère, dépourvu des souplesses et de l'enjouement athéniens, est due peut-être à l'influence du sang maternel. En tout cas, sa jeunesse ne fut pas de tout point semblable à celle des fils de famille d'Athènes, mais digne plutôt, à cer-

1. 2e Lettre de Démosthène, fin. — Quelques modernes ont contesté l'authenticité de ces lettres connues de Cicéron; nous les acceptons à titre de fidèle témoignage des sentiments de la Grèce antique sur l'orateur patriote.

2. Valère Maxime, VIII, 7. Démosthène, né en 384 ou 385, meurt en 322.

tains égards, du jeune Anacharsis. Ses veilles sont demeurées célèbres. Qui les ignore? dit l'auteur des *Tusculanes* [1]. « Il s'affligeait, s'il arrivait qu'un artisan se fût mis à l'ouvrage plus matin que lui. » Il est, selon son propre témoignage, devenu orateur en consumant plus d'huile que de vin. Cette huile n'était pas celle de la palestre. Eschine lui reproche de n'avoir pas dans les gymnases pris soin du bien-être de son corps. La chasse était de même sans charme à ses yeux; il dédaignait les amusements recherchés de ses compagnons d'âge. Les orateurs d'Athènes ont plus d'une fois tiré des présomptions défavorables de l'indifférence de leurs adversaires pour les divertissements accoutumés des Athéniens. Passer doucement le temps à deviser près des comptoirs des banquiers, dans la boutique du parfumeur, du barbier, était un de leurs goûts favoris. Aristogiton ne le partageait pas : il vivait étranger aux douceurs de la société. Son accusateur n'oublie pas de lui en faire un crime [2]. Démosthène avait lui aussi recherché l'isolement; à quelle fin? de se rompre à la chicane, aux artifices d'une rhétorique avide du bien d'autrui. Ainsi parle l'accusateur de Ctésiphon. Plutarque donne des détails curieux, sinon authentiques, sur les pratiques studieuses de l'opiniâtre lutteur. La tête à demi rasée, le souterrain, le grand miroir devant lequel il déclamait, l'épée suspendue au-dessus de l'épaule dont elle réprime le haussement disgra-

1. *Tusculanes*, IV, 19. « Qui dolere se aiebat si quando opificum antelucana victus esset industria. »
2. 1er plaidoyer contre Aristogiton, Didot, p. 410, § 51.

cieux, les cailloux dans la bouche, enfin les divers exercices pénibles ou bizarres destinés à corriger les imperfections de sa voix, sont au moins des indices de l'impression laissée aux anciens par une vigueur de volonté devenue traditionnelle.

Plutarque veut que les éphèbes aillent au gymnase et à la chasse, exercice plus noble que la pêche[1]. Celle-ci a pourtant un avantage : elle n'oblige pas à la fatigue, l'ennemie des sciences, selon Platon. Démosthène ne les goûtait ni l'une ni l'autre; il n'aimait pas à courir les forêts comme Hippolyte, et il consacrait ses heures de loisir à des plaisirs que le pudique ami de Diane aurait désavoués. Avant que son âpreté à poursuivre ses tuteurs lui eût fait donner le surnom d'Argas (sorte de serpent), son adolescence avait reçu, non de sa nourrice, mais de la Renommée, selon Eschine, celui de *Batalos*[2]; les mœurs de son âge viril ne furent pas sans reproche. Divers plaidoyers de Démosthène peignent au vif les mœurs de la jeunesse dorée d'Athènes. Peut-être l'accusateur de Conon, de Nééra a-t-il chargé un peu les traits. Les éloges décernés à la vie de famille

1. *De l'éducation des enfants*. Cf. *Des animaux de terre et de mer* : « Apollon et Diane ont pris les surnoms de destructeur des loups, de vainqueur des cerfs. Nul dieu ne s'est fait appeler exterminateur des congres et des surmulets. »

2. Les bustes de Démosthène ont la lèvre inférieure collée contre la gencive, disposition fréquente chez les bègues. Il eut longtemps de la peine à prononcer la lettre R. Sa nourrice aurait voulu désigner par ce sobriquet une sorte de bégaiement efféminé comme celui des *Incoyables*. Battos (d'où βάτταλος), roi de Cyrène, était fameux pour son bégaiement. Naturellement Eschine adopte une interprétation moins innocente. Didot, p. 80, § 99; p. 61, § 181.

des Athéniens par l'adversaire d'Aristogiton ne peuvent être suspects d'exagération. « Naturellement bons et indulgents les uns envers les autres, vous vous comportez ensemble dans cette ville comme font les familles dans leurs foyers. Telle maison compte un père, des fils hommes faits, peut-être aussi des enfants de ces derniers. Entre ces trois générations, il y a nécessairement de nombreuses et profondes différences de goûts : la jeunesse ne parle ni n'agit comme la vieillesse. Cependant, si les jeunes gens sont mesurés, ils avisent, quoi qu'ils fassent, à n'être pas aperçus, ou du moins ils montrent clairement l'intention de se cacher. De leur côté, si les vieillards reconnaissent que les jeunes gens se livrent un peu trop à la dépense, au vin, aux plaisirs de leur âge, ils le voient sans paraître le voir. Ainsi chacun suit ses goûts, et tout va bien [1]. » Timarque est un débauché incorrigible. Qu'y faire ? le laisser à son mauvais naturel, avec cette simple restriction : « Quant à ceux qui donnent la chasse à la jeunesse, proie toujours facile à prendre, obligez-les à se tourner vers les étrangers et les métèques. Ils pourront ainsi satisfaire leur passion, sans vous nuire [2]. » Timarque serait bien mauvais citoyen de ne pas s'accommoder d'une concession si conciliante. Eschine affecte d'associer les noms de Démosthène et de Timarque. Nous savons que penser de ces calomnies de la haine, mais de la calomnie il reste toujours quelque chose. « Si l'on t'enlevait ces fins vêtements, ces

1. Didot, p. 416, § 88. C'est ici l'exagération de la qualité athénienne louée par Thucydide (II, 37) : aimable facilité des relations sociales et indulgence de bon goût d'un peuple qui sait vivre.

2. Contre Timarque. Didot, p. 63, § 195.

molles chemisettes dont tu es paré quand tu écris des discours contre tes amis, et qu'on les fît passer entre les mains des juges, ils ne sauraient trop, je crois, à moins d'être prévenus, si ces vêtements appartiennent à un homme ou à une femme [1]. » Démosthène, à l'exemple d'Hypéride et de bien d'autres, eut des mœurs faciles et goûtait les divertissements sur lesquels les vieillards athéniens fermaient les yeux; toutefois il en exceptait le vin; s'en abstenait-il par goût ou par calcul, et cette proscription du jus de la vigne doit-elle être ajoutée aux épreuves volontaires que lui imposait son désir d'atteindre à l'éloquence? Au rebours d'Horace, l'eau était peut-être son Hippocrène : *Cléon.* « Veux-tu que je te dise ce qui t'est arrivé? tu as, comme tant d'autres, gagné une petite cause contre un étranger. L'as-tu assez marmottée toute la nuit, déclamée dans les rues, récitée à tout venant! As-tu bu assez *d'eau* pour t'inspirer! » *Le Charcutier* : « Et que bois-tu donc, toi, pour être capable d'abasourdir ainsi de tes clameurs la ville stupéfaite [2]? » Cléon suit le régime de Philocrate. « Il arrose un thon bien chaud d'un grand pot de vin pur. » La méthode de Démosthène est différente. Il a plus besoin de se calmer que de s'animer. Ératosthène nous parle de ses transports bachiques (παράβακχον), Démétrius de Phalère, de son « enthousiasme » à la tribune; qu'aurait-ce été, s'il avait aimé le vin! Pythagore proscrivait la fève comme contraire à la sérénité de la méditation philosophique. Notre orateur

1. C. Timarque, Didot, p. 52, § 131. *Antidosis*, p. 238, § 285.
2. Aristophane, *Chevaliers*, traduction de M. Poyard.

de même se défie de la liqueur excitante de Bacchus; et sa bonne intention se retourne contre lui. Les buveurs d'eau sont des méchants : Démosthène s'entendra souvent appliquer cette épithète, à côté de celle de morose, de revêche. Solon, jusque dans sa vieillesse, avait goûté les doux présents des dieux en souriant : Démosthène, voluptueux au front sévère, semblait ne se dérider jamais. Pareil contraste a marqué sa vie : elle a témoigné chez lui d'une sensibilité accessible aux faiblesses humaines, et d'une fermeté austère à se maîtriser, dès qu'un intérêt supérieur de son choix lui en imposait le devoir.

Cet homme, dur parfois à lui-même, le fut toujours aux ennemis de sa patrie. L'humeur chagrine relevée par ses adversaires politiques n'avait rien de surprenant chez un citoyen touché des périls d'Athènes, et des amertumes de la lutte inégale qu'il soutenait pour elle. Les tristes pensées de son âme assombrissaient ses traits. Cet orateur au visage soucieux, aux prédictions sinistres, sera traité de *maudit*, après Chéronée. Avant le désastre, Eschine s'était contenté de railler son caractère farouche, ses façons grossières. Quelle différence en effet entre ces deux conseillers du peuple ! L'un, enjoué, aimable, a les sourires et l'indulgence de Philinte. Il a eu le bon goût de ne jamais chagriner aucun comptable; il n'a jamais fait exiler personne. Il est facile, coulant; il voit les choses par le côté agréable, et s'accommode aux temps; il aime Athènes, la liberté d'Athènes, comme Philinte aime la vérité et la vertu, un peu moins que ses aises, et à condition qu'il ne lui en coûtera rien. Démosthène n'est pas, comme lui, un

galant homme. Il injurie les Macédoniens, pour se faire croire leur ennemi; il insulte Philippe, au risque de compromettre la cité; il est brutal, malavisé; il ne sait pas vivre. Il n'a pas d'entrailles : sa fille, celle qui la première lui donna le doux nom de père, a expiré il y a sept jours à peine; Démosthène couronné de fleurs, paré d'une robe blanche, célèbre la mort de Philippe dans un sacrifice public! Il viole les lois les plus sacrées de la nature et de la religion. Il ose dire en public qu'il se croit plus lié par les devoirs du patriotisme que par les droits de l'hospitalité. Il fait mettre à la torture un Oritain, soupçonné de haute trahison, qui l'avait jadis accueilli sous son toit. Il accuse de prévarication ses collègues d'ambassade, même après avoir pris part avec eux au repas du Prytanée. Ennemi aveugle d'Alexandre, il pousse, du fond de son exil, les Athéniens à la révolte; son obstination téméraire est d'un forcené. — Ces traits envenimés d'Eschine prétendaient flétrir Démosthène, et de fait, ils l'honorent.

Eschine le calomnie encore quand il lui renvoie l'imputation de s'être vendu aux ennemis de la République. Chez Démosthène, le citoyen fut irréprochable, si l'homme ne l'était pas. Comme Mirabeau, Démosthène a aimé l'argent, et pour les mêmes raisons. Plutarque lui reproche d'avoir fait valoir son argent sur les vaisseaux, ce qui était alors réputé la plus forte usure [1]. Les modernes sur ce point sont, à bon droit, moins rigoureux que les anciens. L'argent est une denrée comme une autre; le commerce

1. *Parallèle de Démosthène et de Cicéron*, chap. 3.

d'argent est donc légitime, sur terre et sur mer. Plutarque fait à Démosthène un procès de tendance, aussi peu solide : l'orateur athénien n'a jamais exercé de charge considérable ni de commandement, comme Cicéron. Le biographe veut-il donner à entendre qu'il s'y serait enrichi peut-être comme l'accusateur de Verrès, ou qu'à la tête d'une armée, il n'aurait pas été plus scrupuleux, ni plus ménager du bien d'autrui que Diopithe ou Timothée [1] ? Ces insinuations seraient déplacées : les occasions manquent rarement à qui veut faillir. Eschine, et les amis peu gratuits de Philippe, l'ont assez prouvé. Démosthène aimait le luxe et ses jouissances; nul ne l'a jamais convaincu d'avoir forfait, pour y satisfaire, à ses devoirs de citoyen [2]. L'éloquence du logographe suffisait à y pourvoir. Lui-même a plus d'une fois, dans ses plaidoyers, flétri, au nom du plaideur, la vénalité avide des trafiquants de discours [3]. Eschine use de son droit en le blâmant d'avoir mérité que ses propres invectives contre les orateurs cupides lui fussent appliquées; mais ce gain, quoi que l'on en puisse penser, est-il comparable à celui des Philocrate? L'auteur des *Vies des hommes illustres* exprime le regret, et tous le partagent, que Démosthène n'ait pas été assez « franc du collier à la guerre », ni « assez muni et fortifié contre les présents ». En effet, ces deux qualités auraient comblé sa gloire; mais celle que ses faiblesses lui ont laissée est encore belle; et, Plutarque le reconnait,

1. *Discours sur la Chersonèse* et plaidoyer *contre Timothée*, *passim*.

2. Eschine insiste sur les affaires d'Eubée, mais sans rien prouver. Didot, p. 112, §§ 84 et suiv.

3. *Contre Apollodore* notamment.

si Démosthène, à certains égards, n'échappa pas aux vices communs d'Athènes, il fut, tout compte fait, l'orateur le plus honnête de son temps, après Phocion. Ce n'était pas un petit mérite, durant la période macédonienne, d'être, nous ne dirons point parfait, mais même d'une vertu moyenne, la seule à laquelle Démosthène ait jamais prétendu [1].

L'éloquence était le grand ressort à Athènes, mais l'or trop souvent le faisait mouvoir. Sans parler de la corruption des magistrats et des juges (ainsi Charès échappa à la mort, dont son collègue Lysiclès avait été frappé, grâce à ses immenses richesses), les orateurs d'Athènes vendaient tour à tour leur parole et leur silence. Ceux dont Alexandre demanda la tête durent leur salut aux cinq talents acceptés de Démade pour les dérober, par un habile expédient, à la vengeance du prince macédonien, son ami. Dans l'affaire d'Harpale [2], ce même Démade raillait le rhume d'argent (*argyrancie*) imputé à Démosthène. On sait comment Philippe payait ses partisans pour parler ou pour se taire. L'habitude des succès faciles auprès de ces consciences vénales lui inspirait, à l'égard des conseillers intègres d'Athènes, des traits injurieux, visiblement mêlés de dépit : « ... Je rougirais d'acheter l'amitié de tels hommes. » Nous croyons peu à un scrupule de délicatesse de la part de Philippe : s'il n'a pas

1. Φύσει μέτριον πολίτην (*Pro corona*).

2. Harpale s'était enfui d'Asie à Athènes (327) dans l'espoir d'y échapper à la colère d'Alexandre et d'y jouir en paix du fruit de ses concussions. Il réussit à acheter quelques orateurs, mais non la protection de la cité, et dut s'enfuir en Crète. — Pour l'affaire d'Harpale, voir J. Girard, *Études sur l'éloquence attique.*

séduit Démosthène, ce n'a pas été dédain, mais impuissance. Acheter Démosthène, c'eût été terminer la guerre d'un seul coup. Mais si le zélé patriote acceptait l'or des Mèdes, pour en tirer des armes contre les Macédoniens, comme les puissances européennes recevaient sans scrupule de l'Angleterre l'or destiné à combattre Napoléon, jamais il ne souilla ses mains de dons ennemis. Dans le discours [1] où il réussit, à force de raison et de sentiments élevés, à calmer les Athéniens irrités contre lui, au milieu du double fléau de la peste et de la guerre, Périclès rappelle ses principaux titres à leur confiance et notamment son intégrité, supérieure aux richesses, qualité rare, puisque l'historien croit devoir y insister, comme sur l'une des causes de sa longue puissance : « Périclès, aussi éminent par son intelligence que par la considération dont il était entouré, manifestement invincible à la séduction des présents, contenait la multitude ; il ne se laissait pas conduire par elle, mais il la conduisait. » L'intégrité politique de Démosthène a été, de même, l'un des secrets de sa force contre Philippe, et de son ascendant sur Athènes. « Si, dans toutes ces occasions, il est constant que j'ai mieux que les autres prévu l'avenir, je n'en tire pas vanité, et je ne me flatte pas pour cela d'une sagacité singulière. A deux causes, Athéniens, j'attribuerai tout l'honneur de mes lumières, de mes pressentiments : la première est la fortune... la seconde, le désintéressement avec lequel je juge et raisonne de tout. Non, personne ne pourrait montrer un seul

1. Thucydide, II, 60-65.

présent attaché à mes actions, à mes paroles dans le ministère. [1] » L'argent est l'arme offensive de l'ambitieux; tout usurpateur établit sa force sur la corruption. Tandis que Philippe achetait la Grèce plutôt qu'il ne la vainquait, l'intégrité de notre orateur demeura impénétrable à la séduction. Par là encore il acquérait le droit de se comparer à Périclès, et de se réclamer comme lui de son honneur : « Si l'on demande par quels moyens Philippe a réussi dans toutes ses entreprises, chacun répondra : par son armée, par ses largesses, par la corruption de ceux qui étaient à la tête des affaires... En repoussant son or, j'ai vaincu Philippe ; car si l'acheteur triomphe du traître qui se vend, celui qui demeure incorruptible a triomphé du séducteur. Donc Athènes a été invaincue du côté de Démosthène [2]. »

Démosthène a fait allusion plusieurs fois au reproche de timidité qu'on lui adressait. « Il est mou, sans hardiesse ; il conseille la guerre, et il n'ose la proposer par décret ! » En effet, il s'y refuse dans la quatrième Philippique (341), et il explique son refus par des motifs de prudence. On sait, à ce propos, la fière réponse d'Hégésippe : « Mais c'est la guerre que tu proposes ! — oui, la guerre, et avec elle, les deuils, les funérailles publiques, les éloges funèbres, tout ce qui doit nous rendre libres, et repousser de nos têtes le joug macédonien. » Démosthène ne le prend pas de si haut; il ne dissimule pas son appréhension d'être traité, en cas de revers, comme

1. *Discours sur la paix*. Didot, p. 32, § 11.
2. *Pro Corona*. Didot, p. 163, § 247.

le seraient plus justement les traîtres. L'année précédente (342), il avait dégagé sa cause de celle d'Eschine, député prévaricateur, et désavoué les manœuvres criminelles dans l'expiation desquelles il craignait de voir, aux jours de colère, son innocence enveloppée. Dans la troisième *Philippique,* il se souvient d'Euphrée l'Oritain : « Plutôt mourir mille fois, que de complaire lâchement à Philippe, et de livrer quelques-uns de vos orateurs fidèles ! » Démosthène ne se flattait pas en disant qu'il prévoyait l'avenir : Eschine devait l'accuser d'avoir ruiné la Grèce, et Alexandre réclamer sa tête. Dès 352, dans la première *Philippique,* il se déclare résigné à tout souffrir, si le succès trompe son attente, et en même temps, il voudrait être assuré, dit-il, qu'il lui sera aussi avantageux de donner de bons conseils qu'aux Athéniens de les recevoir. Malgré son incertitude, il les donne pourtant, car il les sait utiles. Souvent « l'audace naît de l'ignorance; et l'hésitation, de la considération réfléchie; l'âme vraiment forte est celle qui aperçoit très-clairement où est le plaisir, où est la peine, et qui ne se laisse pas cependant détourner des dangers [1]. » Démosthène voit le péril; sans fausse honte ni forfanterie, il s'en reconnaît touché, et froidement, il le brave. Dans ces conditions, la prudence circonspecte de certaines timidités apparentes relève, si l'on peut dire, le courage des principes et de la conduite générale.

Selon Eschine, Démosthène manquait d'assurance devant les multitudes (δειλὸν πρὸς τοὺς ὄχλους). « Pour le

1. Thucydide, II, 40.

courage, je n'ai qu'un mot à dire : s'il ne convenait de sa lâcheté, et si vous n'en étiez convaincus comme lui, je m'arrêterais à vous en donner la preuve. Mais, puisqu'il la reconnaît lui-même dans nos assemblées, et que vous n'en doutez nullement, il me reste à vous rappeler les lois portées contre les lâches[1]. » Ainsi devait parler un ennemi; quelques lignes de la *Midienne* impliquent un aveu discret de sa facilité à se troubler.

Midias cherchait à obtenir de lui un désistement, à prix d'or. A la vue du banquier Blepéos s'approchant de Démosthène, la crainte de le voir accepter un accommodement fit pousser au peuple de telles clameurs, que l'orateur effrayé laissa là son manteau, et précipita sa fuite « presque nu, en simple chemisette », devant la poursuite du financier. Fuir devant de l'or et des cris, est d'un homme très-impressionnable assurément; Démosthène l'était, en effet, à un degré peu ordinaire. Il n'avait pas toujours la fermeté qui permet de regarder en face, sans broncher, les situations où le sang-froid est nécessaire, en-dehors même de tout danger. Démosthène est une nature nerveuse et sensible; Eschine le compare à une femme pour la vivacité des ressentiments, et lui reproche de pleurer plus facilement que les autres ne rient. Il est, comme il arrive souvent, très-ferme, très-décidé dans ses idées, timide dans ses actes; un rien suffit à le jeter hors de son assiette. Le *nil admirari*, qui fait la vertu et le bonheur du sage d'Horace, n'était point son lot; il était

1. *Contre Ctésiphon*. Didot, p. 129, § 175.

homme à s'étonner des moindres choses; aussi, combien il a souffert de cette faiblesse! Envoyé en ambassade à Alexandre, alors campé sous les murs de Thèbes, il est pris de crainte, en route, et il revient avec la précipitation d'un « fugitif ». Effrayés de la marche d'Alexandre sur Thèbes révoltée, les Athéniens avaient chargé des députés d'annoncer au fils de Philippe qu'ils reconnaissaient son hégémonie et lui décernaient les honneurs divins. L'auteur des *Philippiques* n'eut pas le courage de dépasser le Cithéron, et d'aller déposer aux pieds d'un prince moqué par lui, le témoignage de l'humiliation de sa patrie, et la sienne propre. Oserons-nous l'en blâmer? Si le sentiment qui inspira la retraite de Démosthène est celui que nous croyons, la raillerie d'Eschine est du nombre des reproches qui louent. Mais pourquoi accepter librement une mission, si l'on n'est pas assuré de son courage de l'accomplir jusqu'au bout? Démosthène craignait peut-être de se troubler devant le jeune conquérant, comme il avait fait devant Philippe. En présence de la cour du Macédonien, et sans l'excuse de l'appareil militaire qui devait un jour paralyser l'éloquence, d'ordinaire facile, du défenseur de Milon, le député d'Athènes avait perdu la mémoire et balbutié; disgrâce sensible à un orateur, collègue d'Eschine. Le naturel, dompté par Démosthène à la tribune du Pnyx, fut, à Pella, le plus fort. D'autres avant lui, et des moins timides, avaient connu ces défaillances. Alcibiade manquait d'assurance à la tribune, et plus d'une fois il y demeura court. Un jour, haranguant le peuple, il laisse échapper une caille. Les Athéniens courent après elle, la

rattrapent et la lui rendent. Alcibiade, qui aimait les diversions, avait-il prémédité celle-ci pour dissimuler une trahison de sa mémoire, et se donner le temps de se raffermir? Idole des Athéniens, il savait pourtant qu'il ne parlait pas devant des auditeurs hostiles; Démosthène, en face de Philippe, perdait contenance comme devant l'ennemi.

Sa timidité était trop manifeste pour qu'il songeât à la nier; il pouvait seulement en essayer l'apologie. « Hardi, effronté, impudent, je ne le suis point, et ne souhaite pas de le devenir. Cependant je m'estime beaucoup plus courageux que ces intrépides hommes d'État sans vergogne. Juger, confisquer, faire largesses du bien d'autrui, accuser, sans égard aux intérêts de la patrie, cela ne demande aucun courage. Quand on a pour gage de son propre salut le mérite de parler, de gouverner pour vous plaire, la hardiesse est sans péril. Mais, pour votre bien, résister souvent à vos volontés, vous donner des conseils non agréables, mais toujours les plus utiles, suivre une politique où la fortune est plus souvent maîtresse que le calcul, et pourtant se déclarer responsable devant vous et du calcul et de la fortune, voilà le fait de l'homme de cœur[1]. » Eschine le plaisante sur sa lâcheté. — Et toi, réplique Démosthène, n'as-tu pas, durant les prospérités de la patrie, « vécu la vie d'un lièvre? Craintif, tremblant, tu t'attendais sans cesse à être frappé des châtiments dus aux crimes que te reprochait ta conscience. Au jour de nos malheurs, ton assurance a frappé tous les yeux[2]. » L'humeur crain-

1. Discours de la *Chersonèse*, Didot, p. 57, § 68.
2. *Pro Corona*, Didot, p. 166, § 263.

tive de Démosthène rehausse le mérite du citoyen, résolu à braver les périls attachés au rôle politique que l'honneur lui avait commandé de choisir. Était-il lâche l'orateur qui, assailli de sarcasmes, de cris, de menaces, et au risque d'être « mis en pièces », repoussait, inébranlable dans ses vues et dans son zèle patriotique, les assauts des bêtes fauves (θηρία) déchaînées contre lui? Parfois il a semblé hésiter à se compromettre. A quoi bon s'attirer des inimitiés, sans profit pour la chose publique? Mais quand des circonstances solennelles l'exigeaient, au lendemain d'Élatée et à la veille de l'alliance avec Thèbes, loin de se ménager, il se donnait tout entier, sans compter, à l'intérêt commun. Le courage civil a son prix, alors que la patrie en danger nous appelle, et que le sentiment du devoir engage un citoyen à braver, seul ou par-dessus tous les autres, les hasards et les responsabilités de l'avenir. Cicéron, réconforté par Caton, a eu ce courage contre Catilina; Démosthène l'a eu contre Philippe, sans autre allié ni inspirateur que le Génie de l'Athènes du passé.

Le comique Timoclès peint Démosthène comme un batailleur « au regard martial », « Briarée, mangeur de lances et de catapultes[1]. » L'ironie est acérée, si l'on songe que ce guerroyeur devait fuir à Chéronée. C'est ici qu'il faudrait passer l'éponge, tirer le rideau. Pourtant, si Bourdaloue a marqué les six circonstances atténuantes de « l'éclipse » de Louis de Bourbon, à la tête de l'armée espagnole, il est équitable, non de pallier la faute de Démosthène, mais de mon-

1. *Fragments des poètes comiques*, Didot, p. 616.

trer pourquoi ses compatriotes la lui ont pardonnée. Sur ce point, Eschine, brave soldat, avait beau jeu contre le belliqueux orateur, déserteur de son poste : — La loi de Solon condamne à la dégradation civile le lâche qui a jeté son bouclier; et lui, il réclame une couronne! — En vain Démosthène, afin d'échapper aux coups de son adversaire, se retranche derrière sa qualité d'orateur : à la tribune, dans les conseils publics, dans les ambassades, j'ai mieux que personne servi l'État. Le ministre d'Athènes a toujours fait tout son devoir; que le politique absolve le soldat. — Cette apologie est plus adroite que solide; autant valait répondre aux sarcasmes d'Eschine par ce vers proverbial qu'Aulu-Gelle met dans la bouche de notre orateur : « Celui qui fuit peut de nouveau combattre », sentence agréée sans doute du poète Horace, au retour de Philippes. « Oui, mes amis, j'ai fui, mais avec vous. » Ainsi répliquait, sans plus se troubler, Xénocrate, non simple soldat, mais stratège, à ses compagnons de déroute. De même, Démosthène a suivi la déroute générale; il a fui du champ de bataille, mais enfin il s'y est rendu. Tandis qu'il se dérobait, vaincu, aux traits des Macédoniens, que faisait Eschine? Eschine a négligé de nous le dire. Était-il derrière l'armée de Philippe, attendant l'issue du combat, espérant peut-être la défaite qui devait fortifier son parti? Lui-même a pris soin de nous donner en détail ses états de service dans les campagnes antérieures à l'année 350. Nulle part, le glorieux soldat de Thamines, couronné pour sa bravoure contre les Eubéens[1], n'a fait

1. Eschine, *Ambassade*, Didot, p. 92, § 167.

allusion à sa participation à la bataille de Chéronée. Il lui eût été très-difficile de repousser de ses armes un ennemi dont sa politique complaisante avait aplani les voies. Démosthène est digne de blâme, mais nous ne voudrions pas qu'Eschine le lui adressât. Eschine n'avait rien fait pour conjurer le désastre, il ne fit rien pour le réparer. Même après Chéronée, Démosthène était citoyen meilleur et plus utile que lui. Le salut de Démosthène a mieux servi Athènes que n'eût fait un trépas courageux. C'est lui qui, avec Hypéride, organisa la résistance et força Philippe, par l'attitude résolue de la cité, à la traiter avec ménagement et respect. Toutes les œuvres réunies du génie ne valent pas une bonne action, à considérer les choses par un certain côté. Pourtant, si l'une de ces œuvres est propre à inspirer des actes vertueux, ne peut-on témoigner quelque indulgence à la faiblesse qui l'a rendue possible? L'auteur du discours de la *Couronne* n'a pas combattu en héros, mais ce discours inspire l'héroïsme. Ç'aurait été un grave dommage pour Athènes, que le procès de la couronne ne fût pas. Car si, en luttant à Chéronée, elle a sauvé l'honneur des Hellènes, en justifiant le décret de Ctésiphon, elle a consacré le sien. Il est des fautes heureuses, contre lesquelles la postérité n'a pas toujours le courage de réclamer. Que l'on pardonne à cet aveu : nous sommes fort aises que, sur le champ de bataille, Démosthène ait mal soutenu ses maximes de lutte à outrance. Sa mort eût confirmé ses discours; mais que cette confirmation eût été payée cher! les Athéniens mêmes, consultés, n'en auraient pas voulu à ce prix ; ils savaient gré au conseiller de la cité des paroles généreuses

qui avaient réveillé leur zèle ; ils avaient été, comme les Thébains, touchés de ce trait magnanime : « Thébains, vous nous refusez votre alliance ; eh bien, seuls nous combattrons. Laissez-nous seulement passer sur vos terres pour aller à Philippe ! [1] » Que de fois ils avaient applaudi à ses conseils virils, sans avoir la force de les suivre ! Démosthène, à son tour, oublia ce qu'il avait dit du devoir de mourir pour la défense de la patrie, et ses concitoyens eurent l'équité de ne pas s'en souvenir. L'orateur des *Philippiques* concevait le courage sans le réaliser ; il en traçait magnifiquement l'idée, comme J.-J. Rousseau adorait la vertu, d'une passion platonique. La faiblesse humaine justifiera toujours le mot de Montaigne : Il faut considérer à part le prêche et le prêcheur.

Jamais Démosthène n'aurait fait l'aveu public de sa timidité, s'il n'avait su pouvoir le faire impunément ; Athènes lui donna même plusieurs preuves éclatantes de pardon. Il n'eût pas été surprenant, aussitôt après le désastre, que le peuple le poursuivît de ses ressentiments, comme auteur de la détresse publique. Au contraire, toute la cité se tourna vers lui ; elle adopta ses décrets, elle repoussa les accusateurs qui voulaient profiter des malheurs publics pour l'accabler ; conduite également honorable à Athènes et à l'orateur. Bientôt elle lui confirmait son estime par un témoignage encore plus frappant. Laissons la parole à Démosthène ; le citer ici, c'est lui

1. Eschine (*Contre Ctésiphon*) a la maladresse de blâmer ce mouvement d'éloquence, digne de l'apostrophe sublime d'Ajax à Jupiter : « De la lumière !... puis fais-nous périr à la clarté des cieux, s'il te plaît ainsi. » Iliade, XVII, 645.

offrir à propos l'occasion d'une revanche : « Quand, au lendemain de l'événement, le peuple dut choisir l'orateur appelé à célébrer la mémoire des morts, ce ne fut pas toi qu'il choisit, quoique proposé, et malgré ta belle voix ; ce ne fut pas Démade, qui venait d'obtenir la paix ; ni Hégémon, ni aucun de vous : ce fut moi. Alors, Pythoclès et toi, vous parûtes à la tribune pour me lancer, avec quelle cruauté et quelle impudence, ô ciel ! les accusations et les invectives que tu renouvelles aujourd'hui. Le peuple n'en fut que plus ardent à confirmer son choix. La raison, tu ne l'ignores pas, je vais pourtant te la dire : il connaissait mon dévouement, mon zèle, et votre perfidie ; car ce que vous aviez nié avec serment durant nos prospérités, vous l'avez avoué au moment de nos revers. On vous tint donc pour d'anciens ennemis, à qui les malheurs publics donnaient le courage de se déclarer. Ensuite, ils ne croyaient pas qu'il convînt de confier l'éloge de nos braves à l'homme qui avait logé sous le même toit, participé aux mêmes libations que ceux contre lesquels ils avaient combattu ; que celui qui, en Macédoine, avait fait des orgies et chanté des hymnes où les meurtriers de nos compatriotes célébraient les désastres de la Grèce, à son retour dans Athènes, reçût cette marque d'honneur : il fallait pour une telle infortune, non une voix et des larmes de théâtre, mais une âme pénétrée de la douleur publique. Ce deuil, les Athéniens le trouvaient dans leur cœur, dans le mien, non dans le vôtre. Voilà pourquoi ils me choisirent, et non pas vous ; et, non-seulement le peuple, mais les pères, les frères chargés du soin des funérailles, en jugèrent ainsi : le repas funèbre,

qui, d'ordinaire, se donne chez le plus proche parent, ils le donnèrent chez moi. Ils ne se trompaient point : car, si par le sang, chacun d'eux tenait aux morts de plus près, je leur étais, comme citoyen, plus uni que personne. Oui, le plus intéressé à leur salut, à leur succès, devait, après leur malheur (plût aux dieux qu'il ne fût jamais arrivé!) prendre la plus grande part à la douleur de tous.[1] »

Bdélycléon, avocat de Labès, excuse en ces termes le chien voleur : C'est un pauvre ignorant; « pardonne, il ne sait pas jouer de la lyre ». Le mot est comique et profond. Le vice a souvent d'autres racines que l'ignorance, mais, souvent aussi, il naît d'elle. Les platoniciens ont seulement péché par exagération quand ils ont confondu la science et la sagesse (prévention moins dangereuse d'ailleurs que celle des cartésiens rattachant l'erreur à la volonté). L'ignorance n'est pas seule à atténuer la culpabilité. Tel naît sot, tel autre le devient; ce dernier est coupable, puisqu'il a perverti sa nature; le premier est innocent; il est de naissance ce qu'il est; les dieux l'ont fait ainsi. L'antiquité a été très-indulgente pour les infirmités morales imputables à la nature; le défaut de courage était de ce nombre, et cette considération tempérait parfois la sévérité de la flétrissure. Isocrate n'a jamais osé monter à la tribune, et il a passé dix années à composer un discours. Évidemment il était intéressé à mettre l'éloquence au-dessus de toutes choses; aussi déclare-t-il qu'elle fait plus d'honneur à l'homme que les richesses, *le courage* et les

1. Didot, p. 169, § 185.

autres présents de la fortune ou de la nature. — L'auteur du panégyrique d'Athènes a ciselé des bijoux; c'est un orfèvre qui plaide pour son art. — Soit, mais ce dédain du courage, pur don de la nature, est à remarquer; car il implique l'indulgence à qui ne l'aura pas reçu. Cette disposition des anciens à passer condamnation sur les faiblesses de nature a inspiré à Démosthène une distinction dont les modernes s'étonnent d'abord. Midias, dit-il, va se faire humble pour désarmer votre justice; soyez-lui d'autant plus inexorables. « Car si, incapable de courber son orgueil, il eût été, toute sa vie, aussi hautain et violent par l'empire du naturel et de la fatalité, il serait juste de tempérer votre rigueur. Mais si, habile à se plier, quand il le veut, à la modération, il a adopté un plan de vie contraire, il est bien évident qu'après vous avoir fait illusion aujourd'hui, il redeviendra demain tel que vous le connaissez. »

Cela revient à dire : « frappez Midias sans pitié, il n'est pas incorrigible »; et s'il était manifestement incorrigible, faudrait-il donc lui faire remise de la peine? L'incorrigibilité constatée est un argument que font valoir, chez les modernes, les partisans de la peine de mort. Au contraire elle commandait en certains cas la clémence aux anciens. « Il y a des emportements qui sont de nature. Ainsi, un fils comparaissant devant le tribunal pour avoir frappé son père, se défendit en disant : « Mais lui aussi, il a frappé son père! » et il fut absous; car il sembla aux juges que c'était là un délit naturel qui était dans le sang, φυσικὴν ἁμαρτίαν. » « L'intempérance semble être plus volontaire que *la lâcheté;* aussi

nous attire-t-elle des reproches plus légitimes... La lâcheté ne semble pas être volontaire dans tous les cas, quand on les examine en détail. Elle n'est pas elle-même une douleur, mais les circonstances dans lesquelles elle se produit (la crainte de la servitude, de la mort) causent une peine qui met l'homme hors de lui; elle le pousse à jeter ses armes ou à commettre d'autres actes aussi malséants (ἀσχημονεῖν); et c'est là ce qui fait qu'elle paraît être alors une véritable violence »[1], comme l'acte de frapper ses parents en vertu d'une disposition héréditaire. Il nous serait aisé de multiplier ces citations; toutes elles établissent que, dans la pensée du Stagirite, l'homme n'est pas responsable des émotions physiques qui l'ébranlent, ni des actes provoqués par ces émotions. Ce sont là autant de forces qui triomphent habituellement de la nature humaine, et dès lors les mouvements ou intempérances auxquels nous cédons, se dérobent au jugement de la morale et de la justice humaine. Un frénétique s'arrache les cheveux et les ronge : est-il coupable de céder au plaisir de cette fantaisie? non, pas plus qu'il ne serait louable de la dominer, « ou du moins la victoire ou la défaite sont ici de bien peu d'importance »; car elles dépendent presque entièrement de l'intensité plus ou moins grande de l'impression physique. Or, les passions de nature sont aussi excusables que les intempérances maladives.

Voilà donc une consécration formelle du triomphe

1. *A Nicomaque*, III, 13; Didot, p. 38, §§ 1, 3. Cf. *Grande morale*, I, 15; II, 8 : Didot, p. 164, § 20, traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire.

du corps sur l'âme, de la destinée sur la volonté. Tout se réduit à savoir avec quelle complexion chacun est né. Gall a eu des prédécesseurs chez les anciens [1]. La métoscopie, la physiognomonie étaient les filles légitimes de la croyance à la fatalité, préjugé bien fort, puisqu'il inspirait à Eschine une sorte de scrupule de reprocher à Démosthène une couardise dont la nature était seule responsable. « On sera peut-être surpris, dit-il, qu'on fasse le procès à un vice qui tient à la nature (φύσεως γραφαί). » Et en effet, si les dispositions naturelles sont souveraines à ce point, est-il logique de les poursuivre devant les tribunaux ? Dès lors Isocrate a-t-il le droit de flétrir la bassesse innée des Barbares, Démosthène de faire honneur aux Athéniens d'avoir obéi à l'impulsion généreuse de leur caractère national ? Les anciens ont en général, sous le poids du dogme de la fatalité, mal connu et mal défini la liberté humaine. Aristote l'a soumise, au delà de la vérité, à l'influence des inclinations originelles ; sa théorie ouvre la porte à l'excuse commode de la nécessité [2]. On ne peut dire absolument

1. Voir Aristote, *Histoire des animaux*, I, 9, et Pline l'Ancien (Livre XI, 114), compilateur ici du Stagirite et de Trogue-Pompée.

2. « Je pense qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé d'art capable de former à la justice et à la vertu les âmes mal nées. » Isocrate, *Antidosis*. La maxime de Sénèque, *ars est bonum fieri*, est plus voisine de la vérité. « Avec la nécessité tout est bien ; » c'est la conclusion du grave Pindare (10e *scolie*) célébrant l'ex-voto d'un amant heureux, *cent* jeunes courtisanes amenées par Xénophon au bois sacré de Cypris. Pindare parle ici comme un oracle : « Il y a en Phocide un temple d'Hercule Misogyne, dont le prêtre est obligé à la chasteté pendant l'année de son ministère. Aussi choisit-on ordinairement pour prêtres des vieillards. Dans ces derniers temps, un jeune homme bien né et d'un caractère doux parvint à ce sacerdoce. Il aimait alors une jeune personne qu'il avait

avec Socrate que le courage, non plus que la vertu, soit une science. Car le courage tient dans une grande mesure au tempérament ; mais la chair et le sang sont-ils la partie maîtresse de l'homme ? La souveraineté de l'instinct interdit la perfectibilité aux animaux : jamais, quoi qu'il en pense, le lièvre du fabuliste ne sera foudre de guerre, même par comparaison. Mais la liberté donne à l'homme le pouvoir de maîtriser sa complexion physique. Socrate justifiait de ses aveux le Lavater de son temps, Zopyre ; mais sa vigueur d'âme avait surmonté la nature. Qui naît sans le courage doit l'acquérir. Turenne sentait sa *carcasse* émue sur le champ de bataille ; il la domptait en la jetant au plus fort du danger [1]. L'homme de cœur mène son corps où il lui plaît, il le façonne à sa guise. Démosthène n'a-t-il pas vaincu des organes rebelles ; résisté, à son gré, à l'entraînement du plaisir et conquis son éloquence à force de volonté ? Une âme si fortement trempée était digne de réparer de tout point l'ouvrage de la nature ; il aurait mérité, dans une cité où les poètes (Eschyle, Sophocle) maniaient tour à tour avec éclat la lyre et l'épée, de réunir les deux qualités nécessaires à l'homme d'État grec [2] ; il le de-

grand soin d'éviter. Un jour elle vint le surprendre à l'heure du repos, après le festin et les danses. Il eut le malheur de s'oublier. Saisi de trouble et de frayeur, il accourut vers l'oracle et lui demanda s'il n'y aurait pas quelque moyen d'expier son crime. Voici la réponse qu'il en reçut : *Le dieu pardonne tout à la nécessité* » (Plutarque, *Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers*).

1. « Tu trembles, carcasse ; tu tremblerais bien davantage si tu savais où je te mène. »

2. Μύθωντε ῥητῆρ'ἔμεναι πρηκτῆρά τε ἔργων. Iliade, IX, 443 : *Oratorem verborum actoremque rerum* (Cicéron).

vait et il en était capable. Sa vie entière, sauf Chéronée, et sa mort le prouvent. Isocrate, selon la légende, se punit de ses longues illusions en se laissant mourir de faim. Euphrée, patriote clairvoyant, prophète bafoué « se coupa la gorge » et témoigna par là de sa sincérité. Démosthène a préféré la lutte amère à la soumission fortunée. Il a bravé, ce timide, Philippe et Alexandre; il a provoqué la colère meurtrière d'Antipater. Était-ce le fait d'un homme sans cœur [1]? Dans le silence de la délibération morale face à face avec l'honnête, son âme, inaccessible à la crainte, cédait à l'élan du devoir [2]. Au milieu du bruit inaccoutumé des armes, le corps ressaisit son empire, et l'émotion troublante du combat, qui parfois fait oublier leur peur aux timides, lui enleva sa fermeté. Les Athéniens ont absous cette surprise des sens; regrettons-la, sans la flétrir des reproches injurieux que lui a prodigués l'inimitié. Songeons plutôt à la douleur dont l'âme du patriote était certainement pénétrée au moment où, déchu de ses plus chères espérances, il quittait le champ de bataille où était pour jamais ensevelie la liberté des Hellènes.

Treize années plus tard (325), Démosthène s'éloignait du sol de la patrie, vaincu cette fois par les ressentiments de ses ennemis. Condamné, à l'occasion du procès d'Harpale, à une amende de 50 talents, puis jeté en prison comme insolvable, il avait réussi

1. C'est encore l'injure que lui jettent les sicaires du Macédonien, du seuil du temple de Neptune, quand Démosthène leur demande quelques instants de répit : ils ignorent l'emploi qu'il en va faire. Plutarque, *Vie de Démosthène*, chap. 29.

2. Τοῦ τὰ δέοντα ποιεῖν ὁρμήν.

à s'en échapper et à sortir de l'Attique. Sans doute il pouvait trouver un adoucissement au chagrin de l'exil dans la conscience de son dévouement aux Athéniens et dans le sentiment de leur ingratitude. Néanmoins ses yeux ne pouvaient se tourner vers l'Attique sans se mouiller de larmes. Plutarque le blâme d'avoir durant son exil donné des marques de faiblesse répondant mal aux traits d'énergie fière de son administration. Cet attendrissement n'a rien de surprenant dans une âme aussi sensible. Flétri dans son honneur et séparé d'Athènes, Démosthène ne dissimule pas son affliction; mais sa douleur reste digne; il se soumet à l'arrêt inique de sa patrie avec un respect filial qui rappelle le *Criton*. « Ne croyez pas que ces discours me soient inspirés par la colère : je ne veux pas être irrité contre vous. Mais la plainte offre une sorte de soulagement aux victimes de l'injustice, comme le gémissement aux malades. J'ai pour vous l'affection que je voudrais que vous eussiez pour moi. Telle a été, telle sera toujours ma maxime : dès l'origine, j'ai pensé que tout homme mêlé aux affaires doit, s'il est bon citoyen, avoir à l'égard de tous les membres de la cité les sentiments d'un fils envers ses parents. Il souhaitera de les trouver le plus équitables possible, mais il les supportera tels qu'ils sont, avec une résignation bienveillante. La défaite en pareil cas est, aux yeux des sages, une victoire belle et honorable. Soyez heureux [1]. »

La piété envers la patrie s'associait naturellement chez Démosthène à la piété envers les Dieux.

1. 3e lettre, Didot, p. 782, § 10.

D'abord réfugié à Trézène, il quitte ce séjour pour un asile plus sûr : le temple de Neptune à Calaurie. « Le respect du dieu, je l'espère, me servira de sauvegarde. Cependant que sais-je ? Lorsqu'on est à la merci d'autrui, on vit au jour le jour, sans jamais être assuré du lendemain. » Ces pressentiments furent justifiés. Au moment où, conduits par un ancien comédien, Archias, surnommé le *traqueur des proscrits* (φυγαδοθήρας), les soldats d'Antipater investissent le sanctuaire où Démosthène s'est réfugié, le grand homme songe d'abord à ne pas souiller de son trépas l'autel du dieu. Il suce le stylet empoisonné qui va lui assurer une franchise plus certaine que celle du temple de Neptune, puis il se lève : « Tu peux, dit-il à Archias, jouer maintenant le rôle de Créon dans la tragédie et faire jeter ce corps où tu voudras, sans sépulture. Pour moi, ô Neptune, dieu ami, je sors encore vivant de ton temple; mais il n'a pas tenu à Antipater et aux Macédoniens que ma mort ne profanât ton sanctuaire. » Démosthène succombe sous l'effort des ennemis de la Grèce, et il tombe en protégeant la religion de son pays.

La prévision de cette indigne fin d'une vie généreuse lui avait inspiré parfois des mouvements amers. Les jeunes gens accouraient le visiter dans son exil et lui demandaient des conseils; mais lui les détournait des affaires publiques : « Si au début l'on m'eût proposé deux chemins, l'un conduisant à la tribune et aux assemblées et l'autre droit à la mort, et que j'eusse pu prévoir les maux, les craintes, les jalousies, les calomnies et les combats inséparables de la vie publique, je me serais jeté dans le chemin de la mort. » Si le

dévouement à la patrie était toujours récompensé, nul n'aurait mérité un trépas plus doux. Cicéron, victime lui aussi de l'ardeur patriotique de ses *Philippiques*, a tracé, d'après Platon, le portrait du bon citoyen [1]. Le dévouement désintéressé qui en est le trait principal, a été la vertu éminente de Démosthène. « Je passe ma vie à vous donner des conseils qui me font dans votre estime plus petit que beaucoup d'autres, mais qui vous feraient grands, vous, si vous les suiviez. Je puis sans doute parler ainsi sans éveiller l'envie; non, je ne puis concilier le caractère du vrai patriote avec une politique qui placerait rapidement, moi au premier rang parmi vous, et vous au dernier rang dans la Grèce; mais par l'administration des orateurs fidèles la patrie doit grandir, et leur devoir à tous est de proposer toujours non la mesure la plus facile, mais la meilleure. Pour aller à la première l'instinct suffira; vers la seconde doivent nous conduire les sages discours d'un bon citoyen [2]. »

II. Le citoyen. — Le pouvoir est l'épreuve du caractère (mot de Bias) : Démosthène a soutenu cette épreuve avec honneur. L'homme du peuple, comme lui-même s'appelle dans un exorde, a été le plus utile serviteur du peuple qu'il voulait sauver. Fidèle à une promesse faite aux juges d'Aphobos, « à peine sorti de l'enfance », il contribue et supporte les charges publiques. Homme fait, il n'aide pas seulement l'État de ses conseils, mais encore de ses deniers. Il équipe

1. *De officiis*, I, 25.
2. *Discours de la Chersonèse*, Didot, p. 57, § 72.

trois galères pour les expéditions de l'Eubée, de l'Hellespont et de Byzance ; il verse au trésor public huit talents ; il rachète des prisonniers athéniens en Macédoine ; il dote des filles pauvres et se porte caution de citoyens insolvables. Après Chéronée, sur les dix talents consacrés à la réparation des murs, Démosthène à lui seul en fournit trois ; il prodigue sa fortune aux particuliers et à l'État au point de ne pouvoir à son tour payer l'amende à laquelle l'aréopage le condamne. Mais tels ne sont pas les titres qu'il croit devoir invoquer auprès de ses concitoyens : il n'a pas imité les orateurs égoïstes qui préfèrent leur intérêt auprès du peuple et de Philippe au salut de l'État. Voilà ce dont il se glorifie. Il les a toujours combattus, réfutés avec éclat, entre autres Pithon de Byzance, ambassadeur ordinaire du Macédonien, et Pythéas d'Arcadie, le faux démocrate aux gages de Philippe. Tandis que ces mercenaires attisent les haines, sèment la discorde entre les cités, Démosthène travaille à effacer les ressentiments, fomente des coalitions, ménage des alliances. La Grèce est encore moins unie contre les Macédoniens qu'elle ne l'a été contre les Barbares ; la devise *chacun chez soi*, chacun pour soi, y est devenue générale. Aussi, au lieu de combattre tout entière en même temps, elle s'épuisera en efforts isolés et successifs. Athènes lutte à Chéronée en 338, Thèbes se révolte en 335, Sparte avec Agis tente la délivrance en 330. Chacune des cités capitales agit à part et à son heure ; point de mouvement puissant d'ensemble.

Ces pratiques d'un individualisme fatal aux intérêts helléniques étaient instinctives chez les Grecs. Les

cités tour à tour maîtresses de l'hégémonie avaient contribué à les établir : « Il importe à notre ville que Thèbes et Lacédémone ne soient pas trop puissantes ; que la première ait à lutter contre la Phocide, la seconde contre d'autres ennemis. Ce sont là les conditions de notre sécurité et de notre grandeur. » Démosthène, en 352, ne voyait pas encore que ces maximes favorables à la prééminence de sa patrie préparaient la défaite de la Grèce ; plus tard il travaillait à rapprocher ce que l'égoïsme politique s'était étudié à désunir. Ce qu'Athènes avait fait pour son compte, Philippe le faisait contre elle ; il s'attachait à diviser, Démosthène à réconcilier. La famille hellénique, race privilégiée, douée des qualités de l'Europe et de l'Asie, aurait été capable, réunie en seul État, de commander à l'univers [1]. Démosthène n'en est pas à rêver pour elle la domination universelle ; heureuse si elle trouve la force de se dégager de l'étreinte de Philippe. Sur le terrain de la réconciliation l'orateur une fois réussit à vaincre ; il triompha de l'antipathie mutuelle d'Athènes et de Thèbes et les conjura contre l'envahisseur. Cette alliance avait été de tout temps le rêve des citoyens prévoyants. Eschine nomme six personnages politiques qui, avant Démosthène, étaient allés la négocier ; tous avaient échoué. « L'occasion, la crainte, le besoin » décidèrent les Thébains à l'accepter : ils voyaient la guerre à leurs portes. Démosthène, dit Eschine, ne peut donc en revendiquer l'honneur. Il le revendiqua pourtant ; à lui seul était dû un succès inespéré qui fit pâlir un moment l'étoile de

1. *Politique d'Aristote*, IV, 6.

Philippe, et dont l'orateur se glorifiait comme du plus beau triomphe de sa vie.

L'activité infatigable de Démosthène embrasse toutes les parties de l'État : marine, armée de terre, finances, administration. Il est toujours sur la brèche; aux moindres tentatives de Philippe il propose ou ambassades ou expéditions. Philippe députe des envoyés? Démosthène les réfute. Philippe gagne les négociateurs d'Athènes? Démosthène les démasque. Philippe envoie un émissaire, Antiphon, pour incendier les arsenaux du Pirée? Démosthène, toujours en éveil, le saisit et le fait condamner à mort. Patriote vigilant, il devine Philippe et le révèle; il sait tout prévenir, tout prévoir. Il n'est pas un de ces habiles qui, tout en servant les affaires publiques, se ménagent des retraites et se fortifient d'avance contre les accidents de l'avenir. Lui, il se livre sans calcul ni arrière pensée; il n'a d'autre souci que son devoir et le salut de la patrie. Lui seul pourvoit à tout; il propose une résolution, rédige le décret, se charge de l'exécution [1]; il suit le Macédo-

1. L'esprit de la démocratie athénienne était l'égalité des droits et des devoirs; de là le tirage des fonctions publiques au sort, l'obligation de ne pas remplir les charges importantes plusieurs fois de suite, enfin la division de l'autorité publique. Plusieurs citoyens se distribuent les diverses parties d'une même action politique. L'un propose, un second fait décréter, un troisième exécute. Les attributions assignées dans certaines constitutions modernes au conseil d'État, au Parlement, au pouvoir exécutif, sont réparties entre trois citoyens ou trois groupes de citoyens. Les Athéniens trouvaient un double avantage à cette distribution des rôles : l'honneur de l'entreprise, en cas de succès, ne revenait pas à un seul; en cas d'échec, les responsabilités étaient disséminées sur plusieurs. Parfois Démosthène recule devant la responsabilité d'un décret, et ses ennemis imputent cette prudence à sa timidité. Quelquefois aussi, dans les périls pressants, alors que nul n'ose s'engager avec lui,

nien pas à pas, se jette à la traverse de tous ses desseins ; il l'arrête à Ambracie, à Byzance. C'est lui qui organise la victoire de Phocion dans l'Eubée. « Philippe a été chassé de l'Eubée par vos armes et aussi, dussent certains envieux en étouffer de rage, par ma politique et mes décrets. » C'est lui qui dans les crises est l'inspirateur et l'âme de tout l'État. « Qui préserva l'Hellespont d'une domination étrangère? c'est vous, hommes d'Athènes. Quand je dis vous, je dis la République. Or qui consacrait à la République ses discours, ses conseils, ses actions? Qui se dévouait entièrement pour elle? moi! » Après la chute d'Élatée (339-338), au milieu des angoisses de la cité, le héraut, voix de la patrie en détresse, appelle les bons citoyens à la tribune : nul n'ose y monter. Qui saisit courageusement le gouvernail, à l'approche de la tempête? « Ce fut moi! » C'est lui, toujours lui : il est partout [1]. D'où lui vient cette ardeur à se placer d'abord au poste du péril? de la conviction que son dévouement est nécessaire à l'État. « Je m'étais persuadé, peut-être était-ce folie, mais enfin je m'étais persuadé que nul ne proposerait rien de mieux que ce que je proposais, ne ferait rien de mieux que ce que je faisais. » Était-ce présomption de sa part? non, la défaite même de Chéronée lui a donné raison : il avait toujours parlé aux Athéniens au nom de l'honneur; grâce à lui l'honneur du moins fut sauvé.

A la mort de Philippe, Démosthène, ennemi irré-

il prend tout sur lui ; il réunit en ses mains tous les pouvoirs, comme à l'époque de l'alliance thébaine : τὸν συλλήβδην ἁπάσας τὰς Αθήνησιν ἄρχας ἄρχοντα (*Contre Ctésiphon*).

1. *Pro Corona, passim.*

conciliable des Macédoniens, essaie de soulever la Grèce contre eux. Alexandre « le jouvenceau » se révèle par le sac de Thèbes. La Grèce a seulement changé de maître; elle en subit un nouveau, plus terrible. A la mort d'Alexandre, Démosthène, alors en exil, accourt en Grèce et retrouve contre les conquérants de sa patrie toute l'ardeur de sa jeunesse. Il encourage les ambassadeurs d'Athènes à former une ligue nouvelle, et lui-même il parcourt les cités, les appelant à la liberté. Il cherche partout des ennemis à la Macédoine, comme Annibal courait toute la terre pour en susciter aux Romains. Le temps même de son bannissement ne fut point perdu pour la lutte devenue sa vie. Aux jeux Olympiques, Isocrate, puéril vieillard, prêchait la croisade contre les Perses et la paix avec les Macédoniens [1]; Démosthène y faisait un autre emploi de son éloquence. Lamachos de Myrrhène récitait devant les Grecs assemblés un panégyrique de Philippe et d'Alexandre où Thèbes et Olynthe étaient déchirées. Démosthène se lève; par des faits et des raisonnements, il met au grand jour les titres des deux cités à la reconnaissance des Héllènes, et les calamités

1. Philippe a enlevé Amphipolis; Isocrate l'excuse d'avoir pris ses précautions contre Athènes : « Si nous changeons de conduite et donnons meilleure opinion de nous, non-seulement il ne touchera pas à notre territoire, mais il sera le premier à nous céder du sien, pour acquérir l'utile amitié d'Athènes » (*Sur la paix*). Plus loin : « Renonçons à l'hégémonie : touchés de ce désintéressement, les peuples d'eux-mêmes nous l'offriront. » Croirait-on qu'un Athénien, un rhéteur, pût être si naïf? Les traits de niaiserie sénile ne sont pas rares dans Isocrate. Lui-même se reconnaît de tous les Athéniens le plus impropre à la politique. « Je n'ai ni assez de voix, ni assez de hardiesse. » Il lui manquait encore autre chose (*Discours à Philippe*, Didot, p. 63, § 81).

dues aux flatteurs des Macédoniens. Les auditeurs « retournés » acclament Démosthène avec enthousiasme. Le sophiste effrayé du tumulte s'esquive de l'assemblée : Démosthène se vengeait ainsi de l'ingratitude de ses concitoyens. Cicéron passa tout le temps de son exil en Macédoine dans une grande oisiveté ; l'exil de Démosthène fut une continuation de son administration publique : « il rôdait dans toutes les villes, appuyant les intérêts des Grecs, et chassant les ambassadeurs des Macédoniens, et se montrant en cela beaucoup meilleur citoyen que Thémistocle et Alcibiade qui, dans les mêmes états de fortune, n'avaient pas témoigné la même vertu. Et après qu'il fut rappelé, il reprit ses premières brisées et continua son même train de gouvernement ; car il ne cessa de faire la guerre à Antipater et à la Macédoine[1]. » Un adversaire de cette trempe n'était pas de ceux que l'on achète. Philippe n'avait pu le réduire par son or : Alexandre voulut venir à bout du séditieux incorrigible en exigeant sa tête. Phocion eut le triste courage de voter pour qu'on la livrât ; un détour adroit de Démade épargna ce crime aux Athéniens. Plus tard Antipater arrachait à leur impuissance la proscription de l'orateur toujours redouté, au milieu même de l'asservissement des Hellènes. Démosthène fuyait le glaive des soldats envoyés à sa poursuite, comme il avait été souvent obligé de parer les coups dont les Macédoniens d'Athènes avaient tenté de l'accabler. Maintes fois cité en justice avant Chéronée, il fut après le désastre assailli de toutes parts.

1. Plutarque, *Parallèle de Cicéron et de Démosthène*, chap. 4 ; traduction de Dacier.

Ce fut un déchaînement effroyable. « J'étais accusé presque tous les jours[1] », et avec quelle haine, les invectives de Dinarque et d'Eschine peuvent en donner l'idée. Malgré l'adresse odieuse de ces imputations, levain de passions malsaines et de ressentiments égoïstes, Athènes, qui n'avait pas eu le courage de suivre à temps les conseils de Démosthène, n'avait pas du moins la lâcheté de l'abandonner à ses ennemis. Elle respectait en lui les vertus dont elle avait manqué; elle se souvenait des couronnes qu'elle lui avait décernées en retour des succès auxquels il l'avait contrainte.

CHAPITRE IV.

DÉMOSTHÈNE. — LE POLITIQUE.

« Τὸ βέλτιστον ἀεὶ, μὴ τὸ ῥᾷστον λέγειν : conseiller toujours le meilleur, non le plus facile. » (*Discours de la Chersonèse.*)

Né en 385, Démosthène entre à l'âge de trente ans, par le discours contre la loi de Leptine (355) dans la carrière politique qui devait être pour lui glorieuse et amère. Lucien met ces paroles dans la bouche de Philippe : « Ce que furent autrefois pour

1. Au milieu de lois et de décrets souvent contradictoires, inspirés au peuple par la passion du moment, il était malaisé à l'auteur d'une loi nouvelle de ne pas se heurter contre l'écueil d'une loi antérieure. De là cette accusation si fréquente d'infraction aux lois, παρανόμων. Donnez-moi deux lignes d'un décret athénien, et j'en ferai pendre l'auteur. Le stratège Aristophon d'Azènia se vantait d'avoir subi soixante et quinze accusations comme infracteur des lois ; il lui était au moins permis de n'en pas rougir : il fut soixante et quinze fois absous. Céphale ne fut jamais accusé; on le citait comme un prodige. Cf. Aristote, *Politique*, VI, 4; § 4-7. *Du rapport des lois et des décrets dans une démocratie.*

les Athéniens Thémistocle et Périclès, Démosthène l'est aujourd'hui pour ses concitoyens. » Philippe entend par là que Démosthène est le rempart de sa patrie. A un point de vue plus particulier, la comparaison est encore juste : comme Thémistocle et Périclès, Démosthène a uni la parole et la pratique des affaires, alliance toujours utile, mais surtout à Athènes, où l'éloquence dégénérait vite en exercice artistique ou en instrument de popularité. Chez Démosthène, l'orateur est simplement l'auxiliaire de l'homme d'État. Il ne parle jamais pour remporter un succès de tribune, mais pour réformer, organiser, créer des ressources. A trente et un ans (354), il soumet au peuple un plan de réorganisation maritime (les *Symmories*), l'année suivante un projet de réorganisation de l'armée de terre. S'il conseille d'ouvrir les hostilités, du même coup il expose un plan de campagne. Il a réprimandé les Athéniens : « Que faut-il donc faire ? » lui demandent-ils : — « le contraire de ce que vous faites maintenant. » A cette réplique excellente en somme et péremptoire, mais un peu sommaire, il ajoute aussitôt : « Néanmoins je vais entrer dans tous les détails, et puissiez-vous être aussi prompts à agir qu'à interroger ! » Il a établi la nécessité de levées : « Quelles seront ces troupes, leur nombre, les subsides destinés à les entretenir ? comment exécuter ces mesures ? je vais répondre à tout et avec ordre. »

I. La sagesse politique de Démosthène ne l'abandonne jamais ; Leptine veut, au nom de l'équité et des finances, réformer la loi des immunités : Démos-

thène lui démontre que son zèle se méprend sur les vrais intérêts de la République. Athènes est prospère, mais est-elle assurée de l'être toujours ? « Ceux qui ont livré à Philippe Pydna, Potidée et d'autres places, quel motif les poussait à nous nuire ? n'était-ce pas évidemment l'espoir des largesses du prince ? Eh bien, ne vaudrait-il pas mieux, Leptine, persuader à notre ennemi, si tu le pouvais, de ne pas récompenser les bons serviteurs, instruments de ses injustices à notre égard, que de nous apporter une loi qui enlève une partie des dons acquis à nos bienfaiteurs ?... Athéniens, craignez de sanctionner une loi funeste. Heureuse, Athènes en serait flétrie ; malheureuse, elle se verrait dépourvue de défenseurs. » — Point de guerre ! s'écrie un politique, économiste à courte vue : la guerre, c'est le pillage de nos finances. — A nous de prévenir les concussions ou de les châtier. Ce n'est pas l'épuisement du trésor qui a perdu Orée, Olynthe ; c'est la trahison, l'imprévoyance. — Mais la guerre coûte cher. — Il vous en coûtera bien plus de reculer devant les dépenses qu'elle exige ; Athènes n'est-elle pas assez riche pour payer son salut [1] ? Une autrefois, c'est l'humeur belliqueuse qui souffle sur l'Assemblée. On décrète la guerre, et dans des proportions gigantesques : on parle de dix mille, de vingt mille mercenaires, magnifiques armées sur le papier (ἐπιστολιμαίους δυνάμεις) : ce beau zèle inspire peu

1. *Discours de la Chersonèse.* « Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède ! eh ! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique ; et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris que doit inspirer sa stupidité. » Mirabeau, séance du 26 septembre 1789.

de confiance à Démosthène. Vous croyez ne pouvoir trop faire? « Commencez par exécuter peu, et si cela ne suffit, ajoutez ce qui manque. » A quoi bon une armée trop forte? vous ne pourrez la nourrir. Qu'Athènes proportionne son action au besoin et aux ressources. Faisons au premier jour la guerre de partisans (ληστεύειν); des forces médiocres y suffisent; la Macédoine s'y prête merveilleusement; Philippe a l'avantage dans les batailles rangées. — L'histoire a été appelée la maîtresse de la vie : école suspecte, où l'on puise de bonnes et de mauvaises leçons. Machiavel a tiré des *Décades* de Tite-Live un bréviaire des princes tout différent du manuel des honnêtes gens. Le maître véritable de la vie humaine, c'est le bon sens. Le bon sens, allié à la force comique, a fait Molière (Scarron était plus gai que lui). Chez Démosthène, le bon sens pathétique a fait l'orateur, et le bon sens politique, l'homme d'État.

Démosthène a une haute raison, incapable de se laisser troubler par la faveur ou le ressentiment. Il voit l'utile, et il le dit avec la fermeté froide d'un homme d'État qui subordonne la passion au bien public. Par là il résiste utilement à un peuple toujours disposé à sacrifier la raison politique au sentiment. Philippe médite le siége de Byzance, que sa révolte a soustraite à la domination d'Athènes. Le peuple s'intéresse peu au sort de la cité rebelle : « Par le ciel ! ces gens-là, égarés par un funeste génie, poussent la démence au delà de toutes les bornes. — D'accord, mais ces insensés, il faut les sauver : il y va du salut d'Athènes. » Archidamos, roi de Sparte, vient d'attaquer Mégalopolis, ville d'Arcadie alliée de Thèbes. Des

orateurs ont parlé pour les Arcadiens, d'autres pour Lacédémone avec amertume et passion. N'était leur langage attique, on les eût pris pour des concitoyens de ces deux peuples; nul n'a parlé pour Athènes. Mégalopolis a combattu Athènes dans une guerre récente: oublions le passé. L'intérêt de la République est dans la faiblesse de Sparte et des Thébains nos voisins: Il faut secourir Mégalopolis. Rhodes, dans la guerre sociale, s'est dérobée à l'autorité d'Athènes et a substitué le gouvernement oligarchique à la démocratie. Opprimés par l'aristocratie, les Rhodiens implorent le secours d'Athènes. Athènes leur doit son appui: elle se conciliera ainsi l'amitié de tous les états populaires et affermira sa propre constitution, dont l'oligarchie est l'ennemie implacable. Les Rhodiens ont failli, mais ils sont malheureux. « Vainement dira-t-on que les Rhodiens méritent leur infortune; le moment serait mal choisi pour nous réjouir: il faut dans la prospérité montrer toujours une grande bienveillance aux malheureux; car l'avenir est voilé à tous les hommes. » Il faut donc combattre pour la liberté des Rhodiens, et d'une manière digne d'Athènes. « Vous écoutez avec joie l'éloge de vos ancêtres; vous contemplez leurs exploits, leurs trophées. Or, songez qu'ils ont érigé ces trophées pour vous inspirer, non une admiration stérile, mais le désir d'imiter les vertus de ceux qui les ont consacrés. » Plus tard, Démosthène engagera ses concitoyens à suivre à l'égard de Thèbes cette politique de générosité intelligente. Quand il émeut le sentiment, c'est pour en faire l'allié de la raison pratique. L'intérêt bien entendu de l'État est toujours la règle décisive de ses conseils. Qu'il

s'agisse de Lacédémone, de l'Eubée « maudite », de la Phocide « impie », comme Eschine l'appelle, il importe peu à Démosthène de considérer « la vertu » du peuple menacé, mais seulement le devoir d'Athènes de ne pas se trahir elle-même en refusant son appui à des Grecs opprimés.

L'intelligence politique de Démosthène ignore les préjugés candides ou intéressés des esprits étroits. L'un des arguments spécieux des orateurs partisans de Philippe était qu'il fallait s'aider de sa puissance pour se venger des barbares. Démosthène plus sincère, plus judicieux, dissuadait les Athéniens de faire la guerre au Grand Roi (354). « au nom de notre intérêt, des troubles et des méfiances semés dans la Grèce, ne l'attaquons pas. Si d'un accord unanime nous pouvions nous jeter tous sur lui seul, je vous dirais : attaquez, c'est justice ; mais puisque ce concert n'existe point, évitons de fournir au Roi un prétexte de se faire l'arbitre des droits des autres Grecs. Tranquilles, nous le rendrons suspect, s'il tente rien de semblable ; agresseurs, nous l'autoriserons à rechercher dans l'amitié des autres peuples un secours contre notre haine. *Ne découvrez point la plaie de la Grèce* par un appel aux armes qui ne serait pas écouté, ni par des hostilités impuissantes ; restez calmes, confiants et armés. Faites savoir au monarque non pas, grands dieux ! que les Hellènes et les Athéniens sont dans l'embarras, intimidés, alarmés ; certes, il s'en faut de beaucoup ; mais que si le mensonge, le parjure, n'était une honte aux yeux des Grecs, comme il est un titre d'honneur aux siens; depuis longtemps vous auriez marché contre lui ; et que, non disposés à

l'attaquer aujourd'hui par égard pour vous-mêmes, vous priez tous les dieux de le frapper du même vertige qu'autrefois ses ancêtres. S'il s'avise d'y réfléchir, il reconnaîtra que votre résolution ne manque pas de sagesse [1]. » En conseillant cette attitude fière et prudente, Démosthène, à peine entré dans la carrière politique, fait preuve d'une sagacité et d'une élévation de sentiments dont jamais il ne se départira.

Le cardinal de Richelieu s'alliait aux protestants d'Allemagne; François Ier, au Turc. L'Athénien Démosthène engage la République à s'allier aux barbares. « Pour tous ces motifs, il faut envoyer une ambassade au Roi, nous concerter avec lui, dépouiller le sot préjugé souvent funeste à notre cité : *C'est un barbare, c'est l'ennemi commun des Grecs*, et autres propos semblables. Pour moi, quand je vois redouter un prince résidant à Suze ou à Ecbatane, attribuer de mauvais desseins contre Athènes à celui qui nous aida jadis à relever nos affaires, et qui récemment encore nous offrait son appui (au lieu de l'accepter, vos décrets l'ont rejeté, refus dont il est innocent), tandis qu'on tient un autre langage d'un ennemi si voisin, à nos portes, grandissant au cœur même de la Grèce et pirate des Grecs, ma surprise est grande, et je crains un homme, quel qu'il soit, qui ne craint pas Philippe [2]. » Démosthène conséquent avec lui-même n'hésitait pas à employer l'or du Grand Roi à combattre l'or de Philippe, au risque de s'entendre accuser de s'en réserver une partie. Il se

1. *Symmories*, Didot, p. 98, § 37.
2. 4e *Philippique*, Didot, p. 74, § 33.

consolait de ces soupçons injurieux en voyant ses prévisions se réaliser et les satrapes de Perse aider les forces athéniennes à délivrer Périnthe.

Ce même bon sens exempt de préjugés et de méticuleuse faiblesse, éclata encore à l'occasion de la mise en accusation de Diopithe. Ce général avait, de son autorité, mais au profit des Athéniens, attaqué les villes macédoniennes de l'Hellespont, pillé la Thrace maritime, imposé de fortes contributions aux colonies grecques d'Asie. Ces colonies se plaignent à Philippe irrité déjà de la dévastation de son territoire. Ce prince demande justice à Athènes. Les orateurs du parti macédonien accusent Diopithe de violer la paix et le droit des gens; Démosthène le défend. Les Athéniens sont seuls coupables des actes imputés au hardi stratège : « Nous n'avons ni la volonté de contribuer de nos biens, ni le courage de combattre en personne, ni la force de renoncer aux gratifications du trésor et de fournir à Diopithe les subventions consenties; et, au lieu d'applaudir aux ressources qu'il s'est créées, nous le décrions par une inquisition jalouse des moyens qu'il emploiera, des opérations qu'il prépare, de tout enfin... S'il ne reçoit rien d'ici, s'il ne peut pas lui-même fournir la solde, d'où voulez-vous qu'il attende la nourriture de ses soldats? du ciel? impossible. Aussi vit-il de ce qu'il ramasse, ou mendie, ou emprunte... J'entends ces propos : *Il va assiéger Cardia, il livre des Grecs!* Car tel est plein de sollicitude pour les Grecs d'Asie : on a sans doute plus de mérite à se soucier de l'étranger que de sa patrie!... Si Diopithe commet des violences et enlève des vaisseaux, quelques lignes de

vous, Athéniens, quelques lignes peuvent l'arrêter. »

Les accusateurs de Diopithe demandent le rappel du général et le licenciement de son armée : le beau résultat! Demandez à Philippe s'il en souhaite un autre; exaucer ses vœux serait duperie. « Pourquoi donner à Philippe licence de tout faire, pourvu qu'il ne touche pas à l'Attique, s'il n'est même pas permis à Diopithe de secourir la Thrace sans être accusé de rallumer la guerre? — Mais, par Jupiter, disent les accusateurs, nos mercenaires et Diopithe agissent en vrais pirates : notre devoir est de réprimer ces désordres. — Soit, j'y souscris, je veux que le seul intérêt de la justice ait dicté ce conseil; mais voici ma pensée : vous poursuivez la dissolution d'une armée de la République, en diffamant le général qui trouve les moyens de l'entretenir. Eh bien! prouvez que Philippe aussi congédiera ses troupes, si Athènes défère à votre avis... Athéniens, ne vous y trompez pas, tout ce qu'on vous dit n'est que verbiage et faux prétextes; on trame, on machine une seule chose : vous retenir inactifs au dedans, désarmés au dehors, et permettre ainsi à Philippe d'exécuter en toute sécurité tous ses desseins[1]. » Diopithe fut maintenu dans son commandement, décision légitime et sage, due au bon sens politique de l'orateur. Démosthène préférait le salut d'Athènes au respect de scrupules excessifs. Désarmer Diopithe devant Philippe, ç'aurait été s'allier aux Macédoniens. Démosthène ne poussait pas l'amour de l'équité absolue jusqu'à une candeur voisine de la désertion.

1. Didot, p. 49, § 8; p. 50, § 21; p. 51, § 26.

II. Théophraste a écrit un traité sur *La politique adaptée aux circonstances*. Cet ouvrage, inspiré peut-être au contemporain d'Isocrate et de Phocion par l'esprit qui engageait de fort honnêtes gens d'Athènes à se soumettre aux Macédoniens, était sans doute déjà perdu du temps de Cicéron. Sinon, l'auteur de la lettre à Lentulus (*Ad familiares*, I, 9) n'aurait pas manqué d'y puiser, en faveur de ses tergiversations politiques, des arguments plus spécieux que ceux qu'il emprunte, à l'aide d'interprétations forcées, à certaines maximes de Platon. Esprit indécis, versatile, Cicéron croit rester toujours fidèle à ses principes en changeant d'amitiés et de langage. Caractère faible, il se fait illusion sur les motifs véritables de ses évolutions politiques. Il invoque la reconnaissance, le ressentiment, la nécessité, la convenance : « il ne convient de faire violence ni à ses parents, ni à la patrie. » Un repos honoré (*cum dignitate otium*), voilà le but que doivent poursuivre, selon lui, les personnages politiques (Il ne l'a pas atteint : les satellites d'Antoine l'ont tué). Jamais Démosthène n'a songé à assurer à sa vieillesse ce repos honoré. Il a succombé comme Cicéron à la persécution des héros de ses *Philippiques*, mais il n'a pas eu, comme lui, à essayer l'apologie de rétractations intéressées. Nous n'avons pas à examiner ici le long plaidoyer de l'inconstant ami de Pompée et de César. Détachons-en seulement quelques traits auxquels Démosthène aurait souscrit : « Il faut savoir être de l'avis de son temps. Voyez les hommes qui ont excellé dans l'art de gouverner : les loue-t-on d'avoir éternellement suivi la même ligne ? Les navigateurs habiles cèdent

quelquefois à la tempête, qui pourtant les éloigne du port. Lorsque, en changeant de voiles et en déviant, on peut arriver au but de sa course, il est insensé de persister avec danger dans la première direction prise. Ainsi, ce que nous devons nous proposer, nous hommes d'État, ce n'est pas l'unité du langage, mais l'unité du but. » Cette unité du but a été pour Démosthène l'indépendance des Hellènes ; l'unité de langage lui a parfois manqué, notamment dans une circonstance mémorable.

Un usage fort ancien à Athènes avait été de consacrer l'excédant des recettes de l'État à donner aux citoyens présents aux cérémonies religieuses une gratification de deux oboles destinée à encourager l'assiduité. Le *diobole*, sorte de prime offerte à la dévotion, stimulait le zèle religieux des Athéniens, comme la redevance attachée aux prébendes récompensait jadis les chanoines de leur exactitude à l'office. Ces fonds spéciaux s'appelaient le *théoricon* (θεωρία, fête religieuse). Après la guerre de Thèbes, les Athéniens, se croyant à l'abri de tout péril, avaient appliqué les économies du trésor, non plus seulement à la distribution des droits de présence aux *théories*, mais encore à la célébration des jeux et à l'admission des petites gens aux fêtes publiques. De peur de se repentir un jour de ce virement, ils avaient édicté la peine capitale contre tout orateur qui proposerait de modifier ces dispositions favorables à leurs plaisirs. Les représentations théâtrales faisant partie du culte, aux grandes Dionysiaques, par exemple, le théoricon permettait aux indigents d'unir à la dévotion due à Bacchus le plaisir d'entendre Sopho-

cle et Aristophane ; il garantissait aux pauvres leurs entrées au théâtre : le peuple d'Athènes avait ainsi rendu ses divertissements gratuits et sacrés. Malgré les menaces de mort de la loi, Démosthène, incapable d'un silence prévaricateur, avait souvent blâmé, tantôt avec de grands ménagements, tantôt avec une énergie déclarée, ce détestable emploi des réserves financières de la République, et il avait demandé qu'on les affectât aux besoins pressants de la guerre. Cependant un jour l'orateur justifia l'abus par lui-même attaqué. Comment expliquer cette contradiction inattendue? par la raison déterminante de tous les actes politiques de Démosthène, l'intérêt de l'État. Cette question du théoricon est une source de division entre les classes aisées dont les contributions nourrissent le Trésor et les pauvres qui jouissent de l'impôt sans le payer. Isocrate s'est fait l'écho de leurs doléances communes, surtout de celles des riches, dont la condition « est rendue plus triste que celle de l'indigence même ». En effet, la pauvreté était devenue à Athènes une profession lucrative, une sinécure enviable. Aristophane, dans le *Plutus*, a fait de la pauvreté au point de vue moral un éloge qui semble le développement de la maxime d'Antisthène : La peine est un bien. Le Charmide du *Banquet* [1] de Xénophon en célèbre les plaisirs et les profits. Jadis sa fortune l'obligeait à redouter les voleurs, les sycophantes. Tous les jours quelque taxe nouvelle à payer, et nulle liberté de quitter le territoire. Quel heureux changement d'état depuis qu'il

1. Chap. 4. Cf. Isocrate, Didot, p. 118, § 127.

est ruiné! « Je dors, agréablement étendu; la République a confiance en moi; je ne suis plus menacé, c'est moi qui menace les autres. Homme libre, j'ai le droit de voyager ou de rester ici. Je parais : les riches se lèvent de leurs sièges ou me font place dans la rue; aujourd'hui je ressemble à un tyran, autrefois j'étais esclave. Jadis je payais tribut à l'État, aujourd'hui la République est ma tributaire et me nourrit. Je ne perds rien, puisque je n'ai rien, et j'ai toujours l'espoir de gagner quelque chose. »

En 341, alarmé plus que jamais du danger de dissensions intestines en face d'un ennemi tous les jours grandissant, Démosthène, impuissant à concilier les deux partis, se prononce en faveur du plus nombreux. Il estime que les riches se résigneront à alimenter le théoricon plus facilement que les pauvres à s'en priver et, à défaut d'accommodement parfaitement équitable, il opte pour la solution la plus favorable au bien de l'État. « Un autre mal afflige la République, entretient parmi nous des plaintes injustes, des débats indécents, et fournit des prétextes à qui ne veut pas remplir son devoir de citoyen. (Les riches disent : au lieu de nous imposer l'armement à nos frais des trirèmes, consacrez-y l'argent tiré de notre bourse pour amuser les prolétaires.)... Je crains de traiter ce sujet; cependant je le ferai; car je crois pouvoir, dans l'intérêt de l'État, parler aux riches en faveur des pauvres, et aux pauvres en faveur des riches; mais bannissons les invectives provoquées par les distributions théâtrales, et dépouillons la crainte qu'elles ne puissent subsister sans quelque grand malheur. Nous ne saurions rien imaginer de plus

utile au succès de nos affaires, au raffermissement de tout l'édifice social[1]. » Démosthène voit dans le maintien du théoricon une des garanties de l'apaisement de la question sociale, apaisement nécessaire : Philippe est aux portes.

Démosthène n'est pas de ces hommes tout d'une pièce qui disent : « Périsse la République plutôt que mes principes »; il sait faire des concessions aux nécessités du moment; il est opportuniste. Les anciens avaient fait de l'à-propos (εὐκαιρία) une sorte de vertu; c'est du moins une qualité nécessaire au politique. L'Eubéen Callias était, selon Eschine, plus variable dans ses tours et retours que l'Euripe, dont il habitait les bords. Cette versatilité capricieuse est un grave défaut; mais on est louable de savoir modifier sa marche selon les obstacles de la voie. Ce mérite a été celui de Démosthène : au lieu de l'inflexible raideur du théoricien, doctrinaire intransigeant, il a une souplesse rarement accordée aux génies vigoureux et particulièrement remarquable en lui. Il lutte contre Athènes et Philippe avec une ténacité de conviction et une ardeur patriotique que rien ne déjoue, ni ne fatigue. Mais l'impétuosité de ses assauts obstinés contre les ennemis publics, n'a rien de la témérité aveugle. Il veut la guerre par raison autant que par sentiment; aussi est-il le premier à conseiller la paix, quand, d'accord avec l'honneur, l'intérêt de la cité l'exige.

Philippe s'était fait adjuger la place de la Phocide dans le conseil amphictyonique, et même nommer pré-

1. Didot, p. 74, § 35.

sident d'honneur des jeux Pythiens. Les Athéniens étaient humiliés d'une condescendance honteuse à la Grèce entière, et inquiets personnellement des suites probables de l'abaissement des Amphictyons aux pieds du vainqueur de la guerre sacrée. Ils s'étaient donc abstenus d'envoyer des députés à la solennité pythique. Philippe les presse de sanctionner le décret des Amphictyons (346). L'assemblée est indécise; Démosthène n'hésita pas. Il ne voulait pas essayer vainenement de disputer au Macédonien une ombre de privilége (τῆς ἐν Δελφοῖς σκιᾶς) au prix d'une croisade des Hellènes contre sa patrie. « A ces peuples qui composent le congrès, à ces soi-disant Amphictyons (la composition du conseil amphictyonique avait été altérée par les divisions des cités grecques, et l'institution elle-même pervertie par la présidence d'un barbare) n'allez pas, Athéniens, imposer la nécessité ou fournir le prétexte de vous attaquer tous de concert..... Qu'y a-t-il à craindre et que devons-nous éviter, selon moi? c'est que la guerre réservée à l'avenir ne suscite un prétexte commun, une plainte générale de toute la Grèce contre nous. Car si Argos, Messène, Mégalopolis et d'autres États du Péloponèse ralliés à la politique de ces cités, nous menacent de leur haine pour une négociation entamée avec Lacédémone, et parce que nous semblons vouloir les supplanter; si Thèbes qui, vous le savez, nous hait déjà, doit nous haïr encore plus de ce que nous recueillons ses bannis, et lui donnons de toute manière des preuves de notre malveillance; la Thessalie, de ce que nous veillons au salut des Phocidiens proscrits; Philippe, de ce qu'Athènes lui refuse une place dans le conseil général de la

Grèce ; je tremble que toutes ces puissances animées de ressentiments particuliers et s'autorisant des décrets amphictyoniques, ne concentrent sur nous l'effort d'une guerre fédérale et que chaque peuple... ne coure aux armes sur une nouvelle Phocide... Éviter la guerre sans rien faire d'indigne d'Athènes, montrer à tous notre prudence et l'équité de notre réponse, voilà, je pense, notre devoir[1]. » La politique de Démosthène avait toujours été de coaliser la Grèce contre Philippe. N'eût-ce pas été folie d'armer, par des protestations intempestives et impuissantes, la Grèce et Philippe contre Athènes violatrice de la paix jurée ? Philippe ne pouvait faire longtemps attendre des motifs légitimes de rupture. Deux ans après, protecteur et arbitre des droits des cités auprès du temple de Delphes, il recommence ses machinations envahissantes contre Lacédémone. Démosthène cette fois ne parle plus de paix : Philippe, en la violant, a justifié une fois de plus les convictions belliqueuses de l'orateur[2].

Aux mains des hommes les plus saines doctrines peuvent se corrompre ; celle de l'opportunisme a ses dangers ; elle peut offrir une excuse commode à l'injustice et à la défection. « De tout temps les juges sérieux

1. Didot, p. 32, § 14.

2. Les législateurs religieux eux-mêmes n'ont pas dédaigné l'opportunisme. Les dieux du paganisme, sauf peut-être Jupiter hospitalier, étaient plus touchés d'une amphore de vin offerte à leur personne, que d'un verre d'eau donné à un misérable. D'ordinaire la richesse des offrandes déterminait la mesure de leurs faveurs : ils ignoraient la gratuité de la grâce. Cette exactitude était fâcheuse aux pauvres ; or l'Attique en comptait un grand nombre sur son territoire chétif ; de là, la maxime religieuse : « Quelques grains d'encens honorent plus la divinité qu'une hécatombe. » C'était faire la leçon à l'Olympe, et avec opportunité. *Esprit des lois*, XXIV, 23, 24.

et éclairés ont considéré dans leurs décisions l'utilité de la cité... et *les circonstances*[1]. » La justice ne manque-t-elle pas à son premier devoir, quand elle détache le bandeau de ses yeux pour consulter l'aspect du ciel et regarder d'où vient le vent ? Accusateur du concussionnaire Verrès et défenseur du concussionnaire Fontéius dès l'année suivante; ennemi acharné de Vatinius, puis tout à coup son ami, Cicéron invoquait les maximes opportunistes pour justifier ses volte-face. Au nom de l'intérêt public, les politiques d'Athènes, Démade, Eschine, en ont abusé avec leur sans-façon accoutumé [2]. Mélanopos, adversaire de Callistrate dans le gouvernement, commença en ces termes plus d'une harangue : « Citoyens, Callistrate demeure mon ennemi; mais aujourd'hui que le bien de l'État l'emporte ! » L'argent de Callistrate était la règle modératrice de cette inimitié intermittente. Nicodème de Messène était plus franc : « J'ai changé de parti, non de sentiments; je crois toujours utile de me soumettre aux puissants. » Eschine a cru atteindre Démosthène en lui appliquant l'épithète de caméléon (παλίμβολον). Théopompe s'est fait l'écho de cette injure, au grand étonnement de Plutarque. Cette calomnie surprend, en effet, adressée à un homme qui a vécu et péri l'âme occupée d'une passion unique, la haine des Macédoniens, et d'une conviction inébranlable, l'obligation d'honneur de les combattre.

1. *Pro Flacco*, 39. Les souplesses de Cicéron ne l'ont pas sauvé de cet humble aveu : « scio me *asinum* germanum fuisse » (*Ad Atticum*, IV, 5), ni plus tard de la proscription. Qu'eût-il perdu à marcher droit dans sa voie, sans louvoyer ?

2. Didot, p. 92, § 164. Plutarque, *Vie de Démosthène*, 13.

Quelques variations passagères, loin d'infirmer sa constance, la confirment. L'homme d'État est louable de paraître contraire à lui-même, quand cette apparence établit sa fidélité désintéressée au bien de la patrie. Mais il faut que le désintéressement défie l'injure même du soupçon.

Tel n'était pas toujours l'opportunisme du patriciat romain. Porsenna, allié aux Tarquins, marchait sur Rome. Jamais une aussi vive « terreur » ne s'était emparée du Sénat. Le peuple pouvait recevoir les rois dans la ville, et préférer la paix à l'indépendance nominale dont le leurrait la domination des usuriers ses maîtres : il fallait le séduire à la cause de la liberté publique. Tant que dura la crise, le Sénat lui prodigua les caresses, et d'abord on avisa aux moyens de le nourrir. On alla jusqu'à Cannes, acheter du blé. Le monopole du sel, vendu à un taux excessif, fut retiré aux particuliers et réservé à l'État. Les petites gens furent exemptés de tout impôt. « Les pauvres payaient un tribut assez fort en élevant leurs enfants. » Cette bonté du Sénat porta ses fruits ; la plèbe justifia l'observation d'Aristote : « Le peuple se bat bien, quand on le nourrit. » Les horreurs du siège, de la famine, n'altérèrent pas un moment la concorde entre les premiers et les derniers de la cité, et Porsenna impuissant contre cette union dut se retirer avec ses clients royaux. Bossuet[1] a loué « ces sages sénateurs » de leur « juste condescendance » ; il a négligé d'ajouter que, le péril passé, ils se vengèrent de leur peur et de l'abaisse-

1. *Discours sur l'histoire universelle.* Empires, III, 6.

ment forcé de leur orgueil devant les exigences des intérêts aristocratiques. Les nobles avaient tout à perdre au rétablissement des Tarquins; les plébéiens auraient seulement changé de joug, et le second n'eût pas été le plus lourd. La mort de Tarquin rendit le Sénat à son naturel. « La joie des patriciens ne connut pas de bornes, et le peuple jusqu'alors ménagé, flatté avec le plus grand soin, se vit dès ce moment en butte à l'oppression des grands[1]. » Le Sénat avait consenti à être juste « dans une extrême nécessité », comme en d'autres circonstances il renchérissait de libéralisme sur les plus libéraux; artifice non particulier à la politique romaine, si l'on en juge par cette allusion de Camille Desmoulins : Le *Jacobin* C. Gracchus proposait-il le partage de deux ou trois villes conquises, le *ci-devant feuillant* Drusus proposait d'en partager douze. Gracchus mettait-il le pain à seize sous, Drusus mettait à huit le maximum. Le procédé réussit si bien, que le peuple se refroidit pour son véritable défenseur qui, une fois dépopularisé, « fut assommé d'un coup de chaise par l'aristocrate Scipion Nasica » à la première insurrection[2]. Un tel opportunisme n'est plus que faiblesse et mensonge.

III. Démosthène eût été mal inspiré d'exciter les Athéniens à la guerre hors de propos, alors que ses efforts pour les y pousser dans les nécessités les plus

1. « Nam cupide conculcatur nimis ante metutum » (Lucrèce, V). — Tite-Live, II, 9, 21. — « Passato'l pericolo, gabbato'l santo. »

2. Tite-Live, LX, 70. — *Le vieux Cordelier*, n° 2. C. Desmoulin attribue par méprise le trépas de Tibérius Gracchus à son frère Caius, collègue de Drusus et qui, d'ailleurs, périt aussi de mort violente.

urgentes étaient si aisément paralysés. L'orateur-ministre, à Athènes, n'avait pas à sa disposition les ressources des chefs de la Rome républicaine, ni celles des ministres d'État modernes. Cicéron consul était investi du pouvoir le plus étendu que la loi conférât, après la dictature. Chef du Sénat, arbitre et modérateur des assemblées populaires, il donne des ordres à la force publique et fait à son gré marcher les légions : il est dans une république le roi de la cité. Rien de semblable à Athènes : la puissance véritable y est le partage de l'orateur guide et maître de la multitude; mais cette puissance, attachée au crédit personnel du citoyen, et non consacrée ni soutenue par la loi, l'homme d'État est obligé de la défendre tous les jours; elle est son ouvrage, elle ne subsiste que par lui. Ses adversaires politiques ont autant de droits et de facilités à la renverser que lui-même à la maintenir. Nul terme légal ne la limite, mais aussi ne la prolonge. Périclès gouverne Athènes quarante ans ; tel politique régnera sur elle une année, un jour. Durant seize années (354-338), Démosthène a combattu pour le salut d'Athènes sans autre appui que son patriotisme et son génie. Durant ce long ministère, où l'opposition était représentée par la cité presque entière, quels alliés a-t-il eus contre les séductions puissantes dont Philippe et ses complices usaient auprès des Athéniens pour le battre en brèche? Quels moyens d'action efficaces, en dehors de ses efforts personnels, pouvait-il leur opposer? L'éloquence est de nos jours aussi un moyen de gouvernement ; mais les discours persuasifs de la tribune concourent-ils toujours seuls

à obtenir les votes salutaires au cabinet? A Athènes point de faveurs à offrir, de titres honorifiques à distribuer. Les adversaires de Démosthène allèchent le peuple aux jouissances de la paix, Démosthène met devant ses yeux la guerre; ils flattent ses vices, Démosthène les met à nu et les manie rudement pour les guérir; il a contre lui les pensionnaires de Philippe et les indifférents, les mauvais citoyens et même quelques honnêtes gens. Philippe comptait peut-être parmi ses adversaires plus d'un Timarque; mais au nombre de ses auxiliaires, volontaires ou non, il avait le droit de placer aussi Phocion. Ce général pacifique était le seul allié gratuit du Macédonien, mais non le moins précieux. En effet, était-ce aider les Athéniens au succès de la lutte, que le déclarer hautement impossible? La *hache* des discours de Démosthène était celle aussi qui tranchait le nerf de la résistance chez les indécis. L'attitude de Phocion encourageait la mauvaise foi, inquiétait le patriotisme sincère. Des hostilités condamnées par Phocion étaient-elles vraiment légitimes et sages? S'il se trompait, il n'y avait pas de honte à se tromper avec lui, ni de risques; au contraire, on y trouvait son intérêt. Tandis que Démosthène essayait d'allumer l'héroïsme national, un des personnages les plus autorisés de la cité, guerroyant par ordre et non par conviction, contribuait à l'éteindre. Si le premier capitaine de la République, élu quarante-cinq fois stratège, entrave la politique de Démosthène et aggrave pour lui le poids des affaires, que dire des généraux incapables ou infidèles, d'un Charès, d'un Charidème? Démosthène est l'instigateur de la guerre : toute la responsabilité en

est rejetée sur lui ; on lui en impute les difficultés, les excès, les revers ; au dedans comme au dehors, mille obstacles surgissent autour de lui et lui font une âpre voie.

Une des causes les plus fréquentes de désordres dans la cité, était le vice de la répartition de l'impôt, vice d'autant plus pernicieux que l'organisation financière était la base de tout le système de l'administration militaire. Les *liturgies*, ou services publics, étaient réparties selon la fortune des citoyens ; mais comment apprécier exactement les ressources de chacun ? et combien de moyens pour les intéressés de se dérober à leurs obligations ! La loi de l'échange et surtout l'emploi des deniers publics provoquaient des troubles graves [1]. Sur les questions d'impôts, pauvres et riches s'accordent malaisément. La nécessité imposée aux riches Athéniens de se substituer au trésor pour subvenir aux charges civiles ou militaires, les blessait. De leur côté, les pauvres réclamaient le maintien des contributions forcées des riches, afin d'alléger d'autant les finances de l'État, dont une partie soutenait leur misère ou payait leurs plaisirs : indigents et opulents se disputaient, en quelque sorte, les deniers de la République. Démosthène, au milieu du conflit de passions difficiles à concilier, avait beaucoup à faire : que d'abus à réformer dans les lois antérieures ou dans l'application de ces lois ! Les riches pouvaient jadis s'associer jusqu'à seize pour acquitter leur taxe ; cha-

1. Démosthène, avait essayé déjà d'y remédier dans les *Symmories* ; pour l'ἀντίδοσις, voir p. 66, note 1.

cun d'eux ne donnait ainsi presque rien, soit le seizième seulement de l'argent nécessaire à l'équipement d'*un* vaisseau. Si peu grevé que fût ce contribuable, armateur associé (συντελής), il cherchait encore à esquiver l'impôt en se réfugiant dans le temple de Diane. Les triérarques moins agiles à fuir aux pieds des autels étaient jetés en prison. Mais, en attendant, la galère n'était pas armée. Cependant les citoyens peu aisés, écrasés par les mêmes obligations, y perdaient leurs faibles ressources, et parfois même ils étaient impuissants à satisfaire à la loi. Des navires déjà en mer étaient abandonnés; d'autres restaient au port, attendant leurs agrès. Démosthène fit adopter un système d'impôt proportionnel qui contraignit les riches à fournir chacun, sans associés, jusqu'à trois vaisseaux et une chaloupe. Les citoyens dont la fortune était inférieure à dix talents (environ cinquante-cinq mille francs), conservaient le droit de s'associer jusqu'à concurrence de cette somme. Grâce à cette réforme, la marine athénienne cessa de dépérir, et les armements purent enfin être prêts à temps. Démosthène avait gagné la cause de la patrie au mépris des résistances des classes privilégiées : « La somme qu'ils m'offraient pour ne pas proposer ma loi, ou du moins pour l'ajourner, je n'ose vous la dire. » Après la séduction, les armateurs essayèrent des menaces. Démosthène fut poursuivi comme infracteur des lois; mais l'accusateur n'obtint pas la cinquième partie des suffrages. En dépit des égoïsmes intéressés, le courageux ministre d'Athènes réussit à soulager les pauvres, à réduire les riches à leur devoir, et « dès lors tout se passa dans l'or-

dre [1] », mais bien tard, en 340, deux ans seulement avant Chéronée.

Démosthène avait réussi à réformer la triérarchie; il ne put détruire l'abus du théoricon, ni même l'atténuer. Il aurait voulu que les allocations du trésor ne fussent pas un encouragement à l'oisiveté, mais la rémunération d'un service public. « Si du moins aujourd'hui vous vouliez vous affranchir de ces habitudes et user des ressources que vous donnent vos richesses au dedans pour réconquérir vos possessions du dehors, vous seriez délivrés de ces aumônes semblables aux aliments donnés par les médecins aux malades; ils ne leur rendent pas la vigueur et les empêchent seulement de mourir. De même les gratifications qui vous nourrissent aujourd'hui ne sont ni assez abondantes pour suffire à tous vos besoins, ni assez faibles pour être dédaignées et vous obliger à recourir à des travaux utiles; elles sont l'aliment dont se fortifie votre indolence. — Tu veux donc, me dira-t-on, les transformer en solde? [2] — Je veux sur-le-champ une règle commune à tous, afin que tout citoyen, recevant sa part des deniers publics, soit prêt à pourvoir aux divers besoins de l'État. La paix autorise-t-elle le repos? tu jouis dans tes foyers d'une condition meil-

1. *Pro Corona*, *passim*. Les plaidoyers civils de Démosthène relatifs aux charges maritimes ou à des affaires de commerce maritime donnent des détails intéressants sur les abus de la triérarchie. Voir notamment les *Plaidoyers pour Apollodore*, et *Sur la couronne navale*.

2. Le Sénat romain dut imposer à l'armée de Véies la solde qui l'obligeait à un service annuel : « Annua æra habes, annuam operam ede. » Tite-Live, V, 3.

leure, à l'abri des bassesses qu'impose l'indigence. Une alarme survient-elle comme aujourd'hui? la gratification te fait soldat et t'oblige, comme il est juste, à combattre pour la patrie. L'un de vous a-t-il passé l'âge du service? ce qu'il recevait indûment et sans l'avoir gagné, qu'il le reçoive, au nom de la loi commune, pour surveiller et administrer les affaires de la République. En un mot sans presque rien retrancher ni ajouter, je supprime le désordre, j'établis l'ordre dans l'État en soumettant à une règle uniforme tous ceux que paie le trésor, soldats, juges, citoyens employés selon leur âge et selon les circonstances. Je ne dis pas : « Il faut distribuer à l'oisif le salaire du travailleur; restez vous-mêmes désœuvrés au sein des loisirs et de l'irrésolution, sans autre office que de vous transmettre la nouvelle : *Les mercenaires d'un tel ont vaincu.* » Car telle est aujourd'hui votre vie. Je ne blâme pas ceux qui accomplissent à votre place une partie de vos devoirs, mais je vous demande, à vous aussi, de faire pour vous-mêmes ce que vous récompensez chez d'autres, et de ne pas vous retirer du poste d'honneur où vos ancêtres vous ont laissés au prix de tant de périls glorieux.[1] »

L'établissement d'une rétribution unique, non plus à titre de secours, mais d'indemnité légitime, rendra possible l'organisation d'une armée permanente. Celle de Philippe est toujours sur pied ; Athènes ne lui oppose que des milices levées à la hâte et presque toujours trop tard. L'occasion manquée, les armements sont abandonnés. A la première alerte, on en com-

1. 3ᵉ *Olynthienne*. Didot, p. 20, § 33.

mence de nouveaux tumultueusement; rien de fixe ni de régulier : Athènes ne fera jamais rien à propos avec un tel système. Il lui faut une armée organisée de façon à être toujours prête, et pourvue d'une intendance distincte du commandement. « Aujourd'hui vous demandez : que fait Philippe? sur quel point marche-t-il? Peut-être alors, Athéniens, on se souciera de demander : où est allée l'armée d'Athènes? où va-t-elle se montrer? » Mais sera-ce vraiment l'armée d'Athènes, si des mercenaires étrangers seuls la composent? Démosthène veut que des Athéniens y soient enrôlés, ne fût-ce que pour surveiller les troupes soudoyées. Il se souvient que, grâce à ce mélange de l'élément national à des forces étrangères, Athènes a jadis vaincu Lacédémone. « Mais depuis que les mercenaires combattent seuls pour vous, c'est de vos amis et de vos alliés qu'ils triomphent, et cependant l'ennemi va toujours grandissant. Ils jettent un regard en passant sur la guerre où Athènes les envoie, puis ils s'en vont avec la flotte chez Artabaze ou ailleurs. Le général les suit : il le faut bien; ne pouvant les payer, il ne peut se faire obéir... Ne choisissez-vous pas parmi vous dix taxiarques dix stratèges, autant de phylarques et deux hipparques? Que font tous ces chefs? hors un seul destiné à faire campagne, les autres décorent vos processions à la suite des sacrificateurs. Semblables aux mouleurs en argile, vous fabriquez des taxiarques et des hipparques pour l'étalage et non pour la guerre. Si vous voulez une armée vraiment athénienne, ne serait-il pas nécessaire que le commandant de l'infanterie fût Athénien, le commandant de la cava-

lerie Athénien ? et faut-il que l'hipparque d'Athènes aille secourir Lemnos et qu'un étranger, Ménélas, soit le chef de la cavalerie chargée de défendre vos possessions ? Je ne blâme pas l'homme, je dis seulement que le chef, quel qu'il soit, doit être élu parmi vous [1]. » Les plaintes de l'orateur sont trop justifiées. Charès avait laissé là la guerre sociale pour aller aider Artabaze dans sa révolte contre le roi de Perse. Iphicrate, devenu gendre du Thrace Cotys, l'avait secondé dans des expéditions hostiles à Athènes. Ce même Iphicrate venait de recevoir des otages d'Amphipolis ; la ville allait se rendre. Un mercenaire lui succède, restitue les otages, passe au service du roi de Thrace et Amphipolis est perdue.

Que dire des mœurs contractées par les chefs des mercenaires au sein de l'opulence et de la licence asiatiques ? Charès avait volé le trésor ; il achète les orateurs et le peuple l'acquitte. Iphicrate accusé de trahison sauve sa tête en montrant son épée et les poignards de ses partisans répandus dans l'assemblée. Quand le service militaire est devenu un métier, le soldat n'est plus même soldat solide contre l'étranger, et les chefs d'une armée non vraiment nationale cessent bientôt d'être des citoyens. La suppression, ou du moins la transformation du théoricon aurait atténué les maux attachés à l'emploi des troupes mercenaires. Ni le zèle de Démosthène pour le bien public ni son éloquence ne purent arracher

1. 1re *Philippique.* Didot, p. 25, § 24 ; — hipparque, *général* de cavalerie ; phylarque, *colonel* de cavalerie ; taxiarque, *colonel* d'infanterie : stratège ici équivaut à *général* d'infanterie. Remarquons ces ménagements de l'orateur à l'égard des mercenaires : Athènes est à leur discrétion.

cet effort à un peuple oublieux des vertus qui sont l'instrument et la sauvegarde de la liberté.

Toutes les formes de gouvernement recèlent le germe d'un vice qui peut les perdre; les plus raisonnables ont leurs infirmités natives et leurs dangers. Le but du législateur doit être de les atténuer le plus possible, et d'abord, de rechercher la constitution où les sources d'abus sont le moins nombreuses. Sans se prononcer absolument en faveur de la forme démocratique, Aristote en a marqué l'essence et les avantages avec une précision qui équivaut à un éloge : « La forme démocratique est la plus solide de toutes, parce que la majorité y domine et que l'égalité dont on y jouit fait chérir la constitution qui la donne... Supposons un État composé de treize cents citoyens, et que parmi eux les riches, au nombre de mille, dépouillent de tout pouvoir politique les trois cents autres libres cependant comme eux, et leurs égaux à tous autres égards que la richesse : pourra-t-on dire que cet État est démocratique?... Il n'y a de démocratie réelle que là où les hommes libres et pauvres forment la majorité et sont souverains. » Aristote recommande l'équité, la douceur à l'égard des pauvres. Mais, dit-il, ce double but n'est pas atteint communément. « Il n'arrive pas toujours que les chefs du gouvernement soient les plus agréables (χαρίεντας) des hommes [1]. » Pourtant l'intérêt de l'État est de ménager les classes peu aisées : « A Carthage le gouvernement a toujours su gagner l'affection du peuple, en l'envoyant tour à tour s'enrichir

1. *Politique*, VI, 10, 3; VII, 1; VIII, 6.

dans les colonies. Les classes élevées, si elles sont intelligentes, auront soin d'aider les pauvres et de les tourner vers le travail... Presque tous les législateurs qui ont voulu fonder des gouvernements aristocratiques ont commis deux erreurs à peu près égales : d'abord en accordant trop aux riches, puis en trompant les classes inférieures. Avec le temps, il sort toujours nécessairement d'un faux bien un mal véritable. L'ambition des riches a ruiné plus d'États que l'ambition des pauvres. » Au sentiment des philosophes et des législateurs, le point capital et le plus ardu est l'organisation de la propriété, « source unique, à leurs yeux, des révolutions ». Platon dans sa *République* résolvait le problème en supprimant la propriété[1] : cela s'appelle couper le mal à la racine. Phaléas de Chalcédoine avait essayé d'obtenir l'égalité des biens, en prescrivant aux riches de donner des dots sans jamais en recevoir, et aux pauvres d'en recevoir sans en donner. L'auteur de la *Politique* compte peu sur ces expédients destinés à maintenir entre les fortunes une sorte de niveau chimérique, d'équilibre instable par nécessité : « L'important, c'est de niveler les passions bien plutôt que les propriétés, et cette égalité-là ne résulte que de l'éducation réglée par de bonnes lois. » Phaléas croit supprimer par décret les voleurs et les brigands : il se fait illusion. C'est le superflu et non l'indigence qui fait commettre les grands crimes : « On n'usurpe pas la tyrannie pour se garantir de l'in-

1. « La propriété, c'est le vol », paradoxe spirituellement réfuté par Laya dans sa courageuse comédie de l'*Ami des lois* (2 janvier 1793).

tempérie de l'air. » Les convoitises, voilà ce qu'il faut maîtriser. Les démagogues (et c'est ici l'écueil du gouvernement populaire) les flattent par ambition personnelle, au détriment du bien public. Alors les hautes classes s'indignent d'être accablées de toutes les dépenses publiques ; elles se soulèvent contre l'injustice, et parfois la liberté périt [1]. Le politique sage se gardera donc de rien outrer. Seul un mauvais citoyen peut songer à imposer l'égalité des biens, le pire des fléaux, selon l'auteur du *De officiis* [2] ; il suffit d'égaliser, pour ainsi dire, les inégalités en imposant surtout les riches et en soulageant la multitude [3].

Ces sages principes, empruntés par Montesquieu au Stagirite, ont été ceux de Démosthène. Peut-être même a-t-il, dans cette voie, étendu les obligations de la cité à des limites excessives aux yeux des modernes : « Nous devons payer avec joie à nos parents la dette justement imposée par la nature et par la loi ; or, ce que chacun de nous doit à son père, la République le doit à tous les citoyens, pères communs de l'État. Ainsi, loin de retrancher rien à ce que l'État leur donne, il faudrait, à défaut de cette ressource, en chercher d'autres pour qu'ils n'étalent pas à tous les yeux leur indigence. » Ainsi, ce n'est pas seulement le travail individuel, c'est aussi l'État qui doit pourvoir à l'atténuation du paupérisme. « Les riches en s'inspirant de cette pensée feront, à mon

1. *Politique*, VIII, 4 ; II, 4 ; VI, 10 ; VII, 4.
2. « Æquatio bonorum, qua peste quæ potest esse major ? II, 21. »
3. *Esprit des Lois*, V, 5.

avis une chose juste et en même temps utile : car priver du nécessaire une partie des citoyens, c'est susciter de nombreux ennemis à la République. Quant aux pauvres, je leur conseillerai d'ôter aux possesseurs de domaines tout sujet légitime d'irritation et de plaintes ; car je continuerai de parler avec impartialité, sans reculer devant des vérités favorables aux riches... Il faut que chacun jouisse des droits fondés sur l'égalité démocratique ; que les riches regardent comme assurée la possession de leur fortune et en usent sans crainte, toujours prêts à la consacrer au salut de la patrie en danger ; que les pauvres ne réputent biens communs que les biens communs, et que, satisfaits d'en recevoir leur part, ils sachent que le bien d'un particulier est à lui seul. Ainsi les petits États s'agrandissent et les grands se maintiennent [1]. » Démosthène a souvent réclamé le respect de l'égalité démocratique. « Il n'est point d'abus dont il faille se préserver avec plus de soin que de laisser un citoyen s'élever au-dessus de la multitude. » Le plus grand nombre (οἱ πολλοί), les petites gens sont l'objet des plus chères sollicitudes du politique athénien. Il leur rappelle leurs devoirs, mais il maintient leur droit à l'indulgence des riches [2], à la bienfaisance de l'État.

1. 4e *Philippique*, Didot, p. 75, § 40.

2. « Quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules ! ... Car, étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence ; et de l'autre, la tristesse et le désespoir et l'extrême nécessité et encore le mépris et la servitude ? Pourquoi cet homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité

Par là, Démosthène croyait fortifier Athènes à l'intérieur, dans l'espoir de la faire agir plus vigoureusement au dehors. Lui-même a d'un mot caractérisé, résumé toute sa politique : « Dans les affaires de la Grèce et dans celles de la République, vous me verrez toujours animé du même esprit. Ici j'ai estimé les droits du peuple au-dessus de la faveur des riches ; là, j'ai préféré aux dons et à l'amitié de Philippe les intérêts communs des Hellènes [1]. »

IV. Dès le début, la clairvoyance de Démosthène a pénétré les desseins les plus lointains de l'ennemi : « Je vois les attentats de Philippe vous causer dans l'avenir de plus vives alarmes qu'aujourd'hui ; oui, les progrès du mal frappent ma vue (344). Puissent mes conjectures être fausses ! mais je tremble que déjà nous ne touchions au terme fatal. » Le soin de Démosthène à tenir ses yeux ouverts sur les allures tortueuses de Philippe l'a habitué à la défiance. Athènes au contraire, si prompte au soupçon à l'égard de ses citoyens éminents, devient confiante et crédule, dès que ses courtisans lui célèbrent la bonne foi royale du Macédonien. Aux révélations de l'orateur son gar-

étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse ? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres et remis quelque égalité entre les hommes ? ... Il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents. » Bossuet, *Sermon pour le dimanche de la Septuagésime*, février 1659. Cf. Labruyère, *Les esprits forts*, fin.

1. *Pro Corona*, Didot, p. 138, § 109.

dien, elle répond par des railleries et continue de jeter sur l'avenir un regard complaisant. Pourtant, si toute oligarchie doit être justement suspecte à un gouvernement démocratique, comme son ennemie naturelle et implacable [1], à combien plus forte raison Athènes doit-elle se tenir en garde contre un roi. « Pour la garde et le salut des villes l'art a multiplié les moyens de défense, palissades, murailles, fossés, fortifications de toute espèce; tant de travaux exigent la main des hommes et des frais considérables. (Que dirait Démosthène de nos budgets de la guerre?) Dans le cœur des hommes sensés la nature élève d'elle-même un rempart unique; utile, salutaire à tous, il l'est surtout aux États libres contre les tyrans. Quel est-il? la défiance. Qu'elle soit votre compagne, votre égide; tant que vous la conserverez, le mal sera loin de vous. Que désirez-vous? la liberté. Eh! ne voyez-vous pas que les titres mêmes de Philippe la combattent? Oui, tout roi, tout despote est hostile à la liberté, ennemi des lois [2]. »

Cette défiance est particulièrement imposée à Athènes; car c'est elle que Philippe hait et redoute le plus. « Avant tout, Athéniens, gravez profondément ces vérités dans vos esprits: Philippe nous fait la guerre; il a rompu la paix, il est l'ennemi acharné d'Athènes entière, du sol d'Athènes, j'ajouterai même des dieux d'Athènes; puissent-ils l'anéantir! Mais c'est principalement à notre démocratie qu'il a déclaré la

1. Dans quelques États, les oligarques prêtaient ce serment : « Je serai l'ennemi constant du peuple; je lui ferai tout le mal que je pourrai. » *Politique* d'Aristote, VIII, 7.

2. 2e *Philippique*, Didot, p. 38, § 23.

guerre ; c'est à la détruire que tendent surtout ses piéges et ses projets, et une sorte de nécessité l'y pousse. Raisonnez en effet : il veut dominer ; or seuls, il le sait, vous lui faites obstacle. Depuis longtemps il vous outrage et il en a parfaitement conscience ; car ce qu'il vous a pris lui sert à protéger toutes ses autres possessions. En effet, s'il perdait Amphipolis et Potidée, il ne se croirait plus en sûreté même dans ses États. Il sait donc ces deux choses, qu'il veut votre mal et que vous le sentez. Or vous supposant hommes de sens, il présume que vous lui faites la justice de le haïr. Outre ces puissantes raisons, il est convaincu que, fût-il maître de tout le reste, il ne pourra compter sur rien de stable tant que votre démocratie sera debout. A son premier revers, et l'homme doit toujours en redouter mille, tous les peuples asservis aujourd'hui par la violence viendront se réfugier auprès de vous. Aussi ne veut-il pas que votre liberté épie ses jours mauvais, et ses réflexions sont d'un homme avisé et vigilant. Vous devez donc, d'abord, voir en lui l'adversaire irréconciliable de notre démocratie, ensuite tenir pour certain que tout ce qu'il entreprend et médite, il le médite contre vous [1]. » Les Athéniens sont incapables de subir volontairement le joug et de déserter la cause de la liberté hellénique. « Comme il rapporte toutes ses vues non à la paix ni à la tranquillité ni à la justice, mais à l'ambition et à la passion de tout subjuguer, Philippe a parfaitement compris d'après la politique d'Athènes et son caractère, que jamais ni pro-

1. 4e *Philippique*, Didot, p. 71, § 11.

messes ni bienfaits ne vous entraîneraient à lui sacrifier par égoïsme aucun des peuples de la Grèce; mais que, s'il osait entreprendre sur elle, le zèle de la justice, la crainte du déshonneur, et la prévision de tous les résultats, vous opposeraient à lui comme si la guerre était rallumée [1]. » Thessaliens, Thébains, Argiens, Messéniens sont traités en amis : il sait qu'au premier signe ces peuples iront grossir son armée; vous, il vous maltraite. « C'est là votre plus bel éloge, Athéniens; de tels faits vous proclament seuls, de tous les peuples, incapables de trahir les droits généraux de la Grèce, et d'échanger, contre aucune faveur et aucun avantage, votre dévoûment à la cause des Hellènes. » Ces considérations font honneur à la magnanimité d'Athènes et à la perspicacité de son homme d'État.

Chacun des pas en avant du Macédonien fortifie le zèle de Démosthène à secouer la torpeur des Athéniens : « Sans doute un dieu honteux pour Athènes d'une telle condition a inspiré à Philippe cette activité inquiète; car si, satisfait des conquêtes qu'il a faites en vous devançant toujours, il voulait s'arrêter, ne plus rien entreprendre, je crois voir plus d'un citoyen se résigner à des spoliations, l'opprobre d'Athènes, la preuve de sa lâcheté, le comble de l'ignominie; mais, comme il continue d'envahir et d'être insatiable, peut-être vous réveillera-t-il à la fin, si vous n'avez complétement désespéré de vous-mêmes [2] : » L'avidité de Philippe

1. 2e *Philippique*, Didot, p. 36, § 7.
2. 1re *Philippique*, Didot, p. 27, § 42.

semble être un aiguillon dont les dieux veulent presser Athènes ; mais l'aiguillon véritable, c'est Démosthène ; sans cesse il pique Athènes endormie de la léthargie dont elle sortira seulement pour mourir.

Un homme d'État si vigilant, puissant par la hauteur de l'âme et du génie, était le plus redoutable adversaire de Philippe. Philippe l'avait senti et lui rendait justice. Après la seconde *Philippique* (344), le roi de Macédoine, frappé de la justesse de ses vues, disait : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général.... Je céderais volontiers Amphipolis aux Athéniens, en échange du génie de Démosthène. » Lucien se fait l'interprète fidèle des sentiments du prince, quand il lui prête ces paroles : « Démosthène réveille malgré eux ses concitoyens assoupis comme par la mandragore. Peu soucieux de leur être agréable, sa franchise est le fer qui coupe et brûle leur indolence... Si le seul Démosthène n'était pas dans Athènes, je subjuguerais cette ville avec plus de facilité que je n'ai fait les Thessaliens et les Thébains... Mais seul il veille pour sa patrie, il épie toutes les occasions, il suit nos démarches, il fait face à mes armées. Rien ne lui échappe, ni mes ruses, ni mes entreprises, ni mes desseins... En un mot, cet homme est un obstacle, un rempart qui m'empêche de tout enlever au pas de course... S'ils faisaient un pareil homme maître absolu des munitions, des vaisseaux, des armées, des circonstances et de l'argent, je craindrais d'avoir bientôt à lui disputer la Macédoine, lui qui, armé de seuls décrets, m'enveloppe de toutes parts, me surprend, trouve des ressources, rassemble des forces, lance à la mer des

flottes redoutables, met des armées en ligne et me tient tête partout[1]. » Philippe, à Chéronée, a combattu contre Démosthène en combattant contre Athènes, et la défaite de la République a été celle de son homme d'État. Sur le champ de bataille, dans l'ivresse de la victoire, c'est à Démosthène qu'il pense d'abord : « *Démosthène, fils de Démosthène de Péanée, a dit...* » Il récite en cadence le début d'un décret du patriote et il danse auprès des cadavres qui jonchent la plaine; puis, revenu de son premier transport, « il frissonne d'effroi à la pensée que la puissante éloquence de Démosthène l'avait contraint de jouer en quelques heures son empire et sa vie[2]. »

La pénétration politique de Démosthène a semblé quelquefois en défaut; ses sentiments sur la personne de Philippe et sur la faiblesse de son empire n'ont pas toujours paru dignes d'un homme d'État intelligent. En effet, Démosthène ne ménage pas l'outrage à ce « barbare, digne de tous les noms qu'on voudra lui donner. » Il flétrit volontiers sa jalousie envieuse, ses débauches; il le peint entouré, dans sa cour de Pella, d'un ramas de bouffons, de bandits, de gens impurs, « s'abandonnant dans leurs orgies à des danses que je rougirais de nommer devant vous »; et pourtant, à cet égard, Démosthène savait les Athéniens peu scrupuleux des yeux et des oreilles. Cette satire des mœurs de Philippe est mesquine, dit-on; Eschine a eu raison de la lui reprocher. A quel propos ouvrir les yeux sur la crapule et les fermer sur le génie? On insiste : Dé-

1. Lucien, *Vie de Démosthène*, Didot, p. 756.
2. Plutarque, *Vie de Démosthène*, chap. 20.

mosthène a commis une faute plus grave : il ignore le secret de la puissance de Philippe, illusion coupable chez un orateur arbitre des destinées d'Athènes, dans un duel sans merci. Or, Démosthène la laisse paraître au début de la lutte, il la conserve jusqu'à la veille de Chéronée. Sa dernière *Philippique*, comme la première, témoigne d'un dédain peu justifié et d'espérances mal fondées. « Il est bon d'examiner, d'apprécier à sa juste valeur la situation actuelle de Philippe ; elle n'est pas aussi belle, aussi brillante que pourrait le croire un observateur peu attentif. Jamais le Macédonien n'aurait suscité cette guerre, s'il eût cru avoir à combattre ; en fondant sur Olynthe, il se flattait de tout enlever en un moment ; il s'abusait. Cette déception le déconcerte, le décourage [1]. » Ses prospérités ne sont peut-être qu'un piège que lui tend la divinité : « Un bonheur immérité devient pour l'insensé une source de vertige et d'erreur, et voilà pourquoi il est souvent plus difficile de conserver que d'acquérir. »

L'édifice de la puissance de Philippe, si menaçant en apparence, est donc plus fastueux que solide et repose sur des fondements ruineux. « Quand les alliances sont cimentées par la bienveillance et la communauté des intérêts, les coalisés conspirent à travailler, à souffrir, à persévérer ensemble ; mais lorsqu'un homme doit sa force comme lui à la rapine, à la perversité, tout, au moindre prétexte, au plus léger choc est culbuté et se dissout. Aujourd'hui, Athéniens, les succès de Philippe laissent tous ces vices dans l'obscurité, car la prospérité est ingénieuse à voiler les fautes

1. 1re *Olynthienne*, Didot, p. 8, § 21.

des hommes et à leur faire ombre ; mais le moindre échec les mettra toutes au grand jour. Dans le corps humain, la source des souffrances passées semble tarie dès qu'on jouit de la santé ; survient-il une maladie? fractures, luxations, infirmités de toutes sortes se réveillent. Ainsi, tant que les armes prospèrent, les maux d'une monarchie ou d'un État quelconque échappent au vulgaire ; mais au premier revers ils frappent tous les yeux. Or, telle s'annonce la fortune de cet homme trop faible pour le fardeau qu'il veut porter... Et moi aussi, Athéniens, je croirais Philippe fait pour commander la crainte et l'admiration, si je le voyais s'élever par des voies légitimes... Mais il n'est pas possible, Athéniens, il n'est pas possible que l'iniquité, le parjure, le mensonge fondent un pouvoir durable. De tels moyens d'aventure se soutiendront une fois, un moment ; ils promettront même l'avenir le plus florissant ; mais le temps les démasque et ils s'écroulent sur eux-mêmes. Dans une maison, un vaisseau, ou tout autre édifice, la base doit être la partie la plus solide : de même il convient de donner aux actions le principe, le fondement de la justice et de la vérité ; or, c'est là ce qui manque aujourd'hui aux entreprises de Philippe [1]. »

Le politique, dit-on, est ici la dupe du moraliste ; le patriote prend ses vœux pour des réalités ; il se trompe, et se tromper est plus qu'un crime chez un homme d'État. Eschine alléguait que les promesses de Philippe avaient surpris sa bonne foi ; Démosthène n'acceptait pas cette excuse : « Elle n'est admissible

1. Didot, p. 10, § 6 ; p. 11, § 10 ; p. 82, § 13.

ni en politique, ni en bonne justice; en effet vous n'excitez, ne contraignez personne à se mêler des affaires publiques; seulement, quand un homme persuadé de sa capacité se présente, vous l'accueillez avec la bienveillance d'un peuple bon et confiant, et sans prévention jalouse. Il devient votre élu, vous remettez vos intérêts en ses mains. S'il réussit, il sera honoré et s'élèvera au-dessus de la foule; mais s'il échoue, en sera-t-il quitte pour des excuses et des défaites? cela ne serait pas juste. Les alliés qui ont péri, et leurs femmes et leurs enfants, et tant d'autres malheureux seront-ils dédommagés de leur désastre par la pensée qu'il est l'ouvrage de ma sottise, pour ne pas dire de celle d'Eschine? il s'en faut de beaucoup [1]. » A-t-on le droit de retourner ces paroles contre leur auteur et de faire peser sur lui les responsabilités d'une méprise?

Il nous semble aisé de justifier Démosthène. Les faiblesses de Philippe signalées par lui n'étaient pas une chimère; les dissensions domestiques ou nationales qu'il relève existaient en effet; la mort même du conquérant succombant à une intrigue de cour en est la preuve; et si Démosthène, plus confiant ce semble que Phocion dans l'équité de la Providence et la fortune d'Athènes, a conservé quelque espoir jusqu'à la fin, les péripéties de la bataille de Chéronée dont la perte a tenu à la seule témérité de Lysiclès, puis l'écroulement soudain de l'empire d'Alexandre, ont prouvé que tout n'était pas illusion dans les espérances de l'orateur. « Si chaque cité avait eu un seul citoyen sem-

1. *Ambassade*, Didot, p. 195, § 99.

blable à moi, au poste que j'occupais, que dis-je? si un seul homme en Thessalie, un seul homme en Arcadie eussent pensé comme moi, aucun des Grecs ni en deçà ni au delà des Thermopyles n'aurait été atteint des maux présents, mais tous libres et autonomes, sans péril et sans crainte, ils vivraient heureux dans leurs patries, redevables de tant de biens à vous, à Athènes entière, grâce à moi. » La haine de la Macédoine n'a pas aveuglé Démosthène au point de lui faire croire et souhaiter l'impossible. Ce qu'il a vu n'était pas une apparence vaine, et quand parfois il a feint de ne pas voir, il avait pour dissimuler auprès du peuple des raisons faciles à concevoir.

Il répugne en effet d'admettre que l'état vrai des choses ait échappé à un esprit si perspicace. Démosthène est la raison, la réflexion même ; il a passé sa vie à étudier Philippe, à épier dans tous leurs incidents les affaires helléniques et étrangères, et Philippe par ses plus grands côtés lui aurait échappé ! Nous ne saurions admettre une contradiction si étrange. Qui donc a donné de Philippe capitaine et politique le portrait le plus vrai, sinon l'orateur des *Philippiques?* Démosthène a-t-il ignoré les avantages qu'assuraient à Philippe les défauts des Athéniens et ceux de leur constitution démocratique? non, il les a vus nettement; mais il n'a pas cru devoir mettre sous les yeux de ses auditeurs la réalité tout entière. Il flétrit les mœurs de Philippe et ses nuits macédoniennes (trop peu attiques) auprès d'histrions, rebut du Pirée; d'un Callias, esclave public rejeté par Athènes avec dégoût et devenu le favori du roi. Il en appelle au témoignage d'une personne qui a été, dans

le pays, témoin indigné des turpitudes de Philippe, comme Voltaire rapporte parfois le sentiment d'un de ses amis, homme de goût. Il traite le conquérant d'ivrogne, à quel dessein? de dissimuler par ces injures son dévouement secret de salarié? Laissons cette interprétation facétieuse à Eschine. Il use par là du droit reconnu à l'orateur d'amoindrir ou d'agrandir les objets selon les besoins de la cause. Un Pierre de Russie peut aimer le vin, comme Henri IV et Louis XIV ont aimé d'autres plaisirs, sans être pour cela moins digne du nom de Grand. Démosthène ne s'est pas exagéré à lui-même plus que de raison la portée des vices de Philippe, et certainement il n'y eût pas cherché des arguments, s'il n'avait eu d'autres auditeurs que des Lycurgue, des Hypéride et des Eubule. Mais, si spirituels que fussent les citoyens d'Athènes, cette ville où il n'y avait point de sots, les assemblées n'y étaient pas moins des assemblées populaires. L'éloquence devant l'Aréopage ou sur le Pnyx, sur le Forum ou au Sénat, se trouve dans des conditions différentes. P. Scipion n'aurait jamais osé, en présence des pères conscrits, faire de l'armée d'Annibal descendue des Alpes la caricature qu'il en offre à son armée (Tite-Live, XXI, 40). Il aurait songé seulement à éclairer la sage compagnie. Mais il lui faut fortifier le courage de soldats alarmés : or, quel moyen plus sûr que de leur inspirer le mépris de l'ennemi? De même Démosthène s'attache à rassurer les Athéniens : rapetisser Philippe à leurs yeux, c'est l'affaiblir, puisque c'est augmenter la confiante hardiesse de ceux qu'il combat. En général, Démosthène rend hommage à Philippe quand il veut piquer

les Athéniens d'émulation; il l'invective et justifie le mot de P.-L. Courier l'appelant *le grand pamphlétaire de la Grèce*, quand il veut leur donner du cœur; or, c'est là surtout ce qui leur manque. L'orateur n'a même pas songé à dissimuler sa tactique : « Énumérer les éléments de la force de Philippe, et, par cet examen, vous exciter à faire votre devoir, cela ne me semble pas à propos, Athéniens. Pourquoi? c'est que tout ce qu'on pourrait dire à cet égard ne serait pas sans gloire pour lui et ne ferait pas l'éloge de notre conduite... Mais ce qui devant un juge impartial le couvrira d'opprobre, voilà ce que j'essaierai de vous dire. » En même temps qu'il avilit leur adversaire, il s'efforce de les grandir eux-mêmes dans leurs propres sentiments, de les hausser au niveau des ancêtre. Quelquefois il usera sur eux du ressort de la peur : « Philippe ne veut pas seulement subjuguer Athènes, il veut l'anéantir », exagération accommodée au dessein de l'orateur. Quelquefois, au lieu de grossir le péril, il l'atténuera. Démosthène appelle « vaine ombre » le titre d'amphictyon décerné à Philippe. Osera-t-on en conclure qu'il ne prévoyait pas l'usage qu'en ferait l'adroit Macédonien? Il ne le pressentait que trop; mais, dans l'impuissance où il voyait Athènes d'enlever cette arme sacrée des mains d'un prince devenu, de l'aveu de tous, le protecteur de Delphes et de sa Pythie, Démosthène était louable de parler avec dédain d'un titre dont le refus aurait provoqué une levée de boucliers formidable contre sa patrie. Persistons donc à rendre hommage à la sagesse de ses desseins; n'imputons pas à l'aveuglement du politique ce dont il convient plutôt de louer le moraliste et l'orateur.

Des juges éclairés ont estimé Démosthène l'un des plus grands hommes d'État de l'antiquité; d'autres l'ont accusé d'avoir poussé sa patrie au précipice : Démosthène a-t-il eu tort ou raison de prêcher la guerre contre les Macédoniens? Polybe le lui a reproché : « La lutte des Athéniens contre Philippe aboutit à les faire tomber dans les plus grands malheurs; et sans la magnanimité du roi et son amour de la gloire, la politique de Démosthène leur eût valu des infortunes plus graves encore. » Polybe blâme Démosthène d'avoir qualifié de « traîtres » les personnages les plus considérables des cités qui firent alliance avec la Macédoine; ces citoyens ne furent pas des traîtres, mais plutôt des « bienfaiteurs » et des « sauveurs », puisque leur amitié pour Philippe préserva leur patrie des plus grands désastres et leur assura des avantages très-notables sur les cités leurs ennemies. L'ami de Scipion Émilien ne pouvait tenir un autre langage sans se faire à lui-même son procès. Polybe, favorable aux Romains dans leur lutte contre Persée, leur a ménagé l'appui de la ligue achéenne dont il commandait la cavalerie; il se loue donc lui-même quand il félicite Aristène d'avoir fait passer « à propos » la ligue achéenne de l'alliance de Philippe à l'amitié des Romains, politique qui fut pour les Achéens une source de « sécurité » et « d'agrandissement ». Polybe se place au point de vue étroit de l'intérêt; il justifie les peuples déserteurs en montrant que leur défection leur a été profitable personnellement [1]. Démosthène a considéré

1. Polybe, XVII, 14, 13, Didot, p. 603. Né à Mégalopolis, en Arcadie,

l'intérêt supérieur de l'indépendance et de la dignité nationales. Il accuse les cités auxiliaires de Philippe d'avoir failli à leurs devoirs envers la cause hellénique; Polybe insiste sur les avantages que les prétendus traîtres ont ménagés à leur patrie. Pourtant Démosthène affirme que toutes les cités félonnes ont eu plus à souffrir du triomphe du Macédonien qu'Athènes même, et l'histoire lui donne raison [1].

Mably [2] cite Polybe et l'approuve : « Cet orateur se trompait grossièrement, s'il a voulu que tous les Grecs consultassent les intérêts des Athéniens. Si chaque République, après la ruine du gouvernement fédératif, ne devait plus compter que sur elle-même et n'avait pour voisins que des ennemis, pourquoi Démosthène se croyait-il en droit d'exiger que les Thessaliens, placés sur la frontière de la Macédoine et que Philippe avait délivrés de leurs tyrans, fussent *ingrats* [3] et s'exposassent les premiers à tous les maux de la guerre, pour donner *inutilement* à la Grèce un exemple de courage et paraître attachés à des principes d'union qui ne subsistaient plus? Si les Argiens implorèrent la protection de Philippe, c'est que Lacédémone voulait être encore le tyran du Péloponèse, et que la Macédoine seule pouvait leur donner d'*utiles* secours. Si les Thébains se lièrent avec Philippe, c'est qu'ils virent que les Grecs ne vou-

l'historien serait bien aise de laver la réputation de ses compatriotes des reproches flétrissants de Démosthène.

1. Grote, *Histoire de la Grèce*, XVII, p. 153.

2. *Observations sur l'histoire de la Grèce* (édit. de 1791), t. V, p. 157.

3. Ainsi Polybe (*Exemples de vertus et de vices*, § 38), oppose la vertu généreuse de Philippe à l'obstination ingrate d'Athènes.

laient plus être libres, et qu'*ils crurent prudent de ne pas offenser l'ennemi le plus puissant de la liberté publique*. Comment Démosthène ne sentait-il pas que les injures dont il accablait les principaux magistrats de Messène, de Mégalopolis, de Thèbes, d'Argos, loin de préparer les esprits aux alliances qu'il méditait, n'étaient propres qu'à multiplier les haines et les querelles domestiques de la Grèce? Par sa conduite inconsidérée... il servait lui-même l'ambition de Philippe. Après avoir fait l'épreuve de la faiblesse, de l'irrésolution et de la lâcheté des Athéniens, pourquoi voulait-il que les autres villes fissent pour eux ce qu'ils ne faisaient pas pour eux-mêmes? Après avoir connu par expérience l'inutilité des ambassades dont il fatiguait la Grèce, que ne changeait-il de vues? et peut-on ne le pas *mépriser comme politique et comme citoyen* dans le moment même qu'on l'admire comme orateur? » Mably accepterait volontiers le mot des sceptiques d'Athènes : « Démosthène ne connaît pas sa patrie, il est fou[1]. » En retour il exalte « le sens admirable de Phocion qui, aussi grand capitaine que Démosthène était mauvais soldat », savait en conseillant la soumission se mettre à la portée de ses concitoyens[2].

Nous laisserons à Mably le soin de se réfuter lui-

1. Démosthène, *Ambassade* : ἐμβεβροντῆσθαι, τὴν πόλιν ἀγνοεῖν.

2. Eschine (*Contre Ctésiphon*) raille un « long » décret de Démosthène, « plein d'espérances qui ne devaient pas se réaliser et d'armées destinées à ne pas se réunir ». Était-ce la faute de Démosthène ou celle des Athéniens? Cette critique vaut l'argument de Mably : « Démosthène n'attendait rien lui-même de ses entreprises, puisque dans le grand nombre d'exordes qu'il composait d'avance, on en trouve à peine deux ou trois qu'il eût préparés en cas d'évènement heureux. » Démos-

même. N'est-ce pas en effet se réfuter que de rendre hommage à Démosthène en des termes qui lui assurent notre sympathie, au détriment du prince son adversaire? « Philippe craignait cette éloquence impétueuse qui le représentait comme un tyran; il ne voulait pas qu'on entretînt l'orgueil des Grecs en leur rappelant le souvenir des grandes actions de leurs pères. Leur parler du prix de la liberté, c'était le contraindre à n'agir qu'avec une circonspection incommode pour un ambitieux. Plus Philippe s'appliquait à lasser la Grèce de sa liberté, et à lui inspirer une certaine indolence qui la préparât à obéir quand elle serait vaincue, plus il voyait avec chagrin que l'orateur athénien dévoilât ses projets, apprît d'avance aux Grecs à rougir un jour de la servitude qu'ils ne pouvaient éviter, et rendît en quelque sorte incertain le fruit de ses victoires, en les préparant à être inquiets et séditieux... Jusqu'alors il n'y avait eu dans la Grèce que cet orateur qui, démêlant les projets ambitieux de la Macédoine, aperçût les dangers dont la liberté de sa patrie était menacée. Si un homme eût été capable de retirer les Athéniens de l'avilissement où le goût des plaisirs les avait jetés, de rendre aux Grecs leur ancien courage, c'eût été Démosthène dont les discours embrasés échauffent encore aujourd'hui le lecteur. Mais il parlait à des sourds; et grâce aux libéralités plus éloquentes de Philippe, dès que l'orateur proposait en tonnant de faire des alliances, de former des ligues, de lever des armées et

thène n'avait pas à craindre, en cas de succès, que la parole lui manquât : la joie lui assurait l'improvisation d'un exorde à son gré.

d'équiper des galères, mille voix s'écriaient que la paix est le plus grand des biens, et qu'il ne fallait pas sacrifier le *moment présent* à des craintes imaginaires sur l'*avenir*[1]. Démosthène parlait à l'amour de la gloire, à l'amour de la patrie, à l'amour de la liberté, et ces vertus n'existaient plus dans la Grèce; les pensionnaires de Philippe remuaient au contraire et intéressaient en sa faveur la paresse, l'avarice et la mollesse. » Une victoire due à de tels moyens est peu honorable, surtout si l'on songe au mauvais usage qu'en a fait un prince digne seulement d'être loué « d'avoir eu l'art d'avilir les Grecs et de détruire ce reste de courage qu'ils devaient à leur liberté... Ne travaillant qu'à satisfaire son ambition, il ne s'est servi des plus grands talents et des ressources les plus rares du génie que pour élever un édifice qui devait s'écrouler bientôt après lui. » Ainsi Philippe n'a pas servi comme il l'aurait dû la cause de « l'humanité », il n'a pas été un homme providentiel. Pourquoi donc faire le procès à Démosthène, adversaire d'un conquérant privé même de l'excuse d'avoir rendu meilleur ce qu'il a conquis? Enfin, Mably a écrit dans un autre ouvrage : « Avec quelle noble et fière constance les États libres ne défendent-ils pas leur liberté! La Macédoine a eu plus de peine à soumettre quelques villes de la Grèce que l'Asie entière. L'Asie, une fois vaincue, a été soumise pour toujours; la Grèce vaincue ne

1. « Si les Arcadiens ont négligé *un mal éloigné* pour chercher un remède à *celui qui les pressait*, Démosthène devait-il leur en faire un crime? » Mably, *ibidem*.

s'est point laissée accabler par ses disgrâces;... elle retrouve encore en elle-même, sous Alexandre et après lui, assez de courage pour résister à ses propres vices et à des princes puissants qui avaient l'art de la diviser. Le désir d'être libre subsiste quand la liberté paraît perdue sans retour, et il produit encore la confédération des Achéens qui ne peut être détruite que par une autre République destinée à tout vaincre [1]. » Il est malaisé de comprendre comment l'auteur de ces lignes sur la vertu de la liberté a pu désavouer l'orateur dont la passion était d'en réveiller le désir. Les pensées de Mably manquent de cohésion, de fermeté; ou plutôt ses pensées et ses sentiments se contredisent. C'est la lutte éternelle de la froide raison touchée surtout de l'intérêt, avec l'inspiration généreuse et l'entraînement de l'honneur. La gloire de Démosthène est d'avoir ignoré ces combats intérieurs et tout fait pour que la dignité d'Athènes en sortît victorieuse. Défiez-vous du premier mouvement, disait un politique : il est toujours le meilleur. Le premier mouvement de Démosthène a été celui de toute sa vie. Mably l'a condamné, mais au prix de contradictions qui réfutent l'iniquité de son arrêt.

Un esprit éminent qui a de préférence appliqué ses hautes facultés à l'exposition des doctrines philosophiques, M. Cousin, a jugé Démosthène dans une de ses leçons les plus magnifiques [2]; le passage

1. *De l'étude de l'histoire*, chap. 7, fin. L'un des déserteurs de la ligue Achéenne fut précisément l'historien dont Mably répète les blâmes à l'adresse de Démosthène.

2. *Introduction à l'histoire de la philosophie*, 10e leçon.

mérite d'être cité : « Démosthène, après tout, n'est qu'un grand orateur. Démosthène dans son temps représente le passé de la Grèce, l'esprit des petites villes et des petites républiques, une démocratie usée et corrompue, un passé qui ne pouvait plus être et qui déjà n'était plus. Or, pour ranimer un passé détruit sans retour, il fallait faire une vraie gageure contre le possible; il fallait tenter un déploiement de force et d'énergie dont les autres étaient incapables, et lui comme les autres; car enfin on est toujours un peu comme les autres; on est de son temps. Aussi Démosthène a-t-il échoué; j'ajoute avec l'histoire qu'*il a échoué honteusement*... Il en est un peu de l'éloquence de Démosthène comme de sa vie : elle est convulsive, démagogique, très-peu politique; de l'invective, assez de dialectique, un emploi habile et savant de la langue. Mais prenez les discours de Périclès un peu arrangés par Thucydide; comparez-les avec ceux de Démosthène, et vous verrez quelle différence il y a entre l'éloquence du chef d'un grand peuple et celle d'un chef de parti. (Il serait difficile de réunir plus d'erreurs en moins de mots). Si la lutte des peuples est triste, si le vaincu excite notre pitié, il faut réserver notre plus grande sympathie pour le vainqueur (pour César apparemment et non Vercingétorix), puisque toute victoire entraîne infailliblement un progrès de l'humanité... Les héros malheureux excitent en nous un intérêt plus profond que les peuples; l'individualité ajoute à la sympathie; mais là encore il faut être du parti du vainqueur; car c'est toujours celui de la meilleure cause, celui de la civilisation et de l'humanité, celui

du présent et de l'avenir, tandis que celui du vaincu est toujours celui du passé. Le grand homme vaincu est un grand homme déplacé dans son temps; son triomphe eût arrêté la marche du monde; il faut donc applaudir à sa défaite, puisqu'elle a été utile, puisqu'avec ses grandes qualités, ses vertus et son génie, il marchait au rebours de l'humanité et du temps. »

Ainsi Démosthène est coupable d'avoir cédé aux entraînements du patriotisme, car il a marché au rebours de l'humanité et du temps. Le triomphe de la Grèce eût arrêté la marche du monde! Ce sont là de grandes paroles; mais il est plus aisé que juste, alors que le temps nous a seul révélé ce qui était enveloppé pour Démosthène des ombres de l'avenir, de tirer, aux dépens du généreux citoyen, ces pompeuses conclusions d'une philosophie transcendante. Au penseur trop profond qui eût prétendu dessiller ses yeux, Démosthène aurait répondu :

Je ne sais point prévoir les malheurs de si loin.

Sa maxime était celle de Périclès, de ne pas chercher, au profit de nos défaillances, à sonder les évènements futurs [1]. « Jamais les prophètes ne doivent siéger dans les conseils de la politique [2] ». Ce que l'on attribue à la force des choses est dû souvent à la seule faiblesse des hommes. Le devoir le moins contestable est donc ici le devoir prochain : la morale

1. « Ils ont abandonné l'incertitude du succès à l'espérance, mais cru devoir ne compter que sur eux-mêmes en face du devoir présent. » *Éloge funèbre*, Thucydide, II, 42.

2. Ch. de Rémusat (1834), cité par M. Stiévenart.

du présent dans les âmes droites prévaudra toujours contre la philosophie de l'avenir. Démosthène, dira-t-on, parlait au nom de vertus éteintes; soit, mais il parlait au nom de la vertu. Aussi intelligent que Thémistocle, il n'ignorait pas son impuissance à réparer de fond en comble l'édifice délabré par le temps. Chez Aristophane, *Agoracrite* fait passer Peuple à la poêle et lui rend ses antiques vertus avec la jeunesse. Le conseiller d'Athènes ne pouvait opérer cette magique métamorphose; mais il était louable de chercher à tirer d'un vieillard émoussé un dernier effort de fierté juvénile. Assez d'autres autour de Démosthène conseillaient l'utile, l'utilité présente. Il était bon, dans l'intérêt le plus élevé d'Athènes, que la voix des ancêtres retentît une dernière fois à la tribune, et que l'émulation du passé fût proposée comme le gage sinon d'un salut certain, au moins de l'estime de la postérité. Démosthène, digne élève de Périclès, disait aux Athéniens: « Dans les délibérations d'intérêt public la gloire des aïeux est l'unique loi à consulter. Chaque citoyen, s'il ne veut rien faire qu'elle n'avoue, doit, en montant au tribunal pour juger une cause publique, songer qu'avec les insignes de sa magistrature il va revêtir la dignité d'Athènes. » Lui-même a donné l'exemple; il a lutté, au nom de l'honneur national, contre l'égoïsme bourgeois, les intérêts mesquins de cette classe toujours abondante de gens attachés exclusivement à la prospérité de leurs petites affaires, à l'inviolabilité de leur bien-être: Chrysales du patriotisme, dont l'horizon est une bonne soupe et un rôt cuit à point. Ces citoyens-là n'ont pas man-

qué à Athènes [1]. Aristophane les conviait aux grasses plaisanteries de ses *Acharniens* et prodiguait sa verve comique à augmenter leur nombre : vive ramiers et grives, tripes au miel, anguilles du lac Copaïs, galettes, friandises, belles danseuses et vin frais! Fi de la guerre et de ses disgrâces! En vérité Lamachos est bien avancé d'être allé rompre sa lance contre les ennemis! Regardez : le voici qui revient, au milieu des risées du théâtre, avec un coup de lance ailleurs que dans la poitrine, gémissant, boitant, la cheville luxée, la tête à demi fendue et sans panache!

Voilà le fond de la morale politique de *Dicéopolis*. Cet homme juste et ses pareils voient dans un bouclier l'image d'un fromage; dans une pique, une broche. Ils jugent tout au point de vue de la bonne chère et de la jouissance. Tels étaient trop souvent les Athéniens de Démosthène, alors que l'amour de la paix à tout prix était beaucoup moins excusable que du temps de la guerre du Péloponèse. Les contemporains d'Aristophane pouvaient douter qu'il fût de leur devoir de disputer la prééminence à Sparte, ou d'aller chercher l'agrandissement d'Athènes dans la conquête de la Sicile. Les auditeurs de Démosthène ne pouvaient récuser l'obligation de chasser de la Grèce le Macédonien. Ainsi l'orateur, en attaquant Philippe sans subtiliser avec sa conscience, n'a pu faillir, et s'il a failli, sa faute a été heureuse et plus digne d'envie que la froide sagesse des partisans de l'étranger. On a tort par-

1. « On meurt de politique, on vit d'affaires », est leur devise. Nous les soupçonnons de traduire couramment *beneficium* par *bénéfice*.

fois d'avoir trop raison. Il est des situations où l'honneur commande de combattre, le combat dût-il ne pas donner le succès. Si le ciel a ses desseins, il aura toujours la force de les accomplir, et les hommes auront du moins obéi à la voix intime qui inspirait à un héros de Corneille cette honnête maxime :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux !

Or, le devoir d'Athènes était manifestement de reculer le plus possible par des efforts virils l'heure de la servitude, et non de l'avancer par une lâche soumission. Se piquer de deviner les hommes providentiels et d'aider, en se ralliant à eux, aux évolutions de l'humanité, c'est s'engager dans une voie périlleuse. Le patriotisme peut aisément s'y égarer. En 1841, en réponse à l'auteur du *Rhin allemand*, un grand poète, qui fut à son heure un grand citoyen, de Lamartine, chantait ces vers en l'honneur de la confraternité universelle :

Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu ?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces ?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu ?
Nations ! mot pompeux pour dire : Barbarie !
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent vos pas ?
Déchirez ces drapeaux ! Une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie,
La fraternité n'en a pas.

Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.
Ma patrie est partout où rayonne la France,
Où son génie éclate aux regards éblouis !
Chacun est du climat de son intelligence ;
Je suis concitoyen de toute âme qui pense :
La vérité, c'est mon pays.

. . . .
Vivent les nobles fils de la grave Allemagne !
Le sang-froid de leurs fronts couve un foyer ardent ;
Chevaliers tombés rois des mains de Charlemagne,
Leurs chefs sont les Nestors des conseils d'Occident.

A quoi bon se disputer les rives du Rhin ? Si Allemagne et France se trouvent à l'étroit sur ses bords, n'ont-elles pas dans l'Orient un vaste champ de libre colonisation et d'épanouissement ? (Cet épanouissement pourrait bien ajouter aux complications de la question d'Orient, assez malaisée déjà) :

Amis, voyez là-bas : la terre est grande et plane,
L'Orient délaissé s'y déroule au soleil.
. . . .
Rapportons-en le blé, l'or, la laine et la soie,
Avec la liberté, fruit qui germe en tout lieu ;
Et tissons de repos, d'alliance et de joie
L'étendard sympathique où le monde déploie
L'unité, ce blason de Dieu. [1]

Qu'aurait pensé de ces *élévations* le lecteur français durant l'Année terrible, et ne court-on pas quelque risque à se faire ainsi le champion de la Providence ; à ne plus distinguer sa patrie, perdue dans le vaste sein de l'humanité ? Démosthène, condamné par la philosophie et la poésie spéculatives, est absous par le bon sens et le sens moral. C'est une étroitesse d'esprit honorable de ne pas s'ériger en interprète parfois intéressé des conseils divins, et de se borner modestement à faire son devoir sans phrases. Fénelon [2] déclare Atticus « plus sage » que Cicéron et Caton même.

1. Il est intéressant de comparer la *Marseillaise de la paix* à la chanson toute gauloise d'Alfred de Musset sur le même sujet (1841).
2. 33e *Dialogue*, Démosthène et Cicéron.

Démosthène, à ses yeux, a eu tort de lutter contre Philippe : il lui était impossible de redresser sa République et de l'empêcher de périr. A ce propos, le précepteur du duc de Bourgogne distingue le devoir des particuliers de celui du prince : « Un simple particulier ne doit songer qu'à se régler lui-même et à gouverner sa famille ; il ne doit jamais désirer les charges publiques, encore moins les rechercher. » Dieu a pourvu à cette abstention en confiant la mission de gouverner l'État à un prince qui, lui, ne sera pas libre de l'abandonner « en quelque mauvais état qu'il se trouve ». Sans y songer, Fénelon fait l'éloge de la constitution républicaine : là où il n'y a point de monarque, les citoyens héritent de ses devoirs et doivent en son lieu et place ne jamais, si désespéré qu'il paraisse, abandonner l'État. La République n'est plus confiée à la garde d'un seul, mais au dévouement de chacun de ses enfants ; celui de Démosthène ne lui a pas manqué. « Voyant que la Grèce entière était humiliée, flétrie et corrompue par ceux qui recevaient les présents de Philippe et d'Alexandre pour la ruine de leur patrie, que notre ville avait besoin d'un homme et la Grèce entière d'une ville qui pût se mettre à sa tête, il se donna lui-même à sa patrie et donna la ville à la Grèce pour la liberté [1]. »

Cet hommage, rendu par Hypéride à Léosthène, semble s'adresser à l'orateur des *Philippiques*. Démosthène avait conscience d'avoir bien servi son pays, « récompense auguste et sainte aux yeux de qui estime la vertu et l'honneur ». Il en a goûté encore une au-

1. Ἐπιτάφιος, recension de M. Caffiaux, § 5.

tre : excitée par Eschine à se venger de sa défaite sur son conseiller, Athènes reconnaissante lui a décerné une couronne d'or, moins brillante pourtant que celle dont il a ceint le front de sa patrie. Grâce à Démosthène, n'en déplaise aux critiques chagrins de sa politique, Athènes s'est fait pardonner une partie de ses trop longues faiblesses; sa vigueur tardive, mais digne de son passé, a mérité et conservera les éloges de l'avenir.

CHAPITRE V.

ANALYSE DES ÉLÉMENTS ET DES CARACTÈRES PRINCIPAUX DE L'ÉLOQUENCE DE DÉMOSTHÈNE.

« ...Λόγος ὥσπερ εἰκὼν τῆς ἐμῆς διανοίας,... μνημεῖόν μου πολὺ κάλλιον τῶν χαλκῶν ἀναθημάτων : ce discours est comme le portrait fidèle de mes pensées, monument beauconp plus beau que les statues de bronze. » (ISOCRATE, *Antidosis.*)

I. L'homme d'État chez Démosthène se reflète dans l'orateur; aussi Démosthène est-il le modèle le plus utile à méditer aux hommes appelés à gouverner leurs semblables par la parole. Son éloquence est pratique, positive, née des affaires et faite pour elles; dans ce sens l'on peut accepter le mot de Rousseau : « Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, mon élève dira : c'est un orateur; mais en lisant Cicéron, il dira : c'est un avocat. » A la tribune, Démosthène dédaigne les artifices de l'art et le désir de plaire à l'esprit par le déploiement des ressources de l'esprit. Un discours dans la manière de Démosthène, prononcé de nos jours au Parlement anglais ou au

Congrès des États-Unis, y produirait plus d'effet que les harangues les plus magnifiques du consul romain. Cicéron parlait devant des auditeurs touchés de tout ce qui étalait une pompe théâtrale. La majesté de Rome s'imprimait dans son éloquence drapée comme la toge du patricien. Le génie attique, simple et précis comme le pallium, n'était pas épris de ces ampleurs magistrales. Aussi Démosthène s'attache-t-il avant tout à éclairer, à convaincre; et en traitant des affaires publiques sans trace apparente de souci littéraire, il réalise l'éloquence effective, seule goûtée des assemblées politiques modernes. Il a enlevé les votes les plus difficiles à obtenir sans avoir, non plus que Voltaire, jamais fait une phrase. Chez lui, rien pour la montre et l'apparat, point de grands mots ni de périodes à effet. « C'est le bon sens qui parle sans autre ornement que sa force. Il rend la vérité sensible à tout le peuple; il le réveille, il le pique, il lui montre l'abîme ouvert. Tout est dit pour le salut commun, aucun mot n'est pour l'orateur [1]. Tout instruit et touche, rien ne brille. »

Démosthène poursuit son but constamment, fortement, sans jamais rien donner à l'amplification; il s'interdit tout développement, celui même qui serait le plus favorable à l'éloquence et le plus agréable aux oreilles du peuple, s'il n'est rigoureusement nécessaire. Clarté, précision lumineuse, tel est l'un des secrets de sa force. « Athéniens, fournissez d'abord

1. Fénelon, *Lettre à l'Académie*. Les discours de Cicéron sont pleins de Cicéron (voir *Annales Ciceroniani* du Dr Suringar; Leyde, 1854). Les biographes de Démosthène ne peuvent, à leur vif regret, presque rien puiser dans les harangues de Démosthène.

les subsides que je viens de dire, puis disposez le reste, infanterie, cavalerie, vaisseaux; obligez par une loi toutes vos troupes à demeurer sous les armes; devenus vos propres trésoriers et les dispensateurs de vos fonds, demandez compte au général des opérations de la campagne; et alors vous n'aurez plus à délibérer éternellement sur les mêmes objets sans résultat. Autre avantage, Athéniens : vous enlèverez à Philippe la plus grande de ses ressources. Quelle est-elle? de se servir de vos alliés pour vous faire la guerre, en courant la mer et en capturant leurs navires. Qu'y gagnerez-vous encore? vous-mêmes serez à l'abri de ses pirateries; vous ne le verrez plus, comme naguère, se jeter sur Lemnos, Imbros, emmener vos citoyens prisonniers, s'emparer à Gérestos de vos transports et faire un immense butin; enfin opérer une descente à Marathon, comme en dernier lieu, et enlever la galère sacrée, sans que vous ayez pu empêcher ces brigandages, ni envoyer des secours au moment voulu [1]. » — « Récemment j'entendais dire à l'un de vous : *Démosthène parle toujours fort bien* [2], *mais de lui la patrie n'a que des paroles; ce sont des actes qu'il lui faut*. A cette objection je répondrai sans détour : les actes de l'orateur, ce sont de bons conseils; et le prouver m'est, je crois, facile. Vous vous

1. 1re *Philippique*, Didot, p. 26, § 33.

2. Λέγειν τὰ ἄριστα, dire ce qu'il y a de mieux à dire dans l'intérêt du peuple, est le terme même de la loi. L'orateur qui manque à ce devoir est passible de la dénonciation appelé εἰσαγγελία. Démosthène use volontiers de cette formule, afin de rappeler aux Athéniens son dévouement à la loi supérieure du patriotisme. *Oratores attici*, Didot, p. 376, § 7; Hypéride, *Contre Polyeucte*.

souvenez sans doute qu'autrefois Timothée, ce grand citoyen, harangua le peuple sur la nécessité de secourir, de sauver l'Eubée déjà tombée sous le joug thébain. « Hé quoi! dit-il à peu près, les Thébains sont dans l'île, et vous délibérez! Vous ne couvrez point la mer de vos galères? vous ne volez pas de cette place au Pirée? vous ne lancez pas tous les vaisseaux? » Ainsi Timothée parla ; vous, vous agîtes, et par ce concours de la parole et de l'action l'œuvre fut consommée. Mais si, tandis que Timothée parlait admirablement, l'indolence eût fermé vos oreilles, Athènes aurait-elle obtenu aucun des résultats qui l'honorèrent alors? non, pas un. Eh bien, il en est ainsi de mes discours aujourd'hui et des discours de tout autre. Le talent des bons conseils, demandez-le à l'orateur ; l'exécution, ne la demandez qu'à vous-mêmes. Je me résume et descends de la tribune... Si vous restez ici tranquillement assis, bornant votre zèle à de bruyants applaudissements, et vous dérobant quand il faut agir, je ne connais pas de discours qui ait la vertu de sauver une cité où nul ne voudrait faire son devoir[1]. » Voilà qui est d'une évidence invincible et force l'assentiment comme le résultat d'une opération arithmétique, selon la comparaison d'Eschine.

Démosthène ignore les « longueries d'apprêt », jamais il ne « tourne autour du pot », il va droit au fait. « Bref et sans feinte sera mon début, Athéniens. A mes yeux l'orateur sincère doit, dès les premiers mots, exposer nettement son avis. Son opinion connue, voulez-vous continuer de l'entendre? il s'ex-

1. *Discours de la Chersonèse*, Didot, p. 57, § 73.

plique, il développe ses plans et ses moyens. Rejetez-vous son sentiment? il descend de la tribune sans fatiguer en vain votre patience et sa voix. Voici donc tout de suite ma pensée : la démocratie est maltraitée à Mitylène, vous devez venger cette injure. Par quels moyens? je puis le dire, quand j'aurai établi la réalité de cette oppression et votre devoir d'y mettre un terme (37e *exorde*). » Court et plein de sens, voilà ce qu'il veut être; les preuves, les exemples se présentent en foule à sa pensée; il s'en tient aux faits les plus connus et sous la main de tous (μάλιστα πρόχειρον) : il sait choisir. Il ne s'écoute jamais parler : il n'en a pas le loisir; il n'est pas monté à la tribune pour parler, si l'on peut dire, mais pour agir. Cette brièveté, toujours louable, était particulièrement nécessaire à un orateur dont les réprimandes n'avaient rien de flatteur pour la mollesse athénienne. Quelquefois on refuse de l'entendre; les uns crient : *Parlez!* les autres : *Ne parlez pas!* Si l'orateur a pu triompher du tumulte, il n'a pas encore vaincu les dispositions rebelles; il se hâte donc : il sent que l'on est impatient de se défaire de lui.

La rapidité de Démosthène paraît notamment dans ses exordes. Aristote assimile l'exorde au prologue des poètes, aux préludes des joueurs de flûte. On pourrait encore le comparer aux mouvements préparatoires destinés à assouplir les mains et les bras du lutteur [1], mais avec cette différence que l'athlète frappe alors dans le vide, tandis que l'exorde doit déjà atteindre l'adversaire. L'exorde est surtout né-

1. Tel est le prélude peu engageant de Darès le pugiliste (*Énéide*, V, 375).

cessaire à l'avocat qui soutient ou paraît soutenir une mauvaise cause : « Il lui est plus avantageux de s'arrêter à des digressions de toute sorte, que d'en venir à sa propre affaire. Ainsi les esclaves ne répondent jamais directement à ce qu'on leur demande; ils usent de détours, de préambules [1]. » L'exorde dans le genre délibératif est court généralement, parfois même inutile. Tout le monde connaît le sujet dont on va s'occuper ; l'exorde alors n'a d'autre objet que d'éveiller vivement l'attention de l'auditoire sur la gravité du débat, et de lui inspirer des dispositions favorables à la personne ou à la thèse de l'orateur. Démosthène et ses principes sont assez connus des Athéniens; il n'a que faire d'user auprès d'eux des ressources du barreau. Deux mots lui suffisent : « Juges, avant tout, la pensée que l'abrogation de la loi (de Leptine) est utile à la République, et subsidiairement, l'intérêt du fils de Chabrias m'ont fait consentir à seconder ces citoyens de tout mon pouvoir. »

De même chez lui la péroraison est d'une simplicité remarquable. C'est la formule familière aux Attiques : « Je ne vois rien de plus à dire, et toutes mes paroles, je crois, ont été comprises (*contre Leptine*) »; ou une indication rapide des arguments développés. A la fin du discours la lumière est faite; le sentiment voulu par l'orateur est inspiré, ou il ne le sera jamais. Tel orateur, aussitôt après l'exorde, prépare sa péroraison : il craint que le souffle lui manque à la fin. Démosthène ne redoute pas ces défaillances : il se sent fort et sûr de lui; il n'a pas de troupes fai-

1. Aristote, *Rhétorique*, III, 14.

bles à encadrer de soldats d'élite : chez lui tout est solide et ardent. Une chaleur intense anime ses harangues d'un bout à l'autre ; la vie, l'âme y circule du premier mot au dernier; *spiritus intus alit*... A quoi bon ajuster une péroraison particulièrement soignée à un discours où la péroraison est partout? L'orateur termine par quelques mots graves et simples, sans déploiement de gestes pathétiques et d'efforts oratoires ; il descend de la tribune du même pas et du même air qu'il y est monté [1].

Démosthène réussissait peu dans l'improvisation ; mais quand il était contraint de parler à l'impromptu, c'était avec une énergie supérieure à celle de ses discours écrits. L'obligation de se faire violence pour sortir en quelque façon de son naturel imprimait à son esprit une secousse dont une vigueur singulière de langage était le contre-coup. Alors, sans doute, lui échappaient ces hardiesses de termes ou d'images que lui reproche Eschine [2]. Dépourvu du don des productions faciles, il se défiait aussi de la vivacité quelquefois indiscrète de son imagination et de ses sentiments. Il était parfois, dans ses discours, comme transporté d'un enthousiasme divin [3]. Il était de sa nature irascible et violent ; d'autre part, il inclinait à

1. Les modernes, en général, se croient obligés au grand coup ou au mot de la fin ; le goût antique est différent. Une ode toute pindarique d'Horace (Lebrun l'a jugée digne d'être traduite de sa main) se termine par ces mots : « Le jeune veau qui doit acquitter ma dette a le front marqué d'une tache de neige ; le reste du corps est fauve (IV, 2). » Pindare finit en ces termes sa 4e *Olympique* : « Souvent les cheveux même des jeunes hommes blanchissent avant l'âge. »

2. *Contre Ctésiphon*, Didot, p. 127, § 166.

3. *Fragments des poètes comiques*, Didot, p. 623, § 4.

l'éristique, à l'abus des raisonnement subtils : de tout point, il avait donc besoin de se régler, de s'imposer le frein d'une préparation sévère. L'improvisation lui aurait lâché la bride, la plume le contenait. Ainsi calmé, châtié, il était non-seulement à couvert des railleries des comiques, mais incomparable de beauté. Le priait-on de monter à la tribune à l'improviste : « Je ne suis pas préparé » était son excuse. Il connaissait les exigences d'un peuple artiste dont la délicatesse avait plus d'une fois chagriné ses débuts. Il jugeait prudent de méditer, d'écrire soigneusement ses harangues, afin de le contenter et de se contenter lui-même, dût la malignité le forcer à se justifier, comme dans la *Midienne*, d'une habitude dont les Athéniens étaient les premiers à profiter.

Démosthène avait l'imagination plus vigoureuse que prompte; avec cela, il était timide. Un exercice opiniâtre avait donné à sa voix la force de triompher du bruit des vagues; peut-être eut-il toujours de la peine à vaincre l'émotion que lui donnaient les tempêtes de l'assemblée populaire. C'est sans doute à la préoccupation d'un orateur facile à troubler, et obligé de confier à un souvenir attentif ses fortes réflexions, que Démosthène devait l'attitude méditative et soucieuse raillée par Eschine [1]. Une éloquence facile et spontanée lui aurait laissé plus d'aise et d'abandon. Elle aurait doublé ses forces; la sou-

1. A la tribune, avant de parler, « il se frotte le front » ; il prend « une attitude de charlatan qui veut en imposer », c'est-à-dire, sans doute, grave et recueillie. Eschine, *Ambassade*, Didot, p. 72, § 49. Quand il compose, il tient son stylet près de sa bouche et le mord. Plutarque, *Vie de Démosthène*, 29.

daineté de l'inspiration est un des instruments les plus puissants de la parole et la source d'effets irrésistibles. Si la parole vivante touche plus que la lecture, quels avantages l'éloquence instantanée n'a-t-elle pas sur le discours prémédité? Au lieu d'être réduite au silence par un adversaire peut-être indigne, elle est toujours à ses ordres, jamais à sa merci; elle le suit sur son terrain; à ses moyens préparés elle en oppose qui jaillissent d'une conception subite, et sont marqués au plus haut degré de la beauté expressive de la nature vivante. L'auditeur, qui les voit naître, assiste à l'acte créateur du génie; il l'admire, et cette admiration le dispose à se laisser persuader. Un trait pénétrant de présence d'esprit confond, châtie un interrupteur; une saillie heureuse peut rétablir une bataille à demi perdue. A quoi sert d'avoir raison, si l'on ne peut le prouver aussitôt, alors que la réfutation doit, sans délai, détruire l'effet du discours de l'adversaire? Sans l'improvisation, l'orateur au fort de la mêlée est désarmé, dès qu'il a épuisé les traits apportés du logis : l'improvisation lui en assure une provision toujours nouvelle. Grâce à elle, voyez comme Cicéron a terrassé Clodius dans cette altercation passionnée au Sénat, dont une de ses lettres retrace la peinture (*Ad Atticum*, I, 16). Un débat improvisé est un duel où l'attaque et la réplique se croisent avec la rapidité de deux épées; la victoire y est quelquefois le prix de la dextérité la plus agile.

Se dérober à l'improvisation est donc un défaut grave chez un homme d'État, surtout à Athènes, où les citoyens du Pnyx, tenus journellement au courant des affaires publiques, représentaient comme un

parlement en permanence. Les ministres-orateurs de la cité étaient aussi appelés à être ses ambassadeurs. Or, que penser d'un député athénien capable de défaillances oratoires? Démosthène put souffrir cruellement, devant Philippe, d'avoir manqué de la promptitude d'éloquence dont se piquaient la plupart des orateurs de son temps. Python de Byzance se flattait de bien écrire, mais il savait improviser aussi. Démade avait la conception prompte et la parole alerte : souvent, parlant à l'imprévu, il renversait sens dessus dessous toutes les raisons que Démosthène avait étudiées et préméditées de longue main. Quelquefois aussi, le voyant troublé, il venait à son secours et l'aidait à ressaisir son auditoire. Que dire d'Eschine, dont l'éloquence, au témoignage de son rival, coulait d'abondance, à flots rapides comme un torrent? Démosthène pouvait être touché de son infériorité à cet égard; les modernes s'en félicitent. Les paroles sont ailées et s'envolent, les écrits demeurent. Sans parler de Cimon, de Thémistocle, de Phocion, de Périclès, qui ne nous ont rien laissé de leur éloquence, que reste-t-il des brillantes improvisations de Démade, et quel dommage n'a pas infligé aux lettres grecques la fécondité fluide de l'émule de notre orateur! Les *trois Grâces* [1] dues au ciseau d'Eschine, avivent nos regrets d'être privés des œuvres primesautières, nées au jour le jour de dessins inspirés, mais fragiles.

Plutarque, dans le parallèle de Démosthène et de Cicéron, se refuse à admirer « l'accoutumance d'exer-

1. Les critiques anciens désignent ainsi l'œuvre d'Eschine : *Contre Timarque*, discours de l'*Ambassade*, *Contre Ctésiphon*.

citer à tout propos », le talent de « haranguer et avocasser. » Athènes ne manquait pas en effet de parleurs fertiles, toujours dispos à improviser une opinion. Démosthène s'attachait de préférence à châtier l'expression de sa pensée, comme il mûrissait ses conseils. Aussi ne craignait-il pas les redites. Quand une période, une comparaison, un développement entier soigneusement élaborés, lui paraissaient aussi voisins que possible de l'idéal poursuivi, et dignes d'être conservés comme définitifs, il ne se faisait pas scrupule d'en réitérer l'emploi. Il voulait soumettre les Athéniens à l'empire de sa parole et les contraindre au bien public : de là sa persévérance à redoubler jusqu'à ce que le but fût atteint. Socrate [1] s'excusait de dire toujours, sur le même objet, la même chose aux sophistes, penseurs en effet très-variés; Démosthène concentrait ses attaques sur les mêmes points faibles des Athéniens. Peut-être sont-ils blessés de ces redites : à qui les imputer? n'en sont-ils pas les premiers auteurs? « Changez de conduite, je changerai de langage. »

Des pensées vraies et belles, une fois jetées dans un moule digne d'elles, sont toujours bonnes à entendre. S'appliquent-elles à propos? il est superflu d'en rechercher la première origine et la date de leur naissance. A deux années d'intervalle (355-353), à la fin du plaidoyer [*Contre Timocrate*, Démosthène reproduit une invective déjà dirigée contre Androtion; il ne

1. Le Pierrot du *Festin de Pierre* est socratique sur ce point. A Charlotte : « Je te dis toujours la même chose, parce que c'est toujours la même chose ; et si ce n'était pas toujours la même chose, je ne te dirais pas toujours la même chose. »

prétend pas dissimuler la redite, mais il l'annonce de façon à la faire pardonner : « J'ai déjà eu l'occasion de prononcer les paroles que je vais dire ; mais ceux-là seuls d'entre vous les ont entendues, qui ont assisté aux débats soulevés par Euctémon. » Les tribunaux changeaient de juges tous les ans ; l'auditoire étant presque entièrement renouvelé, l'orateur se dispensait de se renouveler lui-même. Ailleurs Démosthène allègue qu'il revient sur des faits déjà signalés, et dans les mêmes termes, pour l'instruction des jeunes gens qui n'en ont été ni témoins ni auditeurs. Le grand parleur (Λάλος) de Théophraste « raconte quels applaudissements a recueillis un discours qu'il a fait en public, et il en répète une grande partie ». L'auteur du discours de la *Couronne* résiste, en un endroit, à cette tentation puissante sur l'esprit grec ; il craint, dit-il, que cette éloquence rétrospective ne « fatigue les juges inutilement ». Quand il est assuré d'éviter cet écueil, il a moins de scrupules. Il a jadis mis sous les yeux des Messéniens « des exemples éclatants » de la perfidie de Philippe ; il estime utile de les rappeler aux Athéniens, et il recommence la petite harangue dont la « vérité judicieuse » avait (lui-même a soin de nous l'apprendre) excité « les bruyantes acclamations » des Messéniens [1]. Les Athéniens avaient vu, sinon tous ressenti comme Démosthène, les alarmes de la cité à la nouvelle de la prise d'Élatée. Le défenseur de Ctésiphon ne laisse pas d'en tracer la peinture à

1. Dans l'*Ambassade*, Eschine reproduit, en substance, un discours jadis prononcé par lui devant Philippe et répété, antérieurement, dans l'assemblée du peuple : donc triple redite. Didot, p. 68, § 25.

leurs yeux. Ce tableau ne sera pas seulement, sous le pinceau de l'orateur, un témoignage illustre de son dévouement courageux; il y trouvera encore une occasion de les charmer du souvenir habilement rafraîchi de son incomparable éloquence. « Je montai à la tribune, et je vous tins des discours que vous devez encore une fois écouter attentivement, pour deux raisons. D'abord, vous verrez que seul des orateurs et des politiques je ne désertai pas, au jour du péril, le poste du bon citoyen ; au contraire, mes discours, mes décrets, au plus fort de la crise, tendaient à vous sauver. Ensuite, les courts instants que vous consacrerez à m'entendre, vous donneront pour l'avenir de grandes lumières sur la suite de vos affaires [1]. » Démosthène omet une troisième raison : c'est qu'il aura autant de plaisir à redire ces discours, que ses concitoyens à les entendre. Homère ne manque jamais de répéter textuellement les messages ou les discours de ses personnages. C'est chez lui commodité, simplicité naïve. Les orateurs attiques suivent cet exemple pour complaire aux auditeurs et à eux-mêmes, et par scrupule artistique. Ceci est bien, tenons-nous-y : le mieux est quelque fois l'ennemi du bien. Ainsi en usent nos virtuoses : s'ils excellent à certains morceaux où leur talent donne toute sa mesure, ils s'y attachent et ils vont en faire admirer l'exécution par toute la France.

Il *nous* faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde :

Sur ce point, les Français sont plus Athéniens que

1. *Pro Corona*, Didot, p. 151, § 173.

les Athéniens mêmes. Les Grecs aimaient la nouveauté (Aristophane n'oublie pas de relever auprès d'eux son mérite de les égayer d'inventions nouvelles), mais le beau les séduisait plus encore; fût-il répété maintes fois, il ne le sera jamais à satiété. Aussi pouvait-on impunément chez eux ne pas courir après l'originalité. Il y aurait eu même une sorte de péril, surtout pour un accusé, à le faire avec éclat. « Maintenant, si je vous fais entendre un genre de discours bien différent de ceux qu'on tient habituellement devant vous, veuillez ne point vous en fâcher; mais pardonnez-moi, réfléchissant que la nature toute particulière des attaques dont je suis l'objet rend nécessaires ces explications d'un genre nouveau... J'hésite à parler, car j'ai à exposer des opinions si nouvelles et si étrangères à la pensée de tout le monde, que je crains de vous entendre, dès les premiers mots, remplir le tribunal de vos murmures et de vos cris... Je vous prie cependant de ne pas vous prévenir de cette idée, que j'aurais eu la folie de choisir tout exprès, quand je suis sous le coup d'une accusation, un mode de défense qui contrarie vos opinions, si je ne pensais que cette partie de mon discours s'accorde avec ce qui précède [1]. »

Parfois les orateurs athéniens ont soin de faire remarquer que leurs sentiments sont ceux de leurs auditeurs; à l'exemple de l'accusateur d'Aristogiton, ils se défendent d'être originaux : « Je ne dirai rien de nouveau, qui me soit propre, rien de particulièrement remarquable (περιττόν). » La supériorité,

1. Isocrate, *Antidosis*, édition de M. Havet, p. 131, 173.

voilà l'écueil à éviter; aussi Périclès dissimule-t-il la sienne : « Je vais m'efforcer, docile à la loi, de rencontrer le mieux possible les désirs et les pensées de chacun de vous[1]. » Il se contente de l'honneur de se mettre à l'unisson de la cité, et d'être, seul, l'interprète de tous. On ménage ainsi la susceptibilité d'auditeurs qui seraient blessés d'une richesse et d'une élévation de pensées dont ils se sentiraient peut-être humiliés. Le peuple aime que l'on soit peuple. Néron était devenu l'idole de la plèbe en partageant ses goûts publiquement. Les lettrés romains affectaient de n'être pas lettrés, et de partager les préjugés populaires contre les Grecs. Aristide *le Juste* fut exilé; Athènes l'aurait toléré, s'il eût mérité seulement la qualification de citoyen honnête (μέτριος). Sous les Caligula et les Domitien, la probité était une offense à l'empereur. Le peuple athénien est tyran, lui aussi; son humeur jalouse impose l'égalité impérieusement, et à tous les égards; tout mérite éminent lui fait ombrage, même dans l'éloquence.

Ainsi, rien d'étonnant si les orateurs d'Athènes ambitionnent médiocrement le privilège de l'originalité. Ils s'en soucient même assez peu; ils ne craignent pas de ressembler à leurs rivaux, de les copier comme ils se copient eux-mêmes[2]. La nouveauté des pen-

1. *Oraison funèbre*, II, 35 fin, 45.

2. Démosthène et Isée établissent dans les mêmes termes l'utilité de la torture (cf. M. R. Dareste, *Plaidoyers civils de Démosthène*, I, 84). — « Ayant à rendre les mêmes pensées, je n'ai pas cru devoir me tourmenter pour exprimer d'autre manière ce qui avait été présenté heureusement... Je serais déraisonnable si, voyant les autres faire leur profit de ce qui est à moi, j'étais le seul à n'oser me servir de ce que j'ai moi-même composé. » Isocrate *Lettre à Philippe*.

sées les pique moins d'émulation que les mérites de l'expression. Le témoignage d'Isocrate est significatif à cet égard : « Les évènements passés sont un domaine commun, abandonné à tous les hommes. En user à propos, en tirer des réflexions convenables, les relever des charmes de l'expression, c'est le propre des habiles. Le plus sûr moyen, selon moi, de faire progresser tous les arts, et l'art supérieur de la parole, ce serait d'honorer, d'admirer, non ceux qui les premiers saisissent un sujet, mais ceux qui le mettent le mieux en œuvre; non pas l'auteur jaloux de parler de choses non touchées avant lui, mais le talent capable de traiter une matière connue, de façon à ne pouvoir être égalé [1]. » Ainsi, au sentiment d'Isocrate, l'écrivain inventeur doit céder le pas à l'écrivain artiste; le véritable mérite réside, non dans la nouveauté des idées, mais dans leur forme. De même, aux yeux de Buffon, le style constitue la personnalité vraie, parce qu'« il est l'homme même ».

II. — La perfection de la forme, tel est, ici comme partout, le but préféré de l'artiste grec. Or la perfection rarement s'improvise [2]. Pascal conseille de ne pas craindre de répéter le mot propre, quand on l'a trouvé. Nos orateurs sacrés ont étendu ce principe à des pages entières, quand des remaniements étudiés les avaient portées au plus haut degré de beauté ex-

1. *Panégyrique d'Athènes*, Didot, p. 25, § 9.

2. Parfois une inspiration soudaine crée du premier coup des chefs-d'œuvre achevés (cf. l'*Ion* de Platon). Ainsi du sentiment patriotique a jailli, avec une harmonie parfaite des paroles et du chant, l'hymne définitif de Rouget de l'Isle ; mais ces éclairs sont l'exception.

pressive où ils croyaient pouvoir atteindre. Fénelon, dans son troisième *Dialogue sur l'éloquence*, demande que le prédicateur parle d'effusion, verse son âme dans une homélie familière et touchante. Ces exhortations pastorales sont capables de puissants effets, mais elles ont aussi leurs périls : il est dangereux d'improviser au pied des autels. La méthode de Bossuet est plus sûre : Bossuet remaniait ses sermons sans reculer devant de patientes ratures. Ce que Bossuet, et avec lui Bourdaloue, Massillon [1] se sont permis dans la chaire chrétienne toute dévouée au salut des âmes, les orateurs politiques d'Athènes ne pouvaient le refuser à leur amour de l'art et de l'État. Ce n'était pourtant pas sans donner prise quelquefois à la critique. Démosthène a cru devoir se disculper d'avoir écrit la *Midienne* avant de paraître au tribunal. Il a, dit-il, préparé des mémoires contre la partie adverse, riche recueil des insolences et des crimes de ce personnage. Il offre aux juges de leur en donner lecture. Rien de plus naturel, aux yeux des héliastes, que de voir un accusateur rédiger avec soin et grossir à plaisir le dossier de son adversaire : c'est le droit d'un ennemi. On passe condamnation sur les mémoires, mais non sur les beautés étudiées de la plaidoirie même ; car c'est là un piège tendu à la sensibilité artistique des auditeurs : « Peut-être Midias ajoutera-t-il que j'ai

1. *Oraisons funèbres* de Bossuet, édition de M. Didier, préambule et p. 53, 61. — Massillon, *Sermon sur le petit nombre des élus* et *Discours pour la bénédiction des drapeaux* : « Dieu seul est toujours le même... le torrent des âges... etc. » Louis XIV disait qu'il préférait les redites de Bourdaloue aux choses nouvelles des autres.

médité et préparé tout ce que je dis en ce moment. Oui, Athéniens, je l'ai médité; pourquoi le nierais-je? je l'ai pesé avec tout le soin dont j'étais capable. En effet, je serais dépourvu de sens si, après les avanies que j'ai reçues et reçois encore, j'avais négligé l'accusation que je devais vous présenter. Mais mon discours, Midias lui-même l'a écrit; car l'auteur d'un plaidoyer est à juste titre celui dont les actes en ont fourni le sujet, non celui qui a eu souci d'élaborer les arguments dont mon bon droit s'autorise aujourd'hui devant vous. Telle est donc ma coutume, Athéniens; j'en conviens avec Midias. Mais lui, sans doute, il n'a jamais fait une sage méditation de toute sa vie. Car si peu qu'il y eût réfléchi, il n'aurait pas agi avec tant d'extravagance [1]. »

Isocrate, artiste écrivain, fait lui aussi son apologie, mais sur un autre ton. Il déclare aux partisans des discours familiers, qu'il connaît aussi bien que personne le mérite de la simplicité. Maître de toutes les ressources de son art, il sait être brillant et simple à son gré. La sévérité de ces austères les trahit : ils réservent leurs éloges aux œuvres dont la faiblesse ne peut les décourager. Aussi l'auteur du *Panégyrique* n'est-il ni surpris ni intimidé de leur dédain de la belle diction. Oronte réclame l'indulgence en faveur de son sonnet : il a mis si peu de temps à le faire! Isocrate, plus sincère, fait aux détracteurs des discours ornés cet aveu d'une candeur confiante : « La plupart des orateurs, dans leurs exordes, adoucissent d'avance l'auditoire; ils préludent

1. Didot, p. 291, § 131; p. 301, § 191.

par des prétextes au discours qu'ils vont prononcer. Ils allèguent, les uns, le peu de loisir qu'ils ont eu de se préparer; les autres, la difficulté d'égaler les expressions à la grandeur des choses. Moi, si je ne parle pas d'une manière digne et du sujet et de ma réputation et du temps consacré à la composition de ce discours (près de dix ans, la durée du siège de Troie!), enfin de la longue expérience de toute ma vie, je ne demande aucune grâce; je consens au rire et au mépris [1]. » Renommée et longueur de temps obligent. Du reste, tout discours écrit doit au lecteur des qualités dont les harangues nées des luttes journalières de la tribune sont dispensées à demi. « Un discours écrit tire son mérite des expressions plutôt que des pensées[2]. » Si l'auteur a voulu le façonner de la plume, c'était apparemment dans l'espoir de le faire admirer de la postérité. Or, comment lui assurer l'avantage de parvenir à son adresse, sinon par la beauté impérissable, inaliénable de la diction? « Les ouvrages bien écrits, a dit Buffon, seront les seuls qui passeront à la postérité. » La loi moderne protège la propriété littéraire; le génie de l'écrivain la protège aussi sûrement. Les Bossuet, les Démosthène sont encore moins « volables » qu'Harpagon.

Aux raisons que l'auteur de la *Midienne* allègue pour justifier le travail artistique antérieur à la plaidoirie, on en peut ajouter une relative à l'opportunité des retouches après l'audience. « Le discours écrit paraît maigre, débité en public; les harangues

1. *Panégyrique*, Didot, p. 25, § 11; cf. p. 202, § 14.
2. Aristote, *Rhétorique*, III, 1.

les plus belles à la tribune semblent ordinaires quand on les a entre les mains. La cause en est que, faites pour l'action, si on les réduit à ne plus agir, elles ne produisent plus leur effet et paraissent insipides [1]. » L'action était leur vertu dominante (ὑποκριτικωτάτη), et c'est là précisément la force dont on les dépouille. Une fois écrites, il leur faudra donc s'aider du mérite essentiel des discours écrits, qui est la perfection scrupuleuse du style. Ainsi les harangues de Démosthène, si puissantes par l'action, s'affaiblissaient à passer de l'ardente tribune sur le papier; c'était la statue aux yeux éteints substituée à l'athlète vivant. Jamais sans doute, même sans retouches, elles n'auraient semblé languissantes et froides. Cependant, en dépit de leur vigueur intime, elles ne pouvaient que gagner à être revues pour la lecture. Dans le cabinet, l'écrivain ranime son œuvre d'une vie nouvelle; à la pureté des lignes, à la perfection du dessin, il unit tout à loisir l'énergie pathétique et la beauté morale de l'expression, le coloris du pinceau; il use enfin de tous les secrets d'un art capable de faire respirer le marbre et de donner, à force d'illusion, la chaleur de la vie et le mouvement à la toile immobile.

Quant aux preuves des retouches, elles abondent dans les discours de Démosthène et des orateurs de son temps. Ainsi, l'on ne retrouve plus aujourd'hui dans le plaidoyer de l'*Ambassade* plusieurs expressions ou traits relevés par Eschine. Démosthène a profité des critiques de son ennemi; il les a supprimés après

1. Aristote, *Rhétorique*, III, 12.

coup, au moment de la révision définitive. Les harangues des deux émules renferment maint passage ainsi conçu : « J'apprends que mon adversaire s'excusera de la sorte... Il me fera, je le sais, cette objection... Il me donnera cette réplique... Quand il vous dira... ne l'écoutez pas; s'il insiste, répondez-lui », ou d'autres formules analogues. Évidemment les plaidoyers où ces anticipations se rencontrent ne nous sont pas parvenus sous leur forme primitive. Peut-être, dans les causes civiles, les logographes commettaient-ils parfois l'infidélité de se communiquer mutuellement leurs arguments : le client seul était exposé à en souffrir; mais dans des débats politiques passionnés, cette supposition est inadmissible. Jamais Eschine et Démosthène n'ont poussé l'amour désintéressé de l'art au point de s'avertir des coups dont leur haine cherchait à se frapper.

Ces préoccupations littéraires semblent s'accorder assez mal avec l'éloge, cité plus haut, de Fénelon : chez Démosthène « aucun mot n'est pour l'orateur... » A ce même Démosthène, Pythéas reprochait de composer laborieusement des discours qui sentaient l'huile; Eschine, d'employer des expressions travaillées à l'excès (περιέργοις). A l'exemple de Thucydide, selon la remarque de Denys d'Halicarnasse [1], Démosthène a préféré au langage ordinaire et naturel une diction recherchée, visant à l'originalité de l'attitude et du relief. — Comment concilier cette contradiction apparente? Il est vrai, Démosthène ne poursuit pas la beauté du discours pour faire penser à soi; il

1. *De l'élocution de Démosthène*, chap. 9 et 10.

sort de lui-même et ne voit que la patrie ; mais le salut même de la patrie l'oblige à être artiste excellent. « Démosthène ne cherche point le beau ; il le fait sans y penser. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. » N'en déplaise à l'auteur de la *Lettre à l'Académie*, Démosthène s'attachait, non pas seulement à habiller ses pensées décemment, mais à les présenter sous un costume qui prévînt en leur faveur des yeux habitués à rechercher partout les perfections exquises de la forme. Démosthène a cherché le beau, il y a pensé constamment, mais il a su le réaliser avec un art imperceptible [1] ; il a travaillé assidûment son éloquence, mais ce travail ne lui a jamais rien ôté de son naturel, de sa sincérité désintéressée. L'orateur, même après ses veilles studieuses, a toujours conservé le droit d'appliquer à ses harangues politiques le mot qui termine la quatrième *Philippique*. « Voilà la vérité, Athéniens, dite en toute franchise, avec simplicité et dévouement. Je ne sache rien de meilleur à dire. » Il aurait pu ajouter, s'il avait été de l'humeur d'Isocrate : je ne saurais non plus le dire en meilleurs termes ni avec un talent plus persuasif. En effet, Démosthène est précis et rapide dans ses pensées, mesuré dans sa vigueur, chaud et sobre dans son style ; en un mot, il est attique complet et achevé. L'auditoire fait l'orateur. L'aréopage absolvait une courtisane accusée d'impiété, parce qu'elle était belle ; de même, le peuple athénien regardait avec indulgence Eschine l'ami de Philippe, parce qu'il était

1. Λανθάνων ποίει, Aristote, *Rhétorique*, III, 16.

éloquent et beau. Pour maîtriser une telle cité et exercer sur elle l'ascendant incontesté de Périclès, Démosthène devait puiser sa force dans l'union de l'éloquence pratique des premiers âges avec l'éloquence savante exigée de ses contemporains. Il lui fallait mériter qu'on dît aussi de lui : « Les grâces reposaient sur ses lèvres ; quand, en s'opposant à la volonté des Athéniens, sa voix, animée par l'intérêt de la patrie, prenait le ton sévère de la réprimande, elle savait rendre agréables et populaires les traits qu'elle lançait contre des hommes environnés de la faveur du peuple [1]. » Si Démosthène, orateur-ministre, devait être artiste à la tribune, à plus forte raison l'orateur-écrivain avait-il le droit de l'être dans son cabinet : là il ne s'adresse plus aux hommes d'Athènes; il plaide en quelque façon sa cause devant la postérité. Il veut nous subjuguer nous aussi par la hauteur de la raison, l'élévation des sentiments, la perfection du langage. S'il nous traite en Athéniens, ne nous en plaignons pas.

Nous avons loué la brièveté de Démosthène, son dédain de tout ornement qui n'est qu'ornement. Cet éloge convient, sans restriction, aux *Philippiques*, aux harangues exclusivement politiques et toutes d'action. Ses autres discours renferment quelquefois des morceaux de pur agrément, que le plaisir de les lire empêche seul de qualifier de longueurs. Peut-être ces développements de luxe n'ont-ils pas été prononcés. Le papyrus est patient; le juge athénien, qui ne partageait pas avec Philocléon le privilège

1. *De oratore*, III, 34.

aristophanesque de manger sa purée à l'audience, ne l'eût peut-être pas toujours été au même degré. Et pourtant l'esprit grec est indulgent en général aux discours prononcés à seule fin de plaire. La tragédie se les permettait quelquefois. Telles sont les longues tirades géographiques du *Prométhée* d'Eschyle, et la description détaillée des jeux Pythiques dans l'*Électre* de Sophocle, tableau assez intéressant, au goût des Athéniens, pour se faire pardonner un anachronisme. Le récit de la mort d'Hippolyte, reproché par Fénelon à Racine, aurait certainement trouvé grâce devant des Athéniens. Même dans les plaidoyers civils, où la clepsydre dispensait le temps avec mesure, la sobriété attique ne s'est pas toujours interdit les amplifications agréables. L'auteur du discours *Contre Nééra* remonte jusqu'à Thésée pour faire l'historique du droit de cité à Athènes, digression sans doute bien accueillie de l'auditoire, mais non indispensable au débat. Le plaidoyer *Contre Lacritos* renferme une énumération instructive pour nous, mais inutile à la cause, des tribunaux athéniens et de leur attributions respectives. Les dicastes trouvaient-ils un plaisir particulier à ce dénombrement des guêpiers où ils allaient toucher les trois oboles? On serait tenté de le croire en voyant Démosthène renouveler cet étalage de science juridique dans le plaidoyer *Contre Androtion*, et Hypéride en orner le début de son discours *Pour Euxénippe* [1]. Le plaidoyer de Démosthène

1. Démosthène (*Contre Aristocrate*) rappelle fort à propos les six procédures criminelles méconnues par le décret d'Aristocrate. Cette énumération, remarquable à divers égards, est ici un argument puissant.

sur les prévarications de l'*Ambassade* contient deux hors-d'œuvre splendides, dignes de la gravité du débat et de l'orateur, mais ce sont des hors-d'œuvre (*purpureus pannus*). Le premier est la peinture justement admirée de Pline le jeune [1], de la lèpre contagieuse qui a perdu la Grèce entière. Le second est une récapitulation saisissante des envahissements de Philippe, page éloquente d'histoire politique, mais étrangère à la démonstration de la culpabilité d'Eschine [2].

Aristote a nettement marqué les conditions diverses, à cet égard, de la tribune et du barreau : « Le genre délibératif n'admet guère les digressions reçues au barreau, où l'on peut invectiver contre son adversaire, parler de soi-même, émouvoir les passions. Le genre délibératif ouvre un champ moins vaste à la malice que le genre judiciaire. En effet, les discussions délibératives se rapportent à un intérêt plus général. Là, l'auditeur est juge en sa propre cause, et l'orateur doit se contenter de montrer que ce qu'il soutient est véritablement tel qu'il le dit. Au barreau, cela ne suffit point ; il est encore utile de s'emparer de l'esprit de l'auditeur. En effet, comme il s'y agit de l'intérêt d'autrui, les juges, ne recherchant que leur propre satisfaction, écoutent pour leur plaisir, accordent tout à l'orateur et oublient leur devoir de juges. Aussi dans plusieurs endroits, la loi défend

1. Lettres, IX, 26 ; Didot, p. 222, § 259.

2. Didot, p. 231, § 315. Démosthène avait annoncé un résumé sommaire. L'étendue du morceau lui inspire des scrupules à la fin. « Mais je crains de vous importuner depuis longtemps ; car tout cela vous le savez comme moi. »

de se jeter en des digressions étrangères au sujet. Mais, dans les assemblées publiques, ceux qui délibèrent veillent suffisamment eux-mêmes à l'observation de cette règle [1]. » Ceux des plaidoyers de Démosthène qui sont à la fois politiques et judiciaires participent des qualités attribuées à l'éloquence de la tribune et à celle du barreau. L'orateur, tout ensemble avocat et conseiller du peuple, s'y donne libre carrière et il y réalise, grâce à la variété des tons et des moyens, l'idéal de l'éloquence, triomphe réservé, selon Cicéron, aux causes judiciaires et, à plus forte raison, aux œuvres où les deux genres ont mis en commun leurs ressources et beautés propres [2].

Quand Démosthène remanie ses discours, il en supprime les pièces justificatives, les lettres, traités, textes de lois, décrets ou projets de décrets, et témoignages. Quelques-uns de ces documents le plus souvent nécessaires à la cause, quelquefois inutiles à demi, avaient servi à reposer l'orateur et les juges. « Ces faits vous sont connus », dit Lysias dans le plaidoyer *Contre Ératosthène*, « et je ne vois pas la nécessité de produire des témoins. Pourtant je vais le faire; car j'ai besoin de me reposer, et plusieurs d'entre vous seront bien aises d'entendre sur le même

1. *Rhétorique*, III, 17; I, 1.

2. Les discours de Démosthène, autres que ses plaidoyers purement civils, peuvent se diviser en trois classes : 1° Discours à la fois civils et politiques, composés pour autrui (*Contre Androtion*, *Timocrate*, *Aristocrate*). Ici l'orateur ne parle pas en son nom et ne paraît pas dans la lutte. 2° Discours où il défend ses propres intérêts et qui appartiennent au genre délibératif et au judiciaire (*Midienne*, *Ambassade*, *Pro Corona*). 3° Harangues au peuple, où Démosthène fait œuvre exclusivement politique et parle en conseiller responsable.

sujet le plus de témoignages possible. » Le tribunal n'était pas seulement délassé, mais charmé, quand les témoins étaient des poètes tels que Solon, Homère, Hésiode, Euripide. L'auteur reproduit fidèlement ces dépositions, à la grande satisfaction du lecteur; il supprime les autres. Celles-ci avaient pu donner quelque répit à l'auditoire, comme ferait une courte suspension d'audience : Démosthène les épargne, comme insipides, au lecteur; il les laisse dans l'*échinos* (sac à procès) comme fatras de dossier [1]. La plupart des pièces officielles transcrites dans le discours de la *Couronne* sont apocryphes [2]. Notre orateur en a, de son fait, conservé quelques-unes manifestement authentiques : le décret des Byzantins, celui des Chersonésiens, et le décret de Démosthène. Les deux premiers, témoignages de la reconnaissance des peuples qu'Athènes a sauvés, étaient trop honorables au ministre d'Athènes pour qu'il en frustrât son apologie; le troisième est une sorte de plaidoyer pathétique plaidé devant les Thébains contre Philippe : on y sent la main et l'âme de l'orateur. Certains plaidoyers civils ont sur les harangues politiques l'avantage de n'être pas dépouillés de leurs pièces à l'appui. Ainsi les discours *Contre Néèra* et *Contre Lacritos* nous sont parvenus avec leur dossier complet. Ainsi l'a voulu le caprice du copiste ou celui du temps, qui détruit ou conserve en aveugle. La destinée, avec ses inégali-

1. Ainsi nous avons les seuls titres des états de services de Chabrias; des mémoires rédigés contre Midias; des documents administratifs (militaires et financiers) de la troisième *Philippique*; du plan financier de la première.

2. *Pro Corona*, édition de M. Landois, p. VI et *passim*.

tés et ses injustices, étend son empire même sur les écrits : *habent sua fata libelli.* Nous ne parlons pas de certaines pièces à conviction d'une nature toute spéciale et fragile, mal propres à être conservées, par exemple le *nez* qu'un pauvre diable de Tanagre avait laissé sous la dent de son codétenu Aristogiton.

Tite-Live résume volontiers les sénatus-consultes même les plus importants, au lieu de les transcrire : par exemple celui des Bacchanales. En général, dans la rédaction dernière, Démosthène néglige les documents techniques où il n'a pas fait œuvre d'orateur. Crassus écrivait peu (*Brutus*, 44), et même ses discours écrits ne renfermaient pas tout ce qu'il avait dit à la tribune. Parfois il se contentait d'indiquer certains points sans les traiter à fond. C'étaient alors comme des têtes de chapitre, tout au plus des sommaires un peu étendus. L'orateur romain dédaignait la gloire d'écrivain; peu soucieux de transmettre les beautés de la forme, il voulait avant tout laisser des lumières sur le fond. Un sentiment différent a dirigé Démosthène dans ses choix : il sacrifie les parties ingrates qu'il désespère de traiter avec éclat :

Quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Des documents dont la perte est très sensible aux modernes ont peu de prix à ses yeux. Il semble craindre que la postérité ne s'intéresse pas à certaines particularités topiques; il veut lui offrir des discours embellis de développements propres à exciter l'admiration en tout pays et en tout temps.

III. De là, la suppression de mille circonstances

locales ou temporaires, rappelées sans doute à l'esprit des auditeurs, passées sous silence auprès du lecteur. A ces détails exprès Démosthène préfère des thèses politiques, administratives, morales, où l'éloquence se déploie avec tous ses avantages; et cela au grand déplaisir de la critique moderne. Pourquoi est-il si difficile de marquer exactement les dates des *Olynthiennes*?[1] c'est qu'elles ne renferment pas assez d'indications précises sur les circonstances qui ont précédé ou provoqué le discours de l'orateur. Les œuvres de Démosthène seraient aisées à replacer au point précis des évènements, si l'histoire s'y retrouvait reproduite au jour le jour. Ces détails éclaireraient pour nous la harangue, comme l'encadrement de la narration historique éclaire celles de Thucydide. Mais Démosthène n'a pas écrit pour les critiques ou les historiens de l'avenir, mais pour les lettrés.

L'éloquence attique ne hait pas le lieu commun, à prendre ce mot dans son acception la plus haute; elle efface volontiers les réalités du moment pour élever le discours à des considérations supérieures aux points de vue de pure actualité. Ainsi le statuaire effaçait les traits personnels du vainqueur des jeux, pour y substituer une beauté anonyme, impersonnelle, mais d'un effet sûr et universel. C'est là, dans l'éloquence, une trace de l'esprit philosophique qui s'attache moins aux accidents particuliers, lesquels se modifient à l'infini et passent,

1. Déjà Denys d'Halicarnasse donnait les *Olynthiennes* dans un ordre contraire à celui des manuscrits et des commentateurs les plus anciens.

qu'à l'élément général et immuable. L'auteur de l'*Antidosis* a fait l'éloge des développements généraux et il y appliquait son talent avec succès ; par là, mais par là seulement, il justifiait la louange complaisante que lui donne Socrate dans le *Phèdre* : en ce jeune homme « il y a de la philosophie. » A cette influence de l'esprit de généralisation se rattachent les théories politiques ou morales, les exposés de principes, les définitions oratoires et les portraits (le vrai démocrate, le fidèle ambassadeur, le sycophante, etc.) répandus dans les œuvres des maîtres de la parole. Leur style était redevable à cette manière d'une gravité majestueuse qui, même au temps où la tribune était le plus passionnée et militante, rappelait l'étroite union de l'éloquence moins agitée des premiers âges avec la philosophie morale : la harangue de Thémistocle à la flotte grecque de Salamine avait roulé tout entière sur l'opposition entre le bien et le mal [1].

Le peuple athénien, léger, ailé comme le poète, était très-capable aussi de méditation abstraite. Ses philosophes, Platon, même Aristote, dont Cicéron a loué l'éloquence aux flots d'or (*flumen aureum orationis*) étaient des orateurs artistes consommés ; de même ses orateurs aimaient à s'entretenir de considérations philosophiques. Le premier plaidoyer contre Aristogiton en offre une preuve remarquable. Lycurgue, dit le défenseur d'Ariston, a déjà traité le fond de la cause ; « moi, je veux vous entretenir des pensées qui doivent diriger toute délibération sur les

1. Hérodote, VIII, 83.

intérêts de l'État et les lois. Je vais donc aborder ce sujet. Permettez, Athéniens, au nom de Jupiter, permettez ici l'emploi de la méthode qui m'est naturelle et a ma préférence : je n'en saurais pratiquer d'autre [1]. » Et aussitôt il entre dans des réflexions générales sur les mœurs, les lois, l'ordre public. « Je ne dirai rien de nouveau ni de saillant, ni de spécial ou d'original (ἴδιον), mais ce que tous vous savez comme moi. » On ne peut annoncer de meilleure grâce les lieux communs qui suivent cet aveu. L'orateur les interrompt un moment pour faire valoir, sur le fond même, certains moyens échappés à Lycurgue. Mais il revient vite à sa manière accoutumée : il s'incline devant Adrastia ou Némésis; il rappelle l'universalité du sentiment religieux : « Toutes les nations ont dressé des autels à la Justice, à la Loi, à la Pudeur ; et bien que le cœur de l'honnête homme soit le sanctuaire le plus beau, le plus saint, ceux que sa main élève n'en sont pas moins dignes de la vénération publique. Mais quels sacrifices y furent jamais offerts à l'Impudence, à la Calomnie, au Parjure, à l'Ingratitude, vices qui habitent le cœur d'Aristogiton ? » Plus loin il trace *à priori* le portrait du partisan de cet aboyeur public ; et à la fin, dans une tirade pathétique, il demande aux juges de quel front ils oseront jamais se prosterner devant Cybèle, si, parjures à leur serments, ils violent les lois commises à leur défense.

Il importe de marquer avec netteté dans quel sens et dans quelle mesure Démosthène aime les développements généraux : même dans ces morceaux il reste

1. Didot, p. 404-409.

lui-même, c'est-à-dire sobre et rigoureux. « Les personnes dépourvues d'instruction persuadent la multitude plus facilement que les savants : en effet, ceux-ci ont recours aux lieux communs., aux considérations générales ; les autres, aux choses qu'ils savent et qui tiennent de près au sujet[1]. » A cet égard, l'éloquence de Démosthène est à la fois savante et populaire. Toujours et partout, il serre de près le sujet et demeure logicien précis. Néanmoins, s'il n'est pas de l'école de Buffon, qui recherche les termes généraux comme plus nobles, il aime les thèmes généraux comme plus propres à l'éloquence. Ainsi, étant donné un thème, Démosthène le développe fortement, avec des raisons et non des phrases, en alléguant des arguments et des faits. Ces développements sont tout autre chose que des lieux communs en l'air ou des conceptions abstraites, sans application directe, ni preuves à l'appui; mais, avec cela, ils sont tels qu'il pourrait les répéter à peu près indifféremment toutes les fois qu'il monte à la tribune[2]. La situation demeure toujours la même

1. Aristote, *Rhétorique*, II, 22.

2. En voici quelques-uns : A l'orateur de donner les meilleurs conseils, à vous de les suivre. — L'équité est le seul fondement solide des entreprises des hommes. — Voulez-vous combattre l'ennemi public avec succès? châtiez d'abord vos ennemis domestiques, les traîtres. — La vénalité est le ver rongeur de la Grèce. — Si Athènes ne sauve point les peuples attaqués par Philippe, elle ne pourra un jour se sauver ellemême. — La nécessité de l'homme libre, c'est le devoir. — La défiance est le plus sûr rempart des États libres. — Philippe est l'agresseur : le combattre, c'est se défendre. — Philippe hait et redoute notre République par-dessus tout ; c'est elle qu'il veut surtout détruire. — Ne comptez ni sur autrui, ni sur les dieux, si vous ne vous aidez vous-mêmes. — Athènes a toujours été plus soucieuse de son honneur que de son

en somme ; l'objectif de l'orateur demeure le même aussi, et par suite son éloquence, très-riche et très-variée dans ses moyens, est uniforme par le fond commun des idées et des sentiments. Les discours politiques de Démosthène, surtout les *Olynthiennes* et les *Philippiques*, ne reflètent pas, comme les discours de nos assemblées modernes, les incidents variés de la vie politique de chaque jour; ils ont tous un air de famille : ils sont nés tous des mêmes nécessités et du même esprit.

Ces réflexions sur les développements généraux s'appliquent surtout aux discours de Démosthène appartenant au genre délibératif pur; dans ceux qui se rattachent par quelque côté au genre judiciaire, l'orateur aborde sans hésiter les discussions ardues de faits et de dates. De détails minutieux, il tire des indices ou des preuves avec la sagacité merveilleuse de ses plaidoyers civils, où il lui faut à tout moment commenter de près les lois. Ainsi le discours sur l'*Ambassade* est, notamment dans la première partie, une controverse serrée où Démosthène saisit son adversaire corps à corps et l'étreint de toutes les façons. Il le suit pas à pas, s'il recule; il l'accule, il l'enferme comme dans un cercle de fer, sans lui permettre d'en sortir. Il le tient constamment à la pointe de son épée, et déjoue toutes ses feintes et souplesses pour se dégager. Eschine est un Protée, mais Démosthène sait le captiver si étroitement dans les mailles drues et inflexibles de son argu-

argent. — De tout temps elle a préféré les droits des Hellènes à ses propres avantages. — Elle doit s'inspirer de la magnanimité des aïeux.

mentation, qu'il ne peut lui échapper. S'il ne succombe pas sous les coups de l'adversaire, au moins il les reçoit tous; il sort de la lutte tout meurtri, sinon terrassé [1].

Dans la seconde partie de la harangue, les thèmes généraux trouvent place : c'est que le discours de l'*Ambassade* appartient à la fois à la tribune et au barreau. De même, le discours sur la *Chersonèse* renferme un débat relatif à Diopithe et des considérations de politique générale. Une seule des harangues exclusivement politiques de Démosthène est franchement technique et toute d'affaires : les *Symmories*. L'auteur a pris soin de relever cette particularité de son œuvre : « Quant à moi, Athéniens, touché de ces réflexions et d'autres semblables, je n'ai pas voulu chercher des paroles de forfanterie, de vains et longs discours ; mais vos préparatifs, leur meilleure forme, leur plus grande célérité, tel est l'objet difficile que j'ai pris la peine d'approfondir. » Démosthène l'a prise d'autant plus volontiers, qu'il ne devait peut-être pas permettre à ce discours austère d'affronter la tribune. Il eût fallu sans doute, pour faire agréer d'un auditoire de dilettanti ce travail aride, une autorité dont manquait, même après le succès de la harangue contre Leptine, un orateur politique de trente et un ans. Nous doutons, avec de sages criti-

1. C'est Entelle faisant pleuvoir sur Darès des coups drus comme grêle :

Nec mora, nec requies ; quam multa grandine nimbi
Culminibus crepitant, sic densis ictibus heros
Creber utraque manu pulsat versatque Dareta.

(*Énéide*, V, 458.)

ques, que le discours des *Symmories* ait été prononcé.

Le genre judiciaire s'exerce sur le passé, le délibératif sur l'avenir. Le délibératif est donc plus difficile, mais en retour il est plus beau [1], car il s'alimente de plus nobles matières. L'éloquence s'y dégage des misères et des passions mesquines de la vie de tous les jours; par delà les intérêts et le salut des particuliers, elle voit l'intérêt, le salut de l'État. Elle ne s'arrête pas à torturer un texte juridique laissé en proie à l'éternelle chicane; à l'exemple du préteur, elle n'a cure des petites choses. Elle s'autorise du devoir public, de la justice politique et sociale, de l'honneur national, de celles des lois humaines et divines qui sont les interprètes immuables de la conscience de tous les temps. L'âme du citoyen, chez Démosthène, est à la hauteur d'objets si relevés, et son éloquence s'y égale sans effort; elle doit cette dignité éminente au goût de l'orateur pour les développements généraux, et au talent supérieur avec lequel il donne une expression achevée à la conception et au sentiment du vrai, du beau absolus.

CHAPITRE VI.

ANALYSE DES ÉLÉMENTS ET DES CARACTÈRES PRINCIPAUX DE L'ÉLOQUENCE DE DÉMOSTHÈNE (*Suite*).

I. — Le mouvement et la vie de l'éloquence de Démosthène naissent en grande partie de la nature de son raisonnement. Chez lui, point de longues dé-

1. Aristote, *Rhétorique*, I, 1 ; III, 17.

ductions logiques, mais une série d'observations frappantes, de souvenirs, d'exemples, de tableaux probants. Démosthène prouve souvent sans raisonner; il dit, il peint la vérité, il en frappe l'auditeur à coups redoublés; il le presse, l'entraîne, l'oblige à marcher avec lui : sa force est invincible. Obligé de se rendre à l'évidence, l'Athénien pouvait s'écrier, comme le maréchal de Gramont au pied de la chaire de Bourdaloue : « Mordieu, il a raison! »

Avec lui, point de mots, mais des faits (Οὐ λόγος, ἀλλ' ἔργον). — Vous avez manqué l'occasion d'Hérée, Athéniens : ne manquez pas celle d'Olynthe. Voyez les fautes qui vous ont fait perdre Amphipolis; évitez d'y retomber. Philippe proteste de ses desseins pacifiques? Considérez la trame perfidement suivie de ses usurpations, et Démosthène la déroule aux yeux de l'assemblée. — L'apologue, la parabole conviennent aux discours prononcés devant la multitude, et il est plus facile de les inventer à plaisir que de puiser des exemples dans l'histoire; « mais les exemples ont plus de poids dans les délibérations; car d'ordinaire l'avenir a une grande ressemblance avec le passé [1]. » Démosthène a sous la main une trop riche provision d'exemples pour recourir à la fable, et la vivacité de son argumentation ajoute encore à la force naturelle des leçons du passé. « C'est folie et lâcheté, en présence de pareils exemples, de toujours reculer devant le devoir... de s'imaginer, sur la foi des orateurs de l'ennemi, qu'Athènes par sa grandeur est à l'abri de tous les revers. Quelle honte de dire

1. Aristote, *Rhétorique*, II, 20.

un jour, après l'évènement : *Mais aussi, justes dieux! qui pouvait s'y attendre? il fallait faire ceci, ne pas faire cela.* » Tous les peuples qui ont péri auraient aujourd'hui à faire beaucoup de ces réflexions tardives : « A quoi serviraient-elles? Tant que l'embarcation petite ou grande peut être sauvée, matelots, pilote, passagers, tous doivent rivaliser d'ardeur et veiller à ce que nul ne la fasse sombrer à dessein ou par imprudence; quand les flots l'ont surmontée, le zèle est inutile[1]. » Pour Démosthène l'histoire est, à la lettre, « le flambeau de la vérité, la maîtresse de la vie » (*De oratore*, II, 9). Sa maxime est que « les évènements passés doivent toujours être présents à l'esprit des sages. » Il a conformé sa conduite à ce précepte : « Observer les affaires dès leur principe, en prévoir les suites, les annoncer au peuple, c'est ce que j'ai fait. » Une éloquence nourrie ainsi de réflexions suivies et de souvenirs n'a pas de peine à être riche de démonstrations par les faits. Ce n'est pas Démosthène qui convainc les Athéniens et les confond, c'est la réalité même mise par lui sous leurs yeux. Zénon comparait l'éloquence à la main ouverte, la dialectique au poing fermé. La dialectique éloquente de Démosthène réunit les avantages des deux procédés : la vérité s'y développe avec un éclat irrésistible; et elle assène au contradicteur des coups dont il ne peut se relever.

L'orateur politique chez Démosthène a dû beaucoup au logographe. Auprès d'Isée, son maître, il apprit à couper de trop longues périodes, à éclaircir son style, à en adoucir la dureté rocailleuse ; surtout

1. 3e *Philippique*, Didot, p. 68, § 67 et suiv.

il se rompit à la dialectique au milieu des discussions ardues de causes aussi hérissées d'épines que le *hérisson*, où étaient enfermées les pièces du dossier. Démosthène eût été moins fort contre Philippe, si la gymnastique du barreau n'avait délié sa langue et son esprit[1]. On retrouve les traces de ces études fortifiantes dans l'art de l'orateur à rechercher la raison des choses et les motifs des actions. « Faites encore cette réflexion, Athéniens : vous avez souvent fait la guerre à des démocraties et à des oligarchies; vous le savez comme moi. Mais les motifs qui vous ont armés dans l'un et l'autre cas, nul peut-être d'entre vous ne cherche à les approfondir. Quels sont donc ces motifs? » et l'orateur les indique avec sagacité. Il excelle de même à analyser le cœur humain : veut-il se disculper des sentiments divers auxquels l'inimitié pourrait attribuer son action contre Eschine? il passe en revue toutes les suppositions de la malveillance et il en montre la vanité en logicien et en moraliste exercé. Il fouille dans l'âme du roi de Macédoine et découvre ses calculs les plus secrets[2] avec une perspicacité aiguisée depuis longtemps à ces divinations par l'habitude de démêler, sous les faux fuyants de

1. Il semble avoir abusé de l'*éristique* à ses débuts. Un poète comique anonyme dit d'Eubulide de Milet, grand ami du *sorite*, du *menteur*, du *cornu*, et d'autres arguments « sottement fanfarons », qu'il avait « la prétentieuse éloquence de pacotille » de Démosthène : ἔχων Δημοσθένους τὴν ῥωποπερπερήθραν. Démosthène avait dit aux Athéniens qu'ils devaient accepter l'Halonèse des mains de Philippe, non pas s'il la leur *donnait*, mais s'il la leur *rendait* : cette subtilité eut du succès, à en juger par les railleries des comiques (*Fragments des poètes comiques*, Didot, p. 730, 386, 499, 563). Eschine le traite à ce propos de « peseur de syllabes ».

2. Didot, p. 231, § 315 et suiv., p. 102, § 17; p. 214, § 221.

l'intérêt et du mensonge, les mobiles véritables des plaideurs. Ainsi la pratique du barreau avait développé la pénétration d'un génie naturellement observateur.

Une des formes les plus puissantes de l'argumentation de Démosthène est le dilemme. Nous ne voyons pas ce qu'Eschine aurait pu répondre à celui-ci : « Or, examinez la solidité du raisonnement qui va le convaincre. S'il ne s'est pas vendu, s'il vous a trompés involontairement, il faut de toute nécessité qu'Eschine vous ait débité ses discours au sujet de la Phocide, de Thespies, de l'Eubée, pour l'une ou l'autre de ces deux raisons : ou il a entendu de la bouche même de Philippe la promesse formelle de ce qu'il devait faire et exécuter en leur faveur ; ou bien abusé, fasciné par la bonté habituelle du prince, il s'attendait à le voir agir ainsi. En dehors de ces deux suppositions, nulle autre n'est possible. Or, dans l'un et l'autre cas, il doit porter à Philippe le haine la plus vive. Pourquoi ? c'est qu'autant qu'il a dépendu de ce prince, il se trouve dans la situation la plus cruelle, la plus humiliante : il vous a trompés ; il est déshonoré ; on le juge digne de mort; et si l'on eût fait ce qui convient, il y a longtemps qu'on l'eût accusé comme criminel d'État. Mais aujourd'hui, grâce à votre mansuétude, à votre bonace, il en est quitte pour rendre ses comptes, et encore au moment où il lui plaît. Est-il donc personne qui l'ait entendu élever la voix contre Philippe, flétrir ou rappeler seulement sa perfidie d'un mot ? non, personne, et même dans Athènes entière le premier venu accusera plus volontiers le Macédonien, sans avoir reçu de lui aucune offense person-

nelle. Pour moi, je voudrais qu'Eschine vous dît, s'il ne s'est pas vendu : « Athéniens, faites de moi ce que vous voudrez; j'ai cru, j'ai été abusé, j'ai failli, je l'avoue. Mais, ô mes concitoyens, gardez-vous de cet homme : c'est un perfide, un imposteur, un méchant. Ne voyez-vous pas ce qu'il a fait de moi et comme il m'a joué? » Je n'entends aucune de ces paroles, ni vous non plus. Pourquoi? c'est que sa foi n'a pas été surprise; c'est qu'il s'était mis aux gages de Philippe et a été payé de ses mensonges. Il lui a tout livré; il est devenu pour lui un bon, un honnête, un fidèle mercenaire; pour Athènes un député, un citoyen félon, digne de mille morts [1]. » Où trouver une alliance plus étroite de la logique et de la passion?

Sans avoir l'imagination prompte à la tribune, Démosthène trouvait parfois, sur-le-champ, d'heureuses répliques. « Démosthène, tes discours sentent l'huile. — En effet, Pythéas, ta lampe et la mienne n'éclairent pas les mêmes travaux. » Ce même Pythéas dissuadait ses concitoyens de s'allier à Athènes : « On peut juger qu'il y a des malades dans une maison où l'on porte le lait d'ânesse (Pythéas était d'Arcadie); de même, on peut assurer qu'une ville où l'on voit arriver les ambassadeurs d'Athènes est malade et en danger. » Démosthène acceptait l'analogie : « Comme on porte du lait d'ânesse dans une maison à seule fin de rétablir la santé des malades, ainsi nos députés n'entrent jamais dans une ville que pour son salut. » Eschine lui reprochait son action trop vive à la tribune : « Ce n'est pas à l'orateur, Eschine, c'est à

1. *Ambassade*, Didot, p. 196, § 102 et suiv.

l'ambassadeur à tenir la main sous le manteau. »

Les réfutations en forme, chez Démosthène, ont une vigueur au moins égale aux saillies de ses ripostes. En voici une où se mêlent la logique et l'esprit : « Eschine, je le sais, évitera de répondre à mes accusations ; et pour vous entraîner le plus loin possible des faits, il dira quels biens la paix, quels maux la guerre assure aux hommes ; il fera l'éloge de la paix : ce sera là toute son apologie. Mais cet éloge même le condamne. Car si la paix, source de bonheur pour les autres, est devenue pour nous la cause de tant de troubles et de dangers, qu'en conclure, sinon que, gagnés par des présents, ces hommes ont vicié une chose bonne dans son essence? « Mais, dira-t-il peut-être, la paix ne vous a-t-elle pas laissé et assuré trois cents trirèmes avec leurs agrès, et de l'argent dans le Trésor? » A cela répondez que cette même paix a fortifié considérablement Philippe, et augmenté de beaucoup ses munitions, ses domaines, ses finances... La force qui naît du bon état des affaires et des alliances, et où tous les peuples trouvent un instrument d'avantages pour eux-mêmes ou pour de puissants amis, cette force vendue chez nous par nos députés, elle s'est épuisée, elle s'est anéantie ; celle de l'ennemi a grandi, est devenue formidable. Or, quand Philippe a vu leurs manœuvres multiplier et ses alliés et ses revenus, il serait injuste d'établir dans notre compte une balance entre les fruits légitimes et naturels de la paix et les biens que ces hommes ont livrés. Non, il n'y a pas eu compensation, loin de là ; car les premiers de ces biens, dans tous les cas, auraient été à vous, et vous

auriez eu les autres par surcroît, sans leurs perfidies. » D'ailleurs la paix même, Eschine a-t-il le droit de s'en déclarer l'auteur? « Ce que je vais dire, Athéniens, est étrange et cependant de toute vérité. Si cette paix fait la joie de l'un de vous, qu'il en rende grâce aux généraux, que tous accusent. Oui, s'ils avaient fait la guerre comme vous la vouliez, le mot même de paix vous serait insupportable. Ainsi la paix, voilà l'œuvre des généraux; les dangers d'une paix fallacieuse et perfide, voilà l'ouvrage de ces salariés. Écartez donc, écartez Eschine de ces dissertations sur la paix; enfermez-le dans la justification de ses actes personnels [1]. »

L'étude comparée des discours d'Eschine et de Démosthène suggère tout d'abord une remarque, l'identité de leurs moyens; leurs armes semblent avoir été choisies exactement pareilles comme pour un duel. Les deux orateurs tirent de puissants effets de décrets mis en contraste, font l'éloge de Solon et des ancêtres, parlent avec la même révérence de la majesté des lois, gardiennes de la cité; l'un et l'autre ils protestent de leur franchise, de leur dévouement désintéressé à la chose publique et blâment l'indulgence des Athéniens pour les démagogues flatteurs. S'ils se recommandent par les mêmes mœurs oratoires, ils noircissent des mêmes flétrissures le caractère de leur ennemi : Eschine et Démosthène sont des âmes cupides et vaniteuses. Ils attachent plus de prix à la beauté spécieuse des discours qu'à la vérité, à un succès éphémère de tribune qu'au salut

1. *Ambassade*, Didot, p. 193, § 88; p. 195, § 96.

de l'État. Eschine a d'abord été l'ennemi, puis le salarié de Philippe; Démosthène, d'abord complice de Philocrate, s'est fait ensuite son accusateur. Ils ont varié sans cesse dans leur politique, fidèles seulement à l'inspiration immuable de leur intérêt. Ils invoquent les mêmes exemples, celui d'Arthmios de Zélia; ils se renvoient le reproche de complicité avec l'ennemi, par l'intermédiaire ou de l'espion Anaxine ou d'Aristion, jeune ami de Démosthène. Démosthène seul a tout ruiné : il était maudit. Eschine seul a tout perdu : il était le chef des traîtres. Démosthène a menti au sujet de la femme d'Olynthe : donc sa harangue entière n'est que mensonge. Eschine attaque Ctésiphon au lieu de provoquer Démosthène en face : donc tout l'échafaudage de son accusation est aussi contraire à la justice qu'à la vérité. Les deux adversaires suivent docilement les mêmes voies. « Quant à ses larmes, à sa voix lamentable, lorsqu'il s'écriera : *où me réfugier, Athéniens? exilé d'Athènes, je n'ai plus d'asile;* répondez-lui : Et les Athéniens, Démosthène, où se réfugieront-ils? où trouveront-ils de l'argent et des alliés? quelles ressources ton ministère a-t-il assurées à la République? » — « Il pleurera sur lui-même, ce député si coupable; il présentera peut-être ses petits enfants, il les fera monter devant le tribunal. Aux enfants de cet homme, juges, opposez par la pensée les enfants de tant d'alliés et d'amis, dispersés, errants et misérables, affligés de maux cruels à cause de lui, et bien plus dignes de compassion que les fils d'un père si criminel et d'un traître. Songez à vos propres enfants à qui Philocrate et lui ont par ces mots « et à leurs descendants » (al-

lusion à la paix *perpétuelle*) ravi jusqu'à l'espérance. » Les discours de la *Couronne* et de l'*Ambassade* pourraient s'écrire en regard, comme Eschine voudrait voir confronter les décrets anciens et les nouveaux : on serait frappé de leurs rapports constants, de leur exact parallélisme. Les deux antagonistes s'appliquent l'un à l'autre comme deux athlètes de vigueur, de taille à peu près égales; toutes les parties de leur corps se tiennent adhérentes et pressées étroitement : *hœret pede pes, densusque viro vir.*

Ces similitudes tiennent à deux causes principales : les discours des deux rivaux ont été retouchés avec soin, après les débats, de façon à ne laisser aucune partie faible à découvert, nul avantage non compensé; ils se sont ajustés l'un à l'autre tout à loisir. De plus, au barreau et à la tribune d'Athènes, certains arguments ou procédés oratoires étaient employés par une sorte de respect de la tradition. L'orateur n'en tirait peut-être pas de grands avantages effectifs, mais il courait le risque, en les négligeant, de paraître trop confiant dans ses forces et dédaigneux des habitudes consacrées, double défaut périlleux auprès d'un auditoire ombrageux et formaliste. Durant plus d'un siècle (1635-1755), jusqu'à Duclos, les prix d'éloquence décernés par l'Académie française ont puisé leurs sujets dans les lieux communs de la morale. Longtemps après lui, les discours de réception ont suivi docilement un certain canevas tracé d'avance (comme était celui des oraisons funèbres à Athènes) et dont le talent du récipiendaire pouvait seul relever la monotonie. La tyrannie de l'usage s'imposait de même à l'éloquence attique. Sans parler des dé-

14

veloppements uniformes qu'amenait l'uniformité des situations, les orateurs du Pnyx ou les logographes s'astreignaient parfois volontairement à des banalités non nécessaires, mais de bienséance. On priait les juges de se défendre des instances des solliciteurs, d'enfermer sévèrement l'orateur dans le sujet même; on opposait la sage parcimonie des récompenses d'autrefois à la prodigalité indiscrète du temps présent; la sévérité des ancêtres, à l'indifférence de leurs descendants : — Thémistocle a été banni, Cimon condamné à une amende de cinquante talents; aujourd'hui les ennemis publics, quand ils sont condamnés, en sont quittes pour vingt-cinq drachmes.

L'opportunité peut justifier ces lieux communs et d'autres semblables; mais il en est auxquels cette excuse fait défaut. Ainsi les plaideurs par bravade, pour en faire accroire au tribunal des juges et à celui des lecteurs, offrent de céder la parole à l'adversaire. « Qu'il parle sur mon eau, j'y consens! » Ils se lancent des défis (πρόκλησις) intrépides sur le papier, assurés de n'être pas pris au mot. « Il affirme que les délégués de la Grèce étaient alors parmi nous... Eh bien, Démosthène, monte à cette tribune : je te la cède... Si tu prouves que leur présentation au Conseil et les décrets sont de la date que tu leur assignes, je descends et je me condamne moi-même à mort! » Ces sommations sont de simples façons de parler, à telle enseigne, que parfois l'auteur de l'interpellation passe outre aussitôt et continue de s'adresser à l'auditoire sans attendre, même pour la forme, la réponse de l'adversaire. Ils défèrent la torture avec autant d'aisance que le simple serment. « Nous produisons aussi

nos esclaves et les livrons à la question; je vais m'interrompre, si l'accusateur y consent; le bourreau va venir sur-le-champ et les appliquer à la torture, devant vous, si vous l'ordonnez. » La partie adverse récuse la question, comme l'on pense, et l'orateur de triompher : « Puisque Démosthène repousse mon défi, et récuse le témoignage d'esclaves mis à la torture, prends la lettre de Philippe. » A lire les Attiques, on pourrait soupçonner les Athéniens de s'accommoder du spectacle de la torture aussi bonnement que Perrin Dandin; et pourtant, jamais l'humaine cité de Minerve ne vit se produire cet incident d'audience.

Parmi les procédés conventionnels de l'éloquence grecque, il en est quelques-uns de saillants. Le respect de la lettre de la loi a pu dicter à un conseil de guerre cet arrêt : l'accusé est condamné : 1° à mort; 2° à cinq francs d'amende (taux du délit d'ivresse publique). Les Attiques d'ordinaire réclament d'abord le supplice contre leur adversaire, mais ils ne lui tiennent pas longtemps rigueur; ils battent en retraite de fort bonne grâce et se contentent d'une amende. « Ceux, Athéniens, qui veulent se débarrasser d'Aristogiton, dont le crime devant la loi est évident, manifeste, n'ont qu'une chose à faire, le condamner à mort, ou du moins à une si forte amende que de sa vie il ne la puisse payer. » (Aristogiton ne paya les forfaits imputés ni de sa tête ni de sa bourse; plus tard il devait encore échapper à la dent d'un autre « chien du peuple », Dinarque).

L'accusateur oublie rarement de demander au tribunal de refuser la parole au défenseur. Eschine n'a pas manqué à la tradition : — Permettre à Démos-

thène de se disculper devant les juges, c'est l'autoriser à les engager au parjure. Que Ctésiphon établisse lui-même l'accord de son décret et des lois, s'il le peut, et la cause sera jugée. Si le décret est reconnu illégal, Démosthène pourra parler dans le débat spécial relatif à la fixation de la peine. — Laharpe s'indigne de cette prétention « révoltante » d'Eschine; il eût été mieux inspiré de ne pas la prendre au sérieux. Les Grecs, sans doute, n'avaient pas de la justice ni de la légalité la haute idée et le respect qu'elles inspirent aux modernes; et, même réduite à sa vraie valeur, cette coutume de réclamer l'exclusion du défenseur contraste fortement avec l'institution de nos avocats d'office. Néanmoins les Athéniens n'étaient pas dépourvus de sens moral ni de bon sens au point d'y voir autre chose qu'une suggestion consacrée, presque obligée de la haine. Hypéride dit à Polyeucte, accusateur d'Euxénippe : « Tu ne veux pas que personne l'assiste et lui prête l'appui de sa parole; au contraire, tu recommandes aux juges de refuser d'entendre ceux qui monteraient ici pour lui; et cependant, dans notre cité, parmi tant d'institutions excellentes, est-il rien de plus beau, de plus conforme à la démocratie, que de voir, en présence de périls judiciaires que court un accusé impuissant à se défendre lui-même, un citoyen de bonne volonté user du droit de sortir de la foule, s'avancer, lui venir en aide, et apprendre aux juges la vérité sur l'affaire[1] ? » La prétention de Polyeucte, contraire à l'équité, l'eût été aussi à la réalité de la pratique. Lui-même, sans

1. *Oratores attici*, Didot, p. 376, § 10, traduction de M. H. Caffiaux.

parler des autres Athéniens appelés au tribunal pour lui porter secours, avait eu, dans un procès, recours à dix orateurs. De même Démosthène nous montre « tous les orateurs » sous les armes auprès de leur riche client Midias. Les traditions et procédés consacrés de l'éloquence grecque font de chacun des deux discours sur la *Couronne* la contre-partie de l'autre. Jamais harangues ne se sont ressemblées davantage pour les formes extérieures; jamais harangues n'ont été plus dissemblables. Les deux corps sont à peu près pareils, mais pour le génie intime et l'âme, quelle profonde différence!

La forme du discours de Démosthène est très-souvent dramatique : tantôt c'est un diologue entre l'auditeur et lui, ou entre Athéniens, ou entre les Athéniens et Philippe; tantôt c'est un monologue du prince avisant au moyen le plus sûr d'accomplir en toute sécurité ses projets. Démosthène use sobrement de l'apostrophe, la *mitraille de l'éloquence*, selon P.-L. Courier, mais toujours avec à propos et vigueur. « Je vois que certains orateurs ne s'appliquent pas à eux-mêmes les conseils qu'ils vous donnent : ils vous exhortent à demeurer en repos, même si l'on vous attaque; eux ne peuvent s'y tenir au milieu de vous, quand on ne les attaque point. En effet, Aristodème, si, toute invective à part, on te disait : « Tu sais, car personne ne l'ignore, combien la vie privée est sûre, tranquille, à l'abri du danger; la vie publique tourmentée, assaillie d'accusations : c'est un combat, une souffrance de tous les jours. Pourquoi donc à la douce sécurité de l'une préfères-tu les tribulations de l'autre? » que répondrais-tu? Diras-tu (ce serait, en effet, la meil-

leure réponse, et nous voulons admettre que tu la fais avec sincérité) que c'est l'amour de l'honneur, la gloire qui t'anime? alors, je t'admire. Hé quoi! tant de travaux, de fatigues, de périls, tu crois devoir les affronter pour la gloire, et tu conseilles aux Athéniens de renoncer à la gloire par nonchalance! Car tu ne diras pas sans doute que tu dois être, toi, un personnage dans Athènes, mais qu'Athènes doit se passer d'occuper un rang dans la Grèce. Je ne vois pas non plus que, pour sa sûreté, la République doive se renfermer dans ses propres affaires, et que la tienne t'oblige à t'ingérer dans les affaires d'autrui. Au contraire, tu cours à ta perte pour en faire trop, et la République pour n'en pas faire assez. Par Jupiter! diras-tu enfin que tu as reçu de tes aïeux, de ton père une gloire qu'il serait honteux de laisser éteindre en toi, tandis que les titres des ancêtres d'Athènes sont obscurs et sans grandeur? C'est encore là une méprise, Aristodème, car ton père était un fripon, s'il te ressemblait; et les aïeux de la cité? ils sont tels que le savent tous les Grecs, sauvés deux fois par eux des plus grands périls. Plusieurs de nos politiques, Athéniens, voient d'un autre œil leurs intérêts et les vôtres; ils ne sont à cet égard ni bons citoyens ni justes. Est-il juste, en effet, que des échappés de prison se méconnaissent à ce point, et qu'une République demeurée jusqu'ici au premier rang, à la tête de la Grèce entière, soit aujourd'hui plongée dans l'obscurité et l'abaissement[1]? »

Les scènes de l'agora ou du Pnyx offrent chez

1. 4e *Philippique*, Didot, p. 79, § 70.

Démosthène de vivantes peintures. — A peine le sort a-t-il désigné les juges, que l'intrigue les assiège; c'est à qui des deux partis sollicitera le plus vivement le mépris de la loi. On dirait deux armées rangées en bataille (παράταξιν) et rivalisant de zèle factieux (παραγγελία) à enlever la conscience des héliastes. La tribune n'est pas plus calme. Démosthène vient d'y monter : postés près de lui, l'un à droite, l'autre à gauche, Eschine et Philocrate crient, interrompent, harcèlent l'orateur de sarcasmes. « Belle merveille, Athéniens, que Démosthène et moi ne soyons pas du même avis : il boit de l'eau et moi du vin ! » et les Athéniens de rire. Après l'impertinence de Philocrate, ce sera celle d'Eschine, à l'adresse de l'auditoire. Forcé de descendre de la tribune par les clameurs : « Parmi tant de braves criards, combien peu, s'il le fallait, voudraient combattre ! » Aristogiton n'avait pas son pareil pour pousser le cri de guerre sur l'agora. Un jour on enrôlait les citoyens ; notre guerrier se traîne à l'assemblée, appuyé sur un bâton, la jambe bandée. Phocion, qui présidait, du plus loin qu'il l'aperçoit : « Greffier, inscris Aristogiton, boiteux et lâche. » Les Aristogiton était nombreux à Athènes ; ils prenaient la revanche de leur couardise dans les luttes innocentes de la place publique, pendant la séance : « Paraissent-ils à l'assemblée? sans parler du reste, coups d'audace, vociférations, imputations calomnieuses, invectives de sycophantes, gestes effrontés et autres pratiques semblables, voilà leurs armes. Rien, selon moi, de plus contraire aux délibérations, de plus flétrissant pour Athènes. Par ces honteux excès, ils triomphent de nos règlements

les plus sages ; ils se jouent des lois, des présidents, de l'ordre du jour, de toutes les bienséances. » Voilà les forcenés, « les bêtes fauves (τὰ τοιαῦτα θηρία) qui encombrent aujourd'hui la tribune [1]. » Ces licences de l'*ecclésia*, exagérées sans doute par les orateurs quand c'était à leur tour d'en souffrir, étaient peut-être devenues une habitude ; or l'habitude émousse toute chose. Tel menu désordre passé dans les mœurs perd beaucoup de sa malignité. Il le faut croire, puisque les orages de la ruche attique étaient inoffensifs et faciles à calmer, comme les grandes mêlées des abeilles de Virgile :

Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

« Au Conseil des Cinq-Cents (ce témoignage est emprunté au peintre même des violences parlementaires d'Athènes), une faible grille écarte le public et fait respecter le secret des délibérations [2]. L'aréopage, quand il siège au Portique-Royal, est entouré d'un simple cordeau qui éloigne les importuns et assure la tranquillité. Tous les magistrats désignés par le sort, dès que l'huissier a dit : *Retirez-vous*, consultent en paix, sous la protection des lois, sans craindre les insultes des plus violents. Ces règlements et mille autres aussi nobles, aussi beaux, font l'ornement et la sûreté de la République. » Peut-être le jour viendra où une simple corde sera chez nous, en pareil cas, une barrière suffisante. Mais jusqu'ici la pétulance française pourrait recevoir des leçons de

1. Didot, p. 403, § 9 ; p. 420, § 19. Cf. 53e *Exorde*.
2. Didot, p. 405, § 23. Nos reporters seraient-ils aussi discrets ?

discrétion respectueuse de la démocratie athénienne, si indisciplinée, dit-on.

Démosthène s'est nourri à l'école de Thucydide, et en imitant ce maître comme orateur, il l'a surpassé. Bossuet avouait avoir peu lu Démosthène : « Il est d'une étude trop forte pour ceux qui sont occupés d'autres pensées. » En effet, substantiel et serré, il donne beaucoup à méditer ; il attache le lecteur et le veut tout à lui ; mais sa profondeur reste lumineuse. Il est tout ensemble concentré et limpide. Parfois le raisonnement étouffe la passion chez l'austère historien ; ses fortes conceptions logiques s'adressent à des intelligences plutôt qu'à des auditoires véritables. Démosthène laisse assez souvent l'idée générale se mêler à l'impression de la réalité actuelle ; les mots *raisonner*, *considérer*, *réfléchir*, se rencontrent à tout moment chez lui ; il écrit ses harangues pour les Athéniens et pour les penseurs de l'avenir. Mais l'argumentation s'y allie toujours à une passion intense, d'un effet direct. A côté de faits qui d'eux-mêmes parlent et « crient » (αὐτὰ βοᾷ), on y entend des exhortations chaleureuses qui en sont la conclusion entraînante. Mouvement et démonstration, raison et passion, telle est son éloquence.

II. La loi des tribunaux interdisait le pathétique à Athènes, indice frappant de l'extrême sensibilité des Hellènes. On a reproché à Énée de pleurer plus abondamment qu'il ne convient à un fondateur d'empire. Tour à tour attendris et féroces, les héros d'Homère ne sont pas moins prompts à se rassasier de larmes (γόοιο τέρπεσθαι). Au rapport d'Hérodote (VI, 21),

les Athéniens punirent d'une amende le poète Phrynichos pour les avoir fait pleurer, au théâtre, sur *La prise de Milet*, et ils proscrivirent par décret la représentation du drame coupable d'avoir réveillé trop vivement le souvenir d'infortunes domestiques. Au tribunal, défense était faite à l'orateur de les attendrir sur les infortunes d'autrui ; mais ici encore les mœurs étaient plus fortes que les lois. L'accusateur employait les ressources les moins avouables de l'art et de la haine pour passionner les juges contre l'adversaire : il eût été rigoureux de retirer à l'accusé le droit naturel de la prière. « Si j'avais à poursuivre Midias pour motion illégale, ambassade infidèle ou quelque autre délit semblable, je ne croirais pas devoir vous adresser des prières, persuadé que là le rôle de l'accusateur est de fournir des preuves, celui de l'accusé d'y joindre des supplications. Mais... puisque j'ai été frappé, outragé comme jamais chorège, que je sache, n'a été outragé..., je n'hésiterai pas à supplier aussi; car, s'il est permis de le dire, je suis l'accusé, puisque le défaut de réparation juridique fait peser sur le citoyen insulté une prévention malheureuse. »

L'usage tolérait l'emploi du pathétique dans le discours, et surtout il permettait à l'accusé d'aider à l'éloquence du défenseur en touchant les juges de ses larmes. Démosthène redoute l'effet que produiront sur eux les lamentations de Midias. « Que reste-t-il donc? hé! par Jupiter! la compassion. Car Midias présentera ses jeunes enfants, il versera des larmes, il vous suppliera de lui faire grâce à leur considération : c'est sa dernière ressource. Mais, vous ne l'ignorez pas, la pitié est due à l'innocente vic-

time de rigueurs intolérables, non au coupable puni justement. Hé! qui pourrait avoir pitié des enfants de Midias, alors que lui n'a pas eu pitié des enfants de Straton? » Plus loin, l'orateur redouble, tant il voudrait prévenir l'attendrissement du tribunal : « Il viendra, je le sais, se lamenter avec ses enfants; il prodiguera les discours les plus humbles, il pleurera, il se fera le plus misérable possible... Moi, je n'ai pas d'enfants, et je ne pourrais, en les produisant ici, gémir et pleurer sur les outrages que j'ai reçus. Est-ce donc une raison de traiter la victime moins favorablement que le persécuteur [1]? »

L'impression de miséricorde était d'autant plus puissante, quand l'orateur était l'accusé lui-même et unissait le pathétique du discours à celui du spectacle de sa famille éplorée. Eschine présente ainsi toute sa famille au tribunal dans le plaidoyer de l'*Ambassade*. Parfois l'avocat, respectueux de la loi, confiait à son client le soin d'exciter la commisération : « Euxénippe, autant que je l'ai pu, je te suis venu en aide; il ne te reste plus qu'à supplier tes juges, à implorer le secours de tes amis et à faire monter ici tes enfants. » Cette conclusion d'Hypéride est conforme à la tradition attique et concilie tout. Le même dessein d'accorder la loi et l'intérêt des plaideurs engageait parfois l'orateur à dissimuler dans le corps du discours les morceaux propres à exciter la pitié. Démosthène, dans le deuxième plaidoyer *Contre Aphobos*, peint aux yeux des juges la douleur de sa

1. Didot, p. 268, 285, 300. Le poète des *Guêpes* n'a pas oublié ce trait de mœurs dans le procès du chien Labès. Cf. Racine, *Plaideurs*, III, 3.

mère, anxieuse de l'issue d'un procès qui peut la priver de ses dernières ressources et l'empêcher de marier sa fille unique; il les conjure, au nom de leurs femmes, de leurs enfants, de tous les biens qu'ils possèdent; puis il termine par une conclusion phlegmatique, comme s'il voulait se faire pardonner d'avoir fait couler des larmes.

Nul à Rome n'a jamais songé à reprocher à Cicéron sa sensibilité pathétique; Eschine fait à Démosthène un grief de la sienne : il relève le ton lamentable de sa voix, les éclats d'une douleur à ses yeux hypocrite, en tout cas illégale. Eschine n'eût pas été chagrin de voir la loi rester ici maîtresse, et contraindre le défenseur de Ctésiphon à briser l'un des ressorts de son éloquence. Démosthène, loin d'abdiquer, a usé contre Eschine de tout son droit au pathétique, mais avec une véhémence d'émotion d'un caractère particulier. Eschine est émouvant à la manière de Racine, Démosthène à la façon de Corneille. Le pathétique, d'ordinaire, naît chez lui de l'élévation des sentiments; il enlève l'âme par une sorte d'exaltation de l'esprit; il transporte à force de générosité morale et de raison. Cette passion intense, renouvelée sans cesse au fond de son cœur, semble s'ignorer elle-même, tant elle est sincère et naïve. « Malgré la passion qui m'emporte, je m'aperçois que l'eau va me manquer, et que je m'égare en des discours et des récriminations qui rempliraient des journées entières (*Antidosis*). » L'auteur de l'ode *Sur la prise de Namur* nous avertit de même de la « docte et sainte ivresse » qui le transporte. Démosthène n'a pas plus conscience de ses transports qu'il ne les a cherchés.

Eschine prête à Démosthène cette interrogation pathétique : « Quand il vous demandera : Athéniens, où me réfugier, etc... » plus loin : « Lorsqu'à la fin de son discours, il appellera auprès de lui pour le défendre les complices de sa vénalité... » Il n'y a rien de cela dans le discours de la *Couronne*. Eschine a feint de prévoir ces élans oratoires pour se ménager l'avantage d'en tirer parti et d'amener autour de la tribune les ombres de Solon, d'Aristide, de Thémistocle : « Ne pensez-vous pas que les guerriers morts à Marathon, à Platée, que les tombeaux mêmes des ancêtres gémiraient, si l'homme qui avoue avoir travaillé contre la Grèce, de concert avec les barbares, était couronné? » L'accusateur de Ctésiphon développe avec chaleur cette prosopopée, le morceau à effet de la fin; Démosthène se contente d'en indiquer une ou deux à l'occasion, et il laisse à l'imagination des auditeurs le soin de les réchauffer : « Quand Midias, entouré de ses enfants, vous demandera de leur accorder son acquittement, alors figurez-vous me voir paraître escorté des lois et de votre serment, et vous demandant, vous suppliant de prononcer en leur faveur. » — « Or, considérez, réfléchissez en vous-mêmes combien juste serait l'indignation de ces illustres morts, s'ils avaient en quelque façon le sentiment de ce que nous faisons aujourd'hui » (*Contre Leptine*). La réflexion s'unit ici très-étroitement à l'émotion, et cette alliance donne assez bien la mesure du pathétique de Démosthène. Ses prosopopées sont d'une sobriété si attique qu'elles pourraient trouver place dans un plaidoyer. Celle qui termine le plaidoyer contre Macartatos, et où Sosithée évoque, au nom d'un enfant,

tous les morts de la famille de Bousélos, est encore la plus longue et la moins calme de celles de notre orateur. Démosthène connaît mieux que personne les sources ordinaires du pathétique, mais il dédaigne d'y puiser. « La vraie éloquence se moque de l'éloquence » (Pascal).

Le pathétique chez lui est très-rarement attendrissant. Donnez à Eschine cette matière : tableau de la désolation de la Phocide ruinée. Il pourra, s'il le veut, verser dans cette peinture tous les mouvements de la sensibilité la plus touchante. L'accent de l'âme de Démosthène est autre; il découvre aux Athéniens la source de la catastrophe de la Phocide, et il interrompt son exposition par ce cri : « Spectacle cruel et pitoyable dont récemment nos yeux furent les témoins forcés, dans notre voyage à Delphes : maisons détruites, remparts rasés, contrée dépeuplée de ses jeunes hommes; de pauvres femmes, de faibles enfants en petit nombre, des vieillards qui font pitié! Nul langage ne saurait égaler les maux qui affligent aujourd'hui ce pays ; et cependant je vous entends dire à tous que jadis le vote de ce peuple sur la réduction des Athéniens en esclavage fut opposé à celui des Thébains. Si donc vos ancêtres, Athéniens, revenaient à la vie, quel serait leur vote, leur sentiment sur les auteurs de la ruine de la Phocide? Je n'en doute pas, après les avoir lapidés de leurs mains, ils croiraient ces mains pures encore. N'est-il pas honteux, en effet, n'est-ce pas le comble de la honte, qu'un peuple dont le vote protecteur jadis nous sauva ait subi, par la faute de nos députés, un sort tout contraire, et ait éprouvé sous nos yeux indifférents des dou-

leurs que ne connurent jamais les autres Hellènes? Qui donc est la cause de ces maux? qui fut l'artisan de ces impostures? n'est-ce pas lui [1]. ? » Sentiment de la dignité nationale, flétrissure de l'ingratitude, haine du traître Eschine, voilà les vraies sources ici du pathétique de Démosthène, bien plutôt que la peinture des infortunes de la Phocide, ou tel autre objet propre à l'excitation de la pitié.

La nature de la lutte qu'il soutient, car la vie publique est pour lui « pleine de combats et de souffrances de tous les jours », et sa nature propre le veulent ainsi. L'éloquence de Démosthène est l'image de son caractère; elle a quelque chose d'âpre. Denys d'Halicarnasse attribue cette sorte de raideur à une imitation scrupuleuse de la manière de Thucydide. Il en faut voir plutôt la source dans une âme dont la fermeté confine à la dureté. Démosthène n'aurait pu s'appliquer le mot d'Antigone : « Je suis faite pour aimer, non pour haïr. » Sa parole incisive sait mieux accuser que défendre [2]; Hermogène en relève l'âcreté acerbe (δριμύτης); Eschine, l'amertume mordante (πικρῶν); au goût de l'accusateur de Ctésiphon, Léodamas l'Acharnien, n'a pas moins de force que Démosthène et il a plus d'agrément (ἡδίων).

Ce défaut d'agrément n'excluait pas l'esprit chez notre orateur : aurait-il été Athénien s'il n'en avait eu? « Un jour qu'il voulait haranguer en pleine assemblée de ville, le peuple ne le voulait point ouïr,

1. *Ambassade*, Didot, p. 189, § 64.

2. Deux seulement de ses plaidoyers civils sont des défenses : l'un *Pour Phormion* (encore avait-il un peu auparavant plaidé contre ce personnage) ; l'autre *Pour Apollodore*, au sujet de la couronne navale.

n'eût été qu'il dit que ce n'était qu'un conte qu'il leur voulait faire ; ce qu'entendant le peuple lui donna audience, et il commença de telle sorte : « Il y eut, dit-il, un homme qui loua un âne pour aller de cette ville à Mégare. Quand ce vint sur le midi, que le soleil était fort ardent, l'un et l'autre voulaient se mettre à l'ombre de l'âne, et s'entr'empêchaient l'un l'autre ; disant, le propriétaire, qu'il avait loué son âne, mais pas son ombre ; le locataire, à l'opposite, soutenait que tout l'âne était en sa puissance. » Ayant ainsi commencé son conte, il s'en alla. Le peuple le rappela et le pria d'achever. Hé ! comment, leur dit-il, vous me voulez bien ouïr conter une fable de l'ombre d'un âne, et vous ne voulez pas entendre parler de vos affaires d'importance ! [1] »

On trouve des marques de l'esprit ingénieux de Démosthène, en plusieurs passages de ses écrits, dans certaines délicatesses de style intraduisibles où l'on surprend l'art des Attiques à se jouer, si l'on peut dire, des nuances diverses des mots, à passer du propre au figuré, à régaler l'esprit de finesses de pensées et de langage, avec un mélange d'ironie délicate et de subtilité piquante [2]. Parfois même le goût athénien n'a pas reculé devant le calembour, s'il

1. Amyot, *Vie des dix orateurs*. Cf. Lafontaine, VIII, 4.

2. Aristote (*Rhétorique*, III, 11, 3), cite ce mot d'Isocrate : τὴν τῆς θαλάττης ἀρχὴν (empire) ἀρχὴν (*principium*) εἶναι τῶν κακῶν. Cf. *Discours sur la Chersonèse* : ὑμῶν ὑγιαινόντων (sains de corps), εἰ δὴ τοὺς τὰ τοιαῦτα ποιοῦντας ὑγιαίνειν (sains d'esprit) φήσαιεν. Plus loin : ἔχοντ' ἀφελέσθαι (détruire les tyrans) δεινοί, καὶ πάντας ἀνθρώπους εἰς ἐλευθερίαν ἀφελέσθαι (ravir, entraîner à la liberté) ἕτοιμοι. Le sévère Aristote lui-même a dit qu'il fallait user des épithètes comme d'assaisonnement, ἡδύσματι, non comme de nourriture, ἐδέσματι.

faut l'appeler par son nom. Aristophane le prodigue ; les orateurs d'Athènes le risquaient avec grande circonspection; ils voulaient que le jeu de mot, l'équivoque (ὁμωνυμία) respectât toujours la loi de l'urbanité (ἀστεῖον). D'ordinaire ils dédaignaient ces agréments suspects et les évitaient, là même où ils se présentaient le plus naturellement. Eschine, dit Démosthène, donnerait de son *sang* plutôt que de son *discours ;* et, à son tour, l'accusateur de Ctésiphon : « Cet homme a sur les épaules non une *tête*, mais une source de *revenus* », une métairie. Peu de modernes auraient résisté à la tentation de remplacer les mots des deux orateurs par ceux-ci : il donnerait de son *sang* plutôt que de son *eau ;* il n'a pas une *tête*, mais un *capital*. Un commentateur, chagrin de voir Eschine manquer cette occasion d'avoir de l'esprit à la française, efface le mot *revenu* (πρόσοδον) et y substitue capital (κεφάλαιον) : c'est trop de bonté. A ces gentillesses douteuses, les Attiques préfèrent les traits dans le goût de celui de Gorgias : « Une arondelle avait jetté de son émeût sur lui » ; le sophiste lève les yeux et dit : « Cela n'est pas honnête, ô Philomèle » ; comme s'il eût dit : « Cela n'est pas bien, princesse. »

Malgré la finesse parfois ingénieuse de son esprit, Démosthène avait peu de succès dans la plaisanterie. Il est, au jugement de Cicéron, un modèle accompli d'urbanité ; mais il semble avoir ignoré l'enjouement piquant (*facetus*) connu de Lysias et d'Hypéride. Ses bons mots, selon l'auteur de la cinquième des lettres attribuées à Eschine [1], n'ont jamais fait rire que

1. Le plaidoyer contre Calliclès, un procès de gouttière, renferme ce

Ctésiphon. Quintilien serait assez disposé à les juger de même : « Ils montrent clairement que ce genre d'esprit ne lui a pas déplu, mais que la nature le lui avait refusé [1]. » L'auteur de l'*Institution oratoire* a le droit de triompher ici, et de dire que Rome l'emporte sur Athènes dans la plaisanterie comme dans le pathétique attendrissant (*miseratione et salibus vincimus*). Les Grecs peuvent se consoler de cette infériorité : il vaut mieux manquer du talent de faire rire que d'en abuser, à l'exemple du consul romain ; et puis le rire, à la tribune d'Athènes, était-il de si haut prix? Les Athéniens n'avaient nul besoin qu'on les y excitât.

Les plaisanteries de Démosthène ont quelque chose de bourru (comme les boutades d'Alceste sur la chute du sonnet d'Oronte et le cabinet dont il est digne), ou même l'âpreté du sarcasme. — Eschine est un ingrat d'attaquer Démosthène, car Démosthène le fait vivre. Sans les citoyens dévoués qui combattent le Macédonien, que deviendraient les revenus des orateurs ses pensionnaires? — « Démosthène me reprendre! lui dit un jour Démade : c'est le porc qui régente Minerve. — Cette Minerve, l'autre jour, dans le bourg de Colyttos, a été surprise en adultère. » Démosthène a défié les complices de Philocrate de venir se justifier à la tribune; nul n'y a paru, sous divers prétex-

trait : « Tout écoulement m'étant enlevé, l'eau restera chez moi. Par Jupiter, que ferai-je de cette eau? Calliclès me forcera-t-il à la boire? » Un filou nommé *Chalcous* le raillait sur ses travaux nocturnes : « Je comprends; ma lampe allumée cause ton chagrin. Mais vous, Athéniens, ne soyez pas surpris de tous les vols qui se commettent : nos voleurs sont d'airain (χαλκοῦς) et nos murs d'argile. »

1. Quintilien, VI, 3 ; cf. *Orator*, 26.

tes. Quel est celui de Phrynon ? « Il a un gendre en Macédoine. » Ce Phrynon avait envoyé à Philippe son fils, bel adolescent. Les Athéniens usaient volontiers d'euphémismes. Un jurisconsulte précieux, Tourreil, appelait un exploit un *compliment timbré*; un salaire, une *reconnaissance monnayée*. Ainsi les salariés de Philippe étaient à Athènes ses *hôtes*, ses *amis*. Les flatteurs, familiers de Denys, vivant de sa table, quand ils ne mouraient pas de ses fantaisies (Διονυσοκόλακες), s'appelaient *artistes*, habiles gens (τεχνίτας). Les sycophantes étaient des « curateurs (ἐπιμελητής) des affaires publiques et privées ». Les voleurs, perceurs de murs, ou les brigands et pirates, se déclaraient doucement des « hommes qui travaillent à acquérir » (ποριστάς) ; il faut bien que tout le monde vive, et la pauvreté est une circonstance atténuante : « L'impérieux besoin confond toutes les idées de ce qui est permis et défendu » ; cette indulgence témoignée par Démosthène au besogneux Charidème est une concession oratoire. D'ordinaire il voit les choses et les hommes tels qu'ils sont ; il appelle un chat un chat, et Philocrate un...

Même ses éloges sont mêlés de rudesse. Un de ses collègues d'ambassade en Macédoine a exalté, à la tribune d'Athènes, les qualités merveilleuses de Philippe. Démosthène devant Philippe raille ces traits de sotte flatterie : « Je n'ai pas vanté votre beauté : le plus beau des êtres, c'est la femme ; votre talent de buveur : c'est l'éloge d'une éponge ; ni votre mémoire : c'est le mérite d'un sophiste, trafiquant de paroles. » Sa franchise peu apprêtée est un des griefs d'Eschine contre lui ; il a la rusticité d'un *barbare*,

celle du Grand-Roi, écrivant aux Athéniens avec la délicatesse d'un Turcaret couronné : « Je ne vous donnerai point d'or; ne m'en demandez pas; vous n'en aurez point. » Ses brusqueries provoquent « devant les députés de toute la Grèce une explosion de rires peu commune ». Il interrompt les gens à grands cris; c'est un Béotien (βοιωτιάζει) digne de sympathiser avec ce peuple grossier. Faut-il s'en étonner? il est Scythe (paysan du Danube) par sa mère, non Athénien.

Rarement l'ironie de Démosthène est assez libre de passion pour être enjouée; ses sourires ne sont pas malicieux, mais contractés et à demi grimaçants. Un autre que lui aurait châtié d'une main légère la suffisance poltronne de Midias et son beau zèle toujours intempestif. Le péril est sur mer? Midias s'y fait suppléer par l'Égyptien Pamphile. La lutte va-t-elle s'engager sur terre? Midias court à l'assemblée et promet bruyamment de fréter une trirème : il est toujours où le danger n'est pas. Il s'est fait nommer hipparque, et il ne peut assister à une procession, à cheval, sans perdre l'étrier; et encore sa monture est d'emprunt.—Au lieu de s'égayer agréablement aux dépens de ce brouillon vantard, Démosthène sème le récit de ses subterfuges des épithètes de *lâche*, d'homme *exécrable;* au badinage il substitue l'invective. L'auteur de la *Morale à Nicomaque* permet au magnanime l'ironie méprisante. Telle est, le plus souvent, celle de Démosthène. Horace se jouait autour du cœur humain en raillant doucement ses faiblesses; Juvénal flétrit ses vices avec vigueur : la même différence sépare notre orateur des autres Attiques, dans l'emploi de

l'ironie. Celle de Démosthène est surtout indignée et virulente : « Évidemment, Eschine, ces malheurs te touchent, et les Thébains t'inspirent de la pitié, toi qui as des terres en Béotie et qui laboures les champs dont ils furent dépouillés ; et je m'en réjouis, moi dont la tête fut, aussitôt après, réclamée par l'auteur de ces désastres. » — « O tête criminelle ! tu as, par tes discours, déchiré, outragé les hauts faits de nos aïeux, ruiné toutes nos affaires, et ces mêmes discours t'ont fait riche et personnage arrogant. Avant d'avoir accablé de maux la République, il avouait son métier de greffier et l'obligation qu'il en avait à vos suffrages, et ses façons étaient modestes. Mais depuis ses innombrables crimes, il fronce des sourcils hautains, et si l'on dit : *Voilà Eschine, l'ancien greffier*, aussitôt sa haine s'allume, il se dit offensé ; il s'avance sur la place publique le manteau traînant jusqu'à la cheville ; il enfle ses joues ; il marche du pas majestueux de Pythoclès. Le voilà devenu l'un de ces hôtes et amis de Philippe, qui veulent se débarrasser de la démocratie et traitent notre constitution de mer follement orageuse, lui qui naguère saluait si humblement la table des pensionnaires du peuple [1]. »

L'ironie est un ressort manié volontiers par les tragiques. Chez eux elle est tantôt dédaigneuse, dans

1. *Ambassade*, Didot, p. 231, § 313. *Pro Corona*. Didot, p. 125, § 41. — La harangue *Sur l'Halonèse* est animée d'un bout à l'autre d'une ironie fine et d'une verve spirituelle qui détournent un familier de Démosthène de lui attribuer ce morceau. Démosthène aurait commenté la lettre de Philippe avec une pénétration mordante et une aigreur fort éloignées de l'enjouement d'Hégésippe. Il a développé à peu près les mêmes idées (*Ambassade*, Didot, p. 185, 186), mais dans une tout autre manière.

la bouche du Nicomède de Corneille; tantôt amère, dans celle de l'Oreste de Racine. Démosthène donne à la sienne une sorte d'âcreté douloureuse. L'ancien comédien Archias alléchait Démosthène par de douces paroles : Quitte ton asile, je te conduirai à Antipater, il ne te fera aucun mal. — De la place où il était assis, Démosthène le regarde : « Archias, tu ne m'as jamais touché sur la scène; tes belles promesses ne me toucheront pas davantage aujourd'hui. » Archias irrité menace : « Maintenant tu parles comme un inspiré, sur le trépied macédonien (le Macédonien est son oracle); tout à l'heure tu jouais la comédie. » Comédie tragique, digne d'un Collot-d'Herbois ou d'un Saint-Just (le nom même de ce personnage n'est-il pas une cruelle ironie?). Camille Desmoulins avait dit de ce jeune sectaire aux allures recueillies : « Il porte sa tête comme un Saint-Sacrement. » — « Je lui ferai porter la sienne comme un saint Denis », mot froid comme le tranchant de la hache, et que la hache justifia.

III. Qui voudrait relever chez Démosthène les expressions énergiques dont l'effet est de mettre l'objet sous les yeux, aurait à le transcrire presque en entier. La vigueur naît souvent chez lui de la concision : « En cinq jours seulement, Eschine a débité ses mensonges, vous y avez cru, la Phocide les a connus, elle s'est livrée, elle a péri. » Elle naît aussi de l'image agissante (ἐναργοῦντα) qui peint et communique le mouvement et la vie. Dans le plaidoyer *Contre Macartatos*, il dit avoir d'abord songé à offrir aux regards des juges un tableau généalogique des

descendants d'Agnias; « mais comme tous, surtout les plus éloignés de moi, n'auraient pu le voir distinctement, je suis obligé de le tracer de vive voix, et de m'adresser ainsi à tout le tribunal à la fois. » Les discours de Démosthène sont autant de tableaux parlants; les peintures vives, les reliefs frappants y abondent. Les rhéteurs curieux de citer des modèles d'hypotypose, avaient à faire avec lui une ample moisson. Au reste, l'énergie semble avoir été la qualité commune des Attiques de la période macédonienne. « Les hyperboles, dit Aristote, conviennent à la jeunesse, à la colère; les orateurs d'Athènes en usent très-fréquemment. » A défaut d'ardeur juvénile, les passions excitées par les luttes politiques, au temps de Philippe, suffisaient à suggérer des figures hardies. Déjà un pur Attique, Lysias, n'avait pas craint d'écrire dans une oraison funèbre : « Il est juste que la Grèce *soit tondue* (κείρασθαι) sur le tombeau des braves qui ont péri à Salamine, puisque sa liberté a été ensevelie avec leur courage. » Un contemporain de Démosthène, Æsion, pouvait se permettre ce trait : Les Athéniens ont « versé leur ville dans la Sicile ». Hégésippe leur conseillait d'exterminer les partisans de Philippe, « si vous avez la cervelle dans la tête et non foulée sous vos talons ». Démade dit qu'il gouverne les épaves de la République (πολιτεύεσθαι τὰ ναυαγία τῆς πόλεως). La nouvelle de la mort du Conquérant a mis Athènes en émoi : « Athéniens, Alexandre n'est pas mort; car le monde serait rempli de l'odeur de son cadavre » (Démade). On reprochait à Hypéride une motion illégale : « Ce n'est pas moi qui ai fait cette proposition, c'est la bataille de Chéronée. —

Tu ne voyais donc pas les lois qui te le défendaient? — Les armes des Macédoniens, les voilant de leur ombre (ἐπισκότει), m'en dérobaient la vue. » Démosthène « est composé de mots,... arrachez-lui la langue; ce n'est plus qu'une flûte sans bec » (Eschine). La plupart des expressions de Démosthène citées par Eschine ne se retrouvent pas dans ses harangues; ce sont le plus souvent des saillies d'improvisation qui doivent à leur vigueur même le privilège d'avoir frappé le souvenir de son rival.

Cicéron permet à l'orateur des expressions presque poétiques (*verba prope poetarum*). Aristote, moins indulgent, a blâmé, comme poétiques, bon nombre de termes et d'images que le scrupuleux Isocrate lui-même aurait sans doute acceptés. Il ne veut pas que l'on dise : « La philosophie est le rempart des lois »; « Tu avais semé la honte, tu as moissonné le malheur. » Ainsi Voltaire, dans un mouvement d'humeur contre J.-J. Rousseau, voyait un exemple des « excès d'extravagance » où tombent les « demi-beaux esprits » touchés de « la manie de se singulariser », dans cette image : « Je cultivais l'espérance et je la vois se flétrir tous les jours. [1] » L'auteur du *Dictionnaire philosophique* est plus attique ici que n'aurait été Démosthène. Les figures poétiques sont nombreuses chez lui, et il les emprunte surtout aux scènes de la nature. — Python, audacieux, lance contre l'assemblée les flots d'une éloquence impétueuse (πολλῷ ῥέοντι). Sans le réveil des Thébains, l'effort de la guerre serait tombé sur Athènes comme un torrent d'hi-

1. E. Havet, *Étude sur la Rhétorique d'Aristote*, p. 100, 107.

ver (χειμάῤῥους). Un revers frappe-t-il la cité? aussitôt Eschine sort de son repos, comme s'élève un coup de vent soudain (ὥσπερ πνεῦμα ἀνεφάνη). L'attaque de Philippe est « une grêle qui ruine les moissons. » « Ce décret (d'alliance avec Thèbes) dissipa le danger qui enveloppait la ville, comme un nuage [1] ». Cicéron a relevé ce mérite de l'élocution de Démosthène : « L'emploi très fréquent des figures de pensées est, aux yeux de certains critiques, le mérite principal de son éloquence; et, de fait, l'on ne trouve presque aucun passage de lui où le fond des idées ne se produise sous une forme saillante; du reste, celui-là seul est orateur qui sait donner à toutes ou du moins à presque toutes ses pensées un tour vif, un éclat lumineux. [2] » Démosthène doit le relief pittoresque de son style à la vivacité de son imagination, et aussi au génie même de sa langue maternelle colorée et expressive. Les Grecs l'avaient faite à leur image et la maniaient comme un pinceau [3].

La hardiesse des images de Démosthène n'a pas

1. Τοῦτο τὸ ψήφισμα τὸν τότε τῇ πόλει περιστάντα κίνδυνον παρελθεῖν ἐποίησεν, ὥσπερ νέφος. Cf. *Pro Corona*, édition de M. Landois, p. 154.

2. Cicéron, *Orator*, 39 ; *De oratore*, I, 28. « L'éloquence est une peinture de la pensée. » Pascal.

3. L'insouciance des Athéniens sera pour eux un *casse-cou* (ἐκτραχηλισθῆναι). Les Byzantins auraient tout subi, *avalé* (εἰσφρήσεσθαι) plutôt que de tomber aux mains de Philippe. Ce prince sondait les Hellènes avec une sonde d'or, διεκωδώνιζε. Ce verbe signifie proprement : éprouver un cheval ombrageux par le son des clochettes, et il éveille l'idée de faire tinter les pièces d'or aux oreilles des Grecs. Le moindre revers suffit à tout renverser, ἀνεχαίτισε : se dit d'un cheval qui se cabre et renverse le cavalier en secouant sa crinière, χαίτη. Il serait aisé de multiplier ces exemples.

toujours trouvé grâce devant Eschine ; il en relève plusieurs que la vivacité de l'improvisation pouvait seule justifier[1]. « Ne vous rappelez-vous pas ses paroles odieuses, incroyables ? Comment avez-vous jamais pu les subir patiemment, ô hommes de fer ? Il vous disait à la tribune : *On ébourgeonne la République* ; *on a taillé les sarments de la démocratie* ; *on a tranché les nerfs des affaires* ; *nous sommes empaquetés, cousus dans des nattes d'osier* ; *on nous perce le derrière comme avec des lardoires*[2]. De qui sont ces expressions, affreuse bête, ou plutôt ces monstres de langage ? » Cicéron a blâmé des images moins osées : « La mort de l'Africain a dépouillé la République de sa virilité (*castratam*) ; Glaucia, l'excrément du Sénat (*stercus Curiæ*)[3] », et cependant il a plaidé en faveur de Démosthène les circonstances atténuantes. Il est aisé, dit-il, de reprendre à froid un mot de feu et de le tourner en dérision, quand les âmes enflammées des auditeurs ont eu le temps de s'éteindre ; mais ces témérités de langage ne trouvent-elles pas leur excuse dans la chaleur passionnée du débat ? — Pline le Jeune, bel esprit très-attentif dans ses lettres à suivre Cicéron pas à pas, s'est souvenu de ce passage de l'*Orateur*. Il justifie quelques-unes de ses expressions « enflées et violentes » au jugement de son correspondant Lupercus, mais « hardies, pleines de sens, sublimes » au goût de leur

1. Pour les diverses critiques du style de Démosthène par Eschine, voir Denys d'Halicarnasse, *De l'excellence de l'élocution de Démosthène*, chap. 35, 55, 56, 57.

2. Τινὲς τὰ στενὰ (πρωκτόν) ὥσπερ τὰς βελόνας διείρουσι. Didot, p. 127, § 166.

3. *De oratore*, III, 41 ; *Orator*, 8.

auteur. Il allègue l'exemple d'Homère, d'Eschine, de Démosthène, et il relève la « grandeur éclatante [1] » des traits que l'accusateur de Ctésiphon a blâmés. Les fragments de Démosthène cités par Pline méritent, en effet, cet éloge ; mais qui osera le décerner à la comparaison évidemment peu attique des lardoires ?

Nos écrivains français n'ont jamais laissé échapper de telles saillies ; cependant ils ne péchaient point par excès de pruderie. Eux aussi, ils sentaient la force des comparaisons familières : « La nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune » (Pascal). Bossuet ne parle-t-il pas de la complaisance de certains docteurs « qui leur a fait porter des *coussins* sous les coudes des pécheurs, chercher des *couvertures* à leurs passions... » Dans une de ses lettres (1697) il dit des pères jésuites d'abord sympathiques au quiétisme de Fénelon, que, du jour où Louis XIV se prononça contre lui, « ils firent le plongeon » et l'attaquèrent. Ses premières œuvres portent la marque de la liberté énergique de son éloquence (laissez *débonder* votre douleur...), et les *Oraisons funèbres* elles-mêmes sont semées d'expressions d'une familiarité très expressive [2]. Le cardinal de Bausset a supprimé les *coussins*. On sait comment les audaces compromettantes des *Pensées* de Pascal ont été adoucies (*castratam*) ; les scrupules de Port-Royal ont atteint même les pures hardiesses du style. Le conseil de « s'abêtir » devait faire om-

1. *Granditas elucet*, *Lettres*, IX, 26.

2. La *démangeaison* d'innover sans fin... la bouche *collée* sur ces mains victorieuses et maintenant défaillantes... le sentier où le juste *grimpe* plutôt qu'il ne marche, etc. Cf. l'oraison funèbre de Nicolas Cornet, 1663.

brage; mais ne pouvait-on laisser passer « des figures tirées par les cheveux » ; on « s'entête » d'une chose songée longtemps, « on s'en coiffe » ; l'homme, « cloaque d'incertitude et d'erreur »; et même ces « trognes armées » dont les hallebardes rehaussent la majesté royale ? La vigueur de l'imagination et la passion seront toujours la source et l'excuse des traits en apparence les plus risqués.

L'antithèse est assez souvent employée dans les plaidoyers de Démosthène : elle y concourt à la brièveté en mettant rapidement face à face deux idées que la clepsydre ne permettait point toujours de développer : ainsi le plaidoyer *Pour Apollodore* est encadré de deux antithèses qui le résument vivement. Les antithèses de Démosthène n'ont jamais rien des *fausses fenêtres* dessinées pour la symétrie : « Ce que je crains, ce n'est pas que Philippe soit vivant, c'est que la haine des prévaricateurs et l'ardeur à les punir ne soient mortes au cœur de la République. » L'antithèse de choses ou le contraste est un de ses procédés favoris. Un parallèle presque continuel est établi, dans les discours de l'*Ambassade* et de la *Couronne*, entre la naissance, l'éducation, la famille, la vie privée et publique des deux adversaires. La lumière vive et nette de l'Attique avait donné aux Athéniens le goût du relief lumineux. Démosthène savait à cet égard la force des contrastes (παράλληλα) et ne dissimulait pas son dessein d'en profiter : « A ma conduite comparez la leur ; la lumière jaillira de ce parallèle. [1]»

1. Didot, p. 206, § 166. Ce goût des contrastes n'a pas échappé aux co-

Nous terminerons ces remarques sur l'élocution de Démosthène par la citation d'une page qui reproduit quelques-uns des traits de la physionomie expressive de son éloquence. — Qu'importe, dit-on, la perte de Serrhium, de Dorisque? Laissez s'accumuler ces spoliations insignifiantes; à la fin elles s'élèveront à un « total » désastreux. Vous croyez faire un bon marché en achetant la paix au prix de telles concessions? « Je crains qu'un jour, semblables aux emprunteurs imprudents qui se procurent à gros intérêts une aisance passagère, et ensuite se voient dépouillés même de leur patrimoine, nous aussi, nous ne payions cher notre indolence; et que, pour avoir tout rapporté au plaisir, nous ne subissions plus tard la nécessité d'exécuter beaucoup de choses dures auxquelles nous nous refusions jadis, et de trembler pour le sol même de la patrie [1]... Il vous faut, Athéniens, secouer cette mollesse dès aujourd'hui. Voyez, en effet, jusqu'où cet homme a poussé l'arrogance : il ne vous laisse même plus le choix entre l'action et le repos; il menace; il profère, dit-on, des paroles insolentes. Incapable de se contenter de ce qu'il a pris, il s'environne chaque jour du rempart de nouvelles conquêtes, et tandis que nous temporisons immobiles, il nous cerne, il nous investit de toutes parts.

Quand donc, Athéniens, quand ferez-vous votre devoir? Qu'attendez-vous? un évènement? la nécessité? Mais quelle autre idée se faire de ce qui se

miques. Timoclès l'appelle : « homme qui hait les discours, et n'a jamais fait une antithèse. » *Fragments des poètes comiques*, Didot, p. 616.

1. 1re *Olynthienne*. — Si noles sanus, curres hydropicus (Horace).

passe sous nos yeux? Moi, je ne connais point, pour des hommes libres, de nécessité plus pressante que le déshonneur. Voulez-vous toujours, dites-moi, aller de çà de là sur la place publique, vous demandant les uns aux autres : « Que dit-on de nouveau? » Hé! qu'y aurait-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce? « Philippe est-il mort? — non, il est malade. » Mort ou malade, que vous importe? S'il lui arrivait malheur, vous vous feriez bientôt un autre Philippe, avec la vigilance que vous apportez aujourd'hui à vos affaires[1]. »

IV. La lumière manque parfois à demi à la disposition des plans de Démosthène : l'exactitude de la méthode est une des supériorités des modernes sur les anciens. Les dévots de l'antiquité avaient une lourde tâche à soutenir, au temps de Charles Perrault, quand ils entreprenaient de prouver que l'Iliade et l'Odyssée ne laissent rien à désirer pour la composition. Les admirateurs intelligents d'Homère pouvaient alléguer la différence du goût des anciens âges et du nôtre; et en effet, une tragédie moderne disposée comme l'*Ajax* de Sophocle n'échapperait pas à la critique. Pour nous, ce drame finit à la mort du héros : les Grecs écoutaient avec plaisir les quatre cents vers (plus du quart de la tragédie) qui survivent au dénouement véritable. Sans doute ils étaient, de même, moins touchés que nous du peu de netteté du canevas de telle des œuvres de Démosthène. Quel est, dans le détail, le plan du discours de la *Couronne*, celui de

1. Didot, p. 23, § 9.

l'*Ambassade* surtout? Les critiques se sont livré bataille sur cette question : à l'examen des opinions diverses émises dans ce débat, nous substituerons un certain nombre d'observations incontestables, suggérées par une lecture assidue de l'orateur.

Démosthène, artiste accompli, aurait-il de gaieté de cœur privé des chefs-d'œuvre travaillés avec un soin jaloux de l'une des formes essentielles de la beauté littéraire, celle de l'ordonnance? on ne peut l'admettre, surtout quand on le voit si attentif à donner le mérite de l'agencement à de simples périodes. Chacune des pierres dont la réunion constituera l'édifice oratoire est taillée par Démosthène avec un art admirable. Ce même art préside à la formation des groupes nés de leur assemblage; grâce à cette structure savante, le groupe, ou développement partiel, figure lui-même une petite harangue qui a son commencement, son milieu et sa fin : c'est un corps organisé et complet [1]. D'où vient que l'organisme de l'œuvre totale frappe moins vivement et qu'il est assez malaisé de la désarticuler? c'est qu'ici la méthode ordinaire cède le pas à un art supérieur, qui sort des règles convenues pour atteindre à des effets que la règle n'enseignera jamais. Les modernes cherchent dans le *Pro Corona* un plan dessiné selon les prescriptions des rhéteurs ou les conseils de Buffon, et ils ne l'y trou-

1. Il est instructif d'étudier à ce point de vue cette page du *Discours de la Chersonèse* : Didot, p. 53, § 39-47, en remarquant les mots : πρῶτον γνῶναι, ... δεύτερον εἰδέναι, puis εἰδότας ... ἐγνωκότας. Démosthène sait toujours où il va : « Mais j'omets ces détails pour ne pas m'écarter de mon sujet en passant ainsi d'un propos à un autre. » *Pro Corona*, Didot, p. 174, § 313.

vent pas : à qui la faute? Parfois, au rebours, ils découvrent entre certaines parties de l'œuvre des liens mystérieux qui n'existent pas : l'orateur est-il responsable de leurs fantaisies? Il ne leur a pas toujours livré son secret ; c'était à eux de le surprendre. Il n'y a pas toujours chez Démosthène de plan régulier : il y a toujours une disposition savante, justifiée par un dessein arrêté et calculé, non sur l'observation des pratiques ordinaires, mais sur l'effet à produire. Ainsi, les artistes à qui est due la merveille du Parthénon [1], permettaient aux colonnes de dévier de la perpendiculaire; ils rétrécissaient certaines parties de l'ornementation du monument; ils diminuaient progressivement les intervalles, altéraient la droiture rectiligne des surfaces, afin d'atteindre à certaines illusions de perspective : la ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin pour conduire au terme de l'art. Démosthène, comme les architectes athéniens, a usé des plans obliques et des courbures ; il en avait le droit.

Les grandes compositions du genre délibératif ne sont pas astreintes à la même exactitude que les œuvres du barreau. Un plaidoyer athénien était obligé de suivre un ordre simple et clair : à cette condition seule, le client pouvait le confier aisément à sa mémoire. D'autre part, un petit dessin, facile à embrasser d'un coup d'œil, a besoin d'être soigné plus exactement dans ses lignes qu'un vaste tableau riche d'épisodes, et dont la complexité savante est destinée à produire un effet d'ensemble puissant. Ces larges toi-

1. E. Boutmy, *Philosophie de l'architecture en Grèce*, p. 133. Cf. *Verrines, 2e action*, I. 51 : Verrès et le temple de Syracuse.

les demandent à n'être pas examinées de trop près; les menus dessins doivent pouvoir supporter la curiosité indiscrète de la loupe. Le discours politique s'accommode moins de la lecture que de l'audition. Le lecteur, maître de son temps et de lui-même, veut tout goûter à loisir et se rendre compte de toute chose; chemin faisant, il analyse ses impressions et les qualités diverses de l'œuvre; il s'y arrête pour la mieux pénétrer. L'auditeur, moins exigeant, ne demande qu'à être convaincu et entraîné : il lui faut surtout du mouvement, de l'action, des coups sensibles et répétés. Or, ces coups redoublés lui seront portés par la riche succession (fût-elle même librement ménagée) des arguments et des passions dont se compose la masse (ὄχλος) du discours politique. Si l'on réussit à prouver et à toucher, sans suivre un plan d'une régularité irréprochable, le succès de l'orateur absout l'écrivain. Un boulanger demandait s'il fallait faire la pâte dure ou molle : « Ne peut-on la faire bonne[1]? » — « Démosthène, dit Ulpien, ne suit pas la méthode, mais il va selon ce qui est avantageux. » Si, sans méthode, il enlève les suffrages, qu'exiger de plus? Tout est bien qui finit bien.

A les entendre, Eschine et Démosthène tiennent parfois des discours « confus, embrouillés »; les deux orateurs adressent cette critique précisément aux passages de leurs harangues où ils sont le plus clairs, trop clairs sans doute au gré de l'adversaire. C'est une tactique à l'adresse des juges : on veut leur persuader qu'ils n'ont pas bien entendu l'orateur, alors qu'ils

1. Aristote, *Rhétorique*, III, 16, 12. Cf. Horace, *Ad Pisones*, 361.

l'ont parfaitement compris. Ne croyons donc pas nos plaideurs sur parole. Eschine (et sur ce point il se rend justice) ne manque pas d'opposer l'ordre, la clarté de son discours à la confusion préméditée et artificieuse de Démosthène. Il annonce une exposition lumineuse (σαφέστερον) des iniquités de son ennemi; il veut qu'on n'ait « aucune peine à le suivre ». En effet, le plan du discours *Contre Ctésiphon* est nettement tracé et suivi fidèlement[1]. Celui du plaidoyer *Contre Aristocrate*, un des plus remarquables plaidoyers politiques de Démosthène, est également irréprochable à cet égard. D'ordinaire pourtant son allure est moins méthodique que celle d'Eschine, d'Hypéride ou d'Isocrate : il indique une idée et la laisse de côté; plus loin il y revient et la développe; il annonce une preuve, et il diffère de la donner; il commence un contraste, et s'arrête au milieu. Il signale lui-même le plan qu'il dit vouloir suivre, et il ne le suit pas

1. Eschine prétend avoir calqué le plan de la troisième partie de son discours sur celui qu'il sait devoir être adopté par Démosthène (Didot, p. 106, §54 ; p. 107, § 57) : Démosthène partagera son administration en quatre périodes ; Eschine examinera donc ces quatre périodes successivement. — La vérité est qu'il n'y a aucun rapport entre les plaidoyers des deux adversaires, ni dans la disposition de l'ensemble, ni dans le développement des parties. Eschine a suivi dans son discours un ordre différent de celui de l'acte d'accusation ; or, c'est à l'ordre de l'acte d'accusation que Démosthène s'attache dans sa défense. La partie du discours de Démosthène consacrée à l'apologie de son ministère, n'offre aucune trace des quatre époques annoncées par l'accusateur. Pourquoi donc Eschine lui a-t-il attribué un plan qui n'existait que dans sa propre imagination ? L'objet de cette feinte est-il de montrer qu'il ne craint pas de le suivre sur le terrain de son choix? Ailleurs (Didot, p. 106, 107) il prête par avance à Démosthène des apostrophes pathétiques dont Démosthène s'est abstenu; cette fiction gratuite lui donne l'occasion de belles répliques : voilà tout le secret de son artifice.

(*Contre Timocrate*, deuxième partie). Démosthène trace de fortes lignes générales qui découpent le sujet en ses parties essentielles, mais ce qui remplit les intervalles est disposé sans ordre rigoureux. A l'occasion, il récapitule les griefs énoncés, les faits démontrés. Ces points de repère, jalons indicateurs de la route déjà faite et de celle qui reste à parcourir, ne sont pas superflus. L'orateur quitte assez souvent sa voie pour s'engager à droite et à gauche dans des sentiers où il ne perd ni son temps ni sa peine, car ils l'acheminent au but; mais, au lieu de la ligne droite, ce sont des détours et des mouvements de va et vient, semblables à ceux d'une libre improvisation. « Mais parlons du décret d'invitation (au repas du Prytanée); j'ai failli oublier ce point, l'un des plus importants de ma cause [1]. »

S'il est parfois malaisé de suivre Démosthène dans les sinuosités de son plan, il ne l'est jamais de marquer l'idée maîtresse de ses discours. Chacun d'eux est inspiré par une pensée dominante, âme de la composition entière. Ainsi le discours de la *Couronne* est tout entier dans les lignes qui servent d'épigraphe à cet ouvrage. Cette unité de la pensée capitale et de l'impression communiquée fait la véritable unité du discours. Démosthène, orateur obstiné, tenace, s'attache à ne pas le paraître. Il insiste sur les preu-

1. Ces feintes de l'orateur-écrivain sont assez fréquentes : « Greffier, prends encore le décret porté en faveur de Chabrias ; vois, cherche : il doit être ici quelque part » (*Contre Leptine*). Cf. Didot, p. 148, § 160, et surtout *Contre Aristocrate*. Didot, p. 326, § 18. Cicéron imite des Grecs même ces petits artifices : « Ces deux statues, on les appelait Canéphores. Mais l'artiste... qui est-il? qui donc?... Vous avez raison, c'est Polyclète. » Verrines, *De signis*, IV, 3.

ves déterminantes, mais non de suite; il les quitte et les reprend. Une fois l'auditeur mis au point qui lui agrée, il sait l'y maintenir sans le fatiguer de redites monotones; au contraire, il s'applique à dissimuler la persistance de ses moyens sous la variété des formes et l'habileté des entrecroisements. Ses plans ne figurent pas une chaîne, mais un filet que n'aurait pas désavoüé Vulcain.

La composition de Démosthène ressemble à l'ordre dispersé de la tactique militaire. Ce n'est pas la disposition régulière du régiment au défilé, marchant avec ensemble et symétrie, avec toutes ses parties à leur place réglementaire. Ses exordes, on l'a vu, n'ont jamais le panache dont se parent volontiers les discours d'apparat. Narration, confirmation, réfutation, prennent part à la mêlée en irréguliers, sans méthode précise; la péroraison est partout à la fois, comme un bon général anime tout de sa présence. La harangue entière est une légion éparpillée en tirailleurs avançant, reculant, obliquant à droite, à gauche, selon les accidents du terrain et les nécessités de la lutte. Tous les arguments, soldats disséminés, concourent à la même action, frappent le même ennemi, obéissent à une même pensée directrice; mais qu'il y a loin de cet ordre à celui de la parade ! L'observation scrupuleuse des règles de l'art est subordonnée ici aux besoins de l'action. L'art vrai, le seul nécessaire, c'est l'art de vaincre.

La liberté des plans de Démosthène tient à une cause personnelle, le génie de l'orateur; et à des causes générales, les habitudes traditionnelles de l'éloquence des Attiques. Les diversions leur étaient

familières (en dépit de la loi qui défendait de s'écarter du sujet), mais surtout les réfutations anticipées, écrites après coup. La composition du discours d'Eschine *Contre Ctésiphon* nous semble irréprochable, sauf quelques longueurs dues, dans la seconde partie, à ce procédé des prolepses. En général, les harangues échangées entre Eschine et Démosthène sont, tout ensemble, des attaques et des répliques, ou des répliques et des dupliques à la fois. Ils les ont remaniées après le débat, selon les moyens employés par l'adversaire. Ces additions, pièces de rapport souvent considérables, sont autant de surcharges encombrantes; elles troublent l'économie du discours primitif, et nuisent à la simplicité et à la netteté de la composition. Deux œuvres pétries ensemble ne peuvent guère avoir l'homogénéité harmonieuse d'un ouvrage fondu d'un seul jet.

On demandait à Démosthène : quelle est la première qualité de l'orateur? l'action. — Et la seconde? l'action. — Et la troisième? encore l'action. — Ce trait prouve surtout que Démosthène avait beaucoup souffert des imperfections de la sienne. Corneille n'estimait-il pas au-dessus des autres celles de ses pièces qui lui avaient le plus coûté, c'est-à-dire précisément les moins prime-sautières de génie et les plus enchevêtrées d'« intrigue »[1]? L'action « l'éloquence du corps[2] » avait été

1. Il avoue une prédilection paternelle pour les « incidents surprenants » de *Rodogune*. Il admire et fait valoir avec une satisfaction candide les « équivoques ingénieux » et les divers » artifices » d'*Héraclius*, « un heureux original. » — « Le poème est si embrouillé qu'il demande une merveilleuse attention. Il l'a fallu voir plus d'une fois pour en emporter une entière intelligence. » Était-ce là un grand mérite?

2. « Quasi sermo corporis. » *De oratore*, III, 59.

assez longtemps défectueuse chez Démosthène; de là dès échecs qui l'avaient découragé d'abord : « Je suis de tous les orateurs celui qui se donne le plus de peine; j'ai presque épuisé mes forces à me former à l'éloquence, et avec cela, je ne puis me rendre agréable au peuple. Des matelots ignorants, des ivrognes occupent la tribune, ils sont écoutés, et moi l'on me dédaigne. » Le comédien Satyros connaissait la cause du mal et lui enseigna le remède. Il lui fit réciter, puis récita lui-même des vers d'Euripide. Démosthène fut frappé de la différence de l'effet qu'ils produisaient dans sa bouche et dans celle de son ami; il vit la puissance de l'art de la déclamation, et au prix d'une lutte opiniâtre, il réussit à l'acquérir, sans corriger toutefois son action d'une certaine impétuosité, objet des critiques d'Eschine.

A Rome, un orateur se permet les gestes les plus véhéments; il peut toucher la terre [1] sans blesser le goût des connaisseurs. L'Attique Eschine, hôte assidu de la palestre, reproche à son rival de ne l'avoir pas fréquentée : Démosthène y eût contracté la souplesse mesurée, la proportion harmonieuse des mouvements, cette grâce et dignité des attitudes si goûtée des Grecs. Au lieu de cela, il a conservé l'habitude des allures brusques et emportées : il ne monte pas à la tribune, il y bondit (ἀνεπήδησεν); il ne se présente pas à l'*ecclésia*, il s'y élance. N'attendez pas de lui qu'il tienne la main sous son manteau, à l'exemple de Périclès, calme à la tribune et droit comme la statue d'Athéné. Il laisse à Solon ce maintien, image de la modération

1. Vidi Antonium terram tangere (Cicéron).

des anciens orateurs ; il préfère des gestes déréglés comme sa conduite. A la tribune, il se jette à droite, à gauche (κύκλῳ περιδινῶν σεαυτόν) ; il se démène comme une bête fauve (θηρίον).

Dans son *Discours de réception* à l'Académie française, Buffon a peint de vives couleurs l'éloquence d'action qui « parle au corps », et celle qui, née de la pensée et de l'âme, parle à l'âme et à l'esprit. Démosthène, maître de ces deux éloquences, a uni l'entraînement de l'action à celui de la conviction raisonnée et de la passion. Qu'on se le figure à la tribune, animé d'indignation contre un misérable accusateur, tout plein des hautes pensées et des sentiments généreux dus au souvenir des ancêtres, tout entier enfin au double pathétique des gestes et du discours, et l'on pourra se faire une idée des transports que provoquaient sur un peuple sensible des morceaux semblables à celui-ci :

« Tel fut le principe, le premier fondement de la réconciliation d'Athènes et de Thèbes, cités que, jusqu'alors, ces hommes avaient poussées à l'inimitié, à la haine, à la défiance... Pour moi, je porte la confiance jusqu'à dire : si l'on peut aujourd'hui indiquer un parti meilleur ou même autre que celui que j'embrassai, je m'avoue coupable. Oui, si l'on découvre aujourd'hui une mesure dont l'exécution eût été alors plus avantageuse, mon devoir, j'en conviens, était de ne pas l'ignorer. Mais s'il n'en est pas, s'il n'en fut jamais, si à présent même on n'en peut révéler aucune, que devait faire le conseiller ? Entre les projets praticables qui s'offraient, n'était-ce pas de choisir le meilleur ? C'est ce que j'ai fait, Eschine, quand le

héraut demandait : « *Qui veut conseiller le peuple?* » et non : « *Qui veut censurer le passé,* » ou « *Qui veut garantir l'avenir?* » Dans un pareil moment, tu restais assis et muet dans nos assemblées ; moi, je montais à la tribune, j'y parlais. Mais si tu n'as rien dit alors, aujourd'hui du moins dis-nous quel autre langage je devais trouver, quelle occasion favorable j'ai négligé de saisir, à quelle alliance, à quelle démarche je devais plutôt engager les Athéniens.

« Mais que dis-je? on abandonne toujours le passé, personne n'en fait nulle part un sujet de délibération; l'avenir seul ou le présent appelle les conseils d'un ministre. Alors des périls menaçaient la patrie; d'autres déjà fondaient sur elle ; examine ma conduite au milieu de cette crise, et ne calomnie pas l'évènement. Car, si la Divinité décide du succès des entreprises, la sagesse du conseiller se manifeste par le conseil même. Ne me fais donc pas un crime de ce que Philippe a vaincu : l'issue du combat dépendait des dieux, non de moi. Mais que je n'aie pas pris toutes les mesures que pouvait suggérer la prudence humaine, que je n'aie pas mis dans l'exécution droiture, zèle, ardeur au-dessus de mes forces ; que mes entreprises n'aient pas été glorieuses, dignes d'Athènes et nécessaires, montre-le-moi et viens ensuite m'accuser. Si le coup de foudre a éclaté plus fort que nous, que tous les Hellènes, que pouvais-je faire? Un armateur a tout fait pour la sûreté de son vaisseau; il l'a muni de tout ce qui semblait devoir le préserver ; mais une tempête vient fatiguer, briser complètement les agrès : accusera-t-on cet homme du naufrage? Je ne gouvernais pas le navire, dirait-il ; et

moi je ne commandais pas l'armée, je n'étais pas maître de la Fortune ; au contraire, la Fortune est maîtresse de toutes choses.

» Raisonne donc, Eschine, et ouvre les yeux. Si tel a été notre destin, quand les Thébains combattaient avec nous, à quoi fallait-il nous attendre s'ils n'avaient pas été nos alliés, mais les auxiliaires de Philippe, résultat pour lequel cet orateur avait épuisé toute son éloquence ? La bataille livrée à trois journées de l'Attique jeta la cité dans un péril, une consternation extrêmes ; si elle avait été perdue sur notre territoire, que n'avions-nous pas à redouter ! Pensez-vous que nous pussions encore subsister, nous réunir, respirer ? Mais un jour, puis deux, puis trois nous offrirent bien des moyens de salut. Sans ce délai... Mais il ne convient pas de parler des malheurs dont nous ont préservés quelque divinité tutélaire et cette alliance qui fut le rempart d'Athènes et dont tu es, toi, l'accusateur.

» Tous ces détails s'adressent à vous, juges, et à ceux qui, hors de cette enceinte, nous entourent et m'écoutent. Car pour ce misérable quelques paroles nettes et précises suffisaient. Si, lorsqu'Athènes délibérait, l'avenir, Eschine, se dévoilait à toi seul entre tous, tu devais dès lors le révéler. Si tu ne le prévoyais pas, tu es comptable de la même ignorance que les autres. Pourquoi donc m'accuser, quand je ne t'accuse pas ? Dans cette circonstance (je ne dis rien encore des autres), je fus citoyen meilleur que toi ; car je me livrai à ce qui semblait être l'intérêt commun, sans reculer devant aucun péril personnel, sans même y songer ; et toi tu n'as donné aucun avis meilleur, autre-

ment on n'aurait pas suivi le mien, et tu ne rendis en cette occasion aucun service. Au contraire, ce qu'aurait fait l'homme le plus dépravé, le plus hostile à sa patrie, tu l'as fait après l'évènement. En même temps qu'Aristrate à Naxos, Aristolaos à Thasos, ces implacables ennemis de notre République, citent en jugement les amis des Athéniens, dans Athènes Eschine accuse Démosthène. Cependant celui qui épiait les infortunes de la Grèce pour en tirer gloire mérite de périr et n'a le droit d'accuser personne; et l'homme qui profite des mêmes circonstances que les ennemis de l'État ne saurait aimer sa patrie. Tout le prouve en toi : ta vie, tes actes, tes discours, ton silence. S'occupe-t-on d'une affaire qui importe à la cité? Eschine est muet; survient-il un revers, une disgrâce? Eschine parle. Ainsi dans un corps atteint de quelque mal les fractures et les luxations se réveillent.

» Mais puisqu'il insiste si fort sur l'évènement, je vais avancer une chose qui peut-être semblera étrange. Au nom de Jupiter et des dieux, que nul ne s'étonne de ma hardiesse, mais considérez avec bienveillance ce que je dis. Quand l'avenir se serait révélé à tous, quand tous l'auraient prévu, quand toi, Eschine, tu l'aurais attesté, publié de tes cris et de tes vociférations, toi qui n'as pas ouvert la bouche, même alors Athènes ne devait pas se désister de la voie qu'elle a suivie, pour peu qu'elle tînt compte de sa gloire, de ses ancêtres, de la postérité. Aujourd'hui, en effet, elle paraît avoir échoué dans une entreprise, sort commun à tous les hommes, lorsque la Divinité l'ordonne ainsi. Mais alors, si après s'être estimée digne de commander aux autres, elle eût abdiqué cet honneur, on l'aurait ac-

cusée d'avoir livré toute la Grèce à Philippe. Si elle avait abandonné sans combat ce que nos aïeux ont acheté au prix de tant de périls, qui ne t'aurait conspué, Eschine? Car le mépris ne serait retombé ni sur la République ni sur moi. Et de quels yeux, par Jupiter, regarderions-nous les étrangers qui se rendent à Athènes, aujourd'hui que les choses en sont au point où nous les voyons, et que Philippe a été nommé chef et maître absolu, si d'autres avaient combattu sans nous pour empêcher cette honte, et cela quand jamais, dans le passé, Athènes n'a préféré une sûreté sans gloire à d'honorables dangers! Qui des Hellènes, qui des Barbares ignore que les Thébains, et les Lacédémoniens avant eux, au fort de leur puissance, et le roi de Perse lui-même auraient permis avec joie, avec gratitude à notre République de conserver ses possessions, de les accroître à son gré, pourvu qu'elle consentît à obéir, à laisser à un autre l'empire de la Grèce? Mais apparemment les traditions nationales et le génie propre des Athéniens d'alors leur faisaient repousser une telle conduite comme intolérable, et nul, en aucun temps, n'a jamais pu persuader à Athènes de s'unir à la puissance injuste, de se faire esclave pour être en sûreté. Mais combattre pour la prééminence et l'honneur et la gloire au mépris du danger, voilà ce que dans tous les âges elle a persévéré de faire; et ces maximes sont à vos yeux si belles, si conformes à votre caractère, que vous réservez vos plus magnifiques éloges à ceux de vos ancêtres qui les ont pratiquées, et c'est à bon droit. Qui n'admirerait, en effet, la vertu de ces hommes capables d'abandonner ville et patrie, de se retirer

sur leurs galères plutôt que de recevoir la loi? L'auteur de ce conseil, Thémistocle, ils l'élurent général; Cyrsilos avait proposé de se soumettre : ils le lapidèrent; et vos femmes, la sienne. Car les Athéniens d'alors ne cherchaient ni un orateur, ni un général qui leur assurât une servitude heureuse; ils ne voulaient pas de la vie, s'ils ne pouvaient vivre en liberté. En effet, chacun d'eux se croyait né non-seulement pour son père et pour sa mère, mais encore pour la patrie. Où est la différence? l'homme qui se croit né pour ses seuls parents attendra la mort du destin, de la nature; le citoyen qui se croit né aussi pour la patrie mourra volontiers plutôt que de la voir esclave, et les insultes et les outrages imposés par la nécessité à une ville asservie lui seront plus affreux que le trépas.

» Si donc j'osais dire que c'est moi qui vous ai engagés à avoir des sentiments dignes de vos ancêtres, il n'est personne qui n'eût le droit de me reprendre. Mais je déclare que ces belles résolutions vous appartiennent, et je montre qu'avant moi la République était animée de ces pensées généreuses; seulement j'ajoute que, dans tout ce qu'elle a fait, une part aussi revient à mes services. Cependant Eschine accuse mon administration tout entière; il vous irrite contre moi, il me signale comme l'auteur de vos périls, de vos alarmes; il veut me priver d'une couronne, honneur d'un moment, mais c'est vous ravir à vous les éloges de tout l'avenir. Oui, si condamnant Ctésiphon, vous déclarez par là que ma politique n'a pas été la meilleure, vous paraîtrez avoir failli et non pas avoir succombé à l'aveugle malignité du sort. Mais non, Athéniens, non, vous n'avez pu faillir en

bravant les dangers pour la liberté et le salut de tous : j'en jure par ceux de nos ancêtres qui, les premiers, affrontèrent les hasards à Marathon, par ceux qui se sont rangés en bataille à Platée, par ceux qui ont combattu sur mer à Salamine, à Artémisium, et par beaucoup d'autres vaillants hommes couchés dans les monuments publics. La ville, les jugeant dignes du même honneur, les a tous ensevelis de la même manière, et non pas seulement les heureux et les vainqueurs. Ce fut justice, car l'œuvre des hommes de cœur, tous l'avaient accomplie ; mais leur sort fut celui que la divinité avait assigné à chacun.

» Et après cela, homme exécrable, misérable scribe, afin de me ravir l'estime et la bienveillance des Athéniens, tu as parlé, toi, de trophées, de combats, d'exploits anciens, souvenirs dont la cause n'avait nul besoin. Mais moi, qui venais exhorter la République à se maintenir au premier rang, quels sentiments, histrion de troisième ordre, devais-je apporter à la tribune ? Ceux d'un conseiller de bassesses ? la mort eût été mon juste partage. Vous non plus, Athéniens, vous ne devez pas juger dans le même esprit les causes privées et les causes publiques. Dans les affaires qu'amène la vie de chaque jour, considérez les lois et les faits particuliers ; s'agit-il d'une décision d'État ? ayez devant les yeux les principes de vos ancêtres, et qu'en entrant au tribunal pour juger d'un intérêt public, chacun, avec le bâton et la tessère, (symboles de sa charge) croie prendre le génie d'Athènes, s'il pense que son devoir est de faire des choses dignes d'elle. Mais cet hommage rendu incidemment (ἐμπεσών) aux exploits de vos aïeux, m'a fait omettre

quelques décrets et quelques faits; je reprends donc mon récit où je l'avais laissé [1]. »

Tel est le développement que Démosthène appelle le *paradoxe* de son discours. Deux raisons nous ont engagé à ne pas le détacher du cadre que lui a donné l'auteur. Ce serment immortel plus honorable à Démosthène, selon le cardinal Duperron, que si l'orateur eût ressuscité les guerriers dont il évoque le souvenir, n'est pas un morceau éloquent mis en lumière à la fin du discours, comme la prosopopée d'Eschine. C'est une digression, une sorte de parenthèse non préméditée et qui a jailli spontanément de l'âme de l'orateur. Cicéron, Mirabeau l'auraient sans doute réservé pour la péroraison; Démosthène, artiste profond, s'en est gardé. Ce trait donne une idée de la savante économie de ses grands discours. De plus, isoler l'apostrophe aux héros de Marathon, c'est l'affaiblir. Il faut l'amener, comme a fait l'orateur lui-même, et marquer la progression du *crescendo* sublime dont le coup de tonnerre (Οὐ μὰ τοὺς ἐν Μαραθῶνι) est le point culminant. Après cet éclat de foudre, l'orateur par degrés s'apaise. Démosthène semble obéir à l'inspiration qui le gouverne, comme les flots de la mer obéissent à la force qui les soulève et les aplanit. En réalité, il demeure en pleine possession de son génie; tout en paraissant suivre docilement les mouvements de son âme, ils les dirige. Jupiter éclaircit le ciel et tonne à son gré : il en en est de même de Démosthène, olympien lui aussi, mais non plus à la façon de Périclès; car il laisse éclater une véhémence

1. *Pro Corona*, Didot, p. 154 et suiv.

de passions, de paroles et d'action que Périclès a ignorée. Il a les élans du lion qui bondit sous le fer qui l'a percé; il appelle à lui tous les dieux, toutes les déesses de l'Attique, et Apollon Pythien contre le dévot impur qui ose le traiter de sacrilège. Il interrompt une citation pour lui lancer une imprécation fulminante ; il l'écrase avec mépris : « Que les dieux, que les Athéniens ici présents te perdent misérablement, misérable, méchant citoyen, méchant acteur ! »

Quand Denys d'Halicarnasse lisait une page d'Isocrate, il sentait comme l'impression d'une huile limpide coulant doucement à travers son oreille. Il croyait entendre, impassible, l'harmonie calme d'un chant spondaïque sur le mode dorien. Prend-il un discours de Démosthène? l'enthousiasme le saisit. Il est agité, en tout sens, des passions diverses qui maîtrisent le cœur humain ; il ressent les transports des prêtres de Cybèle [1]. Du temps de Plutarque, on voyait au Prytanée, « à droite, en entrant », un portrait de Démosthène l'épée à la ceinture. Cette épée est flamboyante aux mains de Démosthène à la tribune; elle est l'attribut du roi de l'éloquence, comme au premier cercle de l'*Enfer* du Dante, elle consacre le commandement d'Homère, « le poète souverain ».

V. Démosthène a marqué à diverses reprises l'efficacité des précautions et des mœurs oratoires : « Sur des auditeurs mal disposés, l'éloquence impuissante se brise. » Aussi les a-t-il toujours observées avec soin. L'intérêt d'Athènes lui faisait un devoir de ne pas dire des vérités « à bride abattue », de ne frapper

1. *De l'excellence de l'élocution de Démosthène*, chap. 20, 22.

jamais « comme un sourd[1] ». Il attaque le *théoricon*, mais non de face; il voudrait détruire cet abus sans se jeter inconsidérément sur le glaive de la loi qui le protège : le courage, chez les Grecs, n'a jamais exclu la prudence. A la façon des sermonnaires de la cour de Louis XIV, il félicite parfois les Athéniens des qualités dont ils sont le plus dépourvus. Athènes était la patrie de la jalousie, de l'ingratitude et de l'ostracisme. Démosthène feint de l'oublier et assaisonne ses conseils d'éloges qu'il est désireux de voir mériter. « Si vous confirmez la loi de Leptine, on attribuera la suppression des immunités à l'envie. Or, de tous les vices déshonorants, c'est celui-là surtout qu'il faut éviter, Athéniens; pourquoi? c'est que l'envie est la marque certaine d'un naturel méchant, et que l'envieux ne peut alléguer aucune excuse qui lui fasse obtenir pardon. D'ailleurs, il n'est point de honte dont notre République soit plus éloignée que de l'envie, elle à qui répugnent tous les genres de bassesse. Combien de preuves l'attestent! Voyez : seuls, entre tous les peuples, vous honorez les braves de funérailles publiques et d'éloges funèbres où vous célébrez leurs exploits. Cet usage caractérise une nation passionnée pour la vertu et incapable de porter envie à ceux qui lui doivent leur récompense. Vous accordez aussi, en tout temps, les plus grands honneurs

1. Bourdaloue, à Saint-Germain (1680), prêche contre l'adultère devant Louis XIV « à tort et à travers : sauve qui peut, il va toujours son chemin. » Insinués seulement par tout autre que l'honnête prédicateur, ces reproches auraient eu le sort des couplets de Bussy-Rabutin. Plus heureux que le parlement, l'orateur sacré pouvait exercer auprès du grand roi le droit de remontrance.

aux vainqueurs de ces combats gymniques où l'on décerne des couronnes. Ces honneurs ne peuvent s'étendre au delà d'un petit nombre d'heureux : pourtant vous n'en êtes point jaloux, vous n'en retranchez rien. Ajoutons que jamais Athènes ne sembla vaincue en générosité, tant la grandeur de ses dons surpasse les services reçus. Tous ces traits, Athéniens, sont des preuves de justice, de vertu, de magnanimité. N'enlevez donc pas aujourd'hui à notre patrie ce qui, dans tous les siècles, a fait sa gloire; et, pour aider Leptine à outrager personnellement quelques citoyens qui lui déplaisent, n'ôtez pas à la cité, à vous-mêmes, la belle réputation qui fut toujours votre partage. Dans ce combat judiciaire, croyez-le, il ne s'agit pas d'autre chose que de savoir si la dignité nationale doit se conserver pure, digne de son passé, ou si nous la verrons dégradée, anéantie [1]. » Démosthène loue Athènes de son aversion pour l'envie; cependant l'irritation de cette passion était l'un des moyens les plus sûrement employés par ses orateurs : elle leur inspirait l'invective, la calomnie contre l'adversaire, et leur imposait à eux-mêmes une obligation étroite, la modestie.

La modestie est une pudeur que les anciens ont en général peu connue [2]. « Je suis le pieux Énée dont la

1. Didot, p. 260, § 139 ; cf. Isocrate, Didot, p. 45, § 150 et suiv.

2. Les modernes sont plus délicats à cet endroit, quand la naïveté n'est pas chez eux plus forte que le bon goût. Corneille avait moins de goût que de génie. Son génie inconscient produisait des chefs-d'œuvre comme un arbre donne des fruits délicieux, sans les connaître. Il ne distinguait guère mieux ses meilleures pièces des plus médiocres, qu'Auguste de M. de Montoron (préface de *Cinna*). Pardonnons au grand

renommée a publié la gloire par delà les astres. » A qui lui demande son nom et sa race, le fils de Vénus, inconnu en Libye, est obligé de redire les échos de cette renommée supra-sidérale. Par sa vanité ingénue, Cicéron était digne de vivre aux temps héroïques. Justement fier d'un consulat d'où son enthousiasme poétique datait la naissance même de Rome, le vainqueur de Catilina veut, de son aveu, chanter ses louanges sur tous les tons, en prose et en vers (*Ad Atticum*, I, 19). Isocrate, timide rhéteur, se louait lui-même avec une assurance intrépide; il se vantait d'avoir, dans le *Panégyrique*, éclipsé ses devanciers, vaincu et découragé d'avance tous ses rivaux. L'auteur de l'*Antidosis* pouvait impunément faire au lecteur les confidences de son orgueil; bon gré mal gré, il lui aurait fallu, à la tribune, imiter la discrétion de Démosthène.

Le discours de la *Couronne* est une apologie; l'orateur en sent les périls : « Je serai souvent obligé de parler de moi; je m'efforcerai de le faire avec le plus de réserve possible. Quand les circonstances mêmes m'y contraindront, il est juste d'en imputer la faute à celui qui a suscité ce débat. » Dans l'examen, si honorable pour lui, de son administration, il s'efface le plus possible : « J'envoyai contre Philippe les flottes qui sauvèrent la Chersonèse et Byzance et tous nos alliés. De là, pour vous, éloges, renommée, honneurs, couronnes, actions de grâce, témoignages glorieux dont leur reconnaissance paya vos bienfaits. » Démos-

Corneille, sublime à son insu, d'avoir eu parfois sans le savoir une vanité dont la candeur désarme (*Examens* d'*Héraclius*, de *Pertharite*).

thène désire être couronné au théâtre, dans l'intérêt même d'Athènes : « La proclamation au théâtre ne sert-elle pas les intérêts de ceux qui l'accordent? Tous les témoins de cette récompense se tournent au service de la patrie, et louent moins le mérite qui la reçoit que la gratitude qui la donne. » A mesure que l'orateur avance dans la justification de son ministère et qu'il se rend maître de la sympathie de l'auditoire, il ose être moins réservé; mais que de circonspection encore! « Quoi donc! dira-t-on, as-tu sur les autres une telle supériorité de force et de courage que seul tu suffises à tout? Je ne dis pas cela; mais telle était, à mes yeux, la grandeur du péril de la République, qu'il me semblait devoir exclure toute réflexion de sûreté personnelle, et demander seulement qu'un citoyen pourvût à tout, sans rien négliger... Aussi, je me plaçais à tous les postes. » Au moment où les juges vont prononcer la sentence, l'orateur veut faire oublier les mouvements de fierté même légitime qui ont pu lui échapper, et il ne se prévaut plus que du mérite d'avoir été « honnête citoyen ».

Les petits esprits sont enclins à l'envie : tout leur paraît grand. Les Athéniens avaient l'âme haute : la jalousie n'y pénétrait pas par cet accès; elle y naissait d'un vif sentiment de l'égalité. Voisine de l'émulation, l'envie devait se produire aisément dans une cité où tous avaient les mêmes droits, les mêmes ambitions, et où nul n'était ni assez haut ni assez bas pour ne pas être susceptible d'éveiller des sentiments jaloux. Le citoyen désigné à l'envie par l'éclat d'une gloire singulière avait un seul moyen de se la faire

pardonner de ses compatriotes : c'était de les y associer. L'orateur du discours de la *Couronne* a usé de cet artifice, et il a été absous [1].

La tâche de l'orateur était difficile à Athènes : tous y avaient leur franc-parler, excepté le conseiller sincère. « La franchise est un droit commun dans notre cité, à ce point que vous l'avez étendu aux étrangers et aux esclaves. L'on voit ici l'esclave plus libre dans son langage que le citoyen dans quelques autres républiques ; mais cette liberté vous l'avez complètement bannie de la tribune. » Euphrée révélait aux Oritains les manœuvres du Macédonien ; les salariés de Philippe jetèrent en prison Euphrée, comme perturbateur du repos public. Le peuple, au lieu de les faire mourir sous le bâton (ἀποτυμπανίσαι), insultait à leur victime, la « traînait dans la boue ». L'année à peine écoulée, Philippe paraissait au pied des remparts, la proscription et le meurtre décimaient la ville asservie : les prédictions d'Euphrée étaient justifiées. Le sort d'Euphrée ne découragera pas Démosthène : à d'autres les harangues qui enrichissent leurs auteurs et perdent l'État. Les démagogues s'abaissent devant la multitude, dispensatrice des grâces, pour la maîtriser et jouir. « Que désirez-vous ? quel décret proposer ? que faire pour vous complaire [2] ? »

1. Certains orateurs accusaient Périclès de ruiner la République avec ses monuments : « Trouvez-vous, dit-il au peuple assemblé, que j'aie beaucoup dépensé ? — Oui, et beaucoup trop. — Eh bien ! ces dépenses seront à ma charge ; mais, en retour, mon nom figurera seul dans les inscriptions des édifices. » A ces mots, tout le peuple s'écria qu'il pouvait prendre dans le trésor de quoi en couvrir les frais, sans rien épargner.

2. Cf. Aristote, *Politique*, VI, 5 ; VIII, 9. — Aristophane, *Chevaliers* ;

Démosthène, en ami véritable, au lieu de flatter réprimande. — Le peuple d'Athènes, « jadis tuteur de la liberté commune », est tombé bien bas. A la merci de sa mollesse, il juge de sa force par son embonpoint, de la vigueur de la République par l'abondance des marchés. Les places regorgent de provisions de toute espèce; tout ce qui flatte les sens s'y donne rendez-vous des divers points de la Grèce; mais pour les provisions essentielles, finances de l'État, dévouement des alliés, désintéressement dans les charges publiques, courage à la guerre, « c'est une indigence digne de risée ».

— « Oui, mon ami, les affaires extérieures vont mal, mais à l'intérieur quelle prospérité! — Qu'a-t-on à me montrer à l'appui? des créneaux reblanchis, des chemins réparés, des routes, des bagatelles! Mais jetez donc les yeux sur les administrateurs de ces futilités : les uns ont passé de la misère à l'opulence, les autres de l'obscurité à la splendeur; quelques-uns se sont bâti des maisons plus magnifiques que les édifices publics. Enfin, plus la fortune de l'État s'est abaissée, plus celle de ces hommes a grandi. Où est la cause de ces désordres? Jadis le peuple, osant aller à la guerre en personne, était le maître de ses gouvernants, le dispensateur de tous les biens. Chaque citoyen s'estimait heureux de recevoir de sa main un honneur, une magistrature, quelque avantage. Aujourd'hui c'est le contraire. Les gouvernants sont les maîtres des biens, tout se fait par eux; et vous, peu-

Cléon : « Cher Peuple, juge une seule cause par jour, c'est assez; puis va au bain, mange, avale, dévore; voilà les trois oboles. Veux-tu que je te serve un bon plat?... Quand tu te moucheras, Peuple, essuie tes doigts à ma tête. — Le *Charcutier* : Non, à la mienne! »

ple, on vous coupe les nerfs [1], on vous mutile dans vos richesses, dans vos alliés; vous voilà devenus des comparses, bons seulement à faire nombre : trop heureux si ces hommes vous distribuent l'obole du théâtre, ou vous amusent de processions religieuses avec banquets sacrés [2]; et, pour comble de lâcheté, quand ils vous donnent votre bien, vous les en remerciez comme d'une grâce. Ils vous tiennent emprisonnés dans vos murs, ils vous amorcent, vous apprivoisent et vous manient à leur gré. Or, jamais fierté juvénile et généreuse hardiesse animèrent-elles des hommes façonnés à une vie mesquine et humiliée? »

Le poète des *Chevaliers* avait déjà exprimé les mêmes pensées avec une vigueur encore plus hardie : la comédie a toujours joui du privilège de fustiger en riant. Le général Démosthène annonce au marchand de boudins Agoracrite l'oracle qui l'appelle à supplanter Cléon dans la faveur du peuple. — *Démosthène :* « Félicité, richesse, puissance, aujourd'hui tu n'as rien, demain tu auras tout, chef de l'heureuse Athènes. — *Agoracrite :* Que ne me laisses-tu laver mes tripes et vendre mes boudins, au lieu de te moquer de moi? — *Dé. :* O l'imbécile! tes tripes! Vois-tu ces gradins chargés de peuple? — *Ag. :* Oui. — *Dé. :* Tu seras leur maître à tous, le maître du marché, des ports, du Pnyx; tu fouleras aux pieds le Sénat, tu pourras casser les généraux, les charger de chaînes, les jeter en prison, et tu feras la débauche au Pry-

1. Voici, sans doute, mais corrigé, le passage auquel Eschine reproche des « monstres » d'expression intolérables (cf. p. 234).

2. Βοηδρόμια, 3ᵉ *Olynthienne*, Didot, p. 19, § 29.

tanée. — *Ag.:* Moi? — *Dé.:* Oui, toi. Mais tu ne vois pas tout encore ; monte sur ton éventaire et regarde toutes ces îles qui entourent Athènes. — *Ag.:* Je les vois. Eh bien? — *Dé.* : Ces entrepôts, ces navires marchands? — *Ag.* : Oui, sans doute. — *Dé.* : Est-il un mortel plus heureux que toi? Tourne encore l'œil droit vers la Carie, et le gauche vers Chalcédoine. — *Ag.:* C'est donc un bonheur de loucher? — *Dé.* : Non, mais c'est toi qui vas trafiquer de tout cela. » — Aristophane revient à la charge dans les *Guêpes* contre les grugeurs du bon peuple leur dupe. « Ces gens-là extorquent aux alliés des cinquantaines de talents par la menace et l'intimidation. Et toi, tu te contentes de grignoter les miettes de ta propre puissance... Pour prix de tant de fatigues et sur terre et sur mer, on ne te donne pas même une gousse d'ail pour manger avec tes petits poissons ; et pourtant tu es leur maître. »

La comparaison de Démosthène et d'Aristophane est ici tout à la louange de l'orateur. Démosthène ouvre les yeux du peuple sur les malversations et les procédés de corruption de ses gouvernants : son but est de leur ôter tout crédit, de rétablir l'ordre dans l'administration et les vertus civiques dans les cœurs. Aristophane ameute le menu populaire contre les détenteurs de la puissance publique, sans essayer de le rendre meilleur. Il veut faire rendre gorge aux concussionnaires, intrigants repus des deniers de l'État à seule fin de gorger le peuple à son tour. Demande-t-il en effet à voir la richesse publique tourner à la prospérité d'Athènes? non, mais à la jouissance universelle : « S'ils voulaient assurer le bien-être du peu-

ple, rien ne leur serait plus facile. Nous avons mille cités qui nous payent maintenant tribut ; qu'ils ordonnent à chacune d'elles de nourrir vingt Athéniens, et nos vingt mille citoyens ne mangeront que du lièvre, ne boiront que le lait le plus pur ; et sans cesse couronnés de guirlandes, — au milieu de parfums suaves comme l'exemption du service militaire, — ils jouiront des délices auxquelles leur donnent droit et le grand nom de leur patrie et les trophées de Marathon » (*Guêpes*). Démosthène n'entend pas ainsi le rôle de censeur public : libre de passion de parti, il ne flagelle pas telle catégorie de citoyens au profit d'une autre ; il fait le procès à la cité entière. Il n'excite pas de basses convoitises, mais des sentiments généreux. Les audaces d'Aristophane étaient sans péril : il perce les démagogues de ses traits en s'abritant derrière l'avidité envieuse de la multitude ; il tient le langage qui fera plus tard le crédit des amis de Philippe : vive la paix à tout prix et la bonne chère à bon marché ! Démosthène brave le ressentiment des Athéniens ; il se désigne lui-même à leurs coups, quand il les blesse pour les guérir.

Le peuple athénien est bon prince. On sait la façon cavalière dont, un jour, Cléon congédia l'assemblée : « A demain les affaires, citoyens ; un sacrifice m'attend au logis ; j'ai des hôtes à traiter. » Stratoclès annonce une victoire et engage les Athéniens à la célébrer par un sacrifice d'action de grâces. Après la fête, le peuple apprend que la victoire a été une défaite ; il se fâche : « Hé ! de quoi vous plaignez-vous ? Ne vous ai-je pas donné du plaisir pendant trois jours ? » Le peuple est plus patient que les rois ; cette

démocratie décriée par Aristophane a pourtant quelque chose de bon : elle souffre les réprimandes sous la forme la plus rude. « Frappe, mais écoute ! » disait Thémistocle à Eurybiade; les Athéniens écoutent sans frapper. Un peuple, souverain débonnaire, n'invoque pas le principe d'autorité dont se couvrent les rois. Il permet à l'autorité de la raison courageuse de prévaloir ; les conseils les plus durs ne portent pas atteinte à sa majesté. La Fontaine conseille à celui qui fréquente la Cour du lion de n'être

Ni fade adulateur ni parleur trop sincère,

et de répondre quelquefois « en Normand ». Avec le lion populaire Démosthène au besoin dédaignait les biais, il n'avait rien du courtisan. On n'ose dire la vérité aux princes : parfois ils ne la méritent guère. Les bons citoyens la disent aux peuples ; mais veulent-ils toujours en profiter ?

VI. Eschine exaltait les ancêtres pour mieux dénigrer Démosthène ; Démosthène célébrait l'Athènes de Thémistocle et de Miltiade afin d'élever l'Athènes de son siècle à leur hauteur. Ce parallèle est, dit-il, plein d'enseignements : ces grands souvenirs nationaux, s'ils ne demeurent pas stériles, suffiraient à réveiller la fortune de la cité. Démosthène les a toujours présents à la pensée ; car « toute harangue adressée à une illustre République doit paraître au-dessus de l'orateur et se mesurer, non à l'importance d'un seul citoyen, mais à la majesté d'Athènes. » Fidèle à sa maxime, Démosthène a toujours soutenu la cause de l'honneur de sa patrie. Adversaire des politiques « faux monnayeurs » dont les conseils tendaient à

altérer le caractère national, il a travaillé à lui conserver sa pureté, depuis le discours contre Leptine (355) jusqu'après le jour de Chéronée, où « le soleil de la Grèce s'est éteint ». Il ne parle pas à des Siphniens, à des Cythniens ou à des gens de cette espèce, mais à un peuple que sa gloire oblige à de hautes prétentions, à de mâles desseins. Céder à Philippe, quand la dignité des ancêtres se dresse aux yeux des Athéniens pour les obliger à l'émulation de leurs vertus, plutôt mourir que de donner un tel conseil ! « Il nous faut donner l'exemple des armements, puis convoquer, coaliser, instruire, exciter le reste de la Grèce. Voilà ce qui sied à la dignité d'Athènes. S'imaginer que Chalcis ou Mégare sauveront la patrie commune, tandis que vous fuirez les travaux, l'erreur est grande ; trop heureuses ces deux cités, si elles peuvent se sauver elles-mêmes. A vous appartient cette tâche ; vos ancêtres vous ont conquis et transmis cet honneur au prix de nombreux et glorieux périls[1]. »

La terre entière, disait Périclès, est le tombeau des braves ; leur souvenir, gravé sur les stèles, est confié à un monument plus durable encore, l'admiration des générations à venir. « Soyez les émules de ces héros ; songez que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage, et ne reculez pas devant les périls de la guerre[2]. » Démosthène, héritier politique de Périclès, tient aux Athéniens le même langage avec plus d'autorité. Il ne s'agit plus de disputer la prééminence à une cité grecque rivale, mais de sauver contre

1. 3e *Philippique*, Didot, p. 68, § 73.
2. *Éloge funèbre* ; Thucydide, II, 43.

l'étranger la liberté des Hellènes. La haute opinion qu'un peuple a de lui-même est un des éléments de sa force. Démosthène entretient ces sentiments fiers au cœur de ses contemporains; il veut les maintenir à leur propre niveau en les élevant au-dessus des autres hommes : ils étaient dignes jadis de commander; qu'ils se montrent dignes aujourd'hui de ne pas servir.

Le Magnanime [1] a la passion de l'honneur, « il recherche les choses belles et sans fruit plutôt que les choses utiles et fructueuses. » Cette grandeur d'âme fut celle d'Athènes. Avec tous ses orateurs et quelques-uns de ses poètes, Démosthène met en relief la générosité héréditaire qui, depuis Œdipe et les Héraclides, a fait de la cité de Minerve le refuge des opprimés. Tandis que Thèbes a voté pour la destruction d'Athènes aux mains de Lysandre; Lacédémone écrasé sans pitié la cité vaincue (405), comme jadis elle avait saccagé Platée (427); Athènes, après Leuctres, a empêché les Thébains d'anéantir son ennemie séculaire, Sparte. Ce rôle magnanime, toujours soutenu avec éclat, a fait des guerres médiques la plus belle page de son Livre d'or. Au milieu d'un égoïsme presque universel [2], Athènes est restée fidèle aux intérêts helléniques; à cet égard, elle a connu des envieux, non des rivaux. Un siècle et demi plus tard, ce fut un « spectacle honteux et digne de pitié [3] » de voir la Grèce solliciter les largesses d'un prince macédonien dont, avec d'autres mœurs, elle aurait pu faire son client, et les cités se disputer avec jalousie la faveur du mo-

1. *Morale à Nicomaque*, IV, 3.
2. Platon, *Lois*, III, p. 176 de la traduction de M. Cousin.
3. Justin, VIII, 4.

narque qui les opprimait. Il n'avait pas tenu à Démosthène que cette honte fût épargnée à la Grèce; elle le fut du moins à sa patrie, grâce à lui. Malgré l'affaissement des vertus antiques, il sut la maintenir digne d'elle, et lui-même ne dégénéra pas des aïeux qu'il célébrait. Plutarque attribue à Théophraste ce jugement singulier : « Démosthène est au niveau de sa cité, Démade est au-dessus d'elle; » Démade, dont Antipater disait qu'il n'était que langue et ventre : langue vénale, ventre insatiable dont le Macédonien se plaignait de ne pouvoir satisfaire l'avidité. Si Plutarque a rapporté exactement le mot de Théophraste, un tel jugement, même restreint à l'éloquence des deux personnages, a lieu de surprendre dans la bouche d'un philosophe qui devait se connaître en *caractères*.

Athènes comptait plus d'un citoyen frappé surtout des imperfections de sa constitution et disposé à louer à son détriment celle de Sparte, prévention assez commune : on est blessé des défauts de son gouvernement; on n'aperçoit que les qualités des gouvernements voisins. Leptine, hostile aux immunités, alléguait que Lacédémone ne donnait point de récompense pareille. C'est l'occasion pour Démosthène de judicieuses réflexions sur l'imitation des coutumes étrangères. En effet, chaque peuple a son génie, partant ses mœurs, ses lois. Chaque système politique a ses avantages, à la condition que tous les règlements y concourent au même but et s'inspirent du même esprit. Telle loi bonne dans un pays devient mauvaise dans un autre, si au lieu d'y trouver des lois alliées et sympathiques, elle s'y voit dépaysée comme parmi des étrangères. A Sparte, la

récompense du mérite est la participation au pouvoir du Sénat; à Athènes, ce sera une couronne, l'exemption des charges publiques, l'hospitalité du Prytanée. « Les choses sont bien ordonnées et ici et là-bas. » Car, dans un État aristocratique, le partage de l'autorité est un gage de concorde entre les meilleurs (ἄριστοι) appelés à gouverner la cité; là où le peuple gouverne, les récompenses qu'il décerne doivent entretenir l'émulation de la vertu sans porter atteinte au principe de la souveraineté populaire. « En général, ce me semble, avant de louer les lois et les coutumes des autres cités et de blâmer les vôtres, il faudrait prouver qu'elles sont plus heureuses que vous. Mais puisque, grâce aux dieux, les affaires publiques, la concorde et tout le reste est chez vous plus florissant, pourquoi dédaigner vos propres usages et courir après ceux d'autrui ? » Moins imitateurs de leurs voisins qu'imités par eux, les Athéniens étaient fiers de l'originalité de leur constitution, image de l'originalité de leur génie. Aussi avaient-ils raison de maintenir entre leur génie et leurs lois l'accord qui en facilite l'exécution et en garantit la durée. On ne fait bien et constamment que ce que l'on fait en suivant son caractère naturel [1].

Démosthène ne ferme pas les yeux sur les défauts de la constitution démocratique, mais il ne veut pas qu'on invoque l'abus pour proscrire l'usage. Quelle institution humaine ne donne accès aux abus ? Il est aisé de tromper le peuple (*Contre Leptine*) : est-ce une raison de le déclarer incapable ? Au géomètre de

1. Thucydide, II, 37. *Esprit des lois*, V, 1 ; XIX, 5.

choisir le géomètre, au pilote d'élire le pilote. Telle était l'une des maximes favorites de Platon, insinuant qu'aux philosophes seuls il appartient de gouverner les hommes. Aristote goûte peu cette opinion : si les individus isolés ne valent pas le savant spécialiste, tous réunis vaudront mieux ou au moins autant que lui. (Nul n'a jamais eu plus d'esprit que M. de Voltaire, si ce n'est tout le monde); et puis, dans bien des cas, l'artiste n'est pas le meilleur appréciateur de son œuvre. L'architecte sera content de la maison qu'il a bâtie ; le père de famille qui l'habite pourra l'être moins. « Le meilleur juge d'un festin n'est pas le cuisinier, mais le convive [1]. » Reconnaissons donc la compétence des majorités, « si une multitude dégradée ne les compose. » L'un des avantages incontestables du pouvoir du plus grand nombre, c'est qu'on ne le verra jamais sciemment agir contre son intérêt. Au contraire, l'intérêt du monarque et celui des sujets sont différents (deuxième *Olynthienne*).

Eschine encourageait Philippe à asservir Athènes en lui marquant les endroits faibles de cette démocratie ; pourtant l'orateur qui livrait à l'envahisseur les clés de la place était celui-là même qui, à propos des cupidités effrénées de Timarque, voyait le comble de la scélératesse dans un attentat contre la liberté des cités. « Voilà la passion qui remplit les repaires

1. *Politique*, III, 6. La multitude est meilleure, en général, que les individus ; « un repas à frais communs (ἔρανος) est toujours plus splendide que celui dont un seul fait la dépense.... L'eau est d'autant plus incorruptible qu'elle est en plus grande masse. » Dans la *Morale à Nicomaque*, X, 10, Aristote déclare la foule incapable de raison, de vertu ; il la frappe de déchéance. Le politique a cassé la sentence inique du moraliste.

des brigands, fait monter les pirates sur leur léger vaisseau, pousse à égorger les citoyens, à servir les tyrans, à renverser la démocratie [1] », ce qui est, selon Hérodote, « l'action la plus inique, la plus criminelle que l'on puisse commettre parmi les hommes». En rendant hommage à la liberté, les Grecs lui payaient une dette de reconnaissance; car leur grandeur, depuis l'expulsion des Pisistratides, était son ouvrage. Ils lui devaient encore d'avoir refoulé les Barbares et mérité qu'on les proclamât nés pour commander à ces « esclaves de nature [2] ». L'empire étant, aux yeux des Hellènes, le lot légitime du meilleur, Athènes avait prétendu dominer sur le reste de la Grèce, ambition qui, partagée au même titre par les autres grandes cités, avait été pour la nation la source de maux incurables.

A cet égard, Démosthène n'a pas jugé ses concitoyens avec impartialité : « Votre bon naturel vous engage à ne pas vous agrandir, à ne point usurper la domination ; mais vous empêchez tout autre de la saisir ; s'il l'a surprise, vous la lui ravissez. Enfin, vous êtes ardents à faire obstacle à l'ambitieux qui convoite l'empire, et à entraîner tous les peuples à la liberté. » Athènes appelait les peuples à la liberté parce qu'elle se fortifiait elle-même en se faisant des alliés des gouvernements populaires. Mais n'a-t-elle jamais abusé de l'hégémonie, et la dureté même de son autorité n'a-t-elle pas été une des causes de sa défaite par Lysandre ? Ce ne sont pas les arts d'Athènes, ni même ses plaisirs, qui l'ont perdue dans sa lutte

1. Didot, p. 62, § 191.
2. Aristote, *Politique*, I, 1 ; Hérodote, V, 78, 92.

avec Sparte, mais le poids d'une tyrannie intolérable à ses alliés, et la hauteur de prétentions que ne justifiaient pas toujours sa sagesse politique ou ses vertus. Athènes a régné sur la Grèce durant soixante et treize ans, Lacédémone pendant vingt-neuf. Thèbes après Leuctres, recueillit leur héritage. Aucune des trois cités ne sut mériter de le conserver. Les Thébains s'étaient rendus insupportables par leur orgueil de parvenus. Maître de l'acropole d'Athènes, Lysandre, vêtu en sacrificateur comme le ministre des vengeances divines, avait immolé de sa main le général athénien Philoclès, signal de l'égorgement des trois mille prisonniers. Athènes fut plus humaine relativement dans l'usage des droits de la guerre, mais que de crimes encore à lui reprocher! En se décimant tour à tour, les cités prépondérantes avaient préparé les voies au Macédonien. Sous prétexte de veiller avec un soin jaloux au maintien d'une sorte d'équilibre hellénique, elles avaient sacrifié la concorde, c'est-à-dire la force nationale, à la passion de l'égalité.

Nul n'a jamais souffert, disait Démosthène, que la cité investie de l'hégémonie abusât de son pouvoir, et tous aujourd'hui laissent Philippe piller, mutiler la Grèce à son gré. « Les Hellènes ont pu souffrir de la domination de Sparte et de la nôtre; mais du moins leurs injustes maîtres étaient des enfants de la Grèce. Nos fautes pourraient se comparer aux dissipations d'un fils légitime d'opulente maison: on le blâme, on l'accuse, mais on ne saurait méconnaître sa qualité de fils, ni ses droits à l'héritage dont il abuse. Mais qu'un esclave ou un enfant sup-

posé perde et dissipe une fortune étrangère, combien plus révoltante, ô Hercule, et digne de colère serait une telle conduite aux yeux de tous! Et ces sentiments ne sont pas les nôtres à l'égard de Philippe et des spoliations de cet homme qui n'est pas Grec, qu'aucun lien n'unit aux Grecs, qui n'est même pas un barbare d'illustre origine, mais de cette misérable Macédoine où l'on ne pouvait pas même jadis acheter un bon esclave [1]! »

Oui, la Macédoine était dédaignée avant Philippe; Philippe était faible et petit au début; mais il est devenu grand à la faveur des divisions où la famille hellénique a gaspillé ses forces, et grâce aux inimitiés défiantes [2] de cités opprimées plus longtemps et plus impérieusement par Athènes que par toute autre. Le joug de Philippe, adroit politique, n'effrayait pas des villes fatiguées de dominations tyranniques, d'autant plus insupportables que la communauté d'origine et l'égalité des droits excitaient dans le cœur des sujets une jalousie plus envenimée. Démosthène s'indigne de voir un barbare user impunément de licences refusées en Grèce à des Grecs; il ne peut souffrir l'idée qu'Athènes soit jamais capable, après une longue et glorieuse suzeraineté, d'abdiquer le protectorat des Hellènes. Ces sentiments du patriote se comprennent, mais a-t-il au même titre le droit de s'étonner de la demi-indifférence des peuples témoins d'un conflit entre deux maîtres

1. 3e *Philippique*, Didot, p. 63, § 30.

2. Les Athéniens avaient envoyé Proxénos au secours de la Phocide. Les Phocidiens repoussent leur sauveur : ils le soupçonnent de vouloir s'emparer de leurs villes, qui sont détruites par Philippe peu après.

dont le plus redouté n'était pas l'étranger ? Aux plus belles époques de l'histoire grecque, le sentiment national n'avait pas été unanime. Que devait-ce être après plus d'un siècle de luttes intestines, de blessures réciproques, de lassitude et de dépérissement moral ? Athènes avait sauvé la Grèce des Barbares : elle en fut récompensée par la royauté consentie du monde hellénique ; mais elle abusa de son pouvoir, et le jour où elle se vit en face de Philippe, elle se trouva seule. Son héroïsme dans le présent, son despotisme dans le passé concouraient à faire le vide autour d'elle. A l'heure dernière Thèbes lui tendit la main, mais il était trop tard. Le reste de la Grèce ou avait été forcé de subir la loi macédonienne, ou l'avait acceptée doucement. Rarement les peuples ont un sort différent de celui qu'ils méritent, et, en dépit de la fatalité, excuse facile, ils sont, comme les individus, les premiers artisans de leur fortune.

CHAPITRE VII.

LES JOUTES ORATOIRES DANS LES DÉBATS POLITIQUES D'ATHÈNES.

« Ἀγῶνας μὴ μόνον τάχους καὶ ῥώμης, ἀλλὰ καὶ λόγων καὶ γνώμης, καὶ τῶν ἄλλων ἔργων ἁπάντων, καὶ τούτων ἆθλα μέγιστα : Athènes a institué des luttes d'agilité et de force, d'éloquence et d'esprit ; elle en a pour tous les talents, et des prix magnifiques y sont attachés. »
(ISOCRATE, *Panégyrique.*)

I. L'homme individuel change de mœurs et de goûts selon les âges ; l'homme universel, qui représente l'humanité, change d'inclinations et d'esprit selon

les pays et les siècles. Noter la physionomie propre à chaque race et replacer les œuvres des divers âges dans le milieu qui les a vus naître, tel est le principe de la critique historique. Trop négligé par les anciens et leurs scrupuleux imitateurs du dix-septième siècle, ce principe s'est imposé, depuis le dix-huitième, à tout critique soucieux de la justice et de la vérité. Hors de là on peut « vétiller », selon l'expression de Pope, mais critiquer, jamais. Fidèles à cette méthode, cherchons dans l'esprit artistique et dans certaines dispositions morales des Grecs l'intelligence exacte de leur éloquence.

Dans les plaidoyers de l'*Ambassade* et de la *Couronne*, la lutte de Démosthène contre Eschine se confond, à certains égards, avec sa lutte contre Philippe. Ici l'orateur s'attache à démasquer le député prévaricateur; là, vaincu par Philippe et ses alliés de l'agora, désigné à la haine publique comme auteur de désastres irréparables, il se glorifie d'avoir été l'âme de la lutte où la patrie a succombé; et tandis que son adversaire, justifié en apparence par Chéronée, veut humilier et perdre un rival, celui-ci, confondant sa cause avec celle de la cité, établit entre le ministre d'Athènes, Athènes même et les aïeux une solidarité qui force les Athéniens à opter entre la justification de Démosthène ou la condamnation des héros de Marathon. Démosthène plaide si bien sa cause et celle de l'honneur national, que le peuple proclame, à la confusion d'Eschine, que l'inspirateur de Chéronée a bien mérité de la patrie. Jamais spectacle fut-il plus imposant que celui d'un peuple se vengeant de ses vainqueurs par une protestation

magnifique du droit contre la force, du devoir contre l'intérêt ? Jamais aussi plus belle œuvre oratoire n'honora la tribune politique. Voilà le grand côté de la lutte de Démosthène contre Eschine et des deux discours où elle s'est manifestée avec le plus d'éclat; mais, sans donner prise au reproche de rabaisser de si hautes œuvres et de rapetisser des colosses, il est permis de les considérer sous tous leurs aspects. Démosthène n'est pas seulement un conseiller public animé contre Eschine d'une haine patriotique; il est aussi son rival en éloquence. Chez lui, l'artiste s'unit au citoyen; et dans cette grave et généreuse figure, des passions et certains traits particuliers permettent de reconnaître, à côté du ministre d'État, l'homme et l'Athénien. A plus forte raison voit-on l'émule et l'artiste paraître au premier plan dans Eschine, qui fut toujours orateur beaucoup plus que citoyen.

Les auditeurs de Démosthène sont des artistes épris du beau langage; ils l'ont en si haute estime que, pour les engager à se donner à Philippe, Eschine n'oublie pas de louer l'éloquence du Macédonien. Ils écoutent leurs orateurs comme des virtuoses; ils assistent aux débats de la tribune comme on ferait à un spectacle-concert propre à enchanter également l'esprit et les oreilles. Les discours panégyriques, dit Isocrate, où se discutent les intérêts des cités ou ceux de la Grèce entière ont, de l'aveu de tous, une grande analogie avec les compositions rythmiques et musicales, et donnent le même plaisir à l'auditeur [1]. Le

1. *Antidosis*, Didot. p. 206, § 46, 47.

peuple, dit l'auteur du *De Oratore*, est très sensible à l'harmonie. « Que dans un vers, une longue ou une brève échappe au poète mal à propos, tout le théâtre se récrie. » Au contraire, au forum, l'assemblée acclame avec ravissement la chute heureuse d'un *dichorée* [1]. La cité de Minerve était plus délicate encore à cet endroit. Les Athéniens détournaient leur attention des raisons les plus solides pour bafouer une formule de serment inusitée, ou une faute de prononciation dans l'accent. Un mouvement d'épaules disgracieux, un geste brusque ou mal ajusté aux paroles, une expression insolite excitait les rumeurs du Pnyx; il n'en fallait pas davantage pour être poursuivi des traits des comiques. A la tribune, et même devant un modeste tribunal, l'orateur athénien est comme en scène : il y doit satisfaire de tout point aux exigences artistiques de l'auditoire. La vertu plaît davantage relevée par la beauté du corps. Au même titre les imperfections physiques, à Athènes, déprécient l'éloquence et en compromettent le succès. Pélisson abusait, disait-on, de la permission accordée aux hommes d'être laids : Paris était plus indulgent qu'Athènes. Socrate est peut-être le seul Hellène à qui les Athéniens aient pardonné sa laideur ; encore est-il possible qu'il eût échappé à la ciguë, s'il avait eu la beauté d'Alcibiade.

Les plaideurs des causes civiles de Démosthène manquent parfois des avantages séduisants prodigués à ce favori des Athéniens ; ils s'en excusent de leur mieux. Si l'extérieur laisse à désirer chez eux, ils n'en demeu-

1. Patris dictum sapiens, temeritas filii *cōmprŏbāvit* (*Orat.*, 50, 51, 63).

rent pas moins de braves gens : « Ma figure, » dit Apollodore, « est peu agréable; ma démarche, précipitée; ma voix, rauque; je le sais, Athéniens. Je ne suis pas de ceux que la nature a favorisés. Ces défauts qui choquent m'ont plus d'une fois fait tort, mais... » Cela ne l'empêche pas de valoir mieux que son adversaire Stéphanos et d'avoir raison contre lui. Nicobule réclame de Pantœnétos une somme d'argent prêtée; le débiteur essayait de le payer de railleries : il le traitait de grand trotteur (ταχὺ βαδίζων), comme si le bon droit se mesurait à la longueur des enjambées. « Quant à ma démarche, à ma manière de parler, juges, je vous en parlerai en toute franchise; je me connais, je sais mes défauts;... le seul profit qu'ils me rapportent, c'est de déplaire à quelques citoyens. N'est-ce pas un malheur pour moi? Mais qu'y faire, et si je prête de l'argent, est-ce une raison pour ne pas me le rendre et me faire encore payer une amende? non assurément... Chacun, il me semble, est tel que la nature l'a fait. Détruire son ouvrage est impossible; sans cela nous nous ressemblerions tous les uns aux autres [1]. » Ma partie adverse est laide, donc elle a tort. Mon créancier bredouille, donc nous sommes quittes. Ces déductions abusives sont redoutées des plaignants disgraciés de la nature, et les obligent à des excuses candides.

Parmi les spectacles qui faisaient d'Athènes un séjour enchanté, il n'en était pas de plus recherché que les luttes d'éloquence, vraies fêtes de l'esprit, où le sentiment de l'art effaçait trop aisément celui

1. Didot, p. 512, § 55; p. 590, § 77.

du juste. Les Athéniens goûtaient ce divertissement en fins connaisseurs, sans grand souci de la cause même. Eschine regrette le bon vieux temps, loué par son père Atrométos, vieillard de quatre-vingt-quinze ans, où les juges étaient plus attentifs qu'aujourd'hui. « Rien de si ridicule au contraire que ce qui se pratique de nos jours. Le greffier lit le décret de l'accusé ; les juges, inattentifs et distraits, écoutent cette lecture comme un détail étranger, comme une chanson (ἐπῳδήν) [1]. » Jadis, les héliastes demandaient eux-mêmes qu'on lût et relût devant eux les lois et décrets appelés à régler leurs décisions, comme, dans l'architecture, le niveau sert à constater si un mur est d'aplomb. Les auditeurs d'Eschine et de Démosthène sont friands surtout des beaux morceaux d'éloquence qui font violence à la distraction [2]. Quant au sujet même du procès, il est souvent laissé dans l'ombre. L'accusé est intéressé à flatter cette disposition du tribunal ; il détourne l'attention du point capital, il se jette volontiers sur des digressions agréables. Tout doucement la clepsydre s'épuise, le jour s'écoule « et on lève la séance sans avoir puni aucune des deux parties. » Voilà comment, au mépris du serment des héliastes : « Je porterai une sentence sur l'objet du débat », le procès de l'*Ambassade* resta sans résultat.

1. Les juges romains donnaient lieu à des scandales beaucoup plus graves, s'il faut en croire un fragment de Caius Titius ; cf. Macrobe, *Saturnales*, II ; 12, et M. Pierron, *Histoire de la Littérat. romaine*, p. 225.

2. Quand le sophiste Prodicos voyait ses auditeurs près de se laisser aller au sommeil, il leur annonçait une question qu'il ne traitait qu'au prix de cinquante drachmes. Aristote, *Rhétorique*, III, 14.

A de tels auditeurs l'orateur était obligé de plaire avant tout, obligation imposée à Démosthène plus impérieusement qu'à tout autre; car il avait à lutter contre Eschine, rude jouteur armé de toutes les séductions de l'éloquence, unies à celles des avantages physiques, et soutenu aussi de la complicité secrète des faiblesses des Athéniens. Démosthène ne devait donc négliger aucune des ressources de son art pour captiver un peuple artiste et triompher, par le charme de la diction autant que par la solidité des arguments, des répugnances de citoyens amollis, peu disposés à l'abnégation virile que l'austère devoir réclamait d'eux. Démosthène a signalé plus d'une fois cette nécessité de charmer les Athéniens pour les sauver. Que faire pour les engager à des dispositions favorables? non seulement manier avec adresse les mœurs oratoires, mais surtout les prendre à l'appât invincible du beau langage. Justement convaincu de la puissance des mots pour conduire les hommes et surtout les Athéniens, Démosthène voulait être un orateur accompli; c'était chez lui amour de l'art et patriotisme : le salut de la République était à ce prix. De là le soin de Démosthène à pénétrer au cœur de ses concitoyens par cette avenue en dehors de laquelle l'orateur était condamné à s'égarer. De là les retouches étudiées des morceaux qu'il estimait le plus propres à faire une forte impression artistique et morale; de là des redites contraires à nos habitudes modernes, et devant lesquelles l'ingénuité antique ne reculait pas. De là, enfin, le refus d'affronter la tribune sans s'y être préparé [1]. Médiocrement doué de la

1. Ces divers points ont été traités au chapitre V, p. 172 et suiv.

promptitude d'imagination nécessaire à l'improvisateur, Démosthène craignait de rien livrer au hasard de l'inspiration et de compromettre par une défaillance possible l'autorité d'une parole nécessaire au bien de l'État. Ainsi Démosthène se préparait dans le recueillement studieux du cabinet à être persuasif à la tribune; il y montait pourvu de toutes ses armes, sûr de lui-même, maître d'avance d'auditeurs délicats et difficiles à satisfaire, mais peu rebelles à se laisser enlever par qui savait leur faire goûter à la fois les sentiments généreux et les jouissances de l'art.

Au nombre des vertus les plus souhaitables, les Grecs plaçaient la vertu *agonistique*, précieux composé de la taille, de la vitesse et de la force. Cette vertu, un des éléments du bonheur, faisait l'admiration des Hellènes aux grands jeux de la Grèce. Pindare célébrait, comme les plus glorieux des mortels, les coureurs et les pugilistes couronnés à Olympie. Elle faisait leurs délices au théâtre, où les poètes comiques et tragiques leur offraient deux spectacles également goûtés, celui de combats de passions et de combats de raisonnements. La vertu agonistique brillait de même devant les tribunaux, témoins de lutte d'escrime où l'on rivalisait de vigueur et d'agilité d'esprit. Eschine et Démosthène usent parfois de comparaisons qui assimilent leurs débats aux luttes gymniques. Visconti mentionne deux statues de Lysias et d'Isocrate représentés en athlètes, emblème de l'analogie des luttes de l'arène avec celles de la tribune et du barreau. Dans les prises corps à corps du genre judiciaire, les antagonistes trouvaient à mettre en pratique la définition de la force corporelle donnée

par Aristote : « La force est la faculté qu'a un homme d'en mouvoir un autre comme il veut ; or, il ne peut le mouvoir qu'en le tirant, ou en le poussant, ou en le soulevant, ou en le faisant plier, ou en l'écrasant. L'homme fort sera donc fort par toutes ces facultés ou par quelques-unes [1]. » Eschine et Démosthène ont excellé à cette force dans leurs plaidoyers et dans ceux de leurs discours mixtes qui appartiennent à la fois à l'éloquence politique et à l'éloquence du barreau, laquelle se prête merveilleusement aux souplesses de toutes sortes. L'idée de concours, de lutte (ἀγών), est une des idées essentielles de l'esprit des Grecs ; on la rencontre dans leurs écrits à tout moment. Ainsi Démosthène compare la guerre entre Athènes et Philippe à une lutte dont les places de la Chalcidique et de la Thrace seront le prix. Les idées d'un peuple sont le reflet naturel de ses mœurs. La vie de l'Athénien était un exercice d'émulation perpétuel. Athènes avait des concours de force, de vitesse, d'esprit, de beauté ; des récompenses y étaient offertes à l'excellence de tous les talents.

Ce goût des Grecs pour l'agonistique avait sa source dans l'esprit d'émulation et dans un vif amour de la gloire. La gloire, voilà leur passion maîtresse, leur unique avidité, au jugement d'Horace (*præter laudem nullius avaris*). L'athlète Timanthe, devenu vieux, s'exerçait à tirer de l'arc ; car l'amour de la gloire ne vieillit pas. Un voyage l'oblige à suspendre ses exercices ; à son retour, il sent l'affaiblissement de ses forces : il dresse son bûcher et se jette dans les flammes. Il a

1. E. Havet, *Étude sur la Rhétorique d'Aristote*, p. 60.

perdu sa vigueur et l'espoir de vaincre, il s'estime indigne de vivre. Le rhapsode Nicérate, forcé d'abandonner la palme de la déclamation à Pratys, ne poussa pas la chose au tragique, mais dès lors il laissa croître ses cheveux et ne prit aucun soin de sa personne. Recevoir une couronne sur le théâtre le jour des tragédies nouvelles, non pas de tout le peuple, ambition trop élevée pour le commun des citoyens, mais de son dème, de sa tribu, tel est à Athènes le rêve des plus modestes. Les citoyens aisés affranchissent leurs esclaves avec éclat; en retour, ils goûtent la joie d'être proclamés par le héraut, à la vue de tous les Grecs. Les stratèges envient de même cette gloire populaire. Charidème, Diotime fournissent aux jeunes recrues huit cents boucliers; Nausiclès entretient deux mille soldats à ses frais. Quelle sera la plus haute récompense de ces sacrifices patriotiques ? une couronne aux Panathénées. Les orateurs ne pouvaient être moins sensibles à l'appât d'un hommage public, et le moyen pour eux de se l'assurer, était de vaincre dans les luttes de l'esprit.

II. Leurs débats politiques se transforment parfois en joutes oratoires; l'éloquence délibérative confine alors au genre *épidictique*. Aux yeux de Démosthène, l'accusateur de Ctésiphon ne songe pas sérieusement à obtenir justice de prétendus délits, mais seulement à faire parade de son talent (λόγων ἐπίδειξίν τινα). En effet, dans leurs duels les plus acharnés en apparence, parfois les Grecs poursuivent, à côté d'une vengeance personnelle, un succès littéraire. Ils veulent frapper leur adversaire cruellement, mais avec art. Ardents

à une lutte passionnée, Eschine et Démosthène cherchent à s'écraser l'un l'autre sous le poids de la réprobation de la cité, mais aussi à s'accabler, à la face de toute la Grèce, de leur supériorité oratoire. Aussi prennent-ils leur temps pour se livrer à ces passes académiques. En 344, Démosthène laisse pressentir la mise en accusation d'Eschine, mais l'attaque directe et formelle est intentée seulement en 342, cinq ans après l'ambassade incriminée. Démosthène attribue ce délai à un motif honorable, le désir de ne pas troubler par des débats intempestifs la République aux prises avec Philippe : « J'en ai dit assez pour réveiller vos souvenirs. Épargnez-nous, grands dieux, l'examen rigoureux de ces perfidies ! Contre aucun coupable, méritât-il la mort, je ne voudrais provoquer un châtiment acheté au prix du péril et du malheur de tous. » A son tour, Eschine prononce sa harangue contre Ctésiphon en 330 seulement. Il avait, il est vrai, dès 338, au lendemain de Chéronée, attaqué la motion de l'ami de Démosthène, mais les plaidoiries avaient été remises à huitaine... d'années [1]. Pourquoi cet ajournement si considérable ?

C'est là une des objections favorites de Démosthène ; il y revient sans cesse, afin d'édifier les juges sur la bonne foi de son ennemi. — Si j'étais coupable, pourquoi ne pas me dénoncer au moment même du délit, ne pas me convaincre, pris sur le fait ? « Que penser d'un médecin qui, n'ayant rien ordonné à son malade

1. Les juges ne se pressaient pas plus que les orateurs. Démosthène nous parle d'une action intentée à Midias et pendante depuis huit ans. Le *pede Pœna claudo* d'Horace s'applique trop bien à la justice boiteuse d'Athènes.

pendant toute la maladie, viendrait, après la mort, aux cérémonies du neuvième jour, faire aux parents le détail des remèdes qui l'auraient guéri? » Au milieu même des évènements, tu n'aurais pas osé me traduire; l'évidence des faits, l'indignation publique t'auraient aussitôt confondu. Aujourd'hui, le moment te paraît favorable de m'insulter « comme du haut d'un tombereau », et de faire ta cour à Alexandre. — Aux reproches embarrassants de Démosthène, Eschine réplique par l'étalage de beaux sentiments et surtout par des injures : « Après la bataille, nous n'avons pas eu le loisir de songer à ton châtiment; envoyés en ambassade, nous travaillions au salut de la patrie. Mais, non content de l'impunité, tu sollicites des récompenses, tu livres Athènes à la risée de la Grèce! Alors je me lève, et je t'accuse... Mon silence, Démosthène, était dû à la simplicité de ma vie. Content de peu, je ne désire pas m'enrichir par des voies honteuses. Aussi je parle, je me tais d'après une volonté réfléchie, et non au gré de profusions ruineuses. Mais toi! payé, tu deviens muet; l'or dépensé, tu cries! Tu ne parles ni à ton heure, ni selon tes convictions, mais à l'ordre de qui te soudoie [1]. » A côté de ces motifs mensongers ou sincères, il en est un autre, non avoué, mais puissant. Si les adversaires diffèrent les hostilités durant de longues années, c'est afin de s'assurer de plus grandes chances de victoire; il n'y a pour eux nul péril en la demeure. Aussi, au lieu de dénoncer l'ennemi le jour où cette démarche serait le plus utile à la Républi-

1. *Contre Ctésiphon*, Didot, p. 136 § 218 : p. 138, § 225, 227.

que, on épie patiemment le moment le plus favorable à l'humiliation d'un rival : c'est affaire d'à-propos ; l'opportunité devient ici l'auxiliaire de l'artiste. Démosthène avait de bonnes raisons pour ne pas s'y tromper, et il livrait le secret de son adversaire en disant : Eschine a voulu m'accuser à son heure, à son aise ; « Aujourd'hui seulement il entre en lice ; il s'imagine, ce semble, que vous êtes venus assister à un combat d'orateurs (ῥητόρων ἀγῶνα) et non examiner la conduite d'un ministre ; juger les beautés d'un discours, et non peser les intérêts de l'État. »

Démosthène lui-même a quelquefois sacrifié aux soucis oratoires. Outragé par Midias dans l'exercice de ses fonctions de chorège, l'orateur a préparé contre cet insulteur de nombreux mémoires. Il a, de son aveu, médité longuement, écrit avec le plus grand soin le plaidoyer où il réclame vengeance. Il en appelle au peuple contre l'impie, avec toute la véhémence dont la haine et le bon droit sont capables. Puis, son œuvre achevée, il la laisse en portefeuille. Son vœu était moins, ce semble, de la prononcer que de l'écrire. Auteur d'un discours plein d'amertume et de fiel, pamphlet virulent où il jure d'être inexorable, Démosthène, désarmé tout à coup, remet l'épée au fourreau ; il s'accommode, et Midias est épargné de son vivant. Ce dénouement imprévu n'autorise-t-il pas cette conclusion : la loi violée, la religion outragée, la sécurité publique menacée n'étaient pas les seuls soucis de l'orateur de la *Midienne*. A côté de la satisfaction d'un dommage, il a placé une satisfaction d'amour-propre ; il s'est exercé à ce chef-d'œuvre d'invective par haine de Midias et par amour

de la gloire; il a voulu infliger à son ennemi le châtiment d'une flétrissure posthume et laisser à la postérité un monument impérissable de son éloquence.

Pour enlever la palme dans les luttes du barreau, il n'est pas d'artifices que les adversaires n'emploient: ils font assaut de ruses de palais (πάλαισμα δικαστηρίου); ils se renvoient les épithètes de sophistes, de singes, de renards, c'est-à-dire de malins et madrés compères. Démosthène, dit Eschine, est une vraie fleur de farine (παιπάλημα), capable de traverser les cribles les plus serrés; il se tourne, se retourne, change à tout moment. Eschine est encore plus délié; vieux routier de chicane (περίτριμμα ἀγορᾶς), il glisse entre les mains de son antagoniste et se tire, en se jouant, des plus mauvais pas. Il est « habile à tout » (πάνδεινος), « homme à tout faire » (πανοῦργος) [1]. Le Panurge de Rabelais pratiquait soixante-trois manières de se procurer de l'argent en son besoin; la plus honnête était de dérober. Les champions de la tribune grecque mettent de même toute pièce en œuvre : dissimulations, inventions de toute sorte, altération des dates, des faits, des

1. Strepsiade, dans les *Nuées* : « Qu'ils (les sophistes) fassent de moi tout ce qu'ils voudront: je leur livre mon corps. Les coups, la faim, la soif, le chaud, le froid, peu m'importe; qu'ils m'écorchent, pourvu que j'échappe à mes dettes, pourvu que j'aie la réputation d'être un hardi coquin, beau parleur, impudent, effronté, bavard, habile à souder des mensonges, un vieux routier de chicane, une vraie table de lois, un moulin à paroles, un renard qui passe par tous les trous; souple comme une courroie, glissant comme une anguille, dissimulé, fanfaron, scélérat, un fourbe à cent visages, retors, insupportable et friand de bons plats. Tels sont les noms dont je veux qu'on me salue; à cette condition, qu'ils me traitent à leur guise; et, s'ils le veulent, par Cérès! qu'ils fassent de moi du boudin, et me servent aux philosophes! » Traduction de M. Poyard.

textes, toute arme est légitime, si elle aide à vaincre. La vérité, la droiture, le respect de soi-même et des autres importent peu; le succès a droit à une absolution universelle. Le grave et religieux Pindare n'a-t-il pas laissé échapper cette parole : « Il faut tout faire pour triompher d'un ennemi [1] ? » Dans sa définition de la force, où il fait un dénombrement parfait des manières de mouvoir un homme, Aristote ne dit rien d'un mouvement proscrit aux jeux publics, mais fort en honneur devant les tribunaux, le croc-en-jambe (ὑποσκελίζειν). Philippe le pratiquait contre les cités grecques; les lutteurs de l'arène judiciaire et politique ne se faisaient aucun scrupule de l'employer [2]. De là les agilités et souplesses de leur argumentation captieuse, et les stratagèmes qu'ils se reprochent en y recourant à l'envi.

La joie d'un orateur athénien est d'abord d'avoir raison ou de paraître avoir raison en bon langage, ensuite de se délecter aux beaux discours le plus souvent, le plus longtemps possible. Avec Démosthène, dit Eschine, il est difficile de trouver à placer un mot; Eschine, réplique Démosthène, n'est pas homme à céder la parole à personne : « Il donnerait de son sang, plutôt que de son discours »; allusion à la clepsydre qui mesure le temps à l'orateur [3]. L'ému-

1. Χρὴ δὲ πᾶν ἔρδοντ' ἀμαυρῶσαι τὸν ἐχθρόν (3e Isthmique, 81).

2. Platon compare les rhéteurs se jouant aux arguties de la sophistique « à ceux qui tendent la jambe pour vous faire tomber, ou qui dérobent votre siège au moment où vous voulez vous asseoir, et rient ensuite de toute leur force quand ils vous voient par terre. »

(*Euthydème*, Didot, I, p. 208.)

3. Le 3 août 1789, un membre de l'Assemblée nationale proposa que le président eût sur son bureau un sablier de *cinq minutes*, pour que, ce

lation des deux adversaires est souvent voisine de la jalousie ; celle de Démosthène paraît « hyperbolique » à Eschine. Peut-être, en effet, n'en fut-il pas exempt. Tantôt il peint son adversaire orateur incomparable, homme d'État prodigieux, se rengorgeant au milieu des applaudissements de l'assemblée, et descendant de la tribune « avec une majesté grande » (μάλα σεμνῶς) ; tantôt ce sont des allusions malignes aux avantages physiques et à certaines supériorités de son rival. Démosthène se refusait à improviser : Eschine était toujours prêt. Démosthène ne laissait jamais éteindre sa lampe ; il creusait lentement, laborieusement son sillon : Eschine semblait ignorer le travail de la lime et était éloquent d'abondance. Démosthène exagère à dessein cette facilité enviée et la compare à un fleuve qui se précipite en torrent [1]. Démosthène félicite Eschine de son excellente mémoire : lui-même en a manqué dans une circonstance cruelle. Eschine sait débiter de longues tirades « tout d'une haleine » ; il a la prononciation claire, la voix harmonieuse et sonore : l'une et l'autre chez Démosthène sont vicieuses. Démosthène

temps passé, l'orateur fût invité à s'arrêter. La motion, d'abord bien accueillie, est mise en délibération. Un ecclésiastique demande aussitôt que la montre du président supplée pour cette fois au sablier proposé : un orateur inscrit observe que, la motion n'étant pas encore adoptée, on ne peut pas encore s'y conformer. La discussion s'engage, le sablier y succombe : — La crainte de dépasser la limite imposée pouvait troubler l'orateur au point de le rendre « inintelligible ». M. L'ÉVÊQUE DE LANGRES : « ... L'histoire ne nous offre qu'une époque où le sablier a été la mesure de l'éloquence... Asservir à une pendule et compasser la raison des représentants d'une nation vive et spirituelle », et cela, « après deux cents ans de despotisme » et de silence forcé, était une idée inacceptable, etc. — L'Assemblée rejeta « la tyrannie du cadran ».

1. ἄνω ποταμῶν οἱ λόγοι ἐῤῥύησαν. (*Ambassade*.)

relève, à plusieurs reprises, ces qualités d'Eschine. Cette admirable déclamation lui rappelle ses longs et pénibles efforts pour corriger une respiration entrecoupée et les défauts de son débit ; de là des éloges ironiques, imprégnés d'envie. — Eschine est heureusement doué pour le métier d'acteur tragique ; il sait poser avec dignité, se draper à la Solon. C'est « une belle statue », et quels poumons ! Jamais crieur public n'en eut de plus retentissants. Ses deux frères sont aussi des porte-voix émérites (μεγαλόφωνοι) ; c'est un talent de famille.

La puissance de la voix était un avantage particulièrement goûté des anciens. Cicéron en appréciait la valeur, à en juger par ce trait des *Verrines* : « Quelle voix, quels poumons, quelle vigueur pourraient soutenir l'effort nécessaire à l'accusation de ce seul attentat ! » Des poumons de fer (*ferrea vox*) étaient des auxiliaires indispensables devant les multitudes tumultueuses du Forum ou du Pnyx. Le jour où il harangua les *Dix-Mille* en Arcadie, Eschine dut se trouver bien de la solidité des siens. Même dans les salles de nos assemblées modernes, une voix frêle peut compromettre, aux jours d'orage, la victoire de l'orateur. Il lui faut un organe capable de maîtriser le tumulte et l'oreille. Mirabeau avait une voix caressante dans le diapason de la séduction, « horriblement résonnante dans les accents de la fureur [1]. » Aurait-il été au même degré et aussi constamment le dominateur de la Constituante, sans l'appoint de ce formidable tonnerre ? « Dans les exercices publics,

1. *Actes des Apôtres*, introduction.

celui qui possède ces trois avantages, la force de la voix, l'harmonie, le rythme, enlève le prix. Au théâtre, les comédiens aujourd'hui l'emportent sur les poètes; de même dans les joutes politiques (πολιτικοὺς ἀγῶνας), l'orateur doué d'une belle action emporte les suffrages [1]. »

Le charme de la voix, élément principal de l'action, devait exercer une séduction bien forte sur l'organisation musicale et artistique des Athéniens, pour que Démosthène poursuivît celle d'Eschine de sarcasmes si opiniâtres. Il la raille à toute occasion; nous pourrions dire qu'il la réfute, tant elle semble être un argument en faveur de son rival et, chez lui, un instrument naturel de victoire. Démosthène, dit Eschine, a la voix aiguë, aigre (ὀξεῖαν); il est obligé de la tendre avec effort (ἐντεινάμενος). Celle d'Eschine, véritable voix de « sirène », mérite que l'orateur de l'*Ambassade* plaide contre elle comme on prend à partie un adversaire redouté. « Si vous le serrez de près, il ne saura que dire; il ne lui servira de rien de faire éclater sa voix et de l'avoir exercée. La voix, il semble nécessaire de toucher aussi ce sujet. Eschine, me dit-on, tout fier de la sienne, se flatte de vous subjuguer par une illusion théâtrale. Or ce serait, à mes yeux, Athéniens, l'inconséquence la plus étrange. Quand il jouait les malheurs de Thyeste et des Troyens, vous l'avez sifflé, chassé de la scène, presque lapidé, réduit enfin à renoncer même aux troisièmes rôles; et quand, non plus comédien sur la scène, mais politique chargé des plus graves inté-

1. Aristote, *Rhétorique*, III, 1.

rêts de la patrie, il a causé d'innombrables calamités, vous laisseriez sa belle voix vous captiver ! Non, loin de vous une si sotte contradiction. Songez qu'il faut considérer la beauté de la voix, s'il s'agit d'éprouver un crieur public, mais que le mérite d'un député, d'un citoyen qui a prétendu se mêler au gouvernement, se mesure à l'intégrité, à la grandeur des sentiments quand il agit en votre nom, à l'amour de l'égalité au milieu de vous... L'éloquence, la voix ou tel autre avantage semblable, joint à la probité et à l'émulation dans la vertu, doit être pour vous tous une cause de joie, un motif d'encouragement ; car ce bien devient commun au peuple entier. Mais ces talents se rencontrent-ils chez un méchant, vénal, incapable de résister à un peu d'or? fermez-lui la tribune ; ne l'écoutez qu'avec des sentiments amers et hostiles. En effet, la perversité, devenue puissance auprès de vous, se tourne contre l'État. Voyez combien ce qui qui fait l'orgueil d'Eschine a suscité de périls à la République [1] ! »

Le dépit mal dissimulé que ces qualités d'Eschine l'enchanteur inspiraient à Démosthène, fut vraisemblablement avivé par une mésaventure humiliante pour notre orateur. Plus d'une fois l'esprit d'émulation avait engagé Démosthène à des luttes indirectes contre des orateurs qu'il honorait en paraissant ému de leurs succès. Dans le plaidoyer écrit au nom d'Androclès contre Lacritos, « disciple d'Isocrate, c'est tout dire », on croit retrouver un souvenir du chagrin que le jeune Démosthène avait ressenti de ne

1. *Ambassade*, Didot, p. 235, § 337.

pouvoir payer à ce maître fameux des leçons mises à trop haut prix : « Pour moi, par Jupiter souverain et par tous les dieux, jamais je ne fus jaloux des sophistes et ne blâmai personne de donner de l'argent à Isocrate. Ce serait folie de ma part de m'arrêter à de tels soucis. » Il s'arrête cependant à dénigrer avec outrage un art qui, selon lui, enseigne à renier ses emprunts et à payer ses créanciers de mensonges. Si telle semble avoir été la vivacité des sentiments de Démosthène à l'égard de rivaux obscurs, quel dut être son chagrin le jour où une joute oratoire solennelle parut tourner à sa confusion, en présence du roi de Macédoine ! La malveillance d'Eschine, peintre de cette scène, est évidente ; elle laisse cependant entrevoir la vérité. Les députés délibéraient sur le langage à tenir devant le prince ; Démosthène promet « d'ouvrir des sources d'éloquence intarissables, de coudre la bouche » du roi de Macédoine. L'audience est donnée. Démosthène, le plus jeune des ambassadeurs, « à ce qu'il nous dit », est invité à parler le dernier. « Tous étaient attentifs, on comptait sur des paroles d'une puissance irrésistible ; car ses magnifiques promesses (je l'ai su depuis) étaient parvenues jusqu'à Philippe et à ses courtisans. Dans cette disposition de tous les auditeurs, ce lion de la tribune bégaie, mort de peur, un exorde ténébreux, fait quelques pas dans son sujet, puis tout à coup se tait, se déconcerte, et finalement ne peut plus retrouver la parole. Philippe, voyant son embarras, l'encourage [1], lui dit qu'il ne

1. Ainsi Louis XIV dut un jour réconforter Massillon : « C'est le plus petit inconvénient du monde que de demeurer court dans un sermon ou

doit pas s'imaginer avoir éprouvé la disgrâce d'un acteur sur le théâtre ; il l'invite à rappeler peu à peu et tranquillement sa mémoire et à continuer. Mais une fois troublé et le fil de son écrit perdu, il ne put se remettre et ne fit de nouveaux efforts que pour retomber. Comme on ne disait plus rien, l'introducteur nous fit retirer... Les officiers de Philippe nous rappellent. Lorsque nous sommes rentrés et assis, le prince se met à répondre brièvement et par ordre à chacun de nos discours. Il s'arrêtait surtout au mien, et avec raison, puisque je n'avais, à mon sens, rien omis de ce qui était à dire, et plusieurs fois il prononça mon nom. Pour Démosthène, dont le rôle avait été si ridicule, il ne lui adressa pas un mot, que je sache ; aussi cet homme suffoquait de dépit [1]. » Démosthène ne voulait pas rester sur cette défaite ; une seconde journée lui laissait espérer une revanche ; cette fois il demanda à parler le premier, mais sans beaucoup plus de succès, selon Eschine : — Ce fécond, cet habile orateur oublia tous les points importants, il dit ce qu'il aurait dû taire et omit ce qu'il convenait de dire. Heureusement Eschine était là ; il combla les lacunes de la harangue plate et ridicule de Démosthène et fit oublier ses impertinences.

III. Ainsi, en présence même de l'envahisseur, les ministres d'Athènes investis de ses pouvoirs, responsables de son salut, se souviennent de leurs riva-

dans une harangue. » Labruyère en parlait à son aise (*Caractères*, Des jugements).

1. *Ambassade*, Didot, p. 70, § 34 et suiv.

lités oratoires ; ils s'obstinent à leurs petites passions d'émules en beau langage. Faut-il s'étonner de les retrouver artistes rivaux dans leurs débats privés ? Ils sont presque aussi attentifs à apprécier leurs paroles que leurs actes. Une fois Démosthène louera la brièveté d'Eschine, plus souvent il critiquera ses longueurs, ou bien il laissera échapper un aveu, hommage involontaire rendu à un talent qui a « enlevé tous les Athéniens ». Eschine tournera en ridicule l'action véhémente de Démosthène, contrefera son attitude, quand, au moment de prendre la parole, il se gratte le front (τρίψας τὴν κεφαλήν) ; il raillera tel de ses gestes, « comme si le salut de la Grèce dépendait d'un mot, d'un mouvement de la main ». Il épilogue sur une expression, sur une métaphore ; il s'amuse à faire le maître de rhétorique dans le procès de la *Couronne*, au milieu de la discussion la plus grave qui fut jamais soutenue devant un peuple dont l'honneur même est en cause. Qu'est-ce que « arracher » l'alliance de la paix, pour dire « séparer » ? N'est-ce pas là un terme aussi déplaisant que l'homme qui se le permet ? Démosthène se vante d'avoir « muni notre ville de murs d'airain et d'acier » [1]. Quel orgueil et quel langage prétentieux ! Est-il de bon goût de dire : « La Pythie philippise ? » Ces façons de parler irrévérencieuses sont d'un malappris. Eschine a son tour : — Il use de grands mots, d'apostrophes emphatiques qui sentent le théâtre : « O terre, o soleil, o vertu ! » Il se souvient, il est vrai, de son métier d'acteur tra-

1. Démosthène à l'acier et à l'airain a substitué (*Pro Corona*) des pierres et des briques. Il corrige les termes, mais il accentue la pensée avec vigueur.

gique, mais le prendre sur le ton majestueux d'un Rhadamante, quand on s'appelle Eschine, quelle impertinence! Ailleurs, Démosthène écrit une page de critique littéraire, artistique et même théâtrale, à propos d'ïambes du *Phénix* d'Euripide et d'une statue de Solon. Par moments, le procès de l'*Ambassade* tourne à un assaut d'érudition poétique. Eschine a déclamé des vers de Solon et essayé d'en tirer des arguments contre Démosthène. Démosthène lui renvoie le coup, et en cite du même Solon sur l'amour de l'or et la vénalité; à un fragment d'Euripide réplique un fragment de Sophocle; à lettré, lettré et demi. Eschine veut détruire par avance l'effet d'une citation d'Homère à laquelle doit recourir un stratège, défenseur de Timarque : « Vous devez nous parler d'Achille, de Patrocle, d'Homère et d'autres poètes, comme si nos juges étaient des ignorants; vous faites les importants, vous affectez une érudition vaniteuse qui prétend à humilier le peuple. Nous allons montrer que, nous aussi, nous ne sommes pas dépourvus de lettres et de connaissances. Puisqu'ils citent les sages et recourent aux sentences exprimées dans leurs vers, jetez avec moi les yeux, Athéniens, sur des poètes philosophes qui, de l'aveu de tous, réunissaient le génie à la vertu. Voyez comme ils distinguent une affection modeste et bien assortie de l'intempérance d'un libertinage injurieux[1]. » Et Eschine fait lire par le greffier (sûr cette fois d'être écouté), puis il commente lui-même des tirades de l'Iliade et d'Euripide, « poète très moral ».

1. *Ambassade*, Didot, p. 218, 221; p. 54, § 141.

Les orateurs athéniens usaient d'un droit reconnu en invoquant le témoignage des poètes. Les anciens poètes de la Grèce ont été à la fois ses théologiens et ses maîtres de morale. Solon réunit l'homme d'État, le poète et le philosophe. Homère, Hésiode étaient comme leurs livres sacrés. Eschine en appelle à la Renommée pour établir l'indignité de Timarque. Comment répudier le témoignage de celle dont les vers d'Hésiode ont consacré la divinité? Démosthène en réfère à Orphée, représentant la Justice auprès du trône de Jupiter, et les yeux ouverts sur les actions des mortels. Parmi les considérants de son décret d'alliance avec Thèbes, il allègue des souvenirs d'Œdipe et des Héraclides. Eschine en appelle à Thésée et à ses fils pour établir devant Philippe qu'Amphipolis fut, dès l'origine, une terre athénienne. Sous Tibère, les Éphésiens chercheront à démontrer devant le Sénat, en faveur des privilèges de leur temple, qu'Éphèse et non Délos a vu naître Diane et Apollon [1]. Les légendes des Grecs faisaient partie de leurs archives ; les orateurs y puisaient des arguments et usaient des poètes avec plus d'autorité que Cicéron dans ses ouvrages de philosophie. L'écrivain latin leur demande surtout des ornements ; les orateurs d'Athènes en tirent des documents officiels propres à convaincre et à charmer.

L'accusateur de Timarque et de Démosthène est un lettré qui, à l'occasion, transforme son réquisitoire en œuvre d'art agréablement parée. Le plus brillant et le plus fidèle imitateur des orateurs grecs, Cicé-

1. Tacite, *Annales*, III, 60 ; cf. *Oratores attici*, Didot, p. 392, § 71.

ron, en use de même dans la seconde action contre Verrès, collectionneur fameux, ancêtre probable de sir Elgin. Tout en se défendant d'être connaisseur et de s'intéresser à des bagatelles, l'orateur du *De signis* écrit un plaidoyer dont certaines parties ressemblent à un amalgame de pamphlet politique et de fragments d'une revue sur le Musée des antiques ou sur le Salon. A entendre les outrages prodigués, dans la *Pisonienne*, à un ennemi traité de furie, de monstre, de bête brute, d'âne, de pourceau châtré, etc..., Cicéron semble brûler de le mettre en pièces : il n'en est rien ; sa haine est plus raffinée. « Je n'ai jamais désiré ton sang ; » que désire-t-il donc ? son déshonneur. « Si toi et Gabinius étiez mis en croix, aurais-je plus de plaisir à voir déchirer vos corps que je n'en ai à voir déchirer vos renommées ? » Il est quelque chose de plus affreux que d'être crucifié : c'est d'être attaché au pilori de l'histoire après sa mort ; et, de son vivant, honni, humilié. Pison n'a pas échappé à ce châtiment : « Pison déshonoré, méprisé, condamné aux alarmes, aux angoisses des coupables et tremblant : voilà ce que j'ai voulu voir, et je l'ai vu [1]. » Les tourments des enfers, les furies, les flammes, les torches ardentes qui tourmentent les méchants, sont bonnes pour le théâtre. Le vrai supplice est la folie des criminels, le délire des Oreste et des Athamas ; c'est l'horreur qu'ils inspirent aux autres et à eux-mêmes. — A côté de ce développement, qui rappelle Eschine et Lucrèce [2], on en trouve un autre sur l'impassibilité du sage au milieu des plus affreuses tortures. Renfermé

1. Videre te volui, vidi. *In Pisonem*, 41. Cf. Salluste, *Catilina*, 51.
2. *De rerum natura*, III, 991. *Contre Timarque*, Didot, p. 62, § 190.

dans le taureau de Phalaris, il dit que « cela est doux », et qu' « il n'en est pas touché si peu que ce soit [1]. » A propos de cette conception épicurienne, digne des plus vigoureux paradoxes des stoïciens, l'auteur disserte sur le caractère véritable de la doctrine d'Épicure, sur le sens exact de la maxime du plaisir ; et, chose singulière, la critique philosophique de l'orateur de la *Pisonienne* l'emporte en justesse et en sincérité sur celle du philosophe du *De finibus*, où Cicéron réfute l'épicurisme un peu en avocat. Ailleurs, ce sont des réminiscences poétiques, des vers d'Ennius ou les imprécations de Thyeste. Cicéron oublie Pison pour faire œuvre d'érudit lettré et philosopher. Il doit, dit-il, son éloquence aux promenades de l'Académie plutôt qu'aux laboratoires des rhéteurs : l'invective contre Pison a, en effet, des prétentions philosophiques, un ton sentencieux et moral. Mais la philosophie et la morale, avouons-le, ne s'y trouvent pas toujours en bonne compagnie. Il eût mieux valu pour l'auteur être ici moraliste moins grave et plus galant homme, avoir moins d'érudition philosophique ou poétique et plus de délicatesse. Cicéron a suivi la tradition grecque en mêlant ainsi le pamphlet de préoccupations littéraires. De là une disparate sensible entre la grossièreté des insultes et la culture d'esprit de l'écrivain, mais aussi une sorte d'atténuation de sa faute. Le soin qu'il prend de se détourner de sa colère pour faire valoir son esprit nous rappelle qu'il n'est pas, au fond du cœur, aussi haineux qu'il le dit.

1. *In Pisonem*, 18, 20.

Les soucis artistiques qui presque jamais n'abandonnent les orateurs grecs, se concilient mal avec les cris de mort dont leurs invectives retentissent. Ils réclament avec passion la tête de leur adversaire; ne les prenez pas au mot. Ils s'exerçent à des diatribes dont l'éloquence a hérité de la poésie ïambique. Le poète ïambique mord, le pamphlétaire déchire, comme le *lackiste* gémit : c'est un genre. L'un n'est pas aussi mélancolique, ni l'autre aussi méchant qu'on pourrait croire. Ce dernier n'a rien de sanguinaire; il est d'Athènes, la cité humaine par excellence, qui rejetait de ses frontières le fer, les pierres, le bois coupables d'homicides inconscients, et punissait un aréopagite pour avoir tué un moineau réfugié dans son sein [1]. Les auditeurs aussi étaient trop artistes pour être des juges sévères. Le procès de l'*Ambassade* ne reçut pas de sanction. Les deux adversaires s'étaient l'un l'autre douloureusement blessés; les Athéniens les estimaient quittes. Les juges, réjouis de cet échange d'invectives et charmés des beautés de leur éloquence, s'étaient retirés satisfaits, sans songer à punir. Le dénouement du procès de la *Couronne* ne fut guère plus rigoureux. Démosthène s'était attaché à exagérer, Eschine à atténuer les conséquences d'une condamnation pour l'ami de Ctésiphon. « Ne craignez rien pour Démosthène : s'il est privé d'une couronne, prix de ses héroïques vertus, cet Ajax magnanime ne se tuera pas de désespoir. » Nous ne savons ce qu'eût fait Démosthène répudié

1. *Esprit des Lois*, V, 19. L'aréopage, à son tour, fit mourir un enfant qui avait crevé les yeux à un oiseau. Pour la philanthropie d'Athènes, cf. E. Havet, *Origines du Christianisme*, I, 185 et suiv.

par les Athéniens : Eschine désavoué ne songea pas à se pendre. Battu dans une joute oratoire où la vertu avait été moins en cause, à ses yeux, que l'éloquence, il prend doucement son parti de cet échec et se retire à Rhodes, cédant la place à son rival. A l'âge de quarante-huit ans, dit un écrivain du dix-septième siècle, Mme de Montbazon était encore si belle qu'elle effaçait Mme de Roquelaure, la plus belle personne de la cour et âgée seulement de vingt-deux ans. Un jour elles se trouvèrent ensemble dans une assemblée ; Mme de Roquelaure fut obligée de se retirer. Les grandes dames du siècle de Louis XIV se soumettaient à l'empire de la beauté; celui de la beauté de l'esprit fut de même reconnu et respecté par l'adversaire de Démosthène.

Milon, condamné à aller savourer les figues de Provence et les poissons de Marseille, pouvait emporter dans son exil de cruels ressentiments et nourrir des projets de vengeance. Eschine n'y songeait pas ; il ne rongea pas son cœur à digérer un affront sanglant. Sans doute, l'orateur bel esprit avait été piqué de sa défaite, mais l'objet de son culte, l'éloquence, lui demeurait. L'exilé volontaire, sans payer les mille drachmes auxquelles la loi le condamnait, continua de vivre dans la jouissance de son art ; il ouvrit, dit-on, une école où il goûtait, plus vivement que jamais peut-être, les délicatesses du beau langage en les enseignant. Il réjouissait ses disciples et lui-même de la lecture de ses harangues, même de celle sous l'effort de laquelle il avait succombé. Après avoir entendu l'accusation d'Eschine, les auditeurs se récriaient : « Hé ! comment, avec un tel discours, avez-vous pu

ne pas triompher ? » — « Attendez », reprend le maître, et il leur lit la réplique de Démosthène. L'admiration des auditeurs éclate : « Hé ! que serait-ce, si vous aviez entendu la bête elle-même[1] ! »

Au lieu de rougir de l'écrasante réfutation de Démosthène, il la déclame en public, il la loue d'un cœur léger. Artiste avant tout, il y trouve la réalisation d'un art parfait ; il l'apprécie en dilettante désintéressé. Clésidès est connu par un tableau injurieux pour la reine Stratonice. Cette princesse ne lui ayant pas fait une réception honorable, il la peignit se roulant (*volutantem*) avec un pêcheur que l'on disait fort avant dans ses bonnes grâces. Il exposa son tableau dans le port d'Éphèse et s'enfuit à toutes voiles. La reine défendit qu'on enlevât le tableau « à cause de la ressemblance extrême des portraits »[2]. Le détachement de cette reine artiste est celui d'Eschine roulé dans la fange par Démosthène et lui applaudissant. Cette façon galante de faire valoir lui-même une œuvre qui le flétrit, inspirait à Laharpe un profond étonnement : « Je ne conçois pas, je l'avoue, comment il eut le courage de lire à ses disciples la harangue de Démosthène. On peut, sans crime, être moins éloquent qu'un autre ; mais comment avouer sans rougir qu'on a été si évidemment convaincu d'être un calomniateur et un mauvais citoyen[3] ? » L'un des avantages de la critique historique est de prévenir ou d'atténuer ces sortes de surprises. On ne partage pas

1. τί δὲ, εἰ αὐτοῦ τοῦ θηρίου ἀκηκόειτε ; Cicéron (*De Oratore*, III, 56) affaiblit le texte en traduisant : Si audissetis *ipsum*.

2. Pline l'Ancien, XXXV, chap. 40, § 15.

3. *Lycée*, t. II, chap. 3.

celle de l'auteur du *Lycée*, quand on a considéré dans les œuvres des deux émules, à côté de l'inimitié politique et privée, l'influence des préoccupations artistiques et les caractères d'une joute oratoire.

CHAPITRE VIII.

L'INVECTIVE DANS L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

> « Φύσει πᾶσιν ἀνθρώποις ὑπάρχει τῶν λοιδοριῶν καὶ τῶν κατηγοριῶν ἀκούειν ἡδέως... Δεδώκατε, ἔθει τινὶ φαύλῳ, πολλὴν ἐξουσίαν τῷ βουλομένῳ συκοφαντεῖν, τῆς ἐπὶ ταῖς λοιδορίαις ἡδονῆς καὶ χάριτος τὸ τῆς πόλεως συμφέρον ἀντικαταλλαττόμενοι : Il est naturel à tous les hommes de prêter volontiers l'oreille aux invectives et aux accusations... Une habitude pernicieuse vous fait accorder toute licence à qui veut calomnier, et vous préférez le plaisir d'entendre débiter des injures à l'intérêt de l'État. » (*Discours de la Couronne.*)

I. Les anciens ignoraient la liberté de la presse, mais ils pratiquaient la liberté de l'injure. Pour les orateurs, les saturnales et leur licence de langage duraient toute l'année. La liberté de la tribune grecque a égalé celle du théâtre comique ; elle a même duré plus longtemps. Le législateur contraignit la comédie à modérer ses audaces (*Ad Pisones*, 281) ; celles de l'éloquence n'ont jamais été contenues. Les débordements de la comédie ancienne n'avaient que trop mérité d'être réprimés par la loi. Jamais les *Iambes* d'Archiloque n'ont eu plus de fiel et d'emportement que les pamphlets d'Aristophane contre Hyperbolos et Cléon ; c'est une débauche d'outrages, un flot d'insultes, l'ivresse de la colère. Les *Chevaliers*

nous offrent plus d'une fois le spectacle, moins réjouissant pour nous que pour le peuple d'Athènes, de duos d'injures qui rappellent les hardiesses des fêtes de Priape et de Bacchus. Le tombereau de Thespis y déverse sur la vie publique et privée du personnage des ordures flétrissantes qui sentent peu l'atticisme. De même sur le Pnyx et devant le tribunal, les orateurs vomissent l'un contre l'autre la calomnie et l'outrage, sans goût ni mesure. Des deux parts même acharnement, même violence. C'est la lanière de cuir cinglant sans relâche le sabot flagellé, c'est l'eau bouillonnante faisant gronder le vase d'airain impuissant à la contenir. *Le Chœur* : « Notre homme (Cléon) est en ébullition. Assez ! assez ! il déborde ; retire un peu de bois et écume ses menaces. »

Au lieu de calmer la fureur de la dispute, le chœur l'excite ; il irrite Cléon et Agoracrite l'un contre l'autre comme deux coqs. *Le Chœur* : « Mords, déchire ton ennemi, arrache-lui la crête, ne reviens qu'après lui avoir dévoré le jabot... Frappe, frappe le scélérat qui a jeté la confusion dans les rangs des chevaliers, ce voleur public, ce gouffre de rapines, ce charybde dévorant, ce scélérat, ce scélérat ! Je ne peux assez répéter ce nom, car il est scélérat mille fois par jour. Allons, frappe, pousse, renverse, écrase, hais-le comme nous le haïssons, étourdis-le de tes coups et de tes cris... Frappe-le de tout cœur, meurtris-lui le ventre à coups de tripes et de boyaux, châtie-le à tour de bras. — O vigoureux lutteur ! O cœur intrépide, tu es le sauveur de la cité, de nous tous ! L'as-tu assez battu à plate couture dans cet assaut d'injures ! Comment t'exprimer ma joie et te

louer dignement? » Aristophane est ici un commentateur cruel de l'éloquence athénienne. Agoracrite et Cléon, nous le regrettons pour la tribune grecque, font songer parfois à Démosthène et à Eschine. Cette assimilation est justifiée par l'étude de leurs plaidoyers considérés comme pamphlets. Signalons d'abord les causes qui ont rendu la ressemblance possible.

La première est l'infériorité de la délicatesse morale des anciens. Les orateurs d'Athènes et de Rome s'inspiraient peu de la grandeur d'âme du Juste de Platon. « Laisse les gens te mépriser, si bon leur semble, et même, par Jupiter! souffre patiemment qu'ils te frappent de cette façon ignominieuse que tu as dite (sur la joue); car ce mal n'est rien, si tu es vraiment honnête homme et si tu pratiques la vertu » (*Gorgias*). Au pardon des injures, vertu recommandée par les païens mêmes [1] et difficile en tout temps, les anciens d'ordinaire préféraient la vengeance. « Je sais aimer un ami, mais rendre haine pour haine. Je courrai sus à mon ennemi à l'improviste, en suivant les détours de sentiers obliques [2]. » Aristote, dans l'analyse des passions qui nourrissent l'éloquence, n'oublie pas la colère et le plaisir goûté à s'y abandonner. La colère, dit-il, implique la résolution de se venger, l'espoir d'y réussir et la joie de se venger d'avance par la pensée; « et l'on savoure alors en imagination une jouissance pareille à celle d'un rêve [3]. » Cicéron déclare avoir souvent souhaité des

1. *De Officiis*, I, 11, 25.
2. Pindare, 2e *Pythique*, vers 151.
3. *Rhétorique*, I, 11, 12.

maux à Pison; les dieux immortels ont exaucé ses vœux. L'humiliation de Pison le pénètre de joie : « Quelle satisfaction pour moi, quel plaisir, quelle jouissance! » *Il a fait beaucoup de bien à ses amis, de mal à ses ennemis*; telle est l'épitaphe la plus honorable des grands personnages, tel est l'éloge envié des cités. Périclès le décerne aux ancêtres des guerriers dont il prononce l'oraison funèbre.

Dans la République romaine, où longtemps l'aristocratie fut maîtresse, la liberté satirique était tempérée par la crainte de périr sous le bâton [1].

Dabunt Metelli malum Nævio poetæ.

Les Métellus donneront du bâton à Névius le poète. Ce même bâton tombait plus tard, à Paris, en attendant l'abri de la Bastille, sur les épaules d'un autre poète, Arouet, de la main non du Métellus-chevalier de Rohan, mais de ses laquais : c'est déroger de bâtonner les gens en personne. Les héros d'Homère ne dérogeaient pas en échangeant des injures grossières. Dépouillé de sa captive, Achille traite Agamemnon d'impudent, de chien ; il va tirer du fourreau « sa grande épée »; Minerve aux yeux bleus l'arrête :

1. *Formidine fustis* (Horace, *Épîtres*, II, 2). La loi des Douze Tables était formelle à cet égard : « Si qui pipulo occentasit (donne un charivari) carmenve condidit quod infame faxit flagitiumque alteri, fuste ferito. » — « Celle (des lois) qui découvre le mieux le dessein des Décemvirs est la peine capitale prononcée contre les auteurs de libelles et les poètes. Cela n'est guère du génie de la République, où le peuple aime à voir les grands humiliés. Mais des gens qui voulaient renverser la liberté craignaient des écrits qui pouvaient rappeler l'esprit de la liberté » (*Esprit des Lois*, VI, 15).

— Point de violences, Achille, mais d'outrages en paroles, tu peux en rassasier ton cœur. Achille, avec l'agrément de la sage déesse, reprend de plus belle : « Ivrogne, qui as l'effronterie d'un chien et le cœur d'un cerf, roi mangeur de peuple [1], etc. » Entre rois ces familiarités étaient permises. Mais un vilain, Thersite, s'avisait-il de leur dire des vérités blessantes, de vigoureux coups de sceptre (le bâton héroïque), appliqués sur ses épaules jusqu'au sang, rappelaient l'insolent au respect des puissances. Sceptre et bâton furent ignorés de la démocratie d'Athènes. Là Diogène, pour tout compliment, invitait Alexandre à se retirer de son soleil. Peut-être eût-il été moins réservé s'il n'avait été philosophe.

Les orateurs, à Athènes, étaient moins philosophes que cyniques dans leurs invectives ; le droit de diffamation y était illimité. Une loi de Solon protégeait les morts contre la médisance, mais non les vivants. Fermer la bouche à qui insulte, ç'aurait été porter atteinte à l'une des prérogatives de la constitution démocratique. L'auteur de l'*Éloge funèbre* attribué à Démosthène relève dans les démocraties l'avantage de favoriser ce que nous appelons les enquêtes parlementaires. L'oligarchie, le despotisme surtout les goûte peu, ou les rend inutiles. Le coupable s'accommode avec le maître, et sa faute demeure ignorée du public ou impunie. « Mais dans une démocratie, une des choses belles et justes auxquelles le sage doit fermement s'attacher est la liberté de publier la vérité avec franchise et sans obstacle. L'auteur

1. δημοβόρος. Iliade, I. 231 ; II, 212 et suiv.

d'une action honteuse ne peut séduire tout un peuple; il est humilié par celui qui révèle la vérité ignominieuse, humilié par le plaisir que les témoins goûtent à écouter l'accusateur. » Ce privilège du gouvernement populaire est encore relevé dans le plaidoyer *Contre Androtion* : « Solon savait, oui, il savait que le gouvernement le plus hostile aux citoyens impurs est celui où il est permis à tous de leur reprocher leurs infamies. Ce gouvernement, quel est-il? le démocratique..., car dans une oligarchie, il est défendu de médire des chefs, leur vie dépassât-elle en turpitudes celle d'Androtion [1]. »

La Grèce féodale d'Homère se fût bien trouvée de connaître à cet égard la liberté démocratique d'Athènes. Par orgueil et bravade, le roi des rois a fait enlever Briséis. Grands ou petits, nul n'y trouve à redire. Un seul Achéen blâme publiquement cette violence, et quel est ici le défenseur du droit contre la force? Thersite. En pleine assemblée, il attaque Agamemnon; sur quoi Ulysse le traite de harangueur insolent et le fait pleurer sous les coups. Les Grecs applaudissent à cet exploit d'Ulysse, le plus beau à leurs yeux; et à la vue de la plaie et des larmes de Thersite, « ils se délectent à rire. » L'armée ne prévoit pas les maux que va déchaîner sur elle la colère du fils de Thétis, et que le triomphe de l'accusateur Thersite lui aurait épargnés.

Athènes aurait su gré à l'adversaire d'Agamemnon d'une invective utile à l'État. Ses orateurs pourtant avaient le tort d'insulter à plaisir, alors que,

1. Didot, p. 314, § 31; p. 735, § 25, 26.

pour défendre la cité, il eût suffi d'avoir raison. Un panégyriste des *Maximes* de La Rochefoucault, M. Esprit (nom lourd à porter), auteur d'un livre sur « la fausseté des vertus humaines », a fait, dans les formes, le procès à la sagesse antique. « De tous les hommes, il n'y a que les chrétiens qui soient véritablement polis [1]. » Peut-être l'auteur va-t-il un peu loin ; même de notre temps, certains publicistes, peu touchés comme M. Esprit des vertus purement humaines, ont écrit des pages où s'exhalent les parfums de Rome, mais non de la Rome évangélique. Cependant, en somme, à cet égard comme à tous les autres, la loi du progrès s'est imposée, la morale sociale s'est perfectionnée avec le temps ; les écarts de la liberté démocratique, tolérés à Rome et à Athènes, sont condamnés par la loi et la conscience publique dans les républiques modernes, moins démocratiques que les anciennes, mais plus polies.

Nausicaa accuse les Phéaciens d'aimer la « médisance amère » et « les propos insolents [2]. » L'Athénien, né malin et gouailleur, mérite le même reproche. Le spectacle d'une dispute mêlée d'invective lui plaisait à l'égal d'un combat de cailles, surtout si le scandale l'assaisonnait. Jeunes et vieux étaient accourus au procès de Timarque, comme un certain public convoite aujourd'hui les audiences à huis-clos. Le peuple d'Athènes est de ceux qui préfèrent un bon mot, même

1. Voir notre *Étude sur Segrais*, p. 326.

2. *Odyssée*, VI, 273. Les sobriquets étaient à la mode à Athènes. Démosthène avait reçu ceux d'*Argas*, de *Battalos* ; la mère d'Eschine, celui d'*Empuse* ; Aristophon, celui d'*Ardette* (Hypéride, Didot, t. II, p. 388) ; Hégésippe, celui de *Crobylos* : Hégésippe *à la houppe*.

injurieux, à un ami. Démosthène lui est tout dévoué; cependant il permet à Eschine de l'insulter, comme Philippe, dit notre orateur, ne permettrait pas à Démosthène d'insulter Eschine en sa présence. Les tragiques n'oubliaient pas de satisfaire à ce goût du public athénien. L'*Ajax* de Sophocle se termine par une longue dispute (ἐριδός τις ἀγών) souvent injurieuse. Teucer y traite Ménélas de « fou », de « voleur de suffrages », (κλεπτὴς ψηφοποιός). Agamemnon survient : la scène se prolonge et s'aigrit. Teucer, piqué des qualifications de « gros bœuf », d'« esclave », de « barbare », humilie Agamemnon en lui rappelant ses titres de famille: — Ton père Atrée a servi à son frère Thyeste l'abominable festin où il a mangé ses propres enfants; ta mère, une Crétoise, fut surprise en adultère et jetée dans les flots, en pâture aux poissons muets, etc... Devant Ulysse, qui, enfin, est venu apaiser la querelle, Agamemnon s'excuse d'avoir refusé d'abord la sépulture à Ajax: « Il n'est point facile à un roi d'être juste. » Il ne songe pas à s'excuser de ses violences de langage. Les spectateurs, loin d'en être surpris, lui en avaient su gré.

A ces causes générales, ajoutons-en de particulières aux mœurs de l'éloquence et à l'organisation judiciaire d'Athènes. En transformant leurs harangues en pamphlets, les orateurs athéniens faisaient des diversions utiles à leur cause: ils détournaient l'attention du juge du point capital, quelquefois difficile à établir[1], et du même coup, ils se ménageaient sa com-

1. Les Romains usèrent de ce même procédé de digression (παρέκβασις: Quintilien, IV, 3). L'indignation, la pitié, l'envie haineuse, l'invective

plaisance en flattant un de ses goûts les plus prononcés. Aristophane, dans l'espoir de flétrir un ennemi détesté, versait à pleines mains le gros sel sur un auditoire mêlé, où toutes les conditions, tous les rangs étaient confondus dans un théâtre unique[1]. Sa muse, sublime et bouffonne, tantôt agite avec Iacchos le flambeau sacré des initiés; tantôt, auprès de Xanthias (*Grenouilles*), elle souille volontairement son aile de la fange des carrefours[2]. De même, l'orateur athénien, parlant devant une assemblée non d'élite, mais populaire, oubliait souvent la dignité d'un art empreint jadis de la gravité de la philosophie morale; il se souvenait des instincts d'un peuple railleur, jaloux, ami de l'outrage, disposé à se venger par là des talents supérieurs et des puissants. A côté des mouvements de la plus haute éloquence, il ne craignait pas de s'échapper en invectives plaisantes au effrontées.

A Athènes, le droit d'initiative du ministère public est étendu au public entier; tout citoyen peut intenter à un autre citoyen une action criminelle. Cette disposition de la loi, vantée comme une prérogative heureuse du gouvernement démocratique, favorisait la délation, encourageait l'inimitié. Les sycophantes,

(*convicium*) sont autant de moyens « de reposer le juge » et de l'assouplir. Parfois l'invective est le fond même du discours, par exemple dans la *Pisonienne*.

1. Rusticus urbano confusus, turpis honesto; *Ad Pisones*, 213.

2. Cf. la *Paix*, vers 796 et suiv. « Tels sont les hymnes que les Muses à la belle chevelure inspirent au poète habile et qui ravissent le peuple assemblé, alors que l'hirondelle printanière gazouille sous le feuillage... Muse divine, conspue Morsimos et Mélanthios d'un épais et large crachat, et partage avec moi l'allégresse de cette fête. »

aboyeurs du peuple cupides ou haineux, espéraient obtenir une partie de la fortune du condamné; en tout cas, ils satisfaisaient leur haine. De plus, la décision du procès n'était pas confiée à quelques juges graves et pénétrés de la sainteté de leurs fonctions, ni même à un jury peu nombreux et choisi, mais à une multitude (quelquefois quinze cents personnes) ignorante des lois et accessible à toutes les passions populaires : foule partiale et aveugle qui vient siéger à la journée pour trois oboles et se dédommage des misères de son humble condition en frappant ceux qu'elle jalouse ou se croit le droit de haïr. Cette race de juges, irritable et rancunière[1], est armée d'un dard cuisant, toujours prêt à percer. Aussi, comme l'accusé caresse ce maître redouté! Les plus grands se prosternent devant lui, « lui chassent les mouches, prennent l'éponge dans le pot et cirent ses chaussures » (*Guêpes*). Les plus puissants mendient sa clémence, et malheur à qui jadis l'a blessé!

Figurez-vous un percepteur tombant dans ce guêpier : quelle revanche le menu peuple va prendre! C'est le sort appréhendé du pauvre Euxithée. Il est cependant un bien modeste personnage : sa mère, petite mercière, a dû se placer comme nourrice, et lui-même il vend des rubans sur le marché. Mais il a été démarque, et démarque honnête; il a contraint au

1. Chercher à l'attendrir c'est vouloir « cuire un caillou ». Aristophane, *Guêpes*, passim. Le peuple athénien n'aimait pas qu'une action promise fût abandonnée : c'était lui enlever sa proie. Il sut mauvais gré à Timothée et à Démosthène d'avoir manqué à leur promesse d'accuser l'un Iphicrate, l'autre Midias. Cf. Antiphon. *Oratores attici*, Didot, p. 34, § 69, 70 : une erreur judiciaire envoie au supplice les *Hellénotames*.

paiement les fermiers des bois sacrés, il a obligé à restitution des spoliateurs du trésor public. Accusé, il a tout à craindre. Le cas d'Androtion est pire encore : il a été percepteur exact, et son accusateur est Démosthène. — Androtion, abusant lâchement de leur condition précaire, a molesté deux courtisanes, Sinope et Phanostrate; il a saisi leur mobilier; prétend-il se venger sur elles des outrages des libertins, qui, au lieu de le payer de ses complaisances, l'ont battu? Androtion, persécuteur impitoyable, réduit les pauvres à se cacher sous leur lit, à passer par-dessus le toit chez le voisin; tyran plus insupportable que ne furent jamais les Trente, il force le domicile des citoyens, ou le transforme en prison! Voilà, sous les yeux du peuple souverain, les agissements d'un magistrat indigne, ardent à poursuivre les innocents, alors que ses infamies le déclarent incapable de fonction publique; car on le sait « souillé des excès les plus révoltants, impudent, audacieux, orgueilleux, voleur, bon à tout plutôt qu'à exercer une charge dans une démocratie[1] ». Nous en passons, et de plus sévères. Jugez si, auprès d'un monarque de faubourg nécessiteux[2] et vindicatif, l'invective était bien accueillie et la diffamation efficace!

La loi athénienne oblige tout citoyen à se défendre en personne devant les tribunaux. Souvent le plaignant, inhabile à l'éloquence, va demander un plaidoyer au logographe; mais l'un et l'autre ont

1. *Contre Androtion*, Didot, 316, § 47.

2. Il attend le triobole pour acheter son dîner (*Guêpes*, vers 300 et suiv.). Les confiscations, dont il espère avoir sa part, allument sa convoitise. Lysias, *Contre Épicrate*, *Oratores attici*, Didot, p. 212, § 1.

grand soin de dissimuler ce recours étranger. L'auteur de la plaidoirie l'a empreinte de l'esprit et de la passion du client ; le client la prononce avec l'accent sincère d'un ressentiment propre, et réclame vengeance avec l'ardeur de l'outragé. Le plaideur ou le prévenu, chez les modernes, ne prend pas la parole lui-même à l'audience. Le désirât-il, il n'a pas le loisir d'invectiver contre le magistrat, auteur du réquisitoire. Le plaideur et l'accusé grecs cherchent à se justifier eux-mêmes en attaquant la partie adverse ou l'accusateur. Si le logographe, se substituant au client, paraît à la barre et attaque directement l'adversaire, il s'attache à prouver par l'animosité de son attaque qu'il poursuit en lui un ennemi privé. Plus son discours sera violent, moins on sera tenté de croire qu'il a pris la défense d'autrui pour de l'argent. L'avocat moderne proteste de son impartialité désintéressée ; le logographe, de son inimitié personnelle ou parfois de sentiments tout contraires : Hypéride croit utile de s'avouer, devant l'aréopage, l'amant de Phryné, sa cliente. — A plus forte raison le plaignant lui-même ne se contraint-il pas pour exhaler ses affections propres.

Le logographe fouille la vie entière de l'adversaire et l'outrage sans pitié. Ces outrages sont l'exception dans la bouche de nos avocats. Scapin engage Argante à se dérober aux risques fâcheux des plaidoiries : « Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider. » Ces sottises ne sont rien auprès des invectives grecques, et si d'ailleurs nos avocats diffa-

ment dans certaines causes, par exemple les séparations de corps, ces diffamations de la vie privée sont surtout chez eux des arguments, des excuses en faveur de leurs clients. Le Grec insulte pour insulter; il veut déshonorer son ennemi, le flétrir du mépris public, afin de provoquer plus sûrement la flétrissure légale (ἀτιμία) prononcée par le juge, et cela dans un esprit de vengeance et d'inimitié réelle ou simulée, mais toujours professée hautement. Le logographe a d'autant moins de vergogne, que le plus souvent son discours est mis dans la bouche d'autrui. Il reculerait peut-être devant certaines calomnies articulées à visage découvert; des injures anonymes méprisent toute pudeur.

Les tribunaux athéniens ne se piquaient pas d'établir leurs sentences sur le droit strict; le plus souvent ils ignoraient la loi, et, s'il en faut croire Eschine, qui, en sa qualité de greffier, fut souvent témoin de la distraction indifférente des juges, ils se souciaient médiocrement de l'apprendre. De leur côté, les orateurs en appelaient à la passion aussi volontiers qu'à la légalité [1]. Il leur fallait, pour réussir, animer les juges de préventions favorables ou hostiles; à cette fin, l'avocat parfois ne reculait pas devant de véritables infamies, par exemple celle d'un fils outrageant publiquement l'honneur de sa mère dans l'espoir d'infirmer le témoignage d'un frère dont il trouve à propos de faire un bâtard [2]. A de tels

1. Ὀργίζεσθε ! *Contre Leptine*, Didot, p. 257, § 119. Σφόδρα χρὴ ὀργίζεσθαι, Lysias, *Contre Ératosthène*, passim.
2. *Contre Stéphanos*, I, Didot, p. 591, § 83.

plaideurs la simple invective inspirait peu de scrupules; aussi ne la ménageaient-ils pas. A défaut d'argument, on employait l'insulte, et le procédé réussissait souvent. Hypéride, Dinarque, Stratoclès, accusateurs de Démosthène dans l'affaire d'Harpale, poursuivent « le patient [1] » de charges étrangères et d'outrages de toute sorte; mais des faits précis, des preuves concluantes, point. Ils se dispensent de ce qui peut opérer la conviction : il semble que l'accusé soit convaincu d'avance. Pour entraîner un tribunal populaire, que faut-il le plus souvent? des passions ou des raisonnements passionnés dont le pathétique dissimule la faiblesse ou l'absence des preuves. Les démonstrations rigoureuses n'étaient pas plus nécessaires aux orateurs athéniens qu'à Swift, quand il voulait soulever les Irlandais contre M. Wood et sa petite monnaie de cuivre, dans un pamphlet mal fondé en raison, mais où la passion et l'art triomphent de la vérité et du droit [2].

Les logographes athéniens distinguent avec soin la *conviction* (ἔλεγχος) de l'*invective* (λοιδορία). C'est la théorie; dans la pratique ils les confondent. Parfois l'invective était comme imposée à l'orateur, quand il avait à établir l'indignité de l'auteur d'un projet de loi. Une loi de Solon interdisait la tribune aux citoyens de mœurs infâmes et aux dissipateurs de leur patrimoine. Androtion a proposé un décret illégal, Diodore l'attaque. A ses yeux, Androtion est deux fois coupable : d'abord d'avoir fait une motion contraire aux lois; ensuite de l'avoir faite, alors que

1. J. Girard, *Études sur l'éloquence attique.*
2. Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. III.

l'indignité de sa vie lui interdisait légalement de soumettre au peuple une proposition même régulière. Androtion reprochait à l'accusateur de tromper par des imputations dénuées de preuves un tribunal saisi d'un tout autre procès que celui que plaide Diodore. Démosthène, auteur du plaidoyer mis dans la bouche de Diodore, réplique qu'il ne sort pas de la question, et que ses prétendues insultes sont des preuves. Un tribunal moderne verrait dans la diffamation de l'accusé une manœuvre étrangère à la cause. Dans certains cas, à Athènes, flétrir c'était argumenter; le pamphlet était une démonstration qui désarmait, en l'avilissant, l'adversaire à qui ses mœurs défendaient même d'avoir raison. La loi sur l'indignité était donc très favorable à l'invective : il était toujours aisé, dans une cité de mœurs relâchées, d'attaquer la vie privée d'un adversaire politique : c'est un sophisme d'amour-propre si ordinaire de déclarer méchant celui dont les actes blessent nos passions ou nos intérêts !

Les modernes considèrent la valeur d'une motion, non les mœurs de celui qui la fait; ils regardent, non d'où elle vient, mais quelle elle est. Parfois les Grecs se sont refusés à distinguer le personnage politique de l'homme privé, comme si un citoyen de mauvaises mœurs ne pouvait ouvrir un avis utile. Socrate déclarait incapable de bien administrer l'État l'homme incapable de bien gouverner sa maison (*Mémorables*, III, 4). « Les affaires d'un particulier sont moins nombreuses que les affaires publiques; voilà toute la différence. » Ce préjugé socratique semble être un écho de la loi de Solon, qu'Eschine commente en ces termes

contre Timarque : « Dans la pensée du législateur, celui qui a mal administré sa famille ne traitera pas mieux la chose publique; il est impossible que le même homme soit particulier vicieux et bon magistrat, et il ne convient pas de laisser monter à la tribune un orateur plus soucieux de mettre de l'ordre dans ses harangues que dans sa vie [1]. » Ainsi, attaquer la vie privée n'est pas seulement un droit, mais encore un devoir; c'est une épreuve éliminatoire salutaire à la cité. Par là, « les inimitiés personnelles tournent au bien du gouvernement », selon le mot consacré à Athènes. Malheureusement les orateurs, en abusant de la loi de l'indignité, en altéraient la vertu bienfaisante; trop souvent l'éloquence pamphlétaire et les ressentiments privés en profitaient plus que l'État [2].

II. Dans les causes purement civiles, l'invective conservait toujours quelque chose de la modération du genre attique. Démosthène, dans le discours *Contre Phormion*, peint Apollodore sous des couleurs peu flatteuses; mais ses reproches sont des douceurs auprès des outrages prodigués dans les causes publi-

1. *Contre Timarque*, Didot, p. 35, § 30. Cf. Aulu-Gelle, XVIII, 3.

2. L'invective formait quelquefois une partie du discours; quelquefois elle le remplissait tout entier. Le plaidoyer de Démosthène *Contre Timocrate*, la harangue d'Eschine *Contre Ctésiphon* se composent d'une discussion juridique et d'un pamphlet. Dans la harangue de Démosthène sur l'*Ambassade*, la haine occupe autant de place que la démonstration; mais le discours *Contre Timarque* est d'un bout à l'autre une flétrissure. Parfois l'invective, dans le partage d'une même cause entre deux orateurs, semble avoir été réservée à l'un d'eux. Ainsi le discours de Démosthène *Contre Androtion* est une deutérologie où l'invective domine; il en est de même du discours *Contre Aristogiton*; Lycurgue, avant l'auteur de ce second plaidoyer, avait surtout traité la question de droit.

ques ou criminelles. Là, vie privée, vie publique sont égalèment la proie de l'accusateur; nulle muraille, nul respect des bienséances ne les protègent. L'outrage à la tribune semble être une des formes de la vie politique, comme il est une des formes de l'éloquence; les violents et les sages l'emploient également [1]. Le sage Plutarque a beau déclarer ces excès indignes d'un homme d'État et plus offensants à l'insulteur qu'à l'insulté : il semblait difficile aux démocraties antiques de se défendre de cet abus de la liberté, et les grands hommes d'Athènes préféraient encore l'humiliation passagère de l'insulte à l'ostracisme. De tels outrages aujourd'hui provoqueraient des conflits sanglants; à Athènes, on les subissait avec une sorte de résignation philosophique. D'ailleurs les coups reçus n'étaient jamais mortels, et l'on était réconforté de l'espoir de les rendre à l'occasion. Mordant, mordus, outrageant, outragés : telle était la condition commune, adoucie par la facilité des revanches et le sentiment de l'égalité.

Ainsi Glaucète, Ménalopos, Androtion, Timocrate furent-ils moins émus peut-être que le lecteur moderne des injures mises par Démosthène (*Contre Timocrate*) dans la bouche de son client Diodore. Aristogiton, un de ces impassibles dont le front ne rougit jamais, pouvait recevoir, sans en être accablé, l'assaut de son accusateur. De deux choses l'une : ou Aristogiton a commis les méfaits impu-

1. Antiphon invective contre Alcibiade; Lysias, contre Ératosthène et les Trente; Dinarque, contre Démosthène (procès d'Harpale); Lycurgue, contre Léocrate, négociant fugitif après Chéronée, et contre Lysiclès; Hypéride, contre Démade et même contre Démosthène, son ami.

tés, et dans ce cas l'auteur de tels actes était capable d'en soutenir la peinture; ou il est innocent, et alors l'odieuse exagération de son ennemi se détruit d'elle-même et reste sans effet sur un auditoire incrédule. Aristogiton a laissé son père en prison; le vieillard meurt : son excellent fils néglige de l'ensevelir, et même il intente un procès à ceux qui se sont, à leurs frais, acquittés de son devoir; il bat sa mère; sa sœur, il l'a vendue pour l'exportation [1]. Une femme, Zobia, l'avait recueilli : il traîne devant les magistrats et essaie de vendre sa bienfaitrice. Jeté en prison, il vole à un codétenu un billet de valeur (γραμματεῖον, une lettre de change?) et avec cela il lui mange le nez!

D'après l'homme privé, jugez le citoyen : « Nul dans Athènes n'est souillé de vices plus nombreux ni plus grands. Pourquoi donc le conserver? C'est le chien du peuple, disent quelques-uns; oui, mais un de ces mâtins qui, au lieu de mordre ceux qu'ils appellent des loups, mangent les brebis dont ils se prétendent les gardiens. Quel orateur a-t-il cité en justice, depuis qu'il a reparu à la tribune? aucun, mais beau-

1. Ἐπ' ἐξαγωγῇ ἀπέδοτο. Cette façon d'établir ses parents est aussi reprochée à Timocrate : « Un député, hôte de Timocrate et habitant de Corcyre, cité ennemie d'Athènes, voulait avoir cette sœur (passons sur le motif). Combien? — Tant. — Prends-la... Et maintenant elle est à Corcyre. » Didot, p. 398, § 202. Et voilà comme on fait les bonnes maisons! Satyros déclare à Philippe qu'il ne tirera aucun profit (κερδανῶ οὐδέν) des filles de son ami Apollophane, quand il prie ce prince de les lui donner (*Ambassade*). Le Mégarien des *Acharniens*, d'Aristophane, eût été moins désintéressé. Il vend ses deux petites filles pour une botte d'ail et un litre de sel. « Mercure, dieu du commerce, puissé-je vendre de même et ma mère et ma femme! » Avec de tels hommes, Philippe trouvait aisément à s'accommoder.

coup de simples particuliers[1]. Il faut tuer, dit-on, le chien qui a une fois goûté de la chair des moutons. Tuez donc au plus tôt Aristogiton; il ne vous rend, Athéniens, aucun des services dont il se vante; il est dans ses desseins tout criminel et impudent... Il s'avance sur la place publique comme une vipère ou un scorpion, le dard dressé; il s'élance d'un côté, de l'autre, épiant une malheureuse victime à percer de ses calomnies ou à affliger de quelque mal, ou à intimider pour la rançonner... Sauvage, vagabond, ennemi de toute société, il ignore la douceur du commerce civil, et l'amitié, et tous les goûts des honnêtes gens. Il rôde, escorté des monstres dont les peintres entourent les impies chez Hadès : l'Imprécation, la Calomnie, l'Envie, la Sédition, la Discorde. Voilà le méchant que les dieux infernaux, loin de lui être miséricordieux, relégueraient parmi les impies; et vous, non contents de pardonner à ce coupable livré à votre justice, vous lui accorderiez, avec l'impunité, des faveurs refusées aux bienfaiteurs de l'État!

» Si un cancer, un ulcère rongeur ou quelque autre mal a triomphé des remèdes, les médecins le brûlent ou l'extirpent avec le fer. De même bannissez tous, enlevez d'Athènes cette bête incorrigible, exterminez-la de la cité, sans attendre qu'elle vous ait blessés. Nul de vous peut-être ne fut jamais mordu par une vipère ou une tarentule, et je vous souhaite de ne jamais l'être. Cependant, à la vue de l'un de ces animaux,

1. Horace, *Épodes*, 6.

Quid immerentes hospites vexas, canis
Ignavus adversum lupos?

vous vous hâtez de le tuer ; de même, Athéniens, dès que vous apercevez le reptile plein de fiel et de venin appelé sycophante, n'attendez pas qu'il morde chacun de vous, mais que toujours le premier menacé le frappe[1] ! »

Eschine n'a pas mieux traité Timarque; et pourtant il déclare user envers lui d'une modération clémente. Il pourrait livrer son enfance à l'opprobre; il y renonce généreusement : il y a prescription; il la veut oublier comme les actes des Trente, antérieurs à l'archontat d'Euclide. Mais avec quelle verve le pamphlétaire se dédommage sur l'adolescence et l'âge viril de l'accusé! Nous ne citerons rien de ce réquisitoire, dont le cynisme égale celui de la vie du personnage. La *Midienne* est plus abordable; elle offre le caractère particulier d'un pamphlet tribunitien, et rappelle les harangues des plébéiens soulevant la colère populaire contre l'insolence des Appius. Cicéron enseigne à son disciple à exciter la passion de l'envie, « la plus pénétrante de toutes ». Les orateurs séditieux de Tite-Live[2] n'ont jamais manié ce ressort avec plus d'art et de puissance que l'auteur de la *Midienne*. « Le dirai-je, Athéniens? entre les riches et nous, masse du peuple, il n'existe ni égalité, ni droit commun; non, il n'en existe pas. Ils obtiennent, eux, tous les délais qu'ils désirent, avant de comparaître, et leurs crimes arrivent au tribunal surannés et refroidis. Mais parmi nous autres, l'auteur d'une faute légère est jugé sur le champ. Ils ont des témoins

1. Didot, p. 417, 410, 408. La comparaison des orateurs avec les vipères semblait consacrée à Athènes. Cf. *Oratores attici*, Didot, II, p. 395, § 84.
2. *Décades*, VI, 39 et suiv.; *De oratore*, II, 52.

empressés à venir se prostituer (φθείρεσθαι) à leurs ordres, et tous les synagores volent au-devant d'eux pour nous accuser; et moi, vous le voyez, des citoyens m'ont refusé même une déposition véridique... Voilà pourquoi vous vous réunissez. Trop faibles isolément contre des citoyens fiers de leurs amis, de leurs richesses, de mille ressources, vous puisez dans votre union une force supérieure à chacun d'eux et vous réfrénez leur insolence.

» Où donc est sa magnificence? où sont ses magistratures onéreuses et ses glorieuses largesses? je ne le vois pas, à moins que l'on ne qualifie ainsi son palais d'Éleusis, qui offusque toutes les maisons d'alentour; les deux chevaux blancs de Sicyone, avec lesquels il conduit sa femme aux mystères de Cérès ou partout ailleurs, selon son caprice; les trois ou quatre esclaves dont il se fait suivre quand il se pavane sur la place publique, en parlant de ses coupes précieuses, de ses vases, de ses riches flacons, assez haut pour être entendu des passants [1]. Quels avantages retirez-vous, citoyens, de l'opulence de Midias, de son luxe fastueux? je l'ignore, mais je

1. Midias étale sa richesse : donc, il insulte au pauvre peuple. S'il était simple dans son train de vie et réservé dans ses manières, échapperait-il à la médisance? pas davantage. Stéphanos a la figure austère, il marche le long des murs : il veut passer pour humble et n'est qu'un avare égoïste qui songe à protéger sa bourse; un visage renfrogné, un extérieur glacial lui serviront de barrière contre les solliciteurs et les mendiants (Didot, p. 588, § 68). Il est difficile de contenter tout le monde et le sycophante athénien. Nicias, brave à la guerre, vivait à Athènes le cœur toujours transi, à la seule pensée des delateurs. Il sortait peu, marchait très discrètement sur la voie publique, et toujours la monnaie à la main (Plutarque, *Vie de Nicias*, et *Fragments* des poètes comiques).

vois les outrages que, fier de son or, il fait rejaillir sur la multitude et sur les premiers qu'il rencontre... »

« Seul riche, seul éloquent, cet ennemi des dieux ne voit dans les autres que des êtres impurs, des mendiants, des gens de rien (τοὺς οὐδέν). Que ne fera-t-il, ce contempteur superbe, s'il est absous !... Depuis le jour où une première sentence l'a condamné, Midias déclame, invective, crie. S'agit-il d'une élection ? Midias d'Anagyronte se met en avant; il est l'homme d'affaires de Plutarque; il est dans la confidence des secrets; Athènes ne peut le contenir. Or, dans tous ces mouvements il n'a évidemment d'autre but que de montrer que la sentence du peuple ne l'a pas atteint; il ne la craint pas, il ne redoute pas le procès qui la suivra. Penser s'avilir en semblant vous craindre, faire parade de vous braver, n'est-ce pas, Athéniens, mériter dix fois la mort ? Oui, il s'imagine que vous serez impuissants à prononcer sur son sort. Riche, audacieux, altier dans ses sentiments, altier dans son langage, violent, effronté, quand le saisirez-vous, s'il vous échappe aujourd'hui ?

» Fût-il innocent sur le reste, les discours dont il vous poursuit, les circonstances où il les prononce mériteraient, à mon sens, le châtiment le plus rigoureux. Vous le savez : annonce-t-on une nouvelle heureuse pour la patrie et propre à nous réjouir tous, on ne voit jamais Midias au nombre de ceux qui félicitent le peuple et partagent sa joie. Mais survient-il un de ces revers que tous auraient voulu détourner ? le premier il se lève, il monte aussitôt à la tribune, il insulte au malheur des temps, et, triomphant du silence auquel la tristesse et l'in-

fortune vous réduisent : « Mais aussi, Athéniens, vous êtes des gens étranges ; vous ne partez pas pour la guerre, vous refusez de contribuer, et puis vous êtes surpris de vos mauvais succès ! Vous imaginez-vous que je contribuerai pour vous et que vous jouirez de mes largesses ? Me croyez-vous disposé à équiper des vaisseaux pour que vous ne les montiez pas ? » Voilà comme il vous outrage, et, à l'occasion, dévoile en tous lieux l'aigreur et la malveillance que son cœur nourrit secrètement contre le peuple. Eh bien ! Athéniens, quand, pour vous abuser et vous séduire, il emploiera les gémissements, les larmes, les prières, répondez-lui à votre tour : « Mais aussi, Midias, tu es un homme étrange. Tu prodigues l'insulte, tu refuses de réprimer les violences de tes mains, et puis tu es surpris d'être victime de la méchanceté ! T'imagines-tu que nous nous courberons sous tes coups et que tu nous frapperas impunément ? que nos suffrages te feront grâce et que tu persisteras dans tes violences ? » — Démosthène attribue à Midias, en les envenimant d'un accent de hautain mépris, les paroles qui ont plus d'une fois honoré notre orateur. Il les lui reproche, comme un jour Eschine les reprochera à Démosthène, et dans le même dessein d'exciter contre un censeur courageux le ressentiment populaire. Démosthène fait ici l'éloge de Midias sans le vouloir.

« Supposez, ô juges, nos vœux repoussent cette prévision et elle ne se réalisera pas, mais supposez ces hommes maîtres de la République avec Midias et ses pareils. Un simple citoyen pris dans les rangs du peuple, coupable envers l'un d'eux d'une offense

quelconque, beaucoup moins grave que celle de Midias envers moi, comparaît devant un tribunal composé de tels juges : pensez-vous qu'il y obtiendra pardon ou le droit de se défendre? Aussitôt ils lui feront grâce, n'est-ce pas? ils écouteront la prière d'un homme du peuple? ne s'empresseront-ils pas plutôt de s'écrier : « L'envieux, le misérable! il fait l'insolent, lui qui devrait s'estimer heureux qu'on lui permette de vivre! » Traitez-les donc, Athéniens, comme ils vous traiteraient eux-mêmes; ne soyez pas éblouis de leurs richesses, de leur crédit; mais considérez ce que vous êtes. Ils ont de grands biens dans la possession desquels personne ne les trouble; qu'à leur tour ils ne vous troublent pas dans la sécurité dont la loi assure la jouissance à tous les citoyens[1]. »

En d'autres termes: soyez pour ce riche ce que les riches seraient pour vous, sans pitié, sans justice. — Voilà une façon singulière de défendre les droits du peuple et de plaider pour l'égalité. « Je demande que l'acquittement ou la condamnation ne dépende pas de la volonté de tel ou tel, mais que l'accusé, selon que les faits le protègent ou l'accablent, trouve ici le jugement qui lui est dû. Tel est l'esprit de la démocratie » (*Ambassade*). Ainsi parlait l'accusateur d'Eschine. L'accusateur de Midias paraît entendre autrement les devoirs démocratiques. Il pousse à la haine des citoyens les uns contre les autres, à l'iniquité de représailles préventives; il attise le feu des rancunes et des jalousies populaires, et quand il voit l'auditoire exaspéré, monté

1. Didot, p. 303, 302, 295, 292, 287.

au diapason où sa passion personnelle l'a voulu mettre, il n'oublie pas de lui dire, au moment où la sentence va être prononcée : « Persistez dans les sentiments dont vous êtes animés en ce moment », tant il craint que la haine allumée se refroidisse et que la vengeance lui échappe !

Démosthène, homme d'État, s'efforçait de tenir la balance égale entre les diverses classes de la cité. Il leur parlait avec une autorité que justifiait un dévouement impartial. Un ressentiment personnel a inspiré à l'homme privé des récriminations dignes d'un démagogue séditieux. Quoi d'étonnant que les sycophantes eussent souvent gain de cause devant un tribunal préparé de cette façon, si Démosthène s'abaisse à manier comme eux les passions les plus basses ; s'il ameute les pauvres contre les riches, les petits contre les grands ? La *Midienne* n'a pas été prononcée ; elle aurait dû, à cet égard, n'être pas même écrite. Voyons-y surtout un monument remarquable des licences de l'éloquence athénienne et un exemple illustre de la puissance de la coutume sur les âmes les mieux trempées. Il faut flétrir, rendre à tout prix l'adversaire odieux pour le faire condamner par-devant le peuple. Démosthène se soumet à l'usage et ne croit pas déroger ; le mal qu'il fait à ses ennemis, ses ennemis le lui infligent tous les jours. Pourquoi Démosthène n'insulterait-il pas Midias, alors qu'Eschine a convoqué toute la Grèce devant les héliastes pour insulter Démosthène ?

Eschine, selon Démosthène, n'a soulevé le débat de la *Couronne* que pour avoir une occasion illustre de le traîner dans la boue. La violence et l'acharne-

ment du pamphlétaire semblent justifier ce soupçon. Le regret d'Eschine est de ne pas voir sa vertueuse indignation partagée par les Athéniens : « Telle est votre disposition à l'égard de Démosthène : l'habitude vous a blasés sur le récit de ses crimes. Il faut changer, Athéniens ; il faut vous indigner et punir, si vous voulez sauver les débris de la République [1]. » L'orateur va les aider de son mieux à s'inspirer des sentiments convenables : « S'il est dans un coin du monde un genre de perversité dans lequel je ne prouve pas que Démosthène ait excellé, je demande la mort. » Voilà des déclarations riches de promesses, et si l'insulteur ne les tient pas, ce n'est pas faute de bonne volonté. S'attaque-t-il à l'homme? il note ses mœurs dissolues, son mépris de toutes les affections de la famille. Sa fille, on sait comment il l'a pleurée ; sa femme, allez demander à Cnosion le cas que ce digne époux fait d'elle. Un vice, dit-on, coûte plus à entretenir que deux enfants. Démosthène qui n'a pas d'enfants (légitimes), travaille à nourrir ses vices. Bientôt ruiné, il se vend à des clients, logographe infidèle, salarié et dupeur des deux parties. Cet ennemi des tyrans (ὁ μισοτύραννος), il s'est vendu à Philippe, à Alexandre, tout en les insultant pour mieux cacher son jeu, comme chacun sait ; pas une seule partie de son corps, y compris la langue, qu'il n'ait vendue, et il fait l'Aristide ! Midias le soufflète en public : heureuse rencontre ! Démosthène escomptera ces « coups de poing ». L'argent

1. Didot, p. 123, § 144. Ici nous faisons allusion indistinctement aux invectives dirigées contre Démosthène dans les harangues de l'*Ambassade*, de la *Couronne*, et dans le plaidoyer *Contre Timarque*.

ne sent jamais mauvais, même celui que l'on espère extorquer d'un cousin, Démomélès de Péania, en se faisant de sa propre main des incisions à la tête.

Homme public, Démosthène aura ses coudées franches et fera les choses en grand. Jadis il avait dû se contenter de donner la chasse aux riches orphelins, de spolier les pupilles, de dépouiller même un malheureux exilé, Aristarque. Désormais ce « coupeur de bourse » (βαλαντιοτόμος) va piller les finances de la République, détourner à son profit les tributs des alliés, s'attribuer les libéralités des peuples étrangers. N'a-t-il pas été convaincu du vol des soixante et dix talents offerts par Darius, alors que neuf de ces talents auraient suffi au salut des Thébains, dont l'infortune lui a tiré tant de larmes? N'a-t-il pas escamoté toute une escadre de soixante-cinq vaisseaux? Un tel homme, revenant à son métier de sophiste, aura peu de mérite à réussir ses tours de passe-passe oratoires. Aussi quelle adresse insidieuse, quelle perfidie méchante dans ses discours! Impudent parjure, oublie-t-il qu' « il lui faut changer d'auditeurs ou de dieux? » — « Thersite moderne » pour l'insolence de sycophante, il l'est encore pour la lâcheté. Brave en paroles, fuyard au combat, habile à bien dire, impuissant à bien faire, cet hypocrite, souillé de tous les vices, affecte la vertu (κάθαρμα ζηλοτύπουν ἀρετήν). Il a trempé dans deux assassinats [1]. Violateur des droits les plus sacrés, il pour-

1. Les calomnies grecques atteignent parfois au saugrenu. Un disciple d'Épicure, Idoménée de Lampsaque, accusait Périclès d'avoir tué en trahison Éphialte, son ami intime, le confident et l'auxiliaire de sa politique. « Je ne sais, » dit Plutarque (*Vie de Périclès*, 10), « où Idoménée a pris la bile noire qu'il distille sur ce grand homme. » Cet épicurien bi-

suit ses hôtes au criminel et les fait condamner à mort. Il accuse les autres de versatilité, « ce déserteur que le fer chaud a oublié de flétrir », cette « brute indigne du nom d'homme ». Les scélérats les plus fameux de la Grèce, Eurybate, Phrynondas étaient gens ordinaires auprès de lui. Quoi d'étonnant si la malédiction attachée à sa nature impure et à son impiété a ruiné la patrie et provoqué les désastres inouïs qui ont ébranlé le monde entier?

Cette esquisse adoucie des tablettes d'Eschine donne une idée des violences du développement original et inspire peu de confiance dans l'innocence d'Eschine. Tu te fâches, donc tu as tort. Démosthène a touché de la pointe aiguë de son stylet la plaie secrète. Le blessé crie; incapable de se justifier, il insulte. « Dernièrement, vous le savez, dans la récente assemblée du Pirée où vous refusiez une mission à Eschine, il criait qu'il m'accuserait de haute trahison, et il poussait ses clameurs accoutumées. C'était là le prélude de discours prolixes, de longs débats; pourtant il suffisait de quelques paroles simples, de deux ou trois peut-être, telles qu'un esclave novice aurait pu les trouver: « Athéniens, l'affaire est bien étrange; il m'accuse de crimes dont il est complice; il dit que j'ai reçu de l'argent, et il en a reçu avec nous. » Or, Eschine n'a rien dit de cela, il n'en a pas ouvert la bouche, nul ne l'a entendu parler ainsi. Au lieu de cela il menaçait. Pourquoi? c'est que sa conscience

lieux est celui-là même dont le Tallemant-des-Réaux de l'antiquité, Athénée (Livre XIII), rapporte les médisances galantes au sujet de Démosthène.

de coupable le faisait trembler comme un esclave devant la révélation de ses attentats. Loin de se porter de ce côté, sa pensée s'en échappait, refoulée par sa conscience. Mais il était libre et à son aise dans la carrière de l'injure, de l'invective [1]. » Ici encore, Eschine se trahit, ses violences se tournent contre lui. « J'ai vu des hommes, dit-il, s'attirer la haine pour avoir parlé trop clairement des turpitudes d'autrui. » Ce n'est pas la clarté d'Eschine qui le diffame dans notre esprit, c'est l'excès même de sa rage.

A diverses reprises Démosthène s'est plaint de la « cruauté » d'Eschine. Cette cruauté paraît assez dans l'amertume et l'adresse envenimée de ses invectives. Jamais orateur ne fut plus adroit à peindre sentiments et actions sous des couleurs odieuses, à flatter au détriment d'un ennemi les bas instincts de la multitude. Aussi, les termes dont Démosthène caractérise la haine outrageuse d'Eschine n'ont rien de trop fort. Eschine, le salit de boue (προπηλακισμός); il vomit sur lui « la vieille lie (ἑωλοκρασίαν), l'affreux mélange de sa corruption et de ses iniquités ». On comprend que, déchiré par une dent si venimeuse, Démosthène ait cru devoir deux fois, dans son exorde, en appeler à tous les immortels : il semble que leurs protections réunies ne seront pas de trop pour le sauver.

III. Démosthène se déclare « non ami de l'invective par nature » (οὐ φιλολοίδορος φύσει). Un goût particulier ne lui mettait pas l'injure à la bouche, mais s'il n'était pas ami des pamphlets, il en était à l'occasion

1. *Ambassade*, Didot, p. 212, § 209.

très capable. Nous avons déjà remarqué la sensibilité impressionnable de Démosthène; Eschine le compare à une femme pour la vivacité de la passion (γυναικείῳ ἀνθρώπῳ τὴν ὀργήν). Or, toute âme sensible est aisément vindicative. Boileau disait au tendre Racine, si peu tendre dans ses épigrammes et dans ses démêlés avec Nicole (à l'occasion des lettres intitulées *les Visionnaires*) : « Si vous aviez fait des satires, vous les auriez faites plus mordantes que moi. » Les âmes les plus accessibles aux impressions affectueuses le sont quelquefois aux émotions contraires; leur sensibilité les condamne à être toujours touchées profondément. Ainsi Démosthène, nature nerveuse, très facile aux larmes, semblait plus capable que les phlegmatiques de ressentiments pénétrants. On le voit à la blessure cuisante que lui fit l'outrage de Midias; après de longs jours, la plaie le brûle encore. « C'est par un ennemi à jeun, le matin, dans des intentions outrageantes et non dans les fumées du vin, en présence d'un grand nombre de citoyens et d'étrangers, que j'ai été insulté... Ce n'est pas le coup, c'est l'affront qui excite la colère. L'homme libre frappé ne s'indigne guère de cette violence, mais il s'indigne d'être frappé avec insulte. Maintes circonstances ont pu accompagner le coup, dont même quelques-unes, Athéniens, ne sauraient être exprimées par celui qui l'a reçu. Le geste, le regard, le ton d'un homme qui frappe pour insulter, qui frappe par haine, qui frappe du poing, qui frappe sur la joue, voilà ce qui émeut, voilà ce qui jette hors d'eux-mêmes des hommes non habitués à être couverts de boue. »

Les soufflets que lui avait donnés Eschine aux yeux de toute la Grèce ne pouvaient lui être moins douloureux. Obligé de se défendre, Démosthène ne veut pas quitter la tribune en lui laissant le moindre avantage (ἔχων ἔλαττον). Il lui rendra donc outrage pour outrage « avec le plus de modération possible », en se bornant « au strict nécessaire ». Eschine lui a tracé sa voie. Il a prétendu démontrer que la fortune privée de Démosthène a précipité vers la ruine la fortune publique : Démosthène établira qu'il est meilleur qu'Eschine et né de meilleurs, et qu'à tous égards la condition de sa vie entière a été plus heureuse que celle de son accusateur. On devine la portée de l'antithèse. La vie entière d'Eschine sera avilie; et non seulement Eschine, mais lui et les siens passeront sous le fouet de l'orateur. Ce procédé, justifié ici par des circonstances particulières, était du reste familier à l'éloquence grecque : parents, amis, défenseurs de la partie adverse étaient maltraités comme elle [1]. On n'attendait même pas toujours la naissance du personnage pour le bafouer; on devançait le berceau. — Midias est né, qui l'ignore? à la dérobée, mystérieusement, à la façon de certain héros de tragédie. Sa mère, à peine né, lui voulait rendre justice par anticipation; femme d'un grand sens, elle le vendit, une autre l'acheta. L'insensée! ne pouvait-elle, au même prix, faire une meilleure emplette?... Et la suite à l'avenant. Aristophane ne maudit pas ses ennemis jusqu'à la quatrième génération, mais il les persécute volontiers (ainsi Lamachos, Cléonyme) dans leurs en-

1. Lysias, *Contre Ératosthène*, Didot, p. 145, § 62; p, 147, § 78.

fants. L'éloquence grecque n'est pas plus miséricordieuse. Eschine, qui a pourtant traité Démosthène de « bâtard d'armurier », n'a pas trouvé à mordre à son gré sur le père et la mère (son père « était libre, il ne faut pas mentir »); il remonte donc jusqu'à l'aïeule « une barbare » et à l'ancêtre maternel, un certain Gylon « condamné à mort comme traître ». Démosthène craint, dit-il, de donner sur la famille d'Eschine des détails fort dignes du personnage, mais indignes de son accusateur. Cependant il les donne, et même il les prodigue sans grand souci de sa propre dignité[1].

On regrette de voir l'œuvre si belle du discours de la *Couronne* déparée d'outrages grossiers qui répugnent à la délicatesse moderne. On passerait à Démosthène ses railleries à l'adresse du père d'Eschine, l'esclave *Tromès* (le Trembleur) se transformant lui-même en *Atrométos* (l'Intrépide). Labruyère[2] a relevé ces anoblissements syllabiques, travestissements renouvelés des Grecs. Mais est-il bienséant de s'acharner sur Glaucothéa, l'Empuse de carrefour, la bohémienne qui se marie tous les jours? Aristophane lui-même n'a pas outragé à ce point la marchande d'herbes qui a fait présent à Athènes d'Euripide le sophiste. Eschine a fait défiler sa famille devant le tribunal appelé à juger le procès de l'*Ambassade*. Elle défile de même dans le discours de Démosthène, mais sous les malé-

1. Dans la *Leptinienne*, l'orateur parle de l'auteur et des trois syndics de la loi attaquée avec une décence toute parlementaire que démentait, la même année (355), le plaidoyer *Contre Aristocrate*.

2. Chap. XIV : *De quelques usages*. L'esclave *Syrus* a fait fortune ; le voilà tout à coup devenu *Cyrus !*

dictions d'un ennemi qui lui crache au visage. Qu'est devenue la grandeur d'âme du magistrat patriote s'inspirant à la tribune de la majesté d'Athènes? A entendre Eschine et Démosthène, on se croirait transporté des Propylées au milieu des halles. Une marchande reconnaissait l'étranger Théophraste à son accent. L'accent des deux antagonistes demeure attique sans doute; mais l'atticisme véritable trouve-t-il place dans des invectives empruntées, ce semble, aux bas fonds du Pirée?

Laissons de côté ce que notre orateur lui-même aurait dû omettre, et citons seulement une page qui demeure digne de lui : « Mais toi, auguste personnage qui conspues les autres, compare ta fortune à la mienne. Nourri dans la misère, enfant, tu servis avec ton père chez un maître d'école ; tu broyais l'encre, tu épongeais les bancs, tu balayais la classe, emploi d'esclave, non d'enfant libre. Jeune homme, tu lisais le grimoire à ta mère pendant qu'elle initiait ; tu l'aidais dans ses opérations magiques. La nuit, tu revêtais les initiés d'une peau de faon, tu remplissais les coupes, tu versais l'eau lustrale, tu les frottais de son et d'argile; tu les relevais après la purification et leur faisais dire : *J'ai fui le mal, j'ai trouvé le bien*, tout fier de hurler [1] mieux que personne; cela, je le crois : ne pensez pas, en effet, qu'avec une si forte voix ses hurlements n'aient pas eu un éclat inimitable. Le jour, tu conduisais par les rues cette troupe brillante

1. Ὀλολύξαι désigne un cri aigu analogue sans doute au *youyou* des musulmanes célébrant, par exemple, la Fête du mouton. Cf. Démosthène, *Ambassade*, Didot, p. 212, § 209, βοῶντα καὶ ἰοὺ ἰού.

couronnée de fenouil et de peuplier ; tu pressais les serpents de tes mains, tu les élevais au-dessus de ta tête, criant : *Evoé ! Saboé !* et dansant au chant de : *Attès hyès, Attès hyès ;* salué par les vieilles femmes du nom de chef, de prince de la troupe, de porte-corbeille, de porte-van et autres titres aussi magnifiques. Ton salaire, c'étaient des gâteaux, des tourtes, des pains frais. En vérité, qui ne le proclamerait heureux et n'envierait une telle fortune ! Plus tard tu fus inscrit parmi les citoyens de ton dème ; par quel moyen, il n'importe. Inscrit enfin, tu choisis aussitôt le plus beau des emplois, celui de greffier et de valet des petits magistrats. Tu quittas encore ce métier après y avoir fait tout ce que tu reproches aux autres, et par Jupiter ! la suite de ta vie n'a point terni ce brillant début. Tu te mis aux gages de ces comédiens fameux, Simylos et Socratès, surnommés les lamentables, les gémisseurs (βαρυστόνοις). Acteur des troisièmes rôles et maraudeur, tu cueillais figues, raisins, olives sur le terrain d'autrui, comme si tu avais acheté la récolte. Dans ces expéditions tu as reçu encore plus de coups que sur le théâtre, où tes pareils et toi vous aviez à défendre votre vie. Car les spectateurs vous avaient déclaré une guerre sans trêve ni merci, où de nombreuses blessures t'ont donné le droit de railler comme lâches ceux qui n'ont pas couru les mêmes périls.

» Mais laissons de côté ce dont on peut accuser l'indigence, et abordons les vices mêmes de ta nature. Dans les affaires publiques (car un jour l'idée te vint aussi de t'en mêler), la politique de ton choix fut telle, que dans les prospérités de la patrie tu vivais

de la vie d'un lièvre, craintif, tremblant, voyant toujours suspendue sur ta tête l'expiation des crimes que te reprochait ta conscience. Au jour de nos malheurs, ton assurance a frappé tous les yeux. Or, celui qu'a rassuré le trépas de mille citoyens, quel châtiment ne mérite-t-il pas de la main de ceux qui survivent? J'aurais encore bien d'autres choses à dire de lui, je les tairai. Je ne crois pas devoir révéler indiscrètement toutes les hontes et turpitudes dont cet homme est souillé, mais seulement celles dont je puis parler sans me souiller moi-même. Rapproche donc ta vie de la mienne avec calme, sans aigreur, Eschine, et demande à ces citoyens laquelle chacun d'eux aurait choisie. Tu enseignais les premières lettres, moi je fréquentais l'école ; tu initiais les autres, moi j'étais initié ; tu figurais dans les chœurs, moi je les offrais au peuple [1] ; tu étais scribe, moi orateur ; tu étais histrion subalterne, moi spectateur ; tu tombais sur la scène [2], je sifflais ; dans le gouvernement tu as tout fait pour l'ennemi, et moi tout pour la patrie. Mais abrégeons le parallèle : aujourd'hui même où il s'agit pour moi d'une couronne, ma vie est reconnue pure de tout reproche ; ton lot, à toi, est d'être jugé calomniateur et tu cours le risque d'être obligé de renoncer à ton métier, si tu n'obtiens pas la cinquième partie des suffrages. Tu le vois,

1. Proprement : tu étais choriste, moi chorège.

2. Eschine, tritagoniste, jouait les rôles sacrifiés, et par faveur spéciale, « à titre de récompense », celui des rois et des tyrans. C'est en jouant celui d'Œnomaos, dans le bourg de Collytos, qu'il fit une chute risible, dont l'acteur ne put se relever. De là l'épithète « d'Œnomaos de village » que lui donne Démosthène.

Eschine, l'heureuse fortune de ta vie te donne le droit d'accuser la mienne avec mépris. Allons, donnons lecture des témoignages des charges publiques que j'ai remplies ; et toi, dis-nous (ce sera la contrepartie) les vers que tu débitais si mal :

Je viens des sombres bords des portes de la nuit

et :

Sachez que malgré moi j'annonce des malheurs ;

et... Que les dieux, que tous nos juges t'exterminent comme tu le mérites, méchant citoyen, méchant acteur ! — Greffier, lis les témoignages [1]. »

Démosthène n'est pas aussi désintéressé qu'il le dit de passions personnelles ; on le devine au soin même qu'il prend de s'en défendre et de rejeter sur son adversaire le soupçon de tels sentiments. Au temps de la guerre d'Amphisse, Démosthène voulait sans délai révéler les manœuvres d'Eschine ; on lui ferma la bouche : « Quelques-uns me soupçonnaient de vouloir lui intenter, par inimitié personnelle, une accusation chimérique. » L'animosité mutuelle des deux orateurs n'était, à Athènes, un secret pour personne. Le plaidoyer *Contre Théocrinès* y fait clairement allusion : « La cause appelée, un homme jura que l'accusé (Démosthène) était malade ; et cependant Démosthène courait partout, invectivant contre Eschine. » Le zèle du bien public, il est permis de le supposer, ne fut pas toujours le mobile unique des ardentes poursuites de Démosthène contre Eschine, mais du moins il eut sur lui l'avantage de la probité.

1. *Pro Corona*. Didot, p. 165 ; Cf. *Ambassade*, passim.

Un jour les Athéniens voulaient l'obliger à accuser un citoyen; il s'y refusa, et comme le peuple murmurait : « Athéniens, je vous donnerai toujours mes conseils, quand même vous ne le voudriez pas; mais je ne ferai jamais le métier de sycophante, quand même vous le voudriez. » Démosthène repousse dans Eschine un sycophante et avec plus de dignité que n'en a gardé l'agresseur.

Aussi bien, ce qui console le lecteur des outrages prodigués ou rendus par Démosthène à son ennemi, c'est la pensée qu'en somme l'allié intéressé des Macédoniens est peu digne d'estime. On ne lui pardonnerait pas d'avoir insulté aux humbles professions d'Eschine et à sa famille besogneuse, s'il n'avait eu le droit de stigmatiser le citoyen. Démosthène vengeait la République et les honnêtes gens en se vengeant lui-même. Aussi l'on ne saurait dire, en écoutant sa voix indignée, quel sentiment l'emporte chez lui, de la haine d'Eschine ou de l'amour d'Athènes, tant son ardeur à le combattre est mêlée d'animosité personnelle et de patriotisme. Le mélange presque continu de ces deux passions, qui semblent chez lui se nourrir l'une l'autre, donne à ses invectives un accent généreux qui les élève au-dessus d'un pamphlet ordinaire. Quand il montre le député prévaricateur courant auprès de Philippe à la curée, ou faisant marché d'une cité à laquelle lui et les siens devaient tant, son discours unit le ton d'un réquisitoire aigri de ressentiments privés à celui d'une réprobation solennelle adressée par la Patrie. « Cinq ou six jours après, les Phocidiens sont détruits; Eschine voit son marché se consommer comme un marché ordinaire. Dercylos

annonce à l'Assemblée du Pirée que la Phocide n'est plus : à cette nouvelle, Athéniens, vous faites votre devoir, vous gémissez sur les infortunés ; saisis d'effroi pour vous-mêmes, vous décrétez le transport des femmes et des enfants hors des campagnes, l'armement des forts, la construction d'un mur protecteur du Pirée, la célébration dans la ville de la fête d'Hercule. Cependant que fait dans Athènes troublée, alarmée à ce point, le sage, l'habile, le sonore Eschine ? Sans mandat du conseil ni du peuple, il part en ambassade vers l'auteur de ces maux ; il ne considère ni la maladie attestée par serment, prétexte de sa démission, ni le choix fait de son remplaçant, ni la mort, dont la loi punit un tel crime, ni l'absurdité flagrante de traverser Thèbes et l'armée thébaine, maîtresse de la Béotie entière et de la Phocide, après avoir publié que les Thébains avaient mis sa tête à prix ; il part oubliant tout, négligeant tout, tant le salaire l'attire et le frappe de vertige...

» Il oubliait que le salut de la patrie est notre salut ; que dans cette patrie, sa mère a dû à son métier d'initiations et de purifications et à l'argent des pratiques, de l'élever lui et tous ses frères ; que là vivait misérablement, mais enfin il y vivait, son père maître d'école ; que là encore, scribes subalternes et valets de tous les magistrats, ceux-ci ont fait de l'argent ; qu'enfin, élus par vous greffiers publics, ils ont été deux ans nourris dans la Tholos (demeure des pensionnaires de l'État), et que lui-même il est parti de cette même patrie ambassadeur. Il n'a tenu compte d'aucun de ces bienfaits, et loin de pourvoir à sa navigation prospère, il l'a renversée, sub-

mergée; il a usé de toutes les manœuvres possibles pour la livrer aux ennemis [1]...

» Et après cela, tu parles encore, tu oses regarder tes concitoyens en face ! Penses-tu donc qu'ils ne sachent pas ce que tu es? les crois-tu tous oublieux ou endormis à ce point?.... Sa vénalité, voilà ce qu'il appelle amitié, hospitalité. *Il me reproche d'être l'ami d'Alexandre*, disait-il tout à l'heure. Moi, te reprocher l'amitié d'Alexandre ! Je ne suis pas si insensé; à moins que les moissonneurs et autres gens de salaire ne doivent s'appeller les hôtes, les amis de qui les paie. En effet, à quel titre honnête et légitime Eschine, le fils de Glaucothée, la joueuse de tambourin, aurait-il été l'hôte ou l'ami de Philippe, ou même connu de lui? Pour moi, je ne le vois pas; mais je vois que tu t'es mis à ses gages pour lui livrer les intérêts des Athéniens qui nous écoutent. Mercenaire de Philippe d'abord, mercenaire d'Alexandre aujourd'hui, tel est le nom que je te donne, moi et tous ces citoyens. Si tu en doutes, interroge-les, ou plutôt je vais le faire pour toi : — Hommes d'Athènes, que vous en semble? Eschine est-il l'hôte d'Alexandre ou son mercenaire?... Tu entends ce qu'ils disent [2]? »

Est-ce la haine d'un ennemi, ou le dévouement à la République qui donne à Démosthène la verve impétueuse avec laquelle il accable son adversaire sous le poids de ses raisonnements et de sa vertueuse colère? « Et le député coupable de tant d'actions honteuses et toutes contre vous, il va deçà delà, disant :

1. *Ambassade*, Didot, p. 219, § 248 ; p. 199, § 125.
2. *Pro Corona*, Didot, p. 126, § 51 ; p. 169, § 284.

« Que vous semble de Démosthène qui accuse ses collègues? » Oui, par Jupiter! bon gré, malgré, je t'accuse après les perfidies que tu as tramées contre moi durant tout le voyage, et placé dans l'alternative de paraître complice de ces crimes ou d'accuser. Mais moi, ton collègue? non, non. Ta mission fut toute criminelle, la mienne toute dévouée au bien de l'État. Philocrate, voilà ton collègue; les collègues de Philocrate, c'était toi et Phrynon. Même conduite, mêmes vues vous unissaient. « Où sont nos tables, nos repas, nos libations communes! » s'écrie en tous lieux ce tragédien, comme si la rupture de ces liens était l'œuvre du juste et non du pervers! Je vois tous les prytanes participer chaque jour aux mêmes immolations, aux mêmes repas, aux mêmes libations. Les bons n'imitent pas pour cela les méchants; mais s'ils découvrent parmi eux un coupable, ils le dénoncent au conseil et au peuple. Des libations, des cérémonies saintes unissent les stratèges et presque tous les corps de l'État. Accordent-ils pour cela l'inviolabilité aux membres prévaricateurs? loin de là. Léon accuse Timagoras, son collègue d'ambassade pendant quatre ans...; Conon, cet ancien illustre, accuse Adimante, stratège comme lui. Parmi eux, qui donc, Eschine, brisait les symboles de la confraternité? Étaient-ce les traîtres, les députés infidèles, les receveurs de présents ou leurs accusateurs? Évidemment c'étaient ceux qui violaient, comme toi, non seulement des engagements privés, mais les engagements sacrés de la patrie. »

« Quel est, à votre avis, l'Athénien le plus éhonté, le plus insouciant du devoir, le plus impudent? Nul,

j'en suis sûr, sa langue dût-elle broncher, ne désignera un autre citoyen que Philocrate. Quel est l'orateur doué de l'organe le plus puissant, et capable de dire tout ce qu'il veut de la voix la plus claire, la plus sonore ? c'est Eschine, direz-vous. Quel est celui à qui ces hommes reprochent le défaut de hardiesse devant les foules, et une timidité que j'appelle discrétion ? c'est moi. En effet, de ma part, jamais d'importunités fatigantes, ni de violences de tribune à votre égard. Cependant, toutes les fois que dans les assemblées il est question de l'ambassade des serments, vous m'entendez toujours accuser, convaincre ces députés, leur dire en face : « Vous avez reçu de l'or, vous avez vendu tous les intérêts de la République. » Aucun d'eux n'a jamais contredit mes paroles ni ouvert la bouche, ni même ne s'est montré. Hé quoi ! les citoyens au front le plus endurci, aux poumons les plus vigoureux, sont à ce point vaincus par moi, de tous les orateurs le plus timide, le moins puissant par la voix ! D'où vient cela ? de la force de la vérité, de la faiblesse attachée à la conscience de leur trahison. Voilà ce qui brise leur audace, enchaîne leur langue, leur clôt la bouche, les serre à la gorge, les contraint à se taire [1]. » N'est-il pas regrettable de voir un orateur capable de tels mouvements recourir à l'invective ? A quoi bon injurier son ennemi, quand on a la force de l'écraser ?

IV. La violence des invectives grecques nous blesse; les Athéniens en étaient médiocrement touchés. L'ha-

1. *Ambassade*, Didot, p. 212, § 206 ; p. 209, § 188.

bitude d'être, dans une cité aux mœurs faciles, témoins ou auditeurs des défaillances morales les plus graves, avait émoussé leur sensibilité. En certaines matières, ils étaient blasés et gens à ne s'étonner de rien. Des peintures virulentes étant seules capables de les émouvoir, le pamphlétaire était obligé de frapper fort, de transformer sa plume en fer rouge. Voyez de quel ton Aristophane fait la morale à ses concitoyens : l'*Injuste*. « Jeune homme, suis mes leçons, et tu pourras satisfaire tes passions, danser, rire, ne rougir de rien. Es-tu surpris en adultère ? rappelle au mari l'exemple de Jupiter : simple mortel peux-tu être plus fort qu'un dieu ? — *Le Juste :* Et si l'on empale ton élève, comment prouvera-t-il qu'il n'est pas un crapuleux débauché ? — Et où est le mal d'être crapuleux ? — Est-il rien de pis qu'une telle renommée ? — Et que diras-tu, si je te bats encore sur ce point ? — Il faudra bien me taire. — Eh bien, réponds : nos avocats, que sont-ils ? — De la crapule [1]. — Rien de plus vrai ; et nos poètes tragiques ? — De la crapule. — Bien dit. Et nos orateurs politiques ? — De la crapule. — Tu reconnais donc que tu as dit une niaiserie. Et les spectateurs, que sont-ils pour la plupart ? regarde-les. — Je les regarde. — Eh bien ! que vois-tu ? — Par les dieux ! ils sont presque tous de la crapule. Tiens, celui-ci je le connais pour tel, et celui-là, et cet autre qui a de longs cheveux. — Qu'as-tu à dire ? — *Le Juste :* Je suis vaincu. Débauchés, au nom des dieux, recevez mon manteau. Je passe dans vos rangs. » Eschine reproche aux au-

1. Ἐξ εὐρυπρώκτων, *Nuées*, vers 1080 et suiv.

diteurs de Démosthène d'avoir toléré des monstres d'expressions : « Vous êtes de fer (ὦ σιδήρεοι) ! » Les moralités d'Aristophane prouvent encore mieux à quel point leur épiderme était épais et endurant.

A l'endroit des méchants propos, les anciens étaient en général plus patients que nous. Un citoyen insulte Phocion parlant en public : l'orateur s'arrête, et quand l'homme a fini de l'injurier, imperturbable, il reprend : « Je vous ai déjà parlé de la cavalerie et des troupes pesamment armées ; il me reste à vous entretenir des troupes légères. » Durant toute la journée un insolent avait injurié Périclès sur la place publique, sans que ce dernier lui répondît un seul mot et cessât d'expédier les affaires. Le soir Périclès se retire tranquillement chez lui, toujours suivi de l'insulteur l'invective à la bouche. Arrivé à la porte de sa maison, comme il faisait déjà nuit, il appelle un de ses esclaves : « Prends un flambeau et reconduis cet homme chez lui. » Julien l'*Apostat* (mot bien dur : à ce compte pourquoi ne pas l'appliquer à Henri IV ?), Julien à Antioche, cité frivole et railleuse, avait entendu les plaisants se moquer de ses façons austères et de sa longue barbe philosophique. Au lieu d'un édit vengeant la majesté impériale publiquement violée, Julien répond par le *Misopogon* : il fait bon aux peuples d'avoir des empereurs hommes d'esprit. Le duc de Montausier voulait envoyer les médisants rimer dans la rivière : avec ce système, les rivières de l'Attique auraient été bientôt comblées. Les Athéniens, plus tolérants, voyaient dans l'invective un exercice de tribune; ils s'y plaisaient comme à un divertissement et n'en étaient pas touchés plus que de raison.

Démosthène a insisté sur l'indigence de la famille d'Eschine. Ces dénigrements de la chétive condition des personnages s'accordent mal avec la passion des Athéniens pour l'égalité démocratique. La loi permettait d'accuser celui qui reprochait à un citoyen ou à une citoyenne de faire le petit commerce. « Jamais, à Athènes, l'obscurité de son rang n'a fermé au pauvre l'accès des emplois publics. On n'y reproche à personne l'aveu de sa pauvreté, mais l'indolence qui ne s'en délivre point par le travail » (Thucydide, II, 37). Aristophane constate le même fait à sa manière, en peignant la République aux mains de marchands d'étoupes, de moutons, de cuir et de boudin. Quand il bafoue le jeune Eschine balayeur d'école, ses frères scribes en sous-ordre, ou peintres de tambourins, Démosthène sent qu'il côtoie un écueil. « Au nom de Jupiter et des autres dieux, qu'on ne m'accuse pas de déraison ! Je le reconnais, c'est manquer de sens que d'outrager la pauvreté ou de se glorifier d'avoir été nourri dans l'abondance. » Appelé plus d'une fois, comme logographe, à défendre de petites gens, il avait toujours eu soin de parler des pauvres avec sympathie, et de faire valoir leurs titres à la compassion. « La pauvreté force les personnes libres à des métiers serviles et bas qui devraient attirer sur eux la commisération et non pas les perdre. Que pauvreté ne soit pas mort civile, juges; elle est déjà un assez grand mal ! » Tout ce discours *Contre Eubulide* est un plaidoyer touchant en faveur des professions humbles et des nécessiteux. Pourquoi donc ne s'inspire-t-il pas de ces sentiments dans ses diatribes contre les parents d'Eschine? c'est que,

d'abord, les déclamations de l'accusateur sur la prétendue mauvaise fortune de Démosthène l'obligent à ravaler celle de son adversaire ; et puis, il sait qu'avec tout son amour de l'égalité, la multitude athénienne ne laisse pas d'accueillir, fût-ce à ses dépens, les préjugés favorables à la richesse. Ainsi fera plus tard le peuple de Capoue. La plèbe révoltée maudissait ses sénateurs et menaçait de les envoyer au supplice. S'agit-il de remplacer ces nobles odieux? la foule répond par des clameurs de mépris aux noms des plébéiens proposés pour leur succéder : — Celui-ci est un inconnu, celui-là un gueux [1] ; — loin d'en vouloir entendre parler, on les honnit, et à la fin on se résigne à maintenir les sénateurs d'abord conspués.

Le Philocléon des *Guêpes*, s'apercevant qu'il a par mégarde absous l'accusé, s'évanouit. Ce trait ne donne pas une idée favorable de la clémence des juges athéniens. Démosthène, homme d'État, dit à ses auditeurs : « Soyez redoutables dans les combats ; dans les tribunaux soyez humains. » Le même orateur, au tribunal, oppose la sévérité des ancêtres à l'insouciance de ses contemporains à l'égard des plus grands criminels ; il traite leur humanité de simplicité naïve (εὐήθεια). Il retourne contre Eschine les paroles de l'accusateur de Timarque : « N'attendons rien d'une cité sans nerf contre les coupables, d'un gouvernement où le pardon, les sollicitations ont plus de force que les lois. N'ayez pitié ni du grand âge de la mère de Timarque, ni de ses jeunes enfants, ni de

1. Cum humilitatem sordidamque inopiam objicerent. Tite-Live, XXIII, 3. — Cf. la jolie imitation d'Andrieux : *Pacuvius et le sénat de Capoue.*

personne; ne voyez qu'une chose: si vous délaissez les lois et le gouvernement, vous ne trouverez personne pour s'apitoyer sur vous [1]. » Les juges sont toujours trop compatissants au gré de l'accusateur athénien; il voudrait munir leur cœur d'un triple airain contre la pitié. Aux galères! s'écrie Perrin Dandin en tout état de cause. « A mort! » telle est la formule consacrée à Athènes dans les causes criminelles, avec des variantes plus ou moins éloquentes: « Saisissez pour le supplice ce pirate dont les courses oratoires désolent la République ». (Eschine)

Les Athéniens ne prenaient pas le pamphlétaire tout à fait au sérieux, et à bon droit; car le pamphlétaire lui-même se faisait peu d'illusion sur la portée de ses cris de mort et sur l'issue du débat. Démosthène demande la tête d'Eschine, tête criminelle (κακὴ κεφαλή). Tuez-le! (ἀποκτείνατε) « non pas une fois, mais trois fois ». Il est digne « des derniers supplices ». Après avoir paru si altéré de sang, vers la fin de la harangue il se calme; il voit et dit les choses plus froidement. Il ne parle plus de supplice réel, mais de mort civile, mort métaphorique qui enlevait seulement au condamné ses droits de citoyen (*deminutio capitis*). Même son dernier mot ne précise aucune peine. Il demande simplement le châtiment de son adversaire (τιμωρησαμένους). Ces tergiversations peuvent dans l'espèce être attribuées à un motif particulier. Le procès de l'*Ambassade* n'était pas, à proprement parler,

1. Démosthène, *Ambassade*. Ce passage ne se trouve pas dans le discours d'Eschine. L'auteur l'a-t-il supprimé, ou Démosthène le lui attribue-t-il gratuitement?

une accusation formelle de haute trahison (εἰσαγγελία), mais une poursuite en reddition de comptes (εὐθύνη). Or, ces sortes de causes étaient de celles où la peine, non déterminée par la loi, était laissée à la discrétion du tribunal (ἀγὼν ἀτίμητος). De là, en partie, l'indécision de l'orateur dans la peine à requérir, et ses conclusions vagues. Mais la raison dominante de la contradiction où il tombe à bon escient est la quasi-certitude de ne pas obtenir la sanction capitale réclamée. Il connaît l'indifférence morale de ses auditeurs, et il les sait plus disposés à goûter le malin plaisir d'écouter les outrages rendus à Eschine, qu'à partager contre lui les ressentiments patriotiques de l'orateur. Démosthène poursuivait dans Eschine un ennemi privé et un ennemi public. Quel grief personnel les Athéniens avaient-ils contre lui? Ils n'aimaient pas assez leur patrie pour le haïr.

L'accusateur de Théocrinès relève les inimitiés simulées des orateurs qui, après s'être déchirés au tribunal, vont banqueter de compagnie après l'audience et se partagent les bénéfices de leur concert (Aristophane les compare aux scieurs de long, dont l'un pousse et l'autre tire). De tels défenseurs n'hésitent pas à vous blanchir ou noircir selon l'occurrence : l'intérêt du client, le leur surtout, les fait à tout propos changer de langage. C'est là, chez les anciens, un des côtés faibles de l'éloquence judiciaire [1]. Démosthène, logographe, n'a pas su s'y sous-

1. Antoine, le type de l'avocat romain, ne voulut jamais rien écrire, de peur des conséquences. Il voulait pouvoir se contredire à son aise et il s'épargnait ainsi les palinodies dont Cicéron, censeur acerbe et panégy-

traire ; il a exalté ou foulé aux pieds les mêmes personnages, selon qu'ils étaient ses adversaires ou ses clients. Quoi qu'il faille penser à cet égard des mœurs du barreau athénien et de l'indulgence qui les entretenait, jamais l'éloquence politique n'a prétendu jouir de la même tolérance. Les démentis de l'orateur à lui-même sont sans excuse là où le respect de l'intérêt public impose des sentiments honnêtement personnels et des convictions sincères. Si l'ardeur de Démosthène à flétrir Eschine peut, à quelque titre, trouver grâce devant nous, c'est à celui de la constance et de la sincérité de sa haine. La source en demeura toujours vive; Démosthène nous la découvre tout entière avec franchise : « Je hais ces hommes parce que, dans l'ambassade, je les ai reconnus pervers et ennemis des dieux, parce que leur vénalité, attirant votre déplaisir sur la députation entière, m'a privé d'honneurs personnels [1]. »

Eschine n'a jamais avoué sa haine contre Démosthène, parce qu'il ne pouvait en dire les motifs sans se condamner. Il le haïssait par esprit de vengeance (car Démosthène l'avait démasqué), et par l'effet de la jalousie que les honnêtes gens inspirent à ceux qui ne le sont plus. Ses diffamations laissent percer l'impuissance de sa mauvaise foi. Cet homme dont il fait un cloaque d'infamies, il n'ose le comparer à aucun de ses contemporains, et pour cause : il le sait supérieur à eux. Il en est donc réduit à lui aller cher-

riste de Vatinius, de P. Sylla, de Pison, cherche à s'excuser. (*Pro Cluentio*, 50; *Ad familiares*, I, 9; II, 16; *Pro P. Sylla*, 3 et suiv.).

1. *Ambassade*, Didot, p. 215, § 223.

cher des rivaux dans le passé, dont l'éloge n'a jamais chagriné panégyristes ni auditeurs. Il disserte avec force et dignité sur la prodigalité des récompenses publiques, profusion indiscrète qui décourage les bons sans corriger les méchants. « Pensez-vous, Athéniens, que pour gagner la couronne aux Panathénées ou dans les autres jeux, un athlète voulût s'exercer à la lutte mêlée de pugilat ou à tout autre combat pénible, si elle se donnait non au plus digne, mais au plus intrigant ? Pas un ne le voudrait. Mais comme le prix est rare et difficile à conquérir, la victoire glorieuse et immortelle, il est des hommes qui, de bon cœur, dévouent leurs corps au péril et endurent les plus rudes fatigues. Voyez donc en vous les juges de la lice où combat la vertu civique. Si vous donnez les récompenses à un petit nombre, aux plus dignes et selon les lois, de nombreux athlètes se disputeront le prix de la vertu. Si vous en gratifiez le premier ambitieux venu, vous pervertirez les meilleurs naturels [1].

» Je vais plus clairement encore montrer la justesse de mon raisonnement : lequel vous semble plus homme de cœur, de Thémistocle qui commandait la flotte victorieuse du Perse à Salamine, ou de Démosthène le déserteur ? de Miltiade, vainqueur des barbares à Marathon, ou de ce lâche ? Désignerai-je et ceux qui ramenèrent de Phylé le peuple fugitif et Aristide le Juste, surnom un peu différent de ceux de Démosthène ? Mais par les dieux de l'Olympe, c'est une inconve-

1. Sur l'agora s'élevait la statue de bronze d'un allié politique d'Eschine, Démade, l'orateur des Macédoniens.

nance, à mes yeux, de nommer le même jour ce monstre de scélératesse et ces grands hommes. Qu'il cite dans sa harangue un seul d'entre eux qu'un décret ait couronné. Le peuple alors était-il ingrat ? non, il était magnanime, et ces citoyens sans couronne étaient dignes de la République. Ils plaçaient leur gloire, non dans le texte d'un décret, mais dans le souvenir d'une patrie dont ils avaient été les bienfaiteurs, souvenir qui, depuis ces temps jusqu'à nos jours, subsiste encore et subsistera éternellement [1]. »

Cette page éloquente développe une grande vérité morale et politique [2] ; mais Eschine en fait une application injuste et malveillante. Démosthène a le droit de la réfuter ainsi : « Tu as rappelé les grands hommes du passé et tu as bien fait. Mais il n'est pas juste, Athéniens, d'abuser de l'affection que vous portez à leur mémoire et d'établir un parallèle entre eux et moi, qui vis au milieu de vous. Ne sait-on pas que l'envie s'attaque plus ou moins aux vivants et que toujours la haine épargne un ennemi mort ? Telle est la loi de notre nature, et c'est l'œil fixé sur nos devanciers que l'on me jugerait aujourd'hui ? Non, il n'y aurait là ni justice, ni parité. Mais c'est à toi, Eschine, ou à celui de tes pareils que tu voudras, c'est à nos contemporains qu'il convient de me comparer. Considère encore s'il est plus beau, plus utile pour

1. *Contre Ctésiphon*, Didot, p. 129, § 177.

2. « C'est une règle générale que les grandes récompenses dans une monarchie et dans une république sont un signe de leur décadence, parce qu'elles prouvent que leurs principes sont corrompus ; que, d'un côté, l'idée d'honneur n'y a plus tant de force ; que, de l'autre, la qualité de citoyen s'est affaiblie. » *Esprit des Lois*, V, 18.

Athènes que les services de nos ancêtres, services immenses sans doute et au-dessus de tout éloge, fassent oublier, mépriser les services récents, ou d'aimer et d'honorer tout citoyen dévoué à la patrie. Et certes, qu'il me soit permis de le dire, si l'on examine de bonne foi ma vie politique, on reconnaîtra la conformité de mes principes avec ceux des grands hommes dont tu fais l'éloge, et la ressemblance de ta conduite avec celle de leurs calomniateurs. Car leur siècle aussi vit des méchants qui, pour ravaler les vivants, exaltaient les morts, basse jalousie image de la tienne.

» Tu dis que je n'ai rien de ces illustres citoyens ; mais toi, Eschine, mais ton frère, mais tel des orateurs d'aujourd'hui, leur ressemblez-vous ? non, pas un seul. De grâce, homme de bien (je t'épargne d'autres noms), compare les vivants aux vivants et les talents entre eux, comme on en use à l'égard des poètes, des danseurs, des athlètes. Philamnon, inférieur pourtant à Glaucos de Caryste et à quelques lutteurs d'autrefois, ne sortait pas d'Olympie sans couronne ; comme il était supérieur à ses antagonistes, on le couronnait, on le proclamait vainqueur. De même, Eschine, mets moi face à face des orateurs de nos jours, de toi, de qui tu voudras ; je ne recule devant personne. Tant qu'il était permis à la République de choisir les conseils les plus salutaires, et à tous les citoyens de rivaliser de zèle patriotique, c'est moi que l'on voyait proposer les avis les meilleurs ; c'est par mes décrets, mes lois, mes ambassades que tout se faisait. Nul de vous n'a jamais paru devant le peuple que pour lui nuire. Après les évènements (que les dieux ne les ont-ils détournés !) alors que l'on ne cherchait plus

des conseillers fidèles, mais des esclaves dociles, des traîtres empressés à recevoir salaire contre la patrie, des adulateurs de l'étranger, alors tes pareils et toi, devenus grands personnages, vous brillâtes au premier rang, nourrisseurs de riches coursiers. Moi j'étais peu de chose, j'en conviens; mais je désirais plus que vous le bien de ma patrie [1]. »

Indulgence est due au pamphlétaire qui répond à la provocation d'un pamphlet, surtout s'il a le droit d'en appeler à la bonté de sa cause. Le plaidoyer de la *Couronne* unit aux ardeurs d'une philippique contre Eschine la dignité d'une harangue nationale. Les invectives d'Eschine sont sans excuse : il calomniait Démosthène, et, en l'insultant, il poursuivait une victoire souhaitée des Macédoniens [2].

1. *Pro Corona*, Didot, p. 174, § 314.

2. Il serait intéressant, mais étranger à notre sujet, de suivre à Rome le filon de l'*invective* sous ses formes diverses, depuis les chants *fescennins* jusqu'au pamphlet de Sénèque, l'*Apocolokyntose* ou métamorphose de Claude en citrouille. Les poètes ïambiques et satiriques y trouveraient place, et en première ligne les *hendécasyllabes* de Catulle (*Odes*, 29, 42, 54, 57, 93). César avait riposté à l'*Anti-César* de Caton par l'*Anti-Caton*. D'abord irrité des vers de Catulle (irascere iterum meis iambis), le dictateur, au lieu d'essayer d'y répliquer sur le même ton, y répondit en homme d'esprit, par une invitation à souper. — Les *Épodes* d'Horace sont un écho affaibli des *hendécasyllabes*. Aux eaux-fortes de Catulle, le poète de Tibur substitue le plus souvent des gravures en taille-douce. — Fulvie, femme de Marc-Antoine, avait une joue plus grosse que l'autre. Un familier du triumvir, le rhéteur Sextus Clodius, osa diriger sur cette joue une pointe de fort mauvais goût; cette équivoque injurieuse, « loin de diminuer sa faveur auprès d'Antoine, ne fit que l'augmenter encore. » (Suétone, *Des rhéteurs illustres*, chap. V). Fulvie, plus jalouse de l'honneur de son époux, devait percer d'une aiguille, à titre de représailles, la langue de l'orateur des *Philippiques*. (Voir surtout la 2e *Philippique* fort admirée de Juvénal : Divinæ Philippica famæ). Ce pamphlet ne fut

CHAPITRE IX.

L'ÉLOQUENCE GRECQUE AU POINT DE VUE DE LA VÉRITÉ ET DE LA MORALITÉ.

« Τὸ κέρδος ἡδὺ, κἂν ἀπὸ ψευδῶν εἴη : Le succès est doux même au prix du mensonge. »
(SOPHOCLE, cité par Plutarque.)

« Δαέντι σοφία μείζων ἄδολος τελέθει : La sincérité du talent le grandit. » (PINDARE.)

I. A côté de la loi de la transformation des espèces signalée par la science dans la nature, il en est une autre plus frappante encore, celle de la persistance des caractères essentiels des genres et des races. Le Gaulois de nos jours est, à certains égards, le Gaulois

pas prononcé, non plus que la *Midienne*, mais seulement publié. — Cf. Aulu-Gelle, VII, 11, 12, sorties violentes de Scipion-Émilien contre Tibérius Asellus et Sulpicius Gallus. Les Romains avaient le goût de l'invective, et n'attendaient pas qu'un grand citoyen montât au Capitole sur le char triomphal, pour l'insulter.

Le « délicat et gracieux » Virgile (molle atque facetum) a laissé l'invective se mêler aux doux tableaux de ses *Bucoliques*. Damétas et Ménalque (3e *Églogue*), avant d'engager une joute poétique, se traitent galamment de « voleurs » en souvenir du *Carmen amœbeum* de l'antique Latium. Cette persistance de l'invective (*convicium*) dans les lettres latines justifie le mot d'Horace : Manserunt, hodieque manent vestigia ruris (*Epîtres* II, 1, vers 160 ; II, 2). L'urbanité romaine resta toujours assez voisine de la rusticité. Cicéron vomit des injures à peine tolérables au Forum, devant le Sénat, où Cinéas avait cru voir une assemblée de rois dignes de commander à la terre, et que l'auteur même de la 3e *Philippique* appelle « les chefs du conseil le plus auguste de l'univers ». Que devient, au milieu de ces pamphlets chargés d'injures symétriques, mais sans vergogne, la dignité romaine, le *decorum* minutieux du *De officiis?* Le Code des bienséances romaines règle la voix, la démarche, le geste, le port de la toge, les moindres détails de la vie extérieure. Sur le chapitre de l'injure diffamatoire, il est muet.

de J. César. De même les Hellènes contemporains de Philippe avaient conservé le type originel des Grecs de la guerre de Troie. La culture des siècles l'avait adouci, non effacé. L'un de ses traits est l'esprit de fourbe et de fiction mensongère. « Le brave grand-père » d'Ulysse, comme Homère l'appelle, Autolycos, l'emportait parmi les hommes dans l'art du vol et du parjure. Il devait cette qualité éminente, récompense de sacrifices pieux, à Hermès, le dieu de l'invention et de l'éloquence. Ulysse fut digne d'un tel ancêtre. On sait avec quel naturel le roi d'Ithaque tisse d'artificieux mensonges. « Je hais, » dit Achille, « à l'égal des portes d'Hadès celui qui cache une pensée dans son esprit et en exprime une autre. » Ulysse, à qui le fils de Thétis déclare ce sentiment, en reproduit ailleurs la formule, avec une variante expressive : « Je hais à l'égal des portes d'Hadès l'homme qui débite des mensonges, cédant à la pauvreté [1]. » Il ne hait pas absolument la feinte, mais le misérable qui vit de fiction, comme l'épopée. Si le mendiant Iros ment pour un ventre de chèvre, Iros a tort. Mais s'agit-il de préserver de la convoitise d'autrui les richesses dont Ulysse est chargé, et un moment embarrassé, à son retour du pays des Phéaciens, le mensonge devient légitime. Aussi quelle fertilité dans les fictions d'Ulysse ! Bien habile serait qui le surpasserait en toute espèce de ruses, même parmi les immortels ! Minerve rend cet hommage au héros son favori, et quand Ulysse (tout menteur est défiant [2]) s'obstine à

1. Odyssée, XIV, 156 ; cf. XIX, 395 ; Iliade, IX, 312.

2. Thémistocle déclare à Aristide que les alliés ne le croiront pas sur

dissimuler devant elle : « Coupons court à ces finesses, » lui dit la déesse, « nous sommes tous les deux passés maîtres en fourberie ; ne luttons pas d'adresse et parlons franchement [1]. »

Héros destiné, ce semble, à toujours souffrir, comme Hercule, mais supérieur à la souffrance, et fortifié d'un courage que les flots de l'adversité sont impuissants à submerger, le roi d'Ithaque atteint par ces caractères à la grandeur épique. Il est seul, sans ressources, contre des adversaires nombreux et déterminés. Son astuce profonde, son arme unique, trouve une excuse dans la nécessité, et dans la légitimité du but poursuivi : recouvrer son bien et venger l'hospitalité outragée. Ses mensonges sont donc ici tout naturels : que le Gascon y aille, si le Français n'y peut aller. Mais Ulysse est encore un artiste. Il ne lui suffit pas de tromper, il veut plaire ; il s'amuse avec le poète à des récits débités tour à tour à Minerve, à Eumée, aux prétendants, avec une fécondité de variantes où éclate le désir de justifier une haute réputation et de flatter un des goûts les plus vifs des auditeurs. La leçon qui ressort de la catastrophe sanglante de l'Odyssée est solennelle. Il semble donc que non seulement dans les grandes scènes de l'expiation, mais encore dans les diverses péripéties qui la préparent, tout devrait être grave ; les détails devraient participer du caractère fort peu égayé du

parole, et il le prie de leur affirmer à sa place l'investissement de la flotte grecque à Salamine : Aristide lui-même trouve la plupart des généraux grecs incrédules. Plus loin, Thémistocle tient aux Grecs un langage peu sincère, et cette fois il est cru. Hérodote, VIII, 80, 81, 110.

1. *Odyssée*, XIII, 291, 296, εἰδότες ἄμφω κέρδεα (κέρδος, ruse et gain).

dénouement. Si Homère avait conçu son œuvre ainsi, il aurait fait preuve d'un art étudié, d'un juste sentiment de la convenance dramatique et de l'harmonie des couleurs. En retour il eût été moins naïf et moins vrai. A côté du drame terrible qu'il développe à nos yeux, le poète a peint la vie et l'esprit de la race grecque au naturel. Voilà comment, par une sorte de contradiction avec la grandeur tragique et morale du sujet, on rencontre dans les narrations mensongères du héros une exubérance de fantaisie qui prouve que le rhapsode et Ulysse, en se complaisant à ces jeux, obéissent à un instinct de race [1].

En dépit du temps et de la philosophie, les Hellènes ont toujours conservé certaines empreintes des dispositions natives. En vain la haine du mensonge engageait Platon à le proscrire sous ses formes même les plus innocentes et à bannir de sa République l'art imitatif par excellence, celui de la poésie épique et dramatique. Les arrêts lancés contre l'*hypocrisie* d'Homère et d'Eschyle étaient plus propres à surprendre qu'à corriger la nation dont l'hyperbolique Juvénal (III, 100) dira un jour qu'elle est tout entière composée de comédiens. Les moralistes de la Grèce parlaient comme Achille : Ulysse demeurait le patron des hommes d'action. On sait les stratagèmes politiques (manœuvres très voisines de la duplicité) auxquels recourut Thémistocle pour ménager les intérêts d'Athènes et le sien. Démosthène regrette que « l'homme le plus illustre de son siècle » n'ait pu rétablir les

1. Cf. dans le *Philoctète* de Sophocle la leçon de morale pratique donnée par Ulysse au naïf Néoptolème, vers 79 et suiv.

murs d'Athènes de haute lutte, mais à l'aide d'une « tromperie [1] ». Les orateurs d'Athènes n'ont jamais partagé, dans l'exercice de leur art, les scrupules délicats de l'auteur de la *Leptinienne*. Si la Grèce a beaucoup osé en politique et dans l'histoire, elle n'a pas été plus timide dans l'éloquence.

Parmi les procédés d'illusion employés par les Attiques, quelques-uns étaient à peu près innocents. Malgré la loi qui leur interdisait de sortir du sujet (τὰ ἐξαγώνια), ils aimaient à distraire le tribunal, afin d'éveiller ou de déjouer son attention. Paraboles, apologues, historiettes, traits comiques, mots pour rire, rien n'était négligé de ce qui pouvait amuser les juges : qui a ri est désarmé. « On n'aurait pas plus tiré parti d'un Athénien en l'ennuyant, que d'un Lacédémonien en le divertissant [2]. » Quelquefois on usait de moyens plus sérieux en apparence, et les oracles, même dans une cause civile, venaient offrir leur appoint à la confirmation. Les orateurs politiques usaient volontiers de ces arguments divins, fraude pieuse souvent efficace sans doute, puisque le succès pouvait seul en

1. *Contre Leptine*. A Salamine, il feint auprès de Xerxès de trahir la cause hellénique ; il trompe le Grand-Roi par de secrets avis, bienveillants en apparence, perfides en réalité, mais, quoi qu'il pût advenir, profitables à celui qui les donnait. « Ce langage fut inspiré à Thémistocle par le désir de se réserver la faveur du Perse, afin que, si une disgrâce venait à l'atteindre de la part des Athéniens, il trouvât en ce pays un refuge : ce qui du reste arriva. » Thémistocle, dit Hérodote, était « de bon conseil et sage » (Hérodote, VIII, 109, 110, 75). Il appliquait par anticipation contre les Spartiates les apophtegmes lacédémoniens : « Tromper ses ennemis est une action aussi juste et glorieuse que douce et utile » (Agésilas) ; « A la peau du lion qui ne suffit, cousons la peau du renard » (Lysandre).

2. *Esprit des lois*, XIX, 7.

soutenir l'emploi. Hérodote (I, 60), à propos de l'apparition à Athènes d'une Minerve apocryphe, s'étonne que les Athéniens, peuple très intelligent, se soient laissés prendre à un piège si grossier. Le piège des oracles leur était tendu souvent. Aristophane [1], poète ami des anciens préjugés, avait fait rire de celui-là sans le déraciner.

Parmi les procédés humains, la rhétorique enseignait en première ligne celui de grossir ou de rapetisser les objets (αὔξησις, μείωσις) artifice naturel à la passion et excusable, quand il n'est qu'un sophisme d'amour-propre inconscient [2]. Du reste, il est souvent aussi équitable de montrer les hommes et les choses sous leurs divers aspects, qu'il est utile d'en connaître le fort et le faible : l'absolu ni la perfection ne se rencontrent ici-bas. C'est le droit de la rhétorique de s'emparer de la complexité naturelle à l'âme humaine et à la vérité et d'en faire son profit. Le poète Simonide [3] refusait de célébrer la

1. *Chevaliers.* « *Cléon* : Voilà ; tiens, regarde ce tas, et je n'apporte pas tout. — *Le Charcutier* : Ouf! je p...lie sous le poids, et je n'apporte pas tout. — *Peuple* : Qu'est ceci ? — *Cl.* : Des oracles. — *Peuple* : Tout ceci? — *Cl.* : Voilà qui t'étonne? mais j'en ai encore une caisse pleine. — *Le Char.* : Et moi, tout mon grenier, plus deux chambres. — *Peuple* : Voyons, de qui sont ces oracles? — *Cl.* : Les miens sont de Bacis. — *Peuple* au *Charcutier* : Et les tiens, de qui? — *Le Char.* : De Glanis, frère aîné de Bacis. — *Peuple* : Et de quoi parlent-ils? — *Cléon* : D'Athènes, de Pylos, de toi, de moi, de tout. — *Peuple* au *Charcutier* : Et les tiens? — *Le Char.* : D'Athènes, de lentilles, de Lacédémoniens, de maquereaux frais, de marchands de farine fripons, de toi, de moi... Ah! il se mord les lèvres! » — Suit la lecture et l'interprétation de ces oracles : amphigouri burlesque qui rappelle le jargon turc et la scène du Mamamouchi. Cf. Aristote, *Rhétorique*, II, 20 ; I, 1.

2. Molière, *Misanthrope*, II, 5 ; *Malade imaginaire*, II, 6.

3. *Rhétorique* d'Aristote, III, 2, fin. Cf. la Fontaine, VI, 7, *Le mulet se vantant de sa généalogie.*

victoire d'un attelage de mules : il lui répugnait de prendre la lyre pour chanter des demi-ânes (ἡμιόνους). Était-ce une défaite pour tirer de ses vers un prix plus élevé? La somme fut augmentée; le poète chanta sans scrupule : « Salut, filles des cavales, aux pieds rapides comme la tempête. » Cependant, remarque Aristote, « elles étaient aussi filles des ânes. »

Chacun, selon le cas, voit les choses par un certain côté. Les mêmes Phocéens sont accablés par Eschine, doucement traités par Démosthène ; leur sacrilège devient « action non équitable » ; le Caucase se transforme en taupinière. L'innocent Timarque est bien à plaindre : « Que, dans la fleur de l'âge, un citoyen distingué par sa figure et ne prévoyant pas à quels soupçons expose la beauté, ait mené une conduite un peu légère, Eschine l'accuse de prostitution ! » L'auteur du *De oratore* (II, 72), rappelle, non sans une certaine satisfaction, son art à exagérer ou à atténuer les parties faibles ou avantageuses. Eschine et Démosthène pratiquent cette méthode sans l'avouer. Les trois talents donnés à l'État par l'ami de Ctésiphon se réduisent, dans la bouche de l'accusateur, à cent mines, presque diminués de moitié. Démosthène a été encore moins réservé : — Les fautes, motif du bannissement d'Alcibiade, étaient peccadilles auprès des attentats de Midias. Alcibiade a mutilé les Hermès, impiété digne de rigueur; mais n'y a-t-il pas loin encore de cette mutilation au renversement de toutes les choses sacrées, crime manifeste de Midias, insulteur de Démosthène? Alcibiade a souffleté Tauréas dans ses fonctions de chorège : « mais c'était un chorège qui en frappait un au-

tre [1]. » Entre collègues, apparemment, ces vivacités ne tirent pas à conséquence... Qui veut prouver trop ne prouve rien; l'art indiscret se trahit, et l'exagération met le juge en défiance comme le buveur se défie des vins mêlés [2]. Les Grecs excellaient à toute sorte de contrefaçons; mais ici la fraude est transparente et dénonce le falsificateur.

II. Pascal croyait aux témoins qui se laissent égorger; il n'eût pas toujours été prudent à Athènes de croire aux témoins étalant leurs blessures. Ulysse, déguisé en mendiant, avait achevé le travestissement en se couvrant de « meurtrissures honteuses ». Pisistrate, grand admirateur d'Homère et sans doute aussi du fils de Sisyphe, se blesse lui et ses mules (qui n'en peuvent mais), et s'élance à l'agora : il vient d'échapper à grand'peine à une tentative de meurtre; que le peuple lui donne une garde! — Et le peuple trompé la lui accorde. Fidèles à une tradition devenue classique, les Athéniens, par cupidité ou haine, se lacéraient de leurs mains; tel prie un médecin de lui faire des coupures à la tête, un autre se la taillade lui-même [3]: ce seront autant de preuves contre l'adversaire.

Qui se balafre ainsi la figure pour vaincre un antagoniste ou lui tirer de l'argent n'hésitera point à défigurer la vérité. La grande Mademoiselle, de son aveu, usait de son imagination quand la mémoire lui faisait défaut. Les Attiques sont aussi peu scrupu-

1. *Contre Midias*, Didot, p. 293, § 147
2. *Rhétorique*, III, 2; l'acteur Théodore. Cf. *Odyssée*, IV, 277 et suiv.
3. *Contre Bœotos*, et *Contre Ctésiphon*.

leux, et l'exacte vérité est leur moindre souci. Dans l'*Antidosis* et le *Panathénaïque*, Isocrate donne sur un même fait deux assertions contradictoires : ici les Thébains ont refusé, là ils ont accordé la sépulture aux Argiens. Croit-on le rhéteur embarrassé du flagrant délit? « N'allez point imaginer que je ne m'aperçoive pas que je dis ici le contraire de ce que j'ai manifestement écrit ailleurs. Je ne pense pas qu'aucun de ceux qui pourraient faire ce rapprochement soit assez peu éclairé ou assez malveillant pour ne pas estimer que j'ai fait preuve de sagesse en parlant alors d'une manière et aujourd'hui d'une autre. Je tiens ce que je viens de dire pour bien dit et tout à fait à propos (καλῶς καὶ συμφερόντως). [1] » (A l'époque où il composa le *Panathénaïque*, Athènes et Thèbes, ennemies séculaires, combattaient Philippe de concert. De là une rétractation favorable à d'utiles alliés). Isocrate faisait cet aveu d'une désinvolture instructive à l'âge de quatre-vingt dix-sept ans. Qu'attendait-il pour être sérieux? Vécût-il trois âges d'homme, l'Athénien reste léger, et sa légèreté se joue de la vérité.

Les auditeurs n'y sont pas attachés davantage; entre eux et l'orateur il demeure toujours sous-entendu que l'art et le succès importent avant tout, et qu'il convient d'accepter les affirmations les plus catégoriques sous bénéfice d'inventaire. Le mensonge fait partie du droit de la défense; c'est l'arme naturelle des accusés : « Vous le savez, depuis qu'il existe des hommes et des procès, nul coupable ne fut

1. *Antidosis*, édition de M. E. Havet, p. 226. Cf. M. Stiévenart, *Œuvres de Démosthène*, p. 184, 196.

jamais condamné sur son propre aveu. On paie d'effronterie, de dénégations, de mensonges ; on forge des prétextes, on fait tout pour échapper au châtiment. » Cette remarque naïve de Démosthène ne confirme pas seulement l'adage : « Tout mauvais cas est niable ; » elle rappelle l'emploi que les orateurs grecs faisaient journellement de toutes sortes de fictions. L'intérêt et la rhétorique conspiraient à les enseigner.

Tout en réservant les droits de la morale, qui admet seulement les causes justes, et les arguments fondés en vérité, Aristote ne craint pas d'entrer dans le détail des règles de la rhétorique du mensonge. Il veut apprendre non à s'en servir, mais à la réfuter. Le motif est louable et, nous en convenons, l'orateur, formé à plaider le pour et le contre par tous les moyens, ne sera pas nécessairement pour cela un malhonnête homme. Il faut, disait saint François de Sales, avoir les richesses « dans notre bourse, non dans notre cœur ». A cette condition elles n'empoisonneront pas plus notre âme qu'un pharmacien ne souffre des poisons tenus dans sa boutique. — De même, sans doute, l'orateur pourra garder des recettes malsaines dans son esprit pour les déjouer au besoin, sans les admettre dans son estime. Malheureusement le rhéteur si bien instruit dans le maniement de ces armes prohibées sera aisément tenté de s'en servir. Fuyez le mensonge, mais voici une recette pour mentir *incognito* et avec profit. N'est-ce pas exposer le disciple à la tentation ? Est-il certain qu'il distinguera la théorie de la pratique, comme il faut distinguer dans Aristote le précepteur parlant en son nom, du savant livré tout entier à son génie analytique ?

Le philosophe, froidement, dissèque les vices de l'esprit et du cœur humain ; il étale leur corruption sans songer même qu'on puisse l'accuser d'être corrupteur, et la pureté de ses intentions lui ferme les yeux sur les périls de son œuvre. Tout est sain aux sains, disait Mme de Sévigné; la proposition corollaire est également vraie. Or, ni la rhétorique, ni la politique d'Aristote n'ont instruit toujours de parfaits honnêtes gens. Plus d'une fois le Stagirite a exprimé en termes touchants la sympathie de l'homme pour l'homme et la beauté morale de la philanthropie [1]. Cela ne l'empêche pas de formuler à deux reprises, à titre d'argument, ce précepte digne de Machiavel : « Insensé qui, meurtrier du père, laisse vivre les enfants. » Ailleurs il indique les motifs à alléguer pour louer le *chien* (animal admis au ciel, dans le zodiaque) ou la *souris* (μῦς, radical de *mystères*). Aristote n'est pas plus sophiste en cet endroit qu'il n'était moraliste dépravé tout à l'heure; il indique les instruments propres à telle ou telle besogne sans s'arrêter à la juger; il inventorie sans apprécier. Il y a place ici non à un reproche mais à un regret. Aristote se faisait peu d'illusion sur la vertu humaine : « En général, » dit-il, « les hommes font le mal quand ils le peuvent. » La multitude, selon lui, est incapable de bien et d'éducation. Pourquoi l'auteur de ces arrêts, sévères jusqu'à l'injustice, n'a-t-il pas prévu l'abus

1. « L'homme est ce qu'il y a de plus doux à l'homme. » *A Eudème*, VII, 2. « Quiconque a fait de grands voyages a pu voir combien l'homme est partout à l'homme un être sympathique et ami. » *A Nicomaque*, VII, 1. — *Rhétorique*, I, 15 ; II, 21-24.

que la malice humaine pouvait faire d'analyses curieuses trop désintéressées ?

Le barreau athénien justifiait, et de reste, le terme de *malice* (κακοῦργον) appliqué par Aristote à l'éloquence judiciaire, et le peu d'estime dont les avocats étaient l'objet. La profession de logographe était nécessaire à Athènes; on aurait été fort chagrin qu'il n'y en eût pas, et l'on méprisait ceux qui l'étaient. L'une des injures qu'échangent les orateurs est celle de logographe. Ce discrédit avait plusieurs causes : la défiance d'un art puissant, promettant la victoire même aux mauvaises causes; le caractère de vénalité attaché à une institution qui se transformait vite en métier; la moralité justement suspecte de leurs procédés professionnels ou oratoires. Démosthène, parlant en son nom ou au nom de ses clients, s'exprime très modestement sur le pouvoir de son éloquence; il s'attache à le dissimuler, de peur d'éveiller la méfiance du tribunal. L'adversaire y pourvoit et démasque cette fausse modestie. — Gardez-vous, juges, des habiletés de Démosthène : magicien consommé (γόης), il fait des choses tout ce qu'il veut à l'aide des mots; son éloquence est le triomphe scandaleux du prestige (τερατεία) [1]. Eschine, à son tour, au milieu des outrages ignominieux dont il est couvert, s'indigne surtout d'entendre comparer la sienne à la mélodie des sirènes (trait plus propre que tout autre à lui nuire dans l'esprit des auditeurs). Est-il tolér-

1. « ... Il est le roué le plus amusant de nos roués politiques, le plus aigu de nos sophistes, le plus subtil et le plus insaisissable de nos prestidigitateurs : c'est le Bosco de la tribune » (*Timon*, de Cormenin). — O éternelle équité de la passion politique !

ble qu'un logographe « tout pétri de mots », et de mots « artificieux », reproche à un autre de savoir manier la parole? Ne sait-on pas que Démosthène initie la jeunesse aux tours frauduleux de la rhétorique, et les exécute lui-même avec l'effronterie d'un charlatan qui rit à huis clos de la crédulité de son public? De retour au logis, il faut voir comme l'habile homme se vante auprès de ses disciples de la dextérité de ses escamotages (*Contre Timarque*).

Les Athéniens faisaient volontiers le métier de défenseur à gages, mais en le désavouant comme illégal. Isocrate avait suivi d'abord les pratiques des logographes; dans la suite, cité souvent en justice comme violateur de la loi qui interdisait l'emploi des artifices devant les tribunaux, il renonça à écrire des discours pour autrui et se borna à composer des traités de rhétorique [1]. Ainsi la profession de rhéteur était tenue pour suspecte comme toute contrebande, et ses produits trop souvent frelatés, sophistiqués, étaient avidement recherchés en secret et honnis publiquement. Pauvres comme leur sol, les Grecs se faisaient soldats ou logographes ou pirates, mercenaires de l'épée ou de la plume. L'opinion publique était plus indulgente pour les pirates de la mer que pour ceux des tribunaux. Dans le même plaidoyer (*Contre Aristocrate*), Démosthène pardonne à Charidème, besogneux dans sa jeunesse, d'avoir sur un brigantin pillé les alliés d'Athènes, et il flétrit les rhéteurs comme fléau de la patrie; il rappelle les imprécations du héraut contre l'orateur qui tendra un

1. Cicéron, *Brutus*, 12, fin.

piége aux conseils de la nation ou aux héliastes.

Ni les codes humains ni les menaces divines n'avaient la force de réprimer un mal dont les lois draconiennes de Platon permettent de mesurer l'étendue. Un avocat est convaincu de chicane? suspension temporaire. En cas de récidive, la mort. S'est-il rendu coupable de cupidité? la mort. Le logographe devra toujours défendre la bonne cause et gratuitement [1]. Théopompe disait d'Athènes qu'elle fourmillait de poétastres bachiques, de matelots, de filous, de sycophantes, de faux témoins et d'huissiers menteurs [2]. « Prête-moi ton témoignage » était devenu proverbial en Grèce. Il fallait avoir subi trois condamnations comme faux témoin pour encourir l'infamie. La justice athénienne s'entourait à cet égard de précautions de mauvais

1. *Lois*, livre 11e, tome 7 de la traduction de M. Cousin. — Les *Capitulaires* de 802 témoignent d'une défiance non équivoque envers les avocats. On dirait que Charlemagne connaît Athènes et ses logographes : « Et nemo in placito (tribunal) pro alio rationare usum habeat defensionem alterius injuste, sive pro cupiditate aliqua, minus rationare valente... sed unusquisque pro sua causa vel censu vel debito rationem reddat, nisi aliquis sit infirmus aut rationis nescius : pro quibus Missi vel Priores, qui in ipso placito sunt, vel judex qui causam hujus rationis sciat, rationatur complacito » (Pertz, *Lois*, t. I, p. 92). Cf. *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres de Toulouse*, 1878. *De la légende politique de Charlemagne au dix-huitième siècle et de son influence à l'époque de la Révolution française*, par M. A. Duméril. — Napoléon Ier s'est ici encore souvenu, ce semble, de son illustre patron. *Mémorial de Sainte-Hélène*, 14 novembre 1816, § 14 : « J'aurais voulu établir qu'il n'y eût d'avoués ni d'avocats rétribués que ceux qui gagneraient leurs causes... Je reste convaincu que ma pensée est lumineuse. » L'Empereur voulait dégoûter les avocats de soutenir les mauvaises causes. Il eût été peut-être plus efficace de chercher les moyens d'obliger les juges à ne jamais condamner les bonnes.

2. Athénée, *Banquet des sophistes*, VI, 16. — *Pro Flacco*, 4. 5, 9.

augure. L'accusateur en matière de meurtre, devant l'aréopage, prêtait serment debout, entouré des lambeaux consacrés d'un bélier, d'un porc, d'un taureau immolés selon certains rites; il prononçait sur lui, sa famille et sa race, des imprécations extraordinaires et terribles. « Cet appareil redoutable, » dit Démosthène, « ne suffit pas cependant pour qu'on le croie. » Cette observation candide permet d'apprécier le degré de confiance des juges dans les serments ordinaires. « Quand même un parjure m'aurait assuré la condamnation de mes persécuteurs, je n'en aurais pas voulu à un pareil prix : je respecte trop les tribunaux, et la protection des dieux m'est plus précieuse que toutes les joies de la vengeance. » Cette protestation est de rigueur : ainsi le veulent les mœurs oratoires, fort différentes ici des mœurs véritables.

Un client de Démosthène, Chrysippe, relève deux témoignages de Lampis, l'un devant le tribunal, l'autre devant un arbitre. Comme ce dernier témoignage dessert sa cause, il l'infirme par cette distinction : « Juges, ce n'est pas la même chose de rendre un faux témoignage devant vous ou devant un arbitre. Dans le premier cas, en effet, une grande colère et vengeance menace le faux témoin ; dans le second, c'est à peine un délit dont l'impudence est sans péril» (*Contre Phormion*). Callistrate invoque en sa faveur ce singulier argument : Olympiodore nie que je sois son associé; la preuve que je le suis, c'est que je l'ai, dans une circonstance mémorable, secondé en justice d'un faux témoignage. — Et là-dessus l'honnête demandeur rappelle tous les mensonges d'Olympiodore et de ses témoins. Non seulement Callistrate

n'y a pas contredit, mais il a tout confirmé : « Tout cela était concerté entre nous. » Nos intérêts étaient donc communs évidemment; nous étions donc associés [1]... Et, en effet, ils étaient dignes de l'être. Voilà une singulière façon de plaider sa cause et de se recommander auprès des juges !

Le genre délibératif est, dit Aristote, plus noble (καλλίων) que le judiciaire. Il n'a point de peine à l'être dans ces conditions, et pourtant, avouons-le, s'il l'a été à Athènes, ce fut grâce à l'élévation des sujets familiers à l'éloquence politique plutôt qu'à la pureté des moyens employés par les orateurs. La tribune, s'y confondant continuellement avec le barreau, lui empruntait ses passions et ses procédés de discussion les plus suspects. Si les *Philippiques* de Démosthène étaient l'unique monument de son éloquence politique, la gloire de l'orateur n'aurait pas atteint à la hauteur où ses débats avec Eschine l'ont portée; mais celle de l'homme n'y eût rien perdu. Ces harangues, inspirées du seul patriotisme, sont toutes vraies et généreuses, et dignes de recevoir pour épigraphe les mots par lesquels Thucydide a caractérisé l'homme d'État [2]. Le reste de son œuvre (sans parler du logographe) n'offre pas au même degré l'alliance de la beauté artistique et de la beauté morale. En face du Macédonien, Démosthène est le modèle éternel des orateurs et des citoyens. En face de son rival Eschine,

1. Didot, p. 619, § 43; cf. p. 610, § 73; p. 610, § 73.

2. II, 60 : Connaître (γνῶναι), savoir exposer (ἑρμηνεῦσαι) les intérêts de l'État (τὰ δέοντα); aimer sa patrie (φιλόπολις); être supérieur aux richesses (χρημάτων κρείσσων). — Voir plus haut, p. 36 et suiv.

il paraît encore le premier des orateurs; mais il se trahit comme avocat athénien et porte l'empreinte de détestables coutumes consacrées par les mœurs de la cité : de tout temps (Voltaire l'a senti et avoué) il fut difficile de ne pas hurler avec les loups.

III. Les Athéniens ont été trop assidus aux écoles des sophistes pour n'y avoir pas contracté des habitudes malaisées à déraciner. On leur a dit, et peu s'en faut que d'habiles gens ne le leur aient prouvé, que par la vertu du discours, sinon en elles-mêmes, les choses sont ce qu'elles paraissent être ; tout est opinion, tout est possible : au lieu de preuves convaincantes, de raisonnements péremptoires, usons donc, s'il le faut, de conjectures plausibles, de probabilités spécieuses. Ainsi l'orateur argumentera sur une rumeur publique réellement répandue ou forgée par lui, sur des présomptions défavorables à l'adversaire. Pourquoi Aristion ne serait-il pas l'émissaire secret de Démosthène vers Alexandre? La calomnie est bien un peu forte, mais la parole est bien puissante aussi. L'essentiel est, à force d'habileté, de rendre vraisemblable ce qui l'est le moins. Eschine veut établir que Démosthène a été complice de Philocrate, assertion assez incroyable (ἀπιστότερος), il ne le dissimule pas; mais ce n'est pas, à ses yeux, une raison d'y renoncer. Les sophistes font accepter l'éloge de Busiris, de la poussière, de la fièvre : il n'est pas plus impossible d'accréditer l'opinion paradoxale (παράδοξον) que l'orateur des *Philippiques* est l'ami pensionné des Macédoniens. A quoi sert le discours, sinon à éclaircir les choses obscures, à obscurcir les choses

claires et à donner aux objets toutes les apparences que l'on veut?

Au témoignage de Quintilien (II, 17), Cicéron se vantait d'avoir, dans le procès criminel de Cluentius, si bien jeté de la poudre aux yeux du tribunal, qu'il l'avait réduit à ne plus voir que par les siens. Les orateurs d'Athènes auraient eu souvent l'occasion de semblables confidences. Qui n'a pas reculé devant le tour de force de soutenir le philippisme de Démosthène, invention « tout à fait voisine de la folie » (ἐγγυτάτω μανίας), peut tout oser. Les Athéniens sont d'ailleurs sceptiques; ils ont leurs raisons de ne pas croire à la vertu incorruptible des gens. Ces dispositions encouragent à tout entreprendre sur leur indifférence morale et leur crédulité; et puis l'auditoire du Pnyx n'est pas celui de l'aréopage. Là Eschine a vu beaucoup de plaideurs succomber, malgré leur éloquence et l'autorité de leurs témoins; d'autres, sans témoins, et en dépit d'un langage inexpérimenté, triomphaient : cette compagnie vénérable ne se prononce pas sur de beaux discours (*Contre Timarque*); devant le tribunal des héliastes, la parole peut régner en souveraine. Or, jamais scrupule a-t-il arrêté l'ambition de régner[1]?

La peine de mort était portée contre tout citoyen qui s'autorisait d'une loi fausse. Dans la pratique, le juge était contraint de se relâcher d'une rigueur qui,

1. « Dans de déplorables débats souvent l'homme non éloquent (ἄγλωσσον), mais vaillant de cœur, est opprimé par l'oubli, tandis que la plus haute récompense est offerte au mensonge miroitant (αἰόλῳ ψεύδει). Les suffrages secrets des Grecs donnèrent le prix à Ulysse, et Ajax, privé de l'armure d'or, fut aux prises avec le trépas. » Pindare, 8e *Néméenne*.

exercée exactement, aurait pu décimer rapidement le barreau et la tribune. « Les lois font les mœurs d'un État. » Démosthène aurait pu ajouter que les lois sans les mœurs ne peuvent rien. Chez les Athéniens, elles étaient beaucoup moins que chez les modernes l'expression et le fruit des mœurs; et même, sur bien des points, elles s'accordaient assez mal avec elles. Malgré la menace du supplice, les textes des lois et des décrets étaient souvent falsifiés, forgés même. Eschine et Démosthène s'accusent mutuellement d'être des faussaires, et avec cela tous deux en appellent aux régistres publics, témoins irréfutables des méfaits incriminés. Eschine surtout les apostrophe avec vénération : « Belle, Athéniens, belle est l'institution des archives publiques. Immuables, elles ne se plient pas aux métamorphoses politiques, mais elles permettent au peuple de pénétrer, quand il le veut, les hommes qui, après une administration criminelle, se déguisent tout à coup en citoyens vertueux. » Est-ce là une impudente ironie, ou faut-il admettre que le recueil des lois athéniennes, chargé de dispositions contradictoires, était un arsenal où chacun pouvait au besoin trouver des armes? Cette explication ne suffirait pas à éclaircir les contrariétés flagrantes de plusieurs assertions des deux adversaires. Ainsi Démosthène se vante de son intégrité dans la même circonstance où, selon Eschine, il a été convaincu (ἐξηλέγχθης) d'avoir dérobé une escadre plus forte que celle qui vainquit les Lacédémoniens à Naxos. Le corps du délit n'était pourtant pas d'une dissimulation facile. Démosthène reproche à Eschine de lui avoir intenté le procès de Ctésiphon longtemps après

les évènements, alors qu'auparavant « il ne l'avait jamais accusé, jamais poursuivi. » Eschine lui donne un démenti formel et rappelle diverses circonstances où il a non seulement accusé, mais convaincu avec éclat (φανερῶς ἐξηλέγχου) Démosthène de sacrilège, de corruption et de vol [1]. Lequel croire? L'un des deux est assurément un menteur effronté. Peut-être l'ont-ils été l'un et l'autre tour à tour, et méritent-ils la qualification d'orateurs de mauvais aloi (ῥήτωρ παράσημος)

1. Eschine accuse Démosthène d'avoir malversé dans les affaires de l'Eubée et extorqué de l'argent aux Oritains. Démosthène n'a rien répondu à ces griefs. Dissen donne de son silence une explication peu rigoureuse. Eschine, dit-il, a ajouté ces calomnies à son discours public; Démosthène n'a donc pu réfuter devant le peuple des objections qu'il ignorait. — Démosthène, lui aussi, retouchait ses discours; pourquoi n'a-t-il pas profité de ces remaniements pour détruire les griefs articulés contre lui après coup? La critique en est réduite ici à des appréciations conjecturales. Du reste, on sait comment en Grèce les affaires d'État se doublaient d'affaires d'argent. A Artémisium, les Eubéens offrent à Thémistocle *trente* talents pour qu'il persuade aux alliés de rester dans les eaux de l'Eubée. A son tour, Thémistocle séduit le commandant en chef, le Spartiate Eurybiade, avec *cinq* talents; *trois* talents gagnent le Corinthien Adimante. La flotte ne quitta pas son mouillage d'Artémisium. « Ainsi une faveur précieuse fut accordée aux Eubéens, et Thémistocle lui-même eut un gros profit », c'est-à-dire 22 talents sur 30. (Hérodote, VIII, 4, 5, 112). En retenant les alliés à leur poste, le général athénien servit l'Eubée, la Grèce entière et lui-même. Cette façon de concilier l'intérêt public et l'intérêt privé met les politiques sur une pente glissante. Mirabeau y a bronché. L'organisation politique d'Athènes rendait le désintéressement difficile aux orateurs. Ils gouvernaient la République au-dehors, l'administraient au-dedans, et leurs fonctions n'étaient pas rétribuées. Dans la négociation des affaires étrangères, quand particuliers ou cités sollicitaient des faveurs non préjudiciables à l'État, les orateurs se réservaient peut-être une part des sommes données. C'était la prime dont ils se payaient d'une entremise profitable à toutes les parties.

appliquée par l'accusateur de Timocrate aux falsificateurs des lois.

L'art de mentir semble avoir été poussé très loin par les orateurs grecs. Ils inventent les faits, puis les preuves de ces faits ; l'enchaînement est logique. Il ne suffit pas d'édifier une imposture, il faut solidement l'étayer. La vérité se soutient d'elle-même ; la contre-vérité n'a jamais trop d'appuis : « Cet homme, prestidigitateur inimitable, incapable de dire la vérité, même par mégarde, a une méthode tout à fait originale. Un hâbleur ordinaire, quand il ment, se garde de s'exprimer avec clarté et précision, de peur d'être confondu. Démosthène se joue-t-il de la vérité en fanfaron d'imposture ? il ment d'abord avec serment, avec de terribles imprécations contre lui-même. Puis, ce qu'il sait ne devoir jamais arriver, il l'annonce intrépidement, il en suppute l'époque; des personnes qu'il n'a jamais vues, il les cite par leurs noms... C'est peu d'alléguer comme réels des faits controuvés, il en indique le jour. Il forge le nom d'un témoin de son invention ; mime merveilleux, il dupe les auditeurs en imitant le langage de la vérité. Fourbe doublement digne de votre haine la plus vive, puisqu'il est méchant et falsifie les caractères de la probité[1]. »

1. *Ambassade*, Didot, p. 90, § 153 ; p. 115, § 99. « Si tu as commencé, achève » ; nunquam tentabis, ut non perficias. — Cette maxime de Cardan a été pratiquée par les orateurs d'Athènes et quelquefois contre eux. Un des morceaux les plus pathétiques du *Pro Corona* est celui où l'orateur en appelle aux Athéniens sur la qualité véritable d'Eschine : est-il l'*hôte* ou le *salarié* de Philippe (voir plus haut, p. 341) ? Selon une légende d'une saveur tout athénienne, l'orateur en prononçant le mot μισθωτός,

Que penser de cette accusation de mensonges effrontés et de parjures ? Phidias, dit Eschine, semble avoir fait la statue de Minerve pour fournir à cet homme une source de parjures et de profits. — Sur la scène comique, les Athéniens bafouaient leurs dieux ; à la tribune en usaient-ils de même, et la légèreté publique assurait-elle à l'orateur et au poète une égale impunité ? Les imputations d'Eschine troublent le critique ; Ulpien, plus mesuré, le chagrine. Il reproche à Démosthène d'arranger à sa guise les histoires qu'il raconte, par exemple celle de Glaucète (*Contre Timocrate*). En ces cas-là, l'orateur ne manque jamais d'appeler la notoriété publique à l'appui de ses inventions. C'est une façon de persuader chaque auditeur qu'il y aurait une sorte de honte pour lui à méconnaître ou à révoquer en doute ce qu'il s'imagine être le seul à ignorer. Démosthène dévoile cet artifice dans le plaidoyer *Contre Bœotos* : « Ce que chacun de vous ignore, qu'il ne le croie pas connu de son voisin, mais qu'il demande une preuve claire du fait allégué. » L'observation de ce conseil aurait parfois empêché les orateurs politiques, mais ils connaissaient la légèreté d'esprit de leurs auditeurs et savaient qu'avec eux on pouvait se mettre à l'aise.

Comme il y a le mensonge pieux (François de Sales

aurait à dessein déplacé l'accent et dit μίσθωτος. Ménandre (rien ne manque au petit conte), s'était concerté avec Démosthène pour jouer cette comédie ; il releva le premier la faute d'accent, en criant μισθωτός, et tout le peuple suivit. — Le grave Ulpien s'est fait l'écho de cette historiette suffisamment réfutée par la gravité du caractère de Démosthène, mais précieuse comme témoignage de la légèreté de l'esprit grec en général.

le permet à sa dévote, dans l'intérêt de Dieu), il y a le mensonge oratoire. Les Grecs ont écrit des traités sur l'art de faire rire (Περὶ γελοίου) : pour en composer sur l'art de travestir la vérité, les exemples n'auraient manqué ni à Rome, ni à Athènes. Cicéron recommande de saupoudrer la cause de petits mensonges : *Est mendaciunculis adspergendum.* Parfois ce ne sont pas de menus mensonges d'assaisonnement, mais des anecdotes développées à plaisir. Quintilien, instituteur de l'avocat romain, dépasse son maître dans cette voie ; il rédige le Code des « narrations fausses » ; il expose la théorie des « couleurs ». Et avec quelle sollicitude prévoyante ! N'oubliez pas, dit-il à son élève, que tout menteur doit avoir bonne mémoire. Surtout n'hésitez point, quand il faudra mentir, à mentir obstinément. A force de répéter la même chose, vous finirez par la faire croire, et qui sait ? peut-être en serez-vous convaincu vous-même à la fin [1]. — Néanmoins l'urbanité romaine n'a

1. Quintilien, IV, 2 ; VI, 3. Quintilien impose au maître d'éloquence une probité vénérable (sanctitas docentis) difficile à concilier avec des préceptes sur l'art de dresser les témoins, de défendre tous les métiers, même celui de Mercure galant (leno) II, 4 ; contradiction dont l'auteur de la formule *vir bonus* se défend très mal (XII, 1) — (cf. *De oratore*, 25, 52, 72, 79, 81 ; 59, 54). — A l'appui de ses théories, Quintilien cite divers morceaux de Cicéron : *Pro Roscio*, 21 (Chrysogonus à l'audience) ; *Pro Cluentio*, 21 (historiette de Cépasius et de Fabricius) : « Dans tout cela il n'y avait qu'une chose de vraie, c'est que Fabricius avait quitté le tribunal. » — Cf. *De officiis*, II, 14. « Le devoir du défenseur est quelquefois de soutenir le vraisemblable, même contraire à la vérité. Je n'oserais parler ainsi, surtout dans un ouvrage philosophique, si tel n'était aussi le sentiment d'un stoïcien très considérable, Panétios. » — Voir (*De Republica*, III, 4) l'apologie de l'injustice par Philus. Carnéade jouait ce jeu sans l'estimer dangereux ; Caton ne pensait pas de même. Les Grecs

jamais atteint à l'audace de l'astéisme attique, et rien dans l'éloquence latine, même la plus délibérée, n'égale l'épisode romanesque de la captive d'Olynthe.

« Philippe, après la prise d'Olynthe, célébrait les jeux Olympiens. A cette fête, réunion solennelle, il avait convié tous les artistes dramatiques. Tandis qu'il les régalait et distribuait des couronnes aux vainqueurs, il voulut savoir pourquoi l'acteur comique Satyros, que voici, était seul à ne demander rien. Le soupçonnait-il d'avarice? le croyait-il indisposé contre lui? Satyros, dit-on, répondit qu'il n'avait besoin d'aucune des choses que les autres demandaient; cependant il solliciterait volontiers une grâce de Philippe, la plus facile de toutes à accorder; mais il craignait un refus. Le prince lui ordonne de parler, et dans un transport de générosité, il s'engage à tout consentir. « Apollophane de Pydna, » reprend Satyros, « était mon hôte et mon ami; il mourut assassiné. Ses parents, craignant pour ses filles encore enfants, les firent passer à Olynthe, comme dans un asile sûr. Elles ont atteint l'âge nubile; et depuis la prise de la ville, elles sont devenues tes captives. Je te les demande avec prières, donne-les-moi. Mais je veux te dire et t'apprendre l'usage que je ferai de ton présent, si je l'obtiens. Loin de tirer aucun profit de ces jeunes filles, je les doterai, je les établirai; je ne permettrai pas qu'elles éprouvent aucun traitement indigne de moi et de leur père. » Ces paroles excitèrent parmi tous les convives de tels applaudissements

étaient par-dessus tout des hommes d'esprit; les Romains étaient, avant tout, des hommes de gouvernement.

et des acclamations si élogieuses, que Philippe, ému, accorda le présent. Pourtant cet Apollophane avait été l'un des meurtriers d'Alexandre, frère de Philippe.

» A ce banquet de Satyros, comparons un autre banquet, celui de vos députés en Macédoine, et voyez s'ils se ressemblent en rien. Invités chez Xénophron, fils de Phédimos, un des Trente, ils s'y rendirent; moi, je n'y allai point. Quand on en vint à boire, Xénophron fit entrer une Olynthienne d'une grande beauté, mais noble et pudique, comme la fin le montra. D'abord ces hommes la pressaient doucement de boire et de goûter les friandises, comme Iatroclès me le raconta le lendemain. Mais peu à peu les convives s'échauffaient; ils lui ordonnent de se mettre à table et de chanter. Cette femme, qui ne voulait ni ne savait chanter, s'en défend avec trouble. Eschine et Phrynon déclarent que ce refus est une insulte et qu'il est intolérable qu'une captive, née chez un peuple réprouvé du ciel, les exécrables Olynthiens, fasse la fière. « Qu'on appelle un esclave; qu'on apporte un fouet! » Le serviteur vient, armé de lanières; et comme la femme se plaignait et résistait, sur l'ordre des buveurs trop faciles à irriter, il lui déchire toute sa tunique et lui cingle le dos de coups redoublés. Mise hors d'elle-même par la douleur et un pareil traitement, la femme s'élance éperdue, renverse la table et vient tomber aux genoux d'Iatroclès. S'il ne la leur eût arrachée, elle aurait péri dans cette orgie; car l'ivresse de ce misérable est terrible. On racontait le fait dans l'assemblée des Dix-Mille, en Arcadie. Diophante vous l'a rapporté ici; je le forcerai à en rendre témoignage;

on en parlait beaucoup en Thessalie et partout [1]. »

Voilà un récit pathétique, dont tous les détails sont expressifs : Satyros a eu la gloire d'obtenir de Philippe la grâce des filles du meurtrier d'un frère de Philippe. — Les députés vont festiner dans la famille de l'un des Trente, oppresseurs détestés de la cité. — Eschine et Phrynon (on connaît ce Phrynon) jouent le principal rôle dans cette orgie odieuse. — Dès le lendemain, un honnête homme, ami de Démosthène, lui en a fait le récit. — Ce scandale a été connu de toute la Grèce. — Mais surtout, que penser d'un ambassadeur athénien capable de déshonorer sa patrie par de telles violences et d'applaudir à la ruine des Olynthiens, alors que la dignité, le dévouement à l'amitié et à l'hospitalité, la générosité la plus noble, la plus délicate sont le partage d'un comédien? Le parallèle n'est-il pas accablant pour Eschine? « Et cet impur, la conscience souillée de telles actions, il osera lever les yeux sur vous ; et tout à l'heure il viendra, de sa voix retentissante, nous vanter sa vie! Pour moi, cela me suffoque. »

Ce qui doit suffoquer ici, c'est la hardiesse du narrateur. Entre l'art et le mensonge, l'intervalle est petit [2] ; la séduction d'un contraste injurieux a engagé Démosthène à la calomnie. S'il fallait ajouter foi à la réplique d'Eschine, il s'y serait repris à deux fois pour insinuer ces mensonges au lecteur avec plus d'adresse

1. *Ambassade*, Didot, p. 210, § 192.

2. Breve confinium artis et falsi (Tacite). — « Ce contraste est méchant (κακόηθες ἀντίθετον), et d'un menteur (ψευδόμενος) » Hermogène, Περὶ μεθόδου, 15. L. Spengel, t. II, p. 439 ; cf. *Ibidem*, 19 ; p. 442.

encore qu'il n'avait essayé de le. faire aux juges. Le discours d'Eschine donne, en effet, d'une partie de ce récit une version toute différente ; les noms des personnes, les faits sont changés : « Vous vous rappelez sans doute ces abominables artifices de rhéteur que Démosthène promet d'enseigner à ses jeunes disciples, et dont il a usé aujourd'hui contre moi. Vous l'avez vu verser des larmes, gémir sur la Grèce, louer le comédien Satyros d'avoir, dans un banquet, demandé à Philippe *quelques-uns de ses amis prisonniers, et employés à travailler la terre dans les vignobles du prince.* Partant de là, et élevant avec effort sa voix aiguë et criminelle, il relevait cette opposition révoltante : Un homme qui joue les Carion et les Xanthias s'est montré si généreux et magnanime ; et moi, le conseiller d'une grande République, moi qui donnais des conseils aux Dix-Mille en Arcadie, je n'ai pu réprimer mon insolence. Échauffé par le vin dans un repas que donnait *Xénodochos*, un des courtisans de Philippe, j'ai *traîné par les cheveux*, et, armé de lanières, j'ai fouetté une captive, une femme. Si donc vous l'eussiez cru, ou si Aristophane avait confirmé ses mensonges, j'aurais succombé innocent sous une accusation flétrissante. »

L'art consommé est celui qui se cache : dans la première version, Démosthène avait souligné le contraste; dans la seconde, il laisse au lecteur le soin de le faire. Pour ajouter à la force, à l'agrément du récit, il l'embellit de nouvelles couleurs. Aux ouvriers des vignobles de Philippe, il substitue les jeunes filles d'un hôte de Satyros. Ces vierges nubiles sont amenées ici pour faire la contre-partie de la cap-

tive olynthienne indignement maltraitée par Eschine.

Démosthène, attachant un grand prix à son invention du banquet, avait, selon Eschine, essayé de la consacrer par le faux témoignage d'un parent supposé de l'Olynthienne imaginaire : « Voyez comme il préparait cette accusation de longue main. Un des étrangers, résidant à Athènes, est l'Olynthien Aristophane. Il avait été recommandé à Démosthène, dont on lui avait vanté l'éloquence. A force de prévenances et de séductions, celui-ci voulut l'engager à rendre un faux témoignage contre moi. S'il consentait à paraître devant les juges et à soulever leur indignation en déclarant que j'avais outragé, dans l'ivresse, une captive sa parente, Démosthène lui promettait cinq cents drachmes aussitôt; il en recevrait cinq cents autres après la déposition. Aristophane répondit (lui-même l'a rapporté) que son exil et son dénuement actuel avaient suggéré à Démosthène l'idée d'une spéculation point du tout maladroite; mais il se trompait grossièrement sur son caractère : il ne ferait rien de pareil. — Pour établir la vérité de ce que j'avance, je vais produire comme témoin Aristophane lui-même. Appelle-moi Aristophane d'Olynthe, et lis sa déposition. Fais aussi paraître Dercylos, fils d'Autoclès d'Agnonte, et Aristide, fils d'Euphilétos, de Céphisia. Ils ont appris le fait de sa bouche et me l'ont rapporté [1]. » Voilà Démosthène confondu à son tour. Mais ces échafaudages de dépositions sont-ils solides? Est-il certain que la tentative de séduction imputée à notre orateur et la sollicitation au par-

1. Didot, p. 90, § 154; p. 64, § 4; p.91, § 156.

jure ne soient pas maintenant des inventions d'Eschine? Avec de telles mœurs oratoires, toute supposition est admissible, toute affirmation est discutable. L'embarras où ces démentis solennels, ces protestations juridiques jettent le lecteur, est précisément le but de ces habiles. Où est le trompeur? Le juge l'ignore, il hésite, sa conscience est troublée; il pardonne, ou se refuse à punir. Quand il en est là, tout est consommé; l'éloquence athénienne s'applaudit d'avoir accompli son œuvre.

Cette fois pourtant Démosthène semble avoir manqué le but en le dépassant. Il a forcé les ressorts de son art : l'instrument s'est brisé dans ses mains. « Sur moi-même, » dit Eschine, « l'effet de l'accusation que je viens d'entendre a été la crainte la plus vive, la plus forte indignation, puis la joie la plus douce que j'aie jamais ressentie. J'ai tremblé, en effet, et cette pensée me trouble encore, que quelques-uns d'entre vous ne me méconnussent, fascinés par d'insidieux et perfides contrastes : j'étais révolté, hors de moi, tandis que Démosthène m'accusait d'outrages commis dans l'ivresse sur une femme libre, sur une Olynthienne. Mais je me suis réjoui, quand vous l'avez repoussé à ce grief : je crois avoir en ce moment-là reçu la récompense d'une vie modeste et pure. »

L'adage : *Se non è vero, è ben trovato,* absout toujours le poète; souvent l'orateur athénien a bénéficié de cette faveur auprès d'un peuple plus soucieux d'être diverti ou flatté qu'instruit. Mais encore faut-il savoir garder la mesure. Selon Ulpien, Eubule, à cet endroit du discours de Démosthène, cria aux Athéniens : « Hé quoi ! le laisserez-vous tenir un pareil lan-

gage! » Les juges alors se levèrent et laissèrent là l'orateur. Ce dernier trait semble peu vraisemblable. Les Athéniens auraient donné une preuve singulière de délicatesse morale, s'ils avaient en effet levé la séance. Mais la chose est douteuse. Ils entendaient tous les jours des mensonges aussi forts et non aussi bien dits. Le récit de l'accusateur pouvait trahir « le détestable sycophante », selon l'expression d'Eschine; mais le même Eschine n'a-t-il pas tremblé que la force et l'agrément de ce tableau n'enchantât (ψυχαγωγηθέντες), ne ravît les auditeurs jusqu'à la conviction? Sans doute ils se contentèrent de l'accueillir d'un sourire incrédule, sans en être si fortement indignés. Nous les savons très délicats et sensibles, mais non aux choses de pure morale [1]. Ils sifflent une faute de prononciation, ils se soulèvent contre un solécisme, et ils en tolèrent d'étranges en conduite. Le sens moral découle chez eux du sens esthétique. Ils aiment dans le bien une des manifestations du beau (καλοκαγαθία); ils sont vertueux, quand ils le sont, parce que d'abord ils étaient artistes. Démosthène connaissait sa ville et la mesure de ce qu'elle pouvait supporter. Mais ce qui était tolérable au commun du public aurait dû ne pas l'être à Démosthène.

On conçoit chez un Athénien un mensonge oratoire risqué pour faire illusion à la multitude, comme chez Aristophane une plaisanterie populaire pour amuser le peuple. Mais une calomnie étudiée, circonstanciée, reproduite froidement dans un discours écrit, après

1. Graïs ingenium, Graïs dedit ore rotundo — Musa loqui (*ad Pisones*); éloge très vrai en soi et dans le sens restrictif.

retouches méticuleuses et enjolivements réfléchis, et cela quand on l'a vue désavouée par l'attitude incrédule du tribunal, ce mépris de la vérité passe toute licence. Démosthène a des scrupules; il supprime un détail trop violent : *traînée par les cheveux*. Il met le fouet aux mains non plus d'Eschine, mais de l'esclave (le sage l'a dit : *Rien de trop*); mais il conserve et envenime le reste. Il doit supposer que sa fable ne donnera pas plus le change au lecteur qu'elle n'a fait à l'auditoire, et il s'obstine à la mettre au net. Il persiste dans sa fiction, sans illusion, par amour exclusif de l'art. Cette hardiesse touche à la candeur. Démosthène a effacé de ses harangues certaines métaphores de haut goût sur lesquelles, moins attiques qu'Eschine, nous aurions peut-être passé condamnation, et il polit et repolit avec amour des calomnies qui déshonorent leur auteur.

IV. Dans le trente-troisième *Dialogue des morts* de Fénelon, Démosthène fait amende honorable, en compagnie de Cicéron. « L'éloquence est très bonne en elle-même; il n'y a que l'usage qui en peut être mauvais, comme de flatter les passions du peuple, ou de contenter les nôtres. Et que faisions-nous autre chose dans nos déclamations amères contre nos ennemis, moi contre Midias ou Eschine, vous contre Pison, Vatinius ou Antoine? Combien nos passions et nos intérêts nous ont-ils fait offenser la vérité et la justice! Le véritable usage de l'éloquence est de mettre la vérité en son jour, et de persuader aux autres ce qui leur est véritablement utile, c'est-à-dire la justice et les autres vertus. C'est l'usage qu'en

a fait Platon, que nous n'avons imité ni l'un ni l'autre. » Platon excluait Homère de sa République en le couronnant de fleurs. Plus rigoureux envers les orateurs, il les chassait sans couronne. Leur art avait été tellement avili à Athènes qu'il lui refusait même le nom d'art. C'était pour lui une habileté, fruit de la pratique et de l'expérience (ἐμπειρία). L'éloquence devrait se faire l'alliée de la dialectique et enseigner le vrai : elle poursuit le vraisemblable. Elle devrait travailler à guérir les âmes, à les fortifier par la législation et la justice : au lieu de leur offrir une « gymnastique », une « médecine » salutaires, elle les corrompt par la « toilette » du sophisme habilement déguisé, par la « cuisine »[1] de la flatterie (*Gorgias*).

Cette éloquence *piperesse* et empoisonnée mérite les arrêts méprisants du philosophe et les railleries insultantes des comiques. L'art des sophistes, ainsi entendu, ne semble-t-il pas en effet moins propre à honorer les tribunaux qu'à les pourvoir d'accusés? Trop heureuse la sophistique, si elle se contentait de mesurer combien de fois une puce saute la largeur de ses pattes, et de chercher la petite bête. Elle a des visées plus hautes; elle prétend à confondre le bien et le mal, le *mien* et le *tien*. Elle enseigne à ne pas payer ses dettes, à « escamoter » le bien d'autrui. Ainsi parle le poète des *Nuées*, et les orateurs mêmes, bons juges en leur propre cause, ne la traitent pas avec plus de respect. Ils sont les premiers à se diffamer, en remplissant leurs plaidoiries de médisances mutuelles ; ils soufflent au client, dont ils sont les avocats anony-

1. *Agoracrite.* : « Je sais parler et cuisiner, καρυκοποιεῖν » (*Chevaliers*).

mes, la flétrissure de leur art', la révélation de leurs malhonnêtes pratiques. Le spectacle des abus de l'art que lui-même enseignait n'est peut-être pas étranger à cette boutade d'Isocrate : « Nous devons notre salut aux Thébains comme ils nous doivent le leur... Si nous entendions nos intérêts, nous nous paierions réciproquement pour tenir des assemblées, puisque celui des deux peuples qui s'assemble le plus souvent travaille le mieux pour l'avantage de l'autre. » Isocrate a tort de rendre l'institution des assemblées populaires [1] responsables des méfaits de la parole. Ce n'est pas la réunion en conseil de la nation qui compromet son salut, mais la déloyauté des orateurs qui, chargés de l'instruire, la trompent. L'éloquence anoblit ou dégrade l'orateur, elle affermit ou ébranle l'État selon l'usage qu'on en fait. Toute arme défensive peut se tourner en instrument de mort entre des mains infidèles.

Eschine a flétri Timarque avec un accent d'autorité qui peut être autre chose qu'une contrefaçon habile. Il avait certainement dans cette cause un avantage sur son rival : il accusait un infâme que les circonstances forçaient Démosthène à défendre. Le choix de Timarque comme futur coaccusateur d'Eschine était imprudent. Eschine a profité adroitement de cette faute en posant la question préjudicielle de l'indignité du personnage. Les amitiés des orateurs

1. *Sur la paix*, Didot, p. 109, § 59. — Aristophane ne pouvait l'estimer davantage. « Chez lui, ce vieillard (Peuple) est le plus sensé des hommes. Mais dès qu'il vient siéger sur ces maudits bancs de pierre (du Pnyx), il est là bouche béante, comme s'il pendait ses figues par la queue... et son esprit bat la campagne » (*Chevaliers*).

de l'époque macédonienne étaient souvent plus politiques que sincères[1]. L'auteur de la *Grande morale* (II, 13) songe à ces liaisons d'intérêt quand il permet à l'honnête homme d'être l'ami du méchant. « Le méchant, s'il est agréable, est ami en tant qu'agréable ; et s'il est utile, il est également ami en tant qu'utile. » En dépit de ces distinctions, il est des gens que le mieux est de n'aimer d'aucune façon. Démosthène aurait dû être plus circonspect et ne pas se commettre avec les Timarque. A un autre égard encore, il s'est manqué à lui-même. Les orateurs d'Athènes méritent trop souvent le soupçon de sentiments analogues à celui de Celsus : « La récompense de l'avocat n'est pas une bonne conscience, mais la victoire[2]. » Ces défaillances, communes aux orateurs contemporains de Démosthène, sont surtout regrettables et illustres chez lui : génie oblige. L'homme et le polémiste, en Démosthène, sont donc fort inférieurs à l'orateur des *Philippiques* et au citoyen. S'il a osé se compromettre à ce point, sans songer que l'avenir n'aurait pas à son égard l'indulgence complaisante d'Athènes, que devait se permettre le commun des harangueurs? Démosthène était, après Phocion, l'orateur le plus honnête de son temps : à ce titre, que penser des autres?

Quintilien (XII, 1) défendant la maxime de Caton:

1. « Hais comme si tu devais aimer un jour ; aime comme si tu pouvais haïr » (*Contre Aristocrate*). Hypéride aimait de cette façon. Démosthène le surprit, longtemps avant leur rupture, préparant des Mémoires contre l'ami qu'il devait plus tard accuser dans le procès d'Harpale.

2. « Non bona conscientia, sed victoria litigantis est prœmium » (Quintilien).

« L'orateur est un honnête homme habile à parler, » veut répondre à cette « objection unanime du public » : « *Quoi donc ? Démosthène n'était-il pas orateur ? Cependant il passe pour avoir été malhonnête homme.* Je sens que ma réponse va faire jeter les hauts cris et demande des précautions oratoires. Je dirai donc d'abord que Démosthène ne me paraît pas tellement répréhensible dans ses mœurs qu'il faille ajouter foi à tout ce que ses ennemis ont accumulé sur lui, surtout si je considère sa noble conduite politique et sa fin mémorable. » L'équité commande ici de séparer l'homme privé de l'homme public, et d'imiter l'État, lequel regarde aux services et non aux vertus. « Quant à l'examen de la dignité, j'ajouterai sans hésiter : un État et un particulier ne doivent pas le faire de même sorte, car les points de vue sont différents. Comme particulier, chacun de nous considère quel homme est digne de son alliance, de ses relations; certaines lois, certaines opinions en décident. Mais une cité, un peuple récompense quiconque le sert et le protège. Il se détermine non par la naissance et la réputation, mais d'après le fait. Hé quoi ! dans la détresse nous nous laisserons faire du bien par quiconque s'offrira, et le service reçu, nous interrogerons notre bienfaiteur sur ses titres ! Une telle enquête ne serait pas juste[1] ». L'honnête Plutarque fait remarquer que si l'on eût fait périr Miltiade, quand il exerçait

1. *Contre Leptine.* Cf. Thucydide, II, 42. « Si tels d'entre eux méritèrent d'ailleurs quelque reproche, il est juste de mettre surtout en lumière leur bravoure sur le champ de bataille en faveur de l'État; le bien a effacé en eux le mal, et leur vertu publique a plus servi Athènes que leurs faiblesses particulières ne lui ont nui. » (*Oraison funèbre.*)

la tyrannie en Chersonèse; cité en justice Cimon coupable d'inceste; chassé d'Athènes Thémistocle à cause de sa vie licencieuse, on y eût perdu les victoires de Marathon, d'Eurymédon, d'Artémisium, où les Athéniens ont jeté les fondements de l'indépendance hellénique. Plutarque veut établir par là que Dieu et les hommes sont louables de différer la punition des coupables. Les philosophes *politiques* du Lycée auraient tiré de ces lignes une autre conclusion.

Les mauvaises actions sont blâmables absolument, mais le bien fait à l'État par le citoyen doit éclipser le mal moral que l'homme non vertueux se fait à lui-même. « Dans la république parfaite, » dit Aristote, « la vertu civique doit appartenir à tous, puisqu'elle est la condition indispensable de la perfection de la cité; mais il n'est pas possible que tous y possèdent la vertu de l'homme privé. » L'unité de vertu y est aussi impossible que l'unité d'emploi dans les chœurs, où il faut bien qu'il y ait des figurants, et non pas exclusivement des coryphées. La vertu civique et la vertu privée peuvent se trouver réunies dans un même sujet, magistrat à la fois habile et vertueux. Mais si elles ne le sont pas, il convient d'estimer surtout celle qui importe davantage à l'intérêt de l'État. Pour les fonctions de général, l'expérience est préférable à la probité, car la probité se rencontre plus aisément que le talent militaire. Il conviendrait d'opter autrement, s'il s'agissait d'élire le comptable, gardien du trésor public. « L'objet le plus important est, nous l'avons souvent répété, de rendre la partie des citoyens qui veut le maintien du gouvernement plus forte que celle qui en veut la chute. »

— « La cité peut et doit employer, estimer même un méchant, s'il est utile [1]. » Un bon couteau est un couteau qui coupe.

Démosthène fut moins honnête que Phocion : qui osera dire que Phocion a été plus grand citoyen que Démosthène? Démosthène a mieux que lui servi Athènes et la cause éternellement sacrée de la dignité nationale [2]. Atteint de la contagion de son temps, il en porte de regrettables traces. Mais devant l'étranger son âme s'est toujours ressouvenue d'elle-même. Elle est restée haute et pure dans l'accomplissement du devoir civique et dans la sainte lutte contre l'envahisseur. En somme, ce Démosthène est le véritable, c'est celui que la postérité connaît surtout et a le droit d'admirer. La vertu par excellence, la justice, consiste à poursuivre le bien de ses semblables : « Bien des gens peuvent être vertueux en ce qui les regarde individuellement, qui sont incapables de vertu en ce qui concerne les autres... L'homme le plus voisin de la perfection n'est pas celui qui emploie sa vertu pour lui-même, c'est celui qui l'emploie pour autrui, tâche toujours difficile [3]. » Il sera beaucoup pardonné à Démosthène, parce qu'il a aimé passionnément sa

1. *Politique*, III, 2; Ier tome, p. 223 et suiv. de la traduction de M. J. Barthélemy Saint-Hilaire. — *Ibidem*, VII, 7; tome II, p. 415. — Cf. *Grande morale*, II, 13. Ici, comme souvent, Aristote prend le contre-pied de la doctrine socratique (voir plus haut, p. 317).

2. On annonce à Phocion un succès de l'armée athénienne : « Quand donc cesserons-nous de vaincre? » Sa maxime était : « Sois le plus fort ou l'ami du plus fort. » Phocion ne put combattre à Chéronée. Il commandait alors la flotte de l'Hellespont, contretemps regrettable.

3. *Morale à Nicomaque*, V, 1, § 15.

patrie [1]. Avant que le triomphe d'Antoine et d'Octave l'eût engagé à douter de la vertu, Brutus, un autre martyr de la liberté, avait placé le buste de Démosthène parmi les images de ses ancêtres [2].

CHAPITRE X.

I. DÉMOSTHÈNE MORALISTE. — II. RAPPORTS DE LA JUSTICE ET DE LA POLITIQUE. — III. LE SENTIMENT RELIGIEUX DANS DÉMOSTHÈNE.

I. — DÉMOSTHÈNE MORALISTE.

> « Φανήσεται ταῦτα οὕτως οὐ μόνον ἐν τοῖς νομίμοις, ἀλλὰ καὶ ἡ φύσις αὐτὴ τοῖς ἀγράφοις νόμοις καὶ τοῖς ἀνθρωπίνοις ἤθεσι διώρικε : Ces maximes ne sont pas seulement dans les lois; elles sont au nombre des lois non écrites que la nature même a gravées au cœur de l'homme. »
> (*Discours de la Couronne.*)

Divers témoignages anciens, d'une valeur très contestable, font de Démosthène un disciple de Platon. Cette tradition de l'éducation platonicienne de notre orateur paraît avoir pris naissance dans les écoles

1. « La vertu, dans une République, est une chose très simple : c'est l'amour de la République... On peut définir cette vertu : l'amour des lois et de la patrie. Cet amour, demandant une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre, donne toutes les vertus particulières; elles ne sont que cette préférence. Cet amour est singulièrement affecté aux démocraties... Je n'ai point dit ceci pour diminuer rien de la distance infinie qu'il y a entre les vices et les vertus, à Dieu ne plaise! J'ai seulement voulu faire comprendre que tous les vices politiques ne sont pas des vices moraux, et que tous les vices moraux ne sont pas des vices politiques » (*Esprit des Lois*, V, 2; IV, 5; XIX, 11).

2. Cicéron, *De Claris oratoribus*, 31.

de philosophie, intéressées à revendiquer un tel disciple. Neuf cités se disputaient Homère : rien d'étonnant de voir la philosophie disputer à la rhétorique la gloire d'avoir inspiré l'auteur de l'apostrophe aux héros de Marathon, mouvement enviable en effet, et dont M. de Châteaubriand a voulu, de son côté, faire honneur à la religion. Selon Cicéron, Démosthène fut « l'auditeur assidu » du chef de l'Académie [1]. L'auteur de l'*Orator* croit en trouver la preuve dans ses lettres. Il est vrai, les lettres attribuées à Démosthène, et supposées écrites (sauf la cinquième) pendant son exil, expriment des pensées hautes et généreuses; elles peuvent, en somme, ne point paraître indignes d'un élève de Platon. Mais l'une de ces pages mêmes renferme des traits qui, dans la bouche de Démosthène, seraient sa propre condamnation. L'auteur y exhorte Héracléodore à prêter son appui à l'accusé Épitimos, au lieu de le poursuivre avec acharnement : « Je vous sais formé à une école sincèrement étrangère à la cupidité, aux pratiques déloyales (σοφισμάτων) des mauvaises passions, et rapportant tout au souverain bien, à la suprême justice... Un élève de Platon, j'en atteste les dieux, qui oserait mentir et se montrer méchant envers un seul homme, serait bien coupable. » — Le philosophe du *Gorgias* n'eût pas désavoué l'orateur des *Philippiques* ou même du discours de la *Couronne*; mais il aurait sans aucun doute renvoyé le polémiste et le logographe aux officines des sophistes. Si Démosthène a été le

1. *Brutus*, 31 ; *Orator*, 4 ; *Dialogue des orateurs*, 32. Plutarque, *Vie de Démosthène*, 5.

disciple de Platon, il l'a été, en certaines circonstances, comme Voltaire fut l'élève des pères Jésuites.

Si Démosthène n'a pas suivi les leçons de l'Académie, il a profité de la lecture des dialogues platoniciens. On le voit (nous empruntons ces termes à Cicéron) à la majesté de son style (*grandidate verborum*). Quintilien (XII, 10), réfutant les orateurs indiscrets aux yeux desquels la froideur et la sécheresse sont des titres à la réputation d'attique, rappelle avec raison que ni Lysias, ni Andocide, n'ont enseigné à Démosthène la sublimité pathétique de ses harangues. Le disciple d'Isée dépasse ici son maître et va puiser ses inspirations à une source plus chaude et plus profonde. Périclès avait reçu des mains de la philosophie ses armes les mieux trempées. De même, Démosthène est redevable à l'étude de l'œuvre platonicienne d'une culture générale dont l'orateur du devoir porte manifestement l'empreinte. Il est donc permis de voir en lui, dans cette mesure, un disciple de Platon. Aller au delà serait une exagération bientôt réfutée par plusieurs de ses discours [1]. Les philosophes *politiques* de la nouvelle Académie et du lycée, voilà quels furent, tout compte fait, ses maîtres le plus souvent écoutés [2]. Cicéron a fait honneur de la

1. « Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fît hommage de *toute* sa réputation au plus grand des philosophes » (Daguesseau). Ce jugement est d'une exagération choquante. *Histoire de Démosthène*, par M. A. Boullée. Paris, 1867 (Didier), p. 360.

2. « Voulez-vous suivre les traces de l'antique Périclès ou de Démosthène?... votre cœur s'enflamme-t-il à la vue de ce beau modèle, de cette image sublime de l'orateur? Il vous faut embrasser dans toute son étendue la doctrine de Carnéade ou d'Aristote... S'il se rencontre un homme qui puisse, selon la méthode d'Aristote, soutenir le pour et le contre

plus grande partie de son éloquence à la philosophie, mais à quelle philosophie? à la sceptique Académie, amie des controverses contradictoires et maîtresse volage [1]. Est-ce là être philosophe véritablement? Démosthène ne l'a pas été plus exactement que l'ami d'Atticus, mais il a, comme lui, beaucoup gagné à pratiquer les écrits philosophiques.

L'étude assidue de Thucydide, les habitudes traditionnelles de l'éloquence grecque, la gravité des circonstances et celle du caractère de Démosthène ont contribué, autant que les leçons de la philosophie, à imprimer à son éloquence une gravité morale d'un effet puissant. « Pourquoi, Leptine, ne pas songer à l'avenir? — C'est que, par Jupiter, nous sommes loin de la prévision de si tristes conjonctures! — Puissions-nous en être toujours éloignés, Athéniens! Toutefois, nous sommes des hommes; gardons-nous de paroles et de lois qui pourraient réveiller Némésis. Espérons le bonheur, demandons-le aux immortels, mais songeons aussi à la loi commune de l'humanité. Lacédémone ne se serait jamais attendue à se voir en l'état où elle est (sa défaite à Leuctres l'avait abattue aux pieds de Thèbes); et Syracuse, cette ancienne démocratie qui soumit Carthage au tribut, qui

sur toutes sortes de sujets; s'il peut, à la manière d'Arcésilas et de Carnéade, combattre toute espèce de propositions, et qu'à cette méthode il joigne la connaissance de l'art oratoire, l'habitude et l'exercice de la parole, voilà le véritable, le parfait, le seul orateur. » *De oratore*, III, 18, 19, 21.

1. *Orator*, 3; *Ad Atticum*, III, 25 : « O Academiam volaticam... modo huc, modo illuc. » Toutes les écoles philosophiques ne sont pas également propres à former l'orateur : *Orator*, 19, 4; *De oratore*, III, 17; *Ad Atticum*, II, 16; *De finibus*, IV, 3.

dominait sur tous les peuples d'alentour, qui vainquit les flottes d'Athènes, elle ne prévoyait pas qu'à lui seul, un scribe, un valet, dit-on, lui imposerait le joug de la tyrannie (Denys l'ancien). Le Denys de nos jours eût-il imaginé qu'avec une barque et une poignée de soldats, Dion chasserait le maître de tant de trirèmes, de troupes étrangères et de cités ? Oui, sans doute, l'avenir est voilé à tous les hommes ; de petites causes opèrent de grandes révolutions. Il faut donc se modérer dans la prospérité et se pourvoir contre l'avenir. » L'évènement devait confirmer les réflexions morales du jeune orateur, et même les dépasser de beaucoup. Pouvait-il en 355 prévoir qu'un homme de Pella détruirait l'indépendance hellénique, qu'un adolescent macédonien, en moins de huit années, soumettrait tout l'Orient à son empire ?

Plus tard, témoin des revers qui peu à peu acheminent la cité de Minerve à sa ruine, Démosthène s'arme contre les défaillances publiques des désastres mêmes qui les ont provoquées. Il exhorte Athènes à tirer son salut de son adversité : « On vous a fait, Athéniens, un rapport fidèle, mais vous devez ne pas vous laisser consterner par le malheur. Réfléchissez que le découragement n'est ni avantageux à la crise présente ni digne de vous ; mais il est digne de votre gloire de considérer que votre devoir est de réparer vous-mêmes le mal. Si la haute idée que vous avez d'Athènes n'est pas une illusion, il vous faut vous montrer supérieurs aux autres hommes au sein des revers. Mon vœu le plus cher eût été que cet évènement n'eût pas atteint la cité, et que la fortune

lui épargnât toute disgrâce. Mais si cela devait être, si le destin l'avait résolu, j'estime avantageux que les choses se soient accomplies ainsi. En effet, la Fortune a des retours rapides; elle passe aisément d'un camp à l'autre. Les défaites, ouvrage de la lâcheté, sont seules constantes en leur stabilité. Croyez-moi, vos vainqueurs mêmes n'ignorent pas que, si vous le voulez, si cet échec vous réveille, il n'est pas encore possible de décider si l'évènement leur est heureux ou malheureux. Si le succès leur enfle le cœur, leur victoire peut tourner bientôt à votre avantage. Car plus confiant sera leur mépris, plus rapide sera leur chute... Nul de vous peut-être, Athéniens, n'a recherché pourquoi l'adversité est meilleure conseillère que le bonheur. La seule raison en est que l'homme heureux ne redoute rien; il ne se croit pas menacé des maux qu'on lui annonce; au contraire, l'infortune nous met sous les yeux les fautes dont elle a été le fruit, et elle nous rend, pour l'avenir, sages et mesurés [1]. »

Dans le procès de la *Couronne*, Eschine rapetisse le débat, Démosthène sans cesse le grandit; il ne parle pas sous l'inspiration de passions personnelles peu avouables, mais au nom de la dignité morale. Le stoïcien Panétios le félicitait d'établir la plupart de ses harangues sur ce principe que « le beau seul est éligible » et préférable en soi. En effet, Démosthène ose toujours présenter aux Athéniens l'image d'une vertu austère et laborieuse. Il exige d'eux qu'ils

1. *Exordes* 39 et 43. Didot, p. 762, 764 ; cf. p. 264, § 161. Cette pensée est développée par Bossuet, *Oraison funèbre* de la reine d'Angleterre.

préfèrent *l'honnête* difficile et même malheureux à *l'utile* agréable, mais déshonorant. Une bonne cause doit être soutenue, fût-elle condamnée à périr ; la nécessité la plus impérieuse est celle de l'honneur. « Si un dieu (car un mortel ne saurait se porter garant de si graves intérêts) vous donnait l'assurance qu'en restant en repos et en laissant aller les affaires, vous ne verrez pas à la fin Philippe fondre sur vous, alors même, par Jupiter et par tous les dieux, il serait honteux, indigne de vous, de la puissance athénienne et des exploits de vos ancêtres, de sacrifier à votre indolence la liberté de la Grèce entière; et quant à moi, j'aimerais mieux mourir que de vous donner un tel conseil. Néanmoins, si un autre est de cet avis et vous persuade, eh bien! soit, ne vous défendez pas, laissez tout à l'abandon. Mais si nul n'agrée ce sentiment, et si tous, au contraire, nous savons que plus nous le laisserons s'agrandir, plus il sera fort et redoutable le jour où il le faudra combattre, dans quel espoir nous dérober? à quoi bon les délais? quand nous déciderons-nous, Athéniens, à faire notre devoir? — Hé! par Jupiter, quand il y aura nécessité! — Mais ce qu'on peut appeler la nécessité de l'homme libre, non seulement elle est présente, mais elle a passé depuis longtemps. Quant à celle de l'esclave, il faut prier les dieux de vous en préserver. En quoi diffère-t-elle de l'autre? Pour l'homme libre, la plus grande nécessité c'est la crainte du déshonneur, et je ne sais en effet ce qu'on pourrait imaginer de plus impérieux; mais pour l'esclave, ce sont les coups, les châtiments corporels. Puissiez-vous ne la jamais connaître! et même il messied d'en

parler [1]. » Haut les cœurs ! était le cri du patriote et la devise de l'orateur.

Démosthène connaissait comme Aristote les infirmités de la multitude athénienne; mais, tandis que le philosophe les condamnait sans appel, l'orateur politique travaillait à les combattre. « Comme la foule vit seulement de passions, elle poursuit seulement les plaisirs qui lui sont propres et les moyens de se les procurer; elle s'empresse de fuir les peines contraires. Mais du beau, du vrai plaisir, elle ne se forme même pas l'idée, parce qu'elle ne les a jamais goûtés. Quels discours, je le demande, quels raisonnements pourraient corriger ces natures grossières? Il n'est pas possible, *ou du moins il n'est pas facile* de changer, par la seule puissance de la parole, des habitudes sanctionnées par les passions depuis longtemps [2]. » Vers la fin de sa carrière, Démosthène éprouvait, dit-on, le découragement que la sentence trop rigoureuse du moraliste était propre à inspirer. Mais ce découragement, sa vie politique tout entière l'avait désavoué d'avance. L'œuvre difficile dont parle Aristote, Démosthène l'a accomplie : à force de parler de leur honneur aux Athéniens dégénérés, il le leur a fait ressaisir. En poussant ses concitoyens dans les âpres sentiers du bien, il semait de ronces sa propre voie et marchait à un précipice presque certain. — L'homme affrontant les affaires publiques dans l'espoir de corriger ses semblables, se jette en pâture à des « bêtes féroces »; « il périra avant

1. *Sur la Chersonèse*, Didot, p. 54, § 49; cf. p. 23, § 10.
2. *Morale à Nicomaque*, X, 10, § 4.

d'avoir servi de rien à la République, inutile aux autres et à lui-même [1]. » Démosthène a bravé la prophétie de Platon et l'a démentie à demi : s'il a péri à la tâche, Athènes lui a dû le salut de son honneur. Ce dévouement a été l'inspirateur constant de toute sa vie. A cet égard, il n'a jamais gauchi ni varié. Sur d'autres points, ses sentiments n'ont pas toujours eu la même fermeté. Parfois, chez lui, le politique s'est substitué au moraliste et l'a effacé.

II. — RAPPORTS DE LA JUSTICE ET DE LA POLITIQUE.

« Ἡ δικαιοσύνη... οὔθ' ἕσπερος οὔθ' ἑῷος οὕτω θαυμαστός : La justice... ni l'étoile du soir, ni l'étoile du matin ne sont aussi belles. »
(ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, V, 1.)

« Ἔστι δὲ πολιτικὸν ἀγαθὸν τὸ δίκαιον, τοῦτο δ' ἐστὶ τὸ κοινῇ συμφέρον : Le bien en politique, c'est la justice, et la justice c'est l'utilité générale. » (ARISTOTE, *Politique*, III, 7.)

Un des arguments développés par Démosthène avec le plus de force contre Philippe, est l'instabilité de tout pouvoir fondé sur l'injustice. Interprète de la conscience humaine, l'orateur de la deuxième *Olynthienne*, en déclarant ruineux l'édifice de la puissance inique, affirme ce qui devrait être pour se consoler de ce qui est. En d'autres circonstances, Démosthène a allié aux considérations morales les conseils de la sagesse pratique. Après la consécration de l'honnête, seule base des succès durables, il a réclamé l'union de l'honnête et de l'utile. La doctrine socratique, si pure d'intention, incline ici à une exagération dange-

1. Platon, *République*, VI.

reuse. Aux yeux du maître de Platon, une chose n'est pas bonne, quand elle n'est bonne à rien. — *Aristippe* : « Un *panier à ordures* est donc aussi une belle chose? — *Socrate* : Oui, par Jupiter, et un bouclier d'or est laid, si l'un est convenablement approprié à son usage, et l'autre, non [1]. » Ce sentiment a du moins le mérite de la netteté et de la franchise, qualité dont manque le paradoxe stoïcien : *L'honnête est toujours utile, est le seul utile*, théorie fondée sur une équivoque où se confondent l'utilité morale et l'utilité pratique. Des deux parts il y a méprise; Socrate et le Portique ont outré la vérité. Démosthène reste dans une juste mesure, en disant : « Il faut toujours viser à la justice et la pratiquer, mais en même temps chercher les moyens de l'identifier avec l'intérêt [2]. » Le politique se garde des spéculations idéales, et tient compte de la réalité des choses. Il poursuit tout ensemble l'honnête et l'utile : que lui demander davantage, et n'est-ce pas assez pour lui de ne pas mettre la main à certain panier?

La devise politique de Hobbes était le mot de Plaute. « L'homme est un loup pour l'homme [3]; » l'état de nature est le brigandage. Puisque les hommes sont portés d'instinct à s'entre-détruire, il leur faut un vigoureux despote capable de constituer l'ordre et la société. — Aristote n'a pas vu du même œil la nature

1. Voir plus haut, p. 19, le texte et la note. L'esthétique utilitaire de Socrate conduit à la morale utilitaire des épicuriens et des sceptiques.

2. *Pour les Mégalopolitains*, Didot, p. 107, § 10.

3. « Homo homini lupus, quem non gnoveris. » En supprimant cette restriction, le philosophe chrétien aggrave la dureté de la sentence du poète latin.

humaine. L'homme, dit-il, est un être sociable (πολιτικὸν ζῶον); la justice est « ce qui est utile au plus grand nombre », et ainsi entendue elle constitue le bien politique. La pensée de Démosthène n'est pas moins généreuse que celle du Stagirite. La justice, à ses yeux, réside dans la défense des opprimés. Telle a toujours été, telle doit demeurer la politique d'Athènes. Les Mégalopolitains (Arcadie) invoquaient le secours d'Athènes contre Lacédémone, alors son alliée. Sparte se réclamait de cette alliance pour dissuader sa rivale de secourir la citée attaquée. « J'admire ceux qui prétendent que, par notre alliance avec l'Arcadie, Athènes se montrera inconstante et perfide. Je pense tout le contraire, Athéniens; car nul ne niera, j'imagine, que Lacédémone, et Thèbes avant elle, et dernièrement l'Eubée n'aient été sauvées, puis reçues comme alliées par notre République, toujours immuable dans son principe; et ce principe, quel est-il? la délivrance des opprimés. Cela étant, ce n'est pas nous qui aurons varié; ce sont ceux qui refusent de respecter les droits des peuples. On verra les autres États changer sans cesse de politique au gré de leurs convoitises, mais Athènes jamais [1]. »

La protection des faibles est une obligation si étroite, au sentiment de Démosthène, qu'il en fait le critérium souverain de la justice dans les rapports d'Athènes avec le dehors. C'est là, pour lui, la source de l'honneur et le fondement de l'équité. « Les hommes disposent en maîtres de leurs actions, mais l'opinion qui les juge, nul n'est assez puissant pour la maî-

1. Didot, p. 108, § 14. Cf. *Politique* d'Aristote, V, 7.

triser, et l'on publie sur l'auteur d'un acte l'appréciation que cet acte lui-même a fait naître. Faisons donc en sorte de conformer notre politique à l'équité; établissons-la sur ce principe : faire à l'égard des opprimés ce que dans l'adversité (puisse-t-elle ne jamais nous atteindre !) nous voudrions que les autres fissent pour nous (22ᵉ *Exorde*). »

Dans le discours *Pour la liberté des Rhodiens*, Démosthène distingue la justice sociale de la justice internationale; mais, cette fois, il est loin d'imposer à cette dernière l'obligation de la beauté morale. « Je crois juste de rétablir la démocratie rhodienne; et juste ou non, quand je considère la conduite des autres peuples, le conseil de ce rétablissement me semble un devoir. Comment cela? c'est que, si tous, Athéniens, étaient zélés observateurs du droit, il serait honteux de nous en écarter seuls; mais, puisque tous travaillent à se rendre capables de violer la justice impunément, alléguer seuls le prétexte de l'équité pour ne rien entreprendre, ce n'est plus justice, c'est lâcheté. Partout je vois l'étendue des droits se mesurer à la grandeur de la force... Les lois, dans une république, appellent à l'égale participation des mêmes droits individuels les grands et les petits; mais dans le droit public de la Grèce, c'est le plus fort qui fait sa part au plus faible [1]. » Tout à l'heure l'orateur sympathique à Mégalopolis plaçait le droit hellénique, identifié pour Athènes avec la protection des faibles [2], au-dessus du droit strict. Il subordonnait

1. Didot, p. 104, § 28.
2. ἁπλῶς μὴ προέσθαι μηδένα τῶν ἐλαττόνων τῷ μείζονι.

la justice absolue à la justice internationale, comme un politique moderne sacrifierait l'exacte équité à l'équilibre européen. Le protecteur de la liberté rhodienne est allé plus loin et trop loin. Il reconnaît une morale sociale relevant de l'équité et une morale hellénique soumise à la loi de la force. A quelles fins? il veut, dit-il, que tous les peuples voient dans les Athéniens les défenseurs de l'indépendance commune. Allons au fond de sa pensée : la suprématie d'Athènes, champion de la liberté hellénique, réalisera pour lui le règne de la justice en Grèce.

Thucydide, lui aussi (VI, 89), a mis sous les yeux d'Athènes l'obligation politique et morale de s'ériger en protectrice des États libres : c'est la manière la plus habile et la plus sûre pour elle de combattre la prépondérance de l'oligarchique Lacédémone. Cette politique concilie l'utile et l'honnête; Démosthène en célèbre, à son tour, les avantages et la magnanimité; mais, peu constant avec lui-même, après avoir édicté la loi de l'honneur, il vient échouer à une apologie de la force : on ne s'attendait pas à cette chute, et quelle excuse en donne-t-il? le spectacle de l'injustice universelle... Trop souvent, en effet, l'exemple de l'iniquité heureuse séduit; le chien de la Fontaine (VIII, 7) n'y a pas résisté. Il s'était fait un collier du dîner de son maître et le lui portait au logis; un mâtin l'attaque : grand combat. D'autres agresseurs surviennent. Le dépositaire fidèle prévoit sa défaite; il se décide à s'accommoder.

Notre chien, se voyant trop faible contre eux tous,
Et que la chair courait un danger manifeste,
Voulut avoir sa part; et, lui sage, il leur dit :

Point de courroux, messieurs ; mon lopin me suffit ;
Faites votre profit du reste.
A ces mots, le premier il vous happe un morceau :
Et chacun de tirer, le mâtin, la canaille,
A qui mieux mieux : ils firent tous ripaille;
Chacun d'eux eut part au gâteau.

Ainsi certains congrès, au nom de la justice (distributive), dépècent une victime, dans l'intérêt de la paix générale. La maxime athénienne est alors justifiée : à chacun selon sa force, et non selon ses droits; car nul des intéressés ne croit trouver son avantage à être juste isolément.

Démosthène a distingué une justice sociale et une justice internationale. Dans quelle mesure cette distinction est-elle légitime, et si on l'admet, quelles conséquences a-t-on le droit d'en tirer? En principe, la justice ne change pas de nature en changeant de théâtre ; qu'elle s'applique à des individus ou à des groupes d'individus, aux citoyens d'un seul État ou à plusieurs États, elle demeure la même en son essence. Le bien, selon Kant, est ce qui peut être universalisé impunément. La justice étant une et absolue en soi, les principes de la justice sociale devraient pouvoir s'étendre à la justice internationale, et le droit des individus généralisé, devenir le droit des gens. En l'état actuel de l'Europe, ces deux justices sont observées très inégalement. La justice sociale est respectée, à des degrés divers, dans chaque État; en aucun cas le citoyen n'est autorisé à la violer, même devant une violation commise par autrui à son détriment. En effet, si le principe des représailles était admis, il détruirait l'ordre social, dont le maintien sauvegarde tous les intérêts particuliers mieux que

ne saurait faire la vindicte ou la répression individuelle. L'État est armé, pour la défense de ses membres, de lois qui les protègent contre tout agresseur efficacement. Ainsi, un contrat social oblige chaque peuple isolément par-devers lui-même, et est fortifié de sanctions suffisantes. Au contraire, on n'a pu encore rédiger de contrat international qui s'impose à l'Europe dans des conditions analogues d'efficacité et de durée. Elle a des traités, des conventions temporaires, trop semblables à de simples trêves. Elle manque de sanction capable de prévenir les délits, de réprimer et de châtier les violences. Si un État de l'Europe viole la justice pour nous nuire, avons-nous le droit de la violer de même pour assurer notre défense? Cette violation est regrettable ; car le mal reste toujours le mal, et rien ne le modifie ni ne le transforme absolument. Mais n'est-elle pas excusable? Le pacte temporaire et précaire, qui liait (en supposant qu'il existât) les États entre eux, est rompu ; à l'ordre consenti succède l'anarchie ; à la loi diplomatique, la loi de nature. Demander à l'injustice un recours contre l'injustice est anormal, immoral, au point de vue des principes, mais licite pratiquement, puisque la nécessité l'exige. La loi civile défend de blesser autrui, et elle permet de tuer un meurtrier. Menacé dans sa vie ou dans son honneur, qui est une des forces vitales des nations, un État ne connaît plus d'autre loi que celle de sa conservation, et il ne discute plus sur les moyens de se l'assurer [1]. S'il

1. Balzac (*Le Prince*, chap. 8) déplore le discrédit de la vieille théologie, moins accommodante, mais plus vertueuse que la nouvelle : « Elle dit assez qu'un petit mal est défendu, quand il devrait en naître un

ne se défend lui-même, quelle force étrangère aura mission et pouvoir de le défendre? Peut-être l'Europe connaîtra-t-elle un jour un arbitrage souverain, justice de paix universelle, assez forte et respectée pour vider les querelles et imposer ses décisions. Le monde hellénique l'ignorait au temps de Philippe; il a manqué aux nations modernes jusqu'à ce jour. Les princes les plus osés ont parfois été contraints de respecter la loi, protectrice commune de leurs sujets : la destruction de la paix sociale et la perte de leur couronne auraient peut-être châtié leurs iniquités. Contre un État voisin, s'il est faible, la violence offre moins de risques. Frédéric le Grand respectait l'héritage du meunier Sans-Souci (c'était le droit social) et il volait la Silésie (c'était sa façon d'entendre le droit international). Il y avait des juges à Berlin pour un moulin : où en trouver pour des provinces?

Le combat pour la vie est une loi naturelle et généralement légitime. Mais enfreindre la justice pour se défendre, ce n'est pas user de la force pour la ruine de la justice, ni adopter la maxime : La force prime le droit. Démosthène, témoin du triomphe de ce détestable principe, en a voulu tirer un encouragement à l'appliquer; en cela, il a failli. Il était

grand bien; que si le monde ne peut se conserver que par un péché, elle est d'avis qu'on le laisse perdre...; que Dieu a mis entre nos mains ses commandements et non pas la conduite de l'univers. » Au chap. 30, la thèse est tout autre : « Une personne qui se noie se prend indifféremment à tout ce qu'elle rencontre...; la nécessité excuse et justifie tout ce qu'elle fait. La loi de Dieu n'a point abrogé les lois naturelles... Ce n'est pas pécher, que de se défendre de la main gauche. » Nous voilà loin des principes de la vieille théologie. Ces deux chapitres sont à lire; on y trouvera l'explication du changement de front du politique moraliste.

mieux inspiré, quand il recommandait aux juges de la loi de Leptine de ne point se permettre comme citoyens ce qu'ils réprouveraient comme hommes. Or, si dans les rapports sociaux il faut que le droit prévale sur la passion, pourquoi vouloir qu'il n'en soit plus de même entre cités ? Les États représentent comme autant de particuliers et doivent tendre, par le respect du droit, à l'établissement d'une association analogue à celle qui lie les membres de chaque État. Admettre la légitimité de la force, c'est encourager les individus collectifs dont se compose la famille humaine au régime de la vie sauvage.

L'idée du droit a été, en général, faible chez les Grecs. Athènes, à bout de ressources, se jette sur une ville alliée, Oropos en Béotie, et la pille de fond en comble. « Ce ne fut pas méchamment, mais par nécessité », telle est la conclusion morale que Pausanias (VII, 11), tire de ce brigandage. Un prédicateur de morale qui a la prétention d'être grave, Isocrate, a fait un éloquent développement sur l'union inviolable de l'utile et de l'honnête. Puis, quand il lui faut se prononcer sur les violences d'Athènes, voici l'excuse dont il les absout : « Les Athéniens pensèrent qu'entre deux partis fâcheux il fallait choisir de maltraiter les autres plutôt que d'être maltraités eux-mêmes, et de dominer injustement sur les peuples plutôt que de se laisser asservir injustement par Lacédémone, pour échapper à ce reproche. Et tout ce qu'il y a de gens bien avisés penseraient de même ; quelques moralistes, tout au plus, affectant la sagesse, parleraient et choisiraient autrement. » Mélos et Scione n'émeuvent pas davantage son flegme

ingénu : « On nous accuse d'avoir asservi les Méliens, détruit ceux de Scione. A mes yeux, ce n'est pas du tout un indice de notre tyrannie, que des peuples qui nous avaient fait la guerre aient été fortement punis (σφόδρα κολασθέντες); mais c'est une grande preuve que nous gouvernions bien nos alliés, que nulle des villes soumises n'ait éprouvé un semblable traitement [1]. » Isocrate se contente à peu de frais et se dédit fort galamment.

La constance des pensées, surtout la parfaite harmonie de la théorie et de la pratique, seront toujours, sur certains objets, rares parmi les hommes. D'ordinaire, les désaveux donnés à la spéculation le sont au détriment de la morale : on pense bien et l'on agit mal. Quelquefois les actes valent mieux que les paroles. Les écrits d'Helvétius sont d'un pourceau d'Épicure; sa vie fut celle d'un sage. Telles théories ont subi des démentis profitables à la vérité et au bien : le scepticisme spéculatif de Kant, n'osant pas maintenir ses prétentions devant la morale, abdique en sa faveur. Leibnitz est tombé, de même, dans une inconséquence heureuse. L'auteur des *Essais de Théodicée* loue Dieu de tolérer des maux particuliers, origine d'un bien général. Car le mal est souvent la condition du bien : « Le grain qu'on sème est sujet à une espèce de corruption pour germer. » Voilà donc le Créateur autorisé à user de la maxime : La fin justifie les moyens, et à jouir du bénéfice de la raison d'État. Faudra-t-il

1. *Panégyrique*, Didot, p. 38, § 100; p. 158, § 63. *Sur la paix*, p. 103, § 28. *Panathénaïque*, p. 165, § 117. *Antidosis*, édition de M. E. Havet, introduction.

accorder le même privilège aux hommes? à Dieu ne plaise! « La règle *Non esse facienda mala ut eveniant bona* est confirmée ici. On n'approuvera point qu'une reine prétende sauver l'État en commettant, ni même en permettant un crime. Le crime est certain, et le mal de l'État est douteux... Mais par rapport à Dieu, rien n'est douteux, rien ne saurait être opposé à la règle du meilleur, qui ne souffre aucune exception ni dispense. » Ainsi, Dieu aura toujours le droit de poursuivre le meilleur, même à l'aide du mal, parce qu'il sait certainement où il va; l'homme ne l'aura pas : le mal qu'il espère guérir, le bien qu'il se flatte d'opérer sont également incertains. — Si pourtant la certitude sur ces deux points était acquise, le mal destiné à produire un bien incontestable serait-il permis, et même ne serait-il pas louable? — Logiquement, Leibnitz ne saurait se refuser à l'affirmative; mais la logique n'est pas toujours la qualité maîtresse des métaphysiciens. Leibnitz se contredit donc en refusant de soumettre au même principe moral l'homme et Dieu, et la défense que le théoricien de *l'optimisme* intime à l'homme de chercher ici à imiter Dieu, prouve que le système attribué à Dieu et celui de l'auteur sont l'un et l'autre très discutables.

Les philosophes qui s'avisent de politique, ou les politiques qui aspirent à philosopher, demeurent difficilement d'accord avec eux-mêmes [1]. A cela, rien

1. Frédéric II était philosophe dans sa correspondance avec Voltaire et dans l'*Anti-Machiavel*; il le fut très peu sur le trône et dans ses relations étrangères. « Qui dit politique, dit presque coquinerie. » Le roi de Prusse parlait de la politique comme la Rochefoucault parlait de la vertu désintéressée : qui a la jaunisse voit tout en jaune.

d'étonnant : les philosophes de profession ne le sont pas toujours davantage. Platon a mis la justice au nombre des idées souverainement belles, qui sont le cortège et le rayonnement des perfections de la Divinité. Pourtant, dans sa *République*, il méconnaît la justice et la liberté au point de proscrire les droits élémentaires de l'individu, l'instinct de la propriété, les affections naturelles de la famille. Elles sont noyées par lui dans l'État « comme quelques gouttes de miel dans une grande quantité d'eau [1] ». Le génie le plus vigoureux de l'antiquité n'a pas échappé toujours, sinon à des contradictions formelles, du moins à la divergence de points de vue multiples, acceptables chacun en soi, en vertu des milieux et des circonstances, mais non faciles à accorder.

La méthode d'Aristote est différente de celle de Platon. Platon reste d'ordinaire attaché à la spéculation pure ; il pose, ou plutôt il cherche des principes dont la formule est l'objet de ses *Dialogues*. Ainsi il poursuivra la définition de la beauté, de la bonté, de la sainteté. Dans le *Gorgias*, il examine en philosophe les rapports de la justice et de l'éloquence, et comme la dialectique lui paraît seule capable de réaliser le vrai et le bien, il lui immole la rhétorique qui atteint seulement au vraisemblable et à l'apparence de l'utile. Aristote procède autrement : d'abord il établit les principes; puis, ces réserves faites, il donne des règles accommodées au train ordinaire des choses. Il affirme ce qui devrait être, puis il explique ce qui est.

Ainsi, dans sa *Rhétorique*, il regrette d'abord, au

1. *Politique* d'Aristote, II, 1.

nom de la vérité et de la justice, que l'infirmité humaine ait suscité un art condamnable en soi. Si les hommes étaient sages, l'éloquence ne serait pas plus nécessaire à l'orateur qu'au mathématicien et au géomètre. Mais les auditeurs ont un goût perverti (μοχθηρίαν); ils ne se contentent pas de la démonstration qui prouve : nous allons donc parler de l'élocution et des manières de la rendre propre à séduire. — L'action mérite les dédains des esprits sensés; mais la foule l'exige de ses orateurs comme de ses comédiens. Les choses ne sont pas telles qu'elles devraient être, mais nécessité s'impose [1]. — Il faut respecter la loi. Néanmoins, voici des artifices de raisonnement propres à les infirmer, si elles vous condamnent, à les confirmer, si elles vous justifient. Selon les cas, battez en brèche la loi écrite au nom de la loi naturelle, ou la loi naturelle au nom de la loi écrite. Appliquez la même tactique aux contrats et aux traités. — La cité repose sur l'égalité et sur l'application à tous d'une loi commune. Les grands hommes devront-ils aussi la subir? non : « Ce serait leur faire injure que de les réduire à l'égalité commune, quand leur mérite et leur importance politique les mettent si complètement hors de comparaison. De tels personnages sont, on peut le dire, des dieux parmi les hommes : nouvelle preuve que la législation ne peut concerner que des individus égaux par leur naissance et par leurs facultés. Mais la loi n'est point faite pour ces êtres supérieurs; ils sont eux-mêmes la loi. Il serait ridicule de tenter de les soumettre à la constitution;

1. *Rhétorique*, III, 1. Οὐχ ὀρθῶς ἔχοντος, ἀλλ' ὡς ἀναγκαίου. Cf. I, 13, 15.

car ils pourraient répondre ce que, suivant Antisthène, les lions répondirent au décret rendu par l'assemblée des lièvres sur l'égalité générale des animaux [1]. » — La morale, considérée en soi, a des principes immuables. Dans les applications de détail, elle est aussi individuelle et opportuniste que la médecine [2]. Ce n'est plus la règle de fer, raide et inflexible; c'est la règle de plomb de Lesbos, qui se plie aux accidents de la pierre et en suit les contours.

Le philosophe se contredit-il dans ces assertions diverses ? Nous aimons mieux dire qu'il se dédouble. Il voit les choses au point de vue théorique, puis au point de vue pratique, sous leur double aspect. L'orateur politique n'a pas à présenter ainsi les deux faces de Janus; il s'en tient à celle qui lui convient. Il omet les restrictions théoriques et va droit à la réalité des choses. Or, souvent la réalité, la nécessité politique font violence à la vérité spéculative. Platon et Aristote, en acceptant l'esclavage, ont subi ce joug. La société antique reposant sur cette iniquité, il leur était impossible de songer à l'ébranler dans ses fondements. L'organisation politique et sociale de l'État empêchait les anciens de voir la vérité sur ce point, ou, s'ils la voyaient, de la dire, et de plaider pour une cause dont le triomphe, alors impossible, devait être postérieur de longs siècles à l'avènement du christianisme.

Ainsi, chez les meilleurs philosophes, les principes

1. *Politique*, III, 8. Ces lions rappellent ceux du *Gorgias*.

2. *Morale à Nicomaque*, II, 2. — Cf. M. P. Janet, *Histoire de la science politique*, t. I, p. 200.

et l'application des principes, la morale absolue et l'intérêt politique se concilient souvent assez mal. Les peuples, dit-on, seront heureux quand les rois seront philosophes, ou les philosophes, rois. A ce compte ils semblent condamnés à ne jamais l'être. Un roi peut être philosophe dans son for intérieur ; il est chef d'État en son conseil. Quand d'aventure la philosophie règne, elle ne gouverne pas. Un moraliste théoricien célèbre avec ravissement la justice idéale contemplée dans son essence et dans la perfection de sa beauté absolue : « Ni le lever, ni le coucher du soleil n'est aussi digne d'admiration !... » L'extase est interdite au politique. Il ne contemple pas le monde intelligible; il cherche à voir distinctement le monde réel et s'efforce d'atténuer la distance infinie qui les sépare. Puisqu'il lui est refusé d'ordinaire de réaliser le bien sans mélange [1], il borne son ambition à faire le plus de bien qu'il peut avec le moins de mal possible. Car il lui faut, non s'asservir à des idées, mais compter avec des hommes.

Remarquons la différence du point de vue des anciens et des modernes à l'égard des diverses formes de l'obligation morale. Les anciens sont citoyens avant tout : ils subordonnent la morale à la politique [2], et tous les devoirs au devoir civique. De là le caractère propre du *De officiis* de Cicéron, œuvre si belle au jugement de Saint-Cyran, que le pieux solitaire s'étonnait qu'elle ait pu être inspirée à un génie pure-

1. La nature des choses est telle que le bien et le mal vont partout de compagnie. Platon, *Lois*, traduction de M. Cousin, t. VII, p. 32.

2. *Politique*, III, 7; *A Nicomaque*, I, 1. *Esprit des lois*, XXIII, 17.

ment humain, avant la loi de grâce. Or, cette œuvre est surtout un traité de morale sociale. Cicéron y place au premier rang les devoirs envers les dieux, et il fait à peine mention de ces devoirs dans le reste de l'ouvrage. C'est que les païens n'avaient pas besoin d'une morale religieuse spéciale, de préceptes exclusivement relatifs aux obligations envers la Divinité : ils la servaient en servant la patrie.

Le Dieu des chrétiens est le Dieu de l'humanité. Les divinités païennes manquaient de ce caractère d'universalité. Zeus, il est vrai, étendait son empire sur le monde non barbare tout entier, sans s'attacher spécialement à telle nation ou à telle contrée particulière. Mais, au-dessous de lui, les immortels adoptaient volontiers certains pays. Ils avaient sur la terre un domicile légal et quelquefois aussi des pied-à-terre. Ils faisaient partie intégrante de la cité où ils s'étaient foncièrement établis [1]. Défendre l'État, c'était les défendre; la défaite de l'État entraînait leur défaite et les condamnait à la perte de leur demeure consacrée et à l'exil. Énée emporte avec lui ses dieux vaincus et valeur chercher une nouvelle patrie. Ainsi, tandis que chez les modernes la foi religieuse peut ne pas être toujours en parfait accord avec le sentiment patriotique, chez les anciens le devoir religieux et le devoir civique, loin de se contrarier, se fortifiaient l'un l'autre au profit de la patrie.

1. Quand les rois de Sparte partaient en guerre, ils emmenaient avec eux les deux Tyndarides : c'étaient leurs dieux de campagne. Cicéron conjure les Romains de venger les dieux nationaux (*deos patrios*) de la Sicile comme s'ils étaient les leurs (*Verrines*, II, livre 4, chap. 43, 51). Voir M. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, III, 6.

Montesquieu rappelle le trait du Perse Cambyse, faisant précéder ses soldats d'animaux estimés sacrés par les Égyptiens. Ceux-ci eurent « la stupidité » de n'oser tirer et la ville assiégée fut prise. « Qui ne voit que la défense naturelle est d'un ordre supérieur à tous les préceptes [1] ? » Les anciens en jugeaient ainsi. Ils estimaient le dévouement à l'État à plus haut prix que la réalisation de tel ou tel bien moral particulier. Le bien public est le bien par excellence ; qui sert vertueusement son pays n'a pas besoin d'autres vertus. Parfois, le politique moraliste, en souvenir des principes de la philosophie, adoucit par une restriction l'ordre impérieux de tout sacrifier à l'intérêt de l'État : « Il y a des choses hideuses et infâmes que le sage ne fera point, même pour le sauver [2]. » Mais c'est là une concession faite pour la forme à l'idée du bien absolu et à la maxime stoïcienne que l'honnête seul est vraiment utile. Cicéron n'ignorait pas que la sagesse du politique n'est pas celle de Zénon ; aussi reprochait-il à Caton d'opiner toujours comme dans la cité idéale de Platon, et de nuire à la République par cette inflexibilité étroite [3]. Que le salut du peuple soit la loi suprême : telle est, en somme, la maxime fondamentale de la politique et de la morale de l'antiquité.

1. *Esprit des lois*, XXVI, 7.

2. *De officiis*, I, 45. Cette exception à la règle souveraine ne laisse pas de faire de la peine à Cicéron ; heureusement une pensée le met un peu à l'aise (*hoc commodius se res habet*) : c'est que jamais la République n'exigera du sage un tel sacrifice.

3. *Ad Atticum*, II, 1 : passage commenté par Camille Desmoulins (*Le vieux Cordelier*, nos 7, 1 fin, 3 fin).

Le spiritualisme chrétien a inspiré aux modernes une morale plus délicate et, en quelque sorte, plus personnelle que civique. Tel prince chrétien a pu mettre sur la même ligne l'intérêt de son âme et l'intérêt de l'État, quelquefois même sacrifier l'intérêt de l'État à des scrupules de conscience. En 1259, par le traité d'Abbeville, Louis IX restituait, contre leur gré, à Henri III d'Angleterre le Limousin, le Périgord, le Quercy, l'Agénois, une partie de la Saintonge. « Sa conscience li remordait [1] » des conquêtes faites en France par ses aïeux sur nos futurs adversaires de la guerre de Cent ans. Une fois engagé dans cette voie, pourquoi le saint roi n'allait-il pas jusqu'au bout? Une restitution partielle était-elle un « bon rendage »? Réduire le royaume au domaine de Hugues Capet eût été logique [2]. — Aux yeux du moraliste chrétien, la piété est le tout de l'homme, même sur le trône, et elle ne se confond pas, comme la piété antique, avec l'amour de la patrie. Le saint du christianisme rapporte tout au salut de son âme; le Grec ou le Romain d'une vertu parfaite rapporte tout au salut de la cité.

L'antiquité s'intéresse moins à l'homme considéré en soi qu'au citoyen, et elle l'étudie surtout en vue de son rôle dans l'État. La science politique est à ses yeux la science fondamentale, *architectonique*. Par suite, la justice politique (distinguée de la justice domestique et de la justice civile) donne au bien sa forme

1. Guizot, *Histoire de la civilisation en France*, 14e leçon.

2. Carnéade disait aux Romains : « Tous les peuples qui ont possédé l'empire, et les Romains eux-mêmes, maîtres du monde, s'ils voulaient être justes, c'est-à-dire restituer le bien d'autrui, en reviendraient aux cabanes et devraient se résigner aux misères de la pauvreté. »

la plus excellente. On se rappelle la définition péripatéticienne de la justice : ce qui est utile au plus grand nombre. Celle de Platon, dans la *République*, est également empreinte d'un caractère éminemment social et n'a rien de commun avec la définition : A chacun le sien. Elle réside dans une subordination convenable des trois éléments constitutifs de l'État : les philosophes qui le gouvernent, les guerriers qui le défendent, les artisans dont le travail le nourrit. Cette justice n'a donc rien à démêler avec l'égalité des droits, ni avec la liberté individuelle, choses immolées par Platon à la passion de l'unité; elle résulte d'une certaine harmonie, d'un certain ordre nécessaires, selon le philosophe, à la bonne constitution de la cité [1].

Les préoccupations sociales, familières aux anciens, expliquent encore la disproportion laissée quelquefois par eux entre les délits ou les crimes et les châtiments ; ils ne considèrent pas surtout le degré d'immoralité de la faute, mais la mesure du dommage fait à l'État. Platon condamne à mort l'avocat qui fait commerce de sa parole ou qui défend une mauvaise cause : d'où naît cette sévérité excessive? du désir de guérir à tout prix une des plaies les plus envenimées de la cité athénienne. Le principe sur lequel repose notre justice militaire, en temps de guerre, est la *conséquence* du délit ou du crime commis devant l'ennemi. Elle condamne à mort le maraudeur, à

1. De même la justice, pour l'individu, naît d'une relation convenable établie entre l'intelligence (νοῦς), le courage (θυμός, centre des passions généreuses) et la concupiscence (ἐπιθυμία, désirs brutaux) ; cette justice est écrite en lettres majuscules dans l'État bien ordonné, en minuscules dans l'âme bien réglée ; mais au fond les deux inscriptions sont identiques.

plusieurs années de fers la sentinelle vaincue par le sommeil. En dehors de ces circonstances particulières, la loi moderne établit la pénalité, non sur les conséquences possibles, mais sur l'intention. Ainsi elle ne punit pas comme meurtrier l'auteur d'un meurtre commis en état d'ivresse. Les anciens étaient disposés à poursuivre non surtout la culpabilité, mais le préjudice causé. De là les procès intentés même aux objets inanimés. Une pierre avait de sa chute tué un homme : elle était jugée en forme, condamnée et rejetée hors de l'Attique. Pittacos[1] était l'auteur d'une loi qui frappait d'une peine double les fautes commises pendant l'ivresse. Comme les délits sont plus fréquents en cet état qu'à jeun, le législateur avait consulté l'utilité générale de la répression de préférence à l'indulgence relative due à un délit à demi inconscient. Ainsi l'intérêt public paraît de toutes parts avoir été l'inspirateur, le guide de la morale politique et privée chez les anciens.

La morale en soi est une et identique. Son essence immuable est l'ordre et la nécessité pour le citoyen et l'homme privé d'y conformer ses actes. Mais cette morale unique renferme des devoirs multiples et inégaux en dignité. La détermination de cette hiérarchie peut varier selon les milieux. L'âme, changeante et inégale dans les manifestations de ses facultés chez l'enfant, l'homme fait, le vieillard, est cependant toujours la même en substance. Ainsi l'honnête sera la règle souveraine, l'âme de toutes les actions humaines. Néanmoins, l'honnête ne s'imposera pas à tous sous

1. *Politique* d'Aristote, II, 9 fin.

la forme d'obligations semblables. Le politique, dont la mission est de protéger l'ordre social au dedans et la sécurité de l'État au dehors, ne doit pas subir le joug des mêmes devoirs que le particulier, qui n'a que son bien et sa dignité morale à défendre. La politique et la morale ne sont donc pas en contradiction; mais, soumises l'une et l'autre à un principe commun, le bien, elles le réalisent de diverses manières, diversité légitime, imposée par la différence des circonstances et des objets.

Dans les États, moins le pouvoir politique est concentré en un petit nombre de mains, plus la politique et la justice sont susceptibles de bon accord. Un berger veillant sur son troupeau, telle est, selon La Bruyère, l'image « naïve » du prince, « s'il est bon prince ». S'il ne l'est pas, il pratique la maxime de Fra Paolo : « La première justice du prince est de se maintenir prince. » C'est là l'écueil du pouvoir monarchique. Dans les démocraties, où l'autorité souveraine a passé d'un seul à tous, le pôle de la politique est déplacé aussi. L'intérêt et le devoir sont alors d'accord pour engager les mandataires du souverain à poursuivre le bien du peuple, de qui ils dépendent et dont l'intérêt se confond avec le leur. Dans ces conditions, la justice politique moderne se rapproche de celle des cités libres de l'antiquité, où elle s'identifiait avec la poursuite des avantages du plus grand nombre. Or, quand les gouvernants et les gouvernés sont unis ainsi par la communauté des intérêts, et que la direction de la nation est confiée à la nation même, qui ne voit que les crimes politiques et les désastres publics qui en découlent sont par né-

cessité beaucoup plus rares? Là, point de manœuvres dynastiques compromettant la prospérité nationale; point de diplomatie ténébreuse, ni de ces intrigues si peu avouables que le secret du ministre n'est pas toujours le *Secret du roi*. La politique des parlements demeure discrète; mais elle ne peut ni ne veut en être réduite à se cacher : la lumière de la liberté purifie.

Dans l'ardeur de la lutte Démosthène a perdu, un moment, la vue distincte de la loi morale. Ce que plus d'une fois les philosophes ont fait pour complaire à leurs systèmes ou pour céder aux nécessités des temps, le politique l'a fait dans un élan d'indignation, à la vue de l'iniquité universelle [1]. Il rêvait pour sa patrie la perpétuité de la puissance honorée et celle de l'indépendance. A ce prix il semblait disposé à faire assez bon marché de l'équité stricte. S'engager dans cette voie est périlleux. Les faiseurs de coups d'État ne manquent jamais d'alléguer l'autorité auguste du but poursuivi : ils sortent de la légalité pour rentrer dans le droit; ils ne peuvent avouer qu'ils violent la loi pour échapper à ses menaces. Dieu nous garde d'excuser jamais la transgression de la loi; mais un critérium est infaillible ici pour déterminer la mesure de l'estime due à l'auteur de l'attentat. C'est la formule juridique : Qui en a profité (*Cui bono fuerit*)? Le violateur de la loi a-t-il allégué le bien public dans l'espoir d'atteindre à son bien propre? déclarons-le

1. Thucydide, III, 82. « En temps de paix et au sein de la prospérité, les États et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'ils ne sont point jetés contre leur gré dans de dures nécessités; mais la guerre... enseigne la violence et assimile les passions de la multitude à l'âpreté des temps. »

criminel. L'État seul devait-il recueillir les fruits de l'acte incriminé? philosophes, soyez indulgents au politique : le Dieu bon qui, en créant le monde, a dû vouloir le faire le meilleur possible, l'a pourtant laissé fort éloigné de sa propre perfection.

III. — LE SENTIMENT RELIGIEUX DANS DÉMOSTHÈNE.

« Οἱ μὲν κάλλιστοι καὶ ἁγιώτατοι βωμοὶ ἐν αὐτῇ τῇ ψυχῇ : L'autel le plus beau, le plus saint est le cœur de l'honnête homme. »
(Contre Aristogiton.)

« Φέρειν ὅ τι ἂν ὁ θεὸς διδῷ γενναίως : Supporte ce que la Divinité t'envoie avec courage. »
(Discours de la Couronne.)

Aux époques de crise violente, où le mal triomphe parmi les hommes, il n'est pas rare de voir de grands esprits, troublés par les désordres moraux dont ils sont témoins, s'interroger anxieusement sur la Providence. L'épicurien Lucrèce, spectateur des crimes impunis du triumvirat, reniait les dieux et leur substituait l'aveugle hasard. Contemporain de Domitien, le stoïcien Tacite doutait quelquefois de la bonté de Jupiter très bon et très grand, et subissait la croyance à la fatalité. Au milieu des maux de l'invasion macédonienne, quels ont été à cet égard les sentiments de Démosthène? L'orateur des *Philippiques* parle toujours avec admiration du pouvoir de la fortune : « La fortune est maîtresse de toute chose; elle est le tout (τὸ ὅλον) des choses humaines. » Mais une heureuse fortune peut être la récompense de bonnes actions : — Au siècle d'Aristide et de Miltiade, les Athéniens, observateurs fidèles de la justice dans leurs rapports entre eux et avec les cités grecques, ont mérité de parvenir

au faîte de la prospérité. Les dieux les protègent encore dans leur lutte contre Philippe. Quelle preuve plus éclatante de leur bienveillance que l'occasion propice offerte par le siège d'Olynthe? Un dieu ami inspire au Macédonien l'avidité insatiable destinée à le perdre en réveillant enfin la cité. Sans qu'Athènes ait rien fait pour les provoquer, diverses circonstances favorables s'offrent d'elles-mêmes (αὐτόματα). A la providence divine Démosthène doit la sagacité qui lui permet de dénoncer les desseins de l'ennemi. La protection du ciel a été, avec le dévouement de l'orateur, la source du bienfait de l'alliance thébaine. « Je vais vous faire lire un oracle de ces dieux qui veillent toujours bien mieux que ses gouvernants à la conservation de la République. »

Ailleurs il dit aux Athéniens d'avoir confiance dans l'avenir : « Nous avons toujours été plus justes et plus pieux que Philippe. » — Pourquoi donc a-t-il jusqu'ici mieux réussi que nous? Cette objection des Athéniens à l'orateur moraliste rappelle celle de Louis XIV à M. de Meaux. Le jeune roi conquérant de la Flandre, envahisseur de la Hollande, a vu ses desseins les moins équitables couronnés de succès ; et la victoire l'abandonne dans la guerre de la succession d'Espagne, quand il combat pour la justice et son droit! — La Providence, répondait Bossuet, voulait le punir d'avoir trop aimé la gloire du monde, et exercer dignement sa piété. — Si l'injuste Philippe réussit mieux que vous, réplique Démosthène à ses contradicteurs, c'est qu'il s'occupe avec plus d'énergie que vous de ses affaires. « Je vois que vous avez beaucoup plus de titres que lui à la bienveillance des immortels.

Mais, avouons-le, nous restons immobiles, inactifs. Or, quiconque n'agit point par lui-même n'a aucun droit de prier ses amis, encore moins les dieux, d'agir en sa faveur. »

Les Athéniens s'y prenaient un peu tard pour s'aviser du principe de l'harmonie entre le mérite et le bonheur. L'adversité les engage aujourd'hui à se réclamer de l'équité de la Providence; avant de souffrir, ils ne semblaient pas s'en être vivement souciés. « La justice est ce qui plaît au fort et lui est utile » (*Gorgias*). Athènes avait jadis professé cette doctrine publiquement. Au début de la guerre du Péloponèse, quand les Corinthiens leur avaient reproché une égoïste ambition, ses orateurs avaient répondu : « Nous n'avons rien fait dont on doive s'étonner, rien de contraire à la nature humaine en acceptant un empire qui nous était offert... Nous ne sommes pas les premiers à agir ainsi, mais c'est une loi établie de tout temps que le plus fort maîtrise le plus faible... Un calcul d'intérêt vous fait alléguer des maximes de justice qui n'ont jamais empêché personne de s'agrandir, quand l'occasion s'est présentée d'acquérir quelque chose par la force. » Ce principe fut encore plus ouvertement invoqué dans la conférence des députés d'Athènes avec les magistrats de Mélos (417), pour détourner cette île de l'alliance lacédémonienne. Les Athéniens leur disaient : « Il faut s'en tenir à poursuivre ce qui est possible, et partir d'un principe sur lequel nous pensons de même et n'avons rien à nous apprendre mutuellement : c'est que, dans les affaires humaines, on se soumet aux règles de la justice, quand on y est contraint par une mutuelle nécessité;

mais, pour les forts, le pouvoir est la seule règle, et, pour les faibles, la soumission. » — Les Méliens : « Nous avons bon espoir, avec la protection des dieux, de ne pas vous être inférieurs, en défendant des droits sacrés contre l'injustice. » La réplique des Athéniens est curieuse : la force est de droit divin : « Nous croyons nous aussi que la faveur divine ne nous fera pas défaut ; car nous ne demandons, nous ne faisons rien de contraire à ce que les hommes attribuent à la Divinité et réclament pour eux-mêmes. Nous pensons, en effet, qu'en vertu d'une nécessité naturelle les dieux selon la tradition [1] et les hommes manifestement emploient tous les moyens pour commander, quand ils sont les plus forts. Ce n'est pas nous qui avons posé cette loi ; nous ne l'avons point appliquée les premiers ; nous l'avons trouvée établie et nous la transmettrons après nous, parce qu'elle est éternelle. Nous en profitons, bien convaincus que nul, pas plus vous que d'autres, placé dans les mêmes conditions de puissance, n'agirait autrement [2]. »

La force, devenue l'équité, est une des formes de la fatalité ; il faut s'y résigner comme à toutes les choses nécessaires. « Mortels et immortels, tous sont soumis à l'empire de la loi, qui de sa main souveraine établit et légitime la plus extrême violence [3]. » A l'appui de cet article de foi religieuse et morale, Pindare allègue l'exemple d'Hercule ravissant les bœufs de Géryon. Ainsi un crime *légal* n'est plus un crime ;

1. Jupiter, plus fort que Saturne, l'avait détrôné et envoyé faire fleurir l'âge d'or en Italie. — Voir le *Prométhée* d'Eschyle.

2. Thucydide, V, 89, 104, 105 ; I, 76.

3. Pindare, *Fragments* ; édition Boissonade, p. 299.

or c'est une *loi* avouée du ciel et de la terre que la force justifie l'iniquité. En vertu de cette loi éternelle, héréditaire en Grèce, Mélos, coupable de fidélité envers Lacédémone, fut enlevée après un siège héroïque. Obligée de se rendre à discrétion, elle vit ses femmes, ses enfants réduits en esclavage ; et tous les Méliens en âge de porter les armes furent mis à mort. Vengeance atroce qui, même à Athènes, trouva des censeurs compatissants [1]. « Nul n'ignore que tous les hommes, ceux mêmes qui ne se soucient guère de la justice, éprouvent une certaine pudeur à ne pas la pratiquer. Mais ils s'élèvent hautement contre l'injustice, surtout s'ils en sont personnellement frappés [2]. » Cette pudeur manquait aux Athéniens de la guerre du Péloponèse. Ils étalaient avec cynisme des iniquités que l'hypocrisie romaine a toujours soigneusement voilées ; aux prises avec Philippe, ils se souvinrent tardivement de la justice et des dieux [3].

La pensée de Démosthène semble en général indécise sur les questions de morale religieuse. Grande est la difficulté pour un païen d'accorder la morale avec les opinions reçues à l'égard des dieux, et de concilier la logique des sentiments avec le respect de dogmes bizarres et illogiques. Durant la lutte, Démosthène incline à atténuer le pouvoir de la destinée : il

1. Isocrate, Didot, p. 38, § 100. Thucydide, V, 96.

2. Démosthène, Didot, p. 109, § 21.

3. « Les hommes, quand il s'agit de se venger des autres, se plaisent à abolir d'avance les règles du droit commun applicables à la circonstance et qui laissent toujours au malheureux quelque espoir de salut. Ils se privent ainsi eux-mêmes d'une garantie dont ils pourront avoir besoin un jour au moment du danger » (Thucydide, III, 84).

lui faut réagir contre les dispositions des Athéniens à tout lui imputer et à s'abandonner lâchement à elle. Le désastre consommé, il en rejette la responsabilité sur elle seule et non plus sur l'incurie de la cité. Bossuet n'est guère plus conséquent, lorsqu'il parle tour à tour de la prédestination des princes et de l'action providentielle dont ils sont les objets singuliers. Démosthène peut hésiter raisonnablement entre la fortune aveugle et les dieux. Car cette volonté des dieux est obscure, capricieuse, contradictoire. Avant Salamine, la prêtresse Aristonice annonce aux Athéniens d'effroyables malheurs; peu après, elle leur donne une réponse favorable. Le dieu, touché de leur désespoir, avait-il en quelques jours changé d'avis? Hégésippe va consulter l'oracle de Jupiter à Olympie, puis l'oracle d'Apollon à Delphes: il désirerait savoir si Phébus sera du même avis que son père [1]. « Un dieu » (τὶς θεῶν) a pu ménager un avantage aux Athéniens; un autre dieu, leur nuire selon ses affections particulières. En effet, l'orateur déclare avoir éprouvé « souvent » la crainte qu'un génie malfaisant travaillât à leur perte. A la guerre engagée sous les murs de Troie correspond dans Homère une guerre entre les immortels. Peut-être les dieux se sont-ils partagés de même en deux camps favorables, l'un à la Grèce, l'autre à Philippe. Les habitants de l'Olympe pratiquent peu la gratuité de la grâce : ils ne donnent guère avant d'avoir reçu; néanmoins ils suivent volontiers la maxime du bon plaisir. « Rien ne les force à s'intéresser

1. *Rhétorique* d'Aristote, I, 15; II, 23.

à ceux dont ils ne se soucient pas » (*Cyropédie*) [1].

Ainsi l'incertitude où sont les mortels de la nature des affections des dieux à leur égard, et les fortunes inconstantes qui, dans leur pensée, découlent de ces dispositions divines, les conduisent insensiblement à accepter la prédominance de la fortune. Qui décidera de la victoire ou de la défaite du dieu supposé le protecteur d'Athènes? une cause inconnue d'Athènes et que la cité sera excusable d'assimiler au hasard ; car pour elle c'est tout un. — Témoin attristé des victoires de Philippe, Démosthène a pu hésiter parfois entre l'aveugle fatalité et la Providence; mais, sauf quelques moments d'incertitude douloureuse, il nous semble impossible que celui dont la mort fut empreinte d'un sentiment religieux si profond, n'ait pas cru à la justice divine et à la récompense de la vertu, comme il croyait à son efficacité pour assurer le succès.

Si Démosthène et Cicéron ont été de grands orateurs, c'est, au sentiment de M. de Châteaubriand, qu'ils étaient avant tout religieux : « Ils ont sans cesse le nom des dieux à la bouche [2]. » Nous n'oserions affirmer que Cicéron les eût toujours dans le cœur, alors même qu'il les invoquait dans ses mouvements les plus pathétiques. Démosthène, orateur et politique plus grave que l'enjoué contradicteur de Caton (*Pro Murena*), était disposé, par son caractère et les circonstances, à de fortes impressions religieuses. Il est religieux sans feinte ni grimaces ; sa piété reste exempte de

1. Alcibiade impie a vécu florissant; Nicias, modèle de vertu civique et de piété, a péri misérablement (Thucydide, VII, 77, 86).

2. *Génie du Christianisme*, 3e partie ; IV, 1.

préjugés et d'hypocrisie. Une prêtresse, Théoris, enseignait aux esclaves à tromper leurs maîtres, et usait d'enchantements pour faire des dupes : Démosthène la fit condamner à mort. Sa main hardie savait, au besoin, fouiller le sanctuaire et saisir les coupables qui s'y abritaient. Il n'était pas moins courageux à réfuter les sophismes empruntés aux choses saintes par la mauvaise foi. Leptine combat les immunités en disant que l'on ne peut, sans manquer aux dieux, dispenser personne de charges mêlées d'obligations sacrées, argument « très perfide » (κακουργότατον). Démosthène le déjouera : retirer les immunités aux citoyens qui en jouissent serait une injustice que nul prétexte religieux ne saurait pallier. C'est le comble de l'impiété (ἀσεβέστατον) de chercher à légitimer une iniquité au nom du ciel ; ce que la conscience humaine déclare mauvais ne peut être bon aux yeux de Dieu [1].

Démosthène croyait-il aux oracles, aux augures ? Les maîtres de rhétorique, à Athènes, enseignaient à user des augures favorables, en vertu de l'adage : *Recherche l'avantageux* [2], et à infirmer les augures contraires. Démosthène respectait les oracles dont il pouvait tirer des arguments en sa faveur ; il les omet ou même les raille, quand on peut les faire parler contre lui [3]. A l'occasion, il essaie de tourner au bien

1. « Sentence vraie, généreuse et digne d'un chrétien. Que de maux épargnés au monde, si les hommes s'étaient toujours gardés de ces faux prétextes de religion ! » (A. Wolf.)

2. τὸ συμφέρον ὁρᾶν — : Chacun poursuit son intérêt ; l'unité de mesures n'existe pas ; elles sont plus petites dans les pays où l'on vend, plus grandes dans ceux où l'on achète. *A Nicomaque*, V, 7.

3. Quatre oracles sont invoqués dans la *Midienne*, un dans l'*Ambassade*. Dans le discours *Sur les classes des armateurs*, il met avec dédain

de l'État les opinions religieuses de ses concitoyens. Qui veut agir puissamment sur les hommes doit leur être supérieur et, en même temps, leur parler leur langage; il faut revêtir l'esprit de ses auditeurs pour y pénétrer. Un exprès spécial l'avait informé de la mort de Philippe avant que la nouvelle s'en fût répandue dans la ville. Démosthène monte à la tribune et raconte qu'il vient d'avoir un songe, présage assuré d'une prospérité prochaine. Peu après arriva le message officiel de l'évènement prédit : les Athéniens avaient un moment repris courage et confiance dans l'avenir et les dieux. Cet artifice innocent, finement raillé par Eschine, rappelle celui de Périclès. Le plus habile des artistes qui travaillaient aux propylées de l'Acropole tomba du haut de l'édifice ; les médecins désespéraient de sa vie. Minerve apparaît en songe à Périclès, et lui indique un remède qui procura au blessé une prompte guérison, preuve éclatante de l'intérêt sympathique porté par la déesse aux constructions de Périclès. Ces fictions n'ont rien de commun avec les supercheries dont l'ambition ou la passion égoïste se fait une arme, par exemple avec le stratagème religieux dont s'avisent Mégaclès et Pisistrate pour rendre au tyran son pouvoir, ou avec celui du héros de la dixième des lettres attribuées à Eschine [1].

les faiseurs d'oracles sur la même ligne que de sots orateurs. Les oracles ont été les directeurs politiques et spirituels de l'antiquité. Les esprits forts n'étaient pas leurs dupes. En Samothrace, le ministre du dieu, avant d'initier Lysandre, lui ordonne de déclarer l'action la plus coupable de sa vie. — « Qui exige cet aveu ? toi ou les dieux ? — Les dieux. — Eh bien, retire-toi ; je vais leur répondre. »

1. Cette lettre, sorte de débris des *Contes milésiens*, a inspiré la nou-

Socrate croyait fermement à la divination. Aristote semble en avoir admis le principe, quitte à n'en pas accepter toutes les applications. — Le fameux Épiménide de Crète (origine suspecte pour un devin) ne prédisait pas, à proprement parler, l'avenir [1]; il le pressentait à l'aide d'inductions fondées sur des évènements réellement accomplis, mais inconnus d'autrui. Cette observation particulière se fortifie chez le philosophe de la maxime que les devins établissent sur le passé tout ce qu'ils disent. Sans doute, Démosthène accueillait les augures dans la même me-

velle de la *Fiancée du fleuve*. — Hérodote, I, 60, « Mégaclès, las de séditions, négocia avec Pisistrate, lui proposant sa fille pour femme et la tyrannie. Ces conditions furent accueillies; ils tombèrent d'accord, et, pour l'exécution, ils eurent recours au plus grossier des stratagèmes, du moins à mon sentiment, puisque de toute antiquité la nation grecque s'est distinguée des barbares par son génie si éloigné de leur grossière stupidité, et que cette ruse a été employée chez les Athéniens, qui passent, parmi les Grecs, pour les plus sensés. Dans le bourg de Péanie vivait une femme nommée Phya, grande de quatre coudées moins trois doigts, d'ailleurs d'une beauté remarquable. Ils armèrent de toutes pièces cette femme, ils la placèrent sur un char, après lui avoir préalablement appris son rôle et le maintien qu'elle devait prendre, puis ils la conduisirent dans la ville, précédée de hérauts qui, en entrant à Athènes, firent, selon ce qui leur était prescrit, la proclamation suivante : « O Athéniens, recevez avec bienveillance Pisistrate que Minerve elle-même, qui l'honore plus que nul autre des humains, conduit en sa propre citadelle. » Ils tinrent ce discours par tous les quartiers, et le bruit se répandit dans le peuple que Minerve amenait Pisistrate : toute la ville crut que cette femme était la déesse; les habitants adorèrent un être mortel et accueillirent Pisistrate. Après avoir recouvré le pouvoir de la manière qui vient d'être dite, Pisistrate épousa la fille de Mégaclès en conséquence de leur convention. » Ce pacte de famille d'ailleurs ne porta pas d'heureux fruits (*Ibidem*, 61).

1. *Rhétorique*, III, 17. Cf. *A Eudème*, II, 8, où le philosophe admet la sincérité de l'enthousiasme prophétique. La société polie au dix-septième siècle croyait aux devins; La Bruyère, *De quelques usages*.

sure. Il respecte la divination, mais non tous ceux qui la professent ; élève de Thucydide [1], esprit libre et viril comme lui, il ne pense pas ce qu'un vain peuple pense. Il n'est pas de la famille des Euthyphron, mais de celle de Périclès [2].

Le sentiment religieux, de tous le plus fort et le plus élevé, a souvent inspiré à l'âme son héroïsme, au génie ses chefs-d'œuvre. L'art antique et le moderne lui doivent quelques-unes de leurs plus belles productions : le Jupiter et la Minerve de Phidias, le Moïse de Michel-Ange, les vierges de Raphael. Il a donné à la scène française *Polyeucte, Athalie, Zaïre*. Il présidait à tous les actes importants de la vie publique des anciens. Aussi l'y retrouve-t-on reproduit fidèlement là où nous l'attendrions le moins, au milieu des farces d'Aristophane. Dans la scène du procès du chien Labès, à peine le rite religieux est-il annoncé, au début de la cérémonie judiciaire : le poète devient sérieux; Bdélycléon invoque Apollon Agyée, Péan secourable, avec une gravité respectueuse et touchante. Ses paroles sont empreintes de la tendresse de la piété filiale et d'une sympathie miséricordieuse pour les malheureux. La foi religieuse se mêlait de même à la plupart des actes de la vie privée. Les vieux Romains ne pouvaient littéralement faire un pas sans être en compagnie d'un dieu. Les dieux assistent l'homme même avant sa naissance, et,

1. Thucydide, II, 54, 17 ; V, 103.

2. Plutarque, *Vie de Périclès*, chap. 6, 35 : L'éclipse de soleil et le manteau de Périclès ; le bélier à une seule corne, merveille interprétée diversement par le devin Lampon et par le philosophe Anaxagore. Cf. dans Valère-Maxime (V, 6) le prodige du préteur à cornes.

par amitié pour l'homme, ils aident les êtres inanimés dans les diverses phases de leur existence [1].

Le sentiment religieux ne pouvait point ne pas suivre les anciens à la tribune. Les historiens, les orateurs latins témoignent qu'il fut une des sources vives de leur éloquence [2]. Il en fut de même en Grèce. Stobée a conservé un fragment d'Euripide d'une impiété mémorable : « Croyez-vous que les iniquités aient des ailes pour s'envoler chez les dieux, qu'on les inscrive là sur les registres de Jupiter, et que celui-ci les consulte pour juger les hommes? Mais il ne suffirait pas à tout inscrire ni à tout juger. La justice est ici même, à côté de nous, pour qui sait voir. » Jamais les orateurs attiques n'auraient osé insulter ainsi à la conscience publique. Ils rappellent volontiers les auditeurs à la crainte de la justice divine : « Vos suffrages ont beau être secrets, ils n'échapperont pas aux dieux » (Démosthène, *Ambassade*). L'orateur, d'ordinaire, les invoquait au début de sa harangue, tradition à laquelle ne manque pas le Paysan du Danube [3]. Le discours finit quelquefois comme il a commencé, par un souhait à la fois religieux et patriotique. La religion du patriotisme et la religion même (on l'a vu plus haut) se confondaient dans le cœur des anciens. Cette solidarité éclate en Démosthène; Philippe est à ses yeux l'ennemi d'Athènes, du sol et des dieux d'Athènes : puissent ces dieux l'anéantir!

1. Voir M. Berger, *Histoire de l'éloquence latine*, t. II, p. 95; page curieuse sur le Pandémonium du Latium antique.

2. Tite-Live, V, 51 et suiv. Cicéron, *Catilinaires*, I, 13; II, 13; *De suppliciis*, chap. 72.

3. Démosthène, *Exordes*, 25, 50, 54. Ἀφ' Ἑστίας ἄρχου (*Guêpes*).

La Divinité, dans la prospérité par l'élan du bonheur et de la reconnaissance, mais plus encore dans les revers par le sentiment de la faiblesse humaine et l'effet salutaire de la souffrance, est et sera toujours présente au cœur de l'homme. Il est malaisé de gouverner les peuples, surtout les peuples malheureux, sans se fortifier avec eux de la croyance à la Divinité. Est-il donc surprenant que le sentiment religieux ait animé les harangues d'un orateur dont la vie fut une lutte contre l'infortune publique, au milieu d'évènements extraordinaires « faits pour l'étonnement de l'avenir » ? Démosthène a respecté les dieux du paganisme plus qu'ils ne le méritaient : c'est que, si ces dieux faillibles sont discutables, la Divinité ne l'est pas. Obligé de lutter contre la foi intéressée des Athéniens à la fatalité, et d'échapper aux contradictions imposées au moraliste par l'opposition de la théologie païenne et de la morale sentie au fond du cœur, Démosthène a été moins crédule, plus vraiment religieux que la plupart de ses contemporains. Il n'avait ni la prétention ni la force de sonder des mystères éternellement impénétrables ; mais il a voulu concilier le mieux possible la croyance à la fortune avec la foi à une providence équitable. Il a fait au destin sa part nécessaire, en revendiquant l'efficacité des conseils humains et l'obligation du devoir.

« Il est pour tous les hommes, Athéniens, deux avantages essentiels : le premier, le plus grand de tous, c'est une heureuse étoile (εὐτυχεῖν) ; le second, moins grand que le premier, mais le plus grand parmi tous les autres, c'est la sagesse des conseils (καλῶς βουλεύεσθαι)... Les mauvaises lois minent les républiques mêmes qu

se croient le plus inébranlables. En effet, la fortune des peuples n'éprouverait pas de vicissitudes, si, dans la détresse, une bonne politique, de bonnes lois, le concours des honnêtes gens, un examen attentif de toutes choses ne les acheminaient à un état meilleur, et si, d'autre part, la négligence de toutes ces ressources ne sapait insensiblement la prospérité en apparence la plus stable. La prudence dans le conseil et la vigilance à ne rien négliger élèvent le plus souvent les hommes à une brillante fortune; mais il leur en coûte de suivre les mêmes voies pour s'y maintenir... » L'homme est donc, en somme, l'artisan de sa fortune. Mais fût-il asservi au pouvoir du Destin, il est un devoir envers lui-même qu'il ne peut décliner: « L'homme de cœur doit toujours aller où l'honneur l'appelle, en se couvrant de l'espérance comme d'un bouclier, et supporter noblement le sort que la Divinité lui assigne [1]. » Homme d'Athènes, si la fatalité te contraint, le devoir t'oblige; résigne-toi, sans défaillir.

CHAPITRE XI.

LE PROCÈS DE LA COURONNE.

> « Ὁ Αἰσχίνης ἔστιν οὗ τόνον οὐδένα ἔχει διὰ τὸ μὴ πεποιθότως μηδὲ ἀληθινῶς προφέρεσθαι τὸν λόγον : Quelquefois Eschine manque de vigueur émouvante, parce que sa parole n'est ni convaincue, ni sincère. » (HERMOGÈNE.)

I. — L'ACCUSATEUR DE DÉMOSTHÈNE.

L'activité politique, qui avait été le principal élément

1. Didot, p. 136, § 97 ; p, 245, § 49, 50 ; p. 343, § 113.

de la vie d'Athènes, ne fut pas éteinte complètement par Chéronée; désormais bannie du Pnyx, elle se réfugia dans les âmes, demeurées libres. Les grandes crises nationales tiennent tous les yeux ouverts sur les affaires de l'État, et avivent les passions politiques. Les enfants eux-mêmes, à Athènes, s'associaient à ce mouvement des esprits [1]. On redisait, dans les écoles, les noms des orateurs salariés de la Macédoine ou des hôtes ordinaires des émissaires de l'ennemi. On y apprenait aussi, sans doute, à prononcer avec respect ceux des serviteurs de la République restés fidèles à ses espérances et à ses regrets. On peut juger par là de l'intérêt que provoqua le procès, depuis longtemps attendu, de la *Couronne*.

Eschine a pris soin de marquer l'importance que l'opinion publique y attachait. Il s'engage à confondre Démosthène « à la face de tous les citoyens qui entourent l'enceinte du tribunal, de tous les Hellènes dont ce jugement excite la curiosité, multitude la plus nombreuse qui, de mémoire d'homme, soit jamais accourue à un procès politique. » En effet, le spectacle était unique et la conjoncture solennelle. Les deux plus grands orateurs [2] allaient, dans la plus grave des causes, déployer les ressources de leur génie et la chaleur de leurs inimitiés. Au cours de cette joute, les deux adversaires devaient discuter avec leurs actes la politique d'Athènes, agiter les questions qui

1. Καὶ τὰ παιδία τὰ ἐκ τῶν διδασκαλείων, Hypéride, *Contre Polyeucte*. Didot, p. 378.

2. Gladiatorum par nobilissimum. Cicéron, *De optimo genere dicendi*, chap. 6 et 7.

avaient passionné la Grèce depuis plus de vingt ans. Il y allait pour les Athéniens d'être, selon les termes d'Eschine, loués ou sifflés (συρίττεσθαι) par les Hellènes; justifiés de toute complicité avec un impie, violateur de la paix générale, ou enveloppés dans son infamie, et cela à la veille des jeux Pythiques et de l'assemblée de toute la Grèce.

L'apologie de Démosthène est son chef-d'œuvre, et tout à la fois le chef-d'œuvre de la tribune et du barreau. Eschine, digne rival de Démosthène, a fait preuve d'un talent merveilleux; mais à cet art il manque ce qui consacre et porte à son comble l'admiration des hommes, « le son d'une grande âme ».

L'accusateur de Ctésiphon était condamné d'avance au reproche de malignité déloyale : « Un bon citoyen ne doit pas demander aux juges, assemblés pour des intérêts généraux, de servir sa colère, sa haine, ni aucune de ses passions; il ne doit jamais monter à la tribune animé de ces sentiments. Le mieux est de ne pas les avoir dans le cœur; mais si le naturel l'y contraint, il doit au moins les adoucir, les modérer. Dans quelles circonstances donc le politique, l'orateur devra-t-il déployer toute sa véhémence? Quand la chose publique est en péril et que le peuple est aux prises avec ses ennemis, voilà les occasions où se montre le généreux, l'honnête citoyen. Mais sans m'avoir jamais poursuivi ni en son nom, ni au nom de l'État, pour aucun délit public ou privé, venir aujourd'hui m'accuser à propos d'une couronne, d'un éloge, s'épuiser à ce sujet en longs discours, c'est la marque d'un cœur haineux, jaloux, d'une âme basse où il n'y a rien de bon. Décliner le combat avec

moi pour tomber sur Ctésiphon, est le dernier excès de la méchanceté [1]. »

Le moment même qu'Eschine choisit pour attaquer son ennemi est une preuve de la perfidie de son inimitié. Même après le châtiment exemplaire de Thèbes, Démosthène et peut-être quelques citoyens obstinés comme lui à l'amour de la liberté, avaient pu conserver de l'espoir. Cependant chaque année avait été signalée par de nouveaux succès d'Alexandre. Vainqueur au Granique (334), à Issus (333), il était maître de l'Asie Mineure, des côtes de la Méditerranée, de Tyr, de l'Égypte. Sparte avait bravé cette puissance toujours grandissante : effort magnanime, mais stérile. Agis avait été battu et tué à Mégalopolis (330). A Naxos, à Thasos, on poursuivait les citoyens hostiles à l'hégémonie macédonienne. Nul retour de la fortune en faveur de la Grèce n'était plus à redouter. Eschine éclate alors contre Démosthène, et lui intente en règle une action qu'il avait laissée sommeiller depuis près de huit ans [2]. La condamna-

1. Didot, p. 168, § 278; p. 120, § 15.

2. « Une loi d'Athènes défendait de proposer au peuple de voter une couronne à un magistrat qui n'avait pas encore rendu ses comptes ; une autre loi portait qu'on décernerait en assemblée publique les couronnes accordées par le peuple, et, dans le Sénat, celles que le Sénat aurait votées. Démosthène avait été chargé de la réparation des murs d'Athènes et les avait réparés à ses frais. Là-dessus Ctésiphon proposa un décret qui, sans que Démosthène eût rendu ses comptes, gratifiait cet orateur d'une couronne d'or décernée au théâtre, devant le peuple convoqué, convocation qui, à cause du lieu, n'était pas légale. Le héraut devait proclamer que cette couronne était le prix de la vertu de Démosthène et de son dévouement au peuple athénien. Eschine appelle en justice Ctésiphon pour avoir voulu, en violation des lois, faire décerner une couronne à un magistrat qui n'a pas rendu ses comptes et la faire

tion de l'accusé semblait assurée par la suprématie désormais incontestée d'Alexandre. Elle allait être prononcée à la veille des jeux Pythiques : quel éclat semblait réservé au triomphe d'Eschine, à l'humiliation de son rival !

Eschine réclamait contre Ctésiphon une amende de 50 talents (278,000 fr. environ). Si l'on mesure à cette somme la haine d'Eschine, on la trouvera un peu bien forte. Elle animait l'accusateur à ruiner Ctésiphon dans sa fortune, et Démosthène dans son honneur: « Si l'un des poètes dont les tragédies se jouent après la proclamation des récompenses publiques, présentait dans sa pièce Thersite couronné par les Grecs, nul de vous ne pourrait supporter ce spectacle. Car Homère nous peint ce ridicule personnage comme lâche et calomniateur. Et vous, si vous couronnez le Thersite moderne, espérez-vous ne pas être bafoués par la Grèce? » Il se flatte qu'on le laissera se pavaner avec sa couronne, sur un théâtre illustre, devant les étrangers et les Hellènes, au milieu des applaudissements des fêtes de Bacchus... Répondez à cette prétention indécente par une flétrissure !

La harangue d'Eschine porte les marques de la petitesse d'âme (μικροψυχίας) que Démosthène y relève. Démosthène aimait à rappeler aux Athéniens que dans les guerres médiques, leur patrie, avide surtout de

décerner au théâtre, et pour avoir en outre faussement vanté la vertu et le dévouement de Démosthène, qui n'était ni honnête citoyen ni bien méritant de la patrie. » Cicéron, *De optimo genere dicendi* : sorte de préface mise par l'orateur romain à sa traduction, aujourd'hui perdue, des discours des deux adversaires. — L'acte d'accusation rapporté dans la harangue de Démosthène est suspect à bon droit.

gloire, avait plus dépensé à elle seule d'hommes et d'argent que la Grèce entière : Eschine fait le compte de ce que la lutte contre les Macédoniens a coûté. Il accuse Démosthène d'avoir à dessein et par vénalité fait peser les frais de la guerre sur Athènes plutôt que sur Thèbes, son alliée. Seul, Démosthène est l'auteur de vos maux et des désastres de la patrie. Sacrifiez-le et vous serez justifiés ! — La bassesse des sentiments réels d'Eschine réfute la noblesse de ses sentiments oratoires. Respect inviolable de la loi, dévouement à la chose publique, nécessité d'offrir une leçon éclatante de moralité à la jeunesse, amour de la concorde, hommage à cette parole, « la plus belle que l'on ait jamais enseignée », amnistie [1] ; vénération due aux héros antiques, dont la glorification de Démosthène indignerait les mânes : Eschine n'omet aucune des pensées généreuses ou des mouvements noblement pathétiques dont un orateur peut se parer. Mais tel est le vice irrémédiable de la mauvaise foi qu'elle transpire toujours et trahit les plus habiles [2].

Celle d'Eschine perce à tout moment : l'alliance avec

1. Τὸ κάλλιστον ἐκ παιδείας ῥῆμα, μὴ μνησικακεῖν (oubli du mal, loi d'oubli).

2. La harangue *Contre Ctésiphon* renferme des témoignages à la charge d'Eschine et honorables à Démosthène. Les ennemis de la paix publique, dit Eschine, appelaient Démosthène à la tribune en le proclamant « le seul incorruptible » dans la cité. Nul n'a jamais songé à décerner cet éloge à Eschine, même par emphase. — Alexandre est cerné en Cilicie, menacé de ruine par la cavalerie persane. Eschine peint à ce propos la joie de Démosthène : celui-ci tient à la main et montre partout la lettre, heureuse messagère ; il fait remarquer le visage abattu, consterné d'Eschine; il l'appelle « la victime aux cornes dorées, déjà couronnée pour tomber au premier revers d'Alexandre ». — C'est qu'en effet l'ami des Macédoniens redoutait des revers qui auraient été le signal de sa perte.

Thèbes et l'Eubée a été le double triomphe de la politique de Démosthène. Eschine y voit de graves blessures faites aux Athéniens « à leur insu ». L'alliance avec l'Eubée, achetée par Callias au cupide Démosthène, a fait perdre à la République le tribut de cette île; Démosthène y a gagné trois talents. Cette alliance si vantée avec Thèbes a encore été le fruit de son avidité. Les Thébains songeaient à traiter séparément avec Philippe; Démosthène s'y oppose : il ne veut pas les voir accepter seuls l'or du Macédonien. Ainsi la jalousie que lui donnait la pensée d'une réconciliation lucrative des Béotarques avec Philippe, le décide à les pousser à la guerre; et leur ruine est préparée avec la nôtre. — La méchanceté d'Eschine se tourne contre lui, en lui suggérant des imputations invraisemblables et contradictoires. — D'abord complice de Philocrate, Démosthène se fait ensuite son dénonciateur : il était jaloux (ζηλοτυπίας) de le voir mieux payé que lui. Cet allié de Philocrate avait pourtant, de l'aveu d'Eschine, un espion, Charidème, auprès de Philippe. Le même Démosthène est coupable de haine aveugle envers les Macédoniens et il entretient avec eux des intelligences secrètes. Il se réjouit des périls d'Alexandre et il néglige à dessein d'en profiter. On lui reproche de béotiser et on lui impute le sac de Thèbes. — Ces calomnies de parti-pris discréditent leur auteur : toute injustice et vilenie est pourrie de sa nature (σαθρὸν φύσει) et révèle sa corruption par quelque endroit (*Pro Corona*).

Un homme vint un jour solliciter l'aide de Démosthène : il avait été, disait-il, insulté et battu. — Mon ami, il n'est pas vrai que tu aies été battu. — Le

plaignant haussant la voix : « Quoi ! Démosthène, je n'ai pas été battu ? » — « Oh ! maintenant, je reconnais la voix d'un homme véritablement maltraité. » Cet accent de sincérité manque à Eschine [1]. Il a beau s'étudier à faire illusion, son pathétique de rhéteur rappelle l'école et ne touche pas. La conviction, la vérité dans l'émotion excluent l'emphase déclamatoire : « ô terre ! ô soleil ! ô vertu ! et vous, Intelligence, Science par qui nous discernons le bien et le mal, j'ai secouru la patrie, j'ai dit ; » grands mots sonores, vainement criés sur un ton tragique. Aussi froid est le passage où des antithèses compassées ne réussissent pas à exciter l'indignation contre Démosthène se réjouissant de la mort de Philippe, sept jours après la mort de sa fille, morceau admiré de l'un des interlocuteurs des *Tusculanes* [2] et judicieusement cri-

1. Hermogène (Περὶ ἰδεῶν, II, 11. L. Spengel, II, p. 413) a fort bien caractérisé Eschine : Il a « l'éloquence due à l'emploi des procédés de l'art (δεινότης ἡ κατὰ μέθοδον), » mais il est « sophistique », il vise à l'emphase, à l'effet (γαῦρος). « Des mœurs oratoires, il a la modération, mais il n'a pas à un égal degré *le caractère de la sincérité*. Aussi, malgré toute la véhémence et l'âpreté qu'il déploie, parfois il manque complètement de vigueur émouvante (τόνον οὐδένα ἔχει... εὐκίνητον), parce que sa parole n'est ni convaincue (πεποιθότως), ni sincère (μηδὲ ἀληθινῶς). » La sincérité (ἀλήθεια) est, au contraire, une des qualités de Démosthène. *Ibidem*, I, 2 ; p. 268.

2. Æschines in Demosthenem invehitur... et quam rhetorice ! (*Tusculanes*, III, 26). Cet éloge indiscret de Cicéron peut servir d'épigraphe à la harangue *Contre Ctésiphon*. — « Ce rhétoricien-là ayant pris pour son subject à accuser Démosthènes, récite ces propos-là, ne se prenant pas garde qu'en le cuydant blasmer, il le loue, veu qu'il rejetta arrière tout deuil, et monstra qu'il avoit la charité envers son pays en plus grande recommandation que l'amour et compassion naturelle envers ceux de son sang » (*Consolation à Apollonius*, 33. Cf. la *Vie de Démosthène*, 22). Eschine réprouve en Démosthène ce que Rome exaltera dans Paul-Émile,

tiqué par Plutarque. — « Vous n'avez pu voir de vos yeux la ruine des infortunés Thébains, voyez-la par la pensée. Représentez-vous une ville prise d'assaut... etc. » Ces tirades lamentables sont comme des scènes de mélodrame ; Eschine n'y épargne ni les éclats de voix, ni les sanglots, et pourtant il nous laisse froids. Si habile comédien qu'il soit... à la tribune, il a mal joué son rôle.

« Ce qui m'a le plus frappé dans le cours de ses imputations et de ses mensonges, c'est qu'en parlant des malheurs de la cité il n'a pas versé une larme, il n'a rien ressenti au fond du cœur de la douleur naturelle à un citoyen dévoué et vertueux. Mais il enflait la voix d'un air satisfait, il criait à pleine gorge (λαρυγγίζων) : évidemment il croyait m'accuser et il témoignait, contre lui-même, que nos calamités lui inspirent des sentiments tout différents des vôtres. » Eschine triomphait de ces désastres : c'étaient autant d'arguments contre Démosthène, et de justifications de la sage politique de l'auxiliaire des Macédoniens. L'éloquence d'Eschine découle de la verve heureuse d'une imagination fertile ; elle a les habiletés et l'impétuosité de la haine. Démosthène puise la sienne au fond de son cœur ; il n'émeut pas l'imagination, il prend les entrailles. On sent dans sa défense l'accent d'un honnête homme outragé. Grâce au rôle politique qui l'avait honoré, Démosthène devait être, même comme orateur, supérieur à son adversaire.

Tel sujet aide à l'éloquence et y oblige ; tel autre

triomphant de Persée entre « les deux coups de foudre » qui ont atteint ses deux enfants (Tite-Live, XLV, 41).

la rend singulièrement méritoire. Un client très compromis est toujours difficile à défendre. Or, nul ne le fut jamais plus qu'Eschine dans ses rapports avec la Macédoine. De là son impuissance à rendre solide la justification que Démosthène réclame de lui[1]. D'abord ennemi déclaré de Philippe, il s'est radouci tout à coup ; il avait vu le prince, et l'ambassadeur hostile avait aussitôt désarmé. Eschine explique ainsi sa métamorphose : « Tu me reproches mon ambassade en Arcadie et ma harangue aux Dix-Mille ; tu m'accuses

1. Dans un brillant résumé de l'histoire d'Athènes depuis les guerres médiques, tableau des alternatives de passion belliqueuse et de sagesse politique de la cité, Eschine rend hommage au souvenir de Cimon, d'Andocide, de Nicias, bienfaiteurs pacifiques de la démocratie ; il fait l'éloge de Thrasybule, de l'amnistie, dont lui-même aurait grand besoin ; il flatte son auditoire, il insulte son accusateur ; toutes ces souplesses trahissent l'angoisse de l'accusé, sans dissiper les préventions qui pèsent sur lui : « Le peuple ranimé avait repris ses forces (après l'expulsion des trente tyrans), et voilà que des hommes inscrits frauduleusement sur les rôles des citoyens, gens attirant toujours à eux la partie malsaine de la cité, n'ayant pas d'autre politique que la guerre ; pendant la paix, prophètes de malheurs, aiguillonnant de leurs paroles des cœurs épris de gloire et trop ardents ; durant les hostilités, inspecteurs militaires et amiraux sans jamais toucher à une épée ; pères de bâtards nés de courtisanes, sycophantes couverts d'infamie, précipitent l'État dans les derniers périls. Ils caressent de leurs adulations le nom de la démocratie, et de leurs mœurs ils l'outragent. Infracteurs de la paix, soutien du gouvernement populaire, complices de la guerre qui en est le fléau, tous réunis se jettent maintenant sur moi. Philippe a, disent-ils, acheté la paix ; il a profité des négociations pour tout nous ravir ; cette paix, machinée à son profit, c'est lui qui l'a violée ; et moi, ils m'accusent, non comme député, mais comme garant de Philippe et de la paix ! Je ne disposais que de paroles et ils exigent de moi des faits au gré de leur attente ! Le même orateur, je l'ai montré, est mon panégyriste dans ses décrets, mon accusateur devant les tribunaux ; nous étions dix ambassadeurs, et seul je suis poursuivi en reddition de compte ! » *Ambassade*, Didot, p. 93, § 177.

de versatilité, toi, esclave fuyard, que le fer chaud a oublié de flétrir. Oui, pendant la guerre, j'animais contre Philippe, autant qu'il était en moi, les Arcadiens et les autres Hellènes. Mais voyant que nul peuple n'aidait la République, que les uns attendaient l'issue de la lutte avec indifférence, que les autres marchaient avec les Macédoniens contre nous, que dans Athènes les orateurs exploitaient la guerre pour alimenter leur luxe journalier, je conseillai aux Athéniens, je l'avoue, un rapprochement avec Philippe et une paix que tu crois honteuse aujourd'hui, toi qui n'as jamais touché une épée ; mais je la prétends, moi, bien plus honorable que la guerre [1]. » En d'autres termes, Eschine a suivi le torrent ; il n'a pas voulu avoir raison contre tout le monde. L'honneur de Démosthène est de n'avoir pas cédé à l'entraînement universel :

S'il en demeure dix, je serai le dixième,
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

Démosthène, pour justifier sa conduite politique, doit célébrer celle des aïeux dont il a été le continuateur. Que peut opposer à cet avantage le partisan de l'alliance macédonienne, c'est-à-dire de l'abdication de la liberté hellénique? S'il exalte les vertus des aïeux, c'est pour les mettre en contraste avec les crimes prétendus de Démosthène, parallèle où se trahit la mauvaise foi haineuse de l'orateur. D'ordinaire, il lui faudra dissimuler un passé glorieux qui parle contre lui, ou en railler la louange, comme

1. *Ambassade*, Didot, p. 77, § 79.

lieu commun impuissant. « Des orateurs ligués se levaient, n'essayaient même pas une parole pour sauver la cité; mais ils appelaient nos regards sur les Propylées de l'Acropole, nos souvenirs sur le combat soutenu à Salamine contre les Perses, sur les tombeaux, sur les trophées de nos ancêtres [1]. » Démosthène, dans l'apologie de son ministère, qui est celle des héros de Marathon, est naturellement magnanime et éloquent. Au contraire, la plupart des beautés du discours d'Eschine seront forcément des beautés artistiques; la beauté morale n'y trouvera point place aisément. Ainsi le veulent l'esprit du parti politique dont il est le chef, et le caractère de la thèse qu'il défend.

Eschine orateur avait été mieux doué que Démosthène par la nature. Il ne tenait qu'à lui d'être le premier orateur de la Grèce; il a mieux aimé jouir des avantages attachés à l'amitié des Macédoniens. Démosthène lui a ravi la palme, malgré une infériorité native, parce qu'il a su tenir son âme haute, et puiser les mouvements d'éloquence qui l'ont élevé au-dessus du passé et peut-être de l'avenir, dans la générosité du cœur. Le discours de la *Couronne* est le dernier effort de l'éloquence antique; « il réalise l'idéal conçu dans nos esprits; on ne peut rien rêver au delà » (*Orator*, 38).

1. *Ambassade*, Didot, p. 76, § 74. Cf. Démosthène, Didot, p. 181, § 16: « Il vous faut, » disait Eschine, « ne pas vous souvenir des aïeux, ne pas écouter ceux qui rappellent leurs victoires navales et leurs trophées; lui-même proposera, rédigera une loi ordonnant de ne secourir que les Hellènes qui vous auront secourus les premiers. »

II. — LA PIÉTÉ ENVERS LES DIEUX, ENVERS LA PATRIE.

> « Χρὴ γάρ, ὥς γοῦν ἐμοὶ δοκεῖ, ὅσα τις πράττει τοὺς θεοὺς ἐπιφημίζων, τοιαῦτα φαίνεσθαι, οἷα μηδ'ἂν, ἐπ'ἀνθρώπου πραχθέντα, πονηρὰ φανείη : Une action mauvaise, commise au nom des dieux, n'est pas plus excusable que si elle reposait sur des motifs purement humains. »
> (DÉMOSTHÈNE, *Contre Leptine*.)

Eschine a senti l'infériorité attachée à sa cause, et il a essayé d'y porter remède. Il lui était malaisé de tirer parti contre Démosthène de la piété envers la patrie; il y a voulu suppléer par la piété envers les dieux. Il espérait percer d'une arme divine son adversaire réduit à des secours humains. La tactique était habile : l'état moral de la Grèce à cette époque semblait lui promettre la victoire. Quand le sol tremble, l'homme instinctivement lève les yeux au ciel. Le mot de Tive-Live (V, 51) sera vrai de tout temps : « L'adversité rappela les Romains aux pratiques religieuses. » Brennus, Annibal, ravivèrent tour à tour le sentiment de la puissance divine chez un peuple redevable de l'empire à sa piété, selon Bossuet; vainqueurs des anciens dieux de Rome, ils la forcèrent de recourir à des divinités nouvelles, fussent-elles une pierre noire. C'est le propre des grands désastres d'ébranler l'imagination des peuples. A peine sortie des maux de l'invasion allemande, la France de 1870 l'a éprouvé, comme jadis avait fait la Grèce en proie à la guerre du Péloponèse. Au milieu des épreuves publiques, seuls quelques esprits d'élite avaient résisté au contre-coup de ces violentes commotions et conservé la fermeté judicieuse d'une pensée sereine. La masse de la nation avait été troublée profondément.

Ce phénomène psychologique se reproduisit à l'époque macédonienne : la Grèce asservie à un homme de Pella, l'Orient conquis par un Macédonien de trente ans, le renouvellement soudain de la face de la terre, comment des révolutions si étonnantes n'auraient-elles pas tourné les esprits des hommes, plus fortement que jamais, vers la divinité? Quelle autre main qu'une main divine avait pu conduire quelques cohortes à de si incroyables succès? Ces préoccupations religieuses se retrouvent dans le curieux plaidoyer d'Hypéride en faveur d'Euxénippe [1]. Les Athéniens avaient partagé le territoire d'Oropos entre les dix tribus de la cité. Les parts faites, on s'avisa que le lot assigné à deux tribus était consacré à Amphiaraos. La piété défendait d'en disposer sans l'assentiment du dieu. Euxénippe, citoyen d'une probité et d'un âge vénérables, reçut la mission d'aller, avec deux compagnons, coucher une nuit dans le temple d'Amphiaraos. Euxénippe obéit, et le lendemain il annonce au peuple que le maître du temple lui a signifié en songe le désir de rester possesseur de son territoire. Un citoyen peu convaincu de la sincérité du songeur, le poursuit au criminel, l'accusant d'avoir inventé le songe. Lycurgue prend la parole contre l'hôte d'Amphiaraos; Hypéride le défend. Voilà donc une action criminelle établie sur un rêve et discutée sérieusement.

De pareilles dispositions d'esprit expliquent les pages où Diodore décrit les effets de la vengeance céleste,

1. *Orateurs attiques*, Didot, t. II, p. 375 ; traduit en français par M. H. Caffiaux (Valenciennes, 1860).

non seulement sur les sacrilèges de Cirrha, mais sur ceux mêmes qui les avaient secondés ou approchés : Philomélos se précipite d'un rocher; son frère Onomarque est mis en croix. Phaillos meurt d'une consomption lente et douloureuse (il avait converti en monnaie une partie des trésors sacrés). Phalœcos périt consumé dans un incendie allumé par le feu du ciel. Ses mercenaires sont tués ou faits prisonniers; deux mille de ces derniers sont vendus, deux mille égorgés comme complices d'un impie. La femme d'un chef phocidien avait porté le collier d'Hélène : elle est punie par une lubricité sans frein. Une autre s'était parée du collier d'Ériphile : atteinte de folie, elle périt dans les flammes de sa maison que son propre fils a incendiée. Chéronée devait plus tard châtier Athènes, et Alexandre saccager Thèbes. « Ainsi tous les sacrilèges furent frappés de la vengeance divine. » Quant à Philippe, « il retourna en Macédoine, laissant aux Grecs une haute idée de sa piété et de sa science militaire... Philippe, qui par le secours prêté à l'oracle de Delphes et par sa piété envers les dieux, voyait son influence grandir de jour en jour, fut enfin proclamé chef de toute la Grèce et réalisa ainsi le plus grand empire en Europe. » Diodore pourtant avait fait sur Philippe cette honnête remarque : « S'étant ainsi ménagé des traîtres dans toutes les villes, et donnant le titre d'hôte et d'ami à quiconque recevait son or, il corrompit par ses maximes perverses les mœurs du genre humain » [1]. Justin, sans dissimuler non plus la perfidie politique de Philippe, rend aussi

1. Diodore, XVI, chap. 60-64, 57.

hommage à sa piété : « Seul il avait châtié un sacrilège que le monde entier aurait dû punir. Ainsi le vengeur de la majesté des dieux méritait d'être presque leur égal. [1] »

Jadis consultés par Iphicrate sur l'emploi à faire de la riche capture des offrandes que Denys de Syracuse envoyait à Delphes et à Olympie, les Athéniens répondaient : « Il vaut bien mieux s'occuper de la nourriture des soldats que des affaires des dieux. » Le temps n'était plus où les Athéniens se montraient « impies sur terre et sur mer ». L'adversité ne leur inspirait pas la probité pieuse qui avait jadis honoré Nicias, mais ils croyaient satisfaire à la divinité en s'asservissant à des superstitions aussi bizarres et quelquefois aussi cruelles que celles des contemporains de l'expédition de Sicile [2].

Philippe, politique avisé, avait vu de bonne heure l'avantage qu'il pouvait tirer des préventions religieuses des Grecs. Nous avons dit ailleurs avec quelle adresse il était intervenu dans la première guerre sacrée de la Phocide (pillage de Delphes par Philomélos), et dans la seconde croisade contre Amphissa. Eschine, associé de Philippe, ne pouvait manquer d'invoquer lui aussi le ciel contre les adversaires du parti macédonien ; les préjugés populaires et les souvenirs de sa jeunesse l'y invitaient. Né de parents pauvres, il avait vu sa mère exercer auprès du menu peuple le métier d'initiatrice (τελέστρια). Ces pratiques religieuses étaient une contrefaçon privée des mys-

1. Justin, VIII, 2. Ces deux auteurs sont évidemment les échos des historiens de l'époque macédonienne.

2. E. Havet, *Origines du Christianisme*, I, p. 121 et suiv. ; 274 et suiv.

tères officiels d'Éleusis, et touchaient à la jonglerie. Eschine y avait son rôle. Il était beau, bien fait; il avait une belle voix; c'en était assez pour concourir au succès des cérémonies maternelles et faire affluer dans la corbeille mystique tourtes et gâteaux. « L'amphore garde longtemps l'odeur dont elle fut imprégnée aux premiers jours. » Eschine, orateur politique, conserva les impressions de sa jeunesse. Aide-initiateur, puis acteur, il était préparé par cette double éducation au rôle qu'on lui voit jouer dans le procès de la *Couronne*, et qui lui a valu, de la bouche de Démosthène, cet hommage, qu'il était comédien excellent (ὑποκριτής ἄριστος).

Aristote recommande cet artifice au despote désireux d'affermir son pouvoir : « Le tyran doit afficher une piété exemplaire. On redoute moins l'injustice de la part d'un homme que l'on croit livré au culte des dieux (δεισιδαίμονα), et on ose moins conspirer contre lui, parce qu'on suppose le ciel même son allié. Il faut toutefois que le tyran se garde de pousser les apparences jusqu'à une ridicule superstition [1]. » Ces maximes sont peut-être une allusion au roi de Macédoine; en tout cas, elles s'appliquent à lui de tout point. En prenant en main la cause des dieux, Philippe avait gagné la sienne. Eschine l'y avait aidé certainement. Le jour où celui-ci annonça dans l'assemblée du peuple la condamnation prononcée, à son instigation, contre les Locriens d'Amphissa par le conseil amphictyonique, Démosthène s'écria : « Eschine, tu apportes la guerre au cœur de l'Attique,

1. *Politique*, VIII, 9.

une guerre sacrée ! » Eschine, après l'asservissement de la Grèce, était peu jaloux de revendiquer un tel ouvrage ; il lui était plus commode d'imputer l'intervention désastreuse de Philippe et la ruine publique à l'impiété de son rival : — Par tes conseils, Démosthène, Athènes s'est refusée à prendre « l'hégémonie de la piété », le protectorat de la religion. La défense des dieux, répudiée par toi, est échue au roi de Macédoine ; toi seul es donc responsable de ses succès et de nos malheurs.

Considéré dans sa vie privée, Eschine est un épicurien galant homme. Il relève l'innocence de ses mœurs et paraît, en effet, n'avoir pas usé dans toute leur étendue des licences admises de son temps. Néanmoins, il n'y est pas resté étranger. Un défenseur de Timarque lui reprochait sa sévérité à l'égard de ce personnage : Eschine lui-même, hôte assidu des gymnases, était-il donc irréprochable ? Les aveux d'Eschine permettent d'en juger. Il ne désavoue ni les vers érotiques dont l'adversaire se permet d'égayer l'auditoire, ni les injures et les coups que lui ont valus ses galanteries : « J'ai aimé, je le reconnais, et j'aime encore ; j'ai eu des querelles, et je me suis battu, je n'en disconviens pas. Mais aimer un objet beau et modeste est la marque d'un cœur sensible (φιλανθρώπου) et bien né. » Eschine croit pouvoir cultiver cette forme de la philanthropie et conserver le droit de parler, à l'occasion, en grave instituteur de la jeunesse. Une vie facile n'excluait pas la piété chez les anciens [1].

1. La courtisane Rhodope voulut laisser au temple de Delphes un

A d'autres égards encore, le dévot Eschine s'est parfois laissé gagner aux maximes épicuriennes. Il a écrit ces lignes, imitées trois fois par Cicéron et dignes en effet d'un philosophe supérieur aux préjugés : « Ne croyez pas, Athéniens, que les grandes catastrophes aient leur principe dans la colère des dieux et non dans la perversité des hommes ; ni que les scélérats soient, comme on les voit dans les tragédies, poursuivis et châtiés par les Furies armées de torches ardentes : l'amour effréné du plaisir, les convoitises insatiables, voilà la Furie des criminels. Ni le souci de leur honneur, ni la crainte du supplice ne les touche ; mais l'espoir du succès, l'appât des jouissances les fascine et les entraîne [1]. » Eschine parle ici comme Lucrèce, et il a poussé aux horreurs que le poète a détestées. Croit-il vraiment aux motifs pieux dont il s'arme contre Démosthène? La mauvaise foi, dont les preuves abondent dans son discours, permet d'en douter ; mais un calcul perfide l'encourage.

L'accusation d'impiété était une de celles que la frivole Athènes avait toujours prises au sérieux. On sait comme, au théâtre, elle s'amusait de ses dieux. Les modernes aimeraient mieux nier la Divinité que la supposer vicieuse ; les Athéniens permettaient à la diffamation la plus bouffonne de pénétrer dans l'Olympe. — Bafouez, dénigrez des immortels à votre aise, mais ne les niez pas ; ne leur donnez pas de

souvenir de sa piété : un ex-voto de broches de fer, à rôtir des bœufs, et représentant le dixième de ses biens. Hérodote, II, 134, 135.

1. *Contre Timarque*, Didot, p. 62, § 190. Voir plus haut, p. 298.

nouveaux collègues, sans l'assentiment de l'État. — Protagoras avait vu ses livres brûlés, sa personne bannie par l'aréopage. Diagoras de Mélos avait été mis hors la loi; Anaxagore, jeté en prison; Prodicos de Céos, condamné à la ciguë, comme Socrate le *Mélien* (selon l'allusion perfidement spirituelle d'Aristophane). Les femmes mêmes n'étaient pas épargnées. Il fallut que Périclès touchât le peuple de ses larmes pour sauver Aspasie. Un amant de Phryné, Euthias, avait, par cupidité ou dépit, accusé cette courtisane d'introduire « un nouveau dieu »[1]. La cliente d'Hypéride ne dut son salut qu'à un pieux scrupule des juges : quand ils la virent si belle, ils furent saisis de la crainte d'offenser le ciel, en condamnant à périr une prêtresse de Vénus.

Les susceptibilités religieuses d'Athènes offrant des arguments redoutables, Eschine, qui veut entraîner le peuple à condamner Démosthène, se fait peuple et crie à l'impiété. — Toute la vie de Démosthène est d'un impie. Sous prétexte de réparer les murs d'Athènes, il a détruit les tombeaux publics. Il ose accuser les ambassadeurs dont il a partagé les repas au prytanée : « Ce barbare... sacrifices, libations, fraternité de la table, rien ne l'arrête. » Il a livré au supplice son hôte, l'Oritain Anaxinos, un honnête marchand qui trafiquait innocemment en Grèce pour Olympias : « Au sel de la table hospitalière, je préfère le sel de la patrie; » Démosthène se fait gloire de cet aveu impudent. Il insulte la Pythie, il se moque des oracles, il raille Alexandre de vénérer les choses

1. *Oratores attici*, Didot, II, p. 425; cf. Athénée, XIII.

saintes [1]. Il a conseillé Chéronée, « malgré les présages contraires ». — Il estimait par-dessus tous les autres augures celui que préférait Hector : « Le meilleur augure est de combattre pour la patrie [2]. » Nous embrassons le parti du fils de Priam, condamné par le ciel à succomber sous les armes divines d'Achille; Eschine se rallie à la cause du ciel, que Démosthène a outragé.

Les pages où cette machine de guerre est mise en jeu sont le morceau capital de sa harangue; l'agresseur s'y est retranché comme dans un fort inexpugnable ; il nous faut l'y suivre. — Cirrha, sur le golfe de Crissa, en Phocide, était, à l'origine, le port de mer de Delphes. Enrichis par les nombreux pèlerinages faits au temple d'Apollon, les Cirrhéens avaient excité la jalousie des cités voisines. On les accusait d'avidité, d'extorsions envers les étrangers, pieux visiteurs du dieu. Dans la première guerre sacrée (590), Cirrha fut détruite et son territoire consacré à Apollon. Cependant, comme un port était nécessaire pour abriter les hôtes du sanctuaire, les Locriens d'Amphissa, voisins de Cirrha, l'avaient rebâtie et repeuplée. Les libéralités des fidèles ne tardèrent pas à enrichir la cité relevée indûment de ses ruines, et la hardiesse renaissant avec la prospérité, ses nouveaux habitants labourèrent une partie des champs condamnés par les amphictyons à la stérilité. Tel fut le

1. Eschine lui prête ces paroles : « Ce Margitès ne bougera pas de la Macédoine ; il aimera mieux se promener à Pella et y consulter les entrailles des victimes » (*Contre Ctésiphon*, Didot, p. 126, § 160). Alexandre était en effet superstitieux, selon Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 73-75.

2. *Iliade*, XII, 243.

principe de la seconde guerre sacrée et de l'intervention désastreuse de Philippe. Laissons la parole à son auxiliaire volontaire ou imprudent, Eschine.

Il est, Athéniens, une plaine dite Cirrhéenne et un port appelé aujourd'hui port du *Sacrilège* et de la *Malédiction*. Cette contrée fut jadis habitée par les Cirrhéens et les Cragallides, peuples sans frein, qui ne respectaient pas le temple de Delphes et insultaient les amphictyons. Une telle conduite indigna, dit-on, vos pères plus que personne, et d'accord avec les autres amphictyons, ils consultèrent l'oracle du dieu sur le châtiment à infliger à ces peuples. La Pythie leur répondit de faire la guerre aux Cirrhéens et aux Cragallides tous les jours et toutes les nuits, et quand la contrée aurait été dévastée et les habitants vendus comme esclaves, de consacrer cette terre à Apollon Pythien, et à Diane, et à Latone, et à Minerve-Providence, pour rester éternellement sans culture; de ne point cultiver eux-mêmes ce canton et de ne laisser personne le faire.

Après cet oracle, les amphictyons décrétèrent, sur la proposition de l'Athénien Solon, homme à la fois législateur habile, poète et philosophe, d'envoyer une armée contre les sacrilèges, conformément à l'oracle du dieu. Les amphictyons, ayant réuni des forces suffisantes, vendirent les habitants comme esclaves, comblèrent les ports, rasèrent la ville et consacrèrent la contrée, conformément à l'oracle : à cela ils ajoutèrent un serment terrible : « Ils ne cultiveraient pas eux-mêmes la terre consacrée et ne permettraient à personne de le faire, mais ils défendraient le dieu et la terre consacrée et de la main et du pied et par tous les moyens. » Ils ne se contentèrent pas de prononcer ce serment ; ils y ajoutèrent une imprécation et une malédiction terribles. Voici les termes de la malédiction : « Si quelqu'un enfreint ces lois, ville, particulier ou peuple, qu'il soit sacrilège envers Apollon, et Diane, et Latone, et Minerve-Providence. » Puis elle souhaite que la

terre leur refuse ses fruits ; que leurs femmes ne leur donnent pas d'enfants semblables à leurs parents, mais des monstres ; que leur bétail n'engendre pas suivant la nature ; qu'ils soient vaincus à la guerre, en justice, dans les assemblées ; qu'ils périssent eux, leurs maisons et leur race. Elle ajoute : « Que jamais ils ne sacrifient sans profanation à Apollon, à Diane, à Latone, à Minerve-Providence, et que leurs offrandes soient rejetées. » Pour prouver la vérité de mes paroles, lis la prédiction du dieu. Écoutez la malédiction, rappelez-vous les serments que vos pères ont prêtés avec les amphictyons.

PRÉDICTION :

VOUS NE PRENDREZ ET NE RENVERSEREZ LES MURS DE CETTE VILLE
QUE LORSQUE LES FLOTS SONORES DE LA VERTE AMPHITRITE
BAIGNERONT LE DOMAINE DU DIEU, LE LONG D'UN RIVAGE SACRÉ.

SERMENT MALÉDICTION

Malgré cette malédiction, ces serments et cette prédiction dont l'inscription subsiste encore, les Locriens d'Amphissa ou plutôt leurs magistrats, hommes sans loi, cultivaient la plaine ; ils avaient bâti et s'étaient établis au port maudit et consacré et levaient un tribut sur ceux qui y abordaient. Ils achetèrent quelques pylagores [1] envoyés à Delphes, entre autres Démosthène. Vous l'aviez élu pylagore ; il reçoit mille drachmes des Amphissiens pour ne point parler d'eux dans le conseil des amphictyons. De plus, il fut convenu qu'on lui enverrait tous les ans, à Athènes, vingt mines de cet argent sacrilège et maudit, à condition qu'il soutiendrait à Athènes les intérêts

1. Le conseil amphictyonique se composait de trois sortes de députés : 1° les *pylagores*, ou orateurs de l'assemblée de Pyles (les amphictyons se réunissaient aux Thermopyles en automne et à Delphes au printemps). 2° Les *hiéromnémons* ou gardiens des archives sacrées. Le conseil était présidé par un hiéromnémon. Chaque peuple amphictyonique envoyant un hiéromnémon à la diète, avait, à son tour, l'honneur de la présidence. 3° Les *théores* ou cosacrifiants. Les théores étaient députés à Delphes pour consulter l'oracle.

des Amphissiens par tous les moyens. Dès lors, plus que jamais, son lot fut de plonger dans d'irréparables malheurs tous ceux qu'il approchait, particuliers, princes ou républiques.

Or, considérez quelle victoire le dieu et la fortune ont remportée sur l'impiété des Amphissiens. Sous l'archontat de Théophraste, Diognète d'Anaphlyste étant hiéromnémon, vous aviez élu pylagores le célèbre Midias d'Anagyronte (pour bien des raisons je voudrais qu'il fût encore vivant) [1], Thrasyclès d'Olon et moi troisième. A peine étions-nous arrivés à Delphes que l'hiéromnémon Diognète fut pris tout à coup de la fièvre : le même accident était survenu à Midias. Les autres amphictyons se réunirent en conseil. Nous apprenons alors de ceux qui voulaient montrer leurs sympathies pour la ville que les Amphissiens, qui se courbaient alors devant les Thébains et leur témoignaient un zèle sans égal, proposaient une résolution contre votre ville, demandant que le peuple athénien fût condamné à une amende de 50 talents, parce que nous avions suspendu au nouveau temple de Delphes, avant sa consécration, des boucliers d'or avec cette inscription si légitime :

LES ATHÉNIENS SUR LES MÈDES ET SUR LES THÉBAINS
LIGUÉS CONTRE LES HELLÈNES.

L'hiéromnémon, m'ayant fait appeler, me pria d'aller au conseil et de défendre la ville devant les amphictyons : j'y étais déjà décidé. Je commençais à parler. (J'étais entré au conseil avec quelque vivacité, pressé par l'absence même de mes collègues [2].) Soudain des cris sont poussés par un Amphissien fort insolent et, à ce qu'il me parut, dépourvu de toute éducation ; peut-être même quelque divinité le poussait et l'égarait : « Avant tout, » dit-il, « ô Hellènes, si vous étiez sensés,

1. Ce Midias était celui qui avait souffleté Démosthène ; de là les regrets touchants de l'excellent Eschine.

2. Thrasyclès s'était-il fait excuser, lui aussi, pour cause de maladie subite ?

vous ne prononceriez même pas le nom des Athéniens durant ces jours, mais vous les chasseriez du temple comme sacrilèges. » En même temps, il rappelle l'alliance avec la Phocide[1], dont ce fameux Crobylos (Hégésippe) avait été l'auteur, et il se met à accumuler contre notre ville bien d'autres accusations intolérables que je ne pus entendre de sang-froid et dont le souvenir m'est encore pénible.

En l'écoutant, j'éprouvai une irritation plus violente qu'en aucun jour de ma vie. Je laisserai de côté le reste de ma réponse, mais il me vint à l'esprit[2] de rappeler le sacrilège des Amphissiens envers la terre consacrée, et de l'endroit où j'étais, je la montrai aux amphictyons (la plaine de Cirrha est en effet dominée par le temple d'où on la découvre tout entière) : « Vous voyez, » dis-je, « ô amphictyons, cette plaine que cultivent les Amphissiens, et ces fabriques de poterie, et ces étables qu'ils y ont élevées ; vous voyez de vos yeux qu'ils y ont rebâti le port consacré et maudit ; vous savez vous-mêmes, sans avoir besoin d'autres témoins, qu'ils perçoivent des impôts et tirent un revenu du port consacré. » Puis, je fais lire devant eux la prédiction du dieu, le serment des ancêtres, l'anathème, et je protestai nettement en ces termes : « Moi, pour le salut du peuple athénien, de ma propre personne, de mes enfants, de ma maison, je secours, selon le serment, et le dieu et la terre consacrée, de la main, du pied, de la voix, par tous les moyens dont je dispose ; et je dégage notre ville de ce qu'elle doit aux dieux. Pour vous, voyez ce que vous avez à faire. Les corbeilles sacrées sont là, les victimes sont devant les autels : vous allez implorer les dieux pour tous et pour chacun. Considérez de quelle voix, de

1. Cette alliance était coupable aux yeux de l'Amphissien, parce que les Phocidiens avaient jadis pillé le trésor de Delphes.

2. Eschine n'ose dire qu'un dieu lui a inspiré cette pensée, comme le ciel sans doute a suggéré à l'Amphissien sa sortie injurieuse. Il laisse à ses auditeurs le soin de le supposer. Cette pensée n'était-elle pas plutôt un souvenir des engagements pris avec Philippe ?

quelle âme, avec quels yeux, avec quelle audace vous prononcerez les prières, si vous laissez impunis des coupables sous le coup de l'imprécation ; car sans équivoque, mais très nettement, l'imprécation indique les peines que doivent subir les profanateurs et ceux qui les épargneraient ; en voici les derniers mots : « Que jamais, » dit-elle, « ceux qui ne puniront point les coupables ne sacrifient sans profanation à Apollon, à Diane, à Latone et à Minerve-Providence, et que leurs offrandes soient rejetées ! »

Lorsque, après ces paroles et bien d'autres encore, je me retirai et sortis du Conseil, il y eut parmi les amphictyons une agitation bruyante et tumultueuse ; l'on ne parlait plus des boucliers que nous avions suspendus, mais du châtiment à infliger aux Amphissiens. Le jour était très avancé, quand le héraut se présenta et annonça que les Delphiens âgés de plus de vingt ans, esclaves et libres, eussent à se réunir au point du jour, munis de faux et de pioches, au lieu appelé *Place-des-Sacrifices*. Puis le même héraut annonça que les hiéromnémons et les pylagores devraient se réunir au même endroit pour secourir le dieu et la terre consacrée : « Toute ville, » dit-il, « qui s'abstiendra, sera exclue du temple, sacrilège, et sous le coup de l'imprécation. » Le jour suivant, nous nous rendîmes dès le matin au lieu indiqué, et nous descendîmes dans la plaine de Cirrha ; puis, le port détruit et les maisons brûlées, nous nous retirâmes. Sur ces entrefaites, les Locriens d'Amphissa, qui habitent à soixante stades de Delphes, prirent tous les armes et marchèrent contre nous ; si nous n'eussions couru nous réfugier dans la ville de Delphes, notre vie était menacée.

Il serait inexact de dire que l'antiquité n'a pas connu les guerres de religion [1]. Jamais les plus fougueux li-

1. Rome les a ignorées, mais sans avoir la parfaite tolérance dont Voltaire lui fait honneur en forçant parfois les textes (cf. *Philosophie de*

gueurs n'ont ressenti ni exprimé plus fortement le fanatisme religieux. Certains traits de ce morceau rappellent les duretés impassibles des prophètes de l'ancienne loi contre les ennemis de Jéhovah. « Prenez les petits des Philistins, écrasez leurs têtes contre la pierre. » L'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* n'était pas touché de pitié en face de ces aberrations inhumaines. Eschine sans doute les méprisait en son cœur, mais il voulait se venger de Démosthène et il les exploitait.

Le jour suivant, Cottyphos, qui était chargé de mettre les questions aux voix, convoque une assemblée des amphictyons... Dans cette réunion, ce n'étaient plus qu'accusations

l'histoire et *Essai sur les mœurs*). Il convient de distinguer ici les croyances et le culte. Les Romains se souciaient peu des doctrines religieuses des étrangers : eux-mêmes n'en avaient point. Au dogme absent, ils substituaient des formules, un rituel, des cérémonies rigoureusement déterminées dans leurs moindres détails. Les fragments de l'ouvrage de Fabius Pictor sur les rites de Rome sont expressifs à cet égard. Le Flamine de Jupiter doit porter un anneau creux et à jour ; ne toucher ni ne nommer jamais une chèvre, du lierre, des fèves, etc. : ne découcher jamais trois nuits de suite. Un certain cérémonial accompagne la coupe de ses cheveux et de ses ongles ; les pieds de son lit sont enduits d'une légère couche de boue. Il lui est défendu d'être en plein air sans bonnet, etc... Les hérétiques de Rome étaient les impies qui violaient ces prescriptions ou d'autres de même valeur. Les Romains, indifférents sur la doctrine, attentaient à la liberté de conscience dès que l'on dérogeait au formalisme de la religion de l'État. Cette religion, il est vrai, était hospitalière et accueillait tous les dieux auxquels le Sénat avait accordé l'investiture. Les autres dieux et leurs sectateurs étaient sévèrement proscrits. La République et l'Empire pourchassèrent tous les dieux étrangers non reconnus officiellement, avant de déclarer une guerre d'extermination au Dieu des chrétiens. Ils n'ont donc jamais été aussi tolérants que pourraient le faire croire des ouvrages tels que le *De divinatione* de Cicéron.

contre les Amphissiens, éloges à l'adresse de notre ville. Pour abréger, on décrète qu'avant la prochaine session les hiéromnémons se rendront aux Thermopyles à un jour fixé, apportant chacun un décret sur la peine à infliger aux Amphissiens pour leur crime envers le dieu, la terre consacrée et les amphictyons.

Athènes se disposait à s'associer à la réparation pieuse votée par la diète amphictyonique. Démosthène, fidèle à son marché avec les Amphissiens, s'y oppose : « C'était vous commander l'oubli du serment juré par vos ancêtres, l'oubli de l'anathème, l'oubli de l'oracle divin. » Toutes les autres cités envoient des délégués aux Thermopyles, « sauf une seule ville dont je tairai le nom (Thèbes, récemment détruite par Alexandre), et puisse son désastre ne se renouveler chez aucun peuple de la Grèce ! » Les hostilités sont ouvertes contre les Amphissiens : Athènes y reste étrangère, alors que les dieux lui offraient dans cette expédition sainte un commandement que Démosthène avait vendu. Ici l'orateur déroule avec une majestueuse éloquence le tableau des catastrophes étranges qui ont été la conséquence du sacrilège commis par Démosthène, au mépris des avis du ciel.

Les dieux ne nous ont-ils pas avertis ? pouvaient-ils nous envoyer des signes plus frappants, à moins de parler le langage des hommes ? Non, jamais je n'ai vu de ville plus protégée des immortels, plus ruinée par quelques orateurs. Le signe apparu dans la célébration des mystères et la mort des initiés ne suffisaient-ils pas à nous mettre en garde ? Amyniade ne nous conseillait-il pas à ce propos d'user de prudence, d'envoyer à Delphes prendre conseil du dieu ? Mais Démosthène s'y opposa : *la Pythie philippise*, disait cet homme

grossièrement impie, laissant déborder la licence dont nous le laissons jouir. Enfin, malgré les funestes présages des sacrifices, n'a-t-il pas envoyé nos soldats à une mort assurée? Et cependant, naguère il osait dire que Philippe n'était pas entré en Attique parce que les sacrifices lui étaient contraires. Quel châtiment mérites-tu donc, fléau destructeur de la Grèce (Ἑλλάδος ἀλιτήριε)? Si le vainqueur est arrêté sur la frontière des vaincus par de tristes auspices, toi qui n'as su rien prévoir et as lancé nos troupes avant l'aveu du ciel, que te faut-il en retour des calamités de la patrie? une couronne ou l'exil?

Mais qu'y a-t-il d'extraordinaire et d'inattendu qui n'ait eu lieu de notre temps? Nous n'avons pas vécu de la vie des hommes : nous sommes destinés à faire l'étonnement de la postérité. Le monarque des Perses, celui qui perçait l'Athos, qui enchaînait l'Hellespont, qui demandait aux Hellènes la terre et l'eau, qui osait écrire dans ses lettres : « Je suis le maître de tous les peuples du levant au couchant », est-il vrai que maintenant il combatte, non plus pour régner sur autrui, mais pour le salut de sa propre personne? Et ne voyons-nous pas mériter cette gloire et le commandement contre les Perses, ceux-là mêmes qui ont délivré le sanctuaire de Delphes? Mais Thèbes, Thèbes, cette ville, notre voisine, en un jour elle a été enlevée du milieu des Hellènes, sort sans doute mérité (car elle s'était peu inquiétée de l'intérêt commun), mais dû à un égarement fatal et à un délire qui lui venaient non des hommes, mais des dieux [1]. Les infortunés Lacédémoniens qui n'ont eu part à cette faute que dans les premiers

1. Θεοβλάβειαν... ἀφροσύνην, démence attribuée à la colère divine : Quos perdere vult Jupiter dementat.

Daigne, daigne, mon Dieu, sur Mathan et sur elle
Répandre cet esprit d'imprudence et d'erreur
De la chute des rois funeste avant-coureur!

(*Athalie*, I, 2).

temps, lors de la prise du temple [1], eux qui jadis voulaient être les chefs de la Grèce, aujourd'hui forcés de servir d'otages et d'étaler leurs misères, ils sont sur le point de se rendre auprès d'Alexandre; eux et leur patrie, ils subiront le sort que fixera ce prince, à la merci de la modération d'un vainqueur dont ils ont provoqué la colère [2]. Et notre cité, le commun refuge des Hellènes, où affluaient jadis de toute l'Hellade les députations qui attendaient de nous le salut de leurs villes, aujourd'hui elle ne lutte plus pour la prééminence, mais pour le sol de la patrie. Or, ces faits ont eu lieu depuis que Démosthène est entré aux affaires. Ce que dit à ce propos le poète Hésiode est d'une grande justesse. En un passage il instruit les peuples et recommande aux cités de repousser les orateurs pervers : je citerai ses paroles ; car, si enfants nous apprenons les maximes des poètes, c'est sans doute afin d'en profiter hommes faits :

Souvent une ville entière souffre pour un homme pervers qui commet le mal et qui nourrit de noirs desseins; mais du haut des cieux, le fils de Kronos lui inflige un châtiment sévère, la famine et la peste à la fois ; et ses habitants périssent. Ou bien c'est une grande armée, ou les remparts de la cité, ou les vaisseaux au milieu des mers que frappe et anéantit Zeus à la voix puissante.

Si, rompant la mesure des vers, vous en examinez le sens, vous croirez lire, je pense, non un passage d'Hésiode, mais une prédiction s'appliquant à la politique de Démosthène; car forces de terre, forces de mer et républiques ont été anéanties par l'effet de cette politique [3].

Dans toute cette partie de la harangue d'Eschine, le ton est élevé, les pensées sont grandes comme les

1. Sparte, qui avait envoyé des secours à la Phocide, en haine de Thèbes, était soupçonnée d'avoir pris part au butin.

2. Allusion à la révolte d'Agis, Quinte-Curce, VI, 1.

3. Didot, p. 116 et suiv. La traduction de ce morceau appartient en majeure partie à M. F. Castets, Thèse sur *Eschine l'orateur* (Nîmes, 1872).

images. On croirait entendre Bossuet parlant avec majesté de cette Providence qui abaisse ou élève les empires, récompense ou châtie les puissants de la terre selon qu'ils combattent ou secondent ses desseins. Mais au milieu des tirades solennelles d'Eschine, on sent plutôt l'apparat que l'émotion vraie. Vainement il épuise toutes les ressources de son art : le discours se sent toujours des bassesses du cœur. Or cette bassesse imprime à l'éloquence d'Eschine une tache que ses feintes sentimentales et religieuses ne réussissent pas à dissimuler. Le masque est bien ajusté, peint d'habiles couleurs, et pourtant au travers de ce masque on voit à plein l'hypocrite. N'était-ce pas assez pour Eschine d'avoir été l'auxiliaire de Philippe, et fallait-il qu'il achevât son personnage de tout point en se faisant l'auxiliaire de la Divinité? Le don Juan de Molière, vicieux, sacrilège, intéresse encore ; à partir du moment où il se fait un rempart du ciel, on le regarde avec dégoût.

Il est toujours commode de faire intervenir les dieux, utiles alliés. Démosthène savait que penser de leurs augures; il cherchait ses alliés ailleurs, dans sa conscience de bon citoyen, dans sa haine de l'envahisseur et de ses complices. On rapportait au peuple assemblé cette réponse de la Pythie : « Tous les Athéniens sont d'un même avis à l'exception d'un seul. » Les partisans de Philippe la lui avaient dictée afin de rendre Démosthène odieux. Eschine s'est rendu seul odieux en se faisant l'interprète d'impostures sacrées. Philostrate [1] le compare à un prophète ren-

1. *Vie des sophistes*, I, 18, § 4.

dant des oracles. — L'oracle et l'orateur nous semblent offrir une autre analogie que celle de la diction : la Pythie obéissait souvent à d'autres inspirations que celles du ciel et ne cédait pas moins à Plutus qu'à Apollon.

Avant la destruction de la Phocide, Eschine avait prétexté une maladie (la maladie a été de tout temps un instrument diplomatique), pour ne pas aller en ambassade en Macédoine. L'extermination consommée, Eschine rétabli vole auprès du prince. Philippe fêtait par des réjouissances la ruine de la Phocide : Eschine assiste au banquet d'allégresse du vainqueur, indécence qu'il devait plus tard renouveler après Chéronée. « A son arrivée près du roi, sa conduite fut de beaucoup plus révoltante encore. Vous tous ici assemblés, vous étiez, avec Athènes entière, si affectés du désastre affreux de la malheureuse Phocide, que, suspendant l'exercice de votre droit héréditaire d'être représentés aux jeux Pythiques, vous n'envoyâtes ni théores choisis dans le conseil, ni thesmothètes ; et lui, il se régalait aux banquets et aux sacrifices par lesquels Philippe et les Thébains célébraient les résultats de la guerre ; il prenait part aux libations et aux actions de grâce du prince pour la destruction des remparts, des campagnes, des armes de vos alliés. Couronné de fleurs, à son exemple, il chantait avec lui le Péan, il buvait à sa prospérité. Ici son récit ne peut différer du mien... Sa conduite là-bas va être attestée par les députés, ses collègues, témoins oculaires qui me l'ont racontée. Car je n'étais pas de l'ambassade, je m'y étais refusé... A votre avis, Athéniens, que demandaient aux dieux, dans ces libations,

Thèbes et Philippe? n'était-ce pas la supériorité militaire, la victoire pour eux et leurs alliés? n'était-ce pas le contraire pour les alliés des Phocidiens? Donc cet homme s'associait aux prières de Philippe; il formulait contre sa patrie des imprécations que vous devez aujourd'hui faire retomber sur sa tête [1]. »

Voici comment Eschine essaie de se justifier : « J'ai chanté le Péan avec Philippe, dit l'accusateur, après la destruction des villes de Phocide. Quelle preuve pourrait l'établir manifestement? J'ai été, ainsi que mes collègues, invité à un banquet d'usage qui, avec les députés de la Grèce, conviés comme nous, ne comptait pas moins de deux cents convives. Dans cette foule, sans doute, on m'a clairement remarqué : je n'ai pas gardé le silence ; j'ai chanté, si l'on en croit Démosthène qui n'y était pas et ne produit le témoignage d'aucune personne présente. Et comment a-t-on distingué ma voix, à moins que je n'aie entonné le premier, comme dans les chœurs? Si donc je me suis tû, Démosthène, ton accusation est mensongère. Mais si, quand ma patrie était florissante et que mes concitoyens n'étaient affligés d'aucune disgrâce, j'ai chanté avec mes collègues un hymne par lequel on honorait la Divinité sans outrager en rien Athènes, j'ai fait une action pieuse, innocente, et je mérite d'être absous. Mais non, je ne suis digne pour cela même d'aucune pitié ; c'est toi qui es l'homme pieux, toi l'accusateur de ceux dont tu as partagé les libations [2]. » Eschine est logique. Il a déclaré pieuse

1. *Ambassade*, Didot, p. 199, § 128.
2. *Ibid.*, p. 92, § 162.

l'expédition de Philippe contre la Phocide ; il ne peut y avoir impiété à en chanter le succès [1]. Ou Eschine est sincère dans l'expression de sa foi religieuse, et alors, il faut l'avouer, la piété a étouffé chez lui le sentiment patriotique et le sens moral ; ou il affecte des sentiments qu'il n'a pas. Dans les deux cas il est à plaindre ; car sa dévotion menteuse insulte à la Divinité, ou bien il est pieux à la façon d'un Français que des scrupules de conscience auraient engagé en 1859 à souhaiter la ruine de l'armée française en Italie.

Démosthène accuse formellement Eschine d'avoir servi de propos délibéré les desseins de Philippe en provoquant la guerre sacrée contre les Amphissiens : «Investi de l'autorité d'Athènes, il se rend (comme pylagore) près des amphictyons ; et laissant là, négligeant tout le reste, il consomme l'œuvre pour laquelle il est payé. Ses discours spécieux (εὐπροσώπους), les fables qu'il arrange sur la consécration de la plaine de Cirrha, persuadent aux hiéromnémons, gens simples, peu habitués aux beaux discours et d'ailleurs ne se défiant de rien, de décréter la visite du canton. Les Amphissiens le cultivaient comme leur propriété ; lui, en faisait une partie du terrain sacré... A son instigation, les amphictyons visitent la contrée ; les Locriens fondent sur eux, les percent presque tous de leurs traits et se saisissent même de quelques hiéromnémons. De là tumulte ; il n'y a plus qu'un cri contre Amphissa ;

1. Selon Démosthène, les intrigues d'Eschine ont abouti à faire exclure la Phocide du traité consenti par Philippe. Eschine a donc travaillé à la livrer au prince « pieds et poings liés » (μόνον οὐκ ὀπίσω τὼ χεῖρε δήσαντες. *Ambassade*, Didot, p. 183 et suiv.). Cette accusation ne surprend pas quand on voit Eschine détester en mainte occasion ce peuple « impie ».

la guerre éclate. Cottyphos est d'abord mis à la tête de l'armée amphictyonique; mais les uns n'arrivent pas au rendez-vous, les autres arrivent et ne font rien. A la session suivante, des hommes gagnés de longue main, vieux traîtres de Thessalie et d'ailleurs, poussent à l'élection immédiate de Philippe comme général. Ils avaient saisi des prétextes plausibles: il fallait, disaient-ils, contribuer en commun, entretenir des troupes étrangères, punir ceux qui n'obéiraient pas ou nommer Philippe. A quoi bon plus de paroles? Ces intrigues le font élire général. Aussitôt il rassemble des forces, simule une marche sur Cirrha, laisse là Cirrhéens et Locriens et s'empare d'Élatée. Si, à cette vue, les Thébains désabusés ne s'étaient réunis à nous, tout l'effort de la guerre, comme un torrent, fondait sur Athènes. Ils l'arrêtèrent soudain, grâce surtout, Athéniens, à la bienveillance de quelque dieu, mais aussi, autant qu'il dépendait d'un seul homme, grâce à moi [1]. »

Examiné de près, le récit qu'Eschine lui-même a laissé de la mémorable séance du concile dont il fut le héros, confirme la vraisemblance des imputations de Démosthène. Bon nombre de traits y inspirent des soupçons. — A peine arrivés à Delphes, le hiéromnémon et l'un des pylagores, collègues d'Eschine, sont pris de fièvre. Est-ce là un accident malencontreux ou une défaite calculée? En s'abstenant, veulent-ils laisser ses coudées franches à Eschine, qui a son plan, et éviter de s'associer à une responsabilité redoutable? — Des amphictyons, amis d'Athènes, avertissent Es-

1. *Pro Corona*, Didot, p. 146, § 149. *Prise d'Élatée*, 339. Chéronée, 338.

chine que les Amphissiens, par complaisance pour les Thébains hostiles à Athènes, vont proposer de décréter une amende de cinquante talents contre la République, à cause d'une consécration injurieuse à Thèbes? Eschine court à l'assemblée défendre sa patrie. Or, selon Démosthène, Amphissa n'a jamais songé à élever contre Athènes aucune plainte de cette nature. C'est un « prétexte mensonger » que le fourbe allègue pour justifier sa sortie contre les Locriens, dont il machinait la perte. — Tandis qu'Eschine justifie Athènes, un Amphissien, « poussé peut-être à cet égarement par un dieu », insulte aux Athéniens et demande qu'on les chasse du temple comme complices des Phocidiens sacrilèges. Ce fait est-il vraisemblable? Les Amphissiens, de l'aveu d'Eschine, ne prennent-ils point parti contre les troupes amphictyoniques, en faveur des habitants de Cirrha, peuple de Phocide? — Les outrages de ce personnage allument la colère d'Eschine; il y réplique par une peinture pathétique du sacrilège d'Amphissa. Bientôt il n'est plus question des boucliers votifs, mais du châtiment à infliger aux Locriens. Ainsi l'apostrophe éloquente, provoquée par les injures de l'Amphissien, fut une diversion non préméditée, inspirée sur-le-champ au pylagore d'Athènes par une indignation patriotique, digression profitable à Athènes et dont la République doit lui savoir gré. — Eschine, entendant flétrir la cité, n'a pu se contenir : jamais, de toute sa vie, il n'avait ressenti pareil courroux. L'habile homme exagère sa colère afin d'expliquer une explosion intempestive de zèle religieux, dont les suites ont été désastreuses pour Athènes. — Plus loin, Eschine, comme

sous l'impression des malédictions divines dont il a donné lecture, fait personnellement sa paix avec les dieux. Il engage les amphictyons à suivre ce prudent exemple, à jurer guerre à mort aux impies. Il attise leur fanatisme; il leur met l'épée sainte à la main : c'est une bénédiction des poignards.

En ces conjonctures, le zèle religieux d'Eschine équivalait au crime de haute trahison. Car les Athéniens n'avaient pas donné mission à leur pylagore de soulever le concile amphictyonique contre Amphissa, de déchaîner une guerre sainte, ardemment souhaitée de leur ennemi. Eschine, député d'Athènes à Delphes, n'y avait pas fait les affaires d'Athènes, mais celles de Philippe. Sa piété, fût-elle sincère, ne saurait donc le disculper d'un attentat public, origine de la prise d'Élatée et de la ruine de sa patrie. Il aura beau « torturer » la vérité, il ne pourra jamais « se laver » d'une trahison qui a mis le comble à ses iniquités. Ainsi parle Démosthène, en maudissant cette « tête impure ». Dans le discours de l'*Ambassade*, Eschine s'indigne à la pensée que les Athéniens pourraient laisser Démosthène impuni, quand ils ont « fait périr Socrate le sophiste ». Ce rapprochement maladroit est expressif. La haine d'Eschine contre Démosthène se voile, comme celle de Mélétos et d'Anytos, de prétextes religieux. Des ressentiments personnels, voilà le secret de sa piété, et l'aiguillon du fanatisme qu'il souffle au peuple d'Athènes sans avoir même la triste excuse de le partager.

Eschine a semé d'écueils la voie où Démosthène est obligé de passer pour se défendre : il espérait le voir se heurter à des engins de guerre dont l'attou-

chement indiscret provoque des explosions mortelles. Telle est la nécessité pour Démosthène de justifier Chéronée, et de parler librement d'Alexandre tout-puissant. L'orateur a méprisé cette difficulté : il a osé soutenir que, même prévue, la défaite devait être affrontée au nom du devoir; il n'a pas craint de terminer un discours tout plein des regrets de la chute d'Athènes par des vœux contre ses vainqueurs. Eschine lui avait tendu un autre piège, encore plus perfide : celui-là, Démosthène ne pouvait le braver.

Il est toujours malaisé d'entreprendre la justification d'actes ou de paroles déclarés impies. Réplique-t-on que l'accusateur est un fourbe qui ment à sa conscience? on s'expose à blesser les sentiments du peuple juge, d'auditeurs sincèrement pénétrés peut-être des opinions affectées par le délateur. Allègue-t-on la probité patriotique, le dévouement désintéressé dont on a fait preuve envers l'État? cette apologie étrangère à la question ne réfute pas le grief d'avoir manqué aux dieux. Comment établir, dans la cause présente, que des passions politiques, des convoitises humaines se mêlaient à l'anathème contre les Phocidiens, spoliateurs de Delphes, ou contre les Amphissiens, violateurs d'un champ sacré? Démosthène ne peut ici combattre Eschine à armes égales. Sur la foi d'un vers d'Homère, où sont mentionnés « les trésors que renferme en son sein le sol pierreux du temple de Phébus, dans la rocheuse Pytho [1] », les lieutenants du Phocidien Phalæcos avaient commencé des fouilles autour du foyer et du trépied de Delphes.

1. *Iliade*, IX, 404. Diodore, XVI, 56.

De violents tremblements de terre, signes manifestes de la colère divine, avaient arrêté les sacrilèges. Démosthène, lui aussi, doit redouter les commotions du terrain sacré où son ennemi l'oblige à se défendre; il est menacé, à toute parole imprudente, du feu du ciel. De là ses réticences, ses détours : il marche sur des charbons ardents.

S'agit-il de la première guerre sacrée de Phocide (355)? il se défend d'y avoir été mêlé comme conseiller responsable : il n'était pas encore aux affaires. D'ailleurs, quand même il eût été animé d'indulgence à l'égard des Phocéens, ces sentiments auraient trouvé leur excuse dans les sentiments des Athéniens. Athènes, en effet, reconnaissait « leurs torts »; mais elle haïssait encore plus leurs ennemis, les Thébains, qu'elle ne réprouvait un sacrilège où le désespoir avait poussé un peuple ruiné, dépouillé de tout, terres, femmes et enfants. Leur Apollon semblait impuissant à les protéger : ils demandèrent des vivres et des armes à son trésor de Delphes. L'impiété des Phocéens, s'attaquant dans leur détresse à la divinité même, avait, selon Justin (VIII, 1), rendu plus odieux encore les Thébains qui les avaient réduits à cette extrémité. Sparte leur avait envoyé des secours; Athènes leur avait accordé son alliance. Démosthène était excusable de n'avoir pas combattu dans le cœur de ses concitoyens des impressions que les circonstances rendaient assez légitimes.

Eschine l'accuse d'avoir dévoué Athènes au courroux des dieux en la dissuadant de s'associer à la ligue amphictyonique. A ce grief, l'orateur ne peut répondre sans ambages qu'il valait mieux secourir la patrie que les dieux. Une justification directe sur le

fond même de l'imputation lui étant interdite, il use de palliatifs, de moyens détournés. Il ne nie pas l'impiété des violateurs d'un territoire consacré; il élève des doutes sur cette consécration même. A défaut d'apologie rigoureuse, il établit que l'adversaire ne saurait présenter la sienne. D'accusé il se fait accusateur; il proteste devant les dieux de la droiture de ses intentions, de la pureté de ses actes. Il en appelle spécialement à Apollon Pythien, à celui des dieux qu'Eschine a voulu surtout soulever contre lui; il le prend à témoin de la vérité de ses paroles, quand il accuse Eschine d'avoir été l'auxiliaire volontaire des succès de Philippe, sous couleur de défendre le ciel. Même sans avoir poussé à la guerre sainte, lui, Démosthène, est plus digne de la protection du dieu de Delphes que le religieux Eschine : telle est l'impression que Démosthène veut laisser aux auditeurs; et, à cet effet, il met en lumière les intelligences criminelles d'Eschine avec les Macédoniens, dans ce complot contre la Grèce : — Démosthène a déserté la cause du ciel! — Eschine a déserté la cause de la patrie : le véritable impie, le fléau de tous les Hellènes, c'est lui.

III. — DÉMOSTHÈNE CONSEILLER MAUDIT.

« Τοὺς πράττοντας ὑπὲρ ὑμῶν τι τῆς αὐτοῦ τύχης ἀνέπλησεν... Εὐθυδίκῳ Δημοσθένης ἔφη φίλος εἶναι · οὗτος ἀπώλετο : Démosthène a accablé de sa mauvaise fortune ceux qui travaillaient pour vous... Il s'est dit l'ami d'Euthydique : Euthydique a péri. » (DINARQUE.)

Eschine n'a osé dire ouvertement aux Athéniens : « Vous avez failli en défendant votre liberté contre Philippe. » Il impute leur défaite à l'influence fatale

d'un conseiller maudit : — Du jour où Démosthène a conclu avec la sacrilège Amphissa un pacte vénal, tous ceux qui l'ont approché ont été, plus que jamais, plongés dans des maux incurables. La malédiction attachée à sa personne a triomphé de l'heureuse fortune d'Athènes. Thèbes, Lacédémone, le Grand-Roi, tous les ennemis de la Macédoine ont succombé : un politique sacrilège leur était sympathique dans leur lutte contre le peuple vengeur de la Divinité. — Eschine exploitait sans scrupule le préjugé qui avait fait de Démosthène un homme de malheur. Six années plus tard, Dinarque, à son exemple, devait, dans le procès d'Harpale, étaler les effets désastreux de la contagion de ce politique fatal [1].

La foi à une destinée bonne ou mauvaise était une conviction profondément enracinée de tout temps dans l'âme des Grecs. Hérodote en est tout pénétré et lui doit un de ses récits les plus émouvants, celui des infortunes d'Adraste le Maudit (I, 34). Ce bonheur de prédestination est compté par Aristote [2] au nombre des arguments à faire valoir dans le discours. Es-

1. *Orateurs attiques*, Didot, II, p. 159, § 24; p. 160, § 31.

2. *Rhétorique*, I, 5 fin. L'homme heureux a des frères laids et lui seul est beau. — Cf. *Morale à Eudème*, VII, 14. « On ne peut nier qu'il n'y ait des gens qui ont vraiment du bonheur. Ils ont beau faire des folies, tout leur réussit... La nature établit entre les hommes, dès le moment de leur naissance, des différences profondes, donnant aux uns *des yeux bleus*, aux autres *des yeux noirs*... Tout de même, dit-on, la nature fait les uns heureux et les autres malheureux... En fait de navigation, ce ne sont pas les plus habiles qui sont heureux, mais parfois c'est comme au jeu de dés, où l'un n'amène rien, tandis que l'autre amène un coup qui prouve bien qu'il est naturellement heureux ou qu'il est aimé du ciel, comme on dit... Si ce fou réussit, c'est qu'*il a pour lui le destin qui est un pilote excellent*. J'avoue qu'on peut s'étonner à bon droit (ἄτοπον) que

chine y insiste d'autant plus volontiers qu'il sait l'adversaire à peu près impuissant à le réfuter avec succès. Qu'alléguer, en effet, pour établir logiquement qu'il n'était pas entaché d'une malechance fatale ? Les apparences étaient contre lui : les cités associées par lui à Athènes avaient succombé comme elle ; les Macédoniens, les ennemis de toute sa vie, étaient partout triomphants. Les sacrilèges, vainement aidés de ses ménagements politiques, avaient édifié le monde de l'éclat de châtiments exemplaires. Réfuter des témoignages si accablants, fortifiés encore des sentiments superstitieux d'un peuple étonné du spectacle de révolutions qui avaient secoué toute la terre, c'était là une lourde tâche. Démosthène en a soutenu le poids aussi bien qu'il était possible.

« La déloyauté, la basse jalousie éclatent en plusieurs endroits de son discours, mais surtout dans ses déclamations sur la fortune. Pour moi, je regarde, en général, comme tout à fait privé de sens et d'éducation, l'homme qui reproche à un homme sa fortune.

Dieu ou le destin aime un homme de cette sorte plutôt que l'homme le plus honnête ou le plus prudent. »

Les partisans de Philippe exaltaient à dessein son heureuse fortune. Démosthène la reconnaissait, avec un sentiment d'ironie amère, à un trait particulier : « Nombreux sont les motifs, Athéniens, de féliciter Philippe de son bonheur ; mais, à bon droit, on le pourrait féliciter surtout d'un avantage dont je ne trouve pas d'autre exemple (j'en atteste tous les dieux) parmi les hautes fortunes de notre siècle. Avoir pris de grandes villes, soumis de vastes contrées à son empire, tous les succès de ce genre sont brillants et dignes d'envie ; qui en doute ? Néanmoins, on en citerait beaucoup d'autres qui en ont joui. Mais un bonheur lui fut propre ; il ne l'a partagé avec personne. Quel est-il ? sa politique avait besoin d'hommes pervers, et la perversité de ceux qu'il a trouvés a dépassé ses souhaits. » *Ambassade*, Didot, p. 190, § 67.

Si le mortel qui se croit le plus fortuné ignore s'il le sera jusqu'au soir, peut-on vanter son propre bonheur et incriminer le malheur d'autrui? Puisque Eschine, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, s'est exprimé avec la dernière arrogance, voyez, Athéniens, considérez combien mon langage sur la fortune est plus vrai et plus humain. Pour moi, je regarde comme heureuse la fortune de la cité (les oracles de Jupiter à Dodone, d'Apollon à Delphes, nous en ont donné l'assurance), mais comme fâcheuse et dure celle qui pèse maintenant sur tous les hommes.

» En effet, qui des Hellènes ou des Barbares n'a pas éprouvé de nos jours de nombreuses et grandes calamités? Mais avoir embrassé le parti le plus honorable, et se voir dans une situation meilleure que les Hellènes mêmes qui se flattaient d'assurer leur bonheur en nous abandonnant, là je reconnais l'heureuse fortune d'Athènes... Si tu peux, Eschine, montrer sous le soleil un seul mortel, Hellène ou Barbare, qui n'ait pas souffert de la puissance de Philippe et d'Alexandre, j'en conviens : mon sort, ou, si tu veux, mon mauvais sort a tout causé. Mais si des milliers d'hommes qui ne m'ont jamais vu ni entendu ont éprouvé de nombreuses et terribles disgrâces, et je ne dis pas des hommes isolés, mais des villes, des nations entières : combien n'est-il pas plus juste et plus vrai d'imputer ces maux à une destinée commune, fatalité malheureuse qui a tout entraîné?... Si nous avons échoué, si nous n'avons pas toujours réussi selon nos désirs, c'est le sort de tous les hommes, et notre part dans le malheur commun. Quant à ma fortune particulière et à celle de chacun de nous, il faut la recher-

cher dans ce qui nous est personnel. Telle est la voie simple et droite, selon moi ; et sans doute vous partagez mon sentiment. Eschine prétend que ma destinée particulière commande à la destinée de la République, c'est-à-dire une destinée faible et obscure à une destinée heureuse et grande : hé quoi ! cela se peut-il ? »

Démosthène n'est pas malheureux, car il n'a pas été vaincu : « J'ai vaincu Philippe, puisque son or n'a pu me corrompre... Jamais Philippe n'a triomphé de moi par la politique ou par les armes, mais la fortune a triomphé des généraux et des forces de nos alliés. » Nul n'a le droit de lui imputer les revers d'Athènes : il n'avait rien négligé de ce qui pouvait assurer le succès. Mais la lutte était trop inégale : aux armes des Macédoniens, il n'avait à opposer que des discours, et les traîtres paralysaient tous ses efforts. La Grèce a souffert non par la faute de Démosthène, mais pour n'avoir pas compté assez de Démosthènes dans son sein. Un Démosthène par cité aurait suffi au salut commun, mais toutes les cités étaient pleines d'Eschines. « Ne dites donc plus, Athéniens, en vous promenant sur les places : Un seul homme a causé les malheurs de la Grèce; non, ce n'est pas un seul homme, mais un grand nombre de citoyens pervers, j'en atteste la terre et les dieux. » Thucydide (II, 37) loue les Athéniens de respecter, au delà de toutes les autres, les lois que protège la seule sanction de l'opinion publique. Une d'elles, aux yeux de Démosthène, est de ne pas reprocher à un malheureux des infortunes dont il n'est pas responsable. Eschine se fait une arme contre son ennemi de l'insuccès de la lutte; il manque à cette loi de délicatesse morale qui défend d'abuser de circonstances

fâcheuses contre un innocent. Démosthène est malheureux d'avoir échoué ; il n'a pas échoué, parce qu'il était malheureux. Au lieu d'exciter la haine publique contre lui, Eschine devrait respecter sa douleur, et, s'il le peut, la partager [1].

Malgré la force de ses raisons et l'éloquence de ses plaintes, Démosthène n'avait sans doute pas réussi à vaincre la prévention d'un mauvais sort attaché à sa personne. Après Chéronée, les Athéniens avaient continué de s'inspirer de ses conseils. Néanmoins, par déférence pour un préjugé en contradiction avec la confiance obstinée de ses concitoyens, l'orateur s'abstint durant quelque temps de signer de son nom les décrets qu'il faisait adopter. Il y mettait celui d'un ami, Nausiclès. Il voulait enlever tout prétexte à la défiance envers l'avenir et soustraire la cité à l'apparence même d'une influence funeste, preuve touchante de piété envers la patrie.

Sans accepter le préjugé des Athéniens sur la fatalité attachée à Démosthène, nous-mêmes sommes frappés du caractère d'une vie qu'un destin ennemi a semblé constamment poursuivre. Cette couleur tragique apparaît manifeste à qui embrasse de la pensée la carrière âpre fournie par l'orateur ; et, d'abord, quel contraste avec celle d'Eschine ! L'ami des Macédoniens a chanté le Péan à la table de Philippe après la ruine de la Phocide ; il a fêté Chéronée auprès du vainqueur ; et sa vie s'est écoulée calme et douce entre la sympathie fructueuse des Macédoniens, et

1. *Pro Corona*, Didot, p. 164, § 252 ; p. 167, § 270 et *passim* ; p. 783, § 3. Cf. Grote, *Histoire de la Grèce*, t. XVII, p. 153.

l'admiration artistique ou l'indifférence morale de ses concitoyens. Il a vécu heureux, honoré du plus grand nombre; une seule disgrâce l'atteint : il provoque Démosthène à un combat singulier où sa haine est déjouée, sa vanité humiliée. Il se résout à un exil volontaire dont il partage les loisirs entre la culture de l'éloquence et des relations amicales avec Alexandre, jusqu'au jour où il s'éteint paisiblement à Rhodes ou à Samos.

A ce tableau, opposons celui de la vie et de la mort de Démosthène. Privé de bonne heure de l'appui paternel, Démosthène, à vingt ans, est obligé de disputer son bien à d'avides tuteurs. Des efforts tenaces leur en arrachent une faible partie. Après une jeunesse laborieuse, opiniâtre à lutter contre des imperfections naturelles, il aborde la tribune : il y est moqué. Loin de perdre courage, il redouble d'énergie, triomphe enfin de ses défauts et enlève les suffrages des Athéniens. Quel fruit en retirera-t-il? Il a choisi le parti honnête, la défense des droits helléniques : les talents de Philippe, les vices d'Athènes, la faiblesse de la Grèce entière lui opposent des obstacles qui, sans cesse à demi surmontés, se redressent sans cesse devant lui. Toujours sur la brèche, il lutte seul, avec l'honneur national; il a toujours raison, et il est toujours vaincu; il a usé sa vie à pousser le rocher de Sisyphe. Après Chéronée, il se voit honni comme fléau public, détesté comme sacrilège et maudit.

N'est-ce pas être, en effet, condamné du ciel que de semer le bien et récolter le mal, d'approcher du but sans jamais l'atteindre? L'alliance de Thèbes

avait fait un moment pencher la balance en faveur d'Athènes ; mais la force supérieure du destin a bientôt rompu contre elle tout équilibre. La fatalité semble se jouer de Démosthène. A la mort de Philippe (336), à celle d'Alexandre (323), elle éclaire sa vie de rayons d'espoir et la replonge chaque fois dans une sombre incertitude. Les Athéniens raniment son âme en rendant un hommage éclatant à sa politique patriotique (330) ; quelques années après (324), l'aréopage le condamne pour crime de corruption. Un exil l'atteint, plus humiliant que celui d'Eschine, s'il était coupable ; beaucoup plus douloureux, s'il était innocent. Son retour est un triomphe (323), qui rappelle celui d'Alcibiade [1]. Un an à peine écoulé, la défaite de Cranon ruine encore une fois ses espérances. Il est sans cesse abreuvé de déceptions et d'amertumes.

Moins probe que Nicias, mais citoyen plus éclairé et plus utile à sa patrie, il est victime d'une infortune plus longue et plus poignante. Ami des plaisirs et de l'argent qui les procure ; très sensible aux blessures de l'amour-propre, accessible par timidité à des défaillances regrettables, ses faiblesses le livrent aux médisances, aux calomnies de ses ennemis, et conspirent avec ses vertus de citoyen pour le faire souffrir. La vertu doit toujours être gratuite ; pourquoi n'est-elle pas toujours impunie ? Chéronée, le plus beau titre politique de Démosthène à notre admiration, lui a été reproché comme un parricide. Au temps de

1. Une galère de trois rangs de rames alla le prendre à Égine ; tous les magistrats et les prêtres, suivis de la cité entière, vinrent au Pirée le recevoir. Le peuple lui fit don de cinquante talents destinés à acquitter l'amende infligée par l'aréopage. Plutarque, *Vie de Démosthène*, 27.

son plus grand crédit, il avait dû soutenir le poids accablant d'un état rebelle par la force d'inertie à l'impulsion de conseils généreux[1]; brisé par un dernier désastre, il termine ses jours en fugitif, traqué par les ennemis de sa patrie, en face de dieux indifférents ou impuissants. « La vie de l'homme politique est aussi agitée que celle de l'homme de guerre[2]. » Durant trente années, Démosthène a soutenu le combat contre Athènes et contre la Macédoine. Vainqueur de sa patrie, victoire trop tardive, il n'a pu trouver en elle un appui assez vigoureux pour consommer son œuvre en repoussant le joug macédonien.

Cette destinée malheureuse et la fermeté d'une âme *imployable* au malheur, donnent à la figure de Démosthène une expression tragique. Il est surprenant qu'un Alfieri, par exemple, n'ait point profité d'un tel drame. L'obstination inflexible de Démosthène rappelle Prométhée[3], Philoctète, Électre. Il hait l'envahisseur comme le fils de Péan hait les Atrides; comme lui, il préfère la douleur à la honte d'un accommodement. Il ne se reconnaît pas le droit de pardonner. Clytemnestre a massacré son époux. « Frappe encore! » crie Électre à Oreste. Les Macédoniens ont tué la liberté hellénique; Démosthène

1. Démétrius (Περὶ ἑρμηνείας, L. Spengel, t. III, p. 322) rapporte ce trait de Démade. « Athènes n'est plus la cité guerrière de nos ancêtres : c'est une vieille femme qui traîne ses sandales et vit de tisane. »

2. Aristote, *A Nicomaque*, X, 7.

3. Eschyle, *Prométhée*. « J'avais tout prévu ; j'ai voulu, oui, j'ai voulu agir ainsi, je ne le nierai point ; pour secourir les mortels, je me suis attiré des souffrances (v. 270). » — « Contre ta servilité, sache-le bien, je n'échangerais pas ma misère (v. 956). » Démosthène tenait le même langage à Eschine.

criera jusqu'à son dernier souffle : révolte et vengeance contre les meurtriers.

La peine est un bien, disait Antisthène. « Le vrai bonheur est d'obéir à la seule voix du devoir (Hypéride). » A ce titre seulement, Démosthène fut heureux durant sa vie. A considérer les choses avec l'élévation de sentiments dont lui-même donne l'exemple, il fut heureux aussi dans sa mort. Mériter par-dessus tous les autres la haine des ennemis de sa patrie, n'était-ce pas une fin plus enviable que celle d'Eschine, mourant ami des Macédoniens et oublié d'Athènes ; ou de Philippe, politique aux savantes intrigues, assassiné dans une intrigue de cour ; ou d'Alexandre, le nouveau Bacchus, le conquérant de l'Inde, emporté par une orgie ; ou de Dinarque, payé de ses services par le bourreau de Polysperchon ; ou de Démade expiant ses duplicités du meurtre de son fils tué par Cassandre entre ses bras, puis égorgé lui-même ? La grande âme de Démosthène a trouvé en elle-même, au milieu des épreuves, la consolation des cœurs virils : la conscience du devoir obéi. Elle en a entrevu une autre, posthume mais souveraine : la certitude d'une immortalité honorée.

Les témoignages d'estime de ses concitoyens la lui avaient fait pressentir. Dans le procès de la *Couronne*, Athènes, sentant que la cause de Démosthène était la sienne, avait voulu consacrer la gloire de son orateur pour la partager. La République, disait Eschine, paraîtra telle que celui qu'elle aura couronné : Athènes aima mieux ressembler à Démosthène qu'à son accusateur, et elle couronna avec éclat l'adversaire irréconciliable de ses vainqueurs. La fermeté

de son attitude après Chéronée avait permis de prévoir cette décision. On a loué la constance de Rome après Cannes ; dans une situation encore plus désespérée, la frivole Athènes ne fut pas moins vigoureuse. Grâce à des mesures énergiques, la ville fut mise en état de défense ; les esclaves, affranchis ; les indignes, rétablis dans leurs droits. Les sépultures fournirent des pierres aux fortifications et les trophées des temples donnèrent leurs armes. Démosthène demeura l'âme de la résistance ; il alla soulever les cités alliées, tandis que le peuple, n'ayant pas de raisons politiques de ménager son Varron, punissait de mort Lysiclès [1] et infligeait la peine capitale aux émigrés. Philippe, en face de cette résolution peut-être inattendue, usa de générosité et de prudence [2].

IV. — L'ÉLOQUENCE GRECQUE S'ÉTEINT AVEC DÉMOSTHÈNE.

> Ἥμισυ γάρ τ'ἀρετῆς ἀποαίνυται εὐρύοπα Ζεὺς
> Ἀνέρος, εὖτ'ἄν μιν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἕλῃσιν :
>
> « Le jour où l'homme tombe en servitude, Jupiter, à la voix puissante, lui enlève la moitié de sa vertu. » (*Odyssée*, XVII, 322.)

La paix conclue, Athènes, malgré la division des partis, ne cessa de lutter sourdement dans la mesure de ses ressources. Elle s'était soumise de force, non

1. *Oratores Attici*, II, p. 366. « Tu commandais l'armée, Lysiclès : mille citoyens ont péri et deux mille ont été faits prisonniers, et un trophée s'élève contre la République, et la Grèce entière est esclave ! tous ces malheurs sont arrivés quand tu guidais, commandais nos soldats ; et tu oses vivre, et voir la lumière du soleil, et te présenter sur la place publique, toi, monument de honte et d'opprobre pour ta patrie ! » (Lycurgue.)

2. Cf. l'*Oraison funèbre* attribuée à Démosthène, Didot, p. 734, § 20.

de cœur. A toute occasion propice, elle tentait de relever la tête ; elle poursuivait les agents ou les complaisants d'Olympias ; elle laissait toute liberté aux orateurs hostiles à ses vainqueurs. « A côté des ruines fumantes de Thèbes », elle osait, fermeté admirée de Tite-Live (IX, 18), protester contre ses maîtres et même les railler. Alexandre voulait être dieu, et dieu reconnu des Athéniens. Le peuple dut délibérer sur l'apothéose demandée : « De quelle espèce, » dit Lycurgue, « sera ce dieu à qui l'on ne pourra rendre un culte qu'à la condition de se purifier en sortant? » Sur la proposition de Démosthène, la cité déclara s'en tenir aux dieux adorés par les ancêtres. Cette liberté fière justifiait l'estime d'Alexandre : il avait exprimé le désir qu'à sa mort le commandement en Grèce fût réservé aux Athéniens; leurs éloges (lui-même le déclarait) étaient la récompense dont l'espoir stimulait ses exploits.

Quarante-deux ans après la mort de Démosthène (280), Athènes voulut consacrer par un acte public la reconnaissance due à sa mémoire. Démocharès, neveu de l'orateur, fit adopter un décret où nous lisons ces mots :

Démosthène a servi le peuple athénien de ses bienfaits, de ses conseils... Il a donné à l'État trois trirèmes, treize talents... Il a contribué de son bien pour donner des armes aux citoyens pauvres et acheter du blé pendant la disette... Il a racheté plusieurs citoyens faits prisonniers par Philippe à Pydna, à Méthone, à Olynthe... A ses frais il a réparé les murs du Pirée... Par son éloquence et son dévouement, il a fait entrer dans l'alliance d'Athènes les Thébains, l'Eubée, Corinthe, Mégare, l'Achaïe, la Locride, Byzance, la Messénie. Envoyé en ambassade auprès de nos alliés, il leur a persuadé de fournir plus

de cinq cents talents pour les frais de la guerre. Député vers les peuples du Péloponèse, il leur a distribué de l'argent pour les détourner d'envoyer des renforts à Philippe contre Thèbes. Il a donné aux Athéniens les conseils les plus sages et a mieux soutenu l'indépendance nationale et la démocratie qu'aucun des orateurs ses contemporains. Banni par les fauteurs de l'oligarchie, quand le peuple eut perdu sa souveraineté, il mourut dans l'île de Calaurie, victime de son patriotisme... Poursuivi par les soldats d'Antipater, il resta jusqu'au bout fidèle à la démocratie, et à l'approche de la mort, il ne fit rien qui fût indigne d'Athènes... L'aîné de sa famille, à perpétuité, sera nourri au Prytanée et, dans les jeux, il siégera aux places d'honneur. Une statue de bronze, sur la place publique, sera élevée à Démosthène...

Cette statue reçut cette inscription : « Si ta force, Démosthène, avait égalé ton génie, jamais le Mars macédonien n'aurait commandé dans la Grèce. »

Athènes devait à son orateur plus encore qu'elle ne disait. Tant qu'il avait vécu, il avait soutenu l'âme de sa patrie ; la fierté des sentiments qu'il lui inspirait pouvait laisser quelque illusion à Athènes sur sa triste condition. Quand Démosthène lui manqua, n'ayant pas en elle-même la force de se redresser sous le joug, elle se courba complètement et subit tout entière l'influence dégradante de la servitude. Dès ce jour, elle était véritablement esclave et ses sentiments le laissaient assez voir.

Sept ou huit ans après l'adoption du décret en l'honneur de Démosthène, la même Athènes en votait un autre semblable en faveur de son neveu, Démocharès. Ce personnage y reçoit les mêmes hommages que son oncle pour avoir témoigné son dévouement à la

chose publique, mais dans des conditions que les circonstances et les hommes avaient rendues bien différentes [1]. Au nombre de ses éminents services, des ambassades fructueuses auprès des rois ont obtenu de l'argent de Lysimaque, de Ptolémée, d'Antipater. Démocharès a été bon administrateur, démocrate fidèle, heureux mendiant. — Déjà en 305, Athènes avait donné la mesure de son abaissement moral. Elle avait salué de cet hymne sacré l'entrée dans ses murs de Démétrius Poliorcète :

Oui, les plus grands et les plus aimés des dieux se présentent à notre ville. Voici que l'occasion propice y amène ensemble Déméter et Démétrius. Elle, vient célébrer les mystères redoutables de sa fille (Proserpine) ; lui, joyeux comme il convient à un dieu, il apparaît beau et souriant. Majestueux spectacle de sa présence : tous ses amis en cercle, lui-même au milieu, comme si les amis étaient les étoiles, et lui le soleil ! O fils du très puissant dieu Neptune et d'Aphrodite, salut ! car les autres dieux ou sont trop éloignés, ou n'ont pas d'oreilles, ou n'existent pas, ou n'ont aucun souci de nous. Mais toi, nous te voyons présent, non en bois ou en pierre, mais en réalité : à toi nous adressons nos prières... etc.

« Voilà, » ajoute Athénée, « ce que chantaient les guerriers de Marathon, non seulement en public, mais dans leurs foyers, eux qui avaient puni de mort le prosternement d'adoration devant le roi de Perse et tué des myriades de barbares [2]. » Cette cantate servile était le digne accompagnement des adulations

1. Pour les textes de ces deux décrets, voir les *Fragments* des historiens grecs, Didot, t. II, p. 445.

2. Athénée, VI, 15, 16. Cf. *Fragments* des historiens grecs, Didot, II, 476.

dont Démétrius fut accablé jusqu'au dégoût. Athénée nous en a transmis les tristes témoignages : des autels aux intimes du nouveau dieu, des temples à ses deux maîtresses [1]. Ainsi se prostituait à un maître étranger la ville où s'était chantée longtemps la chanson populaire d'Harmodius et d'Aristogiton, la cité honorée jadis des noms mérités de Prytanée, de foyer, de rempart, d'école de la Grèce [2].

En perdant la liberté, dit Homère, l'homme perd la moitié de sa vertu. La Grèce, dépouillée de son indépendance, le fut, du même coup, de son génie. La domination macédonienne ne pacifia pas l'éloquence, elle l'anéantit. Démosthène n'eut pas d'héritier, il ne laissa même de legs à personne. La parole hellénique, si féconde en chefs-d'œuvre depuis près de deux siècles, fut étouffée tout à coup, pour toujours. Seule la rhétorique survécut, babillarde et fardée dans ses écoles; emphatique, ingénieuse adulatrice auprès des puissants. A peine un nom surnage-t-il au-dessus de cette médiocrité plate, celui de Démétrius de Phalère. Pouvait-il en être autrement? Chassée du domaine politique où se déployait jadis sa liberté, l'éloquence ne trouvait plus d'autre sol à cultiver que les petits

1. L'une d'elles, Lamie, était une joueuse de flûte d'Athènes. Plutarque (*Vie de Démétrius*) donne de curieux détails sur ces adulations inouïes. « Ces moqueries achevèrent de corrompre un prince dont l'esprit n'était déjà pas trop sain ». Une des fantaisies du nouveau dieu les plus douloureuses aux Athéniens fut le paiement immédiat d'un tribut de 250 talents. La somme fut sans délai remise à Démétrius, qui l'envoya à ses courtisanes « pour acheter des poudres de toilette ». C'était mal récompenser les Athéniens de leur dévotion que la leur faire payer si cher.

2. πρυτανεῖον (Théopompe), ἑστίαν (l'oracle même), ἔρεισμα (Pindare), παίδευσιν (Thucydide).

débats de la vie civile et la flatterie. La souveraine de la cité était devenue l'humble auxiliaire du foyer domestique, la servante-captive de maîtres étrangers. Dépouillée sans retour de son éloquence attique, que supplanta la faconde asiatique, la Grèce méritait à cet égard d'être comparée à « une de ces maisons livrées au libertinage et au génie du mal ; la femme libre et sage y languit dédaignée, sans pouvoir disposer de son propre bien, tandis que la folle courtisane, appelée là pour tout perdre, veut gouverner en maîtresse et abreuve l'épouse légitime d'injures et d'humiliations [1]. »

L'honneur de Démosthène est d'avoir dévoué sa vie à l'ambition de prévenir, avec l'asservissement d'Athènes, la perte de son âme et de son génie. Il réussit seulement à les retarder. Mais la transformation de la Grèce, bientôt défigurée, justifiait encore l'orateur des *Philippiques*. Il avait pressenti le vide que laisserait dans le monde la disparition d'Athènes et l'échec réservé par sa défaite à la civilisation. En effet, ni la dignité morale et nationale, ni l'éloquence, ni la poésie, ni même la haute inspiration dans les arts ne survécurent à la chute de la cité attique. Le jour où elle tomba avec Démosthène, la grande lumière de l'Occident s'éteignit ; de longues années encore devaient s'écouler avant qu'Alexandrie vît l'aurore d'un jour nouveau.

1. Denys d'Halicarnasse, *Mémoires*, introduction, I ; cf. *Les derniers jours de l'éloquence athénienne*, par M. E. Egger.

CHAPITRE XII.

CONCLUSION.

« Περιγεγράφθω μὲν τἀγαθὸν ταύτῃ · δεῖ γὰρ ἴσως ὑποτυπῶσαι πρῶτον, εἶθ'ὕστερον ἀναγράψαι... Ὁ χρόνος τῶν τοιούτων εὑρετής · ὅθεν καὶ τῶν τεχνῶν γεγόνασιν αἱ ἐπιδόσεις : Contentons-nous de cette esquisse imparfaite du bien ; c'est une nécessité peut-être d'en tracer d'abord une image incomplète, dont les traits seront achevés dans la suite... Le temps découvre ces progrès ; il est la source des perfectionnements des arts. » (ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, I, 5.)

I. L'antiquité, « jeunesse du monde », semblera toujours jeune à certains égards ; ses préjugés, ses mœurs ont passé, mais l'humanité dont elle fut l'image demeure vivante en elle. L'homme universel dont parle Pascal se modifie en grandissant ; mais, dans son essence, il subsiste perpétuellement le même. Aussi, une sorte de nécessité morale ramène-t-elle constamment parmi les hommes les mêmes phénomènes, divers dans leurs formes, identiques au fond [1].

1. Ce retour périodique des mêmes courants dans la vie humaine est quelquefois aidé par l'immuable stabilité de la nature physique au milieu de laquelle l'homme agit ; à la nécessité morale s'allie une sorte de fatalité géographique. De nos jours, comme au temps de Philippe, Byzance est la clé de la domination universelle. On la défend aujourd'hui au nom de l'indépendance de l'Europe contre les héritiers présomptifs de Pierre le Grand : Athènes et Démosthène la défendirent, il y a vingt siècles, contre un prince du Nord qui rêvait la conquête des États méridionaux et déjà peut-être celle de l'Asie, réservée à son fils. Qui sait si la Grèce, rempart historique et naturel du Bosphore, ne recevra pas un jour le dépôt de la Porte de l'Orient ? Byzance, belle sultane enviée passionnément, a été jusqu'ici confiée sans péril à un gardien efféminé. Le Turc, impuissant même à la garder, ne sait déjà plus la soustraire

Ainsi les commotions des États qui luttent pour conserver ou conquérir la liberté auront toujours les mêmes contre-coups dans les manifestations de la passion humaine. La période macédonienne et la Révolution française devaient être pour la Grèce le triomphe, pour la France le berceau de l'éloquence politique [1]. Les deux peuples, dans une tourmente nationale diversement décisive, ont été remués dans leurs fibres patriotique, morale et religieuse.

Démosthène protestait contre les iniquités de l'envahisseur et la félonie de ses alliés grecs : l'Assemblée législative se soulève contre le manifeste de Brunswick et les émigrés. L'orateur politique des *Philippiques* conseillait aux Athéniens de sacrifier le droit strict à la cause supérieure des droits helléniques : le comité de Salut public s'autorise de l'exemple de la nature, laquelle s'intéresse aux espèces, non aux individus. Un allié inattendu, Joseph de Maistre, vient justifier ces théories. Le pouvoir révolutionnaire, « monstre de puissance, » dit-il, « est à la fois un châtiment épouvantable pour les Français et le seul moyen de sauver la France. » Les Athéniens s'interrogent sur la Providence. Les uns trouvent commode de s'abandonner au destin et se soumettent à l'heureuse fortune de Philippe ; les autres, les meilleurs, relèvent avec Démosthène les titres de la cité à la bienveillance

aux convoitises d'un voisin viril. Il ne tient qu'aux États européens que les Grecs soient assez forts pour être efficacement les protecteurs et maîtres de Constantinople, assez sages pour ne jamais abuser d'elle.

1. Berceau glorieux, il est vrai, à l'égal de celui d'Hercule. Théocrite, *Idylle* 22°.

des dieux et veulent y aider par un mâle usage de la liberté. Ainsi l'action de la Providence éclate aux yeux même des ennemis de la Révolution française. Fanatique logique, l'auteur des *Considérations sur la France* la déclare « décrétée »; il y voit une « force entraînante qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille légère tout ce que la force humaine a su lui opposer; personne n'a contrarié sa marche impunément. » Que dire de l'ébranlement des imaginations à la vue d'un jeune conquérant qui, plein de foi dans son étoile, renouvelle les prodiges d'Alexandre? Le destin conduit l'un de Pella à l'Indus et à Babylone; l'autre, de Brienne aux Pyramides et à Moscou. Tous les deux remanient la terre de leur main toute-puissante; comme jadis l'hellénisme, 89 est répandu dans l'univers.

Hume, avant la période la plus brillante du Parlement britannique, signalait l'absence dans son pays de la gloire de l'éloquence : « Les grands intérêts nous manquent. » Ils ne devaient pas manquer longtemps à l'Angleterre, ni surtout à la France. Les mouvements politiques qui avaient soutenu l'éloquence de Rome et d'Athènes semblent médiocres, comparés à la rénovation prodigieuse dont la France de 1789 donna le signal à l'Europe. La méditation philosophique avait fécondé le terrain en le remuant profondément. A la semence des idées succéda une moisson de réformes discutées, propagées par l'éloquence. Les luttes des partis tenaient continuellement la parole en éveil et s'en armaient comme d'une puissance irrésistible. Des duels oratoires s'engageaient sur le corps de la royauté, puis au sein de la Répu-

blique, entre les modérés et les violents. Mirabeau et Barnave, Vergniaux et Danton donnaient à la tribune un retentissement et un éclat où le génie et la passion atteignent plus aisément que la parfaite sagesse ou la vertu. La gravité des intérêts débattus, la solennité des circonstances donnaient à ces joutes de la parole une grandeur inconnue aux débats les plus imposants du Pnyx et du Forum. De là les caractères d'une éloquence dont la véhémence plus que romaine et les transports parfois emphatiques étaient fort éloignés de la sobriété athénienne. Les choses, les hommes, les discours, tout alors affectait des proportions gigantesques.

Les souvenirs de la Grèce hantaient les imaginations. Sparte, la citoyenne exemplaire, aux rigides vertus, était érigée en modèle de patriotisme. On lui enviait son Lycurgue; Hérault de Séchelles proposait sérieusement de s'inspirer comme elle des lois de Minos. La démocratique Athènes exerçait moins de prestige sur les esprits. Pourtant on songeait à elle pour menacer les dictateurs des comités du poignard d'Harmodius. Aux Hellènes on dérobait un emblème, le bonnet grec; mais le moyen de faire revivre fidèlement leur éloquence? Dans la Convention se déchaînaient des tempêtes parties de son sein ou du flot des sections envahissant la salle au nom du peuple souverain. L'éloquence est une flamme qui a besoin, selon Tacite, de l'aliment des agitations civiles. Mais si le foyer se transforme en volcan, que devient-elle? Trop souvent, à cette époque, elle céda la place au rugissement populaire ou à la lecture impassible de rapports sinistres, au milieu du silence de la peur.

Ainsi l'exaltation civique et l'atrocité effective d'aspirations généreuses entraînaient la France à une crise néfaste... Mais ne touchons pas à la hache.

L'éloquence athénienne, on l'a vu, a souvent les caractères du pamphlet [1]. Il en a été de même, à certaines époques, de l'éloquence politique des modernes. Le grand agitateur de l'Irlande, O'Connel, a parfois enivré ses harangues des colères et des outrages familiers à la tribune antique. Les orateurs de la Révolution ne pouvaient guère se défendre de ces impétuosités. Pourtant ceux d'entre eux qui méritent véritablement le nom d'orateur ont rarement donné à leurs discours la violence injurieuse de ceux de l'agora. Cette modération relative tient à la différence des mœurs littéraires des deux pays : le pamphlet et le discours se confondaient à Athènes; à Paris, ils étaient cultivés séparément. Ce que la bouche n'aurait pas osé hasarder dans une assemblée où l'on osait beaucoup pourtant, le papier, qui ne rougit pas, le publiait par toute la France. Amis et ennemis de la constitution nouvelle avaient leurs publicistes, champions aux dents cruelles. Les *Révolutions de France et de Brabant* rendaient aux *Actes des apôtres* leurs outrages et leurs morsures. Calomnies en vers et en prose, parodies rieuses ou déchirantes, sarcasmes sanglants que le sang vengera, fiel et venin, rien ne manque à ces libelles de ce que peut exhaler la haine dépouillée de toute vergogne. La chaire de ces nouveaux apôtres est un tombereau encore moins

1. « On reproche à l'éloquence politique d'être querelleuse, haineuse, (φιλαπεχθήμονας). » Isocrate, *Antidosis*. — Voir chapitre VIII, p. 303.

attique que celui d'où Eschine insulte Démosthène. Le pamphlet parlé d'Athènes outrage la vérité et les convenances, non la pudeur ; le pamphlet écrit des novateurs et de leurs adversaires méprise toute loi. Que les colères éclatent ainsi en paroles ignominieuses, c'est beaucoup trop; mais qu'aurait-ce été, si le déversoir du pamphlet n'avait ici favorisé ce qu'Aristote appelle la *purgation* des passions et préservé l'éloquence ?

Les libertés de l'éloquence pamphlétaire d'Athènes étaient un écho affaibli des audaces de la scène comique. La muse « divine » d'Aristophane conspue ses ennemis d'un « vaste crachat » : la muse d'André Chénier ne peut se refuser la volupté de « cracher sur leurs noms », de « chanter leur supplice ». Toutefois la comédie grecque, même avec ses emportements, ne fut jamais meurtrière. Camille Desmoulins l'a fait remarquer avec sa verve accoutumée : « Les Athéniens étaient plus indulgents et non moins chansonniers que les Français. Loin d'envoyer à Sainte-Pélagie, encore moins à la place de la Révolution l'auteur qui, d'un bout de la pièce à l'autre, décochait les traits les plus sanglants contre Périclès, Cléon, Lamor..., Alcibiade, contre les comités et présidents des sections et contre les sections en masse, les sans-culottes applaudissaient à tout rompre, et il n'y avait personne de mort que ceux des spectateurs qui crevaient à force de rire d'eux-mêmes [1]. » Les *Nuées* ont

1. Le *Vieux Cordelier*, n° 7 ; le *Pour et le Contre*, à propos de la liberté de la presse : « Comment se faire illusion à ce point ! Pour moi, je ne conçois pas comment on peut reconnaître une république là où la liberté de la presse n'existe point. De véritables républicains, par principes et

diverti Socrate, elles ne l'ont pas tué. Le pamphlet et l'éloquence de la Révolution française ont eu le tranchant du glaive... « Oui, monstres... je vous accuserai devant les nations de ma plume d'acier, étincelante du feu sacré de la liberté que vous ne connaissez pas ; je percerai, je brûlerai vos entrailles [1]. » Tantôt c'était

par instinct, c'étaient les Athéniens. Non seulement le peuple d'Athènes permettait de parler et d'écrire, mais je vois, par ce qui nous reste de son théâtre, qu'il n'avait pas de plus grand divertissement que de voir jouer, sur la scène, ses généraux, ses ministres, ses philosophes, ses comités ; et, ce qui est bien plus fort, de s'y voir jouer lui-même. Lis Aristophane... et tu seras étonné de l'étrange ressemblance d'Athènes et de la France démocrate. Tu y trouveras un *Père Duchène* comme à Paris, les bonnets rouges, les ci-devants, les orateurs, les magistrats, les motions et les séances absolument comme les nôtres ; tu y trouveras les principaux personnages du jour : en un mot, une antiquité de deux mille ans dont nous sommes contemporains. La seule ressemblance qui manque, c'est que, quand ses poètes le représentaient ainsi à sa barbe,... sous le costume d'un vieillard qu'il appelait Peuple, le peuple d'Athènes, loin de se fâcher, proclamait Aristophane le vainqueur des jeux et encourageait... à faire rire à ses dépens... Notez que ces comédies étaient si caustiques contre les ultra-révolutionnaires et les tenans de la tribune de ce temps-là, qu'il en est telle, jouée sous l'archonte Stratoclès, 430 ans avant Jésus-Christ, que si on la traduisait aujourd'hui, Hébert soutiendrait aux Cordeliers que la pièce ne peut être que d'hier, de l'invention de Fabre d'Églantine, contre lui et Ronsin, et que c'est le traducteur qui est cause de la disette des subsistances... Charmante démocratie que celle d'Athènes !... »

L'interlocuteur de Camille Desmoulin fait cette restriction judicieuse à la revendication de la liberté illimitée de la presse : « Le peuple français en masse n'est pas encore assez grand lecteur de journaux, surtout *assez éclairé et instruit par les écoles primaires*, qui ne sont encore décrétées qu'en principe, pour discerner juste au premier coup d'œil entre Brissot et Robespierre. Ensuite, je ne sais si la nature humaine comporte cette perfection que supposerait la liberté indéfinie de parler et d'écrire. »

1. Claude Fauchet. Cf. E. Géruzez, *Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, 1789-1800.

la mort sans phrases, tantôt c'étaient des phrases véritablement mortelles, celles d'un Saint-Just. Ce même Saint-Just avait, en 1789, publié un poème, *Organt*, où l'auteur s'égayait à un badinage agréable, et essayait çà et là la peinture de l'amour ingénu. Robespierre avait composé de petits vers que n'eût pas désavoués Dorat. Ces distractions littéraires ne devaient pas amuser longtemps les émules des septembriseurs. La Terreur s'attendrissait à des fêtes pastorales [1] (contraste moins surprenant qu'il ne paraît d'abord) ; mais cette bergère conservait la griffe du lion. Les Grecs étaient trop exclusivement artistes pour avoir les menaces de mort ailleurs que sur les lèvres ; en général, hors de l'art ils prenaient peu de choses au sérieux. Les hommes de la Révolution étaient, par-dessus tout, des citoyens enflammés de leurs convictions et allant tour à tour d'un enthousiasme sublime à la fureur.

La fournaise révolutionnaire a été le creuset où de matières très mêlées est sorti le métal pur sur lequel brille aujourd'hui, confondue avec celle de la France, l'image de notre République française couronnée de sa triple devise comme d'une auréole. Nos pères de 89 avaient le fanatisme de la liberté et de la patrie ;

1. La fête de l'Être suprême rappela les bergeries de Florian (mort en 1793), à cette différence près que les loups n'y manquaient pas. En 1775, Voltaire rendait compte, dans la *Gazette littéraire*, d'un ouvrage médico-philosophique de Marat : *De l'homme*. L'auteur y explique les rapports du physique et du moral par *le suc des nerfs*. Il y admire avec enthousiasme Jean-Jacques Rousseau, « son talent enchanteur, ses accents sublimes ». Il y peint la nature avec une affectation sentimentale. Marat s'inspirait de l'*Émile* et de l'*Héloïse* avant de pousser à leurs conséquences les plus violentes les théories absolutistes du *Contrat social*.

les contemporains de Démosthène ignoraient ces saintes ardeurs. Tel parmi eux se balafrait la figure pour tirer un peu d'argent d'un ennemi ; la plupart fuyaient les balafres plus sérieuses de l'épée macédonienne. Ils célébraient l'indépendance sans se dévouer pour elle ; ils applaudissaient à la patrie des ancêtres, mais ils plaçaient la leur où était le bien-être. Nos aïeux, insouciants de la vie, allaient au supplice avec l'élan du martyre. Eux non plus, ils n'ont pas vécu vie d'hommes, et plus encore que les auditeurs d'Eschine, ils étaient nés pour l'admiration des siècles à venir. Rien de grand ne s'accomplit sans foi. Les hommes de la Révolution française ont eu la foi : leur abnégation héroïque nous a sauvés. Les Athéniens étaient des sceptiques de goût et d'esprit ; ils n'ont pas eu, comme nos aïeux, des âmes de granit pour barrer le passage au flot stérile de l'invasion qui venait les submerger.

II. Les révolutions qui provoquent entre les hommes les chocs les plus violents sont les révolutions sociales. Or Athènes, au temps de Philippe, n'avait pas à cet égard à se renouveler. André Chénier s'armait de l'ïambe d'Archiloque pour en fouetter au visage Collot-d'Herbois, mauvais citoyen, méchant acteur comme Eschine ; le girondin Guadet rappelait avec mépris le souvenir de Pride, le boucher devenu colonel, au temps de Cromwell. Un des collaborateurs des *Actes des Apôtres*, raillant la soi-disant compétence de la foule sur les matières d'État, en appelait « à tous les cordonniers, perruquiers, marchands de bas, chaudronniers, corroyeurs et autres gens de négoce,

qui sont devenus tout à coup des Lycurgue et des Solon, voire même des Condé et des Turenne [1]. » Ce qui, dans l'Angleterre de 1650 et dans la France de 1789 faisait exception et scandale, avait été la règle, l'état normal à Athènes. Les couches sociales s'y étaient mêlées, nivelées depuis Solon et surtout Périclès. La cité était donc à l'abri de ces remous formidables d'un état où le fond aspire à prendre sa place à la surface. La paix sociale n'y était pas d'une limpidité irréprochable, car l'égalité absolue des droits ne supprimera jamais l'inégalité des conditions et des fortunes ; mais en somme, s'il y avait à régler, à tempérer, il n'y avait pas de refonte complète à faire.

Assez bien assise sur ses bases et satisfaite à peu près de son état, Athènes aurait pu puiser dans la haine de l'étranger une ardeur de passion analogue à celle des luttes sociales. Elle aurait pu et dû déployer contre ses envahisseurs l'énergie dont elle avait fait preuve dans la guerre du Péloponèse. Impétueuse jadis contre des cités rivales, elle fut molle en face de Philippe : moins attachée à la liberté qu'au repos, elle ne demandait qu'à continuer de jouir d'elle-même, sans labeur ni sacrifice. Les Grecs haïssaient plus les Grecs qu'ils ne détestaient le Macédonien. Les passions municipales avaient été violentes en Grèce et le seraient redevenues à l'occasion ; la passion de la patrie hellénique n'était plus. Au contraire, la France de 92 ressentit à la fois les passions sociales et la passion patriotique. Il lui fallait se dé-

1. Jourdan alterna du généralat à la mercerie. Hoche était fils d'un garde du chenil de Louis XV.

fendre contre les royalistes et contre les souverains coalisés : ce fut une lutte de géants. Athènes ne sentit aucun de ces puissants aiguillons ; en vain Démosthène l'avait piquée du sien. Assurée, quoi qu'il arrivât, de n'être pas dépouillée des avantages de son organisation sociale, elle se résignait à la perte d'une indépendance dont la conservation lui semblait mise à trop haut prix.

La nature morale de l'homme a quelque chose de l'invariabilité des lois de la nature physique, mais l'humanité a le privilège de concilier cette constance avec la loi du progrès : progrès nécessairement borné quant à la perfectibilité de l'âme humaine, indéfini dans le domaine de l'esprit et de l'amélioration sociale. Les Républiques anciennes étaient des aristocraties souvent oppressives (ainsi Rome) ou des démagogies volontiers tyranniques. Les abus de la liberté inspiraient à de hauts esprits une idée fausse de la véritable constitution républicaine. Les socratiques, dont Sparte était l'idéal, demandaient à voir fleurir l'autorité des meilleurs (ἀριστοκρατία). Or, l'on sait où aboutissait d'ordinaire cette heureuse prédominance de l'aristocratie [1]. Aristote excluait de la cité les travailleurs [2] ; le seul citoyen légitime à ses

1. « Si vous cherchez une bonne constitution, vous verrez d'abord les plus habiles donner des lois, puis les bons réprimer les méchants, délibérer sur les affaires de l'État, sans permettre à des fous de dire leur avis, de haranguer, de paraître à l'assemblée. Mais le résultat immédiat de ces excellentes mesures sera de faire tomber le peuple dans l'esclavage (δουλείαν). » Xénophon, *Gouvernement des Athéniens*, I ; Didot, p. 693, § 9. Voir la note 1 de la page 142.

2. *Politique*, III, 3. L'antiquité a connu des maximes plus révoltantes encore que l'exclusion des artisans de l'État : l'exclusion des enfants infirmes de la vie, etc... (cf. *Esprit des lois*, XXIII, 17).

yeux était celui qui avait de l'aisance et des loisirs. La démocratie réelle d'Athènes ne valait guère mieux que celle que le philosophe façonnait à son idée. La vraie égalité y était inconnue. Dans les États oligarchiques, les gros mangeaient les petits. Dans la patrie d'Hyperbolos et de Cléonyme, les petits prétendaient vivre de la substance des gros. On y avait le droit d'être pauvre et médiocre, non celui d'être supérieur par la richesse ou le mérite. Que serait devenue l'égalité, si tel citoyen s'était permis de s'élever par sa vertu au-dessus du niveau commun?

Cette défiance du mérite éminent semblait si naturellement inhérente à la démocratie athénienne, qu'Aristote en est réduit à louer l'ostracisme comme une loi d'humanité [1]. En effet, ce procédé d'élimination valait encore mieux que le nivellement par décapitation goûté de Tarquin; mais c'était trop encore que la proscription des capacités excellentes semblât nécessaire. Un citoyen très éminent, ne tenant de la loi athénienne aucune place nettement limitée dans l'État, les envahissait, les absorbait toutes. Un citoyen très éminent, dans une République moderne, concentre sa puissante activité dans ses fonctions; il n'empiète pas sur l'autorité d'autrui. Il a sa sphère déterminée : celle du grand homme à Athènes ne l'est pas; quand les mérites réunis de tous les citoyens ne peuvent faire équilibre au mérite d'un seul, il faut éloigner cet être supérieur ou se soumettre à lui [2]. Athènes est restée quarante ans

1. *Politique*, III, 8 ; *Esprit des lois*, XXVI, 17.
2. Aristote, *Politique*, III, 8. — Voir plus haut, p. 412.

soumise à Périclès; mais le plus souvent l'ostracisme la préservait du péril des talents extraordinaires. Le navire *Argo*, au nom du principe d'égalité, avait refusé de recevoir Hercule, beaucoup plus pesant que ses compagnons. Le vaisseau de l'État chez les modernes est assez solidement construit pour soutenir les personnalités les plus puissantes. Le mérite singulier a aujourd'hui sa place dans notre démocratie. Loin de l'exclure de l'État, on le lui confie. Thémistocle, Cimon, Aristide, éloignés de la cité de Minerve par mesure de salut public, seraient aujourd'hui, d'une voix unanime, députés au Parlement, s'ils n'y sont déjà.

La démocratie athénienne voyait dans la richesse des particuliers une menace, un péril social[1]. Les philosophes politiques s'ingéniaient à la réglementer, à la restreindre. Les sycophantes travaillaient, à leur façon, à la solution du problème, en battant l'opulence en brèche à leur profit. Non contents d'extorquer de l'argent aux cités alliées, désireuses d'acheter à tout prix la protection d'orateurs écoutés de la multitude, ils livraient aux biens de leurs concitoyens l'assaut de l'envie et de la cupidité. Il

1. Autrefois, dit l'auteur de l'*Antidosis*, on faisait le riche, afin d'être considéré : « Maintenant il faut se défendre d'avoir du bien comme d'un grand crime; si l'on ne se justifie là-dessus comme il faut, on est perdu... On pourrait compter plus de riches dépouillés de leur fortune que de coupables châtiés pour leurs méfaits. » Lui-même se plaint amèrement d'être imposé au delà de ses ressources; il voudrait qu'on le crût moins opulent que ne fut Gorgias, dont la fortune ne dépassa pas mille statères (17,200 francs environ); pourtant « il n'eut jamais ni femme ni enfants et vécut exempt de cet impôt (λειτουργίας), le plus continu, le plus coûteux de tous. » Didot, p. 221, § 156.

faut voir dans les orateurs grecs comment les flatteurs de la foule font la guerre aux concessionnaires des mines d'argent de l'Attique et les exploitent eux-mêmes par le *chantage* [1]. Une des questions les plus délicates des sociétés modernes est celle des rapports du travail et du capital. Ce problème ardu a été ignoré des Républiques anciennes où le travail était le lot presque exclusif de l'esclave. Athènes, néanmoins, avait ses gens de petit métier. Rome, la superbe aristocrate, les méprisait; Platon, rêveur dédaigneux, les reléguait au dernier degré de l'échelle sociale; il les admettait seulement comme manœuvres, pour s'en servir. Socrate, un vrai sage, les avait réhabilités en faisant l'éloge des travaux manuels. Athènes ne pouvant, comme Rome, vivre des dépouilles du monde, était obligée de travailler, si peu que ce fût. La question sociale offrait donc chez elle une difficulté particulière. On a vu comment Démosthène essayait de tenir la balance égale entre les prétentions opposées des riches et des pauvres, et, à défaut de conciliation tout à fait équitable, poursuivait d'abord le bien de l'État [2].

1. Ces abus et ces désordres avaient engagé Xénophon à proposer l'exploitation des mines par l'État, avec le concours et au profit de tous les citoyens. « Ainsi tous les Athéniens pourront tirer leur subsistance des revenus publics... Je déclare que par là notre République deviendra non seulement plus riche, mais plus docile, plus amie de l'ordre et plus belliqueuse. » *Les revenus*, 4 (Traduction de M. E. Talbot). Didot, p. 707, § 51. — « C'est justice que les pauvres et le peuple, à Athènes, aient l'avantage sur les nobles et les riches. Car c'est le peuple qui, de la rame, fait marcher les vaisseaux et qui constitue la force de la République » (*Gouvernement des Athéniens*, 1; Didot, p. 692, § 2). Pour être mêlée d'ironie, cette réflexion n'en est pas moins juste.

2. Voir chapitre IV, p. 120, 131, 137.

Le bien public inspirait de même de sages paroles à Hypéride. Les délateurs, en rançonnant les propriétaires des mines, les forçaient au détriment du Trésor public, à abandonner leur exploitation. Était-ce servir l'État que de molester ainsi les particuliers? « Le meilleur citoyen n'est pas celui qui, en retour d'un peu d'argent (produit des amendes et des confiscations), apporte un détriment considérable aux intérêts généraux de la cité[1]; ni celui qui fournit des ressources momentanées et prive Athènes de revenus légitimes. C'est l'homme soucieux de l'intérêt à venir de sa patrie, de la concorde des citoyens et de votre gloire. Il est des gens que tout cela inquiète fort peu; privant les industriels du fruit de leurs travaux, ils prétendent enrichir la cité, alors qu'ils lui préparent l'indigence : *car si la propriété et l'accumulation due à l'épargne deviennent une cause d'alarmes, qui voudra s'exposer au péril?* » Le peuple d'Athènes, jaloux des revenus des travailleurs des mines, cherchait à les en dépouiller au profit du Trésor d'où lui-même tirait en partie sa subsistance et la gratuité de ses plaisirs. C'était la lutte organisée entre le capital et l'oisiveté. — La question des droits respectifs du capital et du travail n'est pas assoupie de nos jours, mais elle aussi, sans doute, aura sa solution, nouveau gage de la supériorité de la démocratie moderne.

En effet, que d'avantages elle a sur la démocratie athénienne! La justice n'y est point, comme

1. Le trésor prélevait un 24e sur les revenus des mines. — Orateurs attiques, *Contre Polyeucte*, Didot, II, p. 381, § 39.

devant les héliastes, à la merci des artifices de la parole. La politique y est aux mains, non d'orateurs frivoles ou suspects, mais de politiques expérimentés. L'homme et le citoyen y demeurent distincts; les inimitiés privées n'y viennent pas troubler l'État au dedans, compromettre sa sécurité au dehors: au-dessus des plus hautes capacités individuelles s'élève la nation. Le gouvernement d'Athènes était une vaste Convention, formée de tous les citoyens et sans contrôle modérateur : balance folle dont les soubresauts, aux jours de crise passionnée, pouvaient culbuter l'État. Les Républiques modernes sont pondérées; un prudent équilibre y concilie la stabilité et le mouvement; leur marche, réglée par l'harmonie, suit la marche du temps. Le peuple athénien relevait de ses démagogues, favoris souvent indignes, représentants improvisés de la cité, sans autorité respectable ni mandat régulier. La souveraine de la cité est aujourd'hui l'opinion publique; et cette reine gouverne, munie de l'organe politique par excellence, le suffrage universel, instrument décisif et pacificateur.

III. Le progrès du sens moral n'est pas moins sensible que le progrès politique et social; on en trouve un témoignage manifeste dans la différence des jugements portés sur Démosthène, homme et orateur, par les Athéniens et par nous. Pour bien juger un ancien, il faut d'abord le replacer dans son milieu; aller à lui, au lieu de l'amener à nous, et le voir des mêmes yeux dont ses contemporains l'ont vu. Aussi avons-nous souvent invoqué le témoignage d'Aris-

tote, puissant génie, où convergent comme dans un foyer concentrique toutes les idées de son siècle, éclairées de la lumière du passé[1]. Son œuvre, véritable encyclopédie, est la *Somme* de la philosophie grecque; or, la philosophie, chez les anciens, était la science universelle. Nous ne pouvions donc citer un témoin plus autorisé des sentiments et des idées dans l'atmosphère desquels vivait Démosthène. Mais, tout en restant fidèle à ce principe de la consultation du passé, la critique n'abdique pas son droit d'appréciation personnelle. Démosthène demeure donc justiciable du sens moral et du goût des modernes. Ici encore paraît leur supériorité.

Les Athéniens étaient peu blessés de certaines faiblesses de Démosthène : ils les trouvaient en eux-mêmes. Moralistes bénins, loin d'exiger de lui qu'il valût mieux que son temps, un retour sur leurs propres infirmités les disposait à plaider en sa faveur les circonstances atténuantes. L'orateur des *Philippiques* a fui à Chéronée : la nature, la destinée partagent cette faute avec lui; on naît courageux ou timide, comme on naît brun ou blond[2]. — Il savait mal résister à l'appât de l'argent : jamais l'or de Macédoine n'a souillé ses mains. — Il aimait les plaisirs : hé! qui ne les aime? la vertu du citoyen prime celle de l'homme privé[3]. — Orateur politique, il n'a pas reculé devant le mensonge : l'objet de l'éloquence,

1. Pour la politique seule, il avait fait un recueil des constitutions de 158, ou, selon quelques-uns de 250 États démocratiques, oligarchiques, aristocratiques et tyranniques.

2. Voir p. 85, 95 et suiv.

3. Voir p. 77 et suiv.; p. 389 et suiv.

c'est la victoire. — Il s'oublie à suivre l'exemple d'Eschine et lui prodigue l'insulte : l'invective est une partie intégrante de la liberté démocratique ; l'essentiel n'est pas d'éclairer les juges, mais de les passionner.

Sur ces divers points, les modernes jugent Démosthène avec moins d'indulgence que ses concitoyens. Ils sont plus sévères aux défaillances morales et portent un plus grand respect aux convenances et à la vérité. L'éloquence politique moderne attaque les opinions, non les personnes. Soucieuse de sa dignité, qui est une partie de la dignité parlementaire, elle imprime le respect en se respectant elle-même. Un orateur politique convaincu aujourd'hui de mensonge public est perdu d'honneur et de crédit. Les Athéniens, peu émus des impostures de leurs orateurs, y voyaient un procédé d'illusion justifié par la coutume. « La fin de l'architecte est de donner à son œuvre l'harmonie qui suffit aux perceptions des sens, et autant qu'il est possible, d'inventer des procédés pour duper la vue en visant à la symétrie et à l'eurythmie non réelle mais apparente [1]. » La théorie de la duperie n'était pas en Grèce réservée à l'architecture ; aujourd'hui les *trompe-l'œil* sont bannis de l'éloquence.

Les Athéniens n'admiraient pas plus que nous Démosthène orateur ; peut-être même en l'admirant autrement l'apprécions-nous mieux. La critique ancienne se place d'ordinaire à un point de vue étroit, celui du style : le choix des mots, l'arrangement des mots, l'harmonie, tels sont ses objets de prédilection.

1. Héliodore de Larisse ; Penrose, *Histoire du Parthénon* ; E. Boutmy, *Philosophie de l'architecture en Grèce*, p. 133.

Voilà comment elle compare entre eux comme « graveurs et ciseleurs [1] » les auteurs les plus dissemblables, Isocrate, Platon, Démosthène. Elle s'attache surtout à ce qu'elle aime, les beautés de la diction. Lucullus s'excusait auprès d'Atticus des fautes répandues dans son histoire écrite en grec : il disait y avoir semé des barbarismes et des solécismes, pour qu'on vît bien que l'ouvrage était d'un Romain. Jamais un Grec n'aurait songé à pousser si loin l'amour de la couleur locale. Le culte de la forme était la brillante idolâtrie des Hellènes.

La renommée d'Isocrate [2], l'autorité presque souveraine dont il a joui, étonnent aujourd'hui. S'imagine-t-on un publiciste moderne profitant de sa haute réputation pour adresser à l'un des trois empereurs un grand discours politique écrit, entremêlé de parenthèses de cette nature : « Que votre majesté me pardonne de manier si imparfaitement la métaphore et la métonymie : les ans en sont la cause ; je n'ai plus la vigueur ni le talent de la jeunesse. » C'est pourtant le cas d'Isocrate, le grand maître de l'art de bien dire. Il écrit au roi de Macédoine une lon-

1. Denys d'Halicarnasse, *De l'excellence de l'élocution de Démosthène*, chap. 51. Cicéron lui-même n'a pas échappé à ce défaut. Il sépare l'histoire de l'éloquence de l'histoire politique, et ne voit guère que des différences de style dans des orateurs séparés par un intervalle de cent vingt années, Appius Cæcus et Servius Galba (*De Claris oratoribus*, 14 et 23). Il commence le paragraphe consacré à Caton orateur, en disant : « Je laisse de côté le citoyen, le sénateur, le chef d'armée ». Que reste-t-il ? le style (*Ibidem*, 17). Plutarque, qui songe moins à l'élocution que Cicéron, a donné de l'éloquence de Caton une plus juste idée (*Vie de Caton*, 10).

2. « On a vu parmi mes disciples des orateurs, des généraux, des princes et des rois. » Isocrate, *Antidosis*. On venait de Sicile et même du Pont se faire instruire à son école.

gue lettre-programme, où il l'engage à donner un vertueux démenti aux « rêveurs impertinents » qui l'accusent de méditer l'asservissement de la Grèce, et à tourner ses forces et celles des Hellènes contre les Perses : « Nous n'avons pas donné à ce discours la parure des cadences harmonieuses, ni celle des figures variées ; je les employais moi-même dans ma jeunesse, et j'enseignais aux autres les ornements qui rendent l'éloquence agréable et persuasive. Aujourd'hui je ne peux plus rien de cela : ainsi le veut mon âge [1]. » Et qui réclame ici de vous ces ornements, candide vieillard ?

Les modernes sont médiocrement sensibles au mérite des mille finesses et délicatesses de la diction antique. Ces préceptes minutieux, cette recherche curieuse du nombre, des assonances, des allitérations et tant d'autres artifices enseignés, pratiqués religieusement et dont les anciens faisaient des affaires d'État, sont aujourd'hui dédaignés même des académies [2]. Les Grecs et les Romains en étaient charmés et

1. *Discours à Philippe*, Didot, p. 55, § 27 ; cf. p. 67, § 109, 110.

2. Aristote, *Rhétorique*, III, 9, fin. Les Latins ont suivi et, sur certains points, dépassé peut-être les Grecs. Quintilien, au chapitre *De l'action*, enseigne à son orateur le langage des doigts, sans oublier le pouce, capable lui aussi de certains effets : « Rapprocher l'index du pouce et en appuyer l'extrémité sur le milieu du côté droit de l'ongle du pouce, en relâchant les autres doigts, est un geste qui convient pour approuver, etc... » (La leçon de *philosophie* donnée à M. Jourdain est ici dépassée.) Tel agencement des doigts exprime l'aversion, tel la modestie. L'auteur prend la peine de nous dire que sans doute Démosthène prononça l'humble exorde du discours de la *Couronne* « les quatre premiers doigts faiblement rapprochés par l'extrémité, la main non loin de la bouche, etc... » Il rappelle encore dans quelle mesure il convient de se frapper la cuisse, de frapper du pied, « mouvements qui siéent à l'indignation et réveillent les juges ». *Institution oratoire*, XI, 3.

les applaudissaient dans leurs orateurs politiques les plus graves. C. Gracchus, quand il parlait en public, faisait cacher derrière lui un musicien qui lui donnait rapidement la note sur une flûte d'ivoire, pour relever sa voix si elle venait à baisser, ou la tempérer à la suite d'éclats un peu vifs [1]. A la place de ce musicien, régulateur des intonations de l'orateur, les assemblées modernes se trouvent bien de mettre un président qui réprime les écarts de la parole, non ceux de la voix, et veille à prévenir les orages que la flûte du tribun ne conjurait pas.

L'éloquence moderne n'a point d'apprêt; elle se soucie des choses plus que de leur enveloppe. A l'exemple de Chatam, de Fox et de Pitt, les orateurs de la Révolution française improvisaient le plus souvent et dédaignaient de rien retoucher pour l'impression. Même de nos jours où la fièvre politique est moins vive, l'éloquence fait à l'art une part très petite. Le temps n'est plus où l'auteur du *Panégyrique* d'Athènes consumait dix années à écrire une œuvre de quinze pages : à peine aujourd'hui consacre-t-on dix heures à la préparation d'un discours. L'atticisme était simple et naturel; il fuyait les grands mots sonores, les éclats resplendissants ; mais sa familiarité s'alliait toujours dans les nuances et dans la contexture de l'ensemble à un art exquis. On le dirait parfois abandonné, négligé ; c'est le négligé d'une femme naturellement belle, mais consommée dans l'art de plaire. La simplicité moderne est toute naïve et sans calcul ; la pensée, le sentiment

1. *De oratore*, III, 60.

sont tout pour elle. P.-L. Courrier disait du journalisme américain qu'il usait du même style, qu'il s'agît d'une réforme dans l'État, d'une coalition des puissances d'Europe contre la liberté, ou « du meilleur terrain à semer les navets »[1]. Nos orateurs politiques modernes ne parlent pas tout à fait du même ton dans un débat sur la Constitution ou sur les bouilleurs de cru. Néanmoins leur éloquence a toujours une franchise étrangère aux soucis artistiques des anciens. L'orateur aujourd'hui ne dit plus, il pérore encore moins ; il expose, il explique, il ouvre sa pensée, il ouvre son cœur : c'est une conversation attentive, émue ; il ne peut ni ne veut en user autrement. Le temps presse, les affaires s'imposent, ses discours doivent être des actes, il s'adresse non à des auditeurs, mais à des citoyens. Il se doit tout entier comme eux à l'administration, au gouvernement du pays. N'est-ce pas là un heureux progrès ?

L'orateur artiste est parfois tenté de faire à son art de regrettables sacrifices et il donne à son auditoire des impressions esthétiques qui le distraient indiscrètement de l'intérêt public en discussion. L'éloquence antique fuit les discussions arides, les détails techniques, les chiffres ; elle se soumet au même joug que l'histoire telle que la comprenaient Hérodote, Tite-Live, Tacite. L'histoire moderne n'est plus une branche de l'éloquence, greffée de poésie ; c'est le miroir de l'organisme entier de l'État, le relief exact, expressif des divers éléments de la vie matérielle, politique, intellectuelle et morale d'un peuple. La pa-

1. *Pamphlet des pamphlets.*

role a partagé avec l'histoire le bienfait de cette transformation. La rhétorique n'est plus ; l'éloquence est vivante, nourrie plus que jamais en France de l'aliment fortifiant par excellence, la pratique des affaires dans la liberté. Qui n'est, depuis plusieurs années, touché de la lecture des discours que la sagesse politique et le patriotisme inspirent aux orateurs de notre Parlement ? Telles de ces harangues (on pardonnera la témérité de ce jugement à un familier de l'éloquence grecque) touchent de bien près, à certains égards, aux chefs-d'œuvre de Démosthène. La maturité et la fécondité de la pensée, la force de la vérité, la verve entraînante y sont égales : que leur manque-t-il surtout pour être admirées également et reconnues belles comme l'antique ? Le mérite de n'être pas écrites en français et d'avoir deux mille ans.

Les beautés purement attiques de Démosthène sont à demi perdues pour nous [1] : elles tiennent souvent à des nuances imperceptibles; mais il a des beautés impérissables qui continueront de résister aux modifications du goût et aux traducteurs : le bon sens, la force logique, la passion généreuse feront durer Démosthène éternellement. Le temps a secoué comme autant de fleurs les agréments délicats de sa diction : le chêne est resté debout avec ses racines puissantes, ses rameaux vigoureux et la majesté de sa cime. C'est le Parthénon dépouillé de la fragile parure de sa po-

1. Isocrate (*Antidosis*, édition de M. Havet, p. 138) cite un fragment d'un discours de sa jeunesse : « Ce passage, » dit-il, « est d'une élocution plus ornée que ce que vous avez entendu tout à l'heure. » Cette différence n'échappait certainement pas aux Grecs ; même prévenu, le lecteur moderne a grand'peine à la saisir.

lychromie, oblitération inévitable qui n'enlève rien au marbre nu de sa parfaite beauté.

L'orateur et le politique sont inséparables en Démosthène [1]. C'est le même homme faisant tour à tour passer son âme des actes aux discours. Chez l'un et l'autre, deux qualités dominent : la chaleur de la passion et la sagesse. Inflexible sur le principe de l'inviolabilité de la dignité nationale, d'une constance invariable sur le but poursuivi, il est souple et varié

1. Démosthène, à certains moments, avait concentré dans ses mains tous les pouvoirs publics, hors celui de stratège. Après Chéronée, il pouvait se disculper du désastre en le rejetant sur les généraux : — J'ai eu raison de conseiller la guerre; si nous avons été vaincus, c'est que d'autres l'ont mal faite. — Aux âges précédents, cette excuse n'eût pas été possible. Quand Thémistocle, Cimon, Périclès, Alcibiade, Nicias proposaient une expédition militaire, il était toujours sous-entendu qu'ils ne se refusaient pas à s'en charger ; ils assumaient la double responsabilité du conseil et de l'exécution. — Thucydide (IV, 28) a raconté comment le corroyeur Cléon, pris au mot par le peuple, avait été décrété stratège, et stratège vainqueur, malgré lui. Aux temps de Démosthène, les Athéniens ne songeaient pas à exiger de leurs orateurs politiques qu'ils fussent à la fois conseillers et hommes d'action. Ainsi ils n'imposèrent jamais de commandement militaire à Eschine, qui pourtant, dans sa jeunesse, avait porté les armes avec éclat. — Démosthène, n'ayant rien de l'homme de guerre, avait son général, Diopithe.

Cette séparation de la pensée qui inspire et de la main appelée à exécuter peut être une bonne chose, à certains égards. Parfois on accuse d'inconséquence versatile les hommes d'opposition devenus hommes de gouvernement : reproche mal fondé. L'un voyait surtout le bien absolu, l'autre est mis aux prises avec les difficultés pratiques. L'opposition, libre dans ses conceptions idéales, et le gouvernement qui a les mains liées par les nécessités réelles, représentent le dualisme perpétuel des idées et des faits, du souhaitable et du possible. Chacun des deux points de vue est légitime ; leur antagonisme concourt au bien de l'État, en prévenant le triomphe exclusif et également dangereux de la théorie chimérique ou d'un positivisme étroit. — Le vrai politique trouve le tempérament qui, en corrigeant les deux systèmes l'un par l'autre, les concilie.

dans l'emploi des moyens. Son cœur est fier et impétueux, son esprit est maître de soi et clairvoyant. Il ne se précipite pas dans la guerre en forcené aveugle, il sait conseiller la paix à propos. Il hait Philippe d'une haine instinctive et réfléchie. Tandis que son âme bouillonne contre lui, sa pensée médite. Il voit où la politique tortueuse du Macédonien veut amener la Grèce insensiblement; il comprend à merveille l'acharnement soigneusement dissimulé du cauteleux et insinuant envahisseur contre la cité attique. Il pressent la blessure incurable que la déchéance d'Athènes ferait au monde hellénique, expression la plus élevée alors de l'humanité.

Également touchée de la foi à la fortune et à la Providence, sa sincérité religieuse, incapable de préjugés et de calculs intéressés, concilie deux piétés que la mauvaise foi seule peut séparer : la religion du ciel et la religion de la patrie. Libre d'opter entre les avantages de la soumission et les amertumes de la lutte, il lutte trente années contre les ennemis de son pays sans merci ni défaillance, toujours vaincu et pourtant digne de vaincre. Sa gravité combat la légèreté des Athéniens; sa vigueur, leur mollesse; ses angoisses patriotiques, leur insouciance. Il consume ses forces à se communiquer à eux, à leur souffler l'âme des ancêtres qui semble s'être concentrée dans sa poitrine : les énergies, les douleurs de la patrie se sont réfugiées en lui. Sur le point de tomber aux mains des Macédoniens, il n'atteste pas les hommes dont il se voit abandonné, mais les dieux qu'il a honorés en aimant sa patrie : peut-être un jour consentiront-ils à la venger. Sa destinée est empreinte d'une

fatalité malheureuse; son caractère héroïque aurait mérité d'inspirer la tragédie. Vaincu à Chéronée, les Athéniens continuent de voir en lui leur bienfaiteur, et c'était justice. S'ils n'avaient affronté ce désastre « à l'envi d'un triomphe », ils seraient tombés au niveau des Messéniens, des Thessaliens, au lieu de tenir dans la Grèce et devant l'histoire le rang de suprématie où leurs pères les avaient placés, et où l'estime de la postérité leur décerne à leur tour la récompense qu'ils réservaient au patriotisme : à la voix de Démosthène il sont allés au combat pour la couronne, et ils l'ont conquise.

Si les faiblesses morales et les passions politiques d'Athènes ne nous sont pas complètement inconnues, notre État est mieux constitué que le sien ; chez nous les hommes et les citoyens sont meilleurs. Grâce à l'âme et au génie de l'orateur des *Philippiques*, Athènes, dans sa lutte avec la Macédoine, n'a point failli, mais son infirmité propre la condamnait à succomber; ses fautes passées [1], sa mollesse présente pesaient également sur elle. Pour vaincre ou survivre à sa défaite, il lui aurait fallu se renouveler elle-même ; un seul homme, si dévoué, si puissant qu'il fût, ne pouvait se substituer à elle pour opérer cette métamorphose. La France, aux prises avec une Macédoine moderne, a survécu à des revers inouïs parce que les causes du désastre ne lui étaient pas inhérentes. Pour se relever, il lui a suffi de secouer le joug. Afin de cueillir le fruit, le despo-

1. L'expédition de Sicile et Ægos-Potamos l'avaient atteinte au siège même de la vie. Voir p. 271-274.

tisme avait coupé l'arbre ; par la vertu de racines vivaces et d'une sage culture, en quelques années l'arbre a repoussé et il porte aujourd'hui de meilleurs fruits. Démosthène avait sauvé du moins l'honneur de sa patrie. En 1870 la France a eu l'honneur sauf et, grâce à Dieu, nous la voyons aujourd'hui bien vivante. Quand Démosthène tentait de relever le courage de ses concitoyens en alléguant contre la fortune l'énergie efficace des conseils humains, ils lui objectaient l'invincible destinée de Philippe. Les modernes savent unir la foi à la Providence et la foi à la liberté. — Dieu et la France protègent la France !

FIN.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Les mots entre crochets [ ] correspondent aux notes.

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION — LES TROIS AGES DE L'ÉLOQUENCE ATTIQUE.

CHAPITRE II

PHILIPPE — LES ATHÉNIENS.

Démosthène a deux adversaires à combattre.

CHAPITRE III

DÉMOSTHÈNE — L'HOMME — LE CITOYEN.

CHAPITRE IV

DÉMOSTHÈNE — LE POLITIQUE.

CHAPITRE V

ANALYSE DES ÉLÉMENTS ET DES CARACTÈRES PRINCIPAUX DE L'ÉLOQUENCE DE DÉMOSTHÈNE.

CHAPITRE VI

ANALYSE DES ÉLÉMENTS ET DES CARACTÈRES PRINCIPAUX DE L'ÉLOQUENCE DE DÉMOSTHÈNE (Suite).

CHAPITRE VII

LES JOUTES ORATOIRES DANS LES DÉBATS POLITIQUES D'ATHÈNES.

CHAPITRE VIII

L'INVECTIVE DANS L'ÉLOQUENCE GRECQUE.

CHAPITRE IX

L'ÉLOQUENCE GRECQUE AU POINT DE VUE DE LA VÉRITÉ ET DE LA MORALITÉ.

CHAPITRE X

II. — RAPPORTS DE LA JUSTICE ET DE LA POLITIQUE.

III. — LE SENTIMENT RELIGIEUX DANS DÉMOSTHÈNE.

CHAPITRE XI

LE PROCÈS DE LA COURONNE.

I. — L'ACCUSATEUR DE DÉMOSTHÈNE.

II. — LA PIÉTÉ ENVERS LES DIEUX, ENVERS LA PATRIE.

CHAPITRE XII

CONCLUSION POLITIQUE, MORALE ET LITTÉRAIRE.

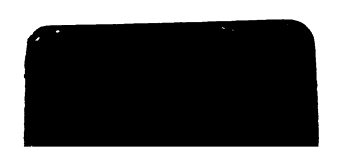
FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

TABLE DES PRINCIPAUX MORCEAUX TRADUITS

ERRATA.

Page 115, avant-dernière ligne, siens ; — lisez : siens,
Page 176, ligne 1, propos », — lisez : propos »
— ligne 3, dispos ; — lisez : *disposés*
Page 239, ligne 8, jaloux — lisez : jaloux,
Page 311, ligne 11, au effrontées ; — lisez : *ou* effrontées
Page 320, ligne 13, γραμματεῶν ; — lisez : γραμματεῖον


DUE MAY 28 1920
DUE SEP 25 '39




Gd 15.630.2
L'eloquence politique en Grece.
Widener Library 004143240
3 2044 085 108 900